BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLVIII
F
48
NAPOLI

XLVIII.
F.
48.

XLVIII
F.F
4

L'INQUISITION FRANÇOISE

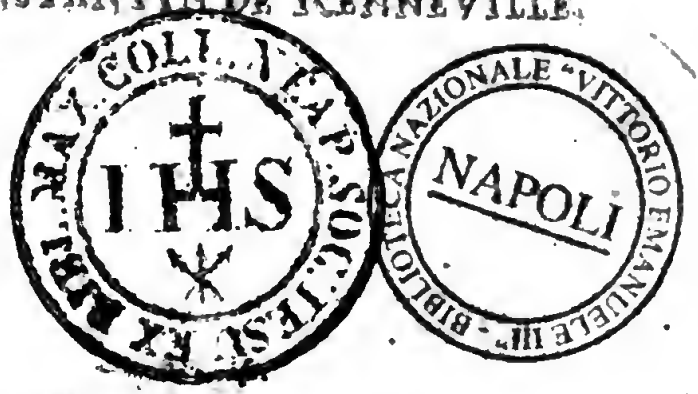
OU

L'HISTOIRE DE LA BASTILLE.

Enrichie de Figures,

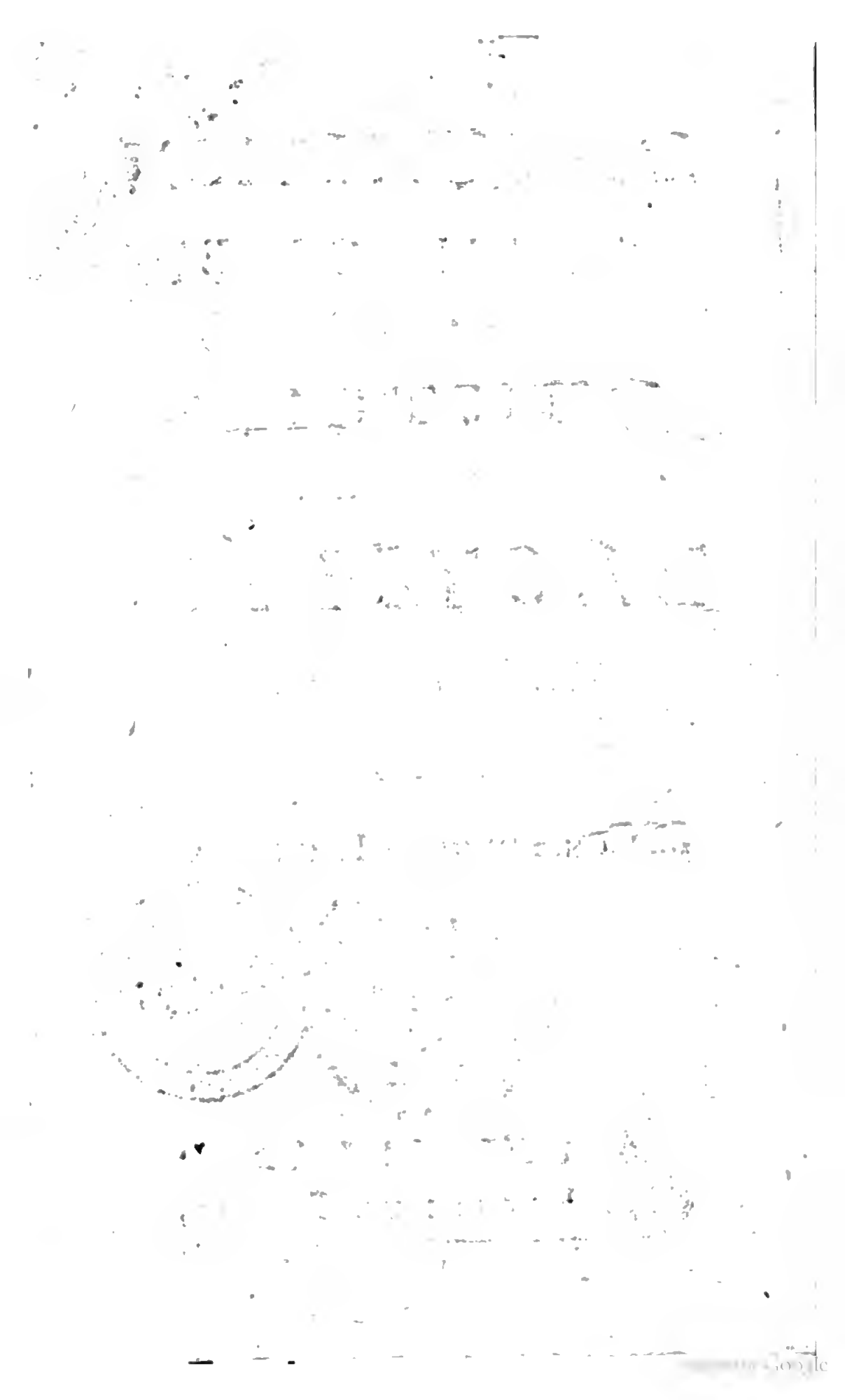
PAR

M. CONSTANTIN DE RENNEVILLE.



A AMSTERDAM,
Chez ESTIENNE ROGER.

M. DCC. XV.



A SA MAJESTÉ,

GEORGE PREMIER,

ROI DE LA GRANDE BRETAGNE, DE FRANCE ET D'IRLANDE, DEFFENSEUR DE LA FOI;

DUC DE BRUNSWIC, ET DE LUNEBOURG, ELECTEUR ET ARCHI-TRESORIER DU SAINT EMPIRE, &c. &c. &c.

SIRE,

J'aporte au pied du Trône de VÔTRE MAJESTE' l'Hiſtoire de la Baſtile, comme à mon ROI, à mon JUGE, & à mon PROTECTEUR. Vous y verrez, SIRE, ce que j'ai ſouffert pour la bonne cauſe; & quoique mes peines aïent été extrêmes, je ne dois plus me plaindre des rigueurs de l'Inqui-

ſition Françoiſe, puiſqu'elles me procurent aujourd'hui l'avantage de les conſacrer à V. M. dont ſans doute elles attendriront le Grand cœur : & j'oſe me flâter qu'à l'abri du Scéptre équitable d'un Puiſſant ROI, dont je me déclare hautement le Sujet, je n'aurai plus à redouter la Verge de fer de mes cruels ennemis. Comme mon JUGE, vous m'y verrez, SIRE, perſécuté pour avoir déteſté l'Erreur, & aimé la Vertu des Souverains qui la poſſedoient au ſuprême degré ; & le ſeul crime que m'a imputé l'Envie, eſt d'avoir imploré leur miſericorde. Je ſuis tombé dans les piéges que m'ont tendu les Ennemis de la Paix, qui pendant plus d'onze anées m'ont fait ſouffrir des peines améres que la mort la plus rigoureuſe. L'œil vigilant de V. M. empêchera bien que la Tour de Londres, qui ne fait trembler que les Criminels, ne ſe convertiſſe en Baſtille, qui écraſe plus d'Innocens, que de Coupables. Et comme mon PROTECTEUR, SIRE, vous me deffendrez de

mes

mes Perſécuteurs, qui ſe font gloire de pourſuivre juſque dans le Sanctuaire ceux qui devoilent leurs crimes, ou qui ont le malheur de leur déplaire : & quoi qu'ils aïent donné à toute l'Europe trop de funeſtes preuves, qu'ils oſent étendre leurs violences juſques dans les retraites les plus ſacrées, ils redouteront ſans doute le glaive de Juſtice qui brille dans les mains de V. M. pour la conſolation des Juſtes, & la terreur des Tyrans.

J'ai eſſuïé mes larmes dès le moment que j'ai vû V. M. monter ſur le Trône. Mais je ſens couler dans mon cœur une joïe ſurnaturelle, & que je ne puis exprimer, en aprochant de ce Trône auguſte, où je vois aſſis avec tant de Gloire, de Majeſté, & de douceur un PRINCE que Dieu nous a envoyé par une grace ſpeciale de ſa Providence, pour rétablir les Loix ; un PRINCE qui eſt le Protecteur de ſon Egliſe affligée, l'Ange de la Paix, qui vient pour la rapeller du Ciel ſur la Terre, & l'affermir non ſeulement dans toute l'Europe, mais

pour l'étendre encore dans les climats les plus éloignez, enfin un ROI, tel que le Ciel le pouvoit accorder à nos plus juſtes ſouhaits, Ennemi déclaré de la flâterie, l'Ami de Dieu, le Pere & les Délices de ſon Peuple.

Oüi, Peuple bienheureux ! c'eſt ici vôtre Alcide, qui vient étouffer cette Diſcorde qui vous a troublez depuis ſi long-temps ; abattre un Gerion, qui menaçoit de traîner après lui la Tyrannie, la Superſtition, la Vengeance, & un nombre infini de Monſtres noirs & cruels, qui ſe promettoient de rendre l'Angleterre eſclave : on lui verra percer cét Hydre orgüeilleux, dont les ſifflemens empeſtez préſageoient vôtre mort. Sous lui vous allez voir renaître vôtre Liberté dans toute ſa ſplendeur. Il va rapeller chez vous l'Abondance ; aſſûrer vôtre Commerce ; purger les Mers, dont vous l'avez proclamé Roi à juſte titre ; proteger vos Alliez, & étendre vôtre gloire juſqu'aux extrémitez les plus reculées de la Terre.

En expoſant, SIRE, à V. M. les peines.

nes que j'ai ſouffertes, je ne dois pas oublier les malheureux que j'ai laiſſé dans ces mêmes peines, ou qui ſouffrent encore ſur les Galeres. Ces preuves animées, ces témoignages vivans de la fureur de leurs Perſécuteurs reclament par ma voix vôtre miſericorde. Ils attendent de vôtre Clemence, que V. M. remontrera à un Grand Roi l'injuſtice que commettent ceux à qui il confie ſon autorité & ſa juſtice, & qui s'en ſervent pour perpetuer les tourmens de leurs victimes infortunées, dont la plûpart ſont reconnuës innocentes, par ceux même qui les perſécutent. Du fond des Enfers, des bords de l'Acheron, ces Opprimez implorent vôtre apui. Que vôtre Autorité, SIRE, pénétre dans ces Abîmes, ſur ces Rives infernales, qui juſqu'ici n'ont été acceſſibles qu'à la Fureur, à la Rage, & au Deſeſpoir. Comme un autre Hercule allez forcer Pluton, le cruel Bernaville, de vous relâcher une infinité de Théſées, qu'il traitte en Promethées & en Ixions. Ce ſont des ſujets di-

puiſſe rendre dans Londres l'or d'Ophir, & l'argent auſſi communs que les pierres. Que non ſeulement la Reine de Sçeba, mais que tous les Princes de la Terre, viennent admirer la magnificence de ſon Trône, & la profondeur de ſa Sageſſe.

Pour moi, SIRE, je dois benir à jamais l'adorable Providence, qui après m'avoir délivré des fers, permet, tout mutilé que je ſuis, que j'aproche du Trône de VÔTRE SACRE'E MAJESTE', pour être agregé au nombre de vos Sujets les plus zelez, & mêler mes vœux à ceux de ma nouvelle & chere Patrie, pour attirer du Ciel ſur V. M. & ſur VÔTRE ROIALE ET AUGUSTE FAMILLE ſes Bénédictions les plus précieuſes. Je demande à ce Monarque Tout-Puiſſant, qui fait régner les Rois, qu'il affermiſſe vôtre Trône ſur la Juſtice & la Prudence, & après que V. M. l'aura gouverné pendant un long & heureux régne, qu'il ſoit poſſedé en Paix, juſqu'à la fin des ſiécles par VÔTRE POSTERITE' Héritiére des

Vertus, & de la Piété de V. M. auſſi-bien que de ſes Couronnes. Que la Religion ſoit inſéparable de vos Royaumes, la Gloire de vôtre Trône, la Victoire de vos Armées, la Fidélité du cœur de vos Sujets, la Paix & l'Abondance de vos Etats, & la Vénération qu'on doit à vos Vertus des cœurs de tous les Peuples de la Terre. Ce ſont les ſouhaits ſincéres d'un de vos nouveaux Sujets, SIRE, à qui ſes Ennemis n'ont laiſſé que la vie, qu'il eſt prêt de ſacrifier à V. M. juſqu'à la derniere goute de ſon ſang, pour lui prouver avec quel atachement, quel zele, & quel reſpect il eſt de VÔTRE MAJESTE',

SIRE,

Le trés-humble, trés-obéïſſant Serviteur & Sujet plus ſoumis,

CONSTANTIN DE RENNEVILLE.

PRE-

PREFACE.

JE dois rendre raiſon dans cette Préface des motifs qui m'ont porté à écrire cette Hiſtoire ; pourquoi je lui ai donné le Titre de l'Inquiſition Françoiſe, ou l'Hiſtoire de la Baſtille, & des fins pour leſquelles je l'ai renduë publique. Les motifs ont été le bien général & le particulier. Le General regarde tout le Monde ; puiſque j'ai vû dans cet Antre abominable, pendant le temps de ma Priſon, malgré la vigilante précaution de nos Argus, non ſeulement des François, des Allemans, des Anglois, des Ecoſſois, des Irlandois, des Eſpagnols, des Polonois, des Suedois, des Danois, des Moſcovites, & généralement des perſonnes de toutes les Nations de l'Europe ; mais encore des Peuples de toutes les Parties de la Terre, & même des plus reculées, & qui à peine nous ſont connuës. J'y ai vû des Africains, des Aſiatiques, des Americains, des Turcs, des Mores, des Papa-Græcs, des Dervis, des Prélats, des Miniſtres, des Prêtres, & des Moines

de toutes les couleurs. J'y ai vû des Princes, comme le Fils du Roi de Maroc, que l'on y a traité d'une maniere barbare & cruelle, & comme le dernier des Goujats ; le Prince de la Riccia, qui malgré ſes éminentes Qualitez, & ſes Vertus véritablement dignes d'admiration, a été la victime de l'avarice, & de la haine furieuſe de l'orgueilleux Bernaville, le plus inexorable de tous les Tyrans. J'y ai vû des Ducs & Pairs, des Cordons-Bleus, des Officiers Généraux ; entr'autres le Lieutenant Général Cherberg, du Canton de Zuric, Homme plus que Septuagenaire, qui avoit blanchi dans le ſervice du Roi, & qui, pour avoir dit trop librement ſa penſée à Mr. le Maréchal de Villeroi à la Bataille de Ramillies, fut enfermé dans cette affreuſe Spelonque, où Bernaville fait ſouffrir à ce vénerable vieillard des tourmens, dont les plus cruels Bourreaux de l'Armée ne voudroient pas punir un Soldat Suiſſe, qui auroit dix fois mérité l'Eſtrapade. Voici cependant tout ſon crime. Ce Général voyant le Régiment du Roi qui alloit être envelopé & taillé en pieces à Ramillies, dit à Mr. de Villeroi, que ſi il lui vouloit donner ſeulement

lement trois ou quatre Eſcadrons de Cavalerie, il lui promettoit ſur ſa tête de dégager ce Régiment, & de lui faire faire une honorable retraite. A quoi Mr. le Duc de Villeroi répondit, qu'il avoit d'auſſi bons yeux que lui ; ſur quoi le zele, à la vérité trop ſincere de ce Général lui fit répondre : que ſi cela étoit, les Troupes du Roi ne ſeroient pas expoſées au carnage des Ennemis, comme il les voioit, qu'elles étoient bonnes, & feroient admirablement bien leur devoir, ſi elles étoient bien conduites. Il n'en fallut pas davantage pour envoier ce brave Officier à la Baſtille ; où une petite recommandation de Mr. le Duc de Villeroi, qui ſans doute en ignore les conſéquences, a fait agir la rage de Bernaville dans toute ſon étenduë. Ce vénerable Officier a été cinq ou ſix Ans enfermé dans une Chambre au deſſus de la nôtre. Je lui ai entendu pouſſer des gemiſſements douloureux, des cris de deſeſpoir, & les plaintes les plus touchantes. Oüi, diſoit-il, je voudrois qu'il m'eût coûté tout mon bien, & même un bras, & que le Roi, que Mgr. le Duc de Chartres, que mes Maîtres, ou même Mr. de Villeroi euſſent la connoiſſance

noiſſance de la maniere indigne, dont je ſuis traitté par un miſerable Voleur, qui cent fois a monté derriere le Caroſſe, dans lequel j'étois traîné avec ſon Maître le Maréchal de Bellefond ; à la Table duquel ce Tartuffe cent fois m'a verſé à boire dans la poſture la plus humble, & qui me met aujourd'hui le pied ſur la gorge, m'écraſe comme un miſerable, & me fait mourir de froid & de faim. En effet pendant tout le temps qu'il a été dans cette Chambre ſur la nôtre, jamais on ne lui a donné du feu ; on ne lui porta pas un ſeul morceau de bois l'Année du grand Hyver 1709. Vingt fois les Porte-Clefs, par mépriſe, nous ont aporté ſon dîné pour le nôtre ; je proteſte que dans la plus miſerable Gargotte de Paris, un Crocheteur feroit meilleure chere pour huit ſols : cependant j'ai ſçu par Rheilhe & par Ru, que le Roi donnoit au Gouverneur quinze francs par jour pour la nourriture de ce Général, que cet Hypocrite Gargottier, aſſiſté du vénerable Pere Riquelet, & enſuite du Pere de la Beaume Jeſuites, ont mis pour ainſi dire à la Torture, pour lui faire changer de Religion, lui promettant ſa grace de la part de Mr. de Ville-

roi.

roi. On auroit moins fait ſouffrir cet Officier, en le faiſant mourir tout d'un coup, pour punition d'un zéle indiſcret, que de le faire languir dans les plus cruels tourmens, depuis près de neuf Ans : ce qui me fit faire cette Epigramme ſur cet infortuné Général, que je trouvai le ſecret de lui envoier.

EPIGRAMME.

Trop génereux Cherberg que ton ſort eſt cruel !
Ton Zéle pour la gloire eſt cauſe de ta peine :
Jamais le Grand Loüis ne t'eût cru criminel,
Si tu n'avois ſervi que ſous le Grand Turenne.

J'ai vû dans cette Caverne de Polyphême Mr. le Baron de Sacinet Officier Général de l'Empereur, qui malgré ſa Piété exemplaire, ſa Charité, qui lui faiſoit donner aux pauvres, par les mains *intégres* de Bernaville, la moitié de la Penſion que Sa Majeſté Impériale lui faiſoit tenir dans ſa Priſon, & ſes autres Vertus Chrétiennes, étoit traitté indi-

gnement

gnement par ſon inhumain Guichetier, Repertoire fidelle d'Avarice, où Harpagon n'auroit pû trouver à gloſer. J'ai vû dans ce lieu de deſeſpoir un Gentil-Homme Alleman nommé Mr. de Niſtvitz, dont l'extrême beauté faiſoit tout le crime. Elle parut à la Cour de France avec tant d'éclat, que les Maris de la premiere diſtinction en furent allarmez. Pour éviter le ſort d'Acteon, dont ils ſe croioient menacez, l'un d'eux porta la jalouſie ſi loin, qu'en voulant dérober, à quelque prix que ce fût, ce Fils de Cythere aux regards trop curieux d'un Epouſe, qu'il ſoupçonnoit de trop de tendreſſe, il trouva moyen de le plonger dans un abîme capable d'éteindre juſqu'à la moindre étincelle de l'amour qu'il pourroit inſpirer, & d'effacer dans peu les traits les plus parfaits de ce charmant Adonis. J'ai vû dans ce Repaire infame, autrefois la Priſon des Princes du Sang, de la Nobleſſe de France, enfin des Priſonniers d'Etat, j'y ay vû des Crocheteurs & des Prélats; des Décroteurs de Souliers, & des Miniſtres; des Abbez & des Prêtres; des Pouſſecus & des Religieux, des Soldats & des Quatre Mendiants; des Clercs de Procureurs & des Magiſtrats; des Ber-

Bergers & des Colonels : des Crieuſes de vieux Chapeaux & des Religieuſes ; des Vieillards & des Enfants ; des Doüegnas décrepites & de jeunes Filles ; des Criminels & des Innocents. Enfin j'y ai vû de toutes ſortes de Perſonnes & de Nations confonduës les unes avec les autres, dans le dur Preſſoir d'airain d'un Tyran, qui faiſoit mouvoir tous les reſſorts de ſa machine infernale, pour exprimer la ſubſtance de ſes malheureux Pigeonneaux, ainſi qu'il les apelle. O Nations étrangeres ! que la curioſité porte à voir la France un des plus beaux Royaume du Monde, & ſur tout Paris, la plus délicieuſe de toutes les Villes de la Terre, ſouvenez-vous qu'elle enferme dans ſon ſein la Baſtille & Bicêtre, le Purgatoire & l'Enfer de ce Monde, où un Etranger court ſouvent riſque d'être logé quoique très-innocent. Voilà l'avis que je donne en géneral à tous les Hommes.

Et vous Citoiens de Paris, quand vous menerez vos Enfants à la promenade ſur le Boulevart de St. Anthoine, dans le Bois de Vincennes, dans les Jardins de l'Arſenal, faites leur conſiderer attentivement ces Tours énormes & affreuſes de la Baſtille, & de Vincennes : qu'ils ap-

apprennent de vous, & apprenez-le de cette Hiſtoire, que c'eſt là que préſident Bernaville, & St. Sauveur ſon Neveu, les plus cruels Tyrans qu'ait jamais vomi l'Enfer dans ſa fureur. Bernaville, dont la Génération eſt ſi obſcure, qu'il a été en obligation pour en cacher la Baſſeſſe de changer ſon nom de Charles Fournier, en celui de Bernaville, Village, où il eſt né, & qui appartient à Mr. le Maréchal de Bellefond ſon Maître; comme font d'ordinaire tous les Laquais, dont les uns ſe nomment Champagne, Bourguignon, Picard, Jean de Paris, d'Alençon, Chalons, d'Aubervilliers, Charenton, Vaugirard, &c. du nom de leurs Provinces, Villes, ou Villages. C'eſt à ce Maître que ce Chevalier de l'Arc-en-Ciel a dérobé les dehors d'une vertu ſolide, dont ce Maréchal étoit orné, ce miſerable voulant ſous ce voile cacher le cœur le plus monſtrueux, où jamais l'Hypocriſie ait fourré ſes plus pernicieuſes & ridicules grimaces & ſon plus dangereux poiſon. Bernaville entend trois Meſſes par jour : ô le Saint Homme ! mais ce jour la même Bernaville immole trois Innocens à ſon avarice & à ſa fureur : ô le cruel Tyran ! ô le méchant ſcélérat !

rat ! Ce Tartufe couvre du manteau de la vertu le plus méchant Homme, que l'Envie ait pêtri pour l'affliction du Genre-Humain. Avec une modération affectée, il eſt d'une ſévérité & d'une dureté implacable. La cruauté eſt peinte ſur ſon viſage, & l'Hypocriſie, toute diſſimulée qu'elle eſt, n'a pû cacher l'air menaçant de ſon front d'airain. Il ne ſonge tous les jours qu'à inventer de nouvelles gênes, pour mettre à la torture ſes malheureuſes victimes, dont il boiroit le ſang avec moins de plaiſir, ſi les chairs n'en étoient pas conſumées à petit feu par ce Barbare. Toûjours dans le trouble, toûjours dans l'inquiétude, toûjours dans l'agitation; ſans que l'or qu'il amaſſe, comme un autre Tantale puiſſe étancher la ſoif violente qu'il en a. L'éclat ébloüiſſant de cet or, qu'il accumule par les griffes de la Leſine, & qu'il pêtrit dans le ſang de ſes malheureuſes Hoſties, non plus que le brillant faſtueux de ſes meubles, ne peuvent charmer ni ſon chagrin, ni ſes remords. Il étoit moins ſujet aux vapeurs, quand il ne voioit que ſon toit ruſtique, & les choux & les panets de ſon petit Jardin, qui compoſoient tout ſon héritage.

Le

Le lit voluptueux dans lequel il couche aujourd'hui n'empêche pas qu'il ne trouve les nuits plus longues, que lors qu'il étoit étendu ſur quelques peaux de Brebis, ou qu'il couchoit dans les Greniers de Mr. le Maréchal de Bellefond. Après l'évaſion du Comte de Buquoit, qui ſe ſauva de la Baſtille le 4. Mai 1709. comme on le verra dans cette Hiſtoire, il fit abattre tous les grands Arbres du Jardin, aplanir tous les recoins du Corridor, dont il fit renverſer tous les ornements, où l'on pouvoit attacher des cordes; ôta les couteaux des Priſonniers, & tous leurs ferrements, juſqu'aux moindres clous; tout le bois qu'il avoient dans leurs Chambres, juſqu'aux manches de leurs balais. Il nous ôta nos couvertures, parce que ce Comte s'étoit ſervi de la ſienne dans ſon entrepriſe. Cet Abbé ou Comte de Buquoit, car il eſt l'un & l'autre, étoit dans une Chambre au deſſus de la mienne quand il ſe ſauva: je lui avois très-diſtinctement entendu limer ſes grilles; ce qui fit que Pigeon mon Concaptif, conjointement avec Gringalet, dirent au Gouverneur que j'avois eu connoiſſance du deſſein de ce Comte. Ce fut aſſez que la dépoſition de ces fidelles Témoins pour me faire

faire plonger dans d'affreux Cachots, où nôtre cruel Tyran me laiſſa très-long-temps pourrir ; ſans paille, ſans une pierre où repoſer ma tête, couché ſur le limon du Cachot & la bave des Crapaux, avec du pain & de l'eau pour toute nourriture ; & d'où il ne me retira que lors que je fus crevé. J'avois les yeux preſque hors de la tête, le nez gros comme un moyen concombre, plus de la moitié des dents, que j'avois auparavans très-ſaines, tombées du ſcorbut ; la bouche enflée & toute en gale, & mes os perçoient ma peau en plus de dix endroits. Quand le Medecin me vit dans ce déplorable état, il dit que l'on m'avoit outré ; que j'avois plûtôt beſoin de quelqu'un qui m'exhortât à la mort, que d'un Chirurgien, & ne daigna pas ſeulement ordonner qu'on me penſât. Rheilhe cependant le fit, par maniere d'acquit. Je gueri contre toute eſperance, mais après avoir porté pendant près de deux Ans un emplâtre qui me couvroit tout le nez & l'œil droit. J'en fus quitte pour une partie du nez qui me tomba, & ma ſanté que je n'ai jamais pû rétablir. Après cette évaſion du Comte de Buquoit, on faiſoit deux fois la ſemaine la viſite

viſite dans nos Chambres. Il y avoit toûjours un Officier preſent avec les Porte-Clefs, qui aportoient des marteaux à Maçon, & des pics, avec leſquels ils ſondoient nos grilles & nos murs; tournoient & renverſoient nos Lits, pilloient toutes nos hardes, & ne nous laiſſoient pas repoſer.

Quelques Priſonniers avoient attrapé des Pigeonneaux qui avoient volé dans leur Chambre & leur avoient attaché des billets ſous les aîles, pour donner avis à leurs Parents du lieu où ils étoient enfermez. Bernaville découvrit la ruſe; & pour y remedier, il fit tuer tous les Pigeons, tous les Paſſereaux qui faiſoient leurs nids autour de la Baſtille, & détruire à coups de fuſil tous les Oiſeaux qui voloient dans le Jardin. Les Pinçons joyeux, & les charmants Roſſignols n'en furent pas exempts. Les tendres accents de Philoméle ne purent amolir la dureté de Bernaville: il fit tout mourir, juſques aux Roitelets.

Son ſeul aſpect eſt affreux, il a deux yeux de Veron enfoncez ſous deux ſourcils épais, qui ſemblent lancer la mort dans leurs terribles regards, comme

me le Baſilic. Son front menaçant & ridé paroît être une écorce d'Arbre, ſur laquelle quelque Mufti a gravé l'Alcoran en caractéres Arabes. C'eſt ſur ſon teint que l'Envie cüeille ſes ſoucis les plus jaunes. La Maigreur ſemble avoir travaillé ſur ſon viſage à faire le Portrait de la Leſine, ſa Divinité favorite, qu'elle a couvert d'un cuir baſané, qu'on prendroit pour de ce papier marbré lugubre dont on couvre les Oraiſons funebres, & les Offices des Morts. Ses jouës pliſſées, comme des bourſes à jettons, reſſemblent aux giffles d'un Singe, dont il a la phiſionomie & la malice, quoique le tout pris enſemble n'aproche pas mal du viſage de certaines petites écreviſſes de Mer qu'on apelle Chevrettes, ou bouquets. Son poil eſt d'un roux alſent brûlé: il me ſouvient que quand il étoit Chevalier de la Mandille, il portoit ſes cheveux plats, & friſez comme des chandelles, d'un blond d'airain, qui juroient que leur Maître étoit de bonne odeur. Quoiqu'il parle rarement, il doit bien s'écouter parler, puiſqu'il a la bouche fort près des oreilles: elle ne s'ouvre jamais que pour prononcer laconiquement des arrêts cruels. Ces arrêts, quoique monoſilables, ſont excecutez ponctuel-

le-

lement par ces barbares Satellites, qui ne ſe font jamais répéter deux fois la même choſe : ils connoiſſent leur Maître. Je me ſuis vû lui demander à genoux la permiſſion d'écrire à mon Epouſe, pour lui marquer ſeulement que j'étois encore en vie, pour l'obtenir j'embraſſois les ſiens que j'arroſois de mes larmes ; pour m'en détacher, il n'avoit qu'à dire ces deux mots : au Cachot. Dans l'inſtant, ſes Harpies m'enlevoient avec la même rapidité, que l'on peint Euridice entraînée aux Enfers par les Diables, malgré les tendres accents de ſon cher Orphée. Si c'étoient mes Ouvrages qu'on lui aportoit, après me les avoir ravis ; il n'avoit qu'à prononcer au feu. Dans le moment ſes Griffons, ſans examiner ſi c'étoient les Souffrances de Jeſus-Chriſt, ou des Réfléxions Chrétiennes qui rempliſſoient mes Cahiers, en faiſoient un Sacrifice à Vulcain, dont leur Maître méritoit bien plus la fureur que ces innocens écrits. C'eſt à ce cruel Tyran qu'il faut que tous les Priſonniers obéiſſent, fuſſent-ils Princes du Sang ; miſerable qui n'a jamais rendu d'autre ſervice au Roi, que d'écorcher ſes Sujets, ſans diſtinction, au contraire il traittoit plus favorablement ceux

ceux dont la baſſe extraction aprochoit plus de la ſienne, & ſur tout ceux qui comme lui avoient été bigarrez de couleurs. Cependant le P. Riquelet avoit le front un jour de me ſoutenir que c'étoit un Homme de Qualité, proche Parent de Mr. le Maréchal de Bellefond ; mais je le confondis, en lui faiſant voir que je ſavois mieux ſon extraction que lui. En effet j'ai été Directeur dans le païs de Bernaville ; & j'ai vû St. Sauveur n'étant encore qu'Enfant, Neveu de Bernaville, dont la Mere, Sœur de cet illuſtre Gouverneur, étoit reduite dans une pauvre petite chaumiere enfumée, St. Sauveur, dis-je, revêtu d'une jaquette de froc blanc, toute percée, auſſi bien que le bonnet qu'il avoit ſur ſa tête de même étoffe, prendre mon cheval par la bride, & me tenir l'étrié, quand je montois deſſus ; cependant il avoit le front à la Baſtille, de me ſoûtenir que je ne le connoiſſois pas, & que je ne l'avois jamais vû, quoique depuis que ſon Oncle l'avoit tiré de la miſere, pour le faire participant de ſa Fortune, je lui euſſe donné à ſoupé chez moi à Paris ; où Mr. de la Villemigeon, qui a épouſé une des Parentes de M. le Ma-

réchal de Bellefond, & un Chanoine de Coutance me l'avoient amené ; & cent fois je l'avois vû à Vincennes auſſi bien que ſon Oncle chez Madame la Maréchale de Bellefond. Mais quand une fois ces ſortes de Gens de Neant ſont élevez ſur la rouë de la Fortune, la premiere choſe qu'ils oublient c'eſt les degrez par où ils y ont monté ; & c'eſt ce que n'oublie jamais le Public ; principalement quand on les y voit inſolens, comme Bernaville & ſa Sequelle maudite, qu'il a enracinée dans la Baſtille, dans l'eſperance qu'ils y fleuriront comme lui ; Et malheur aux Priſonniers, car de l'Auney & St. Sauveur heriteront ſans doute de la cruauté, de l'avarice, & de la malice de Bernaville, comme de ſes biens immenſes. Ce cruel Tyran a trouvé les moyens, à force d'argent, de faire avoir la Lieutenance de Roi de la Baſtille à de l'Aunay ſon Couſin, afin de n'avoir plus Perſonne qui contrôlât ſa Leſine & ſes cruautez ; & pour cet effet il ſe défit de Mr. d'Avignon, qui étoit un très-Honnête Homme, & brave Officier, comme on le verra dans cette Hiſtoire. Il a fait de même avoir la Lieutenance de Roi de Vin-

Vincennes à ſaint Sauveur ſon Neveu, par un Brevet qui lui a coûté bien de l'argent, mais dont il eſt aſſuré de ſe récompenſer au centuple : ainſi voila toute la Famille érigée en Tyrans ; & peut-être que l'on en fera des Chevaliers de St. Loüis ; pour récompenſe de leurs belles Actions. Et pourquoi non ? on en avoit bien honoré St. Mars, dont tout le mérite étoit d'avoir gardé à vuë le déplorable * Mr. Fouquet & Mr. le Duc de Lauzun pendant tout le temps de leur cruelle & longue Priſon. † *Eſt malum quod vidi ſub ſole, quaſi per errorem egrediens à facie Principis. Poſitum ſtultum in dignitate ſublimi & divites ſedere deorſum. Vidi ſervos in equis, & Principes ambulantes ſuper terram quaſi ſervos.*

Et Bernaville n'a-t-il pas ſçû par ſon cagotiſme outré, apuié par des Gens qui étoient largement payez, pour étaler devant le Roi des vertus qu'il n'eut jamais, à moins qu'on ne mette au rang des vertus la Tyranie la plus barbare, attraper un des meilleurs Gou-

* L'Auteur invite le Lecteur à lire une Hiſtoire qu'il raporte de ſes deux Illuſtres Priſonniers dans ſa Preface des Pſeaumes de la Penitence.

† Eccleſiaſt. cap. 10. v. 5, 6, & 7.

vernemens de la France, du moins le plus lucratif ; pendant que de braves Officiers, qui ont passé toute leur vie au service du Roi, en sont frustrez. Ses Patrons aveuglez, ne manquoient pas de faire valoir à S. M. son zele inviolable pour sa Personne sacrée, dans le temps que ce pernicieux Sujet ne s'occupoit qu'à détruire la réputation de son Maître, par les crimes abominables qu'il commettoit, & la rigueur inhumaine avec laquelle il traitoit les Etrangers, sous l'autorité, & à l'insçû de ce même Maître.

Pour prouver que cét Imposteur n'a que le masque trompeur de la Piété, & rien moins que de la vénération pour Dieu & pour son Roi ; je n'en veux rapporter qu'un exemple, dont j'ai été le témoin oculaire ; & que j'atteste devant Dieu, comme une vérité que je suis prêt de signer de mon sang. Quelques uns des Acteurs de cette Scéne son encore actuellement à la Haye.

Lorsqu'étant dans un état déplorable je fus introduit dans la premiere Chambre de la Tour du Coin, où les Porte-clefs me porterent presque mourant ; je fus mis en entrant, dans l'enfoncement de la Chambre, à l'opposite de la che-

minée, où ſur le mur on avoit peint à freſque un Jeſus-Chriſt de grandeur naturelle attaché en croix ; que des Priſonniers avoient mutilé d'une maniere monſtrueuſe & cruelle. Ils en avoient effacé tous les traits, lui avoient peint deux cornes ſur la tête, en la place du voile, ou de l'écharpe, dont d'ordinaire on fait une ceinture au Crucifix par bienſéance : ils avoient figuré *membrum enorme, horrendum, ex quo copioſe fluebat virus, quod ſceleſti Sacrilegi affirmabant ex morbo venereo procedere.* Et ſur ſa poitrine ils avoient écrit : * *Myſtere : la grande Babylone, la Mere des impudicitez, & des abominations de la Terre.* Et quantité d'autres ſotiſes de cette nature. Il y avoit un Portrait du Roi ſur la cheminée, paſſablement bien fait, ſur la tête duquel ces priſonniers ſcélérats avoient peint des cornes comme un Crucifix. Bien plus, ils avoient pouſſé la fureur, ce que je n'écris qu'avec horreur, & tremblement, juſqu'à peindre l'éfigie de S. M. ſacrée attachée à une potence, avec cette execrable inſcription. Loüis XIV. pendu pour ſes bienfaits & une autre couchée ſur une roue avec des inſcriptions abomi-

* Apocal. Ch. 17. verſ. 5.

nables. Il y avoit dans la même Chambre un malheureux Prisonnier, nommé Augustin le Charbonnier, des environs d'Alençon, qui avoit entierement perdu l'esprit, mais qui malgré sa folie conservoit une véneration Filiale & Zelée pour Dieu & pour le Roi, qui sans cesse crioit par la fenêtre. Sentinelle avertis Mgr. l'Archevêque de Paris; avertis Mgr. le Chancelier que d'abominables Scelerats, ont ici mutilé & profané l'Image de J. C. ont attaché des cornes sur la tête auguste du Roi, avec des inscriptions infamantes. Ils ont mis son éfigie sur la rouë, & l'ont penduë à une potence, avec des souscriptions atroces, diaboliques, & execrables : Va vite, te dis-je, les en avertir, autrement la Bastille va abimer. Quand les Officiers ou les Porte-Clefs entroient, ce pauvre Homme se traînoit jusqu'à eux, car ces misérables Tyrans lui avoient cassé une cuisse, qui l'empêchoit de marcher, & il leur faisoit remarquer ces images criminelles. Si-tôt que je fus entré dans la Chambre où je trouvai trois fous, dont le Charbonnier étoit le moins insuportable, spectacle affreux & terrible, car l'un des deux autres étoit le plus sale, & le

plus

plus importun de tous les fous ; & le troiſiéme avoit des intervales où il me parloit tout à fait juſte, & d'autres où il extravaguoit à perte de vûë. Mr. me dit le Charbonnier, ſoiez le bien venu, me prenant pour un Commiſſaire, il y a ici des Scelerats qu'il faut faire brûler tout vifs ; voiez ce Crucifix, comment ils l'ont mutilé : voiez les outrages qu'ils ont fait au Roi, le plus grand & le plus reſpectable Monarque qui ſoit ſur la Terre. Quoique je fuſſe accablé de mal & de douleur, les cris importuns de ce Fou me firent jetter les yeux ſur ces images, qui me donnerent de la frayeur. Lorſque le Porte-clefs m'aporta un peu de boüillon, je lui dis, en lui montrant ces figures. Ru quelles abominations ſont ce là ? mais il ne me répondit que par des éclats de rire, comme ſi c'eût été la choſe du monde la plus plaiſante. Lorſqu'il vint des Officiers me voir, je leur fis remarquer la même choſe : mais ils me répondirent que s'il falloit châtier les crimes de tous les Priſonniers, il ne faudroit ceſſer du matin juſqu'au ſoir de rompre & de brûler. Quatre jours après on amena avec nous un Vieillard qui étoit l'Auteur de ces abominations, & qui en

faiſoit gloire, comme j'en ferai ailleurs le détail. Quand je pûs me traîner j'effaçai tout ce qui n'étoit peint qu'avec du charbon ; & où je pouvois atteindre ; mais tout ce qui étoit peint ſur le Crucifix, & les cornes ſur la tête du Roi y étoient encore, quand je ſuis ſorti de cette Chambre, & y ont été même très-long-temps après, comme je l'ai ſçû depuis.

Bernaville a cent fois entré dans cette Chambre, où il a vû ces déteſtables impietez. On lui en a fait des reproches par un écrit, dont la copie ſera inſerée tout du long dans la ſuite de cette Hiſtoire : a-t-il pour cela fait agir ſa prétenduë piété ? a-t-il fait paroître le moindre zele pour le Roi ? Il n'a pas ſeulement daigné faire effacer les cornes & les ordures qui étoient peintes ſur le Crucifix, ni les cornes qui étoient ſur la tête du Roi. Le P. Riquelet a été informé de ces ſacriléges, ſans s'en émouvoir : pour paroître incroiable, cela n'en eſt pourtant pas moins vrai ! Par qui ces ſacriléges étoient ils commis ? on croira ſans doute que c'étoit par quelqu'infidelle, quelqu'Athée, ou du moins par quelque Réformé outré. Non ; l'Auteur étoit un vieux Catholique Romain, & l'Executeur un Fou fu-

furieux. Pour moi, quand j'ai aprofondi la choſe, j'ay cru que les Officiers avoient ſimulé de mépriſer ce crime, crainte de le faire punir, ce qui auroit coûté la vie à quelques uns de leurs Pigeonneaux, qui leur étoit plus précieuſe, par les gains qu'ils en retiroient, que la gloire de Dieu, & celle d'un Grand Roi, qu'ils volent impunément en ſimulant de le ſervir.

En effet ces gains ſont exorbitans. Je mets en fait que depuis le 26. de Septembre 1708. que Bernaville a ſuccedé à St. Mars, il a tiré plus de quatre millions de profit de ſes malheureuſes victimes. Graſſes plumes de maigres Pigeonneaux ! La démonſtration en ſera évidente : c'eſt un fait facile à vérifier aux Miniſtres du Roi, pour peu qu'ils veuillent s'en donner la peine. Je ſupoſe que nous ayons été actuellement deux cens priſonniers dans ce maudit Enfer ; car qu'aucun priſonnier ne peut ſçavoir que par conjecture ; car à meſure qu'il en ſort, on y en remet d'autres ; je ſuis perſuadé qu'il eſt peut-être entré deux mille priſonniers dans ce maudit Trébuchet pendant plus d'onze ans que j'y ai ſoupiré. Je ſupoſe encore qu'ils étoient tous à une Piſtole par jour ; ce qui n'eſt pourtant pas ;

car il y a des Priſonniers qui n'ont que cinquante ſols par jour, comme les Decroteurs de Souliers, les Valets, & autres Priſonniers de baſſe condition. Il y en a à cent ſols, d'autres à dix francs, d'autres à quinze, à vingt, & juſqu'à vingt cinq francs par jour; tel qu'étoient S. A. M. le Prince de la Riccia, Mrs. le Duc d'Etrées, le Duc de Fronſac, le Comte d'Harcour, Mr. de Surville Lieutenant Général, & pluſieurs autres. Je ſupoſe en outre qu'il en coûte au Gouverneur vingt ſols par jour pour la nourriture de chaque Priſonnier, ce qui eſt outrer la dépenſe : car ſupoſé qu'il y ait dix Priſonniers à qui l'on faſſe meilleure chere qu'aux autres, tout le reſte eſt miſérablement traité & il y en a beaucoup qui le ſont d'une maniere cruelle, & qui pour cinq ſols vivroient mieux ailleurs. Il n'en coûte au Gouverneur qu'un ſou par jour pour ceux qui ſont aux Cachots, qu'il a toûjours ſoin de tenir bien garnis ; ce qui lui fait apeller ces lieux abominables *ſes deniers clairs* : car un ſol pour le Priſonnier, le reſte pour le pauvre Gouverneur, cela eſt clair ; il ne faut point de plume pour en faire le calcul. Je ſoutiens encore, que le

le revenant bon des vingt ſous, que je lui paſſe par jour pour la nourriture de chaque Priſonnier, eſt plus que ſufiſant pour nourrir graſſement, & payer largement tous les Domeſtiques, & faire ſervir ſa table abondamment, où il ne ſouffre plus aucun Priſonnier, comme faiſoit St. Mars qui régaloit parfaitement bien ceux qui étoient admis à ſa table.

Je dis donc deux cents Priſonniers à dix francs par jour coûtent au Roi deux mille Livres. . . . . 2000.

Sur quoi il faut déduire vingt ſols par chacun pour leur nourriture. . . 200.

Reſte de profit par jour au Gouverneur. . . . . 1800 :

Qui multipliez par 365 : lui produiſent par an de profit. . . 638000 :

Il y a plus de ſix ans qu'il eſt Gouverneur, ce qui a du pouſſer ſon revenant bon à plus de quatre millions, comme je l'ai dit.

Il eſt facile au Miniſtre de voir, s'il y a de l'erreur ſur le nombre des Priſonniers, & ſur la ſomme que donne le Roi à chaque Priſonnier, & en faire après une ſuputation juſte. Mais poſons le fait qu'il n'ait gagné que deux millions; où eſt le Gouvernement de Province qui ſoit ſi

lucratif aux Princes que le Roi en gratifie ? Qu'eſt ce que Bernaville ? Un miſérable Chevalier de la Mandille, qui après avoir couru long-tems, & roulé derriere un Caroſſe, a trouvé le ſecret de ſe lancer dedans, où ſon orgueil lui fait croire, que la Terre n'eſt pas capable de le porter. Il a raiſon, car il devroit être en l'air ſur une rouë pour punition des crimes qu'il a commis. *Accurite Augures, & plaudite Patavius Conſul factus eſt, qui Mulos fricabat.* Cependant ce qui me paſſe, c'eſt que ce Tartuffe eſt regardé à la Cour, * *Quæ regnare facit Hypocritam propter peccata populi*, comme un Saint du premier ordre, un Beat au grand colier : avec ſes yeux baiſſez, ſa mine mortifiée, ſon ſilence morne, ſa douceur affectée, ſon air compoſé, tous ceux qui ne le connoiſſent pas y ſont trompez ; car

Bernaville, à le voir, a le cœur tout Chrétien :
Mais il plume en Faucon, & ſe venge en Payen.

On ne fait cependant qu'attendre ſa mort pour le canoniſer, & le joindre aux

* Job Cap. 34. verſ. 30.

ur Bienheureux Jaſmin, Laquais de Mad. la Préſidente Nicolai, dont on a léja publié la vie & les miracles dans Paris, & qui ſeroit canoniſé, ſi quelque Bourvalet, quelque de Jean, quelque la Peyronnie, quelque Rale, ou quelqu'autre de ſes Confreres les Pariſans avoit voulu en faire les frais. Mais quand ces ſortes de gens ſont hors le la Sphere de l'Arc-en-Ciel, ils ſont rop orgueilleux, pour reconnoître ceux qui en ſont encore parez des couleurs, pour leurs Aſſociez. Les ſommes immenſes donc de Bernaville ſupleront à ous les deux; car il n'eſt pas de ces Hypocrites ſans fruit qui ſe donnent au Diable gratis; mais un de ces Rafinez qui n'aiment de la Dévotion que le produit; & on fera une acolade du bien-heureux Jaſmin & Bernaville, pour les inſtaler lans le Calendrier Romain en la place de St. Creſpin & de St. Creſpinien. Car comme le corps vénerable des Chevaliers de la Mandille eſt beaucoup plus nombreux que celui des Maîtres Jurez le la Manique, il aura la préference, quand ce ne ſeroit que par la nouveauté lu miracle, de voir deux Saints Laquais. *Res miranda.* Ils auroient bien pû prétendre:

tendre même à la dégradation de St. Coſme, & de St. Damien, pour ſe fourrer en leur place, par la conformité des couleurs & de la ſcience ; mais le crédit des Fagons, & de tous les Fagotins eſt trop bien ſoutenu, & l'emporteroit ſur une multitude abandonnée des ingrats qui rougiſſent d'avoir été membres de leur Corps. C'eſt à cet Hypocrite, qu'il faut que tous les Priſonniers, de quelque Qualité qu'ils ſoient, obéiſſent & qu'il fait, quand il lui plaît, ſans diſtinction & ſans ſujet légitime, aſſommer à coups de nerfs de bœuf. Il en a outragé le nommé Fontaine de Tournai juſqu'à l'excès, qui eſt mort de langueur ; après avoir ſouffert un Martyre inexprimable. Il a fait caſſer la cuiſſe à Mr. Linch, Capitaine Irlandois ; La jambe au nommé Henri ou Henrique, & que l'on m'a dit être Eſpagnol. Mr. le Chevalier Velzer de Broch eſt ici actuellement à la Haye, ſorti de la Baſtille le premier jour de Décembre 1714. par le Bénéfice de la Paix faite entre l'Empire & la France ; c'eſt un Homme de diſtinction & de mérite, d'une Famille très-connuë dans la Carinthie ; Officier d'un long ſervice qui a été Lieutenant Colonel

nel dans les Troupes du Roi Charles aujourd'hui Empereur, & qui parle ſix ſortes de langues avec la même facilité que ſa langue maternelle. Il m'a affirmé, & m'a certifié par écrit, qu'il a été pluſieurs fois frappé de coups de bâton juſqu'au ſang, par ordre & en preſence du cruel Bernaville, qui après l'avoir fait briſer de coups, le faiſoit traîner tout ſanglant dans les Cachots, où ce Tyran le laiſſoit au pain & à l'eau juſqu'à ce que ſes forces fuſſent entierement épuiſées. De ſept Années qu'il a été dans cette cruelle Priſon, il en a paſſé cinq dans ces horribles lieux ſouterrains. Mr. Gueri Capitaine Irlandois dont tout le crime étoit d'avoir ſervi ſous le Roi Guillaume, de glorieuſe mémoire, & de s'être déclaré pour la bonne cauſe, de onze années qu'il a été enfermé dans cette Caverne aux Tygres, en a paſſé neuf dans les Cachots, d'où on ne l'a ſouvent retiré, que lors qu'il étoit prêt d'être noyé par l'eau qui avoit inondé les Cachots, & où on l'a laiſſé des journées toutes entieres à crier miſericorde, & ſe voyant prêt d'être noyé, ayant l'eau juſqu'à la gorge, c'eſt ce brave Officier,

cier, homme de mérite & de probité, qui a ſouffert des tourments, qui rendront ſon Hiſtoire affreuſe & que la ſage Poſtérité aura peine à croire, qui peut dire avec Job & le Pſalmiſte : *Dolores mortis circundederunt me.* Mr. le Baron de Broch le jour même qu'il ſortit ayant redemandé à ſon barbare Gouverneur l'argent qu'on lui avoit pris en entrant, & ſes papiers, certificats, obligations, ſes bijoux, & ſes hardes, lui remontrant qu'éloigné de deux cents lieuës de ſon Païs, il n'étoit pas un homme pour y retourner ſans un ſou, & s'étant obſtiné à vouloir ſe les faire reſtituer, de l'Aunay Couſin du Gouverneur & Lieutenant de Roi de la Baſtille, pour l'expiation des péchez des Priſonniers, Tyran plus cruel & plus inhumain encore, ſi je l'oſe dire ; que Bernaville, le ſaiſit à la gorge, en lui diſant. Ah ! Mr. l'Allemand, Cheval indompté, tu n'en as donc pas aſſez eu ? puiſque tu n'es pas content, je vais te faire donner ton reſte ; & pour le branle de ſortie il le fit terraſſer par ſes Satellites, qui après lui avoir donné cinquante coups de bâton, & de manche d'hallebarde, le plongerent dans un Ca-

chot

chot ſeignant de tous les côtez, & où ils le laiſſerent juſqu'à ce que l'Exempt, qui le devoit faire ſortir hors du Royaume pour lui ſignifier ſon banniſſement, ſur les limites de France, l'en vint retirer, & l'enchaîna avec Mr. Schrader de Peck, Gentilhomme de Hanover, & accouplez comme deux Galeriens, les entraîna hors de cet Enfer, & ne les déchaîna que lorſqu'ils furent à plus de deux lieuës hors de Paris. Seroit-ce les Turcs qui feroient de ſemblables violences ! Il eſt à remarquer que ces Tyrans font bannir de la France preſque tous ceux qu'ils font forcez de relâcher, pour les empêcher de porter leurs plaintes au Roi, & à ſes Miniſtres, de leurs barbares cruautez ; & par la crainte qu'ils ont que quelque génereux Priſonnier ne ſe venge de leurs outrages diaboliques par quelque coup d'éclat ; comme ils l'ont vû depuis peu que leur Major a été poignardé par des gens inconnus, & eſt tombé mort à la porte de la Baſtille ſans prononcer une ſeule parole. Châtiment terrible, mais digne d'un Tyran. Miſérable Batteur en Grange des environs de Rheims ; qui un jour de Fête, s'étant trouvé dans une Taverne en ſon Village, où il y eut

un

un homme tué en ſa compagnie, pour en éviter le châtiment s'enrôla pour Soldat; deſerta des troupes de France, & paſſa dans celles de Hollande. Il y ſervit dans le Regiment de Mr le Comte de Hornes pendant toute la Guerre terminée à la Paix de Riſwick, puis il deſerta encore de Bergues op Zoom, repaſſa en France, & s'engagea dans le Regiment aux Gardes, d'où il avoit pris la Seigneurie de Pierrot. Après il ſe maria à Tournai à une vendeuſe d'herbes, qui continua ſon métier, pendant que ſon Mari, pour ſe diſtinguer, fourniſſoit les tables de l'Armée de dez & de cartes. C'eſt de cette noble occupation, que Mr des Granges, dont il ſe diſoit allié, le tira pour en faire le Major de la Baſtille. Ainſi Mr. le batteur en grange, le ſoldat, le deſerteur, le Pierrot, l'eſtafier fut érigé en Officier, & bien-tôt en Tyran tout des plus brutaux & inéxorables.

Quid Domini facient, audent cum talia Fures?

J'ai été arrêté, detenu priſonnier onze ans deux mois, traité avec une cruauté inoüie, mis hors de la Baſtille, & banni de la France, ſans que jamais j'aye pû en apprcn-

prendre le ſujet, ſans même qu'on ait voulu me permettre d'écrire à Mr le Marquis de Torcy pour reclamer la juſtice de ce Miniſtre d'Etat qui m'avoit fait arrêter ; je deſirois ſçavoir de lui dequoi on m'accuſoit, & le prier de m'accorder des Commiſſaires pour examiner ma cauſe. Cependant je prends Dieu à témoin, lui qui ſonde les cœurs & les reins, & qui me punira ſévérement, ſi je ſuis aſſez téméraire pour en impoſer en ſa preſence redoutable ; que jamais je n'ai eu le moindre reſſentiment ou de haine, ou de vengeance contre ce ſage Miniſtre, que de méchantes gens, & qui pourtant veulent me perſuader encore tous les jours qu'ils ſont mes Amis, avoient prévenu contre moi par leurs calomnies : langues & plumes pernicieuſes, peſtes de la République, que Dieu réprimera un jour ſans doute, & qui méritent d'être battus de pluſieurs coups, pour avoir fait un ſi mauvais uſage de leurs belles lumieres. Les vertus de ce Miniſtre eſtimé de ſes ennemis mêmes, m'ont ſoutenu contre un Martyre plus cruel que la mort ; * *Melior eſt mors, quam vita amara ; & requies eterna quam languor perſeverans.* J'étois bien éloigné de reprocher à ſa Prudence des cruautez qui avoient

* Eccleſiaſt. Cap. 30. V. 17.

avoient leurs ſources, & dont j'allois chercher la racine dans le cœur de nos barbares Bourreaux, pour la converſion deſquels, & la proſpérité de cét illuſtre Miniſtre, je priois Dieu tous les jours avec une ferveur non feinte. Je lui rends juſtice, ſans eſpoir de le revoir jamais, ou d'obtenir la moindre grace de lui. S'il avoit été mon Patron, & qu'il m'eût connu, comme Mr Chamillart me connoiſſoit, il m'auroit mieux protegé que celui-ci n'a fait, malgré toutes ſes proteſtations par écrit, que je conſerve encore, & qui ne me ſervent à preſent qu'à me convaincre, que ce n'eſt qu'en Dieu ſeul que nous devons fonder nos eſperances, puiſqu'il n'y a que lui ſeul qui ne trompe jamais.* *Sapientia confortavit ſapientem ſuper decem Principes Civitatis.*

J'ai donné le Titre à mon Hiſtoire d'Inquiſition Françoiſe. L'Inquiſition de Goa qui paſſe pour le Tribunal le plus inique qui ſoit au monde, n'eſt rien en comparaiſon des injuſtices qui ſe pratiquent en la Baſtille. Ceux qui voudront confronter cette Hiſtoire, avec celle qui a pour Titre, Relation de l'Inquiſition de Goa, imprimée à Paris chez Denis Hortemels, ruë S. Jaques, au Mecænas, l'an 1688. avec Privilege du Roi,

* Eccleſiaſt. Cap. 7. verſ. 20.

Roi, trouveront qu'il n'y a pas de comparaiſon des rigueurs de l'Inquiſition de Goa à celles de la Baſtille. L'Auteur ſe plaint d'avoir été deux ans dans les priſons de Goa, ce qui eſt une choſe extraordinaire; puiſque de deux ans, en deux ans, ou de trois ans tout au plus, on fait ſortir tous les priſonniers pour être punis ou abſous. Le doyen des priſonniers de la Baſtille, qui y étoit encore quand j'en ſuis ſorti, & qui s'apelle Mr Jean Cardel de Tours, y eſt depuis trente ans: quoi qu'au bout de trois ans il ait été reconnu innocent par ſa Partie même, comme je l'ai dit dans la Préface de ma Paraphraſe en Sonnets des Cantiques de la ſainte Ecriture, & comme j'en ferai une ample Rélation dans la ſuite de cette Hiſtoire.

J'ai vû un autre priſonnier en 1705. qui avoit été arrêté long-temps avant Mr Cardel, dont je n'ai jamais pû ſçavoir le nom: mais Ru le Porte-clefs en me reconduiſant en ma chambre, de la ſale où j'avois vû ce pauvre infortuné, me dit qu'il y avoit trente un an qu'il étoit priſonnier. Que Mr de St. Mars l'avoit amené avec lui des Iſles de S. Marguerite, où il étoit condamné à une priſon perpetuelle, pour avoir fait étant Ecolier âgé de douze à treize ans deux Vers

contre

contre les Jeſuites. C'eſt ce qui me fit croire qu'il étoit l'Auteur de ceux que je vais raporter qui furent affichez contre la Porte des Jeſuites de Paris, à peu près dans ce temps-là. L'on ſçait aſſez que ſur cette Porte, il y avoit autrefois écrit en Lettres d'or, en gros caracteres. *Collegium Claromontanum Societatis Jeſus.* Les Jeſuites priérent le Roi & ſa Cour, d'honorer de leur preſence une Tragedie, qu'ils avoient faite à la gloire de Sa Majeſté. Ils la firent repreſenter par leurs Ecoliers de la premiere Qualité : Acteurs, Actrices, Danſeurs, & Danſeuſes ; Orcheſtre de l'Opera, Décorations & Machines de Teâtre, rien ni fut oublié. Le Roi en fut fort ſatisfait, & comme le Pere Recteur du Collége reconduiſoit Sa Majeſté; un Favori loüa les Révérends Peres de la Société ſur le bon ſuccès de la Piéce. Sur quoi le Roi dit : Faut-il s'en étonner ? c'eſt mon Collége. Le Recteur étoit trop habile Courtiſan, pour ne pas profiter de cette déclaration favorable. Dans le même inſtant, il envoia querir des Ouvriers ; leur ordonna de graver en grandes Lettres d'or ſur du marbre noir. *Collegium Ludovici Magni* ; & qu'il vouloit abſolument que cela fût prêt pour le lendemain au matin, qu'il

qu'il fit ôter le Nom de JESUS pour mettre celui de Loüis le Grand en la place, ainſi qu'on l'y voit encore aujourd'hui. Un Ecolier témoin du zele de ces Révérends Peres fit ces deux Vers, qu'il apliqua le ſoir contre la Porte du Collége, & en divers endroits de Paris.

Abſtulit hinc JESUM, *poſuitque Inſignia Regis*
Impia Gens : alium non colit illa Deum.

La Société ne manqua pas de crier au Sacrilége ! Aparemment que l'Auteur fut découvert ; & quoi que ce fût un de leurs tendres Ecoliers, il fut, ſi c'eſt celui-là que j'ai vû, à la Requête des R. P. condamné à une priſon perpetuelle, & transferé aux Iſles de S. Marguerite en Provence, pour cét effet, d'où St. Mars le ramena à la Baſtille avec des précautions extraordinaires ; ne le laiſſant voir à perſonne par les chemins. Enfin cét infortuné Poëte, que Reilhe, qui nous en a conté toute l'hiſtoire, nous aſſura être un homme de Qualité, gagna le P. Riquelet par le bon endroit. Pendant le temps de ſa priſon, il étoit devenu l'héritier de toute ſa Famille, qui poſſedoit de grands biens. Il en fut averti par le charita-

ritable Riquelet ſon Confeſſeur. La pluye d'or qui força la Tour de Danaë, fit le même effet ſur celle de la Baſtille. Le zele du P. Riquelet fit remontrer aux Peres de ſa Société, Perſonnes fort deſintereſſées, comme tout le monde le ſçait, l'utile neceſſité de mettre dehors ſon Penitent en toutes manieres. La Société pria le Roi de pardonner à un Seigneur, dont la Famille alloit s'éteindre ſans ſon ſecours. Le Roi qui n'avoit conſenti à l'empriſonnement de cét Enfant qu'à la conſidération de ces R. P. ſigna volontiers ſon élargiſſement à leur Requête. Il ſortit deux ou trois mois après que je l'eus vû dans la Sale, où par mépriſe je fus introduit avec lui. Les Officiers n'ayant vû entrer, ils lui firent promptement tourner le dos devers moi, ce qui m'empêcha de le voir au viſage. C'étoit un homme de moyenne taille, mais bien traverſée, portant ſes cheveux d'un crêpé noir, & fort épais, dont pas un n'étoit encore mêlé.

Le nommé Farie de Garlin en Bearn, a été vingt quatre années entieres enfermé tant à Vincennes, qu'à la Baſtille pour n'avoir pas voulu abjurer la R. R. Il eſt ſorti de ce dernier Gouffre le mois de Novembre dernier. Le nommé la Mas y eſt enfermé

mé depuis l'année 1691. pour avoir dit quelques véritez choquantes à une Dame, qui n'étoit pas indifferente à Mr de Pontchartrain, pour lors Contrôleur Général des Finances, & depuis Chancelier. Mr de Brunsfields Kouakre Anglois, qui eſt pour la troiſiéme fois à la Baſtille, dit y avoir vû un Conſeiller du Parlement de Paris, qui y a été enfermé pendant trente quatre ans. Quand il en ſortit, il trouva que ſa petite fille, dont ſa fille étoit enceinte, quand il fut arrêté, étoit ayeule, & par ce moyen l'avoit fait triſayeul. Il ne connoiſſoit plus rien dans ſa Famille, tout étant mort pendant ſa détention; il ne connoiſſoit pas ſa maiſon même, à laquelle on avoit fait quelques changemens. Le nommé Henry Francillon de St. Maximin près de Grenoble a été enfermé dans ce cloaque pendant dix-huit à dix-neuf ans, pour la Religion, & y eſt reſté encore dix ans après avoir fait abjuration, preuve évidente de la piété & du zele de Bernaville & du fidelle P. Riquelet. Entre ſeize priſonniers que nous étions dans la Tour du coin, nous formions plus de cent cinquante années de priſon.

Si-tôt que l'on s'accuſe de ſon peché commis ou imputé, & qu'on en marque

ſon repentir aux Juges de l'Inquiſition de Portugal, on eſt aſſuré d'être élargi : mais vous avez beau vous accuſer à la Baſtille, on ne vous écoute pas. Des ſeize priſonniers que je viens de citer, il n'y en avoit que deux qui ſe confeſſaſſent criminels ; les quatorze autres proteſtoient ſur ce qu'ils avoient de plus ſacré, qu'ils ne ſçavoient pas ſeulement de quoi on les accuſoit. J'ai vû peu de priſonniers criminels à la Baſtille ; & une infinité d'innocens, mais pluſieurs d'une innocence averée.

Tel étoit Mr Delfino Gentilhomme Génois, Secrétaire de Mr le Comte de Walſtein, dont tout le crime étoit d'avoir été pris avec ce Seigneur ſur un Vaiſſeau Portugais, par des Armateurs François, lorſqu'il revenoit de ſon Ambaſſade de Portugal où S. M. I. l'avoit envoyé. Quoique ce Secrétaire fût d'un rare mérite, & d'une douceur achevée, il a été traité par les Officiers de la Baſtille d'une façon barbare. On a pouſſé la fureur juſqu'à tuër devant lui, contre le mur, un petit chien qu'il avoit, qui n'étoit pas plus gros qu'un rat & fort mignon, & après lui en avoir froté le nez, on le traîna dans le cachot, où on lui donna tout le temps de regretter les plaintes qu'il avoit faites de la mauvaiſe nour-

nourriture : & ſes Bourreaux ont abîmé ſa ſanté pendant neuf ou dix années qu'ils l'ont outragé dans cét abîme contre le droit des gens.

Tel eſt un Charles Frederic Janiçon de Montdevis, fils de l'Intendant de Mr le Maréchal de Schomberg, qu'ils font gémir dans ce Tombeau, depuis ſept ou huit ans, pour avoir eu la tendreſſe d'écrire à Mr ſon frere, qui s'eſt établi en Hollande proche de Grave, & l'avoir prié de l'aſſiſter de quelque choſe, parce qu'il étoit chargé d'une nombreuſe famille. Sa femme, qu'il aimoit tendrement eſt morte, dans un eſpece de deſeſpoir, de voir ſon mari priſonnier, & deux de ſes enfans, qui ſont morts auſſi de douleur & de miſere, ce que ce pauvre Eſclave ignore, & qu'il ignorera aparemment long-temps.

Tels ſont un Mr Deodati de Genéve, & un Pierre Bont de Manheim, dont on peut voir l'Hiſtoire dans la Préface de mes Cantiques de l'Ecriture ſainte Paraphraſez en Sonnets, de l'impreſſion d'Etienne Roger à Amſterdam.

Tel eſt le Sieur Pierre Guenon jeune garçon de Bourdeaux, fils de Mr de Baubuiſſon Porte-Arquebuſe du Roi Guillaume, accuſé par le Sr Ménard Tailleur d'ha-

bits de Paris ſon Hôte, de vouloir paſſer dans les Païs-Etrangers ; parce qu'il avoit ſoupçonné ce jeune homme de quelque galanterie avec ſa fille, qu'il lui vouloit faire épouſer malgré lui.

Tel étoit le nommé Vincent Beguin un des Bedeaux de Ste. Geneviéve de Paris, accuſé de vendre des Livres deffendus, par un Savetier ſon Voiſin, qui vouloit faire avoir à ſon Fils la place de Bedeau de ce pauvre homme, qu'il fit pour cet effet mettre à la Baſtille par le Vorace d'Argençon ; & telle eſt enfin une multitude prodigieuſe d'autres Victimes Innocentes, dont on pourroit faire un volume plus gros que Calepin ; que l'Avarice tient à la chaîne ſans aucune miſericorde.

Quand à la nourriture ; le priſonnier de Goa avouë que leurs Inquiſiteurs ont ſoin de les bien nourrir, qu'on leur ſert trois repas par jour. Ils ont le matin à ſix heures un petit pain de trois onces, avec du poiſſon frit, des fruits ou une ſauciſſe : à dix heures du matin, de la viande ou du poiſſon, un plat de ris, & quelque ragoût ; & au ſoupé ſur les quatre heures du ſoir, on leur aporte encore un pain, du poiſſon frit, un plat de ris, & un ragoût de poiſſon ou d'œufs. Et les Inquiſiteurs

ſiteurs de la Baſtille ne donnent à leurs Pigeonneaux, avec le pain & de très-mauvais vin, qui ſouvent n'en a que le nom, que trois ou quatre onces de méchante vache, que Bernaville achette, plûtôt de l'Ecorcheur que du Boucher. Aux jours maigres des haricots, des lentilles, des féves, ou des poix cuits à l'eau & au ſel. Et ſi vous êtes aſſez téméraire, que d'en faire la moindre plainte, vous êtes plongé ſans remiſſion au cachot, au pain & à l'eau, ſi long-temps, que vous avez le loiſir de regretter la charogne qui vous avoit fait pouſſer des ſoupirs.

A Goa on laiſſe la Porte des chambres des priſonniers ouverte depuis ſix heures du matin juſqu'à onze, afin que le vent y entre & que l'air de la chambre ſoit purifié : à la Baſtille, ſi un Porte-clefs avoit la témerité de laiſſer la porte d'un priſonnier ouverte pendant un demy-quart d'heure, quoiqu'il fût impoſſible à ce pauvre Reclus de ſortir, l'eſcalier étant fermé de trois ou quatre portes épaiſſes d'un grand demi-pied chacune, & couvertes pour la plûpart de lames de fer, il ſeroit chaſſé ſans miſéricorde. J'ai vû mourir Mr. Hugues d'Hamilton Gentil-Homme Ecoſſois d'un mérite diſtingué,

& dont les vertus méritoient un meilleur ſort, faute d'un peu d'air. Le Medecin diſoit hautement, que ſi on vouloit accorder deux heures par jour de promenade dans la cour à ce moribond il répondroit de ſa vie ; mais Bernaville aima mieux le laiſſer creve que de lui accorder cette grace, quoique de ſon avœu, & celui de Corbé, ce pauvre homme, qui a langui près de quatre ans, fût très-innocent. Bernaville a fait murer tous les créneaux des cachots, pour les rendre plus affreux & plus redoutables à ceux qui oſent ſe plaindre de la mauvaiſe nourriture. J'ai été pendant trente neuf jours dans celui de la Tour du Coin, & treize jours dans celui de la Tour de la Liberté, ſans paille, couché ſur le limon & la bave des crapaux, ſans voir d'autre lumiere que celle d'un flambeau de poix-raiſine, que la France, Porte-clefs, avoit la malice de venir mettre ſous mon nez, parce qu'il voioit que ſa fumée m'étoit inſupportable, dans un lieu, où je n'avois aucun air, & où l'on avoit crevé les retraits dont l'ordure & la puanteur m'ont mis au pitoïable état où je ſuis ; car ce fut là que je perdis mes dents, que j'avois très-ſaines, & d'où je ſuis ſorti, ayant la tête enflée & molle, les yeux preſque hors de la tête, le nez gros.

gros comme un moyen concombre, & la peu percée en plusieurs endroits. Il fallut m'emporter à quatre de ce lieu d'horreur, où il y avoit cinq jours que je n'avois pris aucune nourriture, une grosse fiévre que j'avois s'étant tournée en continuë depuis cinq ou six jours. Le Medecin dit qu'il falloit que j'eusse comme le fils de Ferronia trois ames cramponnées dans le corps.

L'Inquisiteur à Goa, accompagné d'un Secretaire & d'un Interpréte, visite tous les prisonniers tous les deux mois, pour leur demander si ils ont besoin de quelque chose, si on leur aporte à manger aux heures prescrites, & s'ils n'ont point quelques plaintes à faire contre les Officiers qui les aprochent ! Et jamais on ne voit là que d'Argençon, qui a été quelques fois jusqu'à trois ans sans visiter les prisonniers. Et si quelqu'un est assez hardi que de lui faire une plainte ; il est assuré que le résultat de cette plainte, c'est le cachot. Pendant les dernieres années de ma prison, d'Argençon avoit pris la coûtume de monter une fois l'année dans les chambres des prisonniers, où il tachoit de les surprendre, sans les en faire avertir : il y entroit brusquement avec Bernaville & toute sa Sequelle. Il regardoit les prisonniers les uns après les

autres ; & ſi quelqu'un lui faiſoit une demande, ſans lui faire de réponſe, il ſe tournoit promptement vers l'autre, & après leur avoir à tous recommandé la patience, ſans leur donner la moindre conſolation, il ſortoit au plus vite : ſi bien qu'en moins de deux ou trois heures il avoit viſité toute la Baſtille. Et cela s'apelloit la viſite de Mr. d'Argençon, dont on amuſoit les pauvres priſonniers, comme ſi leur liberté eût dû être au bout. En onze ans deux mois que j'ai été dans ce cruel labyrinte, je n'y ai pas vû une ſeule fois Mr. le Comte de Pontchartrain, dont l'œil vigilant & pénetrant, & la prudence ſi conſommée, & ſi géneralement connuë y ſeroient très-néceſſaires pour tenir les Officiers dans la crainte, le reſpect, & le devoir ; il n'y eſt venu qui que ce ſoit de ſa part ; & je n'ai pas eu connoiſſance qu'aucun de mes Concaptifs l'ait vû.

On rend exactement de ce que l'on a pris aux priſonniers dans l'Inquiſition de Goa. Les Inquiſiteurs de la Baſtille font leur profit de tout ce qu'ils peuvent arracher à leurs malheureuſes victimes. Après m'avoir fait ſigner qu'ils m'avoient tout rendu, ils me pillerent juſqu'à la chemiſe. J'avois une chemiſette de flanelle qu'il y avoit

avoit huit ans que je portois ; ils eurent l'inhumanité de m'en dépoüiller en ſortant. Ils m'ont retenu l'argent que j'avois en entrant d'une maniere odieuſe, comme on le verra dans le corps de cette Hiſtoire ; ce que j'avois de bijoux, comme mon diamant ; une tabatiere au moins de douze Louis, de très-beau linge, de fort belles dentelles. J'ai perdu deux coffres & une valiſe pleine de hardes, de très-beaux habits ; mes papiers, & quatorze ou quinze mille livres d'obligations & d'effets ; mes Livres ; mes Armes très-belles & très-rares, particuliérement une épée dont j'avois refuſé vingt piſtoles de Mr. Mahoni, quatre jours avant que d'être arrêté & dont je voulois faire un preſent à Mr. Chamillart le Fils, en lui preſentant Sept Tomes d'un Livre que j'avois dédié à Mr. ſon Pere. Le nommé Pierre Pigeon eſt actuellement à la Haye. Bernaville à la ſortie de cet infortuné, qui étoit priſonnier depuis treize ans, pour avoir conduit des Réfugiez en Hollande, lui arracha ſes culottes que le Roi lui avoit données depuis ſix ou ſept Ans, & le laiſſa avec celles qu'il avoit quand il entra dans la Baſtille, dont il n'y avoit plus un ſeul morceau de leur

ce qu'il nous dit. Corbé vient d'exercer, dit-il, une cruelle vengeance ſur une priſonniere que je ſers : elle eſt autant vertueuſe qu'elle eſt belle. Il y a plus d'un an que ce ſcélérat la pourſuit, ſans en pouvoir venir à bout. Il y a plus de ſix mois que ſa rage lui a fait retrancher plus de la moitié de l'ordinaire de cette innocente Damoiſelle ; ce qu'elle a ſouffert avec une patience angélique, ſans en avoir pouſſé un ſoupir. Cent fois il m'a ordonné de la maltraitter pour avoir un prétexte de la mettre au Cachot : mais j'ai fait tout le contraire, ſçachant la raiſon qui lui fait haïr cette vertueuſe fille. Ce matin j'ai conduit ma priſonniere à la Meſſe : Corbé m'a fait laiſſer mes clefs à ſa porte, ſous prétexte d'aller viſiter la chambre de cette Damoiſelle ; où il a mené la France mon Camarade, autrefois Laquais, & à preſent ame damnée de Corbé. Ils ont fait eux mêmes un trou à ſon plancher, & m'ayant fait aller ailleurs, ils l'ont reconduite de la Meſſe à ſa chambre ; où ils ont ſimulé de découvrir le trou de communication, qu'ils feignoient qu'elle avoit avec les priſonniers ſes Voiſins. Ils l'ont voulu mener au cachot. Je ſuis arrivé dans le temps que la France, la traînant par les pieds

dans l'eſcalier, lui en faiſoit compter toutes les marches avec le derriere de ſa tête, & découvroit à ſon infame Bouc de Maître l'objet de ſa fureur, que la pudeur leur devoit faire du moins recouvrir à mon abord. Je lui ai moi-même rabattu ſes jupes, & j'ai jetté le Porte-clefs la France du haut en bas des montées; & malgré Corbé j'ai remporté ma priſonniere dans ſa chambre: elle étoit évanouie & toute couverte de ſon ſang. J'ai apellé l'Ecuyer Capitaine des Portes, qui a été outré auſſi bien que moi de cette action noire & infame. Nous avons été tous les deux en faire nôtre raport à Mr. de St. Mars, qui veut abſolument que la France ſoit mis au cachot & après chaſſé; & il a deffendu à Corbé de retourner dans la Chambre de cette pauvre Demoiſelle, du ſang de laquelle vous me voyez tout couvert. Mais bien loin que cela ait été executé, voici le réſultat de cette affaire. La France ne fut pas au Cachot, au contraire, il poſſeda mieux que jamais les bonnes graces de ſon Maître, qui ſe vengea ſur l'Ecuyer Capitaine des Portes, qu'il fit chaſſer de la Baſtille, après trente quatre ans de ſervice rendus à St. Mars Oncle de Corbé. N'en pouvant faire autant:

tant à Ru, il le fit changer de Tour ; & perſecuta ſi cruellement la pauvre Demoiſelle, que l'aiant enfermée dans nôtre Tour, dans un Pourpoint de pierre large de ſix à ſept pieds en tous ſens, qui étoit à côté de nôtre Chambre, cette malheureuſe s'y étrangla, quelques Années aprés, de ſes propres mains, pour ſe delivrer de celles de ſes Bourreaux. Il n'y avoit que deux jours, que Bertrand Clerc de Procureur, lui avoit parlé, pour lui offrir de nôtre part tous les ſecours que nous pouvions lui donner dans ſon cachot.

L'autre exemple n'eſt pas moins terrible. Le nommé Odricot & ſa Femme Fille de la Veuve Lailly Irlandois furent tous trois mis à la Baſtille en 1701. pour des raiſons que je deduirai dans la ſuite de cette Hiſtoire. La Femme d'Odricot étoit fort jolie ; ce qui fit que l'Abbé Giraut & Corbé emploierent leur ſçavoir faire à la corrompre. Il y parut bien tôt : Ru lui ſervit de Matrone à ſes premiéres couches qui ſe firent à la Baſtille. Mais comme elle ne pouvoit decider, en conſcience, qui étoit le Pere de ſon Enfant, ou de l'Abbé, ou de Corbé ; celui ci voulut lui faire un autre Enfant, dont il

pût

pût être certain d'être Pere. Il prit de juſtes meſures pour s'en aſſurer, & empêcher l'Aumônier de la voir davantage, qui s'en conſola avec d'autres priſonnieres, & des Religieuſes dont il étoit l'Adonis d'Egypte. La Femme d'Odricot devint encore groſſe. Corbé la fit ſortir de la Baſtille, & fut le Pere & le Parain de l'Enfant, qu'il nomma avec une fille de M. de St. Mars, que ſon Pere avoit desheritée, & qu'il ne vouloit pas voir, à cauſe qu'elle avoit eu elle-même un Enfant de Mr. Molé Capitaine aux Gardes; ainſi que nous l'affirma Bertrand. Odricot Mari, de cette malheureuſe corrompuë, qu'il n'avoit jamais pû obtenir la liberté de voir depuis ſon empriſonnement, le ſçût, entra dans des fureurs terribles, & jura de s'en venger ſur Giraut & Corbé. Pour l'empêcher d'en aller porter ſa plainte à la Cour, & de joüir du Bénefice de la Paix que la France a faite avec l'Angleterre; ſes Bourreaux pour mettre le comble à leurs crimes, l'ont fait transferer à Bicêtre, où ſans un miracle du Ciel, ou de quelque bon Prince qui parle en ſa faveur, il eſt pour le reſte de ſes jours. Il eſt cocu, Battu, car ils l'ont roüé de coups, mais je ſuis très-

per-

perſuadé qu'il n'eſt pas content.

C'eſt cependant ce même Corbé, qui bien loin d'être couché ſur une rouë pour punition de ſes crimes, a été couché ſur l'Etat pour récompenſe de ſes ſervices importants : on lui donne une penſion conſidérable, & on lui avoit promis de le faire Chevalier de St. Loüis ; mais je doute fort que S. M. lui accorde cette grace, ſi jamais elle jette les yeux ſur cette Hiſtoire.

Les fins qui me l'ont fait compoſer, ſont pour informer le Roi & ſes Miniſtres des crimes qui ſe commettent dans cette caverne de voleurs, à l'inſçû, & cependant ſous l'autorité de S. M. preſque ſous ſes yeux ; puiſque c'eſt dans ſa Ville Capitale ; dans un Château Royal, la priſon des Princes & de la Nobleſſe de France, aujourd'hui une caverne à voleurs, où d'Argençon & Bernaville exercent le métier de Polyphême. Je ſuis très-perſuadé que l'on prendra toutes les précautions neceſſaires pour empêcher que cette Hiſtoire ne vienne à la connoiſſance du Roi. Mais peut-être que ce Grand Prince ſur qui toute l'Europe a les yeux ouverts, & qui fait l'admiration de ſes amis & de ſes ennemis ; de qui tout le

Mon-

Monde attend de ſi grandes choſes : ce Sçavant, ce curieux qui lit tout juſqu'à Pincheſne ; ce Caton à qui rien n'echape, pourra lire ces véritez que j'écris. Le cœur juſte & droit de ce Heros eſt inacceſſible aux cabales de ces Sangſues du Peuple, qui ſemblent n'être admis dans les grandes Charges que pour le renverſement des Loix, & la deſtruction des Roïaumes ; & je croi leur châtiment indubitable s'il verifie les faits conſtants de cette Hiſtoire. Comme il a herité du Prince ſon Pere de l'amour des Peuples, autant que de ſa valeur ; j'eſpere qu'il ſe declarera hautement le Protecteur & le Vengeur des innocens, ſur tout de ceux qui gemiſſent depuis ſi long-temps dans ce lieu de deſeſpoir & d'horreur. Peut-être que Madame Belle Sœur du Roi, une des plus vertueuſes Princeſſes de l'Europe, & la Charité même dans tout ſon luſtre, abaiſſera les yeux ſur cette Hiſtoire, qui l'attendrira aſſés pour en faire ſon raport au Roi. Peut-être que Mr. Voiſin, en qui le Roi a trouvé un merite ſi diſtingué, qu'il l'a honoré des deux plus éminentes, & importantes charges de ſon Royaume, de Chef de ſa Juſtice & de ſes Armées, & qui fait honneur à tou-

tes

tes les deux, ce Chancelier équitable; ce Miniſtre vigilant, voudra bien ſe donner la peine d'aprofondir les terribles véritez que je raporte ici, non pas pour me venger de mes ennemis, à Dieu ne plaiſe, je le prie très-ardemment pour leur converſion, mais pour exciter les Protecteurs de la France à ſoulager de malheureuſes victimes, qui gemiſſent dans les fers, où j'ai ſoupiré pendant plus d'onze ans ſans en ſçavoir la cauſe. Sans doute que Mr de Torcy dont je puis faire l'Eloge, ſans crainte de paſſer pour flâteur, puiſque m'ayant détenu ſi longtemps priſonnier, j'oſe malgré l'accablement où j'ai été réduit, ſoutenir qu'il fait l'admiration, non ſeulement des François, mais univerſellement de tous les Etrangers, & des Nations les plus éloignées qui ont le bonheur de traiter avec lui, & qui viennent des confins de la Terre à Verſailles pour rendre hommage à ſon Maître & à lui; ſans doute dis-je qu'il voudra bien prendre la deffenſe de pauvres affligez qui ſont ſi près de lui, lui qui protege avec tant d'éclat les Peuples les plus éloignez. J'écris dans un Païs libre où l'interêt ni la crainte ne peuvent plus rien ſur mon cœur, où plût-à-

Dieu

Dieu qu'il eût été mieux écouté, quand il y eſt venu pour réconcilier ſon Maître avec ſes anciens & fidelles amis ! Ce ſage & habile Miniſtre & les autres que le Roi admet dans ſon Conſeil peuvent examiner les faits que je raporte, & s'il s'en trouve un ſeul faux, je conſens de paſſer pour Calomniateur, & comme tel d'être banni, non ſeulement des Cours de tous les Souverains, qui me doivent par tant d'endroits leur Protection ; mais même de la Société de tout le Genre Humain. Je ſuis d'une Famille très-Ancienne de l'Anjou, & qui s'eſt étenduë dans la Bretagne, & la Guienne, où mes parents poſſedent actuellement les premieres Charges de ces Provinces. J'ai été élevé à Caen, où la mémoire de mon pere eſt encore très-précieuſe, & où il s'eſt acquitté de ſes charges avec honneur & diſtinction. Je ſuis le Cadet & le ſeul qui reſte de douze freres qui tous avons répandu nôtre ſang pour le Roi ; ſept deſquels ont été tuez à ſon ſervice. Voudrois-je raporter des fauſſetez, quand j'ai tant de véritez à dire, que je n'en pourrai jamais écrire le quart, quelque précaution que je prenne à faire une relation fidelle ! Qu'on interroge

tous

tous les priſonniers qui ſont ſortis de la Baſtille & reſtez en France ; qu'on s'informe de tous les Etrangers qui ont été de mon temps dans cét Enfer, & ſi tous ne tombent pas d'accord des faits que je raporte, je veux bien paſſer pour un Impoſteur, que l'on doit chaſſer comme un Perturbateur du repos public. Je ne raporte que des faits qui me ſont arrivez, que j'ai vû, ou qui m'ont été raportez par des témoins oculaires & fidelles, où la plûpart deſquels j'ai par écrit de la main de gens d'une probité dont je pourrois répondre, comme de la mienne.

Il n'y a que la maniere d'écrire & de raconter ces faits, que l'on peut reprendre, & qui certainement eſt dans la rigueur digne de cenſure. Elle eſt ſi négligée à la vérité, que je n'ai pas eu le temps même de relire mes eſſais, la ſituation où je ſuis ne me le permettant pas. Lorſque je ſerai plus tranquille, je puis aſſurer le Public, que je lui donnerai quelque choſe de plus digéré, & une narration plus limée ; mais l'ardeur que j'ai de ſoulager, s'il eſt poſſible mes infortunez Concaptifs ; m'a fait haſarder ce premier Tome, qui ſera immediatement

ment ſuivi de pluſieurs autres. En donnant le Titre d'Inquiſition Françoiſe à mon Hiſtoire, je ne prétens pas mettre une tache ſur le front de ma Nation, une des mieux policée, & une des plus civile de l'Europe, encore moins que l'éclat en rejalliſſe ſur S. M. un des plus Grands, & des plus auguſtes Rois de la Terre, pour lequel je conſerverai de la vénération & du reſpect juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Je n'en veux qu'à l'avarice, & à la cruauté des Tyrans & des Loups, que ce Monarque a Commis ſur la Baſtille, comme les Juges & les Paſteurs de ſes Brebis égarées, pour les ramener au devoir, & qui les tourmentent comme des Furies, & les déchirent comme des Tigres alterez de ſang. Il m'eſt bien amer, après avoir répandu mon ſang pour ma Patrie de me voir forcé d'employer ma plume pour tâcher d'en faire corriger les abus, par ceux qui ont inſpection ſur les Prévaricateurs. Je ne doute point que Mr le Comte de Pontchartrain, aux lumieres actives & juſtes duquel rien ne peut échaper, qui voit tout par lui-même, & dont la balance peſe tout à un poids exact & rigoureux, qui tient toute la France dans l'étonnement

&

& la crainte, & qui a la Direction de la Baſtille, n'examine les grandes véritez que j'expoſe à ſes yeux, la terreur des égarez, pour réprimer des abus, dont il ſeroit reſponſable devant Dieu, s'il les ſouffroit, après qu'il n'en doutera plus. Je me flâte auſſi que tous les Princes de la Terre, & principalement ceux pour qui j'ai ſouffert une priſon plus cruelle que la mort; & que tous les hommes enfin qui auront de la Piété, & ſeront ſuſceptibles de commiſeration, me plaindront du moins en voyant ce que j'ai ſouffert ſi indignement, & ſi injuſtement avec une patience, qui m'avoit fait donner le nom de Job par mes Concaptifs.

La priſon eſt un ſuplice plus rigoureux qu'on ne s'imagine : L'homme naturellement libre, ne ſe ſouffre privé qu'avec peine d'un avantage qui ſemble l'égaler à Dieu. Joſeph s'eſt rendu fameux par l'aſcendant de ſon merite, & par la vertu de ſes prédictions. Cependant après deux ans de priſon, il n'y eſt pas encore accoûtumé; il prie l'Officier dont il avoit prédit la délivrance de ſe ſouvenir de lui, lorſqu'il ſera rentré en grace, & de faire par ſes bons offices auprès du Roi, qu'on le mette en liber-

té.

té. Il a ſçû ſouffrir avec patience la diſgrace de ſon exil, rejetter avec courage les ſollicitations de ſa Maîtreſſe ; mais il voit que ſon cœur n'étoit pas à l'épreuve de ſa captivité.

Les Soldats entrent dans le Jardin pour prendre le Fils de Dieu ; un jeune homme s'y rencontre au même inſtant, & il aime mieux abandonner le ſeul vétement qui le couvre, que de tomber entre les mains qui pouvoient l'arrêter.

Il n'eſt pas dit que S. Pierre ait dormi dans la priſon où il étoit retenu, que cette nuit là même où il devoit être delivré.

S. Paul obligé d'inſtruire de ſes ſouffrances les Fidelles, ne parle que de ſes chaînes : mais comme s'il étoit accablé par leur peſanteur, il cherche à la diminuer, apellant de ſa cauſe à Ceſar ; la qualité de mort lui ſemblant préferable à celle de priſonnier. * *Ad Cæſarem appello.*

† Il n'y a rien de ſi cruel que de vivre d'une vie plus cruelle que la mort ; & je ne vois pas qu'aucun homme d'eſprit ait cru que la mort fût un mal pour qui que ce

* Act. Apoſt. Cap. 25. verſ. 11.
† Cicer. 3. Ep. ad Torquat. L. 5.

ce ſoit ; non pas même pour celui qui vivroit dans une profonde felicité.

* La bonne conſcience eſt la plus grande conſolation pour les diſgraces, & tout le mal qui eſt dans le monde eſt peu de choſe ſi l'on en excepte le peché.

La priſon de la Baſtille eſt une mort civile, qui fait deſirer la mort naturelle à chaque inſtant pendant des vingts & trente années. Il faut être bien aſſiſté de la grace pour reſiſter à une épreuve plus cruelle que la mort la plus terrible. Auſſi de dix priſonniers que l'on enſevelit dans ce Tombeau, & que l'on y afflige des peines dont j'ai été accablé, trois meurent oprimez ſous le poids de la Baſtille, trois s'y étranglent, s'y caſſent la tête contre les murs, ou s'y coupent la gorge ; trois y perdent leur eſprit, & c'eſt grand hazard quand un en ſort avec ſon jugement libre, & il en doit benir Dieu. C'eſt ce que je fais de tout mon cœur ; le priant de conſoler les affligez, de convertir les opreſſeurs, de délivrer les opreſſez, & de fortifier ſes amis dans ſa grace. Le fruit du repos que l'on trouve en Dieu, eſt de ne point craindre tous les efforts des hommes, lors même qu'ils ont réſolu de nous perdre. Car la véritable

* Cicer. 4. Ep. à Torquat. l. 51

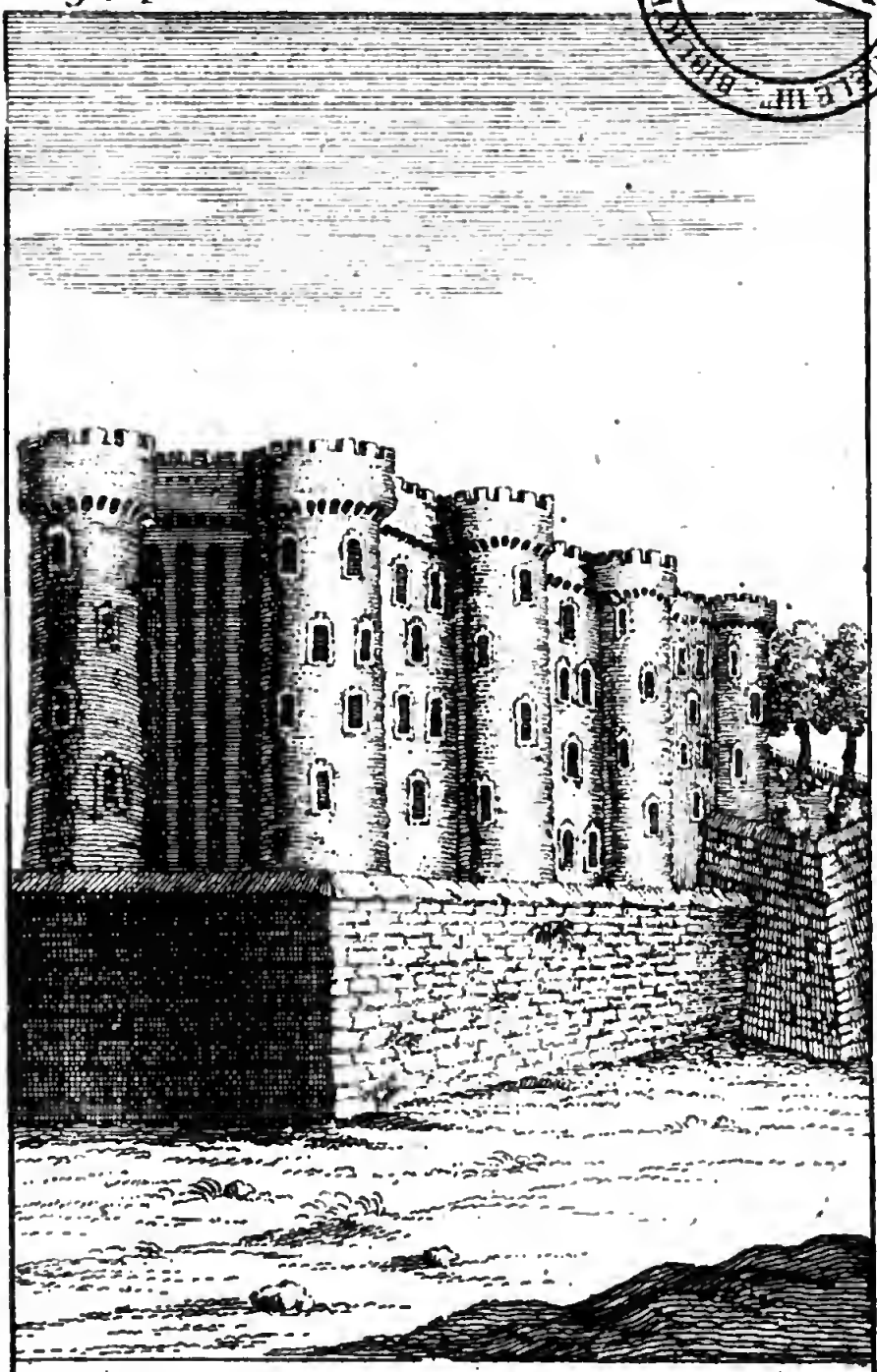
ritable Foi n'eſt point timide. Et celui qui craint Dieu, comme l'Ecriture dit ne craint que lui ſeul : parce que la puiſſance des hommes, quelque grande qu'elle paroiſſe, eſt aſſujettie à la ſienne.

Après ce que m'ont fait ſouffrir mes Tyrans, il ne leur reſte plus qu'à m'arracher la vie, que je leur abandonne volontiers : je prie Dieu ſeulement que mon ſang ne leur ſoit pas imputé à juſtice, mais plûtôt qu'il ſerve à leur deſſiller les yeux ſur le bord de l'Abîme, pour l'éviter en déteſtant leurs crimes & rendant gloire à Dieu.

Quò quiſque eſt major, magis eſt placabilis iræ,
Et faciles motus mens generoſa capit.

L'IN-

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI



Ce Sinistre Château, terrible, énorme, affreux,
Si redoutté par tout Sous le nom de Bastille
Est le triste Tombeau de Mille malheureux.
Et le Perou de Bernaville

L'INQUISITION FRANÇOISE
OU
L'HISTOIRE DE LA BASTILLE.

C'Est avec une juſte raiſon que je puis dire avec Salomon : * J'ai vû les opreſſions qui ſe font ſous le Soleil, les larmes des Innocens, ſans qu'ils aient perſonne pour les conſoler : & l'impuiſſance où ils ſont de reſiſter à la violence, étant abandonnez du ſecours de tout le monde.

Et j'ai préferé l'état des morts à celui des vivans.

Et j'ai eſtimé celui qui n'eſt pas encore né plus heureux que les uns & les autres, & qui n'a point vû les crimes qui ſe commettent ſous le Soleil.

Ce ſage Prince, lorſqu'il écrivoit ces Paſſages ne ſembloit-il pas lire dans l'avenir, & nous dévoiler les inhumanitez des barbares Officiers de la Baſtille oprimans les Innocens également avec les Criminels?

* Vidi calumnias quæ ſub ſole geruntur, lacrymas innocentium, & neminem conſolatorem, nec poſſe reſiſtere eorum violentiæ, cunctorum auxilio deſtitutos.

Et laudavi magis mortuos quam viventes.

Et feliciorem utroque judicavi, qui necdum natus eſt, nec vidit mala quæ ſub ſole ſunt. *Eccleſiaſt. Cap.* 4. *V.* 1, 2, & 3.

En effet, que n'ai-je pas vû dans ce lieu d'horreur pendant plus d'onze années qu'on m'y a fait ſouffrir des maux qui ſont au delà de toute expreſſion, ſans avoir jamais ſubi un ſeul interrogatoire, ſans avoir pû obtenir ni Juges, ni Commiſſaires pour examiner ma cauſe ; ſans que les Miniſtres du Roi aïent voulu me déclarer le ſujet de ma détention ? On m'a fait ſouffrir un ſuplice de plus de deux Luſtres, plus inſuportable que la mort la plus cruelle, ſans m'en dire la cauſe ; ſans vouloir pendant un ſi long eſpace de temps m'accorder la grace d'écrire à mon Epouſe, à mes Parens, à mes Amis, pas même au Miniſtre qui m'avoit fait arrêter. Je me voiois enſeveli tout vif, ſans pouvoir aprendre, ſi j'avois encore une Femme & des Enfans au monde, quelques prieres & quelques ſoumiſſions que j'en fiſſe à mes inéxorables Perſécuteurs.

J'ai vû l'Avarice animée faire mourir preſque de faim des Priſonniers auſquels le Roi croit qu'il ne manque rien que la liberté ; car outre une Penſion viagere qu'il donne très conſidérable, ſuivant le rang & la qualité des Perſonnes, & qui s'étend depuis cinquante ſols qu'il donne par jour pour la nourriture des Laquais, & des plus miſerables, juſqu'à cinquante livres pour les Princes ; il païe encore largement les Medecins, Chirurgiens, Apothicaires, &c, fournit les lits, les autres meubles, & tout le linge des Priſonniers ; il donne une ſomme conſiderable, pour les entretenir, les blanchir, & les habiller honnêtement, que les Officiers emploient à ſe parer, comme de grands Seigneurs,

gneurs, pour relever leur baſſeſſe, & ſe dorer comme des Calices, pendant qu'ils laiſſent aller leurs victimes toutes nuës.

En plus d'onze Ans, je n'ai eu qu'un ſeul juſtaucorps de reveſche ; j'ai été plus de cinq Ans ſans culotes ; j'ai porté pendant près d'onze Ans les mêmes bas ; j'avois encore à mes pieds les mêmes ſouliers que j'aportai à la Baſtille, peu avant que d'en ſortir. Le nommé Pigeon eſt ici à la Haïe, qui eſt ſorti de la Baſtille, avec la même culote de pluche qu'il avoit, quand il y entra, après l'avoir portée plus de treize Ans, & y avoir mis plus de cent pieces.

J'ai vû le crime triompher de la vertu ; fouler ſous ſes pieds l'innocence ; l'Avarice ſe regorger du ſang des miſerables ; Le Fourbe cruel & vindicatif caché ſous le manteau de l'hypocriſie, étoufer tous les ſentimens de Pieté & de Religion pour oprimer impunement de malheureuſes victimes.

J'ai vû l'Impudicité ſe prévaloir d'une autorité ſans bornes, pour ſeduire & forcer la vertu & la pudicité d'illuſtres Dames, de jeunes Damoiſelles, & d'innocentes Brebis qui étoient ſacrifiées à ces Boucs puants & infames.

J'ai vû de genereux & nobles Officiers, couverts d'honorables plaïes qu'ils avoient reçûes au ſervice du Roi, ou des autres Princes, courber leurs têtes & leurs dos ſous les courgées de miſerables Canailles, qui n'auroient pas oſé dans le Monde regarder ces Braves outragez au front.

J'ai vû traîner dans d'affreux & de puants cachots des Perſonnes de qualité, des Mi-

niſtres de Dieu, Abbez, Prêtres, Religieux, de vénerables Vieillards, des Dames vertueuſes, de jeunes Filles, & de tendres Enfans, ſans d'autres ſujets que celui d'aſſouvir l'inſatiable avarice d'un barbare Gouverneur, qui pour s'aproprier tout l'argent que le Roi donne aux Priſonniers, ſur la moindre vetille les plonge dans ces lieux de tenebres, d'horreur, & de deſeſpoir, où à peine il leur donne un peu de pain & d'eau & ſouvent point de paille ; ce qui lui fait apeller ces Antres de miſeres ; qui ſont aſſez nombreux à la Baſtille, ſes deniers clairs, qu'il tient garnis, tout de ſon mieux, & aux dépens de qui que ce puiſſe être : car pour un ſol de pain il y nourrit une malheureuſe victime, à qui le Roi donne une piſtole pour ſa nourriture par jour, aux uns plus, aux autres moins. Un ſol pour le Priſonnier, le reſte pour le pauvre Gouverneur, cela eſt clair ; le compte eſt bien-tôt fait ; il ne faut point de jettons pour calculer, & ſi ſes infortunez Eſclaves en murmurent, ce Tyran inhumain, les charge de chaînes, & les fait accabler de coups de nerfs de bœuf, ſans diſtinction de caractere ; d'âge, de ſexe, ni de qualité. En ſorte que les Priſonniers peuvent s'écrier : *Facti ſumus omnium peripſema.* Où cela ſe fait-il ? par qui ſe fait-il ? preſque ſous les yeux d'un des plus grands, & des plus auguſtes Rois de la Terre, au milieu de ſa Ville Capitale, dans un Château Royal, la Priſon des Princes du Sang, & de la Nobleſſe du Royaume, devenuë aujourd'hui la Caverne de Polyphéme, le Repaire de toutes les immondices du Monde ; car j'y ai vû des

Dé-

Décroteurs de ſouliers, des Crocheteurs, des Porteurs d'eau, des Hermites, des Quatre Mandians, des Bergers, des Soldats aux Gardes, des Bedeaux, des Clercs de Procureur, des Filles de joye &c. car tout eſt bon, pourvû qu'on puiſſe l'écorcher; en ſorte, que ſi Monſeigneur le Dauphin, un des bons Princes qui fut jamais, eût bien voulu faire la viſite de ce Château, il auroit pû dire avec juſtice, ce que Jeſus Chriſt diſoit aux Marchands, & aux Changeurs qui trafiquoient dans le Temple. * Otez cela d'ici, & ne faites pas de la Maiſon de mon Pere, une Caverne de Voleurs; & faiſant autant de laqs de cordes, qu'il y a de Miniſtres d'iniquité dans cette noire ſpelonque, attachez les y tous au bout, & envoyez les à la Gréve, y payer une partie de ce qu'ils doivent à Dieu & au Monde. Quels ſont ces Officiers? autrefois on a vû pour Gouverneurs de la Baſtille, des Perſonnes de la premiere Qualité, même des Princes; aujourd'hui ce ſont des gens de la derniere baſſeſſe: un Bernaville, qui a porté la Mandille chez feu M. le Maréchal de Bellefond. † *Servi dominati ſunt noſtri: non fuit qui redimeret de manu eorum*: miſerable qui n'a jamais rendu d'autres ſervices au Roi, que de décroter les bottes de ſon Maître, ou de lui ſeller ſon Cheval; & qui n'a jamais été à l'Armée que ſur des paniers de bagages, ou dans des furgons. Ce Singe de ſon Maître, qui en imitant ſes geſtes, & non pas ſes vertus, avec des yeux baiſſez, un ſilence hypocrite une mine mor-

* *St. Jean. Ch. 2. Verſ. 16.*
† *Orat. Jerem. cap. 5.*

ne & ſevere, eſt parvenu, premierement à être Garde des Chaſſes du Bois de Vincennes eut ensuite le ſoin d'aprêter à manger aux Priſonniers du Château de Vincennes, dont Mr. le Maréchal de Bellefond avoit le Gouvernement, trop génereux pour vouloir s'ériger en Gargottier; emploi qui honora Bernaville, qui fut la baze, le pivot, le premier mobile de ſa fortune. Enfin ſon Maître le créa de ſon chef Lieutenant du Château & des Bois de Vincennes, ce qui dépendoit de lui en ce temps-là, Mr. le Maréchal de Bellefond étant mort, & Bernaville n'ayant plus perſonne qui contrôlât ſes actions, puiſque Madame la Maréchale ſe donna entiérement à la dévotion; & ſon Petit-Fils le Marquis de Bellefond qui avoit eu la ſurvivance du Gouvernement n'étant qu'un Enfant, Bernaville dis je, fit profiter les talens de la Gargotte, & de la Chaſſe de Vincennes, ſans obſtacles & haut à la main. Il rogna la portion de ſes Priſonniers de tous ſes ongles afilez comme des raſoirs; il les pluma ſans crier; & ſe ſervit du Gibier & des Lapins de Vincennes pour ſe faire des Amis. Il envoyoit très-régulierement deux fois chaque ſemaine des Lapins, des Perdrix, & d'autre Gibier au Roi, à Monſeigneur le Dauphin, à Mr. de Pontchartrain, aux autres Miniſtres, ſur tout au P. de la Chaiſe Confeſſeur du Roi, auprès duquel ce bon Tartuffe s'efforçoit de paſſer pour un Saint du premier ordre. Cela lui réüſſit admirablement bien; car Mr. du Joncas Lieutenant du Roi à la Baſtille étant mort, l'odeur de ce Gibier, plus forte que celle du mérite, de Berna-

Bernaville, & quelqu'argent ſemé à propos, reveilla les Eſprits de ceux qu'il avoit ménagez depuis ſi long-temps, pour lui faire obtenir cet emploi, au préjudice de mille & mille Braves, qui l'avoient mérité au prix de leur ſang, de leurs bras, de leurs jambes & de tout ce qu'il vous plaira.

Quæ non mortalia pectora cogis
Auri ſacra fames?

Ce métal ébloüiſſant, l'apui du P. de la Chaiſe, la ſollicitation de Mad. la Maréchale de Bellefond, & la protection de M. de Pontchartrain firent entendre au Roi, que le cagotiſme de Bernaville ſeul, l'emportoit ſur le mérite de tous les Officiers de ſes Troupes; qu'on avoit beſoin d'un homme dur & ſevere à la Baſtille, & qu'on n'en trouveroit pas un dans tout le Royaume, qui eût ces neceſſaires vertus dans un plus haut degré de perfection que lui; vû principalement que le vieux St. Mars Gouverneur de la Baſtille, ne faiſoit plus que radoter, jurer; & qu'à peine lui reſtoit-il aſſez de bon ſens, pour compter la quantité prodigieuſe de ſacs d'or & d'argent, qu'il avoit amaſſez avec toute la barbarie imaginable, aux dépens des pleurs, des cris, du ſang, & de la vie même de ſes déplorables victimes.

Ce bon & vieux Serviteur mourut comblé d'or, d'Années, & ſur tout de malédictions. Bernaville avoit trop d'argent, de crédit, & de rares talens, pour que ce Gouvernement fût donné à un autre, & quarante mille livres qu'il ſçût placer en très bon lieu, car ce n'eſt pas un homme à tirer ſa poudre aux

Moineaux, l'emporterent ſur toutes les brigues de la Cour; même ſur la bonne intention, qu'avoit S. M. d'en gratifier un de ſes bons & fidéles Sujets. Voilà l'homme dont je me réſerve de faire le Portrait en temps & lieu, auquel il faut que tous les Priſonniers d'Etat ſoient ſoumis, fuſſent-ils les Premiers Princes du Sang, ſi ils oublioient aſſez leur devoir, pour ſe rendre Criminels de Leze-Majeſté. Homme qui jour & nuit ne ſonge qu'à inventer de nouveaux moiens, de nouvelles machines pour preſurer, alambiquer, & tirer la Quinteſſence de ſes fructueuſes victimes. Encore ſi il les flatoit en tirant le ſang de leurs veines, patience; mais non, il n'y a point de ſuplice qu'il n'invente pour les pouſſer à bout. Comment pouvoir exprimer ſa rage, ſa fureur, ſa barbarie, & tout ce qu'il a innové, inventé pour plumer ſes malheureux Pigeonneaux, comme il les apelle, les tourmens dont il les accable, inconnus aux Nérons & aux Dioclétiens; ſa malice, ſes ruſes, ſa ſeverité, ſon inhumanité, ſes tortures; la ferocité qu'il inſpire aux durs Executeurs de ſes ordres tyranniques, enfin le monſtrueux aſſemblage de toutes ſes paſſions infernales?

* *Et quorum pars magna fui. Quis talia fando*
Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Uliſei
Temperet à lacrymis!

C'eſt ici qu'on pourroit dire, avec Tertullien. » ** On veut perdre des perſonnes innocen-
» tes

* *Æneid. Lib. II.*
** *Tertull. in Ap. Min. Fel.*

» tés. Et dans ce deſſein on diſſimule leur ver-
» tu, qui eſt très-connuë, & on tâche de les
» noircir par des crimes cachez, que jamais
» perſonne n'a pû prouver. Ceux qui ſont ir-
» réprochables dans leur conduite ſont trai-
» tez comme des criminels. On ne leur opo-
» ſe que des violences & des calomnies, &
» on leur ôte tous les moiens de les repouſſer.
» La terreur de ceux qui leur ſont contraires
» rend toutes les bouches muettes pour les
» deffendre. Quelques uns les plaignent, mais
» tous les abandonnent. Ils ſont ſans eſperan-
» ce & ſans ſecours de la part des hommes.
» Il ne leur reſte que les larmes, que l'on
» voudroit accuſer d'orgüeil, ou d'injuſti-
» ce, & qui ne ſervent qu'à irriter davanta-
» ge ceux qui les oprimẽt.

C'eſt le ſeul ſujet de haine que j'ai donné à mes redoutables Opreſſeurs : j'ai gémi devant Dieu ; j'ai ſoupiré devant eux ; je me ſuis plaint aux hommes, & j'ai éprouvé que le comble des malheurs extrêmes, c'eſt d'être forcé de renfermer ſa douleur, & de n'oſer répandre des larmes en liberté.

O vous, mon Dieu ! qui m'avez ſeul ſoutenu dans un ſi long & ſi cruel Martire, aidez moi à en faire la peinture naïve & ſincere, & ne permettez pas que l'amour propre, la haine, la vengeance, ou quelqu'autre paſſion me faſſe déguiſer la verité en la moindre circonſtance. Vous ſçavez que le principal but que je me propoſe, en expoſant cette hiſtoire aux yeux de toute la Terre, eſt de vous glorifier, de faire connoître à un grand Roi, & à ſes Miniſtres, les crimes qui ſe commettent contre Vôtre Divine Maje-

ſté, ſous leur autorité, pour qu'ils y aportent le remede ſi neceſſaire à ſoulager les infortunez Captifs, que j'ai laiſſé dans cet abîme, & ceux qui y entrent tous les jours ; & de faire connoître au Roi de la Grande Bretagne & à T. H. & T. P. S. M. L. E. G. ce que j'ai ſouffert pour leurs interêts, & pour m'être ſoumis à leur Domination ; afin de les animer à me proteger contre la Tyrannie de mes Ennemis, & ſoulager mes malheurs.

Pour entrer en matiere ; je dirai qu'étant venu m'établir en Hollande avec ma Famille en l'Année 1699. pour y vivre dans la crainte de Dieu & la liberté de ſon Saint Evangile, choſe que j'avois déja tentée dès l'Année 1688. à la ſollicitation de mon Epouſe qui deſiroit ardemment de ſe retirer en Angleterre, ou en Hollande, & n'y aiant pas trouvé tous les avantages que je m'y étois propoſé, & pour d'autres puiſſantes raiſons, je prêtai l'oreille aux ſollicitations preſſantes que me faiſoit M. Chamillart de retourner en France par des Lettres très-engageantes, que je communiquai à mes plus intimes Amis, & à des Perſonnes de la premiere diſtinction, qui me conſeillerent & ſolliciterent même de ne pas balancer mon retour. L'envie de procurer quelque choſe d'avantageux à ma Famille ; le projet d'un établiſſement conſidérable ; l'Amour de la Patrie ; peut-être l'ambition, & ſans doute l'aveuglement d'une Fortune trompeuſe, me firent réſoudre à laiſſer ma Famille en Hollande, ſous la protection de quelques Puiſſans Amis, & de retourner à la Cour de France, où j'étois rapeilé par M. Chamillart, qui depuis mon départ

part avoit joint au Contrôle Géneral des Finances le Miniſtere de la Guerre, dont le Roi l'avoit honoré après la mort de M. de Barbezieux.

Après avoir loüé une Maiſon à la Haye pour mon Epouſe, que je quittai avec une douleur que je ne ſçaurois aſſez vivement exprimer, je partis d'Amſterdam le vendredi 13 Janvier 1702. je ſortis de Roterdam le lundi 16. pour prendre la barque d'Anvers, d'où je me rendis à Bruxelles, & de là à Paris par la route ordinaire; & enfin j'arrivai à Verſailles le 29. du même Mois. Je fus reçû de M. Chamillart avec des démonſtrations d'amitié au de-là de tout ce que j'en pouvois attendre. Je ſaluai les autres Miniſtres, & aiant été preſenté à M. le Marquis de Torcy par M. le Comte Davaux, j'en fus reçû très-favorablement. M. Chamillart me voulut donner de l'emploi dans la Guerre, ou dans les Finances; mais lui ayant témoigné la paſſion que j'avois de m'attacher à lui, il joignit à une Penſion de mille Livres dont il me fit gratifier par le Roi, l'eſpoir du premier Emploi vacant, avec mille écus d'apointemens. Il ne me refuſoit aucune des graces que je lui demandois. J'obtins une Compagnie vacante dans le Regiment de Lannois pour M. le Chevalier de Digoville Frere de M. le Comte de Lapenti mes intimes Amis. Après l'affaire de Cremone, je fus le Solliciteur des pauvres Irlandois, dont la plûpart des Officiers me ſont témoins, que je leur fis à tous plaiſir, ſoit pour les avancer dans de meilleurs poſtes, ſoit pour leur faire accorder des gratifications, ou les

faire païer de ce qui leur étoit dû. Mylord Slane me peut rendre témoignage que par mes ſollicitations auprès de M. Chamillart, je lui obtins un Régiment nouveau à la païe étrangere, mais des raiſons particulieres, & la mort du Roi Guillaume de glorieuſe mémoire étant ſurvenuë, il prit le bon parti, & retourna en Angleterre; ce qui ne contribua pas peu à mon malheur, comme je le dirai dans la ſuite.

Je faiſois auſſi fort exactement ma Cour à M. le Marquis de Torcy qui me faiſoit un très-bon accüeil, & je voiois très-ſouvent M. Pequet ſon Secretaire homme d'un mérite diſtingué. Je me maintenois toûjours bien auprès de M. le Chancelier, & de M. le Comte de Pontchartrain, & je cultivois particulierement l'amitié de M. de la Chapelle ſon Secretaire, mon ancien Ami; dont pour faire l'Eloge en peu de mots, il ſuffit de dire, qu'il eſt le digne Fils du fameux M. de la Chapelle de l'Academie Françoiſe, Neveu de l'Illuſtre M. des Preaux, & le Favori de M. le Comte de Pontchartrain & qu'il fait honneur à tous les trois.

Je planois à la Cour, où je me faiſois quantité d'Amis par la faveur de M. Chamillart, ne cherchant qu'à faire plaiſir à toutes les Perſonnes de mérite qui m'en ſollicitoient, lorſque la jalouſie de miſerables Mouches, dont il n'y a que trop en ce lieu, le nombre s'en augmentant tous les jours par l'impunité de leurs crimes, & l'Envie cette cruelle Megere au teint livide & jaune, & qui corrompt les choſes les plus pures qu'elle atteint de ſa dent pourie, troublerent mon repos;

repos. L'envie aiant verſé ſon plus noir poiſon dans le ſein d'un malheureux corrompu, que j'avois autrefois particulierement obligé, ce qui fait voir combien il eſt dangereux de ſemer dans une terre ingrate, il envoia à M. le Marquis de Torcy deux Piéces en vers de ma façon, que je n'avois faites que pour obliger cet ingrat, qui ſe mêloit de divertir le Public, par quantité de Rapſodies, & de gravures telles qu'il les pouvoit attraper, bonnes ou mauvaiſes; envoi qu'il fit dans la ſeule vûë de me nuire auprès de ce Miniſtre, & de lui faire ſa Cour à mes dépens; car j'apris, par Parentheſe, qu'il en tiroit Penſion. Sitôt que ce Miniſtre les eut reçûës, il me fit apeller, & me les ayant produites écrites de ma main, avec des ratures; il me demanda d'un air à glacer les plus intrepides, ſi je connoiſſois l'Auteur de ces Vers, en me les montrant. La Lettre de mon Fripon, dont je connoiſſois fort bien le caractere, étoit à côté, ainſi il n'y eut plus à balancer. Je lui avoüai la choſe, & je lui dis ingénument que je les avois compoſez, mais que le lieu de liberté où j'étois quand je les fis, joint à la demangeaiſon que peut avoir un jeune homme de dire un bon mot, me les avoit fait écrire, ſans croire que cela pût alterer en la moindre maniere le zéle que j'avois pour le Roi, & l'amour que je conſervois pour ma Patrie: les voici.

MADRIGAL,

En faveur de la France & de l'Eſpagne, contre les Alliez de la Maiſon d'Autriche, par

par Alluſion ſur le jeu du Piquet aux termes de Quint & Quatorze, avec les Noms des Rois Philippe V. & Loüis XIV.

Contre Quinte & Quatorze on n'a jamais beau jeu ;
On eſt même en danger de perdre la Partie ;
Des plus ſages Conſeils toute la force unie
Ne ſert de rien, ou ſert de peu.
Peuples qui vous liguez, qu'avez vous qui balance
Ou vôtre perte, ou vôtre gain ?
Combattant l'Eſpagne & la France
Vous trouverez toûjours Quinte & Quatorze en main.

L'homme en queſtion me fit voir ces Vers, & voici la Réponſe que j'y fis ſur le champ.

Réponſe en Bouts-rimez au précedent Madrigal de la part des Alliez,

Contre Quinte & Quatorze on peut faire . . beau jeu ;
On eſt même aſſûré de gagner . . la Partie :
Aux plus ſages Conſeils nôtre force eſt . . unie.
Vôtre Quatorze eſt nul, vôtre Quinte eſt trop peu.
Le Ciel qui voit ce jeu fait pencher la . . balance
Pour vôtre perte, & nôtre . . gain ;
Nous ferons un Répic, & . . l'Eſpagne & la France.
Se trouveront Capot . . Quinte & Quatorze en main.

Mon Broüillon en garda l'Original que je fus aſſez ſimple de lui confier, & après avoir eſtropié & défiguré le Madrigal, il le rendit public. Je ne ſçai par quel haſard feu M. le Verroux attrapa une copie du véritable original, & l'inſera dans ſa Quinteſſence du 5. du mois de Decembre 1701. Il fut fort étonné qu'un jeune homme, deux jours après, qui

qui n'avoit pas vû cette Quinteſſence, lui aporta mes mêmes Bouts-rimez, à deux ou trois mots prêts, qu'il avoit changez, lui ſoutenant que c'étoit lui qui avoit fait cette Piece: quoique M. le Verroux fût bien certain du contraire. J'arrivai juſtement comme cet homme tenoit cette Piece en ſa main, & faiſoit rire l'autre de ſon effronterie. Lorſqu'il me vit le feu lui monta au viſage, & il demeura ſi confus, qu'il ne pouvoit prononcer un ſeul mot; pendant que je me congratulois, ſur le bonheur que j'avois de me rencontrer ſi juſte avec les beaux Eſprits. Il avoûa qu'il avoit lû mes Vers, & qu'il avoit ſuivi ma penſée, mais qu'il avoit entiérement oublié mes Bouts-rimez, lorſqu'il compoſa les ſiens. Cet avœu redoubla la raillerie. Le Verroux pour achever de le démonter nous tira de ſon Portefeüille les Vers ſuivans, & nous invita tous les deux à y répondre ſur le champ en Bouts-rimez. J'acceptai le défi avec plaiſir, & je me retirai en un coin, où quoique nous fuſſions fort à l'étroit, dans un lieu, où l'on n'avoit pas la diſcretion de me prêter le ſilence neceſſaire, en moins d'une heure, je fis les Bouts-rimez, que l'on va voir après la Piece ſuivante.

A. S. A. S. M. le Prince Eugene de Savoye ſur ſa Campagne de Chiari.

Oüi trouvez toûjours le ſecret
D'en pouſſer Quinze cens avec Quatorze mille;
Soyez de tout inſtruit, vigilant & diſcret,
Je vous tiens plus Vaillant qu'Achille.
Soyez toûjours muni de tout,

Et dans un poſte inacceſſible,
Vous pouſſerez toûjours vos Ennemis à bout;
Vous ſerez toûjours invincible.
Mais ne ſortez jamais de vos retranchemens
Pour combattre, ou faire retraite;
Vous vous expoſeriez à l'entiére défaite
De ce que vous avez avec vous d'Allemans,
Quand par leur valeur ſans ſeconde
Ils auroient emporté le Château de Milan.
Peut-être pouvez-vous faire un plus juſte plan,
Et vous promettre d'eux la Conquête du Monde.
Mais dire hautement, qu'on n'a rien vû d'égal
Parmi les Legions Romaines!
Alte là, s'il vous plaît, Monſieur le Général
On ne peut vous paſſer des paroles ſi vaines,
Fuſſiez vous plus grand qu'Annibal.
Je ſçai tout le reſpect qu'on doit à vôtre Alteſſe:
Il faut lui parler ſans fineſſe;
Et ne lui rien dire à moitié.
Vous aurez le ſort de Moïſe:
Vous verrez la Terre promiſe;
Mais vous n'y mettrez pas le pié.

Réponſe en Bouts-rimez.

Sans être Fanfaron on trouve . . . . . le ſecret,
Avec un Peloton au deſſous de vingt . . . mille
D'arrêter Villeroi Chef vaillant, mais . . diſcret.
Eugene fin Ulyſſe & généreux . . . Achile
Démonte ce grand Duc en reſiſtant à . . tout;
Franchiſſant des Rochers la cime . inacceſſible,
Qui d'un Héros moins ſage eût mis l'adreſſe . à bout.
Il poſte malgré lui ſon Armée . . invincible,
Si l'Ennemi s'attache à ſes . retranchemens,
Il le force à grands coups à faire ſa . retraite.
Le prudent Villeroi pour couvrir ſa . défaite,

Dit

Dit qu'il a fait cacher le Chef des . Allemans ;
Et pour faire briller ſa . valeur ſans ſeconde ,
Enflé de ſes exploits il s'enferme à . . Milan ,
Où là , pour le Printemps , il médite le . . plan
Qui le doit expoſer aux yeux de tout le . . Monde ,
Comme un grand Conquerant qui n'eut jamais . . .
d'égal ;
Et qui doit effacer les Proüeſſes . . . Romaines.
Oüi , tout doit reſpecter ce Vaillant . . Général ,
Qui voit couler le ſang dans ſes boüillantes . veines
De Cyrus , Alexandre , Aſdrubal . . Annibal
Alte là grand Héros ! écoutez ſon . . Alteſſe ,
Qui vous dit hautement , ſans détours . ſans fineſſe ,
Non , non , qu'il ne vient pas pour rien faire . à moitié.
Il conſent de ſubir le deſtin . . . de Moïſe ,
*Pourvû que * Joſué de . . la Terre Promiſe ,*
Pour fruit de ſon trépas ne vous la ſſe un ſeul . . pié.

Après que j'eus remis mes Vers entre les mains de M. le Verroux , nous eûmes la patience d'attendre encore pendant plus d'une heure les effets de mon jeune homme , qui ſuoit à groſſes goutes , quoiqu'il fit fort froid , en ſe rongeant les ongles , en un coin. L'impatience nous prit : le Verroux voulut voir ce qu'il avoit fait ; c'étoit quatre miſerables Vers , où il ni avoit ni ſens , ni forme , ni conſtruction. Le pauvre homme , tout honteux , nous dit pour ſon excuſe , qu'il n'étoit pas dans ſa veine , & ſortit en nous laiſſant un riſible exemple du ridicule , où s'expoſent ceux qui ſe parent des dépoüilles d'autrui.

Je ne ſçai par quelle avanture mon Original avoit paſſé des mains de M. le Verroux dans celles de mon Perfide , & je ne le ſçaurai jamais ,

* L'Empereur Leopold.

jamais, car ils sont morts tous deux ; mais ce qu'il y a de constant, c'est que les deux Originaux des Bouts-rimez que je viens de raporter étoient entre les mains de M. le Marquis de Torcy.

Après mon aveu, il me dit d'un ton très-obligeant : je suis bien aise d'être convaincu que vous avez de l'Esprit, mais je vous prie de mieux l'emploier à l'avenir ; & s'apercevant de la peine où j'étois de voir ces Originaux rester entre ses mains, il les jetta dans le feu en ma presence. Je fus si sensiblement touché de ce trait de bonté, que tout transporté, je m'efforçai de lui baiser les mains, mais lui pour me combler de graces, m'embrassa tendrement. Je répondis à cet excès de generosité par des larmes, plus éloquemment que je n'aurois fait par les discours les plus étudiez.

Cette action me toucha si sensiblement, & me fit si bien rentrer en moi-même pour aprofondir toutes les passions qui m'aveugloient, que je résolus de m'attacher uniquement à un Patron si génereux, & d'un si bon cœur, & pour cela de renoncer à tout autre Commerce ; même de donner la préference à ce Sage & éclairé Ministre sur M. Chamillart, je faisois à tous momens des Paralelles de tous les deux, qui me sembloient fort judicieux & me confirmoient dans ma résolution. Je redoublai donc mes assiduitez auprès de M. le Marquis de Torcy, & je voiois tous les jours fort exactement M. Pequet, en qui je découvrois de plus en plus un fond de probité qui me charmoit.

J'étois dans ces heureuses dispositions, lors-

lorſqu'une Lettre qui vint d'Hollande me perdit entiérement. Elle étoit écrite par une Perſonne de diſtinction que j'aimois & que j'honorois particulierement ; je veux taire ſon Nom par l'eſtime que j'ai pour lui, & croire même charitablement qu'il l'avoit écrite plûtôt par mépriſe, que par la malice. Quoiqu'il en ſoit elle fut adreſſée à M. de Torcy qui m'envoia querir, & avec une douceur que je n'oublierai jamais, & qui m'a ſoutenu pendant toute ma Priſon contre toutes les impulſions de la Nature révoltée, il me la donna à lire, me regardant fixement pendant que je la liſois. Après l'avoir lûë, il me dit : Hé bien Monſieur que dites-vous de cela ? Je lui répondis, ſans m'agiter, ni m'allarmer : je dis que c'eſt un homme qui me veut perdre, & qui prétend vous faire l'inſtrument de ſa vengeance : mais vous même, Monſeigneur, qu'en penſez-vous ? oſerois-je vous demander, ſi je ſerai aſſez malheureux que de vous voir donner dans le piege qu'on me dreſſe ? Si je vous croiois Criminel, reprit-il, vous auriez déja vôtre tête à vos pieds : quoique M. Chamillart ait répondu de vôtre innocence au Roi, il s'agit de m'en convaincre ; ſi vous voulez que j'en réponde auſſi à S. M. Ne me déguiſez rien, & répondez moi juſte. Après quoi il m'interrogea ſur le contenu de cette Lettre, & je lui répondis avec tant de tranquilité, tant de juſteſſe & de modération, qu'il fut tout à fait perſuadé de mon innocence. Allez, me dit-il, continuez vôtre emploi, & quand j'aurai beſoin de vous, je vous demanderai à M. Chamillart, pour m'en ſervir utilement ; je veux faire quel-

quelque choſe pour vous. Non, Monſeigneur, lui répondis-je, mes Ennemis n'ont pas commencé par ce que vous m'avez fait la grace de me communiquer, pour en demeurer-là; ils pourront s'adreſſer à quelqu'autre de la Cour, qui n'aura pas vôtre penetration, & qui me fera la victime de leur vengeance. Souffrez que je m'éloigne de la Cour. M. Chamillart m'a voulu donner de l'emploi dans les Armées du Roi, ou dans les Finances; je vais lui remontrer de quelle conſequence eſt la neceſſité qui me fait prendre à preſent un parti que j'ai d'abord refuſé; à moins que vous même, Monſeigneur, n'aimiez mieux m'emploier dans les Païs Etrangers; & je ſuis prêt d'aller en tel lieu du Monde qu'il vous plaira m'ordonner, pour ôter tous les ſoupçons qu'on voudroit vous donner de ma conduite. Non, demeurez, me dit-il d'une maniere obligeante; je ſuis très-content de vôtre obéïſſance, & je veux vous faire du bien. Vos Ennemis ne pourront rien ſur mon eſprit, ni ſur celui d'aucun Miniſtre, auprès deſquels je vous protegerai tant que vous marcherez droit, il ni aura que la vérité prouvée de ce que l'on avance contre vous qui pourra vous nuire.

Je ne manquai pas de communiquer exactement cette Scene à M. Chamillart qui diſſipa ma crainte, me donna de nouvelles aſſurances de ſa protection, dans des termes très touchans, & me promit de parler à M. de Torcy en ma faveur, pour diſſiper juſqu'au moindre nuage & d'en prévenir même le Roi. Je le priai très inſtamment de m'éloigner de la Cour, mais ce fut en vain, ma mau-

mauvaiſe étoile couvoit les influences malignes ſous leſquelles je devois être oprimé : Il eſt cependant certain que j'aurois pris le parti de faire retraite, ſans les Exemplaires d'un Livre que j'attendois d'Amſterdam, où il s'imprimoit chez M. Etienne Roger en ſept Tomes, que j'avois dédié à M. Chamillart, & qui n'arriverent, malheureuſement que trois jours après que je fus arrêté, & qui ont été perdus pour moi, auſſi bien que quantité de hardes que mon Epouſe y avoit jointes ; j'écrivis à mon Epouſe, pour l'avertir de ce qui s'étoit paſſé, & la prier de ne m'écrire que dans la derniere neceſſité, & de demander la même grace à tous mes amis ; & ſur tout de m'adreſſer ſes Lettres chez de Torcy à qui je remis les miennes toutes ouvertes le ſupliant d'ordonner à ſes Gens de les faire tenir à leurs adreſſes. Mais toute la prudence humaine ne ſert de rien, contre les decrets de Dieu : Il avoit réſolu de me faire faire penitence des égaremens de ma jeuneſſe ; & il voulut que je les expiaſſe dans la plus cruelle Priſon du Monde, pour me garantir des horreurs d'une Priſon éternelle : que ſon ſaint Nom en ſoit glorifié.

L'aſſiduité que j'avois auprès de M. Chamillart ne m'empêchoit pas de faire exactement ma Cour à M. de Torcy, de qui j'étois toûjours traité favorablement ; cependant un Dimanche 14. Mai 1702. je le rencontrai qui ſortoit ſeul du Conſeil, je me ſervis de cette occaſion pour l'accompagner de chez le Roi juſques chez lui ; mais il lança ſur moi un œil terrible, me demanda fiérement ce que je demandois, & me congédia avec une hauteur

à me

à me faire trembler. Il n'en falloit pas davantage pour me faire rentrer en moi même, & prendre le parti de ſortir de Verſailles, ſi j'avois dû éviter mon malheur. Mais je fus dans le moment chez M. Chamillart ; je le trouvai qui ſortoit auſſi du Conſeil, environné d'une foule prodigieuſe d'Officiers de toute les eſpeces ; car on étoit ſur le point d'entrer véritablement en action de tous les côtez, puiſque la Guerre fut déclarée le lendemain de la part des Alliez. Il étoit obſedé de Ducs, de Cordons bleus, Maréchaux de France, Lieutenans Géneraux, Maréchaux de Camp, Brigadiers, Colonels, & on auroit bien compoſé un Battaillon des Capitaines, & autres Officiers qui s'efforçoient de l'aprocher. J'entrai dans ſon Cabinet, où je l'atendis, malgré Ferraut qui s'efforçoit de me perſuader d'en ſortir ; car ceux qui ont l'uſage de la Cour ſçavent que le Cabinet du Miniſtre eſt un eſpece de Sanctuaire, dont l'entrée n'eſt permiſe qu'à ceux qui viennent de la part du Roi, ou qui ſont introduits par ordre exprès du Miniſtre ; autrement il ſeroit accablé, & n'auroit pas la liberté de travailler en paix aux affaires de la derniere importance. M. Chamillart me voïant tout effraié, m'en demanda le ſujet, que je lui comptai le plus ſuccintement qu'il me fut poſſible. Il me dit qu'il ne pouvoit pas me garantir de la peur, mais bien du mal que je craignois, qu'il verroit le lendemain M. de Torcy ; que l'air dont il m'avoit reçû, procédoit des affaires dont il étoit accablé, & qu'il ne me vouloit aucun mal.

Le lendemain je me rendis à la même heure

re dans ſes apartemens, & comme M. Chamilart ſortoit du Conſeil ; il m'aperçut, au travers des Legions qui l'accabloient ; il me fit ſigne de la main qu'il vouloit me parler ; mais Ferraut ne voulut jamais me permettre d'entrer dans le Cabinet, comme j'avois fait le jour précedent : il fallut l'attendre à la porte de ce Cabinet, d'où je fus débuſqué par les flots de ces Officiers, dont les torrens m'entraînerent, quelque reſiſtance que je fiſſe. Il entra ; la porte fut fermée : après que la multitude fut éclipſée, je gratai ; Ferraut vint ; & quoiqu'il fût mon bon Ami, il me dit que quand il s'agiroit de ma vie, il ne pouvoit pas m'introduire, ſi je ne venois pas de la part du Roi.

Il me conſeilla d'attendre ſon Maître dans une galerie par où il devoit paſſer pour aller dîner : mon malheur voulut qu'il montât par un petit eſcalier dérobé. La délicateſſe que j'eus de ne me pas preſenter à ſa table, pour ne paſſer pas pour un piqueur ; qui d'ailleurs n'étoit que trop aſſiégée par une quantité prodigieuſe d'Officiers Généraux, fit que je remis à le parler lorſqu'il en ſortiroit ; mais il deſcendit dans ſon Cabinet par le même eſcalier, qu'il étoit monté. J'atendis encore à le voir lorſqu'il ſortiroit pour aller au Conſeil des dépêches, qui ſe devoit tenir l'après midi ; mais le Roi envoya avertir les Miniſtres qu'il n'y en auroit pas, parce qu'il alloit à Trianon. Sortant de chez lui, je rencontrai le Baron de Corneberg, ſi connu pour ce brave Colonel de Houſſars, qui avoit fait tant de belles actions pendant la derniere Guerre, & qui s'étant broüillé avec M.

de

de Barbeſieux, avoit non ſeulement perdu le fruit de ſes travaux, mais bien plus, avoit été mis à la Baſtille, par ce Miniſtre, qui l'y avoit retenu pendant plus de trois ans : & qui contre les Sollicitations des Principaux de la Cour, de tous les Officiers de mérite, & des preſſantes inſtances que je fis à Mr. Chamillart pour le faire rentrer en grace, eut ordre de ſe retirer, & de ſortir au plûtôt du Royaume : il m'entraîna, malgré ma réſiſtance dîner avec lui, & pendant tout le repas, il ne me parla que de la Baſtille, & de la maniere dont il y avoit été traité par feu M. de Béſemaux, qui pour lors en étoit Gouverneur. Nous ne nous doutions pas tous les deux que je devois le lendemain matin à huit heures entrer dans cette Caverne de Poliphéme, dont il me faiſoit la deſcription. Il me dit qu'il partoit le lendemain pour aller en Hollande, fort penetré des bons ſervices que je m'étois efforcé de lui rendre, je l'embraſſai tendrement, & je le priai de voir mon Epouſe à la Haye, pour lui donner de mes nouvelles, & j'ai apris qu'il s'en eſt acquité fort ponctuellement.

Je travaillai toute l'après-midi, & ſur les huit heures du ſoir, je fus chez M. le Charpentier y prendre une route, pour l'envoyer à M. le Chevalier de Digoville, pour conduire une recruë à ſon Régiment, qui étoit à Straſbourg ; j'avois encore cette route dans ma poche lors que j'entrai dans la Baſtille, & que les Officiers ne voulurent jamais envoyer à mon Ami. Je fus prendre l'air ſur la terraſſe où je trouvai M. du Boullay, Capitaine dans le Régiment Dauphin, qui voulut m'amener

mener ſouper avec lui, ce que je refuſai. Comme je me retirois chez moi, je vis deſcendre le Roi de ſon caroſſe, à ſon retour de Trianon, & j'aperçus qu'il ſe mettoit en poſture, comme s'il eût voulu faire des armes, en parlant à des Seigneurs qui l'attendoient ſur les marches de la petite Cour, à l'entrée du grand eſcalier. Je m'aprochai pour ſçavoir ce que c'étoit, & j'aprîs qu'à ſon retour de Trianon, il avoit trouvé deux Officiers dans le bois qui ſe battoient à l'épée que le Roi les avoit fait ſeparer, déſarmer, & conduire en Priſon; mais qu'ils étoient ſi pleins de vin, qu'on n'avoit pû ſçavoir le ſujet de leur querelle; ni en tirer aucune raiſon. J'étois preſque ſorti de la Cour, lors que M. de Maupertuis Couſin de M. Chamillart courut après moi & m'arrêta, pour me demander ſi je voulois lui donner à ſouper ou qu'il m'en donnât: je pris le parti de lui en donner avec plaiſir: il me dit qu'il partoit le lendemain pour Bruxelles, où il alloit entrer dans une affaire, que lui procuroit M. Chamillart, qui étoit admirable, qu'il vouloit que je fuſſe de la partie; que nôtre Fortune étoit aſſurée, & que M. Chamillart m'y feroit entrer d'une part ſi-tôt que je le voudrois, & qu'il m'aſſuroit de mes avances. Après le repas il m'en fit voir le plan; & quoi que l'affaire me parût très-bonne, je le remerciai de ſa bonne volonté; mais il perſiſta à vouloir m'y engager & dit que le lendemain, dès les quatre heures du matin, il ſeroit à ma porte pour m'amener déjeuner avec lui, & me faire voir les conſéquences de l'affaire qu'il me propoſoit. Je lui fis voir l'eſſai de l'Epitre dédica-

toire de mon Recueil des Voiages qui ont ſervi à l'établiſſement & au Progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces Unies des Païs-bas, avec la vignette au deſſus de l'Epître, où j'avois fait graver les armes de M. Chamillart. Après l'avoir lûë, je la mets, dit-il, dans ma poche, pour vous marquer l'eſtime que j'en fais & je retiens un Exemplaire de vos ſept Tomes. Minuit ſonna, je fis allumer un flambeau pour le conduire chez lui; mais il ne voulut jamais permettre que je l'accompagnaſſe, & me renvoya coucher. J'écrivis encore à mon Epouſe avant que de le faire & après je me mis au lit.

Jamais je n'avois dormi ſi tranquilement ni ſi profondement que je fis cette nuit: c'étoit le dernier adieu que je diſois aux plaiſirs; lors que ſur les quatre heures du matin j'entendis fraper à la porte de ma chambre, je crûs que c'étoit mon Ami qui venoit s'acquitter de ſa promeſſe; je me levai promptement en Robe de chambre pour lui ouvrir. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand au lieu de M. de Maupertuis, je vis un Exempt de M. le Prevôt de l'Hôtel, avec trois Hocquetons, dont le premier me preſenta le bout de ſa fatale baguette & les autres le bout de leur carabine contre le ventre, dont le reſſort étoit bandé. Si j'avois ſçû quelle devoit être la ſuite de cette premiere Scéne, indubitablement je l'aurois enſanglantée, & je me ſerois fait tuër, car la mort eſt ſans doute plus douce que ce que j'ai ſouffert. L'Exempt me dit: Monſieur je vous arrête de par le Roi; ne branlez pas. A quoi je répondis: ſans doute vous

vous

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Pag. 26

vous méprenez Monſieur ; vous me prenez pour un autre ; je m'apelle M. Conſtantin de Renneville. C'eſt à vous même que j'en veux, reprit-il : j'obeis lui dis-je, ſans faire paroître la moindre émotion, ni changement de viſage, faites vôtre devoir : après je lui demandai ſi j'avois la permiſſion de m'habiller. Oüi Monſieur, me dit-il, mais faites promptement, & me donnez vos armes & vos papiers.

Je lui fus querir moi-même mes armes, qui conſiſtoient en une paire de piſtolets & deux épées, dont l'une étoit parfaitement belle, travaillée en pointes de diamans, de ces beaux ouvrages de Berlin ; j'en avois refuſé deux cens livres de M. le Chevalier Mahoni peu avant que d'être arrêté ; je la deſtinois au Fils de M. Chamillart, & j'attendois, pour la lui offrir, que les Exemplaires de mes livres fuſſent venus, pour n'en pas faire à deux fois, & lui preſenter les ſept Tomes de mon Livre avec mon Epée, que M. de Maupertuis avoit admirée le ſoir précedent. L'Exempt fit monter Mr. l'Affilé mon Hôte, & en ma preſence, lui remit mes armes & ma canne, qui n'avoit pu entrer dans mes coffres, dans leſquels il me fit mettre toutes mes hardes ; & après m'avoir fait fermer à clef mes deux coffres & ma valiſe, il remit le tout à M. l'Affilé devant moi, en me diſant que quoi qu'il fût en droit de garder mes armes, il n'avoit jamais voulu profiter des débris des infortunez, & me fit tous les complimens dont ces Meſſieurs ne ſont pas avares dans de ſemblables occaſions. Pour mes papiers nous les renfermâmes dans deux de mes

ſerviettes, qu'il ferma de ſon cachet & du mien après les avoir bien couſuës, lui même les porta chez M. de Torcy, comme il me le dit après. Je lui demandai ſi lui & ſes Gens avoient déjeuné, & m'aiant dit que non, je fis aporter du pain & du vin, dont nous bûmes chacun deux coups, pendant que mon hôte, ſa femme & ſa ſervante fondoient en larmes, que je conſolois de mon mieux. L'Exempt me dit de prendre quelques livres dont j'avois un bon nombre, pour me déſennuier, & fit prendre ma Robe de chambre, mon Manteau & mon bonnet de nuit par un de ſes hocquetons, ce qui me fit lui demander, ſi je coucherois en la Priſon où il m'alloit mener, & ſi il ne me ſeroit pas permis d'en ſortir ſous caution; à quoi il ne me répondit rien, & ſe prit à ſourire quand il vit que j'ordonnois à mon hôte de m'y aporter à manger. Nous deſcendimes dans la Cour, où je trouvai un Caroſſe à quatre chevaux & deux chevaux de ſelle. Ce fut pour lors que je lui demandai, où il vouloit me conduire; & m'aiant répondu que c'étoit à la Baſtille, je me récriai contre cette injuſtice, & contre M. Chamillart qui l'autoriſoit ou qui du moins la ſouffroit. J'eus encore aſſez de preſence d'eſprit pour lui demander deux graces; l'une de me laiſſer écrire à M. de Torci, à M. Chamillart, & à mon Epouſe; l'autre de me laiſſer emporter mes hardes. Pour vos hardes, dit il, vous n'en aurez pas beſoin, car je ſçai que vous ne demeurerez pas long-tems où je vous méne; & pour vos Lettres vous les écrirez à la Baſtille, & je vous engage ma parole que j'en donnerai deux en

en main propre aux Miniſtres, & l'autre je la mettrai moi-même à la poſte.

Nous montâmes en Caroſſe : nous nous mîmes l'Exempt & moi dans le fond, & deux des hocquetons ſur le devant ; & il dit tout haut au troiſiéme de remener les chevaux à l'Ecurie, & que la tranquilité que j'avois fait paroître, & mon peu d'émotion lui étoient de ſûrs garants que je ne ferois aucune violence. Sur quoi je lui proteſtai, que je me croiois ſi peu coupable, que ſi le Roi, m'eût ordonné de me conſtituer moi-même Priſonnier, j'aurois executé ſes ordres ſans le miniſtere d'aucun de ſes Officiers. Je le priai de me dire lequel des Miniſtres me faiſoit arrêter, à quoi il ne répondit pas. Je lui demandai ſon Nom ; il me dit qu'il s'apelloit de Bourbon, & il ſe trouva que nous avions ſervi enſemble dans les Mouſquetaires ſon Fils & moi ; il me dit que ce Fils étoit Capitaine de Cavalerie ; que pour lui quoiqu'il fût Exempt, il n'en faiſoit plus les fonctions, étant auprès de Mad. la Ducheſſe du Lude, qui l'avoit pris pour ſon Ecuyer, & que c'étoit bien contre ſon inclination qu'il avoit été forcé de prendre l'ordre de m'arrêter, lors que le jour précedent il s'étoit trouvé dans les apartemens ; ce qui me fit connoître que cet Ordre avoit été ſigné au Conſeil le lundi, & que le ſignal que m'avoit fait M. Chamillart en ſortant du Conſeil étoit aparemment pour m'en donner avis.

Je l'entretenois avec la même liberté, que s'il m'eût conduit à quelque partie de plaiſir ; & ayant aperçû ſur les cottes d'armes des Hocquetons une maſſe toutes hériſſée de poin-

tes avec cette deviſe : *Monſtrorum terror* : je lui dis en riant, lui montrant ſes gens : voila donc la terreur, & voici le Monſtre ; en me montrant après : ſi le Roi en avoit un milion de pareils ils ſeroient plus propres à épouventer les Ennemis de S. M. qu'à lui nuire. Sur quoi je pris occcaſion de lui dire que j'étois le Cadet & le ſeul qui reſtois de douze freres qui tous avions répandu nôtre ſang au ſervice du Roi ; ſept deſquels avoient été tuez dans le même ſervice. Que mon Pere étoit pareillement le plus jeune de douze freres qui tous avoient auſſi ſervi ; & que ſon Pere mon Aieul étoit pareillement le dernier de douze Freres, qui tous avoient auſſi porté les armes, & avoient verſé leur ſang pour la querelle de leurs Rois : que de pareils Sujets ne devoient pas paſſer pour des Monſtres, dans le moment encore que j'avois quantité de Neveux, de Couſins & d'autres proches parens qui ſervoient le Roi dans ſes Armées.

L'Exempt, qui me parut être un très-honnête homme, me promit affectueuſement qu'il me rendroit ſervice auprès des Miniſtres. Nous arrivâmes à Paris ; il voulut ſçavoir quelle heure il étoit ; je tirai ma montre, pour la confronter au quadran de la Samaritaine ; il étoit huit heures juſtes. Nous aperçumes M. le Comte de Grammont qui deſcendoit les marches du Pont neuf, il voulut faire arrêter le Caroſſe pour lui parler, mais le Cocher ne l'entendit pas & paſſa outre.

Enfin nous arrivâmes au lieu redoutable : en entrant, ſi-tôt que les ſentinelles nous aperçûrent, ils mirent leurs chapeaux devant leurs viſages : j'ai apris depuis qu'ils faiſoient

ſoient cette étrange cérémonie parce qu'il leur eſt deffendu de regarder un Priſonnier en face.

Etant arrivez à la petite Cour de l'apartement du Gouverneur, où nous mîmes pied à terre, nous fumes reçûs au pied de l'eſcalier par un homme de bonne mine, qui comme je l'ai apris dans la ſuite, étoit le Lieutenant de Roi nommé M. de Joncas, & un autre petite figure d'homme de très-mauvaiſe aparence, & fort mincement vêtu, qui s'apelloit de Corbé, Neveu du Gouverneur, qui nous conduiſirent, l'Exempt & moi dans l'apartement de M. de St. Mars. Les deux Hocquetons avoient commencé à monter dans l'eſcalier, pour nous y ſuivre; mais M. de Joncas ſe tournant vers eux, les fit deſcendre, en leur diſant avec aſſez de fierté: quand vous nous avez remis Monſieur entre les mains, nous ſommes aſſez capables d'en répondre; demeurez au bas de l'eſcalier. Nous entrâmes dans une chambre tenduë d'un damas jaune, avec une crépine d'argent, qui me parut aſſez propre, auſſi bien que le Gouverneur qui étoit devant un grand feu; c'étoit un petit vieillard de très-maigre aparence, branlant de la tête, des mains & de tout ſon corps, qui nous reçût fort civilement, il me preſenta ſa main tremblante, qu'il mit dans la mienne; elle étoit froide comme un glaçon; ce qui me fit dire en mon cœur: voici qui eſt de mauvaiſe augure, la mort, ou ſon ſubſtitut fait alliance avec moi. L'Exempt lui donna ma lettre de cachet, où l'ordre de m'arrêter, & l'aiant tiré en un coin de la chambre pour lui parler bas à l'oreille; com-

me le Gouverneur étoit ſi ſourd qu'il ne pouvoit l'entendre, il lui fit repeter ce qu'il lui diſoit plus haut ; & j'entendis fort diſtinctement ces paroles : M. Chamillart m'a ordonné de vous recommander particulierement ce Monſieur, & vous enjoint de le traiter plus favorablement que les autres Priſonniers; ce qui l'obligea à me venir faire beaucoup de careſſes. Enſuite il ſigna le double de ma lettre de cachet au bas de laquelle il mit ſa reconnoiſſance, comme l'Exempt m'avoit remis entre ſes mains ; & m'étant un peu avancé, je vis que la lettre étoit ſignée Colbert ; ce qui me fit récrier : quoi donc c'eſt M. de Torcy qui me fait arrêter ! lui-même répondit l'Exempt ; & c'eſt chez lui que j'ai porté vos papiers. Je le priai de me tenir ſa promeſſe, & de ſe charger des trois lettres, dont je lui avois parlé le matin. Il demanda du papier au Gouverneur pour les écrire, qui lui répondit, que ſi-tôt qu'un Priſonnier étoit entre ſes mains, il ne pouvoit lui permettre d'écrire ſans un ordre particulier de la Cour. L'Exempt pour me conſoler de cette diſgrace, me promit, ſi-tôt qu'il ſeroit à Verſailles, d'aller trouver Mrs. de Torcy & Chamillart pour leur en demander la permiſſion. Le Gouverneur nous offrit à tous le déjeuné ; mais l'Exempt qui l'en remercia prit la parole, & dit que j'y avois pourvû, & que je leur avois fait boire d'excellent vin de Bourgogne : il prit congé du Gouverneur & de ſa Compagnie avec leſquels il me laiſſa. Le Gouverneur ordonna à ſon Neveu d'aller me faire préparer la ſeconde chambre de la Chapelle ; ſur quoi ce petit homme

homme répondit avec étonnement : la ſeconde de la Chapelle ? Oüi, répondit l'Oncle, la ſeconde de la Chapelle, en jurant le St. Nom de Dieu, & lançant des yeux terribles ſur lui, tous nébuleux qu'ils étoient ; executez mes ordres, dit-il, & ne me répliquez pas. Le Neveu deſcendit au plus vite, & étant reſté ſeul avec M. de Joncas & lui, il me demanda ſi j'étois depuis long-temps à la Cour ; & ſur ce que je lui dis que j'y étois arrivé de Hollande depuis quatre Mois, il ſe mit ſur ſes proüeſſes dont il me vanta l'énormité, à mon gré fort mal à propos.

Il me dit qu'il étoit ſorti de Hollande le lendemain de la Naiſſance du Roi Guillaume, autrefois Prince d'Orange, parce que le jour précedent, comme tout le Monde étoit dans la réjoüiſſance, il avoit pris querelle avec ſept Hollandois, dont il en avoit tué quatre, & deſarmé les trois autres. Je regardois ce Palladin qui s'érigeoit en Hercule, & qui ne m'en paroiſſoit être tout au plus que l'excrement. De-là il s'étoit embarqué pour Liſbonne, où il avoit remporté le prix dans un fameux tournoi. Enſuite il avoit paſſé à la Cour de Madrid, où il s'étoit fait admirer dans une courſe de Taureaux, dont il avoit pareillement emporté le prix, avec l'admiration de toutes les Dames, qui l'avoient penſé noyer ſous un déluge d'œufs parfumez remplis d'eaux de ſenteurs ; & il ne prononçoit pas quatre mots ſans jurer, pour affirmer des rodomontades, qui ne répondoient guere à ſon volume. Aparemment qu'il m'alloit conduire dans les Indes pour y enlever

quelqu'Infante, lors que ſon Neveu vint avertir que je n'avois qu'à deſcendre, que tout étoit prêt. Mon nouvel Hôte me fit bien des proteſtations qu'il auroit pour moi tous les égards poſſibles ; que je ſerois bien traité, & qu'il me viſiteroit ſouvent. Nous deſcendimes dans la Cour du Gouverneur, où je trouvai encore l'Exempt que je priai de voir M. Chamillart de ma part & de le conjurer de ne pas me laiſſer languir long-temps dans ce lieu de deſolation, ce qu'il me promit. Corbé Neveu du Gouverneur accompagné de trois hommes de ſi mauvaiſe mine, que je les pris pour des bourreaux, me fit traverſer un corps de garde, où il y avoit pluſieurs Soldats ſous les armes, qui ſe mirent auſſi leurs chapeaux ſur le viſage, d'où nous paſſâmes dans une grande Cour, au bout de laquelle à main droite, nous entrâmes par une porte quarrée peinte en verd, où l'on monte par trois marches, dans un grand eſcalier fermé de deux portes, qui firent un bruit épouventable en les ouvrant. Après avoir monté vingt-cinq ou trente marches de cet eſcalier, nous entrâmes par deux portes couvertes de lames de fer, qui firent encore plus de bruit en les ouvrant que n'avoient fait les trois premieres, dans un grand lieu qui me parut être un ſepulchre, long de plus de ſoixante pieds, large environ de quinze, & haut de treize à quatorze ; je me mis à me récrier ; quel crime ai je donc commis pour me mettre dans un lieu ſi affreux, & ſans meubles ? ſur quoi, un de mes aſſiſtans, homme encore plus épouventable que le lieu, c'étoit cependant le Capitaine des Portes, me dit,

pour

pour me conſoler, que c'étoit la plus belle chambre de la Baſtille, & que l'on n'y mettoit que des Princes. Mais quel fut mon étonnement, lors que ce petit homme qui paroiſſoit les commander, me dit d'un ton mal affermi, qu'il falloit lui donner tout ce que j'avois ſur moi; & ſur ce que je lui dis fiérement, en le regardant d'un air qui le fit palir, que je n'en ferois rien, que j'étois dans une Priſon royale, où les Officiers dévroient avoir horreur des actions qui faiſoient rougir les Guichetiers les plus feroces. Il me proteſta que c'étoit non-ſeulement la coutume, mais même l'ordre du Roi & de ſes Miniſtres; & ſur ce qu'il ſe mit en devoir de venir me dépoüiller; miſerable lui dis je, ſi tu m'aproches, je te vais étrangler de mes mains, tuë moi ſi tu veux avoir ma dépoüille, car tu ne l'auras jamais de mon vivant: eſt ce dans un Château tel que celui-ci, qu'il eſt permis de détrouſſer un homme, que hors d'ici tu n'oſerois regarder entre les yeux? Sa figure ne pouvoit pas me faire deviner que c'étoit le Neveu du Gouverneur à qui je parlois: il avoit un petit habit gris de ras de Nimes, ſi pelé, qu'il faiſoit peur aux voleurs en leur montrant la corde; une méchante culote bleuë toute uſee rapiécée par les genoux, & d'une étoffe telle qu'on en donne aux ſoldats; un chapeau jadis noir ombragé d'un vieux plumet noir tout plumé, qui paroiſſoit avoir eſſuié la fatigue de plus de quatre Ariere-bans, qu'il tenoit de mauvaiſe grace ſous ſon bras, & une perruque qui rougiſſoit d'être ſi antique; ſa mine baſſe, bien encore au deſſous de ſon équipage l'auroit

plûtôt fait prendre pour un Poussecu, que pour un Officier. Ses trois autres Estafiers encore plus mal bâtis & plus hideux que lui, étoient chapeau bas auprès de lui sans branler; quand le plus âgé qui paroissoit être son Pere & avoir tout au moins soixante & quinze ans, que l'on me dit après être le Capitaine des Portes, prit la parole, & me dit; Monsieur vous pouvez en toute sûreté remettre ce que vous avez dans vos poches entre les mains de M. nôtre Lieutenant, il ne vous en sera pas fait tort d'une épingle, & l'on vous rendra fort ponctuellement le tout, après que M. le Gouverneur & M. le Commissaire l'auront examiné. Il n'entre pas un Prisonnier, quand ce seroit un Prince, qui ne fasse la même chose. Faites-le de vous même, sans contraindre Monsieur à faire monter des Soldats qui vous y forceroient avec une violence indigne de vous. Monsieur vous va donner un Mémoire de tous vôtre argent, & de toutes vos hardes, avec une soumission de vous les remettre. Le discours de cet Homme m'apaisa, & je connus bien que le meilleur parti que j'avois à prendre étoit d'y acquiescer. Le Lieutenant en question tira vite de sa poche du papier & une écritoire; & moi je lui vuidai dans son petit chapeau tout ce que j'avois dans les miennes, que ce vieux Capitaine des Portes fouilla ensuite très exactement; & apercevant une bague au petit doigt de ma main gauche, il me dit de la leur donner par formalité seulement: je me doutai bien que c'étoit pour la parapher, *ne varietur*. Mon Aigrefin fit un mémoire de mes Nipes, & de mon argent,

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

Pag. 36

argent, & mit ſa ſoumiſſion au pied, qu'il me laiſſa, & m'en fit ſigner le double, qu'il emporta avec ma dépoüille, en montrant une joie, comme ſi le tout lui eût déja apartenu: & tous les autres fermerent les portes ſur moi, avec un bruit effroyable, en me laiſſant ſeul dans ce lieu de plaiſance, où je n'avois pour toute Compagnie, qu'un chagrin devorant, avec lequel je me mis à ruminer ſur ce qui pouvoit cauſer ma diſgrace. Suis je trahi, diſois-je? ſans doute quelque fatale Lettre ſemblable à la premiere a cauſé mon malheur. Pourquoi n'ai je pas vû M. Chamillart? Je volois de penſée en penſée, ſans pouvoir décider laquelle étoit la plus juſte, puis qu'il n'y en avoit pas une qui donnât au but. L'image de toutes mes infortunes qui frapa le plus mon imagination, & qui porta le coup le plus ſenſible à mon cœur, fut celle de ma Chere Epouſe, abandonnée à la douleur la plus vive dans un Païs étranger, ſans pouvoir tirer de ſecours & de conſolation de Perſonne, que d'un Jeune Enfant dont l'âge tendre étoit plus capable de la deſoler, que de la ſoulager. Cette ſeule idée m'a plus tourmenté, quelque réſignation que j'aye euë en la miſericorde de Dieu, que toutes les cruautez, dont on m'a accablé pendant plus d'onze Années.

Après avoir fait pluſieurs tours à grands pas dans cette vaſte Caverne, je me mis à en faire l'inventaire, qui fut fort ſuccint; car il y avoit pour tout meuble un petit lit compoſé d'une méchante paillaſſe, d'un petit lit de plume, d'un matelas de boure, d'une méchante couverture, d'un petit bois de lit, tout

tout mangé des vers, avec un Tour de Brocatelle ou Porte Paris, qui étoit la moins mauvaiſe piece du Grabat, avec trois grands Fauteüils de commodité garnis de bougran, & bien embourez.

Les murailles toutes noires & enfumées de cet apartement étoient tapiſſées des noms de mes malheureux Predeceſſeurs, & de tout ce qu'ils y avoient voulu écrire. Sur l'endroit le plus aparent, à côté de la cheminée, il y avoit écrit en gros caractere. La Veufve Lailly & Odricotte ſa Fille Irlandoiſes ont été amenées dans cet Enfer le 27. Septembre 1701 : je mets celles-ci les Premieres, car j'aurai ſujet dans la ſuite de mon Hiſtoire de parler amplement de ces Femmes, & d'Odricot Mari de la Fille de la Veuve Lailly; vû qu'il leur eſt arrivé des choſes terribles, & qui dévroient rendre Corbé & l'Aumônier Giraut dignes du feu. Ce Vers étoit écrit ſur la cheminée.

Dat veniam Corvis, vexat cenſura Colombas.

& au deſſous Maillefer Prieur du Val-Secret né à Rheims ; & plus bas Henri de Montmorency Duc de Luxembourg a été amené ici : le reſte étoit effacé : en effet j'apris que ce Maréchal de France, qui après a fait tant d'éclat dans le Monde, avoit été long temps enfermé dans cette Chambre, auſſi bien que le Maréchal de Biron, & le Maréchal de Baſſompierre. L'on me dit encore que c'étoit dans le même lieu, que M. de Sacy avoit fait la plus grande partie de ſon admirable Traduction de l'Ecriture Sainte, avec ſon excellente Explication tirée des SS. Peres,

res, & des Auteurs Eccleſiaſtiques. Que M. de la Toüanne à qui l'on venoit de faire rendre compte d'une maniere ſi prodigieuſe, y avoit été enfermé. A côté de la fenêtre qui étoit bien vitrée, & fermoit à deux grands volets; qui n'avoient qu'une grille, mais très-forte, avec un treillis de bois en dehors peint en verd, qui empêchoit à ceux qui ſe promenoient ſur le Corridor, ou dans le Jardin de voir les Priſonniers, mais qui n'empêchoit pas les Priſonniers de les voir, & une grande partie du Jardin, de la Porte, & du Faux-Bourg S. Antoine; à côté dis-je de cette fenêtre, on voioit écrit les Noms ſuivans. Poiret de Vileroi de Vaucouleur, le Vicomte de la Lanne, Loüis Gervais, Claude de Launay, Madelaine de ſaint Michel, & une infinité d'autres, dont il ne me ſouvient plus, avec quantité de belles ſentences; mais il y avoit un Conſeil d'un Prince Italien, que je trouvai aſſez ſingulier, mais d'une très-pernicieuſe conſequence.

Empoiſóna ovè ſtrangola.

Cependant, comme je l'ai apris dans la ſuite, il n'y a eu que trop de mes malheureux Concaptifs, qui ont mis cet abominable avis en pratique; je l'effaçai auſſi bien que le nom de ſon Auteur, que je tais par le reſpect qui eſt dû à ſa Famille. Je ſuis très-perſuadé que M. le Prince de la Riccia arrêté pour les troubles de Naples qui étoit dans cet apartement quand je ſuis ſorti de la Baſtille, l'aura orné de meilleures maximes, & c'eſt dequoi ſes vertus, & ſur tout ſon édifiante Pieté me répondent. Je ne puis encore m'empêcher

cher de raporter ce qui étoit écrit derriere un des vollets de la fenêtre : à la ſuite de pluſieurs qui y avoient écrit le ſujet de leur détention, on voioit ce qui ſuit. Et moi Jean Crônier, j'ai été traduit ici de Vincennes, où j'avois caſſé la tête au fripon de Bernaville Gatgotier, ou plûtôt Bourreau du Château de Vincennes, pour m'avoir fait roüer, en ſa preſence, de coups de bâton. Un priſonnier avoit écrit cette ſentence : *Patientia levius fit malum*, & le même Crônier avoit écrit au deſſous : La patience eſt la vertu des Aſnes, & crainte qu'on doutât qu'il étoit l'Auteur de ce vénerable Proverbe, il avoit mis ſon nom au deſſous. J'ai connu & frequenté très particulierement le Frere de ce même Crônier, ſi connu en Hollande pour celui qui faiſoit la Gazette Burleſque, ſon Frere s'apelle Simeon le Crônier Sr. du Teil de la Paroiſſe de St. George de Roüellai, Lieutenant de l'Election de Mortain, qui eſt un très-honnête homme, bon & génereux Ami, & qui a une fort aimable, & honorable Famille ; il m'avoit fait entrer dans leur Société, qui eſt toute des plus charmantes, & compoſée de Perſonnes ſçavantes & de mérite, entre autres de M. de Hoüeſſai Seigneur & Patron du lieu, & de Meſſieurs ſes Freres Gentils-hommes très-accomplis, de Mr. du Pont Curé du lieu, Docteur de Sorbonne. Il étoit de Magelone en Languedoc, & ſa ſcience, quoique très profonde, bien loin d'être ſauvage, étoit toute enjoüée & ſe communiquoit aiſement, & avec plaiſir ; un Avocat nommé M. de Bizotiere, qui avec des manieres très-civiles faiſoit parfaitement bien les honneurs

de

de ſa Maiſon, étoit du nombre. Comme je ſuis ravi de dire du bien de mes Amis, je croi que l'on ne ſera pas fâché que cette petite diſgreſſion faſſe connoître les douceurs que j'ai goûtées, avec des Gens qu'on ne peut trop loüer. En faiſant l'Eloge de ceux-là, je ne dois pas paſſer ſous ſilence, M. le Comte de l'Apenti, & Mrs. ſes Freres, M. le Marquis du Bailleul Herſey de Goron, M. de Longuéve Louvigny, M. de Champeaux Martigni, Mrs. de St. Patrice, Benuſſon, du Bailleul Lieutenant Général de Mortain, & ſes Couſins, du Temple Ruſigni, & une quantité d'autres Gentils-hommes qui font honneur à leur Païs, & qui vivent d'une Société tout à fait exemplaire, & dont j'ai reçû mille marques d'amitié pendant quatre ans que j'ai vécu avec eux : Je connoiſſois déja la plûpart de ces Meſſieurs depuis long-temps, pour avoir étudié, ou ſervi le Roi avec eux.

J'étois occupé à lire les variétez qui étoient écrites ſur ce terrible & inébranlable cahier, que l'on apelle communément le Regiſtre des fous, lors que j'entendis bruire les verroux de mon triſte apartement, dont il falloit ouvrir cinq portes avant que d'y entrer, qui faiſoient un bruit terrible en les ouvrant; à quoi répondoient lugubrement les Echos qui étoient tant dans l'eſcalier, que dans les apartemens qui y joignoient. Les cinq portes ouvertes, je vis entrer un Monſtre ſuivi d'un Satyre, car c'eſt ainſi qu'on peut appeller les deux hommes qui me vinrent viſiter. Le premier qui entra avoit le mouſle tout bouſi, ſon front ſembloit être une écor-

ce

ce d'arbre ſur laquelle la petite verole avoit pris à tâche de graver l'Alcoran, ſes yeux cachez comme au fond de deux cornets à dez, ſous deux ſourcils épais d'un pouce, étoient roux & affreux, ſon nez tout buriné, & tourné en pied de marmite, chargé de vingt ou trente autres petits nez de toutes les couleurs, paroiſſoit une nêfle écraſée au deſſus de ſa bouche dont les lévres bluâtres ſemées de petits rubis & de petites perles ſe relevoient en doubles bourelets, ſçavoir la ſuperieure au niveau de ſon nez, & l'inferieure ombrageoit une partie de ſon menton couvert d'un crin plus noir que du geais ; ſa figure courte & ramaſſee, ne pouvoit preſque ſe ſoûtenir, tant l'eau de vie dont elle étoit pleine la faiſoit chanceler. Le Satyre étoit en chemiſe & en calleçons ſans autre bonnet à ſa tête qu'une maſſe de poil roux, mais d'un roux d'airain tout hériſſé & qui paroiſſoit n'avoir été peignée de plus d'un an ; un pareil poil, d'une nuance plus rouſſe cachoit tout ſon viſage juſques ſous les yeux, qu'il avoit tout bordez d'écarlate : au travers de ce poil, on ne laiſſoit pas de voir que ſes jouës creuſes étoient pliſſées comme un vertugadin ; & ſa bouche relevée comme celle d'un Maure, en s'ouvrant, montroit un ratelier jaunâtre, & mal rangé. Dans la ſuite j'ai apris que le Monſtre s'apelloit Jacques Roſarge, que le Gouverneur avoit érigé en Major, & le Satyre Antoine Ru, qui étoit un Serviteur de ceux qu'on nomme Porteclefs, & qui devoit me ſervir ; tous deux Provenceaux, pis je ne te puis dire, diſoit Henri IV. Le premier en entrant dans mon antre, le chapeau

Pag. 42

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO" NAPOLI

peau ſous le bras, & très-mal enguenillé, car ſon habit jadis bleu, d'un gros drap qui montroit la corde de tous les côtez étoit blanchi de vieilleſſe & paroiſſoit ſi caduc, qu'il ne ſe ſoûtenoit plus qu'à l'aide de pluſieurs pieces de raport fort diſcordantes avec le gros de la machine ; ce Narquois dis-je, me fit quatre à cinq reverences avec des contorſions & des mouvemens qui dans une autre ſaiſon ne m'auroient pas peu réjoüi. Le ſecond portoit une petite table pleiante toute neuve d'une main, & de l'autre une grande cruche de grais pleine d'eau, qu'il dépoſa dans ma chambre, & pendant que le Major m'entretenoit, il retourna querir un pot à eau, & un pot de chambre de faïance, un verre, deux ſerviettes blanches, une chaiſe percée de bois de noyer fort propre, une falliere, une cueiller, & une fourchette d'étain, avec un petit couteau, le tout tout neuf, un pain environ d'une livre, & une bouteille de vin d'un verre double, environ de trois demi ſeptiers ; il étoit à peu près onze heures & demie. Je demandai à cet homme, qui me dit être le Major, ſi l'on ne me mettroit pas dans une chambre plus propre & tapiſſée, & ſi M. le Gouverneur me prenoit pour un bandit, de m'envoier une cueiller & une fourchette d'étain. Il me proteſta qu'on n'en donnoit pas d'autres aux Princes ; que ſi la Cour vouloit bien me le permettre, je pourrois en faire venir d'argent, & d'autres meubles tels que je les voudrois, mais qu'il me falloit un ordre exprès du Miniſtre : il me proteſta que j'étois dans la plus belle chambre de la Baſtille, comme depuis j'ai apris

apris que c'étoit la vérité, que le Roi ne donnoit aux Priſonniers que les quatre murailles; & qu'il me faudroit payer ſix francs par mois pour le loyer de mon lit ; ce que depuis j'ai apris être une friponnerie des Officiers, puis que le Roi fournit les Priſonniers d'Etat généralement de toutes les choſes neceſſaires pour la vie & pour la conſervation de leur ſanté. Il voulut envoyer querir un fagot & faire allumer du feu pour chaſſer le mauvais air de la chambre, mais je l'en remerciai parce qu'il ne faiſoit déja que trop chaud. Je lui demandai ſi l'on ne me rendroit pas ma montre, dont j'avois beſoin, & les autres hardes qu'on m'avoit priſes le matin, mais ſur tout mes livres qui pourroient m'entretenir dans ma ſolitude. Il me répondit que ſi-tôt que le Miniſtre en auroit fait l'examen, on me les rendroit à la reſerve de l'argent, & des ferremens qui pourroient me ſervir à quelque mauvais uſage. Je voulus ſçavoir quel étoit le Miniſtre devant qui il falloit faire paſſer mes babioles en revûë : il me dit que cela dépendoit de M. le Comte de Pontchartrain, qui ne venoit preſque jamais à la Baſtille, qu'il en avoit laiſſé le ſoin à M. des Granges ſon Commis, Beau-pere du fils de M. de St. Mars, avec une eſpece de Direction à M. d'Argençon Lieutenant de Police de Paris, qui avoit encore ſous lui M. Camuſet Commiſſaire de la Baſtille. Il me demanda combien d'argent j'avois ſur moi quand Corbé s'en étoit emparé. Je lui dis que je n'avois que cinquante deux livres & quelques lettres de change, le reſte étant dans mes coffres : je lui montrai le mémoire de

de mes hardes, avec la ſoumiſſion de Corbé. Comment, dit-il, bruſquement, voilà de bonnes nippes ! cela doit m'apartenir ; je vais bien les lui faire rendre. Ce diſcours me donna bien à entendre en quelles mains j'étois tombé, & m'annonça la perte de mes bijoux ; car comme il étoit yvre, je raiſonnois ſur le principe.

In vino veritas.

Je lui demandai quelle ſorte d'homme c'étoit que ce Corbé, & quel étoit ſon emploi : il me dit qu'il étoit Neveu du Gouverneur, qui l'avoit fait Lieutenant de la Compagnie qui gardoit le Château ; mais qu'il étoit au deſſous de lui, puiſqu'il étoit Major de la Baſtille ; qu'il étoit parvenu à ce poſte glorieux par tous les degrez ; qu'il y avoit trente & un an qu'il ſervoit M. de St. Mars ; qu'il avoit d'abord porté le mouſquet dans ſa Compagnie, & que lors qu'il étoit venu avec lui, des Iſles de Sainte Marguerite à Paris, il avoit l'honneur de porter ſa hallebarde. Il n'en falloit pas plus que cette éloquente déclaration, jointe à ſa figure, pour me faire connoître le perſonnage. Je le priai cependant de faire mes excuſes à Corbé, aprenant qu'il étoit le neveu du Gouverneur, de ce que je l'avois bruſqué le matin, mais que l'affront qu'il m'avoit fait, joint au chagrin de me voir arrêté contre toutes les régles de la juſtice, m'avoient pouſſé à lui en témoigner mon reſſentiment contre les devoirs de la bienſeance : il me répondit que ce n'étoit qu'une bagatelle ; qu'il eſſuioit des choſes bien plus outrageantes, & qu'il ſe les attiroit

tiroit par ſes manieres déſobligeantes & par ſon avarice démeſurée. A peine pouvoit il ſe ſoutenir, cependant il ne raiſonnoit pas mal pour un homme qui paroiſſoit enſeveli dans la crapule; il ſortit en faiſant des SS très perilleuſes & je l'entendis qui penſa ſe caſſer le cou dans la montée. Le Satyre qui puoit plus que le bouc le plus infect, ferma la porte, en me diſant, qu'il m'alloit aporter à dîner dans le moment: je lui demandai ſi c'étoit le Roi qui me nourriroit, ou s'il me ſeroit permis de me faire aporter à manger à mes dépens, mais il ne voulut pas me répondre.

Je me mis encore à rêver ſur ma funeſte avanture, à repaſſer tout ce que j'avois fait & dit; & plus je cherchois à developer la cauſe de mon malheur, plus je m'enfonçois dans des raiſonnemens qui m'entraînoient d'un abîme dans un autre ſans en pouvoir ſortir. J'étois enſeveli dans ces rêveries, quand une heure ſonnant, je fus réveillé par le tintamare des verroux qui ſembloient me pénetrer dans les os; la derniere porte ouverte je vis entrer Corbé, qui me ſalua d'un air riant; il étoit ſuivi de mon puant Porte-clefs, chargé de plats; il mit une de mes ſerviettes ſur la table & y plaça mon dîné, qui conſiſtoit en une ſoupe aux poix verds, garnies de laituës, bien mitonnée & de bonne mine, avec un quartier de volaille deſſus; dans une aſſiette il y avoit une tranche de bœuf ſucculent avec du jus & une couronne de perſil, dans une autre un quartier de godiveau, bien garni de ris de veau, de crêtes de coq, d'aſperges, de champignons, de truffes, &c. & dans une autre une langue de mou-

mouton en ragoût, tout cela fort bien aprêté; & pour le deſſert un biſcuit & deux pommes de renettes. Si-tôt que le Porteclefs eut ſervi il s'en alla. Corbé s'aſſit auprès de moi & ne voulut pas prendre la droite; je l'invitai à manger, mais il me dit que cela ne lui étoit pas permis, & voyant que je ne mangeois qu'un peu de potage, il me ſolicita de manger d'une maniere très-engageante: je lui fis des excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé le matin; mais il me dit fort obligeamment qu'il falloit ne pas faire attention à la ſenſibilité d'un homme qui ſe voyoit dans la ſituation fâcheuſe où j'étois; que dès qu'il le pourroit il me feroit rendre mes hardes. J'inſiſtai ſur mes livres, & il me promit que ſi-tôt qu'ils auroient été examinez, il me les raporteroit lui-même. Il voulut me verſer du vin de cette bouteille qu'on m'avoit aportée le matin, c'étoit de très-bon vin de Bourgogne, & le pain étoit excellent. Je le priai de boire, mais il m'affirma qu'il ne lui étoit pas permis. Je lui demandai ſi je payerois ma nourriture, ou ſi j'en étois redevable au Roi. Il me dit que je n'avois qu'à demander tout ce qui naturellement pourroit me faire plaiſir, qu'on tâcheroit de me ſatisfaire, & que S. M. payoit tout. Je m'informai ſi M. de Torcy ne me donneroit pas des Commiſſaires pour m'examiner; il me dit qu'il falloit attendre les ordres, que d'ordinaire on adreſſoit à M. d'Argençon, que M. de Pontchartrain avoit commis pour en faire le raport au Roi. Je le priai de me dire quand il croioit que je pourrois le voir: il ne vous verra pas, me répondit-il, qu'il n'en ait un ordre exprès

du

du Miniſtre qui vous a fait arrêter, ainſi ne vous impatientez pas, & ſur tout point de triſteſſe, banniſſez là autant que vous pourrez. Si tôt que j'eus mangé, il prit congé de moi de fort bonne grace, en me diſant que ſi je voulois qu'une autrefois il eût le plaiſir de m'entretenir pendant mon repas, il falloit que je mangeaſſe de meilleur apetit, & c'étoit de quoi ſon Oncle me prioit très-inſtamment. Je fus ſurpris de trouver tant de civilité dans un homme de ſi mauvaiſe aparence, & qui m'avoit paru ſi brutal le matin; mais ſans doute que ſon Oncle lui avoit fait ſa leçon, comme j'ai eu tout lieu de le croire. Il ferma toutes les cinq portes ſur moi, & me laiſſa ſeul arpenter ma chambre.

Mes réflexions vinrent encore m'aſſaillir: celle qui dans le moment me paroiſſoit la plus vrai-ſemblable, étoit détruite par celle qui la ſuivoit; de réflexion donc en réflexion, je vins à celle qui me rapella que j'avois été invité par un Officier de la Panneterie nommé M. Warmé, fort joly homme, & d'autres Officiers d'être d'un régal qu'ils devoient faire à St. Cyr, lieu qu'ils avoient choiſi pour la commodité de M. de la Ferté Directeur de St. Cyr mon bon ami, qui en devoit être, & où ils devoient celebrer la fête de St. Honoré, que l'Egliſe Romaine a indiquée au 16. Mai, funeſte jour pour moi. Un Gaſcon en ma place n'auroit pas manqué de dire que Monſieu St. Hounorat, l'auroit beaucoup deshounorat: pour moi j'admirois la viciſſitude des choſes: aujourd'hui, diſois je, je devois me régaler avec mes Amis, &

je

je ſuis enfermé dans un lieu affreux, où dans un morne ſilence, je n'ai que les chagrins & la triſteſſe pour toute compagnie: mes amis boivent à ma ſanté, & peut être qu'ils raiſonnent ſur mon empriſonnement bien ou mal, ſuivant que le vin leur ſuggere, tandis que moi-même j'en raiſonne peut être encore plus mal qu'eux, ſuivant que mon caprice le veut. O jour fatal! m'écriois-je en mon cœur, que le 16. Mai, que je dois bien te marquer d'une pierre noire! Ce 16. jour du mois de Mai me rapella un Triolet de M. Ranchin, qui a été regardé comme le Coryphée des Triolets: Le voici, ſi j'ai bonne mémoire:

Le premier jour du Mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie:
Le beau deſſein que je formai
Le premier jour du Mois de Mai;
Je vous vis & je vous aimai:
Si ce deſſein vous plût Sylvie,
Le premier jour du Mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

Et dans le moment je fis ces Bouts-rimez, que j'écrivis contre le mur avec mon couteau.

BOUTSRIMEZ.

Le ſeiziéme - - - du Mois de Mai
Fut le plus cruel - - de ma vie:
Dans la Baſtille je pâ - mai
Le ſeiziéme - - - du Mois de Mai;
On me ravit ce que j' - aimai;
Puiſque je perdis ma - Sylvie,
Le ſeiziéme - - - du Mois de Mai
Fut le plus cruel - - de ma vie.

Un moment après avoir écrit ces Bouts-rimez, je voulois les effacer : quoi ! ſuis-je fou, diſois je en moi même, de faire des vers dans un tombeau, où je ne devrois ſonger qu'à faire mon Epitaphe ? car c'eſt ici le tombeau des vivans, où je me vois enſeveli à la fleur de mon âge. Je promenois mes yeux ſur cette vaſte étenduë de murailles, qui ſembloient ne me preſenter que des ſpectacles d'horreur : j'aperçus aux quatre angles de la chambre quatre figures antiques mal taillées, & les ayant examinées de plus près je reconnus que c'étoit les quatre ſimboles que l'on aplique aux quatre Evangeliſtes, l'Ange que l'on donne à S. Matthieu, le Lion à St. Marc, le Taureau à St. Luc, & l'Aigle à St. Jean : je vis encore d'autres marques qui me firent croire que ce lieu avoit ſervi autrefois de Chapelle, ce qui me fut après confirmé par les Officiers, qui me dirent que c'eſt ce qui faiſoit apeller ce lieu l'apartement de la Chapelle. Il s'éleva l'après midi un vent qui donnant contre mes fenêtres, formoit des accents, en paſſant par les jointures des carreaux des vitres, comme d'une perſonne qui ſe ſeroit plainte douloureuſement. Quoique j'euſſe une connoiſſance parfaite de la cauſe qui excitoit ce bruit, il ne laiſſoit pas de redoubler ma triſteſſe, & de me rapeller les plaintes funeſtes & juſtes qu'alloit faire ma chere Epouſe & toute ma Famille deſolée lorſqu'elle aprendroit mon cruel empriſonnement. Quand le vent redoubloit, ces prétenduës plaintes redoubloient avec une varieté très-touchante, & cela continua jour & nuit fort long-

temps,

temps, ce qui ne laiſſoit pas, malgré ma Philoſophie, d'entretenir ma triſteſſe. J'y aurois bien mis ordre, ſi j'avois eu du papier & de la colle, mais j'étois deſtitué de toutes choſes, & quand j'en demandai aux Officiers, en leur faiſant connoître le ſujet pourquoi je le demandois, ils me dirent qu'ils ne pouvoient m'en accorder ſans un ordre exprès de la Cour.

Sur les quatre heures après midi le Porte-clefs vint deſſervir accompagné du Capitaine des Portes; il m'aporta quatre groſſes chandelles de quartier, un chandelier de faïance, une bouteille de vin pareille à celle du matin, & une paire de draps très-fins & blancs; je leur demandai ſi quelqu'un viendroit faire mon lit, mais le Capitaine des Portes me dit, qu'il falloit obtenir de la Cour la liberté de faire venir mon Valet, dont le Roi payeroit la nourriture & l'entretien; & qu'en attendant qu'on m'eût accordé cette grace, je ſerois obligé de faire mon lit. Le Porte-clefs ſortit avec toute ſa vaiſſelle & ſon dîné, auquel je n'avois pas preſque touché, non plus qu'au vin qu'il remporta, & me laiſſa ſeul avec le Capitaine des Portes. C'étoit un homme affreux, & tel que Rubens dépeignoit ſes bourreaux, quand il vouloit nous laiſſer une ſanglante idée de la paſſion de J. C. dans quelqu'un de ſes tableaux. Il avoit les épaules groſſes & rondes comme une timbale renverſée au niveau de ſa tête, qui ſembloit enfoncée dans ſes épaules; à peu près comme Boier Petit-Puys dans ſes voyages, nous peint certains peuples qu'il dit avoir vû dans les Indes, au

dessus du sault de la Riviere de Surinam, qui ont le visage un peu au dessous des épaules, à côté de leurs bras, & immédiatement au dessus de l'estomach. Son visage composé en musique, haut & bas & tout de travers, avoit plus l'air d'un Lion contourné que d'un Homme ; il ressembloit tant ses joües étoient bouffies, au Chérubin du jugement sonnant de la trompette, excepté qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne fût si beau ; son nez étoit fait comme le bout d'une andoüille, & tout son visage enluminé d'un rouge noir, paroissoit être un de ces masques, dont on se sert à l'Opera, quand on fait paroître sur la Scéne des Diables sortans de l'enfer. Toute sa figure grosse, courte, & ramassée étoit plû ôt ronde que carrée : il portoit ses propres cheveux, dont malgré son grand âge, il n'y en avoit pas encore un seul de blanc ; il est vrai que s'il en eût eu de cette couleur on ne les auroit pû distinguer, tant ils étoient confits dans la graisse, outre qu'il n'en avoit qu'un peu sur les oreilles & au derriere de la tête tout le reste étant pelé comme un genou.

Il me dit qu'il y avoit trente deux ans qu'il servoit le Gouverneur, un an avant le Major, qui l'avoit suplanté dans cet emploi, qui devoit lui apartenir ; puisque l'autre étoit un miserable Ramonneur de cheminées, qui étoit entré la premiere fois dans Paris la gaule sur l'épaule. Que pour lui il avoit eu l'honneur de conduire les Chevaux de Bas & les Mulets des Fils de M. le Gouverneur. Qu'il étoit bien vrai que si il avoit sçû lire & écrire, on ne lui auroit pas fait cette injustice, que hors cette science, il ne lui en manquoit

quoit pas une ſeule ; qu'il avoit eu le bonheur de convertir pour ſa bonne part quantité de Proteſtans, & même des Miniſtres des plus hauts hupez. Si les plus barbares tourmens peuvent paſſer pour de légitimes moyens de converſion, je ſuis perſuadé qu'il raiſonnoit juſte, car ſes Maîtres en avoient inventé, dont il avoit été l'executeur, qui auroient rebuté les bourreaux des Nérons, & des Dioclétiens ; cependant j'ai remarqué dans la ſuite que c'étoit le moins méchant de tous les Ecorcheurs de la Baſtille, & le plus conſciencieux des Officiers, ſi tant eſt qu'il reſte de la conſcience à ces Gens là, après qu'ils ont fait le ſerment de fidélité entre les mains de leurs Maîtres, dont le premier & le plus inviolable eſt de ne jamais dire la vérité. Il me plaignit beaucoup d'être tombé dans un lieu auſſi terrible que celui où j'étois, & après avoir bien prié Dieu de me donner la patience de ſuporter mes croix avec conſtance, il me laiſſa ſeul rêver à ma diſgrace.

Je pris le parti de faire mon lit pour la premiere fois, le moins mal que je pus, après quoi je rentrai dans le labyrinthe de mes creuſes réflexions : je m'y égarois encore lors que ſur les ſept heures j'entendis recommencer le charivari de mes bruiants verroux, capable de faire trembler l'homme le plus ferme. La porte s'ouvrit, & je vis entrer Corbé ſuivi de Ru, chargé de mon ſoupé, qui conſiſtoit en un morceau de veau rôty de très-bonne aparence & du jus deſſous, avec deux autres aſſiettes, dans l'une deſquelles il y avoit la moitié d'un poulet, & dans l'autre un ragoût

de beatilles : au tout étoit joint une salade de cœurs de laituës très-bien assaisonnée, & pour le dessert une assiette de fraises au vin & au sucre. Depuis le 16. Mai que j'entrai dans cette chambre jusqu'au 31. Juillet suivant que j'en sortis, je fus toûjours traité à peu près de la même maniere, mais toûjours avec changement ; c'est-à-dire que si j'avois eu aujourd'hui un quartier de volaille sur ma soupe, le lendemain c'étoit un morceau de jaret de veau, ou un quarré de mouton : toûjours de la patisserie, soit de petits pâtez sur le bord de ma soupe, soit un quart de godiveau, & les deux assiettes qui accompagnoient mon boully toûjours differentes de celles du jour précedent. Au soir on observoit la même régle: un jour c'étoit de l'Agneau ou du Mouton avec un Pigeonneau, & l'autre jour c'étoit du veau & la moitié d'un Poulet, ou le quart d'un chapon & toûjours un ragoût different, avec une salade & un dessert, le tout très-propre & très-bon. Tous les matins on m'aportoit pour tout le jour un pain d'une livre cuit la nuit précedente, & du meilleur de Paris & une bouteille de vin environ de trois demi-septiers pour mon dîné ; & l'après midi, on m'en aportoit une pareille pour mon soupé. Les jours maigres j'étois encore mieux traité que les jours gras. J'avois toûjours pour le dîné une très-bonne soupe, quelquefois aux écrevisses, aux huitres, aux moules, avec un plat de très-bon poisson bouilly & un de rôty ou frit, & une assiette de légumes, comme asperges, artichauds, petits poix, choux fleurs, selon la saison, ainsi que du desert. Pour la-

le poiſſon ſoit de Mer, ſoit d'eau douce, je puis affirmer que c'étoit du meilleur de la Poiſſonnerie, ſouvent du Saumon frais, des Vives, des Solles, de la Perche, du Brochet, des Truittes &c. tout bien aprêté. Dans une des bonnes Auberges de Paris je n'aurois pas mieux été ſervi à un écu par repas : mais dans la ſuite il y eut bien à rabattre, puiſque le cruel Corbé & l'Avare Bernaville, à peine m'ont donné de la vache plus mauvaiſe que celle qu'on donne aux Soldats, & de méchantes légumes, comme poix, féves, haricots, lentilles &c. cuites au ſel & à l'eau, & cependant le Roi payoit le même prix au dernier our comme au premier, ainſi que je l'ai apris dans la ſuite, qui étoit une piſtole par jour pour ma ſeule nourriture.

Corbé me fit encore plus de civilitez au ſoupé qu'il ne m'en avoit fait à mon dîné : il me ſervit lui même à manger & à boire, me pria de lui dire ce qui étoit de mon goût, afin qu'il m'en fit ſervir, & me fit bien des honnêtetez, auſquelles je ne manquai pas de répondre de mon mieux, & quand j'eus ſoupé il prit congé de moi, & me laiſſa ſeul enfermé dans ma chambre attendre la plus triſte nuit que j'euſſe encore paſſee de ma vie, qui a été ſuivie de 4068. autres, dont la plûpart m'ont paru plus ameres que la mort. Si-tôt qu'il eut fermé les portes, & que leur bruit effrayant eut ceſſé, je rentrai dans mes rêveries, dont Dieu me retira par ſa divine miſericorde pour me faire rentrer en moi-même & me faire retourner vers lui. Je me jettai à ſes pieds, j'implorai ſon aſſiſtance dans l'état déplorable où je me voïois réduit: je repaſſai toute

te ma vie ; j'en déteſtai l'irrégularité, & ma mauvaiſe conduite & les égaremens de ma jeuneſſe exciterent en mon cœur un véritable & ſincere repentir, qui me fit répandre un torrent de larmes. J'entrai amoureuſement dans les playes de J. C. & je le priai tendrement de brûler & de conſumer dans le feu de ſon ardente charité tout ce qu'il voyoit en moi d'indigne de ſa divine preſence. Pourquoi, diſois-je, chercher hors de moi les ſujets de ma priſon, dont je ne découvrirai jamais la véritable cauſe qu'en Dieu & dans la ſource de ma corruption ? Ne dois-je pas lui rendre un million de graces de la faveur qu'il m'accorde d'en faire ici pénitence ? n'eſt-il pas manifeſté qu'il veut me ſauver & me rapeller à lui par un châtiment que j'ai ſi juſtement mérité. Où ſerois-je à preſent, s'il m'eût puni ſelon que je le méritois toutes les fois que j'ai provoqué ſa colere ? Quelle comparaiſon y a-t il de cette priſon où il m'accorde la grace de le reclamer, à cette priſon éternelle où les pécheurs impénitens blaſphémeront ſon Saint & redoutable Nom pendant une éternité malheureuſe, ſans aucun eſpoir de voir jamais finir leurs peines ? Pénitence des damnez que tu es rigoureuſe, mais que tu es inutile ! Ce fut dans ces bons ſentimens que je paſſai toute la nuit ſans repoſer que très-legerement.

Si tôt que les rayons de l'Aurore vinrent me découvrir les horreurs de mon réduit ; je conſacrai à Dieu mon cœur, les premices de la journée & tous les momens de mon heureux eſclavage que je regardois comme de précieux dons que Dieu m'accordoit pour ſa-

tis-

tisfaire à ſa Juſtice que j'avois ſi cruellement outragée. Je fis un paralelle judicieux de ce que j'étois à ce que je devois être : je priai ſa juſtice de redoubler ſes châtimens à proportion de mes pechez, mais de me donner en même temps la meſure de ſa grace ſi neceſſaire pour en ſoûtenir le poids ſans ſuccomber, & c'eſt de quoi depuis cet heureux moment je ne me ſuis jamais déſiſté, pendant tout le reſte de ma priſon, dans quelque accablement que je me ſois trouvé. Auſſi c'eſt dans ce retranchement ſalutaire, que j'ai trouvé les reſſources dont j'ai eu beſoin pour ſoûtenir les aſſauts continuels ſous leſquels le Monde & l'enfer m'ont voulu accabler pendant onze Ans deux Mois, ſans me donner ni tréve, ni repos, comme on le verra dans la ſuite.

Si tôt que je fus habillé, je fis ma priere, & je la fis du profond de mon cœur : après je fis mon lit : pendant cette occupation, je réflechiſſois à la douceur que j'avois reſſentie dans cette priere, bien differente de la tiedeur, pour ne pas dire du dégoût que me cauſoit celle que j'étois forcé de faire dans le monde, pour m'acquiter de mon devoir de Chrétien ; & je proteſte qu'après pluſieurs réflexions ſemblables ou plus fortes, rarement, pour ne pas dire jamais, je ne me ſuis relevé de mon oraiſon qu'avec de nouvelles forces. Je tairois ces endroits, que Dieu m'eſt témoin que je ne mets pas ici par vanité, mais pour ſa gloire, ſi je n'avois pas en vûë d'animer à ce ſaint exercice ceux qui, comme moi, ſe trouveront dans de pareilles afflictions.

Lors que mes rêveries & mes agitations vouloient m'attaquer, je me retournois du côté de Dieu & j'implorois son assistance ; & soudain j'éprouvois son secours. Ce fut en réflechissant sur le sujet de ma prison que je fis les quatre Vers suivans, que j'écrivis sur la porte de ma chambre.

Dans ce lieu triste & sombre, où regne le silence
Le Roi me fait gémir, sans l'avoir mérité :
Grand Dieu ! c'est bien plûtôt l'effet de ta bonté.
Qui veut qu'entre ces murs je fasse penitence.

En effet depuis que j'eus raporté à Dieu toutes mes afflictions, le poids ne m'en a jamais pû accabler : C'est ce qui me fit écrire ces quatre autres Vers sur ma cheminée.

Prisonniers qui dans les miseres
Gémissez dans ce triste lieu,
Offrez les de bon cœur à Dieu,
Et vous les trouverez legeres.

Solent suprema facere securos mala.

Des maux extrêmes ont coutume de nous mettre en seurté, dit Sénéque.

Les Officiers de la Bastille continuerent toûjours à me venir voir, & jamais tant que je fus dans cette chambre je ne mangeai qu'en presence, soit du Major, du Lieutenant Corbé, ou du Capitaine des Portes ; & rarement le Major y est il venu sans être yvre, & me faire voir de plus en plus le ridicule outré du plus fat, & du plus risible person-

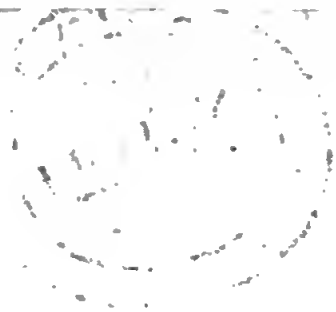
perſonnage qui fut jamais. Ils me trouvoient toûjours dans une profonde triſteſſe, ſans en pouvoir pénétrer la véritable cauſe, qu'ils attribuoient à la dureté de mes fers; mais qui étoit cette triſteſſe ſelon Dieu, dont parle l'Apôtre, qui opere le Salut.

Je ne leur demandois plus que mes Livres, & ſur tout mon Nouveau Teſtament, & mes Pſeaumes de David, de la Verſion de Conrart; enfin au bout de huit jours on me raporta mon Nouveau Teſtament, parce qu'heureuſement pour moi il étoit de la verſion du P. D. Amelotes: pour mes Pſeaumes ils furent jugez apocrifes; on me rendit encore un petit livre de prieres, un peu plus gros que le pouce, dans lequel il y avoit pluſieurs Pſeaumes en Latin. Ces livres ont beaucoup contribué à me conſoler dans mes tribulations, puiſque je n'en lus point d'autres pendant que je fus ſeul. Je lus & relus mon Nouveau Teſtament avec tout le reſpect & l'attention que mérite un Livre ſi ſaint, & plus je le liſois & plus j'y trouvois cette manne cachée, dont plus on mange plus on ſent redoubler ſa faim; j'y découvrois ces lumieres qui ſont voilées aux yeux du monde: & je fus pénetré par mon expérience de cette conſtante verité de l'Apôtre: † ſi l'Evangile eſt couvert d'un voile, c'eſt pour ceux qui périſſent qu'il eſt couvert; Pour ceux à qui le Dieu du ſiecle a aveuglé l'eſprit par l'incrédulité, afin que la ſplendeur de l'Evangile de la gloire de Jeſus Chriſt, qui eſt l'image de Dieu, ne les éclaire pas. Pendant le premier Mois de Juin de ma priſon,

† II. Epit. de St. Paul aux Cor. ch. 4. vers 3. & 4.

ſon, je lus très-attentivement tout le Nouveau Teſtament juſques à neuf fois, & la derniere fois que je le liſois c'étoit avec plus d'avidité que la précedente.

Ce fut le Major qui me raporta ces deux Livres, avec ma Montre qui eſt très-belle & parfaitement bonne, faite à Londres par de Charmes, un des meilleurs Ouvriers de cette célebre Ville. Corbé pour montrer un échantillon de ſes tours de Maître Gonin, l'avoit eſtropiée, & il me fit demander au nom du Gouverneur, en me faiſant faire des excuſes de ce prétendu accident, ſi je voulois la vendre, parce qu'il la trouvoit fort juſte : je lui répondis que je n'étois pas un marchand de ces ſortes de choſes, mais que je me ferois un plaiſir de la donner au Gouverneur, & je priai le Major de la lui preſenter de ma part : il la refuſoit d'une maniere à me faire connoître qu'il en avoit grande envie ; j'inſiſtai à la lui faire prendre ; cependant ma bonne fortune ſi contraire en toutes choſes, me favoriſa pour le coup, & lui lia les mains pour ne pas l'acrocher. Je connus le lendemain que le Gouverneur n'avoit eu aucune part à cette friponnerie, car il me fit deſcendre dans une grande Salle le mercredi 24. du mois de Mai neuviéme jour de mon empriſonnement pour me parler ; & après m'avoir demandé l'état de ma ſanté, & ſi j'étois content de ma nourriture, il me pria d'une maniere fort engageante de ne me point chagriner : je lui répondis avec une honnêteté dont il parut très-ſatisfait ; mais il fut fort étonné de me voir tirer ma montre, que je lui preſentai de fort bonne grace,



Pag. 61

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

grace, en le priant de l'accepter. Il me dit qu'il n'étoit pas homme à rien prendre d'un priſonnier, & qu'il étoit fort ſurpris de mon compliment; ſur quoi je lui repliquai que j'aimois beaucoup mieux lui donner ma montre que de la lui vendre : il me fit expliquer, & quand il eut découvert la friponnerie de ſon Neveu & du Major, il entra dans une fureur terrible : il juroit, il frapoit des pieds, il apoſtrophoit & le Neveu & le Major par des injures qu'il ſembloit forger exprès pour eux; mais quand je lui demandai mes bijoux, & qu'il aprit qu'on ne me les avoit pas rendus, il entra dans des emportemens qui le rendirent tout effréné, & le tranſporterent hors de lui même. Je faiſois tous mes efforts pour l'apaiſer; il ne m'écoutoit pas, il n'écoutoit que ſa paſſion; il fit chercher Corbé & le Major; mais ils n'avoient garde de paroître. Le feu lui ſortoit des yeux, ſes tremblemens naturels redoubloient d'une force, que je croiois qu'il alloit ſe diſloquer & tomber en morceaux. Enfin après des agitations terribles, il s'apaiſa un peu, & parut revenir dans ſon bon ſens, & quand il fut un peu plus tranquille, il me dit que dans le moment il alloit me renvoïer tout ce que l'on m'avoit pris, dont je lui fis voir l'inventaire ſigné de ſon Neveu. Après il me fit aſſeoir dans un grand fauteüil, & s'aſſit devant moi, la table entre nous deux, ſur laquelle il y avoit du papier blanc, des plumes & une écritoire; & s'étant mis en devoir d'écrire, il me dit que le Roi deſiroit de ſçavoir, ſi je n'avois pas d'autres papiers que ceux que l'on m'avoit ſaiſis :

je

je lui dis que j'avois de quoi en charger plus de deux Mulets, mais que je les avois laissé en Province, comme titres qui regardoient ma Famille, & mes affaires domestiques. Ce ne sont pas ceux-là que je vous demande, reprit-il, en blasphêmant le Saint Nom de Dieu; ce sont ceux que vous devez avoir cachez à Versailles, & qui regardent vos négociations avec les Puissances Etrangeres, & sur tout ceux qui concernent les liaisons que vous avez avec l'Angleterre & la Hollande. Je pris mon serieux; & le regardant d'un air fier, je lui demandai si c'étoit pour se moquer de moi, qu'il me faisoit descendre; que M. de Torcy avoit tous les papiers généralement que j'avois à Versailles, & que je n'avois nulle relation avec qui que ce soit, qui pût m'attirer la disgrace du Roi; & que je demandois avec instance, qu'il plût à S. M. de me donner des Commissaires pour m'examiner; & que si l'on me trouvoit coupable, je ne voulois aucune grace, mais que si l'on me trouvoit innocent, je reclamois la justice du Roi, pour me rendre ma liberté avec sa bienveillance ordinaire. Je lui dis cela d'un ton si haut qu'il en prit un plus radouci, pour me demander si je connoissois Mylord Slane, & si je ne lui avois pas conseillé de repasser en Angleterre? Je lui répondis que j'avois l'honneur de connoître très-particulierement ce Mylord; mais que bien loin de lui avoir inspiré le dessein de retourner chez lui, Mylord Barwik, toute la Cour d'Angleterre, M. le Duc de Boufflers, M. Chamillart, M. Callieres & plus de cent autres Personnes d'honneur m'étoient témoins, aussi-bien que

que tous les Officiers Irlandois, que j'avois ſolicité un Régiment Irlandois de nouvelle création à la paye étrangere pour ce Mylord, qu'on lui avoit même accordé; mais qu'enſuite on l'avoit donné à Mylord Barwich, ce qui avoit fait prendre le parti à Mylord Slane après la mort du Roi Guillaume, de ſe retirer chez lui; qu'il étoit aſſez prudent pour ſe conſeiller ſoi-même, & qu'il n'y avoit nulle aparence, qu'il m'eût voulu conſulter ſur un fait dont il pouvoit lui ſeul être le juge; & que M. Chamillart lui avoit, de ſon mouvement, en ma preſence, accordé ſon Paſſeport. Que je ne demandois pas d'autre témoin que ce Mylord, Seigneur très-integre & d'une probité generalement aprouvée, & ſi il diſoit que je lui euſſe dit un ſeul mot pour l'engager de retourner en Angleterre, que je ſignerois ma condamnation de mort au pied de ſa déclaration. Il eſt ici priſonnier avec vous dans ce même Château, reprit le Gouverneur, & c'eſt lui qui vous accuſe. Faites le paroître, lui dis-je, & il vous va deſavoüer dans le moment. Je plains ce Seigneur qui mérite un autre ſort que celui de la Baſtille, après les ſervices qu'il a rendus à la France & à ſon Roi: ne puis-je pas le voir? Il faut un ordre de la Cour pour cela, me dit-il, & quand il ſera venu, je vous ferai parler à lui.

Il me demanda auſſi, ſi je n'avois pas été à la Haye des Conferences avec le feu Roi Guillaume, & de fréquentes converſations avec Mylord Portland? je lui dis que je les avois fait ſolliciter par mes Amis, pour en obtenir de l'emploi dans l'établiſſement que

je

je prétendois faire en Hollande, ou en Angletetre. Il me dit, que le Miniſtre deſiroit encore ſçavoir, quelle relation j'avois avec M. le Marquis de Bougy, M. de l'Etang, & M. de Colombieres Capitaine aux Gardes à la Haye. Je lui dis que c'étoient trois de mes Amis, dont deux étoient des Gentils-hommes de la Province où j'avois été élevé, qu'un de mes Freres avoit été Capitaine dans le Régiment de Cavalerie de M. le Marquis de Bougy, très intime Ami de feu mon Pere; & qu'ayant fait connoiſſance avec M. de Colombieres dans le tems que j'étois Directeur à Carenten, je l'avois renouvellée à la Haye, où il m'avoit fait un accüeil favorable. Oüi, dit-il, nous ſçavons que M. de l'Etang, & le Capitaine aux Gardes, vous ont ſouvent mené chez M. le Grand Penſionnaire, & que Mylord Portland conjointement avec Mylord Gallowai vous ont pluſieurs fois introduit auprès du feu Roi Guillaume, avec lequel vous avez eu de longues conférences. Je niai abſolument la choſe, & je dis que je conſentois de mourir, ſi on pouvoit me la prouver; à la réſerve de leur protection que je leur avois demandée pour mon établiſſement.

Après cela il me fit des propoſitions, qui me firent horreur, & que je ne veux pas coucher ſur ce papier par le reſpect que j'ai pour les Miniſtres de France; quoique, ſans doute, le Gouverneur parlât de ſon chef, ſans l'aveu de pas un d'eux. Je croïois être mieux connu de M. Chamillart, repris-je d'un ton fier: Si ce n'eſt qu'aux dépens de mon honneur, qu'il veut me mettre hors de la Baſtille, on m'y gardera

gardera juſqu'à ma mort ; dites lui cela s'il vous plaît de ma part, Monſieur, & qu'il ſe ſouvient bien mal des belles promeſſes qu'il m'avoit faites en me rapellant en France.

Je vais lui écrire, & à M. de Torcy toute nôtre converſation mot pour mot, me dit-il, en attendant leur réponce tenez-vous joieux, je vous rendrai ſervice, ou je ne pourrai, car je connois que vous êtes ſoupçonné à tort & que vous êtes un brave homme ; comptez la deſſus. Il me fit reconduire dans ma chambre, après pluſieurs complimens de part & d'autre: cependant oncques depuis je ne l'ai revû, & je n'ai pû lui parler, quelques inſtances que j'en aie faites.

On ne me raporta pas mes hardes, que j'ai preſque toutes perduës, auſſi bien que mon argent, & mes Lettres de change, comme je l'expliquerai dans la ſuite. Le Major vint me voir dîner, comme à l'ordinaire ; je lui fis des excuſes, ſur la mépriſe que j'avois faite en offrant ma Montre au Gouverneur, & en lui redemandant mes hardes. Vous ne connoiſſez pas ce Renard là, reprit le Major ; il voudroit tenir vôtre Montre, ſi vous étiez Homme à la lui vendre, vous n'en toucheriez pas de faux argent ; & comme le Neveu ne vaut pas mieux que l'Oncle, vous courez riſque de ne revoir jamais vos bijoux, vôtre argent, & vos lettres ; ſi vous n'inſiſtez pas à me faire remettre le tout, c'eſt autant de perdu pour vous. Quoi qu'il fût yvre à ne pouvoir ſe ſoutenir, j'ai reconnu qu'il diſoit vrai en partie.

Pour la Montre j'ai apris depuis de Monſieur le Chevalier Burnet, Neveu du Fameux Mylord Burnet Evêque de Salyſbury, & du P. Elo-

P. Florent de Brandebourg Capucin, auſquels je parlai quelque temps, après qu'on leur en avoit fait tout autant qu'à moi. Ces Filous pour excroquer les Montres de leurs priſonniers, en ôtoient une piece; ils ſimuloient après qu'il étoit arrivé accident à la Montre; ils propoſoient au Propriétaire de la vendre; ſi on étoit aſſez ſimple pour le faire, la Montre leur demeuroit, & l'argent ils vous le diſcomptoient en bois, chandelle, loyer du lit, &c. Si non, ils y remettoient les piéces qu'ils en avoient ôtées, & faiſoient croire qu'ils en avoient paié une ſomme conſidérable à l'Orloger.

La Converſation que j'avois euë avec le Gouverneur ſervit à me faire connoître de quoi l'on me ſoupçonnoit, ce qui me donna de terribles inquiétudes; car je réflechiſſois à ce que l'avarice eſt capable de produire, & juſqu'où mes Ennemis qui avoient commencé de me perſecuter, pouvoient pouſſer leur malice.

Je regardois d'un autre côté en quelles mains j'étois tombé; c'étoit entre les mains de gens incapables d'aucun bien, & capables de tout mal. Il ne ſeroit pas mal je croi de dire par qui la Baſtille étoit gouvernée, lorſque j'y ſuis entré, & quel étoit le caractere & la figure de ces Hommes qui en avoient l'adminiſtration, comme je l'ai reconnu dans la ſuite, tant par ma propre experience, que par un juſte & fidéle recit que m'en ont fait mes Concaptifs.

Voici les noms des Officiers: M. de St. Mars Capitaine du Château de la Baſtille, mais à qui preſque tout le Monde donne la quali-

qualité de Gouverneur. M. de Joncas Lieutenant de Roi ; ce ſont les ſeuls qui ſont à la nomination du Roi, & inſtalez par brevet, ceux qui ſuivent, ſont à la nomination du Gouverneur, qui peut les caſſer, quand il lui plaît. Jacques Roſarge Major, Guillaume Formanoir dit Corbé, Lieutenant de la Compagnie qui garde le Château, Neveu du Gouverneur. Le nommé l'Ecuyer Capitaine des Portes. Abraham Reilhe Chirurgien, le nommé l'Abbé Giraut Aumônier, Antoine Ru, les nommez Boutonniere & Bourgouin; ces trois derniers étoient Porte-Clefs. Il y avoit encore le P. Riquelet Jeſuite Confeſſeur ordinaire de la Baſtille, mis de la part du Roi à la nomination du Pere de la Chaiſe ſon Confeſſeur ; un Medecin nommé M. Freſquier, de la part du Roi, à la nomination de M. Fagon ſon premier Medecin, & un Apothicaire en titre d'Office. Il ne faut pas oublier un petit Drole nommé Jacques la France, que l'on diſoit être Fils naturel de Corbé, & pour lors ſon Laquais, qui eſt un des plus méchants & plus ſcelerats perſonnages, qui dans la ſuite ont paru ſur la Scéne. Le Gouverneur avoit encore les Sergeans, autres Officiers Subalternes, & Soldats de ſa Compagnie qui gardoient le Château, mais qui n'avoient aucune communication avec les priſonniers ; non plus que ſes Valets de Chambre, Officiers, Cuiſiniers, Cochers, Laquais & autres Gens qui le ſervoient. Tous les priſonniers, de quelque qualité qu'ils ſoient, le Gouverneur, & tous les Officiers que j'ai nommez, & généralement tous ceux qui ont quelque relation à la

Baſtil-

Baſtille, ſont ſous la Direction de M. le Comte de Pontchartrain Miniſtre & Secretaire d'Etat ; mais comme il vient rarement à la Baſtille, car en plus d'onze années que j'y ai été, je ne l'ai pas vû une ſeule fois, ni qui que ce ſoit de ſa part, il y a ſubdelegué M. d'Argençon Lieutenant de Police, & depuis peu Conſeiller d'Etat, qui a ſous lui le Commiſſaire de la Baſtille, nommé M. Camuſet, ſes Secretaires, Greffiers, Interprétes, & autres Officiers ; & quand il faut juger quelqu'un à mort, il ſe fait donner un ordre du Conſeil privé du Roi, qui le nomme Juge en dernier reſſort, & ſans apel, avec une certaine quantité de Conſeillers du Chatelet, que d'Argençon prend toûjours à ſa diſcretion ; ainſi il eſt le Maître abſolu de la vie & de la mort de ceux qui tombent & qu'il fait tomber dans ſes filets : *ergo* malheur à ſes Ennemis. Outre ce Miniſtre M. le Comte de Pontchartrain avoit établi un de ſes Commis nommé M. des Granges, qui avoit une eſpece d'inſpection ſur le Gouverneur & le Gouvernement de la Baſtille, & qui pouvoit beaucoup pour ou contre les priſonniers ; homme au reſte grand amateur d'argent, & qui faiſoit tout pour ce ſacré métail, dont pluſieurs priſonniers, dit-on, ſe ſont trouvez fort bien.

C'eſt par M. d'Argençon que je vais commencer mes Portraits. Il s'apelle Marc René Paulmy le Voyer, Marquis d'Argençon, &c. Il eſt Fils d'un Lieutenant du Préſidial d'Angoulême, qui étant devenu Intendant de Province, fût envoié de la part du Roi en négociation à Veniſe, où ledit Sr d'Argençon

OTECA NAZIONALE "VITTORIO
NAPOLI

Marc René Paulmy-le Voyer Marquis D. Argenson
Lieutenant General de Police de Paris,
& redoutable juge de la Bastille &c. &c. &c.

on eſt né ; auſſi a t-il toute la fineſſe & tout l'eſprit des Venitiens, & toute l'adreſſe & la ſoupleſſe des François. La voix publique dit qu'il n'a point d'ame ; comme c'eſt un être inviſible, dont l'idée a déja tant donné de peine à Deſcartes, Malle-Branche, Cordemoy, Rohaut, Lamy & tant d'autres, il n'appartient qu'à Dieu d'en juger. Je ne parlerai donc que de ſes qualitez, & de ſon corps : Celui-ci, quand il eſt revêtu Magiſtralement, avec ſa robe noire, ſemble être une Ombre ſortie de l'Acheron. On auroit peine à dire qui de ſon chapeau, de ſa perruque, de ſes ſourcils, de ſes yeux, de ſon viſage, ou de ſa robe eſt le plus noir : je n'ai que faire d'y joindre l'ame ; j'en ai déja dit la raiſon. Son viſage eſt affreux ; il faut l'avoir vû pour le croire. Il n'y a point d'homme, quelqu'intrépide qu'il ſoit, qui ne ſoit ſaiſi d'horreur en l'enviſageant. Il eſt d'une ſévérité terrible ; d'un regard épouventable, d'une malice redoutable, & d'une avarice inſatiable. Otez le de ſa Magiſtrature, dans la vie civile, c'eſt un Homme d'une converſation agréable, très-ſçavant, très-poli, & à ſa figure près tout charmant. Malgré toutes les charges dont il eſt accablé, & qui donneroient bien de l'occupation à vingt des plus habiles hommes de la France, il vacque à toutes, tant bien que mal ; & ſur tout il tire la quinteſſence de toutes. Il eſt autant haï dans Paris, qu'il y eſt redouté ; & quoi qu'il n'y ſoit aimé de qui que ce ſoit, pas même de ſa Famille, il va la tête levée par tout, avec la même audace, que s'il étoit aimé de tout le Monde, parce qu'il connoît parfaitement bien

bien le cœur des Parisiens. Si il leur a fait du bien, en donnant la chasse aux Filoux & aux Filles de joïe, il leur a fait encore plus de mal. Mais l'on peut dire que c'est sur les prisonniers de la Bastille que tombe sa fureur. C'est-là que sa malice n'est bornée par aucune considération ni divine, ni humaine; car comme son unique but est de plaire au Roi, il le fait aux dépens de tous ceux qui lui tombent entre les mains; & sous ombre d'administrer la Justice d'un des plus grands & des plus judicieux Monarques qui soient au Monde, il y exerce la plus cruelle Tyrannie qui soit dans l'Univers, sans en excepter les Enfers; car là les Démons ne sont que les objets, ou les instrumens de la colere, & de la justice de Dieu, & ne châtient que des criminels; & ce Ministre accable & devore également l'innocent comme le coupable, pour assouvir son avarice & ses autres passions. Comme j'aurai sujet de parler de lui encore plus d'une fois, je quitterai son Portrait pour faire celui du Gouverneur.

Benigne de St. Mars étoit un Homme de Fortune, de qui le véritable nom même n'est pas bien connu. Le nommé Pierre Bertrand du village de Juigny prés d'Estampes, jadis Clerc de Procureur que j'ai connu très-particulierement dans la Bastille, m'a affirmé avec serment que le propre nom de St. Mars étoit Benigne d'Auvergne; qu'il avoit une Niéce nommée Anne d'Auvergne Servante chez M. de Turmény, avec laquelle, lui Bertrand, avoit été en promesse de Mariage: mais comme ce Bertrand est un homme sans foi, & des plus grands fourbes que j'aïe jamais

mais connu, je ne puis rien avancer de poſitif ſur ſa parole. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que M. de St. Mars étoit garde du Corps, lorſque M. Fouquet fut arrêté, & que l'on jetta les yeux ſur lui, pour garder à vûë ce déplorable Miniſtre dans ſa priſon; parce qu'on crut ne pouvoir pas trouver d'homme dans tout le Royaume, plus dur & plus inexorable, pour être enfermé avec lui, dans le temps qu'il fut transferé & étroitement gardé dans la Citadelle de Pignerol. Il s'en acquitta ſi bien; c'eſt à dire avec tant d'inhumanité, qu'on lui donna encore en ſa garde M. le Comte de Lauzun, après ſa diſgrace. La ferocité brutale avec laquelle ce Tyran traitta ces illuſtres Malheureux, a quelque choſe de ſi terrible, qu'elle ſeroit capable de faire rougir les Denis & les Nerons. Crainte qu'on ne taxe ma plume de legereté, je veux en raporter un Exemple que je tiens de ſon fidéle neveu, qu'il racontoit comme un acte fameux de l'héroïſme de ſon oncle, à ſes malheureuſes victimes, pour leur donner quelques impreſſions de la dureté de nôtre Geolier, & répandre de la terreur dans le cœur des plus intrépides, pour les faire ramper ſous ſa verge de fer.

Ce Comte infortuné s'étant voulu échaper des mains cruelles de ſon Tyran inhumain, ſe fit aporter des cordes, des limes, & les autres inſtrumens dont il avoit beſoin pour ſon évaſion, par ſon Valet de Chambre: ils furent ſurpris, en executant leur entrepriſe. M. le Comte de Lauzun fut deſcendu dans un affreux cachot au fond de la Citadelle. L'on fit le procès à ſon malheureux Valet de Cham-

Chambre, qui fut pendu. St. Mars voulut ajoûter aux disgraces du Comte, aujourd'hui Duc, celle d'attacher le Cadavre de son Valet aux creneaux de son Cachot, afin qu'il eût continuellement devant les yeux cet horrible spectacle, dans un lieu, où ce Comte couché sur la paille, réduit au pain & à l'eau, n'avoit pour toute consolation, que les idées de sa grandeur passée. Sans livres, sans occupation, n'étant visité que de son barbare Surveillant, lorsqu'il lui aportoit du pain : le Comte ne sçavant à quoi s'amuser, avoit apris à une petite Aragnée de son Cachot à descendre dans sa main, pour y prendre du pain qu'il lui tendoit. Un jour St. Mars entra dans le moment que le Comte étoit dans cette amusante occupation avec son Aragnée; il lui fit le détail de ce beau divertissement, & ce brutal voyant que le Comte y prenoit une espece de plaisir, lui écrasa l'Aragnée dans la main, en lui disant, que les Criminels, comme lui, étoient indignes du moindre divertissement. Mr. le Duc de Lauzun, depuis qu'il est rentré en grace, a protesté à St. Mars, que de tous les maux qu'il lui avoit fait endurer, celui là lui avoit paru le plus insuportable, sans en excepter son Valet pendu aux soupiraux de son Cachot. Tant il est vrai qu'il ne faut qu'une bagatelle pour démonter un homme, quand il est dans la douleur, & que les plus grands esprits, après avoir résisté aux plus rudes assauts de la Fortune irritée, succombent quelquesfois sous une foiblesse, qui les feroit rougir, si ils étoient dans une situation à pouvoir examiner le néant de la Chimere qui les blesse.

Si

Si St. Mars a exercé de pareilles duretez envers un Favori du Roi, comme ſon Neveu l'a raconté, non ſeulement à moi, mais à quantité d'autres priſonniers dignes de Foi, dont quelques uns même ſont encore actuellement à la Haye, je laiſſe à penſer ce qu'il a pû faire ſur des malheureux ſans apui.

M. Fouquet mort, & feu Mademoiſelle ayant fait rentrer M. le Duc de Lauzun en grace, St. Mars eut le Gouvernement des Iſles d'Hieres, pour récompenſe des cruautez qu'il avoit exercées ſur ſes deux malheureuſes victimes. Ce fut là qu'éloigné du Soleil il fit des cruautez inoüies, ſi j'en veux croire quelques-uns de mes Concaptifs, qui avoient parlé à des priſonniers qui avoient été ſous la ferule de St. Mars dans l'Iſle S. Marguerite. Ils l'accuſoient d'avoir pouſſé la fureur juſqu'à laiſſer mourir de faim, & même faire étouffer pluſieurs de ſes priſonniers, dont il ne laiſſoit pas de toucher la penſion, comme ſi ils euſſent été vivans, long-tems après leur mort. Enfin M. de Beſſemaux Gouverneur de la Baſtille étant mort, M. des Granges Commis de M. le Comte de Pontchartrain, & Beau-pere du fils de St. Mars, ſollicita ce Gouvernement pour le pere de ſon gendre, & l'obtint du Roi. St. Mars étoit un petit homme très laid, & très-mal fait, qui paroiſſoit âgé de près de quatre-vingts ans, quand je l'ai vû la premiere fois, tout courbé, tremblant, & d'un emportement terrible, jurant & blaſphêmant, continuellement & paroiſſant toûjours être en colere; dur, inéxorable, & cruel au dernier point.

Guillaume de Formanoir dit Corbé ſon

Neveu, étoit encore plus laid, plus mal tourné, & plus méchant que ſon Oncle. Les Porte-clefs & ſur tout Ru, qui le haïſſoit mortellement, diſoient hautement aux priſonniers, & Ru me l'a dit pluſieurs fois, que Corbé étoit fils d'un Jardinier de Montfort Lamaury en Beauſſe. St. Mars ſon Oncle par ſon credit lui avoit fait quiter la bêche & le râteau, pour l'elever à la dignité de Sous-Lieutenant dans une Compagnie de celles qu'on apelle ſalades ; poſte qu'il avoit conſtamment conſervé ſous la protection de ſon Oncle pendant dix-ſept à dix-huix ans, & dont ſans doute il auroit été à la fin chaſſé, malgré ſa perſevérance, ſi ſon Oncle n'en avoit délivré ſa Compagnie, pour en faire nôtre fleau. Il avoit à peu près cinquante ans, quand je l'ai vû la premiere fois. Son front pas plus large que le pouce, ſemble être une étiquette de parchemin grillé, ſous lequel s'enfoncent deux petits yeux de cochon brûlé, noirs comme des pruneaûx relavez ; il a un nez pointu comme un ſupoſitoire, ouvert par les narines en forme de ces machines dont on éteint les bougies dans les Egliſes. Il s'entend fort bien parler, car ſa bouche aboutit à ſes deux oreilles ; il a tout au moins les deux tiers du viſage en gueule ; ſes dents toutes corrompuës, & d'une puanteur inſuportable, ont été peintes en ébene par la fumée du tabac qu'il prend en quantité : quand il rit, il ouvre la bouche & ferme les yeux d'une maniere tout à fait riſible. L'on prendroit ſon menton pour le poliſſoir d'un Cordonnier. Il marche tout courbé ſur deux jambes caigneuſes, toutes contournées, comme

me celles d'un Baſſet d'Artois : cependant ſon eſprit eſt plus mal bâti & plus de travers que ſon corps.

M. du Joncas Lieutenant de Roi, étoit un Gentilhomme des environs de Bordeaux ; il étoit Exempt des Gardes, lorſqu'il entra Officier à la Baſtille, homme de moienne taille, mais bien fait, qui paſſoit ſes ſoixante ans, qui avoit de bonnes & de mauvaiſes qualitez, comme tous les autres hommes. Pour moi, à qui il n'a jamais fait que du bien, je ſuis obligé d'en dire ſincerement mon ſentiment. Ses bonnes qualitez l'emportoient de beaucoup ſur les autres. Il étoit officieux, affable, doux, honnête : jamais il ne m'a dit une parole deſobligeante ; au contraire il ne cherchoit qu'à me conſoler, & il n'a pas tenu à lui que je n'aye obtenu ma liberté. La derniere parole qu'il me dît avant ſa mort, eſt qu'il m'alloit faire ſortir, ou qu'il n'y pourroit rien. Tant qu'il a vécu, il m'a prêté beaucoup de Livres, & il ſe déclara hautement pour moi contre la Tyrannie de Corbé. Sçachant que la France, que ſon Maître avoit érigé en Porte clefs, m'avoit outragé de paroles, il s'emporta contre lui, juſqu'à vouloir l'envoyer au Cachot, & proteſta, que ſi il lui arrivoit jamais d'inſulter le moindre priſonnier, il le chaſſeroit, comme un Maraut qu'il étoit, malgré la protection de ſon Maître. Ceux qui ſe plaignoient de M. du Joncas l'accuſoient d'être inquiet, vif, remuant, d'une ſévérité outrée, & de ne dire jamais la vérité. Cependant je proteſte qu'il m'a toûjours parlé avec ſincerité. Il me faiſoit beaucoup de douceurs, qu'il ne faiſoit

pas aux autres priſonniers, ſoit parce qu'il étoit perſuadé de mon innocence, ou parce qu'il connoiſſoit particulierement un de mes proches Parens Conſeiller au Parlement de Guienne, qui lui avoit fait plaiſir, comme il me l'a dit pluſieurs fois. Il eſt vrai que c'eſt M. du Joncas qui a fait mettre pour la premiere fois des doubles portes à toutes les chambres, & des avant grilles à pluſieurs fenêtres, pour ôter aux priſonniers la vûë ſur les ruës de Paris, & dans preſque toutes les chambres, il n'y a laiſſé qu'une ſeule fenêtre ouverte, ce qui a fait un très-grand préjudice à la ſanté des priſonniers; auſquels il ne ſouffroit aucune communication: car un trou fait à la cheminée, ou au plancher, pour parler à ſes voiſins, paſſoit chez lui pour un très grand crime, qu'il puniſſoit très ſéverement.

Je croi qu'il n'eſt pas beſoin que je retouche le Portrait de Jacques Roſarge Major, le plus brutal de tous les hommes; j'en ai déja aſſez dit, & la ſuite de cette Hiſtoire fera connoître que les priſonniers ne pouvoient pas tomber dans de plus indignes mains, ſi l'on n'en excepte la France Porte-clefs, & Bernaville. J'en dis autant de l'Ecuyer Capitaine des Portes, cependant bien moins méchant, ſans comparaiſon, que le Major, & même il paroiſſoit qu'il avoit encore quelqu'eſpece de crainte de Dieu.

Abraham Reilhe Chirurgien de la Baſtille, enfant de Niſmes, & c'eſt tout dire, avec le ſçavoir faire & les ſoupleſſes d'un Languedocien, & l'avidité d'un Gaſcon, avoit des ongles juſqu'aux coudes affilez comme des ra-

raſoirs : jugez s'il avoit envie de faire fortune, auſſi n'y épargnoit-il pas ſes petits ſoins. Il étoit tout nouveau venu à la Baſtille, lorſque j'y entrai, où l'Abbé Giraut l'avoit introduit ; il étoit Frater, dans une Compagnie d'Infanterie. Il avoit encore l'habit de Soldat ſur le corps, quand je le vis la premiere fois, qui malgré la mauvaiſe teinture de caffe, dont on l'avoit ondoyé, juroit qu'il conſerveroit ſa premiere inſtitution juſqu'à l'extrémité, dont il ne paroiſſoit pas fort éloigné. Ce Frater étoit un petit bout d'homme bien alerte, au fond fort ignorant, car à peine ſçavoit-il faire la barbe dans ſon Noviciat ; mais aux dépens des priſonniers, à pluſieurs deſquels il en a coûté cher, comme à moi, par exemple qui en ſuis quitte pour le bout du nez, & à quelques uns la vie ; comme aux Abbez Gonzelles Francomtois Freres, dont il a tué l'Aîné, auquel à deux heures après midi, lorſqu'il ſe portoit fort bien, il donna de l'Emétique, pour le faire vomir, à trois heures il redoubla la doze ; à cinq heures *addatur ut ſuprà*, & à dix heures de ſoir il étoit mort, dans une eſpece de rage, & des douleurs inexprimables. Pour ſon Frere, il en a été quitte pour être eſtropié d'un bras ; mais il eſt ſans doute plus malheureux que ſon Aîné, tout mort qu'il eſt, puiſque le chagrin & le deſeſpoir l'ont fait devenir fou, comme on le verra dans la ſuite de cette hiſtoire. Aux dépens dis-je de ſes Patiens, ce Frater eſt devenu un bon Sujet de St. Côme. Et ce qui a achevé d'en faire un homme de conſequence, c'eſt que l'Apoticaire de la Baſtille eſt mort, il en a a-

cheté la charge, par la mediation de Bernaville, auquel il en a fait une rétribution, car rien pour rien chez les Tirans, & moiennant la loïale part qu'il lui fait de ſes parties d'Apothicaire, les priſonniers, qui auparavant RheilheTitulaire, avoient abondamment toutes les drogues de la Pharmacie, ſont aujourd'hui privez du très-neceſſaire, en patiſſent, en gemiſſent, & en ſont fort incommodez, pour ne rien dire de plus. Le Regiſtre n'en eſt pas moins largement chargé, aux dépens du Roi, & de la ſanté des pauvres languiſſans. Quand il entra dans ce Château, il étoit ſouple comme un gand, rien de plus humble, ni de plus affectueux; mais quand il eut fait émonder ſa tête taillée en buis, ſur chaque cheveu de laquelle il y avoit au moins quatre lentes, arboré une des vieilles perruques ſurannées du Gouverneur, & endoſſé un de ſes vieux juſtaucorps, il devint inſolent, & traita les priſonniers avec un mépris inſuportable; & M. le Barberot trancha du Grand-Seigneur.

ô Tempora! ô mores.

Ru étoit un des Porte-Clefs, âgé d'environ cinquante ans que le Gouverneur avoit amené de Provence: il en avoit bien les manieres, & rencheriſſoit même ſur les plus univerſellement déſaprouvées. Je croi en avoir touché quelque choſe, & il ſe trouvera occaſion de parler de lui plus d'une fois.

Il ne contribuoit pas peu à faire paroître les deux autres Porte-Clefs encore moins mauvais qu'ils n'étoient; quoique peut être il n'eſt pas entré de meilleurs Enfans qu'eux à la Ba-

TECA NAZIONALE "VITTORIO EMAN
NAPOLI

pag. 19

Baſtille, pour ſervir les priſonniers. Boutonniere étoit Pariſien, Boutonnier de ſa profeſſion, bon Iſraëlite, ſans fraude ni dol, fort compatiſſant aux miſeres des priſonniers; & je puis dire que les cruautez que l'on a exercées contre moi l'ont attendri, juſqu'à répandre des larmes ſur mes ſouffrances.

Mais Bourgouin particulierement méritoit une autre deſtinée que celle de Porte-Clefs; auſſi ne reſta-t-il pas long-temps à la Baſtille. Il étoit Bourguignon; il avoit ſervi dans les Dragons, où il étoit Maréchal des Logis, quand l'Abbé Giraut qui étoit allé acheter du vin chez l'Oncle de Bourgouin Curé en Bourgogne, l'en retira ſous ombre de lui faire ſa Fortune, & quand il le tint à la Baſtille, il l'attacha au colier de miſere. Mais bien loin d'y contracter la férocité qu'inſpire ce barbare emploi, il étoit civil, honnête, afable, & bienfaiſant, & ſans faire tort à ſes Maîtres, il ſe faiſoit un plaiſir d'obliger tous les priſonniers: je n'en ai pas vû un ſeul qui ne l'aimât tendrement.

J'ai gardé les Directeurs de la conſcience des priſonniers & des priſonnieres, au moins de ceux & de celles qui avoient le malheur de les écouter, pour clore mes Portraits. Aux derniers les Bons.

L'Abbé Giraut Aumônier ordinaire de la Baſtille eſt encore un Provençal que St. Mars avoit amené de l'Iſle de S. Marguerite. L'on diſoit que ſon bon Maître St. Mars n'avoit point d'ame; mais on ſe trompoit fort; car ce charitable Prêtre étoit l'ame de St. Mars, puiſque St. Mars n'étoit animé que par lui, il ne juroit que par lui, il n'écorchoit que par

lui, il ne tyranniſoit que par lui. L'Abbé étoit la Marotte de St. Mars, & St. Mars étoit le Godenot de l'Abbé. *Nervis alienis mobile lignum.* Il n'agiſſoit que par l'Abbé, qui ſouffloit de tous ſes poumons (je me trompe, puiſqu'ils paſſoient pour tous pouris) ſur ce vieux tiſon, pour l'embraſer & lui faire mettre le feu à tout ce qui l'environnoit. Il lui faiſoit connoître que c'étoit l'intention de Dieu, qui ſe ſervoit de ſon pieux miniſtere pour punir les méchans. Ce zelé Aumônier étoit le Gargotier de la Baſtille, quand j'y entrai; mais Corbé le trouvant trop prodigue, ſe ſubſtitua en ſa place pour rétrecir les marmittes, bannir de la cuiſine toutes les caſſeroles, & métamorphoſer le bœuf en vache, que Bernaville encheriſſant ſur lui a trouvé le ſecret de convertir en charogne. L'Aumônier garda toûjours juſqu'à la mort de St. Mars la charge de ſommelier de la Baſtille; & ſi la charité de J. C. lui fit changer l'eau en vin, ce déteſtable Architriclin, pour être en tout Ante-Chriſt, ſans miracle, trouva l'art de changer le vin en eau. Bien loin d'aller conſoler les priſonniers dans leurs Chambres, comme ſon devoir l'y obligeoit, je ne l'ai jamais vû venir qu'une ſeule fois dans la nôtre, le jour precedent d'une viſite que devoit faire M. le Comte de Pontchartrain, mais qu'il ne fit pas, ſe contentant de la faire faire par M. d'Argençon, pour me prier de la part de ſon cher Maître, & m'exhorter chrétiennement de ne pas faire de plaintes contre la mauvaiſe nourriture, & ſur tout de ne pas découvrir qu'on nous laiſſoit paſſer tous les hyvers, ſans voir d'autre

feu

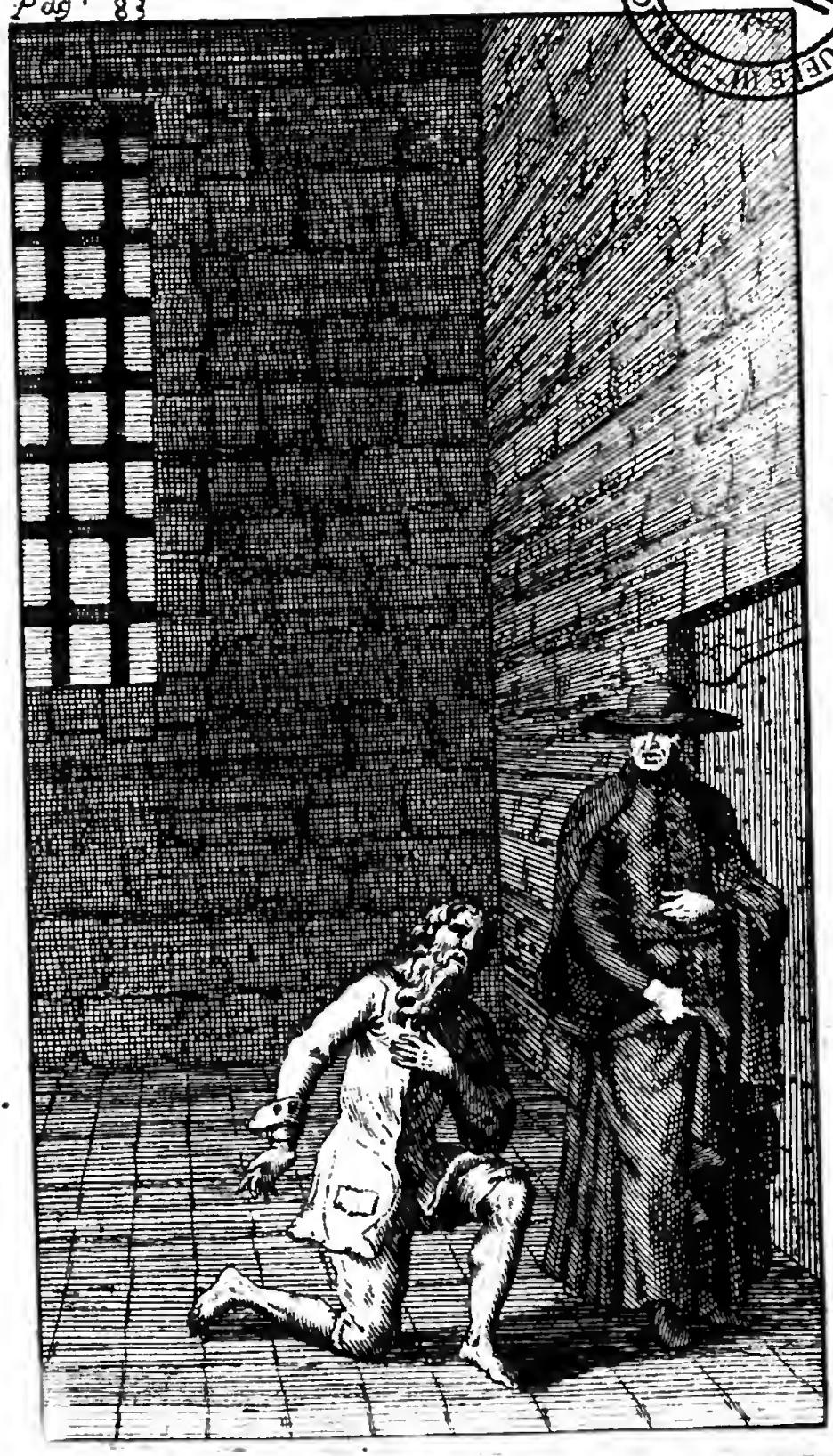
feu que celui d'une très-avare chandelle, me promettant de la part de M. de St. Mars, & me jurant foi de Prêtre, que non-ſeulement on ne me laiſſeroit manquer de rien, mais que tous les deux, prévenus de mon innocence, alloient travailler ſerieuſement à me procurer ma liberté. Je fis ſemblant de le croire : je ne dis mot, voiant que d'Argençon étoit ſeul à faire ſa viſite : je fus cependant encore plus maltraité qu'auparavant. Si il ne viſitoit jamais les priſonniers, il n'en étoit pas de même des priſonnieres, chez leſquelles il étoit toûjours fouré, chez celles au moins qui en valoient la peine. C'eſt une choſe horrible, que d'entendre les abominations que les priſonniers en racontoient, & dont pluſieurs affirmoient avoir été les témoins oculaires. Le jeune M. Schrader de Pec Gentilhomme de la Ville de Hame dans le Pais de Hannovre, fort joly garçon, & d'un mérite diſtingué, m'a proteſté d'avoir vû par des trous qu'il avoit faits à ſon plancher, une Femme nommée Fleury, & une jeune Fille nommée Marton toutes nuës, & ce Bouc execrable, commettre des crimes ſi horribles, que je rougirois d'en ſalir ma plume, & plût-à-Dieu les pouvoir bannir auſſi facilement de ma penſée ; & Corbé partager avec lui ſes infames plaiſirs ; & que tous deux avoient encore corrompu une jeune Damoiſelle nommée Bondy, belle à charmer. Le Frere aîné de M. de Pec, qui fut mis après lui dans la même chambre, & l'Abbé Papaſſaredo Prêtre Italien, ont vû & affirmé la même choſe. Le nommé Jean Alexandre van der Burg Hollandois, qui ſe diſoit d'Amſter-

dam, m'a proteſté que c'étoit une choſe qui n'étoit que trop conſtante, me récitant des circonſtances épouventables, qui étoient ateſtées par quantité d'autres priſonniers dignes de foi. Quand ces infames avoient à leur diſpoſition une Femme, ou une Fille qui leur plaiſoit; ſi elles réſiſtoient à leurs brutalitez, ils la plongeoient dans d'affreux Cachots, pour la faire ſuccomber & la forcer à ſe rendre: ſi elle y acquieſçoit, rien ne lui manquoit. Ces intégres Adminiſtrateurs lui fourniſſoient abondamment les choſes les plus délicieuſes de la vie: le Gibier le plus rare, les vins les plus exquis, les plus belles confitures, la patiſſerie la plus fine; rien ne leur étoit épargné; tout leur étoit donné avec profuſion; enſorte que, quand ſes Amans étoient ſortis, elle en fourniſſoit abondamment tous ſes voiſins, qui étoient ſur ſa tête, & ſous ſes pieds. Le jeune M. Schrader de Pec, qui avoit été ſeul ſur la tête de pluſieurs, & enſuite en compagnie dans le même lieu, m'a juré que la Fleury & Marton avoient réſolu de le faire deſcendre dans leur chambre; & qu'elles avoient demandé à leurs Galants une broche pour rotir leurs Perdrix & leurs Cailles, ſous prétexte de les manger plus chaudes, mais dans la verité pour la prêter à M. Schrader, pour faire un trou dans la cheminée; ce qu'il alloit executer, lors qu'on lui amena pour Compagnons l'Abbé Papaſſaredo & le nommé Nicolas Sandro, très-bon enfant du Village des Hayes d'Avêne du côté du Hainaut, autres témoins oculaires de ces abominations. J'ai eu avec ce dernier une communication dont

je

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Pag. 83



je parlerai dans la ſuite de cette Hiſtoire. Le jour que l'Abbé Papaſſaredo & Sandro entrerent avec M. Schrader au deſſus de ſes Femmes ; elles leur donnerent de quoi faire ſi bonne chere, que Papaſſaredo, qui étoit affamé de longue main, s'emplit tant l'eſtomac qu'il en penſa crever : il mangea tant de confitures, & but tant de vin d'Eſpagne, qu'il ne fit que vomir toute la nuit ; & ſes Compagnons étoient fort embaraſſez à purger leur Chambre de ſon ordure ; car l'odeur du vin & des confitures n'auroit pas manqué de les faire découvrir le lendemain. La diſgreſſion eſt un peu longue, mais très neceſſaire, pour faire connoître l'intégrité de ce pieux & charitable Aumônier, qui étant un Homme de moienne taille, a le viſage fait comme un maſque, de grands yeux creux, un long nez en rabattant à la Boromée, fait en bec de Perroquet, une bouche relevée comme celle d'un More, avec un teint plombé & olivâtre, crachant continuellement, & ſe plaignant ſans ceſſe d'une opreſſion de poitrine. Au reſte d'une propreté Abbatiale ; toûjours le caſtor le plus luſtré, la perruque la plus blonde & la mieux poudrée, le rabat de la bonne faiſeuſe, le plus régulier, ſur lequel la Nonne la plus critique n'auroit pas trouvé la moindre choſe à glozer ; le glan le plus poupin, le bas de ſoie le mieux tiré, & le ſoulier tout des plus mignons. Auſſi nous avons découvert dans la ſuite, comme je le ferai voir qu'il ne s'en tenoit pas à ſes ſeules Poulettes les priſonnieres ; & qu'il étoit encore l'Adonis de certaines Nonnaines qui l'accabloient de preſens & de billets doux, un deſ-

quels le hazard & ſon avarice nous firent tomber entre les mains comme on le verra plus bas.

Le Pere Riquelet de la vénerable Société, ſemble être à ſa mine groſſiere & lourde un Jeſuite tous des plus pinchinats, mais dans le fond il eſt un des plus fins & des plus retors. Les ſubtilitez lui ſortent de tous les côtez; il eſt tout farci de reſtrictions mentales, & doublé de la plus fine étamine. Je ne ſçai ſi c'eſt ſon naturel, ou l'air contagieux de la Baſtille qui le faiſoit mentir; mais il n'a jamais dit la vérité aux priſonniers ſes Enfans ſpirituels, légitimes ou Proſelytes, ce qui l'avoit fait ſurnommer le Bâteleur ſpirituel, ou l'endormeur de Couleuvres. J'ai entendu onze priſonniers ſeparez en trois chambres, ſe faire un raport fidelle de la converſation que chacun en particulier, & ſeparement avoit eûë avec ce bon Pere en un même jour, qui toutes ſe trouvoient differentes & ſe contrarioient quand on en faiſoit le raport des unes aux autres. Jamais il ne regarde un homme en face, toûjours la vûë baiſſée ſur le plancher; & il eſt facile de remarquer la gêne & l'inquiéde où il eſt à chercher des reponſes conformes à ſes intentions, ou à celles des perſonnes qui l'emploient. Il a un grand deffaut; c'eſt qu'il manque de mémoire, qualité ſi neceſſaire à un bon menteur. Pour m'être laiſſé ſeduire à cet Artificieux, par le deſir de ma liberté, & avoir ſimulé d'écouter favorablement cet Impoſteur, je dirai dans la ſuite ce qu'il m'en a couté; car ç'a été ſans doute un de ceux qui a le plus contribué à ma longue détention, & le principal inſtrument de

mes

mes tourmens. Que Dieu lui faſſe miſericorde & le convertiſſe, & tous les méchans. La premiere choſe que les priſonniers diſoient à un Nouveau venu, c'étoit de ſe prendre garde du Pere Riquelet, qui ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de reveler la Confeſſion des priſonniers aux Miniſtres de la Baſtille, comme pluſieurs l'ont malheureuſement éprouvé, & quelques-uns me l'ont affirmé ſur tout ce qu'ils avoient de plus ſacré.

Je devrois encore ici dire quelque choſe du nommé la France, mais j'attends à le faire quand je le mettrai ſur la Scéne, où il a joüé un perſonnage tout des plus cruels.

J'ai déja dit que je demeurai dans la chambre de la ſeconde de la Chapelle depuis le 16. du Mois de Mai 1702. jour de mon empriſonnement, juſqu'au 31. de Juillet ſuivant. Pendant ce temps là il ne ſe paſſa rien de conſidérable qui pût parvenir à ma connoiſſance, puiſqu'il n'étoit permis qu'aux mouches, aux rats, & à mes Tyrans de me viſiter. J'entendois tous les ſoirs régulierement un bruit ſourd, comme ſi l'on eût refrapé de la monnoie à la Baſtille. Ce bruit, qui ſembloit venir comme des ſouterrains du Jardin, commençoit juſtement à dix heures & demie du ſoir, & duroit juſqu'à une heure preciſe. C'étoit la même cadence, le même intervale, le même bruit, & tous les mouvemens d'un balancier, & qui continuoit tous les jours ſans interruption, excepté le Dimanche; & j'ai cru, ou qu'ils faiſoient de la Fauſſe monnoie, ou du moins qu'ils remarquoient les eſpeces. Ils étoient aſſez avares & aſſez méchans pour ajoûter ce crime à tous ceux qu'ils commettoient.

toient. Il y eut auſſi un Sergeant de la Compagnie qui tomba du Coridor dans le foſſe, & ſe tua. J'avois deſſein d'avertir les Officiers, que les Ouvriers qui travailloient depuis quelques jours au Coridor, avoient ſi mal diſpoſé leurs planches, que ceux qui paſſeroient deſſus courroient riſque de ſe bleſſer, mais malheureuſement ce fut le Major qui vint me voir ſouper, & il étoit ſi yvre que jamais je ne pûs lui faire entendre raiſon. Sur les onze heures du ſoir j'entendis le Sergeant, qui demanda à la Sentinelle s'il pouvoit paſſer ſans hazard ſur la planche. Oüi, lui dit le Soldat, pourvû que vous preniez du côté de la muraille; c'étoit juſtement le mauvais endroit, aparemment qu'il vouloit ſe venger de quelques coups de manche de hallebarde; & comme j'avois très-diſtinctement entendu ce dangereux Conſeil, je me levai au plus vite pour lui dire de n'en rien faire: mais dans l'inſtant que j'ouvrois ma fenêtre en lui criant de paſſer de l'autre côté; j'entendis la planche qui lui manqua ſous les pieds, & le pauvre Homme tomber dans le foſſe, de la hauteur de plus de trente ſix pieds, où je l'exhortai de mon mieux de demander pardon à Dieu de ſes fautes, & de lui recommander ſon ame. Ils furent très-long-temps avant que de le ſecourir, & l'enleverent avec beaucoup de difficulté; car pour deſcendre dans le foſſe il n'y a qu'un eſcalier tournant, où un homme libre a aſſez de peine à paſſer. Deux jours après il mourut tout briſé, dans des douleurs très-aiguës, comme me le dit le Major. Il m'affirma que le Gouverneur en avoit beaucoup de chagrin, puiſque le mort étoit un Gen-

Gentilhomme d'un mérite diſtingué, très brave Officier, & fort aimé des Soldats. Il n'y avoit que ce dernier article qui fût véritable; car cet infortuné Sergeant, étoit un pauvre Tailleur de ſa profeſſion, qui habilloit les Priſonniers, parce qu'ils le ſont tous aux dépens du Roi, quand ils n'ont pas la liberté d'écrire chez eux; & le Gouverneur lui avoit accordé ſa hallebarde, quoiqu'il n'eût jamais ſervi, pour avoir ſes façons d'habits à meilleur marché. Je dirai, par parentheſe, que ce Coridor qui n'eſt que de bois, & qui tourne tout au tour de la Baſtille, coûte plus au Roi à entretenir, que s'il l'avoit fait bâtir de marbre de Paros, ou de Granit; car il y a tous les Ans une quantité conſiderable d'Ouvriers à y travailler. Le Roi en eſt la dupe; mais qu'importe? Les Officiers y trouvent leur compte, & les Ouvriers auſſi.

J'entendis dans la ſuite qu'il y avoit des priſonniers dans une Chambre qui étoit au deſſus de la mienne; j'eus beau leur donner des ſignaux, & fraper contre le plancher, avec un morceau des fonds de mon lit, je ne pûs les obliger à percer le plancher, pour me parler. J'ai pourtant ſçû depuis que c'étoit un Kouakre nommé M. de Brunsfidelds Anglois, qui avoit ſuivi le Roi Jacques, qui étoit dans cette Chambre avec le Curé de Lery, comme ce dernier me l'a dit cinq ou ſix Mois après.

Un ſoir que j'étois couché & que je dormois tranquilement, malgré l'horreur du lieu où je repoſois, & la dureté de mon grabat, je fus réveillé par le fracas des verroux, à minuit; & tout d'un coup je vis entrer le

Major

Major yvre à ſon ordinaire, qui me demanda tout en fureur, d'où vient que je chantois en langue étrangere? que le Gouverneur en vouloit ſçavoir la raiſon, & que la Sentinelle m'avoit entendu chanter en Anglois. Je lui dis, qu'outre que la ſituation où il me trouvoit lui pouvoit ſervir de réponſe, que je ne pouvois pas comprendre, comment un homme pouvoit chanter dans l'Enfer; & qu'à peine pouvois-je demander mes neceſſitez, en Anglois. J'ai cependant bien entendu chanter depuis, & par des Gens tout d'un autre caractere que des Chanteurs de l'Opera, ce qui n'a pas été une de mes moindres peines. Ru qui l'accompagnoit, encore qu'il ne fût pas plus raiſonnable que lui, quoique moins plein de vin, lui affirma qu'il ſe méprenoit, auſſi bien que la Sentinelle, qui avoit pris une Chambre pour l'autre, & qu'il ſe doutoit bien qui étoit celui qui avoit chanté. En effet j'ai ſçû depuis que c'étoit le Kouakre. Ils refermerent les Portes, & me laiſſerent rêver à cette biſare avanture.

Toute mon occupation dans cette Chambre, fut de me réconcilier ſincerement avec le ſuprême Souverain; d'aprofondir mon néant, de repaſſer les égaremens de ma jeuneſſe, pour les déteſter du plus profond de mon cœur; de me conſacrer entierement à Dieu, & de prendre des fermes réſolutions pour diriger à l'avenir tous les actes de ma vie, au niveau de ſes divines loix; de l'avoir toûjours preſent devant mes yeux, & de lui dévoüer juſqu'à mes moindres penſées. Je pris une habitude de ne commencer aucûne action, quelque legere qu'elle fût, ſans lui avoir

avoir auparavant demandé ſes lumieres, pour l'executer ſelon ſon bon plaiſir. Le matin, en m'éveillant, je prévenois promptement mes penſées, pour lui en offrir les prémices; & c'eſt toûjours ce que j'ai conſtamment accompli depuis: & j'en ai retiré, & j'en retire encore tous les jours de très grands avantages. Les Perſonnes de piété, ne ſeront peut-être pas fâchées de voir à quoi j'emploiois le temps dans ma priſon; & de quelles limes je me ſervois, pour limer mes fers, & le fruit que je retirois de mes méditations. Voici quelques Sonnets que j'écrivis contre les murs de ma Chambre, & qui n'ont pas heureuſement échapé de ma mémoire, par l'habitude que je me ſais fait de les répeter tous les jours de ma priſon.

Sonnet Chrétien, en forme de Priere pour le Matin.

Fais qu'en ouvrant les yeux, je t'ouvre auſſi mon ame,
Embraſe là, Seigneur, des feux de ton amour;
Et puis que ta bonté m'accorde encor ce jour,
Empêche que le vice en corrompe la trame.

Que j'aime les Vertus qu'un Monde aveugle blâme;
Que la crainte & l'eſpoir m'animent tour à tour:
Que ſans ceſſe occupé des charmes de ta Cour,
Mon cœur élance au Ciel les torrens de ſa flâme.

Arrache de mon ſein l'orgüeil, la vanité;
Que j'aſpire à ta gloire, avec humilité?
Que ta main me conduiſe, & que la Foi m'éclaire.

Que

Que je beniſſe en paix la rigueur de mon ſort ;
Que chaque acte aujourd'hui me prépare à la mort ;
Et que mon ſeul deſir ſoit celui de te plaire.

Sonnet, en forme de Priere, pour le Soir. En Bouts-rimez.

Je ferme, ô Dieu, mes yeux, & je t'ouvre . . mon ame ;
Dans les bras du ſommeil fais veiller mon . . amour ;
Que la nuit du péché faſſe place au grand . . jour,
Dont le temps ne pourra jamais uſer . . la trame.

Aujourd'hui j'ai péché, j'en mérite le . . . blâme ;
Excite ma douleur, par un heureux re- . . tour :
Que je rentre au ſentier qui conduit à . . ta Cour ;
Qu'à force de ſoupirs je rallume ma . . flâme.

Je déteſte à tes pieds . . l'orgüeil, la vanité ;
Je veux à ton exemple aimer l' . . . humilité ;
Dans l'ombre de la nuit, que ta grace . . m'éclaire.

Ta juſtice en ce lit peut terminer . . mon ſort,
Et joindre mon ſommeil au ſommeil de . . la mort ;
Je mourrai ſatisfait, ſi ma mort peut . . . te plaire.

Autre Sonnet, en forme de Priere pour le Matin.

Ouvrant les yeux, Seigneur, mon ame eſt ébloüie
De l'auguſte clarté qui diſſipe la nuit :
Je t'offre cet inſtant & tous ceux de ma vie ;
Purge moi du poiſon qui cent fois m'a ſéduit.
J'adore,

J'adore, humilié, ta Grandeur infinie ;
Je veux par ton amour ſans ceſſe être conduit :
Si j'oſai t'offenſer, que ta bonté l'oublie ;
Car privé de ta grace où ſerois-je réduit ?

Arrache de mon ſein tous les deſirs frivoles ;
Eleve ma penſée ; anime mes paroles ;
Soutiens ma Foi fragile ; excite ma langueur.

Que je ſouffre tes coups ſans murmure, ſans plainte :
Fais moi ſuivre tes Loix ; fais moi vivre en ta crainte :
Fais fondre avec ton feu la glace de mon cœur.

Autre Sonnet, ſur le même ſujet en Bouts-rimez.

De mille enchantemens vois mon ame . . ébloüie,
Fais moi ſortir, Seigneur, de la terrible . . nuit
Où l'Ennemi cruel a fait languir . . . ma vie :
Soleil pur, fais moi voir l'erreur qui . . m'a ſéduit.

D'un forfait infini, la peine eſt . . . infinie :
Je tremble au bord du gouffre où l'orgüeil m'a . . conduit :
Ne permets pas, ô Dieu ! qu'en ce jour je t'. . oublie,
Peins à mes yeux l'horreur où l'injuſte eſt . . réduit.

Que j'abhore le Monde & ſes pompes . . frivoles :
Dévoile moi le ſens de tes ſaintes . . . paroles,
Si mon cœur s'aſſoupit, réveille ſa . . langueur.

Si je meurs dans les fers, que j'y vive . . . ſans plainte ;
Perce un ſein criminel des fléches de . . . ta crainte ;
Du feu de ton amour daigne enflâmer . . mon cœur.

Sonnet

Sonnet, en forme de Priere, pour le Soir.

Sur les mêmes Bouts-rimez.

Du faux jour du péché . . mon ame eſt ébloüie
Son éclat éclipſé me fait craindre . . . la nuit,
Ce terme redouté qui doit borner . . . ma vie:
Pardonne moi, Seigneur, l'erreur qui . . m'a ſéduit.

J'adore en me couchant . . ta Grandeur infinie:
J'aſpire à ce grand jour où la Foi nous . . . conduit.
Hélas! qu'elle eſt la fin d'un Pécheur qui t' . . oublie?
Et ſi tu m'oubliois, où ſerois-je . . . réduit?

Banni de mon ſommeil tous les ſonges . frivoles;
Peut être ſont-ce ici les dernieres . . . paroles
Que ma bouche t'adreſſe avec trop de . . langueur.

Que ne puis-je mêler mes pleurs avec ma . plainte!
Regarde avec pitié le ſujet de ma . . crainte;
Accorde ton amour aux élans . . de mon cœur.

Autre Sonnet, ſur le même ſujet.

Sur les mêmes Bouts-rimez.

Ne ſouffre pas, Seigneur, que mon ame . ébloüie
Des ombres du péché paſſe à l'affreuſe . . nuit;
Ni qu'un ſommeil fatal le dernier . . de ma vie,
Me livre à l'Impoſteur . . qui cent fois m'a ſéduit.

Mon

Mon crime eſt infini, mais ta grace . . infinie
M'arrache de l'abîme où l'erreur nous . . conduit;
Je la ſens qui m'éveille alors que je t' . . . oublie,
Et me fait voir l'état où l'ingrat eſt . . . réduit.

A tes pieds proſterné, de cent choſes . . frivoles,
De mille égaremens, d'indiſcrettes . . . . paroles,
Je m'accuſe confus avec trop de . . . langueur.

Anime mes ſoupirs; écoute ma com- . plainte;
Fais ſucceder l'amour à ma trop juſte . . . crainte;
Quand je dors dans tes bras, viens veiller dans . . mon cœur.

Un jour que je réflechiſſois aux caprices de la Fortune, & que je faiſois un paralelle de l'éclat pompeux où M. Chamillart étoit élevé, avec l'état humiliant où je me voiois réduit, contre toutes les tendres & obligeantes promeſſes qu'il m'avoit faites, de me procurer un établiſſement ſolide, je fis cette Epigramme.

L'Illuſtre Chamillart m'accordoit ſa tendreſſe,
Lors qu'un heureux éclat brilloit dans ma Maiſon;
La Fortune l'éleve, autant qu'elle m'abaiſſe,
Car il eſt fait Miniſtre, & je ſuis en Priſon.

Cependant, diſois-je, un moment après, quelle eſt cette élevation? qu'elle eſt ébloüiſſante! qu'elle eſt fragile! qu'elle eſt inconſtante! qu'elle eſt onéreuſe! où me conduiroit-elle, ſi c'étoit mon état? peut-être dans une éternité malheureuſe! où me conduiront mes ſouffrances? ſans doute dans une éternité bien-

bien-heureuſe, ſi j'en fais un bon uſage ! après tout nul n'eſt malheureux en cette vie, que celui qui le croit être : & rien ne peut troubler celui qui cherche ſon unique bonheur dans la volonté de Dieu. Saint Paul étoit plus heureux dans ſes chaînes, que l'Empereur qui l'en chargeoit ne l'étoit ſur ſon trône. *Fortuna miſerrima tuta eſt*, diſoit Ovide.

Comme je rapellois dans mon idée tous les morceaux de Poëſie que j'avois vû dans le Monde, & qui n'étoient pas encore échapez à ma mémoire, comme ils ont fait depuis ; car alors je l'avois parfaitement heureuſe, & je l'ai conſervée telle juſqu'à l'âge de cinquante ans ; mais ſoit que la Nature épuiſée par tant de travaux que j'ai ſoufferts, ſoit que l'activité avec laquelle j'ai travaillé en Proſe & en Vers pendant plus d'onze ans l'ait énervée, je l'ai preſqu'entierement perduë, & peu s'en eſt fallu que je n'aye eu le même malheur de Corvinus : en repaſſant, dis-je, le Sonnet de M. Lombard Miniſtre à Midelbourg, qui eſt très-beau, quoiqu'irrégulier ; je voulus eſſayer d'en faire un ſur la même matiere. Voici le ſien.

Sonnet de M. Lombart ſur le Tabac.

Doux charme de ma ſolitude,
Brulante pippe, ardant fourneau
Qui purge d'humeur mon cerveau,
Et mon eſprit d'inquiétude,

Tabac dont mon ame eſt ravie,
Lors que je te vois perdre en l'air

Auſſi

Auſſi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de ma vie.

Je remets dans mon ſouvenir,
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée:

Et tout confus je m'aperçoi,
Qu'en courant après ta fumée,
Je paſſe de même que toi.

Voici le mien.

Sonnet Chrétien ſur le Tabac.

Tabac, précieux foin, amuſante fumée
Tu mets devant mes yeux l'image de la mort;
Ton herbe, en diſtilant la vapeur qui m'endort,
Dans ce creuſet fragile eſt bien-tôt conſumée.

Qu'eſt-ce que nôtre vie? une cendre animée;
Elle s'évanouit après un foible effort;
Nôtre corps ſe diſſous, l'eſprit prend ſon eſſort,
Et laiſſe ce fumier dont nôtre ame eſt charmée.

Subtile exhalaiſon qui s'évapore en l'air,
Tu montres que nos jours paſſent comme un éclair;
Le temps nous les ravit d'une vîteſſe extrême.

Ton charbon embraſé ſemble dire tout bas:
Tu t'éteins comme moi, tu finiras de même,
Mais ſi ton corps périt, ton ame ne meurt pas.

J'ai bien des fois repaſſé les beaux Vers ſuivans, & j'ai eu tout le temps de regretter la faute

fante que j'avois faite de ne les pas mettre en pratique dans le Monde.

Stet quicunque volet potens
Aulæ limine Lubrico ;
Me dulcis saturet quies :
Obscuro positus loco
Lene perfruar otio.
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluet.
Sic cum transierint mei
Nullo cum strepitu dies ,
Plebejus moriar Senex.
Illi mors gravis incubat ,
Qui nimis notus omnibus ,
Ignotus moritur sibi.

En voici une imitation qui m'a paru très-belle , & sur laquelle je fis les Bouts-rimez suivants , qui me semblerent convenir assez bien au déplorable état où je me voiois réduit.

SONNET.

S'éleve qui voudra , par force , ou par adresse
Jusqu'au sommet glissant des Grandeurs de la Cour ;
Moi je veux , sans quitter mon aimable séjour ,
Loin du Monde & du bruit rechercher la Sagesse.

Là , sans crainte des Grands , sans faste , sans tristesse ,
Mes yeux , après la nuit , verront naître le jour :
Je verrai les saisons se suivre tour à tour ,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainſi

Ainſi lorſque le ſort viendra rompre le cours
Des bien-heureux momens qui compoſent mes jours,
Je mourai chargé d'ans, inconnu ſolitaire.

Qu'un Homme eſt miſérable, à l'heure du trépas,
Lors qu'aiant négligé le ſeul point neceſſaire,
Il meurt connu de tous, & ne ſe connoît pas.

Sonnet en Bouts-rimez.

Il faut bien de l'eſprit, il faut bien de l' . adreſſe
Pour éviter les laqs que l'on tend à . . . la cour;
Elle m'a vendu cher ſon ſéduiſant . . . . ſéjour;
Charmé de ſes attraits, je manque de . . . ſageſſe.

Ses plaiſirs m'ont plongé dans l'affreuſe . triſteſſe;
Et ſon brillant éclat m'a fait perdre . . . le jour;
Du Louvre j'ai tombé dans une obſcure . . Tour,
Où je vois tous les maux prevenir ma . . vieilleſſe.

Les remords, les chagrins, pour en ourdir . . .
le cours,
En tranſports, en combats ſont écouler mes . . jours,
Et changent en tombeau mon Antre . . ſolitaire.

Car qu'eſt-ce que ma vie? un éternel . . trepas;
On me la laiſſe ici, comme un mal . . . neceſſaire
Pour ſouffrir mille morts, & pour n'en mourir . pas.

Ce fut dans ce triſte lieu que je commençai à compoſer mon Poëme de l'Amour & de l'Amitié, que dans la ſuite j'ai pouſſé juſqu'à ſix mille Vers, que mes barbares Tyrans m'ont ravi, auſſi-bien que mes autres Ouvrages, dont la perte m'a été plus ſenſible, que

tous les tourmens que j'ai ſoufferts dans ma priſon, quelqu'exceſſifs qu'ils ayent été : car ce que j'en ai ſauvé n'aproche pas de ceux que j'ai perdus ; j'avois encore tout mon feu quand je les ai compoſez, & plus d'onze ans de Baſtille l'ont bien étouffé, pour ne pas dire entierement éteint. Ce Poëme étoit ce que j'ai fait de moins mauvais en ma vie ; auſſi l'avois-je compoſé en vuë de ma Chere Epouſe, dont le précieux ſouvenir ſembloit m'en avoir dicté les plus tendres endroits.

Le Sonnet de des Bareaux eſt trop beau, trop célebre, & me convient trop bien, pour le laiſſer ſans Bouts-rimez : je ſçai qu'on en a fait pluſieurs qui valent, ſans doute, mieux que le mien, cependant je le donne tel qu'il eſt.

SONNET.

Le Pécheur s'accuſant devant Dieu.

Seigneur tes jugemens ſont remplis d'équité ;
Toûjours tu prends plaiſir à nous être propice ;
Mais j'ai fait tant de mal, que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner, ſans choquer ta juſtice.

Oüi, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſuplice :
Ton interêt s'opoſe à ma felicité,
Et ta Clémence même attend que je periſſe.

Contente ton deſir, puis qu'il t'eſt glorieux ;
Offenſe toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frape, il eſt temps, rends moi Guerre pour Guerre.

J'adore

J'adore en expirant la raiſon qui t'aigrit
Mais deſſus quel endroit peut tomber ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt.

Sonnet en Bouts-rimez.

Dieu répond au Pécheur.

Puiſque mes . . jugemens ſont remplis d'équité,
Au Pécheur penitent je veux . . . être propice :
Il eſt vrai que ton crime a laſſé ma . . . bonté ;
Mais je puis pardonner, ſans choquer ma . . juſtice.

Oüi, quoique la grandeur de ton . . impiété
Ne laiſſe à mon courroux . . que le choix du ſuplice ;
Tes cris, qui m'ont fléchi ſont ta . . . félicité,
Mon Amour ne veut pas qu'un cœur contrit . pér-iſſe.

Toûjours de faire grace il me fut . . glorieux ;
Je ſuis touché des pleurs qui coulent de tes . . yeux :
Au ſeul impenitent je déclare la . . . Guerre.

Un ſoupir m'adoucit, ſi le péché m' . . . aigrit,
Mon Fils qui te reclame arrête mon . . tonnerre ;
Que puis-je refuſer au ſang de Jeſus-Chriſt ?

Je fis encore quantité d'autres Vers dans cette Premiere Chambre, mais outre qu'il ne m'en ſouvient plus, il eſt temps de paſſer à une autre Scéne, car ſi j'emploiois autant de temps à toutes les autres, je craindrois d'abuſer de la patience de ceux qui voudront bien ſe donner la peine de lire cette Hiſtoire.

Il y avoit deux Mois & demi juſtes que j'é-

tois dans la ſeconde de la Chapelle, lorſque le lundi 31. jour de Juillet, ſur les trois heures après midi, après le vacarme ordinaire des clefs, des verroux, des portes, & des écos, je vis entrer dans ma chambre le Major accompagné de Ru, & d'un autre viſage qui m'étoit inconnu. Roſarge, après ſes burleſques reverences, dont il n'étoit pas avare, me dit de m'habiller. Quoi! lui dis-je, Monſieur, eſt-ce que ma liberté eſt venuë? Non, Monſieur, reprit-il, c'eſt un petit changement, un petit changement, par ordre de Mr. le Gouverneur qui veut faire reblanchir vôtre chambre. Pendant que je quittai ma robe de chambre pour m'habiller, les deux aſſiſtans du Major ſe ſaiſirent de mes hardes, & lui me donna la main avec une gravité riſible, pour ſortir de la chambre & deſcendre l'eſcalier: on ferma la porte & pendant tout le reſte de ma priſon, je n'ai pas rentré dans cette Tour. On me fit traverſer la Cour, où je ne vis perſonne, ſans me dire où l'on me menoit. Le Major ouvrit la porte d'une autre Tour, dite la Bertaudiere, comme je l'ai apris depuis, & après avoir monté environ vingt-cinq à trente marches, on me fit entrer dans un lieu, où l'on ne voioit goute. Je voulus demander au Major ce que j'avois fait à Mr. le Gouverneur, pour me mettre dans un lieu ſi affreux, mais ſans vouloir me répondre un ſeul mot, on jetta mes hardes dans l'embraſure d'un creneau, & l'on ferma promptement la porte ſur moi. Je me mis à rêver ſur cette avanture, ſans m'allarmer cependant. C'étoit un petit réduit Octogone large environ de douze à treize pieds en tous

ſens

ſens, & à peu près de la même hauteur. Il y avoit un pied d'ordure ſur le plancher, qui empêchoit de voir qu'il étoit de plâtre; tous les creneaux étoient bouchez, à la réſerve de deux qui étoient grillez. Ces creneaux étoient du côté de la chambre larges de deux pieds, & alloient toûjours en diminuant en cône, dans l'épaiſſeur du mur juſqu'à l'extrémité, qui du côté du foſſé n'avoit pas demi pied d'ouverture & par ce même côté, étoient fermez d'un treillis de fil de fer fort ſerré; comme c'étoit à travers de ce treillis que venoit le jour, qui étoit encore obſcurci par cette épaiſſeur de mur, qui de ce côté a dix pieds, par la grille, & par une fenêtre qui fermoit au dedans de la chambre à volet, garni d'un verre très-épais, & très-ſale, il étoit ſi foible, que quand il entroit dans la chambre, à peine ſervoit il à faire diſtinguer les objets, & ne formoit qu'un faux jour: en ſorte qu'il falloit s'apuier ſur le creneau, pour pouvoir lire quand le Soleil donnoit à plomb, & que très-ſouvent au mois d'Août il a fallu allumer de la chandelle pour m'éclairer à dîner. Les murs de la chambre étoient très-ſalles & gâtez d'ordure. Ce qu'il y avoit de plus propre, c'étoit un plafond de plâtre très-uni & très blanc. Pour tout meuble il n'y avoit qu'une petite table pliante très vieille & rompuë, & une petite chaiſe enfoncée de paille, ſi diſloquée, qu'à peine pouvoit on s'aſſoir deſſus. La chambre étoit ſi pleine de puces, que dans un inſtant j'en fus tout couvert, & que mes habits en ſembloient tout noircis. Pour me conſoler de l'incommodité que me cauſoient ces inſec-

tes, Ru me dit, dans la ſuite, que cela provenoit de ce que le priſonnier qui en venoit de ſortir, piſſoit ſans façon contre les murs: ils étoient tapiſſez des noms de quantité de priſonniers. Voici ceux que j'ai pû retenir. Marc Linch Capitaine Irlandois arrêté le 25. Juin 1699. & amené ici ſans ſçavoir pourquoi: c'étoit un fort brave & joli homme, comme je le dirai dans la ſuite, car j'aurai bien ſujet de parler de lui. Pierre Linck de Lintz en Aûtriche. Jean Caſtel des Sevénes: il avoit écrit contre la porte & le mur. Jean Caſtel de St. Hypolite dans les Sevénes de la Religion Prétenduë Réformée, amené ici ſans ſçavoir pourquoi. François Doublet. F. Poirot Maître d'Hôtel de Mr le Duc de Chevreuſe; & pluſieurs autres qui me ſont échapez de la mémoire. Sur les ſept heures Ru m'aporta un petit lit de Camp de ſangles, un petit matelats, un travers de lit garni de plumes, une méchante couverture verte toute percée, & ſi pleine d'une épouventable vermine, que j'ai eu bien de la peine à l'en purger, & une paire de draps blancs. Je puis proteſter que je fus aſſailli des quatre Mandians, qui me firent beaucoup ſouffrir. J'aurois bien voulu les renvoyer dans les Convens leurs véritables domiciles. C'étoit pour la premiere fois de ma vie que j'étois affligé de ces vilains hôtes, & par la grace de Dieu ça été la derniere, car je n'en ai pas été incommodé d'un ſeul depuis, pendant tout le reſte de ma priſon. Je fis de grandes plaintes au Porte-clefs de la maniere indigne dont j'étois traité; je le priai de me dire ce que j'avois fait à Mr le Gouverneur, pour être

outra-

outragé de la ſorte, & s'il voudroit faire coucher un de ſes Laquais ſur un lit auſſi meſquin que celui qu'on me donnoit ? Pour toute raiſon, il me dit de prendre patience, & que c'étoit pour mon avantage que l'on en uſoit ainſi. Il referma promptement la porte, & me laiſſa moraliſer tout à mon aiſe ſur l'état pitoyable, où je me voiois réduit. Ce fut le Suprême Conſolateur qui me fit porter en paix un revers ſi funeſte : je lui conſacrai cette croix, & je le conjurai de me donner la force dont j'avois beſoin pour la porter conſtamment. Sur les neuf heures du ſoir Ru m'aporta un très-méchant ſoupé & m'alluma ma chandelle, car j'en avois encore deux des quatre qu'il m'avoit aportées la premiere fois. Il n'y avoit point d'Officier avec Ru ; aparemment pour s'épargner les reproches que je n'aurois pas manqué de lui faire ſur ſa mauvaiſe chere, ſur ma chambre, qu'on apelle en ce lieu un cachot clair, & ſur l'irregularité de mes meubles.

Je ſoupai très mal, & je couchai encore plus mal ; car outre les mauvais hôtes qui me tourmentoient, & qui ne me permirent pas de fermer l'œil pendant toute la nuit, la puanteur de la chambre étoit inſuportable ; à chaque quart d'heure de la nuit la Sentinelle ſonnoit une cloche qui étoit ſi proche de ma chambre que je croiois l'avoir dans les oreilles, auſſi bien que le qui va là des Sentinelles, qui hurloient d'une maniere épouventable ; & pendant tout le temps que je reſtai dans cette chambre, ſçavoir depuis le 31. Juillet juſqu'au 28. Septembre, je ne pus obtenir un balai pour nétoyer mon cachot. Ajoûtez à cela

que depuis le jour précedent de mon empriſonnement je n'avois pas changé de chemiſe, & que je n'en changeai que le 21. Novembre enſuivant : celle que j'avois ſur le corps qui étoit très fine, devint toute brune ; & cependant elle ne pourit pas ; & après l'avoir fait bien blanchir, elle m'a ſervi encore plus de quatre ans, moiennant les réparations que j'apris à y faire, ce qui eſt une des principales occupations des priſonniers. Ce qu'il y a de réjouiſſant dans cette affaire, c'eſt qu'ils avoient une quantité de très beau linge à moi: car le ſamedi avant mon empriſonnement j'avois donné ce que j'avois de linge ſale à ma Blanchiſſeuſe à Verſailles ; & ayant fait entendre à Corbé qu'il étoit très-beau, avec des dentelles très-fines, & des Malines toutes des plus belles ; il en prit un mémoire, l'envoya à Verſailles : fit aporter mon linge, au moins ce que j'en avois mis entre les mains de ma Blanchiſſeuſe ; m'en fit ſigner la réception environ le 8. Juin, & le garda juſqu'au 21. Novembre, qu'il me le rendit à moitié uſé, quoique je l'euſſe fait faire, un peu avant que d'être arrêté. Dix fois au moins je lui ai vû porter mon linge : je reconnoiſſois mes chemiſes & mes cravattes ſur lui, pendant que j'étois ſalle comme un Ramonneur ; & quand je le menaçois de fraper à la porte, pour m'en plaindre au Gouverneur, il me menaçoit à ſon tour de me faire mettre aux fers dans un cachot. A la fin lui & Ru m'ont pillé tout ce que j'en avois de plus beau, & m'ont uſé le reſte ; car vingt fois j'en ai reconnu ſur Ru, qui en étoit quitte pour en rire de tout ſon cœur, & dire qu'il me le rendroit. Quand je lui en

en donnois à blanchir toûjours la plus belle piéce avoit été perduë au blanchiſſage : ou il m'épargnoit le ſoin de la lui demander deux fois, en me diſant qu'un Fripon étoit entré dans ſa chambre, qui me l'avoit volée, c'étoit peut-être la ſeule choſe, qu'il m'a ditte de véritable. Ru m'a affirmé pluſieurs fois que mon linge avoit fait beaucoup de plaiſir & d'honneur à Corbé ; car il n'en avoit pas un morceau ; & il lui a reproché devant moi, qu'il n'avoit qu'une chemiſe, quand il entra dans la Baſtille, & qu'il fallut qu'il lui en prêtât une des ſiennes pour en changer.

Je deſcends dans ces particularitez pour faire voir juſqu'où ces gens pouſſoient leur leſine, leur friponnerie & leur barbarie envers les priſonniers. Car qui a-t-il de plus dur que de laiſſer un homme ſans changer de linge pendant plus de ſix mois, quand ils en ont une quantité conſidérable à lui ! Mon occupation donc fut d'aller exactement à la chaſſe, & je fis un ſi grand carnage de gibier vorace, que je le détruiſis ſans qu'il en reſtât une ſeule piece d'aucune eſpece.

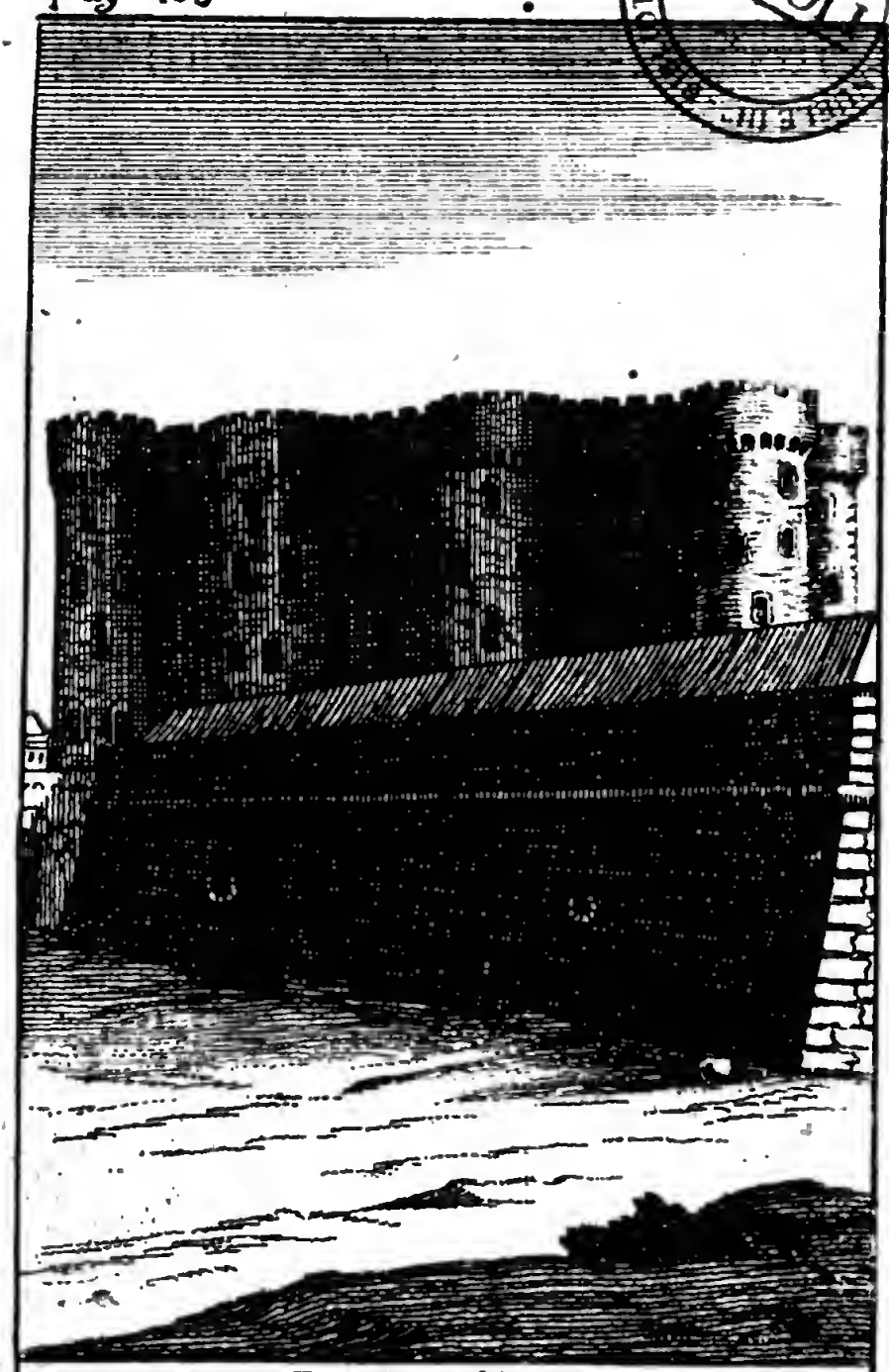
Quand le Porte clefs aporta à manger dans nôtre Tour, j'écoutai, & je reconnus qu'il entroit dans ſept apartemens, trois au deſſous du mien, & trois au deſſus ; & j'ai apris depuis qu'il y a dans cette Tour, qui eſt double, deux cachots obſcurs les uns ſur les autres : celui d'enbas eſt tout des plus cruels. J'ai été mis dans un pareil, dans la Tour de la Liberté. La premiere chambre au deſſous de la mienne étoit pareille à celle où j'étois : il n'y en a que quatre ſemblables dans la Baſtille ; ſçavoir la premiere & la ſe-

conde de la Tour de la Bertaudiere, & la premiere & la ſeconde de la Tour de la Baziniere. J'ai fait le plan de la mienne qui peut donner une idée des trois autres. La chambre au deſſus de la mienne s'apelloit la troiſiéme; j'ai ſçû qu'elle étoit aſſez belle & bien éclairée, auſſi bien que la quatriéme; & enfin la colotte. (L'on apelle ainſi les plus hauts & derniers étages des Tours, qui effectivement aboutiſſent en forme de calottes) comme j'y ai été, je me reſerve à en faire la deſcription un peu plus bas. L'on m'a affirmé que toutes les calottes ſont de la même façon : pour les chambres elles ſont toutes differentes. De l'autre côté de l'eſcalier de cette même Tour, l'on m'a encore dit qu'il y avoit quatre chambres & une colotte ſemblables à celles que je viens de décrire, c'eſt de quoi je ne me ſuis jamais pû bien éclaircir.

Puiſque j'ai donné un plan de la Tour de la Bertaudiere, je veux donner de ſuite celui de toute la Baſtille; ce lieu ſi fameux & ſi redouté, non ſeulement des François, mais encore des Etrangers, mérite bien que j'en faſſe la deſcription.

C'étoit autrefois la Porte de Paris par où l'on paſſoit pour aller au Faux-bourg St. Antoine; mais Huges d'Aubriot Bourguignon, qui par la faveur du Duc de Bourgogne s'avança beaucoup à la Cour de France, où il eut le ſoin des Finances, & fut Prevôt des Marchands de Paris, la changea en Baſtile, dont il poſa les fondemens le 23. Avril 1369, ſelon du Tillet, par ordre de Charles V. Après avoir fait achever cet énorme Edifice,

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



La Bastille
Que tout tremble a l'aspect du Tipe des Enfers
Où Preside un Tiran plus mechant que le Diable,
Car Satan ne punit la bas que le coupable,
Et Bernaville ici tient l'Innocent aux fers

ſace, il fut le premier qui y fut enfermé : car il fut à la pourſuite du Clergé, condamné à finir ſes jours entre quatre murailles, pour crime d'impiété & d'hereſie, & pour s'être montré cruel Ennemi de l'Univerſité. Des ſeditieux qu'on nomma Maillotins, qui s'eleverent contre les impôts au commencement du Régne de Charles VI. L'an 1381. ſous un Chef nommé Caboche écorcheur, briſerent les priſons, & en firent ſortir cet Aubriot, qu'ils choiſirent pour leur Capitaine. Mais il les quitta dès le ſoir même du jour qu'ils le mirent en liberté, & prit la fuite en ſon païs de Bourgogne, où il mourut peu de temps après. Les Auteurs de ce temps là diſent que Hugues d'Aubriot avoit tenu un grand rang à la Cour, & qu'outre la Baſtille il avoit fait faire de beaux édifices à Paris, comme le Pont S. Michel, qui étoit alors de bois, le Petit-Pont de Pierre, le Petit-Châtelet, & les murs de la Porte St. Antoine le long de la Seine. Ceux qui étoient opoſez au parti de la Maiſon de Bourgogne, ſe déclarerent contre lui, & lui firent des affaires. Il étoit de la même Famille que Jean d'Aubriot de Dijon Evêque de Châlons ſur Saone depuis l'an 1342. juſqu'en 1350. Ceci regarde ſon Fondateur, dont j'ai voulu donner une idée avant que de parler de ſa Structure.

La Baſtille eſt bâtie à la gauche de la Seine, à côté de l'Arſenal. On y entre du côté de la ruë St. Antoine par une porte où il y a un Corps-de-Garde avancé : quand on l'a paſſé on trouve un Pont-Levis avec une grande Porte qui conduit à l'apartement du Gouverneur, que Bernaville a fait rebâtir depuis

un an tout de neuf ; aux dépens du Roi, cela s'entend ; il eſt tout des plus propres. Il eſt bien juſte qu'un homme tel que lui ſe diſtingue & ne loge pas dans un vieux Palais, qui juſqu'à lui, n'avoit ſervi qu'à mettre à couvert quelques miſérables Princes ; ou autres Gouverneurs moins ſignalez qu'un Chevalier de la Mandille. Cet apartement donc eſt ſeparé du corps de la Baſtille, compoſé de huit groſſes Tours & de leurs intervalles, par un foſſé que l'on paſſe encore ſur un autre Pont-Levis, & on entre par une grande & forte Porte dans un Corps de Garde, où ſont les Officiers & Soldats pour garder la Baſtille. Outre cela il y a une grande & forte Barriére, dont les pieux ſont armez de fer, qui ſépare le Corps de Garde de la Grande Cour, & en rend les Soldats les Maîtres : car ſi les priſonniers trouvoient le moyen, par une ſurpriſe, de deſcendre dans la grande Cour ; il faudroit pour ſortir, qu'ils forçaſſent cette Barriere : avant que de ſe rendre Maîtres du Corps de Garde & il ſeroit facile aux Soldats de les arquebuſer au travers des paliſſades de la Barriere, qui a une Porte faite de groſſes pieces de bois croiſées, percées à jour, & fermantes à clef, par où l'on entre dans la grande Cour, qui eſt un grand quarré long, qui m'a paru de la longueur environ de ſix-vingt pieds, ſur quatre-vingt de largeur. C'eſt de cette Cour que l'on entre dans toutes les Tours, excepté deux, & dont la hauteur & les maſſes redoutables, garnies de grilles de fer rendent cette Cour affreuſe. En entrant par la Porte de la Barriere, à main droite, l'on trouve un apartement

ment où logent quelques Officiers Subalternes, le Soldat Tailleur de la Baſtille, & même quelques priſonniers qui ont la liberté des Cours, & qui peuvent s'apeller les favoris du Gouverneur. Mais j'ai apris, que depuis que celui ci eſt en charge, il y a très peu de ces ſortes de priſonniers dans cet apartement; car Bernaville ne connoît point d'autres Favoris que ſa Fortune. Joignant ſur la droite on trouve la Tour de la Comté, enſuite la Tour du Treſor, après on trouve environ dans le milieu de la Cour une Arcade qui ſervoit autrefois de Porte à la Ville de Paris, & où à preſent on a menagé divers apartemens; & c'eſt dans l'un de ceux là qu'étoit Mr. le Baron de Sacinet quand je ſuis ſorti de la Baſtille, qui fut pris pendant les premiers troubles de Naples, où il étoit allé pour le ſervice de l'Empereur, & amené en France avec Mr. le Prince de la Riccia, au commencement de l'Année 1702. En ſuite on trouve le corps de l'Ancienne Chapelle, dont on a fait divers apartemens pour les priſonniers; c'eſt le premier où je fus mis en arrivant, comme je l'ai dit, & le même où étoit encore, quand je ſuis ſorti de la Baſtille, Mr. le Prince de la Riccia; après quoi dans l'encoignure eſt la Tour de la Chapelle. Voilà ce qui compoſe l'aîle droite de la Cour, avec de grands Murs qui joignent les Tours les unes aux autres, dont l'aſpect ſeul fait trembler, dans le centre deſquels on a ménagé divers trous, pour faire couvert aux Pigeonneaux du fatal Colombier des piſtoles pour le pauvre Gouverneur. Dans le fond de la Cour eſt un grand Corps de Logis, qui ſépare la grande Cour de la petite

tite cour, que l'on apelle la cour du puits, parce qu'effectivement il y a un grand puits, pour l'usage des cuisines : ou plûtôt ces cours qui autrefois n'en faisoient qu'une, ont été separées par ce Bâtiment, qui, comme il est aisé de le voir, a été bâti long-temps après le Corps de la Bastille. Ce Corps de Logis est séparé en deux, par un grand Escalier qui conduit aux Apartemens d'enhaut, & une allée qui conduit à la petite cour. A la droite d'un escalier de cinq marches qui donne dans la grande Cour, on trouve l'Apartement, dans lequel, après un Vestibule, est une grande Sale, où Mr d'Argençon & les autres Ministres interrogent les prisonniers, quand ils veulent leur faire leur procès : il y a dans l'enfoncement un grand cabinet, où l'on enferme toutes les hardes, & les papiers que l'on saisit aux prisonniers. Derriere cette Sale, du côté de la cour du puits, sont d'autres reduits, dans l'un desquels mangent les Porte-clefs, & autres Officiers Subalternes, les autres servants à d'autres usages. A la gauche en entrant par ce même escalier, sont les cuisines & les Offices, qui ont encore une sortie par la cour du puits. On monte par un escalier de bois dans les apartemens, où d'ordinaire on met les prisonniers qui ont la liberté des cours. C'est aussi au plus haut de ce corps de logis, sur la main droite, qu'est l'apartement du Lieutenant de Roi. Joignant les cuisines de l'autre côté de la grande cour, qui en fait l'aîle gauche en entrant par la barriere, on trouve en descendant des apartemens à la droite, la Tour de la Liberté, dont les cachots s'étendent sous

les

les cuiſines ; après la Tour de la Liberté on trouve un vieux apartement, dans lequel on a ménagé une Chapelle, avec des niches pour cacher les priſonniers, deſquelles niches, de l'invention de Bernaville, ils entendent la Meſſe maſquée, par ce qu'outre un mur grillé, & des vitres qui les ſéparent de la Chapelle, on y met encore de doubles rideaux, que l'on ne tire que dans le temps de l'élevation de l'hoſtie. Sur la Chapelle & à ſes côtez en deſcendant du côté de la Barriere, on trouve la Tour de la Bertaudiere : en ſuite de vieux apartemens, où logent le Major, le Capitaine des Portes, les Porte-clefs, & autres Domeſtiques, & enfin dans l'encoignure qui joint à la barriere eſt la Tour de la Baſiniere : avant que d'y entrer, on rencontre une petite cour ou veſtibule, qui a communication par une porte, qui ferme à clef, au Corps de garde.

J'ai dit, que dans le Corps de logis qui ſepare les deux Cours, on trouve une eſpece de galerie ou allée qui donne entrée à la Cour du puits. C'eſt dans l'enfoncement de cette Cour, en entrant à la droite que l'on trouve la Tour ditte du Coin, qui eſt ſeparée de la Tour ditte du Puits par de vieux & affreux apartemens, où logent les Cuiſiniers, marmitons, domeſtiques des priſonniers, & même quelques priſonniers qui y ſont enfermez d'une maniere cruelle, comme je le dirai dans la ſuite de cette hiſtoire. La veille que j'en ſuis ſorti, j'apris que très-certainement Monſieur Jean Cardel de Tours, priſonnier depuis plus de vingt huit ans, y étoit encore, & n'en avoit pas ſorti depuis

trois

trois ans que je l'y avois entendu monter.

La cour du puits est plus large que longue : elle n'a pas plus de vingt-cinq pieds de longueur sur environ cinquante de largeur ; elle est très-infectée par la puanteur, car c'est là que les Cuisiniers jettent leurs vuidanges, aprêtent leur poisson, & lavent leur vaisselle ; c'est encore là que le Gouverneur enferme sa Volaille.

Au tour de ce Château il y a un fossé large d'environ six vingts pieds, qui l'environne entierement ; il est fermé d'une muraille haute à peu près de soixante pieds, contre laquelle on a apliqué un coridor ou galleries de bois avec son parapet, qui régne tout autour du fossé à l'oposite du Château, sur lequel il y a tout le jour une Sentinelle pour garder les prisonniers, & la nuit on y en met deux depuis l'évasion de Mr l'Abbé du Bucquoit. On y monte par deux escaliers qui sont à droit & à gauche devant le grand corps de garde du Château. L'Hyver & quelques fois l'Eté le fossé est plein d'eau qui y entre par les débordemens de la Seine, & par les grandes pluies. Au dehors de la Bastille du côté du Fauxbourg S. Antoine il y a un grand Bastion dégagé du corps du Château sur lequel on a planté des arbres & fait un Jardin, dans lequel on entre par une porte qui a été pratiquée sur le coridor, vis à vis des apartemens de la Chapelle. A la gauche de la Bastille est la Porte de S. Antoine qui est flanquée d'un autre Bastion qui fait face au Bastion de la Bastille ; sur celui là aboutit le beau Cours à double rang d'Arbres que l'on a plantez depuis quelques années autour de

Paris

Paris & qui régne depuis la Porte St. Honoré, juſqu'à la Porte St. Antoine. Entre les deux Baſtions il y a le beau Pont de pierre de la Porte S. Antoine, avec les foſſez de la Ville des deux côtez : ce Pont aboutit à une grande place, qui fait face à la Baſtille, couronnée de belles maiſons, & où aboutiſſent quantité de belles ruës, particulierement celle du Fauxbourg S. Antoine.

Après m'être promené par toute la Baſtille & même dans ſes dehors, il eſt temps que je rentre dans mon cachot clair, pour dire ce qui s'y paſſa pendant le triſte ſejour que j'y fis.

Le lendemain matin Ru m'aporta mon pain & mon vin comme à l'ordinaire ; mais il ne voulut pas m'écoûter, ni me parler. Après qu'il eut fermé ma porte & qu'il fût hors de la Tour, je frapai au haut de mon plafond pour avertir ceux qui étoient ſur ma tête, que je deſirois avoir quelque communication avec eux ; je frapai pareillement ſur mon plancher, pour avertir de la même choſe ceux qui étoient deſſous moi ; mais perſonne ne voulut me répondre. J'aurois été fort deſœuvré ſans mes pratiques de piété, que je redoublois autant qu'il m'étoit poſſible ; car je n'avois du jour que deux ou trois heures tout au plus par jour pour lire au plus haut du ſoleil ſur le midi, apuyé ſur les bords de mon créneau.

Ru vint ſeul m'aporter à dîner ſur les deux heures : l'on avoit beaucoup retranché mon ordinaire : j'avois cependant une bonne ſoupe aux croutes, un morceau de bœuf paſſable, une langue de mouton en ragoût, & deux échau-

échaudez pour mon deſſert. Je fus ſervi à peu près de la même maniere pendant tout le tems que je fus dans ce triſte lieu ; quelquefois on ajoûtoit ſur ma ſoupe une aîle, ou une cuiſſe de volaille, ou quelquefois on mettoit ſur le bord de ma ſoupe deux petits pâtez, mais ſouvent je me ſuis aperçu que Ru les croquoit, par les fragments qui en reſtoient ſur les bors du plat. Le ſoir j'avois ou du veau, ou du mouton rôty, avec un peu de ragoût, quelquefois un Pigeonneau, & quelquefois, mais plus rarement, la moitié d'un Poulet, & de temps en temps une ſalade. Je rendois les trois quarts de tout cela au Porte-clefs ; c'étoient ſes profits, auſſi bien que les pains entiers ; les morceaux étoient reportez à la cuiſine, pour ſervir à la ſoupe des priſonniers : quand j'en fus certain, j'avois la complaiſance de ne leur rendre jamais de morceaux ; quelquefois un pain me ſuffiſoit pour toute une ſemaine : quelque apetit que j'aie eu, rarement j'ai mangé plus de trois pains par ſemaine, ainſi je leur ai toûjours rendu au moins quatre pains, & quelquefois ſix par ſemaine ; & quelques cruautez qu'ils aient exercées contre moi, quand ils m'ont plongé dans d'affreux cachots où ils m'ont traitté avec la derniere indignité, jamais je n'ai ceſſé de leur faire tout le bien que j'ai pû : quand je n'y avois que du pain, comme je n'en pouvois preſque pas manger, je leur en rendois toûjours la plus grande partie, & jamais de morceaux. J'étois ravi de pratiquer le précepte de Jeſus-Chriſt. Aimez vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous haïſſent. Et priez pour ceux qui vous per-

perſecutent & qui vous calomnient. C'eſt ce que, par la grace de Dieu, j'ai toûjours accompli du plus profond de mon cœur. Je fus encore viſité de temps en temps, mais rarement, par Corbé, le Major & le Capitaine des Portes, ce n'étoient pas gens à me donner ſatisfaction ſur mes juſtes plaintes.

Je deſirois toûjours de communiquer avec quelqu'un : l'homme eſt né pour la ſocieté : & ma curioſité étoit du moins pardonnable dans une ſolitude auſſi funeſte que la mienne. Les priſonniers qui étoient au deſſous de moi ne me répondoient pas ; j'ai depuis apris que c'étoit le Curé de Lery, & le Kouakre Mr. Brunsfiels ; qui tous deux un peu auparavant étoient au deſſus de moi dans la troiſiéme chambre des apartemens de la Chapelle. Ceux qui étoient ſur ma tête, me répondoient par des ſignaux, mais il n'y avoit pas d'aparence de percer le plancher ; c'étoit un plafond très-blanc & très-uni, où la moindre fracture auroit été trop viſible. A force d'y rêver j'inventai une maniere de leur communiquer mes penſees tout à fait extraordinaires. Je formai un Alfabet dans ma tête, que j'executai en frapant contre la muraille avec un des bâtons de ma chaiſe. Pour former un a, je frapois un coup, pour un b deux, pour un c trois, ainſi du reſte, en augmenrant. Par exemple, pour exprimer le mot de Monſieur : pour l'M. je frapois d'abord douze coups & puis je m'arrêtois un moment : pour l'o j'en frapois quatorze & je m'arrêtois encore, pour l'n j'en frapois treize & je m'arrêtois de même : pour l's j'en frapois dix huit, & puis je m'arrêtois : pour l'i, j'en fra-

frapois neuf, & je faisois encore une pause : pour l'e, je frapois cinq fois, après quoi j'attendois un moment : pour l'u, j'en frapois vingt, après quoi une autre pause : & enfin pour l'r je frapois dix sept fois, & puis je m'arrêtois long-tems. A force de répéter une infinité de fois ce stratagême, ceux qui étoient au dessus de ma tête le compritent, & je fus agréablement surpris qu'ils me demanderent de la même maniere qui j'étois : je leur dis mon nom : ils me firent connoître qu'ils m'entendoient bien. Ils me dirent pareillement leur nom : l'un s'appelloit le Comte de Brederode, qui depuis a été amené dans ma chambre, un autre Mr Stinkson Banquier Anglois, qui demeuroit dans le cul de sac de la ruë Quinquempoix, & un Abbé Italien de qui je n'ai pû aprendre le nom : il se faisoit un mistere de le cacher, comme beaucoup d'autres que j'ai connu dans la suite. Comme il falloit une forte aplication & un grand silence, pour mettre en pratique cette méthode de parler, nous ne commencions nôtre manœuvre qu'à dix heures justes du soir. Quand on m'eut donné un Compagnon je négligai cette gênante maniere de parler : j'ai été plus de quatre ans sans la mettre en pratique ; même sans en entendre plus parler. Mais je fus fort surpris, qu'après un si long-temps, il vint de nouveaux prisonniers qui parloient de cette maniere avec une facilité & une viteſſe prodigieuse. Mon Art avoit été perfectionné, de vous dire par qui, c'est de quoi je suis en peine. Ce n'est pas assurement par Mr le Comte de Brederode ; c'est donc par Mr Stinkson, par l'Italien, ou par quelqu'au-

qu'autre à qui l'un des deux l'a communiqué; mais enfin dans la ſuite du temps, il y eut peu de priſonniers qui n'apriſſent cet Art & qui ne s'en ſerviſſent; il fut nommé la maniere de parler du bâton. Les Officiers le ſçurent; & cela fit un fort bon effet; car dans la ſuite, après la mort de Mr du Joncas, ils ne furent plus ſi exacts à empêcher les priſonniers d'avoir des communications par les cheminées, au travers des planchers, & par les fenêtres, d'une maniere plus commode, comme je l'expliquerai dans ſon temps.

Enfin le vendredi 8. de Septembre, je fus fort ſurpris d'entendre ouvrir la Tour avant quatre heures du matin, & de voir Ru entrer dans mon cachot chargé d'un lit de ſangle; après il aporta une paillaſſe, un matelas, un travers de lit, une couverture, & une chaiſe enfoncée de paille, le tout tout neuf. Je lui demandai ce que cela ſignifioit: c'eſt dit-il, un Compagnon qu'on va vous donner; un brave garçon ſi il en fut jamais: aux conditions qu'il ne l'avoit jamais vû, comme je le ſçûs trois jours après, car ce Compagnon ne vint que le lundi onze Septembre ſur les huit heures du matin. Dès les cinq heures j'avois entendu un grand bruit dans la Tour, monter & deſcendre, & les Porte-clefs ſe donner bien du mouvement: quand enfin je vis ouvrir ma porte, & entrer un homme aſſez bien fait, mais en très-mauvais état, qui vint me ſauter au cou pour m'embraſſer, en me diſant que j'étois le premier homme qu'il avoit vû depuis deux ans, excepté ſes Guichetiers. Vous faites bien de l'honneur à Meſſieurs les Officiers de Vincennes de les traiter de Gui-

Guichetiers, reprit fiérement le Major, qui l'avoit conduit avec Ru dans ma chambre; Et moi je dis, mon Ami, que c'eſt l'honneur qu'ils méritent auſſi-bien que toi, reprit l'introduit, car ſous le Ciel il n'i a pas de plus grands ſcélérats que ceux qui affligent les hommes par des ſuplices qui ne conviennent qu'aux damnez, & dont les diables ſeuls devroient être les Miniſtres. Vous êtes tous des canailles indignes de la vie. Mon étonnement étoit extrême de voir un priſonnier dire ſi librement les véritez à des bourreaux qui avoient ſur nous une autorité abſoluë & ſans bornes. Le Major orgueilleux comme un Paon, s'entendant tutoier, ſortit crainte de s'attirer quelque choſe de plus deſavantageux, & fit refermer la Porte ſur le nouveau venu & ſur moi, après avoir jetté ſes hardes dans ma chambre, qui conſiſtoient en un vieux Manteau de Dragon, & un petit pacquet de linge blanc. La premiere choſe que nous fimes d'abord que nous fumes ſeuls ce fut de nous demander mutuellement qui êtes vous? d'où venez-vous? qui vous a mis ici? Après avoir ſatisfait à ſa curioſité du mieux qu'il me fut poſſible, il contenta la mienne abondamment, car il parloit beaucoup & parloit bien. C'étoit un homme qui n'avoit que trente cinq ans, & qui cependant en avoit déja paſſé vingt au ſervice du Roi: il étoit Officier dans le régiment de dragons de Zaïde. Il avoit l'air aſſez guerrier; il étoit de moienne taille, mais bien traverſé & nerveux; il avoit le viſage mâle, & dont les cicatrices devoient faire rougir ces Juges qui enchaînoient ſi injuſtement ſa valeur depuis deux ans entiers, par

un

un pur motif d'avarice, & pour la choſe du Monde la plus criante. Voici le fait : On avoit mis en parti la recherche de la Nobleſſe, pour taxer les faux Nobles, & les relancer dans la roture, d'où ils s'étoient voulu deſembourber par des voyes illégitimes. Cela étoit très juſte; Si les harpies de Partiſans n'avoient pas, par une injuſtice inouie, confondu les vrais Nobles avec ces uſurpateurs. Ils avoient obtenu un arrêt du Conſeil qui ordonnoit que tous les Nobles repreſenteroient en original leurs titres, leurs extraits de Baptême & les Contrats de mariage de leurs Peres & de leurs Aieux, des copies collationnées ſur les originaux & en bonne forme ne ſuffiſoient pas; il falloit les minutes; ce qui étoit proprement leur ordonner l'impoſſible; car les Partiſans avoient trouvé le ſecret de s'emparer de la plus grande partie de ces originaux, & par conſequent étoient les Maîtres de dégrader de leur Nobleſſe la plûpart des Gentilshommes, principalement ceux que l'on apelle Campagnard. Mon nouveau Compagnon étoit dans le cas. Il s'apelle Jean Baptiſte de l'Ormeau Seigneur de Falourdet, qui eſt une terre noble dans la paroiſſe de Pougy, bourg à quatre lieuës de Troye en Champagne : il prouvoit ſa Nobleſſe par des titres autentiques de plus de quatre cens ans. Il m'a affirmé que dans l'Egliſe Paroiſſiale de St. Denis, & dans pluſieurs autres de ſon Païs, on trouvoit quantité de tombeaux de ſes Ancêtres d'une antiquité inconteſtable. Il avoit recouvert tous les originaux des Contrats de mariage de ſes Ancêtres, à la réſerve de celui de ſon Biſaieul qui étoit marié à

Anet,

Anet, faute duquel on prétendoit le faire dégrader de Nobleſſe, quoiqu'il en eût une copie en parchemin en bonne forme. L'Intendant de ſa Province avoit examiné ſes titres, & ayant trouvé que cette piece y manquoit on l'avoit aſſigné par devant Mr d'Argençon Subdelegué du Conſeil, pour juger de ces affaires. Il avoit été chez les Commis que le même d'Argençon avoit propoſez pour en faire l'examen, leſquels lui avoient dit que ſi il vouloit leur donner une ſomme d'argent, ils le tireroient d'inquiétude, & feroient confirmer ſa Nobleſſe par Arrêt du Conſeil. S'étant accommodé avec eux pour trente piſtoles, ils l'envoyerent à Anet chez les héritiers du Notaire qui avoit fait le Contrat de Mariage de ſon Biſaieul, pour en chercher l'Original; c'étoient de bonnes gens qui vivoient à la Campagne, & qui pour une legere ſomme l'introduiſirent dans un grenier où étoient toutes les paperaſſes du défunt Notaire dont ils avoient hérité, & l'y laiſſerent ſeul examiner ces vieux cahiers tant qu'il voulut. Il avoit beau chercher une choſe que les Commis d'Argençon eux-mêmes, qui y avoient été avant lui, avoient enlevée ſubrepticement. Quand il fut de retour auprès d'eux il leur raporta qu'il n'avoit rien trouvé; c'eſt de quoi ils étoient très bien prévenus. Ces Commis d'iniquité l'adreſſerent enſuite chez un vieux Fauſſaire âgé de plus de quatre-vingts ans qui demeuroit dans la ruë St. Antoine dans un coin de grenier, qui pour une modique ſomme contrefit le Contrat de Mariage de ſon Biſaieul, dans les mêmes termes qu'il étoit conçû, & en pareille écriture gotique, qu'il inſe-

inſera dans un vieux regiſtre, où ce fidelle Ecrivain en avoit fourré quantité d'autres, à la ſollicitation des mêmes Commis de M. d'Argençon. Ils firent encore attendre longtemps M. de Falourdet juſqu'à ce que le Regiſtre en queſtion fût tout rempli : après quoi ils le renvoierent à Anet, avec le faux Regiſtre dans ſes chauſſes, chez les mêmes héritiers, qui l'introduiſirent, comme la premiere fois dans le même Grenier. Deux heures après qu'il y fut, il feignit d'avoir trouvé le Regiſtre qu'il cherchoit : ces bonnes Gens en furent réjoüis : ils envoierent querir un Notaire qui lui en délivra une copie, avec atteſtation que l'original étoit reſté entre les mains des héritiers du Notaire qui en avoit enregiſtré la minute. L'affaire fut miſe au raport de M. de Caumartin, qui ne put s'empêcher de lui donner gain de cauſe, quoiqu'il ſoupçonnât qu'il y avoit quelque choſe de caché, voiant tant de Contrats de mariage paſſez à Anet, quoique les parties fuſſent d'une Province très éloignée, comme de Normandie, du Maine, de Bourgogne, d'Auvergne, & autres Provinces, car l'avarice avoit tellement aveuglé ces Commis, qu'ils avoient mis au raport en même temps, quantité d'affaires de Perſonnes inquiétées pour leur Nobleſſe, dont les Contrats avoient été paſſez à Anet. Ce Miniſtre ſe douta de la friponnerie des Commis. Il fit venir M. Falourdet, & en lui délivrant ſon Arrêt, il lui dit : J'ai vû Monſieur par vos titres que vous êtes d'une très-ancienne & inconteſtable Nobleſſe, & ce n'eſt qu'une chicanne que les Traittans vous ont fait, en vous

obligeant de repreſenter l'Original du Contrat de mariage de vôtre Biſaïeul ; je ſuis convaincu que la copie que vous en conſervez dans vôtre Famille eſt véritable, mais je ſoupçonne de la fraude dans l'original : avoüez moi la verité, & je vous promets que non ſeulement vôtre Nobleſſe vous ſera conſervée, mais que je vous ferai récompenſer par le Roi, dont vous avez toûjours été fidelle Serviteur. La ſincérité avec laquelle parloit M. de Caumartin, ouvrit un vaſte champ à celle de M. Falourdet pour tirer la verité des tenebres, & ſe venger de la tyrannie des Commis d'Argençon, qui aparemment de concert avec les Traitans métoient tout en pratique pour plumer les vrais & les faux Nobles ; Les vrais en leur faiſant acheter leur titres autant qu'ils en pouvoient tirer d'argent ; & les Faux-Nobles en leur vendant des titres ſupoſez le plus cher qu'ils pouvoient. Ils avoient tiré de Mad. de St. George d'Aunai, de la généralité de Caën, que je connois très-particulierement, juſques à ſix mille livres, pour lui vendre de pareils titres, elle a perdu ſon argent, a été enfermée deux ans à Vincennes, où elle a beaucoup ſouffert, & elle & ſes Enfans ont été déclarez roturiers. M. de Falourdet découvrit tout le miſtere à M. de Caumartin qui jura de lui tenir ſa promeſſe, le renvoia dans ſa Province, & écrivit à l'Intendant de ne pas l'inquiéter. Il fit arrêter les Commis, pluſieurs faux Nobles, & le vieillard Fauſſaire, qui auroit été pendu, ſi la mort ne lui en eût pas naturellement épargné la honte, en l'enlevant dans le château de Vincennes. M. de Falourdet joüiſ-

ſoit

ſoit pleinement & paiſiblement des privileges de ſa Nobleſſe dans ſa terre, où il s'étoit depuis peu d'années marié à une aimable Epouſe, qui étoit nouvellement accouchée, lors qu'étant à la chaſſe à cheval avec ſon vallet, il ſe vit aborder, par quatre Cavaliers, qui lui dirent qu'ils venoient le ſalüer de la part des Officiers de ſon Régiment. Il les crut bonnement, & les invita à l'accompagner dans ſon Château, où il les reçevroit de ſon mieux : mais étant auprès de lui, ils ſe jetterent ſur ſes armes, & lui firent entendre qu'il falloit les ſuivre chez M. de Caumartin. Il leur témoigna qu'il étoit ſurpris de leur procedé; que ſi M. de Caumartin, de qui il avoit reçû des lettres depuis huit jours, lui avoit ordonné de ſe rendre chez lui, le moindre billet de ſa part étoit ſuffiſant pour le faire partir dans le moment pour obéïr à ſes ordres, ſans l'envoier querir à main forte, contre laquelle, ſi il ſe croioit coupable, il ſçavoit bien comme il pourroit agir; & dans l'inſtant, donnant de l'éperon à ſa cavale, il écarta ceux qui le vouloient arrêter & ſe dégagea de leurs mains, pendant que ſon vallet, couchant le plus aparent de la troupe en joüe, jura qu'il l'alloit jetter en bas ſi il branloit. M. de Falourdet commanda à ſon Vallet de lever ſon fuſil; mais de ne pas ſe laiſſer aprocher : enſuite il demanda à ceux qui le vouloient arrêter, s'ils deſiroient l'accompagner chez lui, où il vouloit dire Adieu à ſa Femme avant que de les ſuivre. Il s'étoit ſi adroitement débaraſſé d'eux qu'il étoit encore Maître de ſes armes à la réſerve d'un de ſes piſtolets, dont s'étoit ſaiſi un des Cavaliers;

mais loin de vouloir profiter du deſordre où il les avoit jettez, il leur dit, ne ſe croiant pas coupable, que ſi la propoſition qu'il leur faiſoit leur cauſoit le moindre embaras, qu'il étoit prêt de les accompagner, quoiqu'il ne fût pas en état de faire un ſi long voiage, ſe trouvant avec peu d'argent ſur lui & n'aiant pas même de linge pour changer. Ils lui proteſterent que rien ne lui manqueroit, qu'ils avoient ordre de fournir à ſa dépence, qu'ils le pourvoiroient abondamment de tout ce qu'il auroit beſoin, & que M. de Caumartin lui donneroit de quoi retourner chez lui. Il donna ſon fuſil à ſon valet, qu'il renvoia dans ſa Maiſon avec ordre de dire à ſa femme de ne ſe pas inquiéter. L'Exempt & ſes gardes lui tinrent leur promeſſe en le conduiſant, le Cavalier lui rendit ſon piſtolet & ils lui laiſſerent ſes armes; pendant tout le voïage ils le régalerent bien; mais au lieu de le conduire à Paris chez M. de Caumartin, ils feignirent de vouloir paſſer au travers du Château de Vincennes quand ils furent auprès, & quand ils furent dans la Cour, ils lui déclarerent que c'étoit là qu'ils avoient ordre de le laiſſer, en attendant nouvel ordre de la Cour. On lui fit rendre ſes armes, qu'on eut ſoin de renvoier avec ſa Cavale & tout ſon équipage chez lui, marque qu'il avoit à faire à un honnête Exempt; & je croi que c'eſt M. de Bourbon le même qui m'arrêta. Il s'aperçut trop tard de la faute qu'il avoit faite: il n'étoit plus temps de faire le brave dans un château tel que celui où ils étoient, dont le Pontlevis fut levé, & les portes fermées dès qu'ils y furent entrez. Il fallut mettre pied à terre

terre & paſſer dans le Donjon où l'on garde les priſonniers. C'eſt-là qu'il a reſté deux ans, avec quantité de Concaptifs qui y étoient pour la même affaire que la ſienne & pluſieurs autres qui y étoient pour d'autres ſujets ; & quoiqu'il ait toûjours été ſeul, il n'a pas laiſſé d'avoir communication avec pluſieurs de ces Meſſieurs, entr'autres avec S. A. M. le Prince de la Riccia arrêté pour avoir pris le parti de l'Empereur dans l'affaire de Naples au commencement de 1702 ; ainſi qu'avec le nommé Farie de Garlin en Bearn qui étoit priſonnier depuis onze ans lorſqu'il lui parla, pour n'avoir pas voulu abjurer ſa Religion, qui étoit la Réformée ; ce pauvre Homme étoit tout nud ſans chemiſe & dans une calotte, où il avoit pour tout meuble une couverture dans laquelle il s'envelopoit : il joüiſſoit, malgré toutes les rigueurs dont on l'accabloit, d'une ſanté parfaite ; il étoit gros, & gras, & d'une fermeté inébranlable dans ſa réſignation aux ordres de la Providence. J'ai vû quantité de ſes écrits, qu'il avoit donnez à M. Falourdet, pour faire tenir à ſon Epouſe & à ſes Enfans, fort édifians ; où, quoiqu'on vit bien qu'il n'avoit pas d'étude, la piété étoit ſoûtenuë d'une éloquence naturelle & ſolide ; la maniere dont ils ſe communiquoient eſt aſſez ſinguliere. M. Falourdet avoit une planche ſur laquelle il écrivoit avec du charbon en gros caractere un mot, puis il aprochoit la planche de ſa fenêtre & quand Farie l'avoit lû, l'autre l'effaçoit & en écrivoit un autre, & toûjours de ſuite, ce que Farie tranſcrivoit ſur du papier gris, qu'on leur donnoit pour leurs néceſſitez ; car il avoit fait des

plumes avec des os, & de l'encre avec du noir de fumée. Farie faisoit un ample réponce à M. Falourdet sur du papier gris ; & comme j'ai déja dit que Farie étoit dans une calotte je dois dire encore que M. Falourdet étoit dans un premier étage où il avoit été mis pour être plus à portée de le soigner, parce qu'il avoit été malade & avoit pensé mourir & où il avoit même la liberté de se promener dans un petit jardin qui donnoit au pied de la Tour où étoit enfermé Farie, qui laissoit tomber son papier dans lequel il envelopoit un os pour lui donner plus de poids, l'autre le ramassoit, le métoit dans sa poche & le lisoit tout à loisir quand il étoit enfermé dans sa Chambre. Lorsque M. Falourdet fut entierement gueri, on ne lui donna plus la liberté de se promener dans le jardin ; mais comme la fenêtre étoit au niveau de ce jardin, il s'avisa d'aprendre à une chienne ferme qu'avoit Bernaville à lui raporter un plotton de papier, qu'il lui jettoit de sa fenêtre dans le jardin, & qu'elle lui raportoit du Jardin sur sa fenêtre ; pour la payer de sa peine, il lui gardoit une partie de sa viande qu'il lui donnoit. Après qu'il l'eut bien exercée à ce badinage, il en avertit Farie en lui écrivant sur sa planche, & ils convinrent à un certain signal, qui marqueroit à Farie que la chienne étoit dans le Jardin, parce qu'il ne l'y pouvoit pas voir du lieu où il étoit, qu'il laisseroit tomber son papier avec une petite pierre envelopée dedans : ils essaierent premierement avec du papier sans écriture ; la chienne l'aporta fort fidellement à M. Falourdet ; il en envoia d'écrit qui eut le même succès ;

ainsi

ainſi la chienne leur ſervit de meſſager pendant un très long-temps. Mais enfin ils furent, ſi non découverts, du moins ſoupçonnez; heureuſement pour eux il n'y avoit dans le papier que des raiſins ſecs que Farie envoioit à ſon Ami, ſans écriture: dans l'inſtant que la Chienne l'aportoit à M. Falourdet, Bernaville entra, à qui elle preſenta; il y trouva des raiſins; il n'en dit mot, & quoique Farie priât le Porte-clefs, quand il lui porta à ſoupé, de lui rendre ſes raiſins qu'il diſoit avoir mis à ſecher ſur le bord de ſa fenêtre, & qui étoient tombez dans le Jardin, on ne laiſſa pas de mettre des paliſſades devant la fenêtre de M. Falourdet, pour empêcher la Chienne d'en aprocher. Farie communiqua cependant toûjours avec lui juſques au dernier jour de la ſortie de M. Falourdet, car il démonta ſa table, ſur une des planches de laquelle il écrivoit en gros caracteres, & faiſoit lire ſon écriture à ſon cher ami, qui reſpectivement lui répondoit de la même maniere.

Depuis j'ai vû ici à la Haye une lettre écrite de Pau en Bearn, en datte du 21. Décembre 1714. par un Ami à M. de la Forcade Miniſtre du St. Evangile, qui lui donnoit avis que M. Farie avoit été mis en liberté, en faveur de la Paix génerale, le mois de Novembre précedent, après vingt-quatre Années de priſon, & qu'il avoit vû une lettre dudit Sr. Farie qu'il écrivoit de la Baſtille à un de ſes amis, en datte du même mois de Novembre, pour lui donner avis de ſa délivrance, & le prier d'avertir ſa Femme & ſes Enfans qu'il auroit la conſolation de les

embraſſer bien-tôt. Le dit Sr. Farie avoit été arrêté en 1691. à Paris en ſortant de la Boutique d'un Apoticaire, & enfermé dans Vincennes, d'où il fut transferé à la Baſtille en 1707, lors que Bernaville ſucceda à M. du Joncas. Dieu lui faſſe la grace de faire un bon uſage de ſa liberté & d'en joüir long-temps.

M. de Falourdet communiquoit encore avec M. le Marquis de la Baldonniere Poitevin, qui étoit accuſé d'avoir le ſecret de faire de l'or : il y avoit dix ans que ce pauvre Gentilhomme étoit priſonnier à Vincennes, lors que le Miniſtre, pour ſe débaraſſer des importunitez de Madame ſon Epouſe, qui ſollicitoit vivement la liberté de ſon Mari, la fit arrêter & enfermer dans le même Château de Vincennes, où elle a été pendant deux ans mangeant le même pain, bûvant le même vin que ſon mari, ſans avoir jamais pû obtenir la liberté de le voir. Tout ce que Bernaville leur accorda, après avoir exigé d'eux, pour cette faveur, une grande lampe & ſix chandeliers d'argent pour la Chapelle de Vincennes, fut la permiſſion de s'écrire de temps en temps. M. Falourdet vit ſortir Madame de la Baldonniere de cette funeſte cage; elle étoit magnifiquement habillée, fort bien faite, & avoit un air majeſtueux, elle paſſoit pour avoir beaucoup de vertu. M. de la Baldonniere étoit un vénerable vieillard qui étoit d'une piété conſommée.

Il parla encore à un Miniſtre Proteſtant qui étoit dans un état lamentable, & qui ne voulut pas lui dire ſon nom. Depuis une longue ſuite d'années il étoit dans un trou obſcur, où le jour n'entroit jamais, où le Barbare Berna-

Bernaville l'avoit enfermé pour lui faire abjurer ſa Religion. On lui portoit à manger aux flambeaux, & comme ce déplorable affligé s'opiniâtroit à ne pas manger, qu'on ne lui eût permis de voir le Soleil encore une fois avant que de mourir, car M. Falourdet, qui n'en étoit ſéparé que d'une cloiſon, ne perdoit pas un mot de tout ce qu'il diſoit, il l'entendit battre cruellement à coups de nerfs de bœuf par des ſoldats, en preſence du cruel Bernaville, pour le forcer à manger, & qui lui diſoit impitoiablement, tu ne verras jamais le Soleil, vieux tiſon d'Enfer, que tu ne ſois Catholique ; & le pauvre Homme, quoique devenu fou, prioit Dieu pendant qu'on l'aſſommoit inhumainement. Il vit, & entendit encore le Confeſſeur de Madame Guyon, cette fameuſe Quietiſte dont l'Hiſtoire a tant fait de bruit dans le monde, & qui étoit alors dans nôtre même tour de la Bertaudiere, comme je le dirai plus bas. C'étoit un vénerable vieillard, blanc comme un Cygne, agé de plus de quatre-vingts ans ; je le croi de l'ordre des Bernabites : il étoit auſſi dans un Cachot obſcur, où du matin juſqu'au ſoir il ne ceſſoit de chanter en faux-bourdon des invectives contre Bernaville, & les Eloges de Mad. Guyon la ſainte ; avertiſſant tous les priſonniers de ſe prendre garde de l'Hypocrite & perfide Bernaville ; déteſtant les Jeſuites & une Dame de la Cour qu'il diſoit être leur Protectrice. La cervelle lui avoit tourné par les outrages dont l'avoit accablé ſon execrable Tyran.

Parmi une quantité prodigieuſe de priſonniers qui étoient enfermez à Vincennes,

pour la même affaire de M. Falourdet j'ai retenu les noms de ceux-ci qu'il m'avoit nommez, Mad. de St. George dont j'ai déja parlé, le nommé Varin de Rennes en Bretagne qui avoit été Commis de M. Puſſort. M. Antoine Vidal de Toulouſe, c'étoit un Homme qui avoit infiniment de l'eſprit, & qui ſouvent a démonté M. du Buiſſon Intendant des Finances qui étoit raporteur de cette affaire, tout Stoïque qu'il étoit. M. Jean Felix, Gautier d'Heniſſart, & Marguerite Filandrier marchande de cheveux du Cloître St. Oportune. Cette pauvre Fille qui étoit l'Amante de M. Vidal avoit été la dépoſitaire de quatorze cens francs qu'il lui avoit conſignez avec un billet cacheté, qu'elle devoit garder fermé juſqu'à un certain temps, & enſuite l'ouvrir pour en donner l'argent à celui qui lui ſeroit indiqué par ce billet; ou autrement remettre le tout entre les mains de M. Vidal. Cette ſomme étoit conſignée par un Homme inquiété pour ſa Nobleſſe, qui dans ce billet conſentoit que la Somme tournât au benefice des Commis de d'Argençon, en cas qu'ils fiſſent ſon affaire; & quoique cette pauvre Fille n'eût aucune connoiſſance de cette convention, & ne ſçût en aucune maniere la raiſon pour laquelle cet argent lui étoit conſigné, on l'a retenuë pendant deux ans priſonniere à Vincennes; ce qui a fait un préjudice très-conſidérable à ſon négoce, à ſa ſanté, & à ſon établiſſement; qui la récompenſera de tout cela? d'Argençon? il a la conſcience trop tendre pour ne pas indemniſer, & même récompenſer cette innocente victime. M. Falourdet

det m'a dit que cette Fille étoit d'une humeur tout à fait agréable. Comme ils ont été long-temps voiſins ; lors que le Porte-clefs la venoit ſervir, ſi-tôt qu'il alloit nétoier ſes pots, elle ſortoit promptement de ſa chambre, dont il laiſſoit la porte entr'ouverte, & venoit dire quelque plaiſanterie à M. de Falourdet, & lui tendre la main au travers de ſa grille ; puis elle retournoit avec la même viteſſe ſe renfoncer dans ſon antre, où elle chantoit du matin juſqu'au ſoir. Cependant en faiſant ce badinage, elle riſquoit d'aller au Cachot, qui lui eût été infaillible, ſi elle eût été priſe ſur le fait. On lui avoit donné des oiſeaux, auſquels elle avoit apris mille paſſe-paſſes ; un jour un chat lui en prit un ; elle apella promptement l'officier qui étoit dans le jardin pour le prier d'arracher des griffes de ce voleur, le plus adroit de ſes moineaux : ah ! dit-elle, Monſieur courrez vite ; c'eſt celui qui dance ſi bien le rigodon ; elle fit des chanſons tout à fait droles ſur cette avanture, & le Confeſſeur de Mad. Guyon fit l'oraiſon funébre du Paſſereau d'une maniere tout à fait riſible.

Il eſt temps de décrire ce qui ſe paſſa dans nôtre ſpelonque, pendant que M. Falourdet & moi nous y reſtames enſemble. Sur les dix heures du matin du jour de ſon entrée Ru aporta le pain & le vin ; il y avoit un pain chapellé, tel qu'il m'en aportoit d'ordinaire, & un autre pain de la même groſſeur, mais d'une pâte moins fine ; avec une bouteille de vin de Bourgogne telle qu'il avoit coûtume de me la donner, & une autre petite bouteille tout au plus de demi ſeptier. M. Falourdet lui

demanda promptement, pour qui étoit la groſſe bouteille ? & Ru lui ayant répondu que c'étoit pour moi, & la petite pour lui ; il entra dans une fureur terrible. Veux tu, lui dit-il, que je te caſſe la tête de cette petite bouteille ? aprens à me connoître : Va dire à ton Gouverneur que ſi il ne m'envoie pas une bouteille de vin pareille à celle de Monſieur, que je m'en plaindrai avec éclat à mes Juges ſi tôt que je comparoitrai devant eux ; que je ne leur répondrai pas qu'ils ne m'aient fait raiſon de cette injuſtice & qu'en attendant il n'entrera pas dans la chambre tant que j'y ſerai une ſeule bouteille ſemblable à cette petite, que je ne la caſſe dans le moment contre le mur. Ru lui répondit, qu'il y avoit difference de moitié de ſa penſion à la mienne ; que le Roi ne lui donnoit que cent ſols par jour. Comment cent ſols par jour ! répondit-il, avec cette ſomme, ton Maître me doit donner une Perdrix, ou l'équivalent à tous mes repas, & du meilleur vin de la Ville ; & devroit faire chere de Commiſſaire à Monſieur pour ſa piſtolle. Ru alloit ſortir, & lui laiſſer la petite bouteille ; quand Mr. Falourdet ſe jetta deſſus avec furie & lui en alloit caſſer la tête, ſi je ne l'avois retenu : je me mis au devant, je lui arrachai la bouteille des mains, & je le priai d'accepter la mienne, & que je garderois la petite pour moi. Ru devint raiſonnable pour la premiere fois ; il reprit la petite bouteille, & dit qu'il alloit lui en aporter une groſſe, puiſque le Gouverneur gagnoit aſſez ſur nous ; & dans le moment il revint avec une groſſe bouteille ſemblable à la mienne. J'étois dans le dernier

éton-

étonnement de voir avec quel emportement M. Falourdet bruſquoit des Gens qui étoient en pouvoir de tout faire impunement contre lui. Il me fit entendre que s'il n'avoit uſé de la même hauteur avec Bernaville à Vincennes, il l'auroit traitté comme les malheureuſes victimes qu'il avoit réduites dans un état déplorable, & qu'il nourriſſoit plus mal qu'on ne fait les Galeriens à Marſeille. Il me fit entendre qu'il alloit ſortir dans quinze jours au plus tard de la Baſtille, & que le bien ou le mal de ſon affaire étant décidé, il n'avoit plus aucuns ménagemens à garder avec des Gens qu'il n'enviſageoit que comme les plus barbares Boureaux qui fuſſent ſous le Ciel.

Mais ce fut tout autre choſe lorſqu'on nous aporta à dîner ; & qu'il vit qu'on lui ſervoit une méchante ſoupe, qui ſembloit n'être purement que de l'eau bouillie avec un morceau de bœuf deſſus, qui aiant ſervi à faire du jus, étoit plus ſec que du bois, puiſque le ſuc en étoit tout exprimé, lorſqu'on me ſervoit un ordinaire paſſable. Il entra dans des fougues terribles. Le Porte-clefs décampa, après avoir fermé la porte : il n'y avoit pas moien de jetter les plats par les fenêtres ; il apoſtropha le Gouverneur de la belle maniere ; il frapa violemment à la porte, malgré toutes mes opoſitions ; pour concluſion le Major vint lui dire au travers de la porte, qu'il ſe donnât patience, qu'il ſeroit mieux traité le ſoir, & que ſi il vouloit faire des violences, on ſçavoit fort bien les moyens de l'en punir.

Je le conſolai de mon mieux, il s'adoucit, nous nous accommodâmes de ma petite portion, & il garda la ſienne entiere pour la jetter

ter à la tête du Porte-clefs quand il entreroit. Je gagnai encore ſur lui, qu'il n'en feroit rien, qu'il ſe contenteroit de lui faire voir qu'il n'y avoit pas touché ; & de lui dire qu'on ne devoit pas traiter ainſi un homme de ſon mérite. Le ſoir il fut un peu mieux traitté ; mais pendant tout le temps qu'il demeura avec moi, ſa fierté eut beaucoup à ſouffrir, par toutes les couleuvres que ces gens là lui firent avaler, car aſſurement tout ce qu'on lui donnoit bien ſupputé, ne montoit pas à dix ſols. Il me fit le détail de ſon affaire ; il me paroiſſoit fort inquiet, & ſans doute, ſi on avoit pouſſé les choſes à la rigueur, il avoit raiſon de l'être. Il avoit donné de l'argent au Fauſſaire pour contrefaire l'original de ſon contrat, qu'il avoit porté lui même clandeſtinement dans le grenier des héritiers du Notaire d'Anet : tout cela ne pouvoit être adouci que par l'avœu qu'il en avoit fait à Mr. de Caumartin, ſur la parole que ce Miniſtre lui avoit donnée de ne lui pas faire de mal, par la ſolidité conſtante & effective de ſa Nobleſſe, pour laquelle on l'inquiétoit mal à propos, & par la ſimplicité du Gentilhomme qui inhabile dans les affaires, s'étoit laiſſé ſéduire, ſans en connoître les conſequences.

Il me dit encore que Mr. du Buiſſon Intendant des finances qui étoit ſon Raporteur, lui avoit témoigné beaucoup de compaſſion & de bien-veillance ; qu'il l'avoit toûjours fait aſſoir & ſe couvrir quand il l'avoit interrogé, qu'il ne ſe cachoit pas de dire devant lui à Bernaville, que la ſeule choſe qui pouvoit ſauver la vie aux Commis de d'Argençon, eſt que le Maître y étoit tellement impliqué, qu'il étoit im-

impoſſible de pouſſer les choſes à la rigueur contre ceux là, ſans y enveloper celui ci : qu'il diſoit encore hautement en ſa preſence que d'Argençon étoit un homme qui ne trouvoit rien de trop chaud ni de trop froid, & tellement avide d'argent, qu'il bandoit tous les reſſorts de ſon eſprit, tout des plus ſubtils, pour en attraper, ſans conſulter ſa conſcience ni ſon honneur. Jamais Mr. du Buiſſon ne ſortoit d'avec mon Concaptif, ſans le recommander à Bernaville, & en particulier il lui demandoit ſi il en étoit bien traité. En effet Bernaville lui permettoit d'écrire tous les Mois à ſon Epouſe & d'en reçevoir réponſe. Il étoit très-bien nourri. Quand il fut malade & réduit à l'extrémité, on lui donna une femme pour le garder, & on en eut un ſoin tout particulier. De tout cela j'augurois que ſon affaire prendroit un bon tour; & qu'il en ſeroit quitte pour avoir perdu un œil & une partie de la machoire dans ſa priſon pendant ſa maladie : dans la ſuite j'ai ſçu que je ne m'étois pas trompé.

Pendant nôtre concaptivité il me conta les circonſtances d'une ſuperſtition très-particuliere, qui ſe pratique en ſon pays ; & comme il m'a paru très-ſincere pendant tout le temps que j'ai été avec lui, je le crus très-facilement : il me certifia que dans la paroiſſe de St. Denis, où j'ai déja dit qu'il y avoit pluſieurs tombeaux de ſes Aieux, & qui eſt tout proche de ſa Terre, l'on communie les chiens enragez, les chevaux, les bœufs, les vaches, & autres animaux qui ſont malades ; & voici comme il m'a affirmé que l'on execute cette cérémonie. Les propriétaires des Bêtes qui ont beſoin d'être ſoulagées, les amé-

ménent dans le cimetiere de St. Denis, si la choſe en vaut la peine, ils font dire une Meſſe, le remède en eſt plus efficace ; après quoi on les introduit dans le bas de l'Egliſe où il y a une grande cuve pleine d'eau benite. Si tôt que le Prêtre revêtu de ſon ſurplis & d'une étole a reçû le prix fixé pour chaque eſpéce d'animal, car il faut garder la bonne foi par tout, l'on ne fait grace à perſonne, mais l'on ne prend pas plus qu'il ne faut, il poſe le bout d'en bas de ſon étole ſur la tête de la bête malade & dit le plus promptement qu'il peut, & pour cauſe, une oraiſon pour ſa convaleſſence, & la benit d'un ſigne de croix; enſuite il prend un petit morceau de pain, & une petite image que vulgairement l'on nomme un nom de Jeſus qu'il benit pareillement d'un autre ſigne de croix, puis il trempe le tout dans l'eau benite ſuſdite, & le dépoſe dans la gueulle de la bête ſouffrante, que pour cet effet le propriétaire, ou le Clerc du Prêtre ouvre le plus large qu'il peut ; après il y verſe de l'eau benite ; cela fait, ſi la bête meurt, c'eſt le peu de foi du propriétaire, qui en eſt la cauſe, car une fois le Prêtre a fait ſon devoir dans les formes, ſans cependant être ſujet à la garantie. Il me jura qu'il y avoit quelques années que preſque toutes les vaches de la Champagne avoient été malades, & que l'on en avoit conduit une ſi grande quantité à St. Denis, que le Curé & les Prêtres en avoient tiré un profit très-conſidérable. Aujourd'hui que la maladie regne univerſellement ſur tous les beſtiaux, dans une bonne partie de l'Europe, l'on auroit bien beſoin du ſecours de ces bons & zélez Prêtres, ſi

l'on

l'on avoit ici autant de foi qu'en Champagne, mais c'eſt de quoi je ne ſuis pas bien perſuadé.

Le même m'a encore affirmé qu'à Vitry le François pendant qu'il y étoit jeune écolier, il vit traîner ſur la claye une Femme toute nuë dont le crime étoit d'être morte dans la Religion réformée, & qu'enſuite elle fut jetté à la voirie, où les Ecoliers firent mille indignitez à ce pauvre cadavre, lui brûlerent avec de la paille tout le poil du corps, & exercerent deſſus des infamies que la pudeur m'empêche d'exprimer, & qui feroient révolter les cœurs les plus barbares; pendant que le Mari deſolé de cette miſerable victime pleuroit à chaudes larmes, & ſe jettoit aux pieds des femmes de ſes Juges, en les ſupliant d'avoir commiſération d'un reſte malheureux de leur Sexe; & que ces Dames n'oſoient lui répondre que par des pleurs, des ſoupirs & en hauſſant les épaules. Mon Compagnon demandoit pardon à Dieu de tout ſon cœur d'avoir été un des Acteurs de cette funeſte Tragedie, comme Ecolier & tout des plus malins.

Quand je fus certain de ſa ſortie, je profitai des bonnes diſpoſitions où je le voiois de me rendre ſervice: il avoit heureuſement du papier, ſur lequel, dans un preſſant beſoin, l'on pouvoit encore écrire; je fis des plumes avec des os, & de l'encre avec du noir de la fumée de nôtre chandelle. J'écrivis à mon Epouſe & à mon Fils, à Mr. de Torcy & Chamillart, & à mes autres Amis. Je ſuis très-perſuadé de ſa bonne volonté & qu'il a fait tous ſes efforts pour m'obliger; cependant

mon

mon Epouſe n'a pas apris mon empriſonnement par ſon canal, & les lettres que je lui remis ne ſont pas parvenuës juſques à elle; elle aprit la nouvelle douloureuſe de mon malheur par la Gazette de Rotterdam, qui diſoit poſitivement, que Mr Conſtantin de Renneville Commis de Mr Chamillart avoit été arrêté & conduit à la Baſtille ſans ſçavoir pourquoi.

Enfin le jour de ſon jugement arriva, qui, ſi je ne me trompe fut le lundi 25. Septembre 1702. Dès cinq heures du matin le Major vint l'avertir de ſe tenir prêt pour être jugé. Il me fit les derniers adieux, comme ſi il eût dû mourir; je retenois mes larmes, pour l'encourager de mon mieux, & lui proteſter qu'il en ſeroit quitte pour la peur. Enfin ſur les dix heures du matin, le Major accompagné du Capitaine des Portes & de Ru vint le faire ſortir de nôtre antre. Je l'embraſſai tendrement avant que de le laiſſer partir. Quand la porte fut fermée ſur moi je ne pus empêcher mes pleurs de ſe débonder; j'en verſai qui partoient du profond de mon cœur, car je l'aimois véritablement de toute mon ame, auſſi le méritoit-il bien, & je croi qu'il me rendoit bien le reciproque. Je me jettai à genoux, & je priai Dieu très-ardemment, qu'il lui accordât les ſecours dont il avoit beſoin, & je ne diſcontinuai pas ma priere, juſqu'à ce qu'il fût de retour. Enfin je le vis arriver deux heures après & voici le recit qu'il me fit de ce qui s'étoit paſſé depuis nôtre ſéparation.

A la ſortie de nôtre chambre le Major le prit par un coin de ſon juſtaucorps, ce qu'il eut

eut de la peine à ſouffrir ; au pied de l'eſcalier de la Tour il trouva pluſieurs Soldats armez, dont quelques-uns furent aſſez inſolens pour l'outrager par des railleries tout à fait hors de ſaiſon, tous enſemble ſe joignirent au Major, & à ſa Compagnie pour l'eſcorter juſqu'à l'Arſenal, où ils entrerent par une petite porte qui a communication à la Baſtille ; après avoir traverſé la grande cour, la Barriere, le Corps de garde, & la cour de l'apartement du Gouverneur de la Baſtille, on le fit paſſer par pluſieurs apartemens de l'Arſenal, & enfin on le fit arrêter dans une grande ſale toute remplie de Laquais, Huiſſiers, Exempts, & d'autre vermine ſemblable : où, après l'avoir fait attendre pendant près de demi heure, on l'introduiſit dans une grande & magnifique ſale toute tapiſſée de Juges, qui ſembloient collez contre le mur, enfoncez dans leurs fauteüils comme dans autant de niches, avec des robes d'écarlate, & de grandes perruques, dans leſquelles leurs têtes ſembloient enſevelies. Mr de la Renie préſidoit ſur cet auguſte Sénat, aſſis dans un eſpece de trône, & Mr du Buiſſon raporteur de l'affaire étoit aſſis à ſon côté droit, & tous les autres Juges enſuite, à droit & à gauche de ce terrible Tribunal. Aux pieds de Mr de la Renie étoit aſſis le Greffier, avec une longue table devant lui, couverte d'un grand tapis traînant à terre, aux deux extrémitez de laquelle étoient debout pluſieurs Huiſſiers avec leurs maſſes. Un Huiſſier fit aſſeoir Mr Falourdet au milieu du Parquet ſur une petite ſellette de bois élevé d'un pied de terre. Il m'a juré depuis ; que dans l'inſtant il fut pris d'un

d'un tremblement ſi terrible qu'il perdit toute connoiſſance, & penſa tomber à la renverſe; non, me diſoit-il, j'ai aidé à ſoutenir le ſiége de Namur contre l'Armée du Roi Guillaume & de ſes Alliez; toute la terre a ſçû avec quelle vigueur nous fûmes attaquez; j'aimerois cependant mieux eſſuyer vingt pareils ſiéges que de ſubir une ſemblable ſeance. Je me repreſentai le Jugement dernier; & la crainte de la mort avec tout ſon apareil, me ſaiſit ſi fort le cœur que j'allois tomber en défaillance, lors que Mr de la Renie, qui s'en aperçût, me r'anima par de douces paroles, auſſi bien que Mr du Buiſſon. Enſuite un Huiſſier diſtribua à chacun des Juges un cahier, dans lequel aparemment étoit écrite la copie de ſes interrogatoires. Alors le Preſident l'interrogea, ſur ce qu'on lui avoit demandé dans ſes interrogatoires, qu'il affirma véritables. Lors qu'il élevoit un peu ſa voix, on lui faiſoit vîtement prendre un ton plus bas; & lors qu'il parloit bas, un autre Juge lui commandoit de prendre un ton plus haut. Il y en eut un qui le reprit de ce qu'il ſe donnoit trop de mouvement en geſticulant ſur ſa ſelette. Helas dit-il, Meſſeigneurs, ſi vous me l'ordonnez, je me jetterai à genoux, & je me proſternai même le viſage contre terre. Ce terrible acte fini, toute l'aſſemblée lui témoigna être contente de ſes réponſes & ſans lui dire le ſuccez de ſon affaire on le fit relever, & un Huiſſier le conduiſit marchant à reculons, le viſage tourné du côté de ſes Juges, juſqu'à ce qu'il fût hors de la ſale & dans l'antichambre, où le Major & ſa Sequelle l'attendoient, qui le ramenerent dans ma caverne,

verne, où il me fit le détail que je viens de raporter, ſur lequel nous raiſonnâmes tout le reſte du jour à perte de vûë ; car les hauts & bas des priſonniers ſont étrangers ; en un moment on paſſe de l'eſperance à une triſte deſolation, & on flotte inceſſamment entre l'eſpoir & la crainte.

Après deux ans d'eſclavage & de miſere l'heureux moment arriva, qui devoit terminer ſes peines & le remettre en liberté : ce fut le Jeudi 28. Septembre ſur les ſept heures de matin que le Major vint lui dire de s'habiller & que ſa liberté étoit venuë. Il pria très-inſtamment ce ſobre Officier de lui dire quel étoit ſon jugement, & ſi on le renvoioit chez lui, ou à la gréve ; il lui dit que le Gouverneur lui en alloit dire des nouvelles. Je pris congé de lui les larmes aux yeux, ne ſçachant pas quel étoit ſon jugement. Nôtre ſeparation fut auſſi tendre qu'elle eût pû être, ſi nous avions toûjours vêcu enſemble dès nôtre enfance dans une parfaite union. Un quart d'heure après qu'il fut ſorti, Ru vint prendre ſon manteau, qu'il avoit oublié dans ma chambre, & m'aſſura que Mr Falourdet avoit la liberté de retourner chez lui y vivre tranquille, ce qui me donna une grande conſolation.

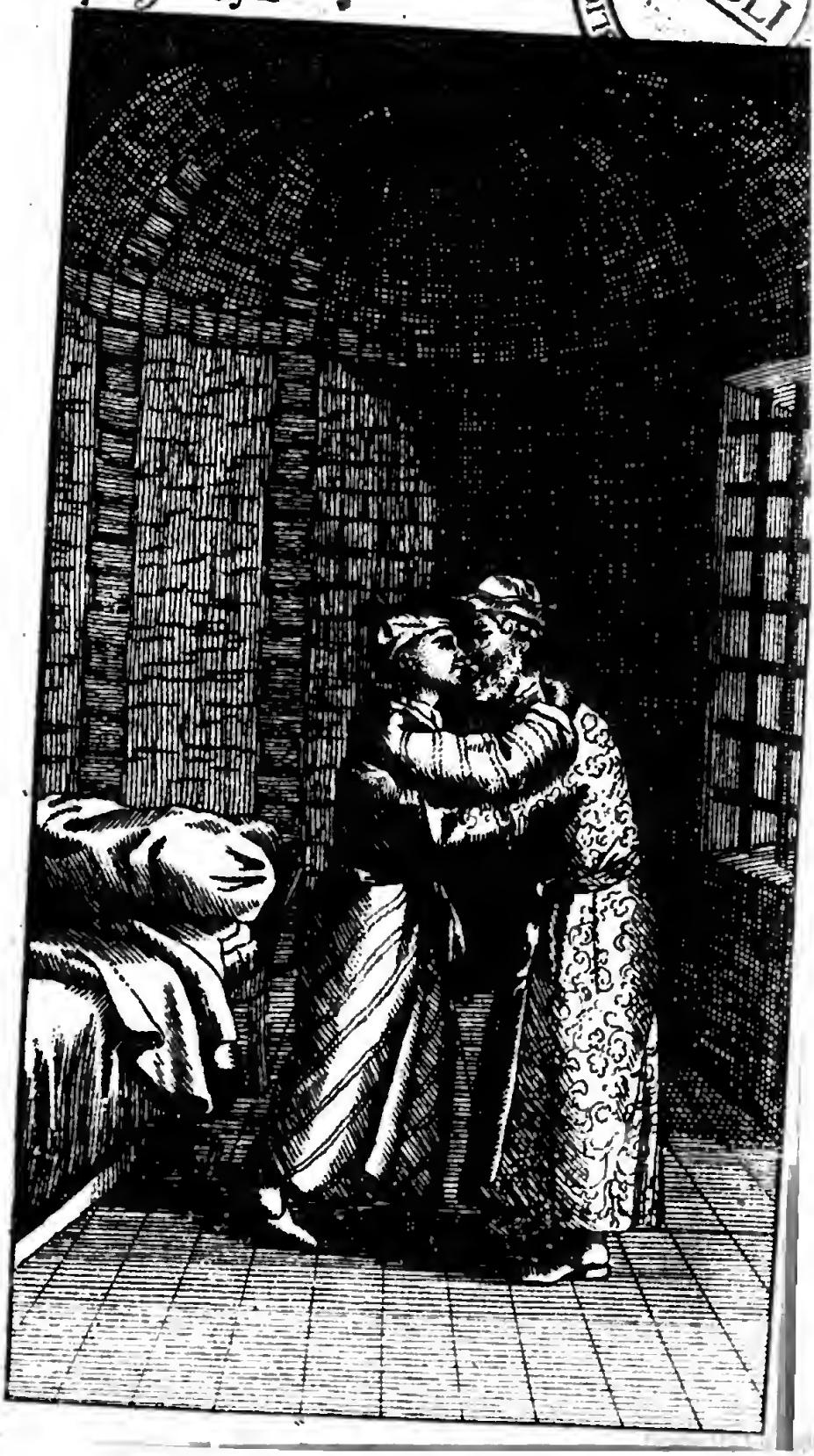
J'en rendois graces à Dieu, lorſque ſur les huit heures du matin le Major vint me dire de ployer tout mon bagage, & qu'il m'alloit conduire dans une des plus belles chambres de la Baſtille. Je ne me le fis pas dire deux fois, Ru qui l'accompagnoit & un autre Porte-clefs ſe ſaiſirent de mon bagage. Je montai tout au haut de la Tour : mais quel fût mon étonnement quand au lieu d'une très-belle cham-

chambre, j'entrai dans une Calotte. C'eſt une chambre Octogone, dont huit arcades qui aboutiſſent en calotte occupent la plus grande partie, en ſorte qu'on ne peut ſe promener qu'au milieu de la chambre, & qu'on a peine à mettre un lit de camp, dans les intervales des arcades. Il y a une avant-grille devant la fenêtre au dedans de la chambre, qui eſt de la hauteur de cette chambre; elle empêche qu'on ne puiſſe aprocher de dix pieds, qui font l'épaiſſeur du mur, de l'autre grille qui eſt poſée au dehors de la muraille, ce qui borne extrêmement la vûë, ſans quoi elle ſeroit d'une vaſte étenduë, car malgré cet obſtacle, on découvre une grande partie de Paris, on voit bien avant dans la ruë de St. Antoine, comme auſſi les Tours de Nôtre-Dame, les Invalides, & encore bien au delà. Ce qu'il y a de plus incommode, c'eſt qu'en Eté, il y fait une chaleur exceſſive, & en hiver un froid inſuportable. Toutes les calottes ſont faites à peu près de la même maniere. J'ai été dans celle de la Tour du Coin, qui eſt tout à fait ſemblable, excepté les vûës: celle cy regarde le Soleil levant, & l'autre le couchant.

Je trouvai dans cette calotte un jeune Homme aſſis ſur ſon lit, envelopé dans une robe de chambre de ſatin raïé doublé de taffetas verd: il étoit fort pâle, & ne branla pas du tout quand nous entrâmes dans la chambre. Je demandai au Major ſi c'étoit là le plus beau réduit de la Baſtille, comme il me l'avoit affirmé: oüi, Monſieur, me dit il, & tous ceux qui voudroient bien y être, n'y ſont pas; & tous ceux qui y ſont, lui répondis-je, voudroient bien n'y être pas. Je ne fus pas ſurpris

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

pag. 142



ſurpris de voir qu'il ne m'avoit pas accuſé juſte, pour la beauté de nôtre chambre, car ç'auroit été pour la premiere fois qu'il eût dit la verité, & j'étois déja tout accoutumé à l'entendre mentir ; Tous les Officiers faiſoient profeſſion de ce déteſtable vice, pour mieux reſſembler au pere du menſonge.

Lorſqu'ils m'eurent enfermé avec mon nouveau Compagnon, & que je me vis ſeul avec lui, je fus l'embraſſer ſur ſon lit, d'où il n'avoit fait encore aucun mouvement. Il ſe leva, & me fit voir un grand jeune homme bien fait de dix neuf à vingt ans, mais fort triſte & deffait. Je connus bien qu'il étoit étranger, je lui demandai d'où il étoit, mais il ne me répondit que par un *caniet verſtan*, ce qui me fit conjecturer qu'il étoit Alleman. Je lui demandai en mauvais Hollandois, que j'entendois alors un peu, de quel Canton d'Allemagne il étoit ; il me répondit qu'il étoit de Leipſic en Saxe : Je lui parlai latin ; il me repliqua dans la même langue ; il ſe trouva même qu'il ſçavoit auſſi bien que moi, un peu la langue Italienne. Je ne fus pas long temps ſans connoître que c'étoit un fort joli homme, & d'un mérite diſtingué. Son nom étoit Chriſtien Henri Linck, Fils d'un Médecin très-puiſſant & riche de la Ville de Leipſic : Il me raconta par quel malheur il étoit tombé dans ce funeſte & miſérable abyme. Son pere qui l'aimoit tendrement, après ſes études l'avoit envoié dans toutes les Cours d'Allemagne : on lui avoit même trouvé tant de mérite dans celle de Wirtemberg, qu'on l'avoit retenu auprès de S. A. S. Madame la Ducheſſe Regnante pour être ſon Médecin,

decin, ſa ſcience ſurpaſſant ſa jeuneſſe. La beauté d'une jeune Languedocienne, qui étoit auprès de cette Princeſſe, pour lui aprendre la langue Françoiſe, attendrit ſon jeune cœur pour la premiere fois. Elle étoit favorite de la Ducheſſe; nos deux jeunes Commenſaux ne furent pas long-temps ſans s'aimer. L'Amant écrivit à ſon pere pour obtenir la permiſſion d'épouſer cette aimable Demoiſelle, qui s'apelle Marguerite de Vicque de Montpellier, que les troubles de la Religion ont fait ſortir de France : elle eſt Niéce & Héritiere du fameux Mr Troüillon Docteur en Medecine, réfugié à Bâle pour le même ſujet, de qui elle eſpere de grands biens, puiſque c'eſt un homme très âgé, fort riche, & ſans enfans. Le pere de Mr Linck jugea qu'il étoit trop jeune pour ſe marier; & quoi qu'il aprouvât fort le choix judicieux de ſon fils, il lui conſeilla de voir la France ou l'Italie à ſon choix, & même toutes ces deux charmantes parties de l'Europe avant que de s'établir. Le deſir d'aprendre la langue Françoiſe, pour ſe mieux faire entendre de ſa Maîtreſſe, lui fit commencer par la France. Il vint loger à Paris chez Mr Charas Apoticaire, fils du feu celebre Moïſe Charas Docteur en Medecine, ruë des Boucheries au Fauxbourg S. Germain, qui autrefois a demeuré chez Mr Linck le pere à Leipſic, car il eſt Medecin & Apoticaire, ces deux profeſſions étant ſouvent conjointes en Allemagne. Ce jeune Saxon, alloit aux Ecoles de Medecines à Paris, pour ſe perfectionner, auſſi bien qu'aux Hôpitaux, au Jardin Roïal des plantes, & aux autres lieux d'aſſemblées qui concernent cet Art, & faiſoit ſes Exercices

dans

dans cette ſuperbe Ville, lors qu'on le vint avertir de ſortir du Royaume, où il n'étoit pas en ſûreté, par le trouble que la mort du Roi d'Eſpagne mettoit entre la Maiſon d'Autriche & la France. C'eſt ce qui fit réſoudre M. Linck & les autres Allemans qui étoient de ſa connoiſſance au retour de la foire de Beſons, où ils avoient été ſe divertir, d'aller à Verſailles trouver Madame Belle-Sœur du Roi, & Protectrice génereuſe de ſa Nation, pour la ſuplier de leur faire connoître ſi ils pouvoient reſter en ſûreté à Paris. Elle leur fit entendre qu'ils n'avoient rien à craindre, mais que pour plus grande aſſurance elle vouloit le ſçavoir du Roi même, & dans le moment elle fut le trouver pour ce ſujet; & peu de temps après elle revint leur proteſter, qu'ils étoient les Maîtres d'y demeurer ſûrement, & qu'elle les feroit avertir de la part de S. M. quand ils dévroient ſe retirer. Cependant dès le lendemain, ſans attendre plus loin, après leur retour de Verſailles, ils furent pour la plus grande partie arrêtez à Paris. Huit jours auparavant M. Anchitz, auſſi Saxon, & quelques autres Allemans avoient déja été empriſonnez; mais ceux-ci croioient que c'étoit pour dettes, & n'en prenoient aucun ombrage.

Ce fut le 5. Septembre jour de la naiſſance du Roi de France, que ſur les quatre heures du matin on vint fraper à la porte de M. Linck; il ouvrit & fut ſurpris de voir entrer trois ou quatre viſages inconnus, & de très-mauvaiſe aparence, qui lui demanderent ſi il ne s'apelloit pas M. Linck & ſi il ne connoiſſoit pas M. Anchitz; il leur fit entendre

par Mr. Charas qu'il fit montrer qui il étoit, & la relation qu'il avoit avec Mr. Anchits; ils lui dirent qu'ils venoient de ſa part lui propoſer que comme Mr. Anchits lui devoit de l'argent, qu'il lui avoit prêté depuis peu, & dont il ne lui avoit donné aucune reconnoiſſance, il deſiroit lui en donner des aſſurances pour s'en faire payer par ſes parens, & ſi il ne vouloit pas bien monter en Caroſſe avec eux pour l'aller trouver pour ce ſujet. Ils avoient apris de Mr. Anchits priſonnier depuis peu à la Baſtille ces particularitez qui firent le malheur de Mr. Linck. Lui qui ne ſe doutoit pas du piége que ces Filoux lui tendoient, leur témoigna qu'il étoit près de les ſuivre; Il fut fort étonné de voir qu'ils commencerent par faire l'inventaire de ſes meubles, & de s'en mettre en poſſeſſion en même temps : après quoi ils le firent deſcendre & monter en Caroſſe. Mr. Charas voioit cette injuſtice avec douleur, ſans oſer s'y opoſer. Si-tôt qu'il fut entré dans le caroſſe on le ferma de tous les côtez ſans y laiſſer que très-peu de jour. L'Exempt étoit à ſa droite dans le fond; deux pouſſeculs ſur le devant, & les autres ſur le derriere, & à côté du Cocher, car il y en avoit pluſieurs qui étoient reſtez dans la ruë devant la Maiſon de Mr. Charas. Lors qu'ils tinrent leur proye, ils firent toucher promptement au funeſte Colombier, où en deſcendant, ils ne manquerent pas d'obſerver la céremonie de lui mettre leur chapeau devant le viſage. Ainſi donc à tâtons, ſans ſçavoir où on le menoit, il fut conduit dans le gîte où nous étions tous les deux, & dont j'ai déja fait la deſcription. Il étoit environ

ſix

ſix heures du matin lorſqu'il entra dans cet antre épouvantable, où il n'y avoit aucun meuble ; pas même une pierre pour s'aſſoir, & on l'y laiſſa enfermé juſqu'à onze heures du ſoir, après avoir pris tout ſon argent, conſiſtant en 66. louis, trente écus, & une lettre de crédit ſur Mr. Tourton banquier, quantité de pierreries qu'il avoit ſur lui, toutes ſes hardes, & tourné toutes ſes poches.

Il eut pendant ce tems beau faire des réflexions, dont pas une ne touchoit au but, car il ne ſçavoit où il étoit. Enfin accablé de laſſitude, de faim, & de ſommeil, il aſſembla avec ſes mains & ſes pieds tout le fumier de ſon réduit, dont il ſe compoſa un eſpece de lit ; il ſe dépouilla de ſon juſtaucorps qu'il mit deſſus, mit ſon chapeau couvert de ſa perruque pour lui ſervir de chevet, s'enveloppa la tête de ſon mouchoir & ſe coucha en veſte ſur ce dur grabat. Il commençoit à ſommeiller lors que ſur les onze heures, il entendit bruire les verroux, dont le tintamarre épouventable, lui fit croire qu'il alloit voir entrer tous les diables dans ſa caverne : mais il ſe remit un peu, voyant qu'il en étoit quitte pour voir entrer Ru, qui n'étoit guere moins hideux, portant une table & une chaiſe avec une chandelle allumée, ſuivi de deux autres hommes chargez de meubles, conſiſtants, en un lit de ſangle, une paillaſſe, un matelas, un travers de lit, deux couvertures, deux draps, & deux ſerviettes, le tout, tout neuf ; & le Capitaine des portes portant ſon ſoupé, compoſé d'un morceau de mouton rôty froid & d'un pain blanc d'une livre. Ru s'étant déchargé de ce qu'il portoit, auſſi

bien que les deux hommes qui l'accompagnoient, ils retournerent querir une bouteille de vin de demi-ſeptier, une cruche pleine d'eau une cuilier, une fourchette, une ſalliére, un petit couteau, un verre, un chandelier, & un pot de chambre de fayance, le tout auſſi tout neuf. Ils lui parlerent & il leur parla, mais comme ils ne s'entre entendoient pas, cela excitoit Ru à rire de tout ſon cœur. Ils refermerent les portes ſur lui, après lui avoir allumé une chandelle.

Comme il n'avoit ni bû, ni mangé de toute la journée, la premiere choſe qu'il fit, fut de couvrir ſa table, de s'y aſſoir, & d'y devorer ſes victuailles, ce qui fut bientôt expédié; après quoi, il fit ſon grabat, s'y coucha, & dormit de toute ſon ame. Il étoit enſeveli dans un profond ſommeil, lorſque ſur les trois heures du matin il fut réveillé par un bruit épouventable. Il y avoit quelques réjoüiſſances en campagne, qui firent tirer le canon de la Baſtille, & les boëtes, qu'en ce temps-là, & long temps après l'on rangeoit ſur la plate forme, d'où on les a deſcenduës dans la ſuite dans le Jardin, parce qu'elles crevoient les Voutes, comme elles firent ce matin là, que le pauvre Mr. Linck en penſa être tué. Le canon rouloit ſur ſa tête; entre eux il n'y avoit que l'épaiſſeur de la voute: Les Boëtes par leur effort creverent cette voute droit ſur ſa tête, & firent tomber à un pied de ſon lit une quantité prodigieuſe de pierres. Je laiſſe à penſer quelle fut la peur d'un jeune homme, qui ne ſçavoit où il étoit, qui entendoit tout le fracas des boëtes, & du canon, & qui ſe crut enſeveli ſous l'é-

bou-

boulement de ſa caverne. Il m'a juré depuis qu'il crut qu'on alloit le faire ſauter en l'air, parce qu'il étoit Saxon, donc le Duc avoit été déclaré Roi de Pologne, par préference à Mr. le Prince de Conti. Sur les ſept heures on lui aporta un pain & demi-ſeptier de vin : il fit voir à Ru les pierres éboulées, qui avoient manqué d'écraſer ſon lit : mais Ru ne répondit, qu'avec de grands éclats de rire. Enfin il demeura ſans ſçavoir où il étoit, ni ce qu'on lui vouloit juſqu'à l'onziéme de Septembre, qu'on lui amena pour Compagnon le nommé Varin de Rennes en Bretagne, gros homme aſſez bien fait, & qui étoit un des Commis de d'Argençon, dont j'ai déja parlé, pourſuivi pour la friponnerie faite en l'affaire de la recherche des Nobles, & auquel ſi l'on avoit rendu juſtice, on auroit fait faire une périlleuſe cabriole. Il avoit été Commis de M. Puiſſort. Il aprit à Mr. Linck parce qu'il ſçavoit parler latin, qu'il étoit à la Baſtille, que le canon qu'on avoit tiré le *6.* du même mois étoit en action de graces de quelque victoire qui aparemment avoit été remportée par les François, & qu'indubitablement on l'avoit arrêté par ce qu'il étoit étranger, & que la guerre étoit déclarée entre l'Empire & la France. Dans les converſations qu'ils eurent enſemble, Mr. Linck fit connoître à Varin, que la choſe qui lui faiſoit le plus de peine, c'étoit une Maîtreſſe qu'il avoit laiſſée à Stoutgard, qu'il aimoit paſſionnément : il lui fit voir une bague qu'elle lui avoit donnée dans l'aneau de laquelle elle avoit fait graver ſon nom, & qu'il avoit dérobée à l'avarice de ſes détrouſſeurs, parce

qu'il la portoit toûjours attachée sur son cœur. Varin convoita la bague, qui selon ses bons principes en valoit bien la peine, & le voiant fort desireux de faire sçavoir de ses nouvelles à Stoutgard à sa Maîtresse & à son Pere à Leipsic, pour lequel il avoit une veneration toute particuliere, il lui promit de leur écrire à tous deux le jour qu'il seroit sorti, & qu'il leur enseigneroit les moyens de lui procurer sa liberté; mais que comme il craignoit d'oublier le nom de Madle. de Vicque, qui étoit gravé dans la bague, il étoit neceſſaire qu'il la lui prêtât pour s'en servir à mettre son adresse sur la lettre qu'il lui devoit écrire; & que dans le moment qu'il auroit sa liberté, à laquelle il alloit travailler incessamment, il lui rendroit sa bague, dont il faisoit une si grand estime, à cause de la main qui la lui avoit donnée: Mr. Linck qui auroit accordé sa peau pour faire sçavoir de ses nouvelles à son pere & à sa Maîtresse, & sortir de l'horrible gouffre où il étoit, donna sa bague à Varin, mais je doute fort qu'il se soit acquité de ses commissions, & encore plus qu'il ait rendu la bague à Mr. Linck après qu'il a été mis en liberté.

Varin fut jugé le même jour que Mr. Falourdet, mais loin d'avoüer ingénuëment à son Compagnon qu'il avoit été mis sur la sellette, il fit entendre à Mr. Linck, que ses Juges ne l'avoient fait entrer dans leur assemblée que pour lui faire de grandes excuses de ce qu'on l'avoit retenu si long temps prisonnier. Cependant le Major nous dit après qu'il en avoit été quitte pour être banni. Ce qu'il y a de particulier, c'est que pendant tout le

temps

temps que ce Varin fut à la Baſtille, on eut pour lui des égards tout extraordinaires : il fut nourri délicieuſement, on lui ſervoit du gibier le plus fin, les mets les plus délicats, le vin le plus exquis, on le promenoit tous les jours ſur la terraſſe & dans le jardin, pour quoi? parce que ce criminel apartenoit à d'Argençon, dans le tems qu'on donnoit du bœuf, dont on avoit exprimé le jus, à Mr. Falourdet mon Compagnon innocent. Enfin ce Varin ſortit le 27. Mr. Falourdet le 28. jour auquel je fus mis avec Mr. Linck.

Le premier ſervice que me rendit Mr. Linck, fut de me couper la barbe avec de vieux ciſeaux tout roüillez qu'il avoit trouvez dans la pouſſiere de ſon réduit, qui ſans doute n'avoit pas ballaié depuis deux ou trois ans. L'on ne m'avoit pas raſe depuis que j'étois à la Baſtille, ce qui faiſoit que ma barbe me ſervoit de Cravatte; Il me la coupa avec tant d'adreſſe, qu'il auroit été difficile à un habile Barbier de le faire plus proprement avec un bon raſoir. J'ai déja fait connoître que ce pauvre Enfant avoit été mis à la petite bouteille, & comme par conſequent il étoit à la petite portion, je lui enſeignai le ſecret de ſe faire mettre à la groſſe; car quoique je me fiſſe un plaiſir de lui faire part de mon vin, & de ce qu'on me donnoit de moins mauvais, comme quand on me ſervoit des pâtez ou quelque choſe qu'il aimoit, que je trouvois la maniere de lui faire agréer: même malgré lui, il lui étoit de la derniere conſequence de lui faire accorder le gros ordinaire. Il pouvoit reſter long-temps à la Baſtille; en effet, il ſçait bien que ſans moi, il y ſeroit encore

comme la plûpart des autres Allemands nous pouvions être séparez ; c'étoit donc un coup de partie de l'arracher d'une misere qui pouvoit durer long-temps. Il m'avoit fait entendre qu'il étoit puissamment riche, comme en effet c'étoit la verité : je lui conseillai donc de donner cinq écus à Ru ; il le fit avec plaisir, & Ru en aprit la nouvelle encore avec plus de joie ; & pour nous en témoigner sa reconnoissance, il nous avertit qu'il falloit gagner Corbé ; que comme il étoit extrêmement intéressé, & que Mr. Linck avoit de fort belles bagues, il falloit qu'il lui en fît present d'une, & que dans le moment non seulement on lui accorderoit la grosse portion & la grosse bouteille, mais encore que Corbé nous mettroit dans la plus belle chambre de la Bastille, & nous obtiendroit de son Oncle la liberté de faire venir de la Ville pour nôtre argent tout ce que nous voudrions. Mr. Linck y consentit de tout son cœur : Ru eut ordre de faire monter Corbé à nôtre Calotte, qui ne se le fit pas dire deux fois, aprenant que c'étoit pour recevoir une gratification de conséquence ; il vint dans le moment ; il reçut le present en faisant des réverences qui me firent croire qu'il s'alloit disloquer tout le corps ; malheureusement il n'en fit rien. Ce present étoit un parfaitement beau zaphir accompagné de six diamants le tout des plus brillants. Il promit la grosse portion, & la grosse bouteille, & Mr. Linck l'eut dès le jour même, aussi bien que la permission de faire venir de la Ville tout ce qu'il voudroit pour son argent : pour moi, on me dit qu'il me falloit un ordre de la Cour, & comme je n'avois

vois pas donné de bagues, quoique Corbé m'en ait excroqué dans la ſuite une fort jolie, je n'ai jamais pu obtenir ce privilége. Il nous demanda un peu plus de temps pour nous mettre dans une des plus belles chambres de la Baſtille; parce que, nous diſoit-il, pour en faire ſortir ceux qui y ſont, il faut que je prenne mon tems pour leur faire une querelle d'Alleman, & le faire trouver bon à mon Oncle. Si j'étois le ſeul maître ici, tout iroit le mieux du Monde, mais je ne fais pas tout ce que je veux; il s'en faut bien. En attendant demandez moi tout ce que vous voudrez, tant que j'aurai de l'argent à vous rien ne vous ſera refuſé; & vous ſerez ſervi honorablement.

En effet aux dépens de la bourſe de Mr. Linck, nous fimes très-bonne chere, Pigeons, Chapons, Gibier, Entremets, Patiſſerie, Deſſert, vin de Bourgogne & de Champagne, Ratafiats, rien ne nous manquoit. Nous ne touchions preſque pas à l'ordinaire de la Baſtille. Ru faiſoit ſon petit compte avec nous, tout le mieux du Monde: cependant il deſoloit Mr. Linck, quand nous le voions au travers de nôtre porte manger ce que nous avions de meilleur, mais principalement nôtre patiſſerie, dont lui & Ru étoient grands Amateurs: Ru ne prenoit pas garde qu'il y avoit un grand trou à nôtre porte, par où nous l'examinions très-facilement. Si-tôt qu'il avoit ouvert la premiere porte, après avoit poſé nos plats ſur la ſeconde marche, nous le voyons qui en faiſoit la revuë & qui engloutiſſoit en un moment ce qui étoit le plus à ſon apetit, & qui pour en

conſoler M. Linck, prenoit une de nos bouteilles, dont ſouvent d'un ſeul trait, ſans gobelet ni verre, il vuidoit plus de la moitié, & nous diſoit après qu'elle s'étoit répanduë dans la montée. Si-tôt que Ru eut ordre d'acheter à M. Linck tout ce qu'il lui demanderoit, ce qui fut fait ſans reſtriction, lorſque M. Tourton fameux Banquier de Paris vint par ordre du Pere de M. Linck dire aux Officiers de la Baſtille, qu'il répondoit generalement de tout ce qu'on lui donneroit, ſans limitation, ainſi que Corbé nous l'affirma, Ru dis-je, plumoit le pauvre Pigeonneau d'une maniere exhorbitante; il lui vouloit faire paſſer du vin à ſix ſols au plus la bouteille, pour du vin de Champagne à vingt ſols; de méchantes pommes, qui auroient rebuté des cochons un peu délicats, pour des pommes de Renettes; de petites chataignes pourries pour des marons du Mans, de vieilles Poulles dures pour des Gelinotes du Cotentin, ainſi de toutes choſes, ce qui nous obligea à faire avec lui un reglement fort neceſſaire, & qui en rempliſſant ſon avarice, pouvoit mettre ſa conſcience en repos, ſuppoſé qu'il en eût, c'eſt que M. Linck lui dit, en preſence de Corbé, qu'il lui permettoit de lui compter les choſes le double de ce qu'elles valoient aux conditions de les choiſir toutes des meilleures. Corbé trouva la propoſition trop avantageuſe, & trop raiſonnable pour ne pas prendre ce parti; il fit entendre qu'il s'acquiteroit mieux des achapts que Ru, qui étoit trop embaraſſé pour le faire exactement. Qu'il laiſſeroit à Ru le détail des petites proviſions, pendant que lui

ſe

ſe chargeroit des groſſes : une fois il eſt raiſonnable que tout le monde vive. Il nous promit que dès le ſoir même il nous envoiroit une douzaine de bouteilles de vin de Champagne, un Dindonneau, & un plat de Gibier de ſon choix, & qu'il laiſſeroit à Ru le ſoin d'acheter le deſſert, qu'il prétendoit être tout du meilleur. Il s'acquita ponctuellement de ſa promeſſe : nous eumes douze bouteilles de vin délicieux, tel qu'il en croît aux Ronſieres, le Gibier répondoit au bon vin, & pour le coup Ru acheta un très bon deſſert, quoiqu'outré d'avoir vû que Corbé l'avoit ſuplanté dans ſa principale négociation ; ſe hâtant ſans doute de réparer cette diſgrace à la premiere occaſion.

Comme les jours maigres, on nous donnoit encore de très bon Poiſſon, & de très-bonnes légumes, M. Linck ne faiſoit acheter que du vin & du deſſert : mais il y avoit un inconvénient qui deſoloit M. Linck ; c'eſt que Ru avoit un Ami enfermé dans la chambre ſous la nôtre, à qui nous entendions fort diſtinctement qu'il donnoit tout ce que nous avions de meilleur. A la fin laſſé de ce manege, il lui en témoigna ſon chagrin, & le pria de ne plus faire le liberal à nos dépens. Mais Ru, nous dit fort naïvement que c'étoit un priſonnier qui ſçavoit peindre, & que comme il lui avoit fait pluſieurs petits tableaux, il étoit bien juſte qu'il eût de la reconnoiſſance pour lui.

Dans ce temps-là nous découvrimes que la fameuſe Mad. Guyon, ſi connuë pour une des plus zelées Partiſannes du Quiétiſme, étoit dans la troiſiéme chambre de nôtre Tour,

d'où à la fin ſes Parens qui étoient très-conſidérables, la firent ſortir ; & obtinrent ſa liberté aux conditions qu'ils ne la laiſſeroient parler à perſonne, comme Ru nous l'affirma ; nous avions trouvé le ſecret de l'humaniſer ; en adjoutant aux preſens fréquens des flots de vin & de ratifia : il ne nous cachoit rien. *In vino veritas.*

Si latet in vino veritas, ut carmina dicunt,
In venit verum Theudo, vel inveniet.

C'eſt ce que M. Linck ſçavoit admirablement bien pratiquer, à l'aide de Bacchus il tiroit les vers du nez de nôtre Satyre, que nous attendriſſions aſſez quelquefois pour qu'il nous embraſſât tous deux ſi étroitement, que nous avions occaſion de nous en repentir plus d'un quart d'heure après, par l'infection dont ſes baiſers étoient accompagnez. M. Linck à qui j'aprenois à parler François, ce qu'il faiſoit avec une vivacité merveilleuſe, lui donnoit la queſtion ; & quand il voioit qu'il faiſoit difficulté d'avoüer, un verre de vin ou de ratifia donné bien à propos, empêchoit Ru de perſiſter dans ſon ſilence ; cela nous a produit dans la ſuitte de grandes découvertes, comme on pourra le remarquer dans cette Hiſtoire.

Enfin le 21. Novembre 1702. un mardi au matin, Corbé accompagné de Rheilhe, nôtre Chirurgien, vint nous anoncer l'agréable nouvelle, que nous allions ſortir de nôtre Calotte, pour entrer dans une des plus belles chambres de la Baſtille ; nous l'en remerciâmes dans des termes tout des plus gracieux,

&

& ſur les onze heures, Ru, aſſiſté de deux autres Porte-clefs, vint prendre nos meubles pour les tranſporter dans nôtre apartement, où Corbé nous vint conduire, & nous laiſſa fort ſatisfaits de nôtre changement, outre qu'on me donna mon linge, qu'il y avoit ſix mois que Corbé avoit fait venir de Verſailles, ce qui me fit un plaiſir indicible; car je n'avois pas changé de linge depuis mon empriſonnement. Corbé & Ru avoient leurs raiſons pour cela, car ils portoient tous les jours mon linge, qui leur faiſoit honneur, & qu'ils me rendirent à moitié uſé.

Cette chambre eſt une des plus belles de la Baſtille, s'il eſt vrai qu'on puiſſe trouver de la beauté dans une priſon; c'eſt la troiſiéme de la Tour ditte du Coin: elle eſt octogone, comme le ſont preſque toutes les chambres des Tours, haute de plus de treize pieds, avec un beau plafond, fort uni & fort blanc; large environ de vingt pieds ſur tous les ſens; elle a une grande cheminée qui fume rarement. Il y avoit autrefois deux très-belles croiſées, mais M. du Joncas à ce que nous dit Ru, avoit fait boucher celle qui regardoit du côté de la Ville. On montoit à celle qui reſte ouverte par trois marches, depuis l'extrémité deſquelles elle eſt exhauſſée juſqu'au plancher; le haut en eſt fermé par un chaſſis arrêté, & le bas par un chaſſis volant, de la hauteur de ſix pieds, que l'on ôte & remet comme on veut, derriere lequel il y a trois grilles de fer dans l'épaiſſeur du mur, dont les barreaux ſont de la groſſeur du bras. Au travers de ces barreaux on a une très-belle vûë qui regarde ſur la Porte & le Boullevare

St. Antoine, bien avant dans le Fauxbourg & s'étend à droit & à gauche bien au delà de la Maiſon des Jeſuites, qui eſt d'ordinaire le ſéjour de Plaiſance du Confeſſeur du Roi, & que ces Reverends Peres ont baptiſée du nom de Mont-Loüis; ſoit que le Roi, leur ait fait bâtir cette agréable Maiſon, comme on a voulu nous perſuader, ou par la politique de cette Société, qui ſçait rafiner ſur tout. Nous avions encore par cette fenêtre la commodité de voir tous ceux qui entroient dans le Jardin de la Baſtille, que l'on a pratiqué ſur un des Boullevars de la Porte.

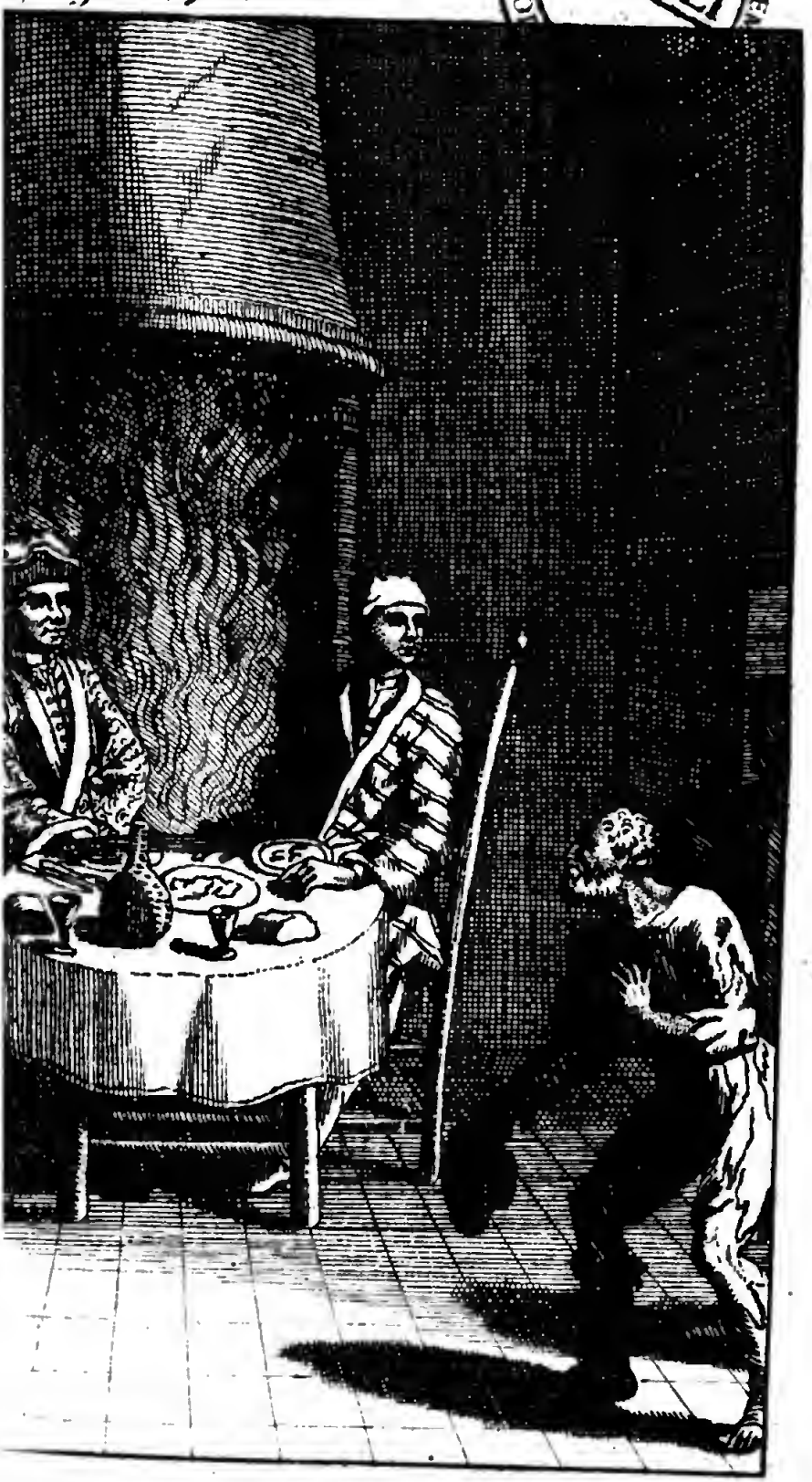
Si-tôt que nous fûmes ſeuls nous commençâmes, comme le font d'ordinaire tous les priſonniers, par faire l'inventaire de nôtre chambre, nous trouvâmes dans les cendres quelques papiers ſignez de M. Vidal qui concernoient ſes affaires, & qui nous firent juger par leur force, qu'il avoit beaucoup d'eſprit, & connoître qu'il étoit ſorti de cette chambre.

J'ai déja dit qu'il étoit embaraſſé dans l'affaire de la recherche des Nobles, & j'ignore encore comme il s'en eſt tiré. Nous fimes une lecture exacte du Regiſtre de nôtre chambre, & nous lumes parmi quantité d'autres noms de priſonniers dont je ne peux me reſſouvenir, ceux-ci. M. Amonnet, Calviniſte, cette Epithete étoit gravée après ſon nom. Poirel Villeroi de Vaucouleur, entré en 1689. Beauchêne, Ecuyer de M. le Prince de Condé, Jean Syo de St. Lo, Potier Breſſant, Guillaume du Bois, Lugni des Coutures, Cahanel de St. Lo. Le Marquis de Cagny, &c.

Après

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO E
NAPOLI

pag. 159



Après que nous eumes arrangé nos meubles, ce qui fut bien-tôt dépêché, & fait nos grabats, on nous aporta nôtre dîné paſſablement bon. A peine nous étions nous mis à table, que nous entendimes ouvrir nôtre porte, & nous vimes entrer un homme que Ru nous amena dans un état pitoïable; on ne pouvoit pas le regarder ſans frémir; il étoit tout éguenillé; ſon chapeau étoit tout percé, & à peine paroiſſoit-il avoir été noir. Il nous dit dans la ſuite qu'il y avoit deux ans qu'il lui ſervoit de chapeau & de bonnet de nuit; il ne lui reſtoit plus que quelques cheveux attachez à la coëffe de ſa perruque qui étoit ſi graſſe, qu'on ne pouvoit en diſcerner le raiſeau: il nous affirma qu'il y avoit deux ans qu'elle n'avoit peigné; une vieille manche de chemiſe toute déchirée lui ſervoit de cravatte, & étoit blanche comme le précieux corps de la cheminée. Son juſtaucorps étoit tout en lambeaux quoiqu'il fût ſoûtenu de plus de cent pieces, ſa chemiſe auſſi noire que ſa cravatte ſortoit par plus de trente endroits de ſa culotte qui n'en avoit plus la forme, le plus grand morceau de ſes bas n'étoit pas plus large que le pouce, les ſemelles de ſes ſouliers toutes percées ne tenoient au deſſus qu'avec des cordes, & dans la ſuitte ayant eu le temps d'examiner de plus près ces deſſus, nous reconnumes qu'il n'y avoit plus un ſeul morceau de leur premiere inſtitution, & que tout étoit compoſé des débris de vieux gands. Toutes les pieces qui ſoûtenoient l'œconomie de cette machine étoient conçûës avec du fil de toutes ſortes de couleurs. Son viſage, quoique gros & bour-

ſouffle

ſoufflé de miſere, étoit tanné & défait, & couvert d'une barbe mouſſe & griſe à peu près comme on peint celle de St. Pierre. Si-tôt que nous vimes cette effrayante figure, nous nous écriâmes d'étonnement, en demandant à Ru ce que nous vouloit cet Homme. Meſſieurs, nous dit-il, c'eſt un Compagnon que M. le Gouverneur vous prie de ſouffrir avec vous, qui ne vous incommodera pas long-temps; & lui connoiſſant bien que l'état miſerable où il étoit, pourroit nous forcer à le refuſer, prit la parole, & nous dit: Meſſieurs quoique mes habits ne ſemblent être que ceux d'un bandit, je ſuis cependant un honnête homme, & ſi vous voulez bien me ſouffrir en vôtre Compagnie, je ſuis très-perſuadé que vous n'en ſerez pas fâchez, outre que je ne vous importunerai pas long-temps, puiſque je dois ſortir dans peu de ce terrible lieu. L'entendant parler ſi honnêtement, je me levai pour lui faire civilité; je l'embraſſai même, M. Linck en fit autant, & je lui preſentai une chaiſe, car nous en avions trouvé quatre dans nôtre nouvel apartement. Ru nous proteſta que M. le Gouverneur nous ſçauroit très-bon gré de nôtre honnêteté, prit congé de nous, & referma la porte.

Nous voulumes faire mettre nôtre Concaptif à table; mais il nous dit qu'il avoit dîné; nous le fimes aprocher du feu, car on nous en étoit venu allumer un fort grand une heure après nous avoir introduit dans nôtre chambre, il nous jura qu'il y avoit deux ans qu'il n'avoit vû aucun feu, ce qui nous ſurprit extraordinairement, ne pouvant pas croire

croire que je ſerois ſept ans ſans aprocher d'autre feu que de celui de la chandelle ; auſſi avoit-il toute la peau des mains comme des pleures d'oignon pourri. Je lui preſentai deux petits pâtez qu'il avala ſans macher en nous diſant que c'étoient de bons gâteaux ; n'en aiant pas ſenti la viande. Je lui ſervis de même une aîle de poule dont le pauvre homme ne fit qu'un article, & but trois ou quatre verres de vin avec une avidité extraordinaire. Il ouvroit les yeux ſur nôtre table, avec un étonnement qui m'en fit deviner le ſujet, ce qui me fit lui demander ce qu'il avoit mangé à ſon dîné. Hélas ! reprit-il Monſieur, un peu de ſoupe d'eau boüillie & environ deux onces de viande pire, que celle qu'on donne aux Soldats ; il y a deux ans que ces Meſſieurs ici me font mourir de faim, mais, je ſors d'une chambre où il y a des priſonniers plus maltraitez que moi, & un plus miſerable cent fois puiſqu'il a perdu ſon eſprit ; il y a plus de ſept ans qu'il eſt tout nud ſans chemiſe, & ſans un bonnet à couvrir ſa tête, & ſi je n'euſſe pas ſecouru un pauvre malheureux qu'on lui avoit donné pour Compagnon ; il alloit éprouver le même ſort, & tomber dans une terrible freneſie ; car lorſque j'entrai dans leur chambre il en avoit de dangereuſes atteintes.

Lorſque nous l'eumes bien fait chauffer, & plus que ſuffiſamment boire & manger, car l'avidité avec laquelle il le faiſoit nous faiſoit aprehender qu'il ne s'incommodât, & que nous lui eûmes dit en peu de mots qui nous étions, nous lui demandâmes ſon nom, celui de ſa Patrie, & ce qui le réduiſoit

ſoit au pitoyable état où nous le voïons : pour ſatisfaire à nôtre curioſité, voici à peu près la réponſe qu'il nous fit.

Je m'apelle Jacob le Berthon ; je ſuis de la Ville de Chatelleraut en Poitou, fils d'un fameux Medecin, qui nous a laiſſé un bien conſiderable pour vivre honorablement. Mon pere m'envoya étudier à Genéve dans l'eſperance de m'avancer dans le Miniſtere : car nous étions de la Religion Réformée. Mais la Perſecution contre nos Egliſes nous ayant pour la plûpart fait paſſer dans les Pays Etrangers, je fus en Hollande. Je me rendis à la Haye, où j'avois un Oncle Miniſtre, nommé Mr Orillac, & quantité de parens aſſez accommodez des biens de la Fortune. Je croiois que je n'avois qu'à me preſenter à l'Egliſe pour être reçû Propoſant, ou à mes parens pour trouver de l'emploi ; mais je trouvai que la charité étoit bien refroidie, & que la Hollande n'étoit rien moins que ce que je m'étois figuré. Après avoir frapé vainement à toutes les portes, je fus contraint de porter le mouſquet : la faveur de mes parens s'étendit à me recommander à Mr d'Ouwerkerque, dans Régiment duquel j'étois entré Soldat par leur médiation, & où je demeurai juſqu'à la Bataille de Fleurus. Mr nôtre Colonel s'étoit jetté dans le Château de S. Amand, qu'il deffendit vigoureuſement, mais les ennemis ayant pointé douze pieces de canon contre cette méchante Place, qu'ils avoient environnée de toutes parts, & où nous ne fûmes pas ſecourus, ils nous forcerent à nous rendre priſonniers de Guerre. Nous fumes menez à Troye en Champagne, où par

par des inhumanitez inouës, on nous contraignit de prendre parti dans les troupes de France. Je fus mis dans le Régiment de Surlaube, & mené en quartier d'hyver à Alençon. La premiere fois que je paſſai en revûë, mon bonheur voulut que le Commiſſaire fût un de mes couſins, qui m'ayant reconnu me tira des rangs, & me fit donner mon congé.

Comme je ne voulois abſolument pas me faire de la Religion Romaine, je convins avec mes freres d'une penſion aſſez modique, avec laquelle je me retirai à Paris, croyant mieux m'y cacher qu'en lieu du Royaume. Mais une hôteſſe chez qui j'avois demeuré pluſieurs années, qui avoit reconnu que j'étois de la Religion Réformée, ſur un faux ſoupçon qu'elle eut que j'avois découvert à ſon Mari quelqu'intrigue amoureuſe qu'elle avoit, alla me dénoncer à Mr d'Argençon, qui me fit arrêter il y a un peu plus de deux ans, & conduire dans ce cruel Gouffre. Dès les premiers jours que j'y fus entré on me ſollicita de changer de Religion, avec promeſſe de me rendre ma liberté, & de me donner un bon emploi : mais le Pere Riquelet, ni les Officiers n'aïant pû rien gagner ſur moi, ce R. Pere m'aïant fait venir devant lui & le Gouverneur, pour ſçavoir ma derniere réſolution, me trouvant inébranlable, ils s'emporterent au dernier point contre moi, ils me chaſſerent de leur preſence, en me proteſtant que je ne ſerois pas reçû à faire mon abjuration quand je le voudrois, & me firent conduire par le Major & Ru dans la chambre d'où je ſors, qui eſt la premiere de la Tour de la Comté, où ſans un ſecours tout particu-

lier

lier de la grace de Dieu, & ma bonne conſtitution j'aurois peri mille fois. Quand on ouvrit la porte & que je vis un grand homme tout nud ſans chemiſe, qui ſe promenoit dans la chambre, & un autre qui ſe leva à moitié, auſſi tout nud dedans un monceau de paille où il étoit enſeveli, je penſai tomber à la renverſe: je n'eus pas le temps de me récrier contre l'injuſtice qu'on me faiſoit, le Major & Ru avec une fureur barbare me pouſſerent dans la caverne de ces pauvres malheureux & refermerent promptement la porte ſur moi, ſans vouloir m'écouter. De dire quelle fut ma douleur & le tremblement dont je fus ſaiſi, je n'ai point de termes aſſez forts pour vous l'expliquer; je perdis la connoiſſance, & je tombai pâmé ſur le même monceau de paille où mon pauvre Compagnon étoit encore enfoncé juſqu'à la moitié du corps.

Ils me firent revenir de mon évanoüiſſement, où ils me dirent que j'avois été près de demi heure, ſans donner aucun ſigne de vie, en me jettant plein une grande cruche d'eau ſur le viſage: je me trouvai trempé d'eau depuis les pieds juſqu'à la tête, entre deux hommes dont l'un étoit encore tout nud, & l'autre avoit couvert ſa nudité avec de méchans haillons, qu'un gueux n'auroit pas voulu relever du chemin: remarquez s'il vous plaît que c'étoit aux Fêtes de Noël de l'année 1700. Je tremblois de tous mes membres de froid & de frayeur, & j'étois prêt à retomber en défaillance, quand mon pauvre Compagnon enguenillé, ſe prit à me conſoler de ſon mieux, & me fit entendre que j'avois beſoin d'un grand fond de patience

pour

NAPOLI

pag. 164

pour ne pas ſuccomber dans ce lieu de deſeſpoir, où il gemiſſoit depuis trois ans, ſans avoir pû trouver le ſecret de faire ſçavoir à ſa femme qu'il étoit à la Baſtille, qui ſans doute auroit tout mis en œuvre pour l'en retirer ſi elle en avoit eu connoiſſance.

Après avoir un peu repris mes eſprits, je lui demandai qui il étoit, & pourquoi il étoit à la Baſtille dans un ſi pitoyable état. Il ne faut pas que j'oublie à vous dire, que pendant toute la Scene qui ſe paſſa depuis mon entrée dans ce lieu de plaiſance, mon autre Compagnon *in puris naturalibus*, n'avoit ceſſé de rire à gorge déployée, & de gambader en découvrant ce que la pudeur, ſi il en avoit été capable, lui auroit dû faire cacher; & diſant qu'il étoit le Dieu du Ciel, le Roi de la Terre, & le Seigneur Univerſel de toutes choſes. Mon pauvre Conſolateur, en jettant un grand ſoupir, me dit, je m'apelle Charles Farci; je ſuis Soldat aux Gardes, cependant fils d'un bon Bourgeois de Paris; car mon pere étoit Maître Couvreur de cette Ville & fort riche; il a donné quarante mille livres à mon unique ſœur en la mariant à un Courier du Cabinet. Le libertinage me fit mépriſer la profeſſion de mon pere, plus que les dangers de ce perilleux métier, quoique je ſois un jour tombé de la cime du clocher de S. Paul, qui n'eſt pas loin de nôtre enfer, & ſans mon marteau, que je piquai dans l'ardoiſe, & qui me retint aſſez pour ne pas faire une ſi lourde chûte que celle que je devois faire, je n'aurois jamais été traîné à la Baſtille; & plût à Dieu être mort dans ce temps, je me ſerois épargné une

ne infinité de traverſes, car ma vie n'a été qu'une ſuite de malheurs, que j'aurai tout le temps de vous raconter. Je pris le parti des armes, reſſource de tous les débauchez, où il m'eſt arrivé des avantures tout à fait bizarres & extraordinaires. Après pluſieurs Campagnes, je me trouvai enrôlé dans le Régiment des Gardes. La veuve d'un Marchand épicier, fort jeune & jolie femme, chez qui j'allois ſouvent boire de l'eau de vie, me trouva ſi à ſon gré, qu'elle m'épouſa, contre le conſentement de ſes parens. Elle me dégagea & me fit paſſer Maître; mais l'amour qu'elle avoit pour moi, ni tous ſes égards, ne m'arracherent pas à mon libertinage, qui s'étoit pour ainſi dire naturaliſé en moi. Je fréquentai mes anciens Camarades, & pour être plus à portée de continuer mes débauches avec eux, je m'entôlai encore dans la même Compagnie, d'où ma femme m'avoit dégagé à force d'argent, & avec une tendreſſe qui me devoit rendre plus ſage. Mais il me falloit trois ans de Baſtille pour me donner le temps de réflechir ſur mes égaremens. Cependant elle étoit ſur le point de me dégager, une ſeconde fois, ſur les promeſſes que je lui avois faites de vivre mieux à l'avenir, & même elle étoit convenuë avec mon Capitaine, lorſqu'un matin au plus fort de l'hyver étant couché auprès de ma femme, dès la pointe du jour, j'entendis fraper à la porte de ma Boutique, qui fait le coin de la ruë neuve de Nôtre-Dame. Croyant que c'étoit des ouvriers qui vouloient boire de l'eau de vie, je n'eus le temps que de prendre ma culotte, & de vêtir la Siquenille de

Treil-

Treillis que l'on donne aux Soldats, pour conſerver leurs habits, & en pantoufles & ſans bas j'ouvris promptement ma boutique, d'où à l'inſtant je fus tiré avec violence par ſix hommes qui me fermerent la bouche d'un mouchoir, pour m'empêcher de crier, & nud comme j'étois, me jetterent dans un caroſſe & m'entraînerent dans cette maudite blouſe; où dans l'état que j'étois l'on m'amena avec ce pauvre fou, qui depuis a penſé par ſes extravagances, me renverſer la cervelle. Quoique nous fuſſions au plus fort de l'hyver, je ne pûs obtenir d'habits; les Officiers me diſant pour toute raiſon, que mon compagnon s'en paſſoit bien, que je ne devois pas être plus délicat que lui. Toute la grace qu'ils me firent fut de me donner trois bottes de pailles pour me coucher, qu'ils n'ont pas voulu me changer depuis trois ans, & cette méchante ſerpilliere toute percée pour me ſervir de couverture.

J'ai prié vainement les Officiers, & je les ai conjurez avec des larmes capables d'attendrir des Tygres, de me dire le ſujet de ma détention: ils m'ont rebuté avec une dureté capable de faire perdre patience à tous les Saints du Paradis. J'ai eu tout le temps de m'examiner: d'abord j'ai cru que c'étoit le frere de ma femme qui eſt Echevin de Paris, qui confus d'avoir un beau-frere Soldat aux Gardes, m'avoit fait arrêter; mais j'ai bien connu depuis que je m'étois trompé, & ſans doute en voici l'infaillible ſujet.

Un jour que j'étois allé monter la garde à Verſailles, je me trouvai à boire dans un caba-

cabaret avec d'autres Soldats, & comme ma femme m'avoit donné de l'argent nous pouſſâmes loin la débauche. Nous chantâmes des chanſons de grivois, & dans la chaleur du vin, j'en chantai une, où Madame de Maintenon n'étoit pas épargnée : cependant c'étoit une chanſon que chantoient hautement dans les ruës, les enfans de Paris. Un Laquais de cette Dame qui buvoit dans une chambre, qui joignoit la nôtre, vint me regarder & enjoignit au Maître de ſçavoir mon nom, & de quelle Compagnie j'étois. L'hôte vint m'en donner avis, ce qui me fit ſortir au plus vite du cabaret, & huit jours après je fus arrêté.

Je ne pûs m'empêcher d'interrompre la narration de Mr le Berthon, pour lui dire que je croiois cette Dame incapable d'une vengeance ſi indigne de ſon élevation, & de ſes grandes qualitez. Quoi diſois-je nous voyons dans l'hiſtoire qu'un jour Catherine de Medicis femme de Henri II. & Mere de trois de nos Rois, entendant des Soldats qui en faiſant rôtir une oye ſous ſes fenêtres, diſoient de cette Reine des choſes abominables & les plus outrageantes, elle ſe contenta d'ouvrir ſa fenêtre pour dire à cette canaille : Pourquoi dittes vous tant de mal de la pauvre Reine Catherine qui ne vous fait aucun tort ? c'eſt elle qui vous paye ſi bien, & qui eſt cauſe que vous rôtiſſez l'oye. Surquoi le Roi de Navarre, qui étoit avec elle, & qui avoit entendu les injures de ces belitres, ayant voulu ſortir pour les faire châtier, elle le retint, & lui dit : Mon Frere, laiſſez-là ces miſerables, nôtre colere ne doit pas deſcendre juſqu'à eux. Cependant un des plus grands hom-

hommes du Regne de cette Reine l'apelloit la Furie de la France, qu'elle déchiroit impitoyablement; & l'on me fera croire, qu'une Dame d'un Génie ſublime, & du comble des grandeurs où la fortune l'a élevée, voudroit s'abaiſſer juſqu'à un Soldat aux Gardes, & le faire punir pour une chanſon, chantée même au fort de la débauche, & le punir d'un long ſuplice mille fois plus cruel que la mort? cela eſt incroyable.

Cependant rien n'eſt plus vrai, reprit M. le Berthon car depuis que nous ſommes enſemble, M. d'Argençon l'a fait deſcendre & lui a demandé ſi une autrefois il s'aviſeroit de chanter des chanſons contre les perſonnes de qualité; & ſa femme après quatre ans de recherches inutiles, ayant apris par un priſonnier qui ſortit de la Baſtille, avec lequel nous avions eu une communication ſecrette, que ſon mari y étoit enfermé, quoique les Officiers lui euſſent proteſté vingt fois qu'il n'y étoit pas, elle alla ſe jetter aux pieds de Madame Veuve de Monſieur Frere unique du Roi, pour la ſuplier de faire rendre la liberté à ſon Mari. Quoique Madame, avec une bonté qu'on ne ſçauroit aſſez loüer, l'eût obtenuë du Roi ſon Frere, qui ordonna à Mr. le Chancelier de faire ſortir Farcy, les Officiers l'ont encore retenu un an tout entier. Sa femme eut la liberté de le venir voir trois fois la ſemaine; je l'ai vûë plus de trente fois, car Ru qui la conduiſoit ſur l'eſcalier devant nôtre chambre pour y voir ſon Mari, qu'il faiſoit ſortir d'avec nous pour cet effet, s'endormoit ſur les marches, pendant qu'ils parloient enſemble, & Farcy entr'ouvroit nôtre porte

pendant ſon ſommeil pour me la faire voir. C'eſt une fort jolie & aimable Femme, qui paroît avoir bien de la vertu, mais qu'on ne ſçauroit aſſez loüer de toutes les démarches qu'elle a faites pour ſon Mari. L'ayant trouvé tout nud elle lui aporta un très-bon habit, du linge, & un fort bon lit ; jamais elle ne l'eſt venu voir ſans nous aporter quelque choſe, tantôt c'étoit un chapon rôti, ou quelque Godiveau, un panier de Fruit, un Gâteau, & toûjours quelques bouteilles de très bon Vin. Elle ne ceſſoit d'aller à St. Clou ſolliciter Madame, qui en a parlé trois fois au Roi, & qui enfin dit à Mr. le Chancelier que le Roi vouloit qu'on rendit la liberté à ce malheureux, qu'elle prenoit ſous ſa protection, & que ſi il ne le faiſoit pas élargir, ce ſeroit à lui que S. A. R. s'en prendroit, & qu'elle en demenderoit ſatisfaction au Roi. C'eſt ce que Madame Farci dit à ſon Mari vendredi au matin, en lui aportant un excellent pâté d'anguilles & deux bouteilles de bon vin de Bourgogne. Elle lui dit auſſi que Mr. d'Argençon l'avoit fait venir chez lui jeudi, & qu'après l'avoir traittée avec une hauteur indigne d'un Magiſtrat, & de la Protection Royale dont cette femme étoit honorée, il lui tint ce diſcours. Tu veux, donc, malgré moi, ravoir ton Mari ? tu l'auras ; mais dis lui, qu'à la premiere fauſſe démarche qu'il fera, je le ferai pendre : vois ſi tu veux l'avoir à cette condition ? & la renvoya avec indignation.

Samedi au ſoir Mr. d'Argençon fit deſcendre Farci & lui tint à peu près le même langage ; & après lui avoir fait lever la main,

& juter qu'il ne diroit rien de ce qui ſe paſſe en la Baſtille, & lui en avoir fait ſigner la proteſtation, & qu'il avoit été traitté ſuivant l'intention du Roi, il le renvoya dans nôtre chambre, où il étoit encore quand on m'en a fait ſortir; mais aparemment qu'il eſt en liberté de l'heure que je vous parle. C'eſt un homme très-bien fait de corps, haut de ſix pieds; d'une grande ſimplicité & douceur; & quoi qu'il ait été fort débauché, il n'a pas le fond mauvais, & jamais n'a commis de crimes réprehenſibles. Mais le pauvre homme étoit fort altéré quand je ſuis venu avec lui, & ſans doute il alloit perdre tout à fait l'eſprit, qu'il avoit échauffé outre meſure, ſans les conſolations que je lui donnai, & la joye qu'il eut de voir ſa Femme, qui le remit entierement, & moi auſſi; car ſi elle avoit attendu trois Mois à venir, nous ſerions morts tous les deux; nous n'avions plus que la peau percée en divers endroits étenduë ſur les os tous décharnez: nous ne pouvions plus nous ſoûtenir debout. L'aſſiſtance qu'elle nous a donnée m'a remis en l'etat où vous me voyez, que Dieu la beniſſe.

Le fou qui étoit avec nous eſt un homme fort bien fait, & bien proportionné; il a le corps fort blanc & nerveux, il eſt à peu près de la hauteur de Farei: a les cheveux d'un châtain brun creſpé qu'il treſſe conjointement avec ſa barbe, qui eſt fort longue & de même couleur. Il y a plus de ſept ans qu'il eſt tout nud, ſans ſouffrir le moindre habillement ſur ſon corps, de bonnet à ſa tête, ni de chauſſure à ſes pieds. Il s'apelle Nicodéme Dezimberg; il eſt de Grenoble.

Après avoir servi long-temps dans les Troupes du Roi, un bataillon du Régiment de Picardie qu'il commandoit en qualité de premier Capitaine fut détaché pour le Siége de Namur; sa Compagnie y fut entiérement défaite, & lui dangéreusement blessé. Il vint solliciter auprès du Ministre de quoi remettre sa Compagnie; mais loin de le récompenser, comme il le méritoit, on le cassa. En vain il fit parler tous les Officiers Généraux en sa faveur, qui attestoient qu'il étoit un très-brave homme, ayant toûjours parfaitement bien fait son devoir: il étoit réformé d'origine; & l'on aprit qu'il ne faisoit pas l'exercice de la Religion Romaine; c'en fut assez pour le traiter indignement, loin de lui rendre justice. Enfin réduit au desespoir il passa en Angleterre, & par des Amis & des Officiers qui connoissoient son mérite; il obtint une audience du Roi Guillaume de glorieuse mémoire.

Il fit une proposition à S. M. si terrible contre le Roi de France, que l'idée seule en fait horreur, & que je veux ensevelir dans le silence; seulement je dirai pour l'honneur de la mémoire de ce Grand Prince, que quoiqu'on lui proposât la vengeance de son plus grand Ennemi, dans un temps qu'il découvroit tous les jours des conspirations tramées contre sa vie précieuse, que même Charnox & Grand Val avec leurs Complices avoient été executez nouvellement, atteints & convaincus de crime de haute trahison au premier Chef, & qu'on avoit découvert les Auteurs de ces abominations, comme tout le Monde l'a sçû, il fit retirer ce miserable

de

de devant lui, commanda qu'on l'arrêtat, & l'envoia pieds & mains liez à Loüis XIV, avec une déclaration de la propoſition de ce malheureux. Je laiſſe toutes les Réflexions qu'on peut pouſſer loin ſur un ſi beau ſujet, à faire à tous ceux qui ont l'ame bien placée, & qui aiment les grandes actions.

Dezimberg ſe voiant embarqué pour repaſſer en France fut ſi frapé des terreurs de la mort cruelle que méritoit l'énormité de ſon crime, qu'il perdit entiérement l'eſprit. D'abord qu'il fut remis entre les mains des Miniſtres de France, ils crurent qu'il faiſoit le fou, pour ſe dérober à la mort; mais ils ne douterent plus de la vérité du fait, quand ils ſçurent que ce criminel avoit déchiré, non ſeulement tous ſes habits, mais même tout ſon corps, dont les ruiſſeaux de ſang couloient de tous côtez; qu'il avoit fallu l'enchaîner pour l'empêcher de ſe caſſer la tête contre les murs; qu'il s'outrageoit impitoiablement des ongles & de la dent, ſans ſouffrir d'habits, ni vouloir coucher ſur de lits, qu'il mettoit tout en pieces, quand on lui en donnoit. Il fut ſi furieux, que pendant plus d'un an, on n'avoit oſé entrer dans le lieu où il étoit enfermé, & qu'on fut contraint de faire un trou à la porte, par où on lui jettoit du pain, qu'il devoroit avec une rage qui faiſoit trembler même juſqu'à ſes Porte-clefs, dont la plûpart n'ont pourtant rien d'humain. Cependant les Officiers de la Baſtille ont eu la cruauté de hazarder de lui donner des Camarades. Farcy n'avoit pas été le premier; Ce fut un Cordelier nommé le Pere Damaze, ſi j'ai bonne mémoire, qui avoit été Aumônier de Mr. de

St. Ruth General des Troupes de S. M. en Irlande. Ce vénerable Moine avoit tué un Porte clefs, & pour l'en punir, après l'avoir tenu enchaîné pendant deux ans dans un retrait, on l'exposa à la fureur de ce Dezimberg, qui s'adoucit en faveur du béat caractere de son Associé; ils s'aprivoiserent si bien ensemble, que quand le Gouverneur avoit quelque prisonnier qu'il vouloit cruellement punir; Quelque réformé endurci, comme il les apelle, à qui il vouloit faire faire profession de la Religion Romaine, il l'enfermoit avec Dezimberg; qui outre qu'il étoit de l'ordre des Adamites, ou des Temiscamins, ne laissoit jamais reposer ses Camarades. Il repassoit toutes les nuits confusément toutes ses avantures; & entroit quelquefois dans des transports furieux, quand il prononçoit le Nom de Loüis, de Louvois, ou de Barbezieux, avec des blasphêmes épouvantables; & ce qu'il y a de prodigieux c'est qu'il n'a jamais prononcé le Nom du Roi Guillaume, qu'avec respect, & quand ses Compagnons exaltoient les belles actions de ce Grand Prince devant lui, bien loin d'en paroître émû il les écoutoit avec attention. Il ne souffroit jamais que les Porte clefs outrageassent ses Compagnons, qu'il deffendoit avec une fureur de Lion.

C'est avec ces deux hommes, dont je viens de vous faire le Portrait, que j'ai été enfermé pendant deux ans, & avec lesquels j'ai souffert un suplice inconnu à tous les Satellites des Nerons & des Diocletiens. Il y a près de deux ans que je demande à faire profession de la Religion Romaine sans le pouvoir obtenir.

Sur

Sur les remontrances que nous lui fimes, il ſe prit à pleurer amérement & nous dit : je ſçai bien que je trahis ma conſcience, pour ſortir de cet Enfer, mais j'eſpere que Dieu aura compaſſion de ma foibleſſe & me fera miſericorde, car il n'ignore pas ce que je lui ai promis, lorſque j'aurai ma liberté, & je le prends à témoin de mes bonnes intentions. Nous l'exhortâmes & nous le conſolâmes du mieux qu'il nous fut poſſible, & par les bons traitemens que nous lui fimes, il fut bientôt remis ; helas ! ſi le pauvre homme n'avoit mangé que ce que les Porte-clefs lui aportoient pour ſon ordinaire, il auroit abſolument ſuccombé, car hors du pain, & une petite bouteille de très-mauvais vin, qui tenoit environ un verre & demi, le reſte de ſa nourriture ne valoit pas un ſou. A midi on lui aportoit un peu de pain trempé dans de l'eau boüillie, qu'on baptiſoit du nom de ſoupe, avec une ou deux onces du Bœuf dont on avoit exprimé le jus pour les Tables des Officiers, deſſeché comme du bois, & qu'un Chien auroit eu peine à manger ; & le ſoir on lui aportoit d'ordinaire un certain os de mouton que l'on apelle vulgairement la Mâtre, fendu en deux, & envelopé dans un petit morceau de peau. Je proteſte ſincerement qu'il n'y avoit pas en tout de quoi raſſaſier une ſouris ; mais nous le dédommagions amplement de la Leſine de nos avares Gargotiers. Mr. Linck, qui avoit la liberté de faire venir de la Ville tout ce qu'il vouloit, ne nous laiſſoit pas manquer des viandes les plus délicieuſes, des meilleurs vins, & de toutes ſortes de Ragoûts que lui même ſçavoit parfaitement bien

composer : & de tout cela il en répandit l'abondance non seulement dans nôtre chambre, mais dans toutes les autres chambres de nôtre Tour, où il en envoioit largement avec une générosité que je ne sçaurois trop loüer, du moins étoit-ce son intention ; mais dont le Fripon de Ru Porte-clefs faisoit un très mauvais usage ; car peu après le départ de Mr. Linck j'eus communication avec les prisonniers de la même Tour, qui me protesterent que ce Scélérat ne leur avoit jamais donné la moindre chose de ce que Mr. Linck leur avoit envoié avec profusion, & que ce méchant homme mettoit à son profit ; quoique Mr. Linck, pour l'obliger à le servir avec zéle & activité, l'accablât tous les jours de presents, & souffrît sans s'en plaindre qu'il lui volât son plus beau linge. Quinze jours avant que de sortir Mr. Linck lui donna un très-beau Manteau d'Ecarlate tout neuf, dans la seule vûë de l'engager à nous faire plaisir, n'en ayant plus besoin pour lui même, étant assuré de sa liberté. Il n'y avoit point de jour non plus qu'il ne fit boire largement ce Satyre, dont il farciſſoit le corps de toutes sortes de bon gibier, & l'abreuvoit des vins & des ratafiats les plus exquis, aussi-bien que nôtre ridicule Major, qui n'entroit jamais dans nôtre chambre qu'il ne fût chancellant, quand même il y seroit venu dès quatre heures du matin, ce qui me fit croire qu'il ne désenyvroit jamais.

Un samedi au soir, comme nous allions nous mettre à Table on fit descendre Mr. Jacob le Berthon, & une heure après on nous le ramena tout pâle & tout tremblant. Quand le

le Porte clefs eut refermé la porte ſur nous, & que nous eumes fait revenir nôtre Compagnon ſtupefié, avec un cordial de Champagne, nous lui demandâmes le ſujet de ſa peur & de ſon émotion. Pour ma peur, nous dit-il, elle eſt légitime, car je viens de voir le Diable, & mon émotion eſt toute des plus juſtes, car je viens d'aprendre que je vais ſortir de l'Enfer. A ces agréables nouvelles nous redoublâmes la doſe du confortatif, après quoi il nous fit ainſi le recit de ſon avanture.

En déſcendant au pied de l'eſcalier j'ai trouvé le Major qui m'a donné la main comme à une mariée; après l'avoir ſalué, je lui ai demandé ce qu'on me vouloit, mais ſans vouloir me donner de réponſe, il m'a conduit dans une grande ſale, où j'ai trouvé Mr. d'Argençon aſſis le dos au feu devant une grande Table, autour de laquelle devant lui étoient debout pluſieurs perſonnes, la plûpart à moi inconnuës. Ce Miniſtre étoit revêtu de ſa robe magiſtrale, ce qui m'a fait vous dire que j'avois vû le Diable, car ſi il n'eſt pas plus méchant que lui, du moins eſt-il tout auſſi laid, & tout auſſi noir. Il a écrit quelque temps ſans lever les yeux ſur moi, pendant qu'un autre homme auſſi en robe noire, & que j'ai apris être Mr. Camuſet Commiſſaire de la Baſtille étoit debout devant lui, ſans branler non plus qu'une ſtatuë: dans un des coins de la chambre étoit un autre petit homme qui écrivoit ſur une table, & j'ai ſçû que c'étoit le Secrétaire de Mr. d'Argençon; & un peu à côté une autre homme qui écrivoit ſur un Bureau, & j'ai apris dans la ſuite que c'étoit le Greffier. Corbé étoit debout, cha-

peau bas, les yeux baiſſez, de même que le Capitaine des Portes & quelques autres. Tout d'un coup le Magiſtrat s'eſt levé, & me regardant d'un air à donner tout au moins la colique; il m'a dit bruſquement que fais tu ici? Hélas Monſeigneur, ai je dit, je ſouffre & je jeune beaucoup. Es-tu dans la réſolution de perſiſter dans les erreurs du Calviniſme? a-t-il repris. Ne vous a-t-on pas dit, Mgr. qu'il y a deux ans que je demande à en faire abjuration? lui répondis-je. Oüi, dit-il, mais tu n'étois pas encore bien converti. Ah! Mgr. la Baſtille eſt capable ſeule de convertir tous les Démons de l'Enfer, lui ai-je dit. Il eſt queſtion d'un autre fait, a-t-il continué en rompant les chiens, & le prenant d'un ton plus haut. Je veux te faire pendre, car tu as mérité la corde. A ces paroles, j'ai crû que tous mes os ſe diſloquoient pour ſe ſervir d'étui les uns aux autres. N'as tu pas ſervi les Ennemis de S. M. & ne t'a-t on pas pris les armes à la main contre ton Roi à la Bataille de Fleurus? Il eſt vrai Mgr. que m'étant retiré en Hollande à cauſe de ma Religion, & n'y trouvant point d'emploi, je fus contraint de prendre parti dans les Troupes de Hollande, mais ils n'avoient pas de guerre alors contre le Roi, & quand elle a été déclarée entre S. M. & L. H. P. je voulus me retirer, mais on ne voulut pas m'accorder mon Congé, & je fus forcé de ſervir malgré moi, puiſque l'on m'auroit puni comme deſerteur, mais j'ai ſervi depuis en France & j'ai eu part à l'Amniſtie que le Roi a accordée à tous les François qui ont porté les Armes contre lui. Cette grace du Roi, reprit-il, ne s'eſt pas

étenduë

étenduë juſqu'à toi, ainſi tu es digne de mort, & prépare toi à en recevoir l'Arrêt. L'air menaçant dont il prononçoit ces paroles m'a fait croire qu'il diſoit vrai, & jugez de ma peur, je me ſuis jetté à genoux en pleurant & lui diſant que le Roi étoit le Maître, & que je lui demandois miſericorde. Il te fait grace m'a-t-il dit, mais aux conditions que tu te feras de la Religion Romaine. Peux tu ici me donner caution de ta promeſſe ? Il y a en cette Ville dans la Ruë des Lombards un Riche Marchand Banquier qui porte mon nom, qui peut-être ne me refuſera pas la grace de me cautionner, lui dis-je, ſi non mon Frere qui demeure à Chatelleraut le fera je croi volontiers; & ſi des interêts de Famille l'en empêchoient, je ſuis très-perſuadé que mon beau-frere qui eſt un des plus fameux Avocats de Poitiers le fera de tout ſon cœur. Il a pris l'adreſſe de toutes ces perſonnes, après quoi il m'a dit retourne à ta chambre, pries y bien Dieu pour S. M. le plus Clément de tous les Rois, qui te fait grace, & ſonge à vivre à l'avenir en bon & fidéle ſujet.

A peine le pouvions nous faire revenir de ſon tremblement; M. Linck ne ſongeoit qu'à le faire largement boire pour le congratuler de ſa prochaine liberté, pendant que je ſongeois à profiter de ſa ſortie pour faire ſçavoir de mes nouvelles à ma très-chere Epouſe & à procurer la liberté à M. Linck. Voici comment je m'y pris.

M. Linck avoit dans un Livre quantité de papier blanc qui n'étoit pas imprimé; je m'en ſervis pour écrire à mon Epouſe, à mon fils & à Mrs. Chamillart & de Torcy &

à pluſieurs autres de mes amis, mais ces Lettres n'ont jamais été renduës à leurs adreſſes ; aparemment par la timidité de M. le Berthon à qui les Officiers n'oublierent pas de dire, comme ils font à tous les priſonniers qui ſortent de leurs griffes, que ſi il donnoit de nos nouvelles dans le Monde, il ne manqueroit pas d'être remis à la Baſtille pour le reſte de ſes jours; & même ils font faire ſerment de ne rien réveler de ce qui ſe paſſe à la Baſtille, avec des menaces terribles en cas de contravention. C'eſt aparemment ce qui a empêché M. Falourdet mon premier Compagnon de mettre à la poſte celles que je lui avois données pour les mêmes perſonnes. M. Linck fut plus heureux ; ſes Lettres furent tenuës, que j'écrivis pour lui à l'Aumonier du Réſident de Dannemark à Paris, qui connoiſſoit particulierement M. Linck, & à Mademoiſelle Skingre, qui étoit une Fille Allemande à qui Madame faiſoit une Penſion & qu'elle tenoit ſous ſa Protection. M. Linck promit deux cens Loüis à cette Damoiſelle, ſi elle pouvoit le faire ſortir de priſon, ce qui lui ſeroit facile en allant trouver Madame à Verſailles, & lui remontrant l'injuſtice qu'on lui avoit faite, en l'arrêtant lui & les autres Allemans, dès le lendemain du jour que cette Grande Princeſſe leur avoit donné la parole du Roi ſon Frere qu'on ne leur feroit aucune injure, & qu'ils pouroient demeurer à Paris juſqu'à l'ordre que S. M. leur feroit donner de ſortir du Royaume.

Nous couſimes toutes ces Lettres dans les Guenilles de M. le Berthon, entre la doublure & le deſſus de ſon juſtaucorps, & nous primes

mes toutes nos meſures pour qu'il en pût au moins ſauver quelques-unes.

Enfin le bienheureux moment de la ſortie de M. Jacob le Berthon arriva le ſoir à neuf heures & demie un ſamedi 30. Décemb. 1702. On ne nous aporta nôtre ordinaire qu'après qu'il fut ſorti, pour avoir la barbare ſatisfaction de le mettre dehors ſans ſouper; même nos cruels Bourreaux trouvoient mauvais que nous preſentaſſions du vin à ce pauvre homme, qu'ils traitterent avec la derniere inhumanité; & Ru ſur tout, qui devant nous le foüilla par tout, même aux endroits les plus ſecrets, avec une fureur brutale, en lui diſant les injures les plus groſſieres & les paroles les plus outrageantes, ce que ce bon Vieillard agé de près de 66. ans ſouffrit avec une patience capable d'amolir des Tygres. Ils le mirent dehors ſans ſouliers, & ſans avoir voulu permettre à M. Linck de lui en faire faire à ſes dépends, qui avoit voulu même le faire habiller ſans que ces inhumains vouluſſent jamais lui donner la permiſſion de le faire: il le gratifia d'un billet pour aller chez M. Tourton Banquier y prendre l'argent dont il avoit beſoin pour ſe mettre en état de retourner chez lui & le conduire juſqu'à Châtelleraut. Ce bonhomme étoit ſi tranſporté & ſi tremblant, tant la joie de ſe voir libre l'avoit ſaiſi, qu'il ne put jamais nous dire une ſeule parole; Excepté qu'après que nous l'eumes embraſſé tendrement il ſe retourna devers nous, quand il fut ſorti de la chambre, pour nous dire, adieu mes chers Meſſieurs, priez Dieu pour moi.

Nous fimes une Fête de ſa ſortie, qui du-

ra tout au moins une Octave toute entiere ; & certainement M. Linck avoit bien raiſon de s'en réjoüir, car ſans cela il couroit grande riſque de demeurer juſqu'à la Paix, dans cette maudite caverne à voleurs ; & la ſortie de M. le Breton & mon induſtrie procurerent, non-ſeulement ſa liberté, mais encore celle de M. Niſvitz & de pluſieurs autres Allemans, pour leſquels M. Linck alla puiſſamment ſolliciter Madame, lors qu'il fut mis en liberté.

Le lendemain Corbé nous vint voir, & s'adreſſant à M. Linck, remerciez moi, lui dit-il, de vous avoir épargné l'argent qu'il vous en auroit coûté pour habiller & chauſſer ce maraut qui ſortit d'avec vous hier au ſoir, ce ſeroit autant de perdu pour vous. Mais plûtôt vous M. demandez pardon à Dieu de m'en avoir empêché, dit M. Linck ; je voudrois avoir payé le double des choſes dont il avoit beſoin & qu'il ne fût pas ſorti auſſi miſerable que vous l'avez laiſſé envoler de vos mains. Vous en répondrez devant Dieu, car mon intention a été bonne. Il ſortit très-mal ſatisfait de la réponce que M. Linck avoit faite à ſon barbare compliment.

Nôtre amitié croiſſoit tous les jours de plus en plus ; je cheriſſois M. Linck comme mon fils, & il m'aimoit comme ſon pere. Le ſoir comme nous nous chauffions à nôtre aiſe du bois qu'il faiſoit abondamment acheter, nous entendîmes par nôtre cheminée des voix confuſes de priſonniers qui étoient au deſſous de nous. Nous nous haſardâmes de percer la cheminée, & avec de la ficelle que nous fîmes avec les bouchons

des

des bouteilles de vin de Champagne qu'on nous aportoit du cabaret toutes coëffees, nous deſcendimes un billet à nos voiſins ; ils l'arracherent auſſi bien que nôtre ficelle avec une violence, dont nous ne pouvions deviner la cauſe. Nous en écrivimes un autre qui n'eut pas un meilleur ſuccez. Nous leur diſions qui nous étions, & nous les prions de trouver bon que nous puſſions nous conſoler mutuellement, mais ils ne voulurent pas nous faire aucune réponce ; nous fimes nôtre trou plus grand, ce qui nous fit entendre très diſtinctement tout ce qu'ils diſoient. Je diſtinguai la voix d'un nommé M. le Poüilloux Gentilhomme du Poitou, les autres étoient les nommez Jean Bonneau, Medecin, fils d'un Miniſtre d'Aubuſſon en Auvergne, Mathias du Val, Pilote Irlandois, & Jean Geſmin, Serrurier de Paris. Nous connûmes facilement que M. le Poüilloux, qui étoit d'une humeur fort douce, avoit beaucoup à ſouffrir avec les trois autres, dont deux étoient fous, & le troiſiéme paroiſſoit un Antropophage inſuportable. L'envie que j'avois cependant de parler à M. le Poüilloux, me fit haſarder de leur parler par nôtre trou ; mais je fus fort ſurpris d'entendre M. le Poüilloux, qui me conjura de boucher bien nôtre trou, qui nous feroit tous aller au cachot, ſi il étoit découvert ; qu'il avoit du moins autant d'envie que moi de me parler, mais qu'il avoit des raiſons invincibles qui l'en empêchoient. Nous ſuivimes ſon conſeil & nous jugeâmes bien qu'il y avoit quelqu'un parmi eux aſſez traître & méchant pour nous découvrir.

Le

Le 18. Janvier de l'Année 1703. comme nous achevions de dîner devant bon feu, nous entendimes ouvrir nôtre porte, & nous vîmes entrer le Major & Ru, ſuivis d'un Prêtre de moienne taille, mais bien traverſé, le viſage aſſez mâle; mais cependant d'une très-mauvaiſe phyſionomie. Ses yeux étoient rouges, comme ceux d'un Aſpic. Au reſte c'étoit un bon gros gourdin bien pommé, aſſez frais & dans la vigueur de ſon âge, car il ne paroiſſoit pas avoir plus de 34. à 35. ans. A ſa carure, ſes jambes & ſes bras, il ſembloit que la nature eût eu deſſein d'en faire un porteur de Chaiſe, ou un Porte-faix; mais dans la ſuite on verra, qu'elle avoit eu de très-pernicieuſes raiſons, pour en faire un Curé banal. Cet homme en entrant nous ſalua aſſez fierement; puis il remit promptement ſon chapeau ſur ſa tête, pour prendre un des pans de ſon manteau, qu'il poſa ſur ſon épaule, en s'en cachant la moitié du viſage, & laiſſa pendre l'autre en bas, ſur la partie inferieure de ſon audacieuſe figure. Le Major, après ſes groteſques réverences, nous dit que c'étoit un Compagnon que M. le Gouverneur nous envoioit, & qu'il nous prioit de recevoir avec nous; & Ru prit la parole, pour nous affirmer que c'étoit un des meilleurs Gars de la Baſtille, & que nous en ſerions contens. Nous nous levâmes pour lui faire civilité, & nous preſentâmes du vin à nôtre nouveau venu, & à ſes Introducteurs, qui après avoir bû deux coups de chaque main, nous dirent qu'ils ne pouvoient pas reſter plus long-temps avec nous; qu'ils en étoient très-fâchez, ſur tout le Major qui

ſça-

OTECA NAZIONALE "VITTORIO EMA
NAPOLI

pag. 184

ſçachant que nos Cantines étoient bien garnies, ne les quittoit qu'à regret, mais qu'ils avoient des affaires de la derniere conſequence ; & ayant refermé les Portes, ils nous laiſſerent ſeuls avec nôtre nouvel Aſſocié. Il ouvroit les yeux ſur les débris de nôtre dîné, aſſez bons encore pour être convoitez d'autres que d'un Famelique, comme s'il n'eût mangé de trois jours. Ce qui m'obligea de lui demander, ſi il avoit dîné, & s'il ne vouloit pas bien nous faire la grace de ſe mettre à Table avec nous auprès du feu ? Je ne m'en ferai pas prier deux fois, nous dit-il ; car outre que je vois que vous êtes de bons vivans, c'eſt que j'ai toûjours fait très maigre chere, depuis que je ſuis à la Baſtille ; le dîné que j'ai fait aujourd'hui ne m'empêcheroit pas d'aller à la nôce, & je n'ai pas vû de feu depuis que je ſuis dans ce diable de gouffre, quoique je ſois en enfer. J'aportai une carcaſſe de dindon froid de ſurerogation à nos bribes ; je lui preſentai une chaiſe à la place la plus honorable, & je le priai de mettre ſon manteau bas, pour être moins embaraſſé. Mais, quelle fut ma ſurpriſe, quand après l'avoir dépoſé, je vis que c'étoit un Abbé mi-parti, moitié froc & moitié drap. Avant que de le mettre à ſon aiſe auprès du feu, où je le ferai tantôt jaſer comme un étourneau, il eſt très-expedient que je faſſe la deſcription, ſi je le puis, de ſon héteroclite figure. Je commencerai par ſon chapeau ; il le mérite bien. C'étoit un Caudebec goderonné, tant il étoit ſoutenu d'audaces ; on en auroit bien retroucé le chapeau de douze Soldats aux Gardes, tant il portoit de gances à

le

le recoquiller, auſſi me dit-il dans la ſuite, que les Abbez un peu galants, comme lui, apelloient ces ſortes de chapeaux entr'eux, des caſtors à la falbala pretintaillez. Sa perruque étoit la meilleure piece du ſac; elle étoit d'un très-beau blond; & nous aprîmes avec le temps, que c'étoit la Tonſure d'une de ſes Maîtreſſes. Son rabat, jadis blanc, auſſi bien que ſes manchettes, étoient d'une baptiſte toute des plus belles: il nous jura, qu'elle lui avoit coûté dix francs l'aune dans Cambray. En revange ſa chemiſe étoit d'une toille plus groſſiere, que celle dont on fait les ſacs: il devoit cependant bien la cherir, puiſque c'étoit ſon unique, comme nous l'aprîmes après; parce que, nous diſoit il, je n'aime à me charger que du neceſſaire, & que je mets fort peu en peine des choſes qu'on ne voit pas. Sous ſon manteau il étoit en veſte, dont le devant & les poignets étoient d'un très-beau drap, & tout le reſte étoit d'un froc tout des plus revêches. Le devant de ſa culote étoit de veloux violet; & le derriere de froc bleu; ce qui m'a fait dire, que c'étoit un Abbé-mi-parti. Ses bas, qui étoient attachez au deſſous de ſes genoux avec des cordes, faiſoient une figure tout à fait drôle: il en avoit fait deſcendre le gras de la jambe à la cheville du pié; car à meſure que ſes bas s'uſoient par le pié, ſans façon, il coupoit ce qui étoit uſé, & faiſoit deſcendre le reſte plus bas, en ſorte, que les talons ſe virent d'abord ſemelles; enſuite le bas de la jambe, & il en étoit au gras de jambe, quand il entra avec nous: ſi bien que ſes jambes qu'il avoit naturellement très-groſſes, paroiſſoient monſtrueuſes. Il

avoit

avoit la figure d'un I. Grec renverſé. Il n'y avoit plus de ſemelles à ſes ſouliers, qui ne tenoient à ſes pieds qu'à force de cordes, & ſans exageration, ſon pié avoit près de deux pieds de Roi, tant il étoit énormement grand & plat. Il rougit, quand il eut mis ſon manteau bas, s'aperçevant bien, que nous avions aſſez de peine à nous empêcher de rire, d'un habillement auſſi bizare que le ſien. Meſſieurs, nous dit-il, ſi le Major m'avoit donné le tems de prendre mon juſtaucorps ſur moi, vous m'auriez vû plus propre qu'un Lapin, car il eſt du même drap que le Manteau, & tout entier, que j'ai acheté en Hollande. Mais entre nous autres Abbez, qui ne ſommes pas trop riches, & qui voulons cependant paroître dans le monde, nous ne nous formaliſons que de ce que l'on voit, & nous ne nous informons guére de ce que l'on ne voit pas: pourvû que l'exterieur ſoit de miſe & brille, l'intérieur va comme tu pourras. Il parloit un Normand ſi groſſier, que je connus bien à ſon langage qu'il étoit du côté de Roüen, *Loquela manifeſtum fecit.* Il s'aſſit ſans façon au haut bout de la table, c'étoit l'homme d'Eſope, il ſe prit à devorer; il n'avoit pas le temps de mâcher, il avaloit les morceaux tous entiers: ce qui fit que Mr Linck me dit bas à l'oreille aſſez plaiſamment, qu'il buvoit la viande; expreſſion que je trouvai aſſez ſignificative, quoique très naïve.

A peine eut il bû une demi bouteille de vin que le feu lui monta au viſage. Je crûs d'abord que c'étoit l'effet du feu, dans lequel nous avions jetté cinq ou ſix buches d'augmentation; mais ſes extravagances nous

tirerent bien-tôt d'erreur. Sans en être requis, il nous fit un détail de ſa vie, la plus dépravée, & la plus débordée, comme on le va voir, dont les plus grands ſcelerats puiſſent être capables. *Eccleſia perverſa oſtendet faciem Diaboli.* Verité, dont nous voions un exemple execrable devant nous. Il nous avoit dit qu'il s'apelloit M. de la Motthe Abbé de St. Antoine. Meſſieurs, nous dit-il, je vois bien que vous êtes d'aſſez bons Enfans, pour ne vous rien celer : mon véritable nom eſt Antoine Sorel, Curé de Lery, à quatre lieuës de Roüen, qui eſt la troiſiéme Cure que j'ai perduë pour mes diables de galanteries. * » Nôtre bon Rouai a eu » grand tort de ne pas m'envoyai à l'Ame- » rique, j'y érois peuplai comme quatre des » pu hardis. En treize mois de remps il y » a eu ſept filles de ma Parouaiſſe qui ont » accouchi pour mouai, dont il y en avoiſ » une belle comme un Soley, nommée Eli- » ſabeth de la Feuillée, ſœur d'un Maître » Chapelier de Roüen, qui étoit ma Couſi- » ne Germaine; non comprins les Femmes, » car j'ai fait en ſorte, qui n'ont rien tretou- » tes à ſe reprochi ; exceptai trois, que je » n'ai jamais pû mettre à la raiſon ; & ſi j'a- » vois da encore des Maîtreſſes à Roüen & » de tous les cotez. Dame Dame, vela un » Curai ſtila. En achevant cette belle Confeſſion, il ſe leva, & me prit par la main pour me contraindre à dancer avec lui ; & voyant que je n'en étois pas d'humeur, il ſe prit

* Tout ce qu'il dit, & qui eſt diſtingué par des guillemets au commencement des lignes, eſt du Normand, tel qu'il le parloit.

prit à dancer ſeul d'une maniere auſſi burleſque, que j'aïe vû dancer en ma vie ; en faiſant des ſauds ſi lourds, & avec tant de violence, qu'il eût enfoncé le planché, s'il eût été moins ſolide, en chantant une chanſon ſi infame, qu'elle auroit fait rougir le plus effronté Goujat de l'Armée. Cependant, nous diſoit-il, » je l'ai fait danchi bien des » fouais aux Fumelles de ma Parouaiſſe, dans » mon Prebitaire, principalement les Dimanches que je danchions l'après midi, en attendant Veipres, & après Veipres, que j'avions » mille calins : je nos égoſillions de rire comme des Coffres. Le pauvre M. Linck, loin de rire de cette dance barbare, & de ce ridicule perſonnage, alla ſe jetter ſur ſon lit, tout triſte, où il ſe prit à pleurer le malheur de ſe voir enfermé avec cet extravagant. Je courus à lui pendant que nôtre venerable Curé paſſoit en revûë les bribes de nôtre dîné, pour ſe refaire de ſa fatigue ; car véritablement il ſuoit à groſſes goutes. M. Linck, en me ſerrant la main, ah Dieu ! me dit-il, quel homme nous a-t-on donné ? c'eſt un diable plûtôt qu'un Prêtre. Si un de nos Miniſtres avoit fait chez nous la dixiéme partie des crimes, dont ce ſcelerat ſe vante, on l'auroit brûlé vif : ſi les Officiers laiſſent ce perdu avec nous, indubitablement j'en mourai de déplaiſir. Je le conſolai du mieux qu'il me fut poſſible, en l'aſſurant que nous ſerions les Maîtres de le chaſſer d'avec nous ; mais nous ne connoiſſions pas encore la Baſtille. Nôtre charitable Curé me demanda ce qu'avoit M. Linck ; & lui ayant répondu qu'il ſe trouvoit un peu mal, mais

que

que quelques heures de repos pouroient le remettre. » Mordiere qu'il boive & mange » comme mouai ; qu'il cabriole, & qu'il ſe » goſſe de l'inconſtance : vive la joye. Je le priai de le laiſſer un peu repoſer, & lui ayant verſé une raſade de vin de Champagne, qui acheva de lui tourner la cervelle, je le fis aſſeoir auprès du feu, & je le priai de me faire l'Hiſtoire de ſa vie, où je ne doutois pas qu'il n'y eût des avantures tout à fait extraordinaires. » Jamais Buſcon, reprit-il, ni » Lazarille de Tormes n'y firent œuvre : je » vos raconterai tout de point en point : » mais au moins, à la pareille. Un Bar» bier raze l'autre ; vos me dégouaiſerez la » vôtre à vôtre tour. Voici comme il commença, en parlant aſſez haut pour que Mr Linck n'en perdît pas un ſeul mot.

» Je ſieus de Lery près du Pont de-l'Arche » en Normandie, fils d'un bon Fermier » de Mr le Cardinal de Boüillon. Men » pere eſt d'une des meilleures Familles du » Village, & avouait gentiment du bien, mais » comme nos étions biaucoup d'enfans qu'il » à tous fallu élevai honorablement, ſen » petit fait y a paſſai : il n'y a que men » frere ainai, qui eſt demeurai à ſe n'aiſe, » & qui a prins les fermes de Mr. le Cardi» nal, en la plache de men pere, & un de » mes cadets, qu'un bon mariage a bien » mis à ſe n'aiſe. J'ai itout une ſœur qui » eſt matiée à un des pu fameux Cabaretiers » de Louviers, qui s'apelle Mr Bras-dor. » Vos voiez que je ſommes gentiment apa» rentez, & que je ne ſommes pas de la ca» naille

» naille oui da. Dès que j'étois petit, men pe-
» re me deſtinoit pour eitre Preitre ; car
» étant Fermier de Mr le Cardinal de Boüil-
» lon, il ſe doutoit bien que les Cures ne
» me manqueroient pas pu que liau dans la
» Riviere. J'étudiai pour cet effet à Roüen ;
» & comme j'étois aſſez biau mâle, une
» Echopiere devint amoureuſe de mouai. Je
l'interrompis, pour lui demander ce que vou-
loit dire une Echopiere. » Comment me
» répondit-il bruſquement ! eites vous le ſeul
» en Iſraël qui l'ignoriez ? C'eſt une femme
» qui vend de la graiſſe, de l'huile à brulai
» à petite meſure, du beure, du lard, de la
» chandelle, &c. Tout le monde apelle
» cela Echopiere ; & Vaugelas la nomme
» ainſi dans ſon Dictionnaire du biau Lan-
» gage. Je lui demandai excuſe de ce que
j'avois oublié ce terme, & qu'il devoit at-
tribuer ce deffaut de mémoire à ma priſon.
Après quoi il ſe tranquiliſa, car il étoit tout
ému de mon ignorance : il continua ainſi.
» Tout les fouais que je paſſois devant ſa
» boutique, elle m'arrêtoit pour me careſſai ;
» tantôt elle me donnoit une beurée avec un
» coup de bon gros cidre ; tantôt des poires
» ou des pommes cuittes, & trejours qué-
» ques petites friôleries : quéques fouais
» itout elle me faiſoit entrer dans l'arriere
» boutique, & me baiſoit à la joe. Enfin
» elle devint ſi éperdüement amoureuſe de
» mouai, qu'elle me vouloit épouſai à tou-
» tes forces, & qu'elle me fit la propoſition
» de me donnai tout ſen bien, ſi je voulois
» en faire ma femme. Elle me dit qu'elle
» me donneroit vaillant plus de deux mille
» écus.

» écus : qu'elle m'achetteroit une Charge de
» Franc Porteux au Grenier à ſel. Elle eût
» bien étai ma grand-mere, & c'étoit une
» groſſe tripiere qui me faiſoit mal au cœur,
» tant elle étoit graiſſeuſe ; mais le bien &
» la Charge me firent ouvrir les yeux. Je l'y
» dis que je le voulois bien, & que j'irois
» en patlai à men pere & à ma mere. Je n'y
» manqui pas. Men pere & ma mere vin-
» rent la vouais. Elle nos regalit que rien n'y
» manquoit. J'étions près d'écrire, quand
» ſes heritiers évantitent la méche & me me-
» naſſirent, que ſi j'y penſois ſeulement, ce
» ſeroit fait de mouai. Elle avoit des ne-
» veux Purins qui étoient de grands drôles
» bien découplés : ils me guétirent, ce qui
» fut cauſe que je n'oſois pu y allai que le
» ſouer. Une fois que j'en ſortois bien tard,
» ils me titerent un coup de piſtolet ſans me
» blechi, qui me fit décamper de la belle
» maniere. Ma ſœur, qui étoit Fille de
» Chambre chez Mad. la Preſidente Plot, ne
» voulut pu que j'y retourniſſe, & dit qu'el-
» le aimoit mieux que je fuſſe Preitre ; &
» pour cet effet elle priit Mr le Preſident de
» me ttouvai une condition, pour entrer
» Précepteur dans une maiſon de Qualitai ;
» car j'étois bon Rhétoricien. Je faiſois de
» jolie petite proſe latine, tout comme Ci-
» ceron, il n'y avoit pas de choix entre nos
» deux. Je faiſois itout de jolis petits Vers
» Grecs ; pour des Vers Latins, je m'en bat-
» tois les feſſes ; je n'y ai jamais pu mordre ;
» cela m'élugeoit la cervelle. Mr Plot écri-
» vit à Lion à ſes parens ; & il ut ordre de
» m'y enviai, pour eitre Précepteur des En-
» fans

» fants de Mad. Plot de Bulliou. J'y fus,
» & j'étois là comme le porc à l'auge. Je
» n'y eu pas été trois mois, que je devins
» vermeil comme une Roſe, & gras comme
» un Moine. Pendant que mes Ecoliers
» étoient en claſſe, j'étudiois mouai en Phi-
» loſophie, où j'argumentois comme un Pla-
» ton. Je m'aperçu bien tôt que ma Maî-
» treſſe étoit devenu amoureuſe de mouai.
» Je nos entrelorgnions à qui mieux mieux,
» les meilleux morceaux de la Table elle me
» les tapoit toûjours ſu me n'aſſiette. Enfin
» j'étois à gogo, quand je m'acoſti d'un grand
» drôle d'Ecolier bien découplai, qui étoit
» débauchi, qui me perdit entierement. Ma
» Maîtreſſe qui diſoit trejours qu'elle vou-
» loit m'attachi pour jamais aupreis d'elle,
» & pour cet effet me donnai une des Cures
» qui étoient à ſa nomination, car elle étoit
» Dame de quatre o cinq Parouaiſſes, m'a-
» voit fait recevouer Diacre, quand l'E-
» colier que j'ai dit, qui s'apelloit l'Abbé de
» St. Martin, Gentilhomme de St. Etienne
» en Forêt, me fit faire l'Ecole biſſonniére,
» pour m'entrainai au cabaret, avec d'autres
» garnemens comme liu, où je fricaſſions
» tout ce que je pouvois attrapai. Il m'avoit
» tellement enſorcelai que je ne pouvois pû
» me paſſai de li. Je n'écoutois pû les re-
» montrances de ma Maîtreſſe : elle avoit
» biau me ſermonnai, un mot de men Ca-
» marade de débauche effaçoit tout. Quand
» heureuſement pour mouai, il s'engagit dans
» la Cavalerie, où je me ſerois mis avec li,
» ſi je n'avois pas étai dans les ordres ; &
» ſen Capitaine l'amenit en Allemagne. Je

» n'en entendis pû parler pendant cinq ou six » mois. Je reprins l'Etude ; & j'étois prêt » à chantai ma premiere Messe, quand un » biau matin, je reçu une lettre de mon Gail- » lard qui m'écrivoit du Faux bourg de la » Guilotiere, au delà du Pont, où il me prioit » de l'aller trouvai, dans un cabaret où il me » marquoit qu'il m'attendoit. Je ne me le » fis pas dire deux fouais ; j'y vôlis. Mais » quelle fut ma surprise, quand le l'y trou- » vis en habit de Recolet : je pensi tombai » de men haut. Jamais Mascarade n'a été » pu drôle. L'habit pourtant ne demantoit » pas sa bonne mine ; c'étoit trejours le mê- » me, droit comme un jonc, frais comme » un Gardon. Après les ambrachades, je » fimes venir du vin, & il me contit qu'en » Allemagne il avoit trouvai un Recolet de » sa connoissance, qui l'avoit retirai dans son » Convent, parce que son Capitaine ne lui » avoit pas voulu donnai son congeai. Que » les Moines l'avoient gardai près d'un mois, » jusqu'à ce que sa Compagnie fût partie ; » pendant lequel temps ces bons Religieux » l'avoient presque fait crever à force de boi- » re ; & qu'après, crainte qu'il ne fût recon- » nû, & prins comme Deserteur, ils lui » avoient donnai un habit de Recolet, avec » une obedience, pour allai de Convent en » Convent jusqu'à Lion, où il devoit quit- » ter l'habit, & le rendre aux R. P. Re- » colets. Que par toute la route, il avoit » fait une vie desordonnée. Qu'aux Con- » vents où il avoit logeai, on lui avoit par- » tout donnai des presents, pour aporter » au P. Superieur, & à divers P. Recolets

» de

» de Lion ; mais que par le chemin, il
» avoit tout vendu & fricaſſai. Qu'en ſortant
» d'un Convent où les bons Religieux l'a-
» voient tant fait boire, qu'il en étoit trou-
» blai ; il rencontrit une Fille qu'il voulut
» forçai, & il ne ſçavoit pas ce qui en ſeroit
» arrivai, ſans des Païſans qui accoururent
» aux cris de la fumelle, & qui voulurent
» le ramenai au Convent, pour le faire châ-
» tiai par ſes Superieurs, ne voulant pas l'y
» touchi, à cauſe de ſon caractere, mais com-
» me il étoit plus fort que ces Ruſtres, après
» s'être gourmai avec eux, il s'étoit échapai
» de leurs mains. Je fûmes trois jours en-
» tiers dans le Cabaret de la Guilotiere, ſans
» nos quittai ; mais comme il n'avoit pas
» un ſou, & que je n'étois guere chargeai
» d'argent, quand j'eumes tout mangeai, je
» li conſeilli d'aller aux Recolets, leur de-
» mandai des habits & quelqu'argent pour re-
» tournai chez-li ; parce qu'il en étoit bien
» connu, & que les bons Peres alloient à la
» queite ſouvent chez ſon pere & ſa Mere.
» Je l'accompagni juſqu'au Convent. Mais
» je vis bien tôt qu'il alloit bien mal de ſes
» affaires ; car je ne fumes pas plûtôt entrez
» dans le Convent, que le Frere Portier ſon-
» nit trois fois une cloche, qui fit paroître
» tout à coup cinq ou ſix grands eſtafiers de
» Moines, qui commencirent à vomir mil-
» le injures contre li, en liu diſant. Ah !
» vous voici donc M. le Fripon, qui avec
» nôtre habit nos avez ſcandaliſez par vos
» débauches ; qui avez fricaſſai tout ce qu'on
» vos avoit donnai pour le Convent, & qui
» voulez forçai les filles ! Entrez, entrez dans

» le Refectoüere ; il y a long-temps que nos
» vos attendons. Et vos M. ſe tournant devers
» mouai, n'êtes vos pas de ſa Compagnie ? ne
» velez vos pas entrer avec liu, pour être ré-
» galai ? Nenni da mes R. P. ce leur dis je,
» voiant qu'ils étoient déja plus de quinze ou
» ſeize Papelards, qui le tiroient dans le Re-
» fectoüere, où il n'entroit pas de bon cœur ;
» je ne le connois ſeulement pas : *hominem non*
» *novi* : c'eſt un bon Religieux qui m'a priai
» de li montrai le chemin du Convent. Je le
» reniy comme Pierre, & en diſant cela je
» décampe au pu vite. Il n'y avoit pas pu de
» deux heures que j'étoie de retour à la Mai-
» ſon, où ma Maîtreſſe me lavit la teite de la
» belle maniere, que je reçu un billet de men
» pauvre Camarade, qui me prioit de l'allai
» trouvai dans le même Cabaret, où j'avions
» paſſai trois jours enſemble. L'envie que j'a-
» vois de ſçavoüer comment il s'étoit tirai des
» mains de ces Caffards de Moines, fit que
» je ne balanci pas un moment : je prins le
» reſte que j'avois d'argent, & preſtement je
» fus le trouvai. Jamais je ne fus pu ébahi,
» que quand je le retrouvi encore dans ſon
» habit de Recolet. Mais le pauvre Garçon,
» après avoir barrai la porte ſur nos deux, dé-
» tachit ſa corde, laiſſit tombai ſa Robe, & ſe
» mit tout nud. Il étoit comme un *Ecce ho-*
» *mo*. Ils ne l'avoient pas feſſai, ils l'avoient
» écorchi. Il ſe mit à pleurai, & mouai à
» pleurai devant li ; je pleurions tous deux à
» qui mieux mieux. A la parfin il me contit
» ſen avanture. Si-tôt que je fus entrai, dit-
» il, dans le Refectouere, ils m'y donnirent
» un biau régal. Ils me liyrent à un des pilies

» avec

» avec ma corde, & les leurs, & après m'a-
» voir bien garrotai par les pieds & les mains,
» ils me mirent tout nud, & après ils me
» ceignirent contre le pilié à travers des reins,
» en ſorte que je ne pouvois branlai, ni pied,
» ni patte. Après chela deuz grands Pailliards
» des pu découplez ſe ſont pris à m'émouchi
» à coups de diſcipline, Dieu ſçait la joie; ils
» n'ont pas travailli long-temps qu'ils m'ont
» eu déchirai la piau, depuis les épaules juſ-
» qu'aux talons. Je criois comme un affolai.
» J'ai bien ſenti que c'étoit ſur les feſſes qu'ils
» ſe ſont le pu acharnez; auſſi je ne croi
» pas en guérir de plus de quinze jours. En
» me flagellant, ils me diſoient: vela pour
» le preſent du R. P. ſtici; vela pour le pre-
» ſent du R. P. ſtila; vela pour avoir voulu
» baiſai la vilageoiſe; enfin ils m'en ont don-
» nai pour tous mes pechez, pour la vigile
» & le jour. Après m'en avouer donnai dos &
» ventre, il a été queſtion de me renvia
» cheux men pere. L'un diſoit qu'il me fal-
» loit mettre dans un cu de baſſe-foſſe pen-
» dant quinze jours, au pain & à liau. L'au-
» tre qu'il me falloit donnai un habit ſecu-
» lier, & me faire jurer que je le renveirois,
» quand je ſerois arrivai à la Maiſon. Ne
» vos y fiez pas diſoit un autre, il le garde-
» ra. D'autres diſoient qu'il me falloit ren-
» viai avec l'habit de Recolet, & me donnai
» un Pere & un Frere pour m'accompagni,
» & raportai l'habit; mais pas un n'a voulu
» acceptai la commiſſion de l'Ambaſſade: ils
» ont bien fait car dans le deſeſpoir où ils
» m'ont mis, je les érois tuez tous deux.
» D'autres ont dit qu'il me falloit renviai

» tout ſeul, & écrire une Lettre de civilitai
» à men pere, qui étoit honnête homme,
» & qui indubitablement renveiroit l'habit.
» Enfin après s'être retirai en un coin, & a-
» voir conferai long-temps enſemble, le der-
» nier avis a paſſai à la pluralitai des voix.
» Ils m'ont détachi & après que le P. Pré-
» lat, ma eu fait un ſermon, qu'il ne me te-
» noit d'entendre, pour m'exhortai à mieux
» vivre, il m'a demandai, ſi je voulois man-
» geai. Ah! ce li ai-je répondu, en fondant
» en larmes, il ne m'en tient: vos m'avez
» aſſez bien régalai: vos m'en avez donnai
» pour le reſte de ma vie. Enfin ces Frelam-
» piers m'ont fait reprendre leur diable de
» froc, & m'ont fait recondieure hors de la
» Ville par quatre de leurs plus forts Satel-
» lites, qui par le chemin me conſeilloient
» de ne pas me vanter chez nos de ma bon-
» ne fortune; & que je pouvois être aſſurai,
» que de leur côtai cela ſeroit enſeveli ſous
» terre. Pendant ce temps-là je méditois les
» moiens de m'en vengeai: mais que faire
» contre ces Belitres de Moines? je ne trou-
» ve point d'autre reſource que de les allai
» brulai dans leur Convent, diſois-je en moi-
» même. Enfin quand ils m'ont eu quittai,
» & perdu de vûë, j'ai prins un grand détour,
» & je ſuis revenu ici, mon cher & intime
» Ami, pour te conſultai, & te conjurai
» par nôtre amitié inviolable, que tu m'aides
» à me vangeai de ces Bourreaux de Caf-
» fars. Après que je liu eu promis & jurai,
» que je ferois généralement tout au Monde
» ce qu'il voudroit. As-tu de l'argent, me
» dit-il? Bien petitement, li répondis je; &

» pour

» pour peu que je tardions ici, je n'en érai
» que pour en ſortir. Allons, buvons, re-
» prit-il, pour en avalai le courroux. La
» nuit porte Conſeil : mais faiſons aupara-
» vant venir de l'huile d'amende douce, &
» m'en frotte je te prie par tout ; car mes
» playes me cuiſent comme du feu, & me
» picquent, comme des égulles. Ce qui fut
» dit, fut fait. Après je bumes pendant une
» bonne partie de la nuit. Enfin aprés avoüer
» bien revai à tous les moiens dont je pou-
» rions nos vangeai de ces Peres Fouail-
» leux ; il fut réſolu que je nos habillerions
» tous deux en P. Récolets, & que j'irions
» par tous les villages faire la Queite ; & qu'à
» meſure que j'amaſſerions de quai, je me
» rabillerois dans mon habit d'Abbé, pour
» aller vendre ce que j'érions queitai. La
» queſtion étoit d'avoir encore un habit, &
» par qui le faire faire. D'abord il vouloit que
» je tuiſſions deux Récolets pour ſe vangeai
» & prendre leur dépoüille : mais le Conſeil
» étoit trop dangereux. A quéque ſot, de riſ-
» quai la corde, pour allai à la Queite. Qui
» a de l'argent a des coquilles, me dit-il ;
» va chez toi ; prend tout ce que tu pourras
» avoir de meilleur, & puis vien me retrou-
» vai. Je ſuis réſolu de queiter ſeul, juſqu'à
» ce que nos ſeions arrivez chez un des
» Fermiers de men pere, qui eſt un bon
» homme & bien riche : je contreferai l'écri-
» ture de men pere, qui le prira de me don-
» ner cent francs à valoir ſur ce qu'il lui
» doit, pour faire le feſtin de ma profeſſion ;
» parce que je ſuis prêt à me faire Recolet,
» & puis je te ferai habiller. Je donni men

» aprobation à ſon projet. Dans le moment
» je fus dans ma chambre, où je raſſis tout
» ce que j'avois de livres, de linge, & de
» pu blau & de meilleur, & je vins le retrou-
» vai dans le cabaret; mais tout y fut flu-
» tai, avant que d'en ſortir, & je vendis juſ-
» qu'aux boucles de mes ſouliers, & aux bou-
» tons de mes manches, qui étoient d'argent,
» auparavant que d'en partir. A la fin je nos
» minmes en chemin. Quand il entroit chez
» les bonnes gens, j'étois jurai, qu'il n'au-
» roit fait d'autre métié en ſa vie que de queri-
» tai, tant il ſi prenoit de bonne grace. Dieu
» ſoit ceans, diſoit-il en entrant, la paix du
» Seigneur ſoit avec vos & vos accompa-
» gne par tout: qu'il beniſſe & multiplie vos
» biens. Je viens excitai vôtre charitai en fa-
» veur de nos R. P. qui priront Dieu pour
» vos & pour tous leurs Bienfaicteurs, & qui
» offriront le St. Sacrifice de la Meſſe, pour
» le repos des ames de vos parens & bons
» amis trépaſſez. Vos ſçavez que nôtre
» Convent eſt pauvre, & que nos avons
» bien de la peine à vivre; en récompenſe il
» eſt riche en bonnes œuvres, dont de nôtre
» côtai, je vos donnerons une part abon-
» dante. Dans la plûpart des maiſons, auſſi-
» tôt que j'y entrions la nape étoit miſe,
» ou du moins on nos donnoit à boire;
» après quoi nos ne ſortions jamais les
» mains vuides. Si il s'y rencontroit qué-
» que jeune fille à mariai, il ne manquoit
» pas de demandai ſi elle étoit accordée,
» ou ſi elle avoait quéque bon ami; & ſui-
» vant ſa réponce il ne manquoit pas de di-
» re qu'il connoiſſoit un jeune-homme bien-
» fait,

„ fait, & bien ſage, qui avoit de bon bien,
„ qui étoit du Cordon du Seraphique Pere
„ St. François, qui l'avoit priai de lui trou-
„ vai quéque jolie & honnête fille : qui ſe-
„ roit bien ſen affaire, & que ſi elle le trou-
„ voit bon, il li ameneroit au premier jour.
„ Aux jeunes garçons, aux veufs, & aux
„ veuves, il leur en diſoit autant, & il
„ avoit trejours à qui les accouplai ; car com-
„ me vos ſçavez, leur diſoit-il, que nos
„ entrons dans toutes les bonnes maiſons,
„ & que nos connoiſſons tout le monde,
„ nos ne cherchons qu'à rendre le bien qu'on
„ nos fait au centuple. Je ſors du Convent
„ de Nantes, où j'ai étai bien regretai, &
„ dans les environs, à ſix lieuës à la ronde : en
„ un an de temps j'y ai fait plus de cent ma-
„ riages, & de la grace à Dieu, je jurerai
„ bien, ſur la véritai, que je dois au Seigneur,
„ & à nôtre Seraphique Pere Sr. François,
„ que je n'en ai pas eu de reproche d'un ſeul,
„ tant que j'ai la main bonne, pour étreindre
„ le nœud du grand Sacrement, comme dit
„ l'Apôtre St. Paul. Après cela Dieu ſçait
„ combien ceux que cela regardoit nos don-
„ noient de benedictions, & combien cela
„ leur faiſoit ouvrir les mains, pour faire
„ pluvouer dans la tirelire, le panier, &
„ la Beſaſſe. Les uns nos donnoient de l'ar-
„ gent, du bœure, des œufs, du lard, du
„ fromage, de la chandelle, du fil, de la fi-
„ laſſe ; tout nos étoit propre & je ne refu-
„ ſions rien. Quéques-uns li demandoient
„ ce qu'étoit devenu Frere Pancrace, qui
„ étoit un ſi bon Religieux : il leur nommoit
„ dans l'inſtant un Convent, où il étoit allai

» par ordre de ſes Superieurs, & qu'il étoit ve-
» nu en ſa place, & qu'avec la ſainte grace
» du Seigneur, ils ne ſeroient pas moins con-
» tens de li, que du bon Frere Pancrace.
» Quan on li demandoit ſen nom, il diſoit
» qu'il s'apelloit Timothée, Frere Recolet,
» indigne. Tous liu demandoit qui j'étois:
» & il répondoit que j'étois un Poſtulant pour
» le ſaint Habit, à qui l'on faiſoit faire ſon
» Noviciat de Queite; & mouai je baiſſois
» les yeux, & je faiſois le Cagot à merveilles.
» C'étoit mouai qui portois un grand panier,
» que j'avions empruntai, pour demandai la
» Charitai: tout le monde admiroit ma re-
» ſignation, & m'encourageoit dans la per-
» ſeverance; il n'y avoit que quéques jeunes
» fumelles, qui hauſſoient les épaules, en di-
» ſant tout bas: qué dommage! Pour mon
» Compagnon, il portoit la beſace, que j'a-
» vions faite d'une des napes de nôtre Hôte
» de la Guilotiere, que je l'y avions exca-
» motée pour le coup de partie: il gagnoit
» aſſez ſur mes Livres, & ſur mes nipes. Il
» portoit itout une tirelire de fer blanc que
» j'avions achetée, pour mettre l'argent de
» nos Queites. Pour décriai les Recolets,
» quand j'avions fait la Queite dans un Vil-
» lage, & que je n'avions pu rien à y préten-
» dre; quand je rencontrions de petits gar-
» çons, & qui nos demandoient des Chapelets
» ou des Images; va au diable leur diſoit-il,
» ou bien il leur jettoit à la teite les inju-
» res les plus impudentes, & les plus groſ-
» ſieres. Quand je rencontrions quéques gen-
» tilles Filles, qui li demandoient ſa bene-
» diction, il leur diſoit des ſotiſes, & les

» pu

» pu groſſes ordures ; & quand elles étoient
» grandettes & toutes ſeules, il vouloit les
» baiſai, & je ne laiſſions pas d'en croqui que-
» ques unes, moitié figues & moitié raiſins.
» Nos laiſſions une bonne odeur des Recolets
» par tout où je paſſions. Il arivit que je fû-
» mes queitai dans un Village, où il n'y a-
» voit que quinze jours que Frere Pancrace
» avoit fait ſa Queite. Je le cherchimes par
» tout : ſi je l'avions rencontrai, je li euſ-
» ſion charitablement rendu au double, ce
» que ſes Peres Haguenaciers avoient prêtai
» à men Camarade Timothée. Enfin après
» avoiier rodai pu de ſix ſemaines de temps,
» en faiſant gogailles de nos queites, j'arivi-
» mes cheux le Fermier du pere de Mr
» l'Abbé de St. Martin. Il me fit cachi dans
» un Taillis, derriere la maiſon où il entroit.
» Il fit ſon compliment & preſentit la lettre
» prétenduë de ſon pere, au bon-homme,
» qui ne pouvoit pas croire ce qu'il voïoit.
» Eh quoi ! lui diſoit ce bon Vieillard, l'on
» ne ſçait où vous eites, l'on eſt dans une in-
» quietude terrible cheux vôtre pere de ce que
» vos eites devenu, & tout d'un coup vos
» parouaiſſez en Pere Recolet ? quel change-
» ment ! Vos vouaiez, reprit nôtre bon Tar-
» tuffe, quand il plaît à Dieu, il touche nos
» cœurs, & d'un Libertin il en fait un grand
» Saint. Vos ſçavez ce qui eſt arrivai à St.
» Auguſtin, & à St. Guillaume Duc d'A-
» quitaine. *Non fecit taliter omni Nationi.*
» Depuis que je me ſieus couvert de ce ſaint
» habit, j'ai tâchai d'expiai mes pechez ſous
» le ſac & la cendre, par le jeûne, la mor-
» tification, & ſur tout par la diſcipline ; je

» ſçai le fruit qu'on tire de ce ſaint outil,
» & ce qu'en vaut l'aune. *Mortificate tar-*
» *nes veſtras.* Quelle conſolation pour vô-
» tre pere, pour vôtre mere ; & pour toute
» la Famille I reprenoit le bon Fermier pleu-
» rant preſque de joye. Hélas ! ils craignoient
» que vôtre eſprit eſcarbillard ne vos cauſiſſe
» quéque deſaſtre, & ne leur fiſſe quéque
» honteux enfront ; mais, graces à Dieu !
» les velà heureuſement trompez : le Ciel
» en ſoit beni. Ce pauvre bon homme apel-
» lit ſa femme, & toute ſa Famille, pour
» participai à ſa joye & le régalai : mais le
» R. P. Timothée preſſoit trejours pour ſe
» faire contai l'argent. Quand tout fut aſ-
» ſemblai, pendant qu'on régaloit mon drô-
» le, & que je gardois les Mantiaux, il ari-
» vit un de leurs voiſins, qui étoit pu fin
» qu'eux, qui gâtit tout le Miſtere, & rui-
» nit nos prétentions. Il nos avoit vû con-
» ferai enſemble, & me cachi derriere le
» Taillis, ce qui li fit ſobçonnai du quaſtu :
» il demandit à ſen voiſin, d'où vient que
» Mr. de St. Martin le pere, qui n'étoit qu'à
» deux lieuës de-là, ne l'avoit pas plûtôt
» enviai querir par un Laquais, pour li por-
» tai de l'argent, que de li écrire par ſen fils,
» que naturellement il devoit retenir chez li,
» & faire tuai le Viau gras, pour le regalai
» comme l'enfant prodigue. A quoi nôtre
» Cagot repartit promptement, que ſen pe-
» re avoit été bien aiſe de donnai la ſatisfa-
» ction à ſen Fermier de voir ſon fils qu'on
» croioit perdu, & qui étoit ſi heureuſement
» retrouvai. Il liu demandit ; pourquai il
» étoit ſeul, puiſque jamais les Récolets ne

» vont

» vont que deux à deux ? Il li répondit, que
» ſen Compagnon étoit reſtai à la maiſon de
» ſen pere, parce qu'il étoit bleſſai à un
» pied. Qu'eſt ce donc, reprit le voiſin,
» qu'un jeune Preitre qui étoit tantôt en con-
» ference avec vos ; & que vos avez fait
» cachi, avec ſen panier & vôtre beſace,
» dans le Bois-Taillis, où il eſt encore ?
» Cette interrogatouere démontit le bon Re-
» ligieux. Il répondit pourtant, que c'etoit
» un jeune Poſtulant, qui n'avoit oſai en-
» trai. Tout cela jetit du ſoupçon dans l'eſ-
» prit du Fermier, qui concluſit, qu'il fal-
» loit portai enſemble les cent francs à ſen
» pere, qui en feroit tout ce que bon liu
» ſembleroit. C'etoit le parti qu'il falloit ac-
» ceptai, & par le chemin j'en érions détrouſ-
» ſai le bon homme. Je nos en repentimes
» bien après, mais il n'en étoit pu temps.
» Sage Normand après le fait. Le Pere Ti-
» mothée dit au Fermier qu'il alloit encore
» faire une viſite avec ſen Poſtulant cheux
» une de ſes Couſines qui demeuroit à une
» lieuë de-là, & qu'au retour ; il le repran-
» droit en paſſant pour allai enſemble cheux
» ſen pere. Ce que j'en eu de bon, c'eſt
» qu'on me dénichit, malgré mouai, de mon
» ambuſcade, & l'on me fit entrai cheux le
» Fermier, où j'eumes tous deux une bon-
» ne recarelure de ventre. Enſuites je ſorti-
» mes pour allai faire la viſite cheux la Cou-
» ſine du R. Pere, & après revenir prendre
» le bon-homme, qui nos attend encore.
» Quand je fûmes dehors, je peſtimes terri-
» blement contre le maudit voiſin du Fer-
» mier, qui nos avoit empeſchi de touchai

» nos

» nos cent francs ; & après l'avoir donnai » de bon cœur à Satan, je primes une autre » route, pour retournai de l'autre côtai de » Lion, continuai nôtre Queite, qui alloit » trejours rondement ſon petit train. Mais » à une petite lieuë de Lion, je rencontri- » mes un Ecoliet de nôtre connouaiſſance, » qui revenoit de la Campagne paſſai ſes Fei- » tes de Pâques cheux ſes parens ; qui nos » voiant dans ce bel équipage, ſe doutit bien » que c'étoit de nos qu'on avoit parlai dans » ſen Village ; & nos dit, qu'il y avoit or- » dre de la part des R. P. Recolets de Lion » de nos arrêtai ; que le Dimanche précedent, » il avoit entendu le Curai de ſa Parouaiſſe, » recommandai à ſen Prône, à ſes Parouaiſ- » ſiens d'arrêtai deux garnemens qui queï- » toient, dont l'un étoit déguiſai en Reco- » let, & l'autre habilli en Preitre. Il n'en » fallut pas d'avantage, pour nos faire pren- » dre un autre parti. Ce fut de paſſai tous » deux en Italie. Je nos y acheminimes donc, » mais trejours en queitant, & n'oubliant pas » de faire des nôtres, à nôtre ordinaire ; ce » qui nos fit bien-tôt pourſuivre la fourche » au cu, comme des Loups. Un jour que je » fûmes queitai dans un gros Bourg, où mal- » heureuſement il y avoit un Convent de » Recolets, qui avoient étai avertis de nos » fredaines. Ils avoient priai, que ſi on nos » découvroit, on eût à les en avertir, ce » qui fut fait. Tout le Convent ſortit ſu » nous ; & velà tous les Moines & leurs Val- » lets à nos trouſſes. Heureuſement pour » nos, il y avoit une Montagne tout au- » près, dont je nos rendîmes Maîtres, & au

» deſſus

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EM... NAPOLI

» deſſus il y avoit une Forêt. Et coups de
» cailloux ſur les Caffards ; je les tenions
» en reſpect & en crainte. J'en attrapi un
» d'une miche de St. Etienne par l'eſtomac ;
» que je jetis les quatre fers en l'air ; & que
» je fis dégringolai juſqu'au bas de la Mon-
» tagne, d'où je le vîmes remportai à ſon
» Convent, par deux Champions, qui étoient
» bien aiſes de prendre ce prétexte, pour ſe
» retirai de la Bataille, qui étoit rude & ſan-
» glante, & évitai nôtre fureur ; car j'étions
» tous deux, comme deux Lions. Comme
» j'étois en ſoutanelle, j'étois le plus alerte :
» j'eu bien-tôt gagni la Montagne. Il m'en
» coutit porrant men panier, où il y avoit
» pour pu de trois o quatre écus de marchan-
» diſe que j'avions queitée : il me fâchit bien
» de le quittai ; mais ſi je m'étois obſtinai
» à le gardai, j'érois étai hapai ; outre que
» je n'étois pas aſſez diſpos, pour me def-
» fendre, ſans le mettre à bas : les Aſſail-
» lans m'épargnirent la peine de le reportai
» aux bonnes gens à qui je l'avois empruns-
» tai. Mais men Camarade quoi qu'il eût
» retrouſſai ſa jaquette juſqu'au deſſus des
» genoux, & qu'il fût bien alerte, il ne pou-
» voit pas courir ſi vite que mouai & ne vou-
» lut jamais quittai ſa beſace qui étoit genti-
» ment garnie, & qu'il ſe mit en écharpe,
» ceinte de ſa corde. Il y eut un Moine qui
» l'ateignit, armai d'un grand bâton ferrei ;
» l'autre ſans s'étonnai, l'atendit de pied fer-
» me ; & après avoüer parai ſon coup, il ſe
» jetit ſur ſes quatre quartiers, li arachit ſon
» bâton, & li en lâchit une vôlée ſur le corps,
» qui le culbutit au bas de la Montagne. Le

» plus

» plus réſolu de la troupe, ſe preſentit avec » une fourche fiére pour revengeai ſen Com- » pagnon ; mais le mien li ramenit un ſi grand » coup ſur la teite, du bâton qu'il avoit arrachi » au R. P. Ettilli, qu'il l'envoiit, tout enſan- » glantai, les pieds contre Mont, trouvai ſon » Camarade au pied de la Montagne ; & pen- » dant ce temps-là je roulois des pierres, du » haut de la Montagne, pu groſſes que je n'é- » tois par le corps, qui en dégringolant avec » des ſauts terribles, faiſoient tout tremblai. » Ils nos laiſſirent donc échapai, & aiant gagni » la Forêt, je nos enfoncimes dedans. Je » courumes tout le reſte du jour ſans nos ar- » reitai. Après Soleil couchi, nos vîmes de » loin de la fumée dans la Forêt, & j'y fumes » tout droit. C'étoient des Charbonniers, » à qui je fimes entendre que j'étions égarez. » Ils nos donnirent le couvert, & du forma- » ge de chevre : heureuſement j'avions en- » core du pain, dont je leur donnimes, & » ils avoient de bon vin, dont je bumes à » gogo ; j'en fumes quitte pour un chapelet, » que je donnimes à une petite fille d'un des » Charbonniers, qui avoit prêtai ſa bague de » Hans-Carvel à Frere Timothée, comme » il me le dit après, & dont je le grondis » aſſez, pour ne m'en avoiier pas averti pu- » tôt. Dès la pointe du jour le lendemain, » après leur avoiier donnai nôtre benedi- » ction, qu'ils reçurent tous à genoux, un » deux vint nos mettre hors la Forêt. Je nos » acheminimes vers Rome, en demandant » la Charitai, mais on nos avertit de ne pas » allai à Rome, parce que, comme on al- » loit ouvrir l'Année du Grand-Jubilai en » 1699.

» 1699. on arrêtoit tous les Bandits & Va-
» gabons ; ce qui nos fit peur, & nos fit ti-
» rai d'un autre côtai. Un jour de la Pen-
» tecôte, bon jour bonne œuvre, je
» rencontrimes une jeune femme qui
» étoit groſſe, & qui s'en alloit à Veipres.
» Auſſitôt ſans façon le R. P. Timothée,
» qui s'aperçut qu'elle nos lorgnoit tous
» deux avec convoitiſe, li demandit la
» courtoiſie. Mais elle nos fit entendre,
» du mieux qu'elle put, qu'elle ne pou-
» voit pas, car elle avoit communiai ce
» jour-là. Cependant il la cajolit ſi bien,
» car c'étoit un bigre de corps qui entendoit
» bien ſon métié, qu'elle nos remenit à ſa
» Maiſon. Elle voioit deux jeunes drôles
» bien alertes, & li ſur tout eſt un des biaux
» garçons, qu'on puiſſe regardai de deux
» yeux, comme vos voyez, je ne li en
» cêde de guere. Elle nos fit entendre qu'il
» falloit montai dans un Grenier à foin, au
» deſſus de l'étable aux Vaches, où je paſ-
» ſerions la nuit, & qu'elle nos y aporteroit
» bien à mangeai & à boire ; car ſi ſen Ma-
» ri nos découvroit, il nos étriperoit tous
» trois. Je voulu donc montai le premier
» au Grenier, pendant que le R. Pere s'a-
» muſoit à careſſai la Villageoiſe : mais mal-
» heureuſement, comme il faloit montai au
» Grenier, par dans le Ratelier, qui étoit
» tout vermoulu, & que je n'étois pas de
» plume, je fis tombai le Ratelier, & je tom-
» bis avecque ſur les Vaches, & ſur Frere
» Timothée. Heureuſement que la Fumel-
» le que men Compagnon avoit pouſſée con-
» tre la muraille, n'en fut pas atteinte. Ce
» fut

» fut ſur le bon pere que tombit le pu pe-
» ſant du fardiau ; & il en fut quitte pour
» une jambe demiſe, & un bras tout écorchi.
» Je crions tous à qui mieux mieux, les Vâ-
» ches & nos deux, & la pauvre Femme
» étoit à demi-morte. Tous les Voiſins qui
» étoient reſtez dans leurs maiſons accou-
» rurent au Tintamare, & nos prenant pour
» des Voleurs, nos vouloient aſſommai ;
» ce qu'ils éroient fait immanquablement,
» ſans la femme, qui leur fit entendre, que
» j'étions de bonnes gens, qui li avions de-
» mandai du lait chaud ; & que voulant trai-
» re une Vache, elle s'étoit épouvantée, &
» avoit fait tomber le Ratelier ſu elle & ſu
» nos. Ces bons Ruſtres paſſirent de la fu-
» reur à la commiſeration, ils envoyerent
» querir le Barbier du Village, qui étoit à
» Veipres ; qui ſans façon avoüit, que cette
» cure paſſoit ſa capacitai. Que la cheville du
» Réverend Pere étoit déboitée, & qu'il fa-
» loit abſolument le portai à Boulongne,
» qui étoit la Ville la pu proche, où l'on
» pourroit le médicamenter. Il ne li en te-
» noit pu de rire....

Comme il en étoit-là, nous entendimes le carillon des verroux, & Ru entra qui nous aportoit nos ordinaires, & celui de Mr. l'Abbé à part, qui étoit ſi exigu, qu'il n'y auroit pas eu de quoi raſſaſſier un Rat bien affamé, avec une bouteille de vin, telle qu'on la donnoit à Mr. Jacob le Brethon, qui ne tenoit pas deux verres, & du vin encore non potable. Mr. Linck avoit commandé à Ru de lui aporter d'extraordinaire, pour ſon argent, un bon Chapon, & deux douzaine d'Alloüetes,

loüetes, qui avec nôtre ſoupé ſupléerent à celui du pauvre Curé, à qui l'on aporta tout ſon bagage, qui conſiſtoit au juſtaucorps qu'il nous avoit vanté, en un petit portefeüille, dans lequel, il y avoit cinq collets, & autant de manchettes, & ſon Breviaire. Le lit de M. le Brethon étoit encore dans nôtre chambre, dont on lui dit de s'accommoder, avec deux draps que Ru lui donna. Quand le Porte-clefs eut refermé la porte. » Quel-» le confuſion Meſſieurs, nous dit nôtre Ru-» ſtaut, pour un homme comme mouai! un » Preitre Titrai! un Curai qui a charge d'a-» me! de le voir traitai comme un Gredin! » un miſerable! J'avoüe, que quand j'entendis le Titre de Curé chargé d'ame, qu'il ſe donnoit après la Confeſſion qu'il venoit de nous faire, je ne pû jamais retenir un éclat de rire qui m'échapa. Il en rougit; & pour réparer mon indiſeretion, je lui dis: M. l'Abbé, ſi vous avez eu charge d'ame, vous vous en êtes bien aquité: preuve vôtre Couſine la belle Babet de la Feüillée, & ſes aſſociées. » Il eſt vrai, me dit-il, que j'ai » eu la foibleſſe de donnai dans çu maudit » penchant, mais ç'a été celui de Salomon, » & de tous les Grands hommes, & dans » la colere, je ne ſçai, ſi je me ferois pu em-» pêchi de joüir de ma propre Sœur: pour » mes niéces, ma ſœur a eu grand tort de » me les confiai. Briſons là deſſus, repris-je, M. l'Abbé; je n'en veux pas ſçavoir davantage ſur ce Chapitre; ſeulement je puis vous affirmer, que ce n'a pas été, par ce crime deffendu par la Loi, & deteſté de Dieu, que Salomon, ni ſes ſemblables, ont méri-

té

té le nom de Grands. Laiſſons là vos femmes & vos filles de joye, & ne ſongeons à preſent qu'à bien ſouper & à étourdir nôtre chagrin ; & après ſoupé, ſi vous voulez bien m'achever vos agréables Avantures, vous me ferez un ſignalé plaiſir. » Taupe & tinque ; je le veux bien mordiere : buvons & » rejoiſſons nos, des femmes je m'en gauberge ; je vodrois qu'il n'en fût non pu » que de Merles blanc : après je vos conterai mes Avantures : mais il y en a au » moins pour pu de trois jours, ſi je veux » tout dire. Mr Linck le regardoit avec horreur & indignation. Je fis ce que je pû, pour lui faire quitter ſon air ſombre & triſte. Je fis cent Contes à plaiſir, & réjoüiſſans, mais moins gras que ceux de nôtre Pitaut, qui le faiſoient éclater de rire. Ce bon Curé affirmoit » fouai de Preitre, que ſi jamais il » étoit Evêque, comme une habile Egyptienne li avoit prédit, il voudroit tourjours » m'avouer à ſa Table. Mr Link lui dit de prendre garde d'être Evêque de Campagne, & de donner la benediction plûtôt avec les pieds qu'avec les mains. Cette prédiction, dont l'accompliſſement n'étoit pas incompatible, avec ſon merite, étoit trop fine pour lui, pour qu'il pût y rien comprendre. » Mordiere, dit-il, ſi j'étois Cardinal, Archevêque, ou tant ſeulement Evêque, » je donnerois ma benediction des mains, » des pieds & de tout le corps : je n'en ſerois pas vilain : morgienne il feroit bon avec mouai : je ne ſuis pas ciche de lard, » quand j'ai du cochon. Ma derniere Cure bon an, mal an, me valoit bien au

» moins

» moins cinq cens bonnes livres de revenu, » & ſi au bout de l'an je n'en n'avois pas un » ſou de reſte : au contraire, il n'y a pas un » de mes Parouaiſſiens à qui je ne doive au » moins une piſtolle ; & ſi ma Famille avoit » voulu me croire, je l'étois réduite à l'é- » cuelle : mais un bon mariage paira tout. » Que je ſois Cardinal ſeulement un petit, » pour voües comme cela ira : comment » diantre je ferai claquir mon foüet. Vous en prenez aſſez bien le chemin, reprit Mr Linck. » Je n'en ſuis pas ſi éloigni, peut- » être, que vous le croiriez bien, dit il. Les » premieres teites Couronnées de l'Europe.... » mais mot. Je mange ma ſouppe & je me » tais. J'admirois cette affluence d'impertinences dont il regorgeoit, & la maniere divertiſſante, dont il les debitoit. Si Sancho, diſois-je, a été l'Ecuyer du Chevalier à la Triſte-Figure, celui-ci en doit être tout au moins l'Aumônier, & Don Quixote le fera Archevêque d'une Iſle en Terre ferme. J'étois réjoüi d'avoir un Roman Comique tout vivant, dans le temps que Mr Linck en étoit deſolé ; & en cela, il avoit plus de raiſon que moi, par un eſprit prophetique ; car ce Ruſtre dans la ſuite, m'a fait une peine, & un tort conſidérable par ſa malice. Avec ſes manieres groſſieres & lourdes, il avoit un artifice diabolique. Il étoit fourbe, méchant, vindicatif, & d'un orgüeil inſuportable ; car quoiqu'il fût de la derniere craſſe du Peuple, pêtri dans la baſſeſſe, & ſans aucune éducation, quand il parloit de ſa Famille, il ſembloit qu'il pouvoit compter au deſſus de ſeize quartiers de Nobleſſe. Il ôtoit ſon chapeau

peau toutes les fois qu'il prononçoit le nom de Mr Bras-d'or, ſon beau-frere, & de Mr Havet, beau-frere de ſon frere ; cependant j'ai ſçû depuis du nommé Pigeon qui étoit de Louviers, & qui connoiſſoit très-particulierement toute la Famille de Sorel, que c'étoit de la canaille toute de la plus vile & de la plus honteuſe ; que ce Mr Bras-d'or, tant vanté, tenoit un Cabaret borgne à Louviers, où pendoit pour enſeigne le bras-d'or, ſource de ſa Seigneurie. Je demandois un jour à ce bon Prêtre, ce que c'etoit que ce Mr Havet, dont il faiſoit ſonner le nom ſi haut. » C'eſt peut eitre, dit-il, un des pu ri-» ches Marchands de Paris : il demeure ſur » le Quai de l'Ecole. C'eſt li qui a le ſoin » de faire déchargi tout le bois qui vient de » Normandie par la Seine ; & il tient une » chambre à li tout ſeul dans une Auberge, » où tous ceux qui viennent à Paris vendre » leur bois, vont prendre leur repas : il a » condit li même pendant très-long-temps » un des Chalants dans quouai no voiture » le bois ſu la Seine. On peut juger par l'Eloge de ces particuliers, ce que pouvoit être le total. Quand il ſe mettoit en colere, il étoit tout furieux ; il n'y avoit point d'injures les plus groſſieres, & d'ordures & les plus infames qu'il ne vomit. Cependant il diſoit à tous moments qu'il avoit ſon cœur ſur le bord de ſes lévres : ce qui me fit lui dire un jour, que je ne m'étonnois donc pas pourquoi ſa bouche ſentoit ſi mauvais. En effet elle étoit d'une puanteur ſi inſuportable, qu'un jour Mr Linck s'évanoüit en lui coupant la barbe avec ſes ciſeaux ; & pour s'en excu-

excuſer, il diſoit que cela ne lui étoit pas naturel, mais que c'étoit un reſte de quelques petites galanteries, & que ſans rien avoir hazardé à la Lotterie, il avoit eu le gros lot. Quand il vouloit affirmer quelque menſonge, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent, il ſe levoit promptement & alloit prendre ſon Breviaire, en diſant » fouai de Preitre, » comme j'ai les deux mains ſu çu Breviai» re, cela eſt veritable, ou je veux perdre le » caractere que je porte.

Nous quittâmes la Table, où Mr Linck s'ennuioit d'entendre ſes ſottiſes; & après ſoupé, aiant pris ma bouteille & deux verres bien rincez auprès d'un bon feu; je le priai de me tenir ſa parole. » Très volontiers, dit-il, » mais faites mouai ſouvenir où j'en étions » demeurez de mon Hiſtoire. Vous étiez, lui dis-je, vous & vôtre R. Pere Eſtropié chez vôtre Païſanne, fort embaraſſez comment vous pourriez le voiturer & le ſuivre à l'Hôpital.

» Juſtement, dit-il. Quand le mari de la » femme fut revenu de Veipres, ſçachant » que le deſaſtre étoit arrivai dans ſa maiſon, » & par la faute de ſa Vache, du moins y » avoit-il de la corne au fait, il eut la cha» ritai, pour nos récompenſai de celle que » j'avions voulu avoüer pour ſa fumelle, » de nos cherchai une Littiere, & li même » vint conduire le bon Religieux à l'Hôpital » de Boulongne, qui par le chemin crioit » comme un diable, & li affirmoit pourtant, » quand ſes bouffées li donnoient quéque » relâche, que ſi-tôt qu'il ſeroit gueri, il le » retourneroit voir; & il li promettoit cent

» Meſ-

» Meſſes pour le récompenſai de la peine
» qu'il prenoit. Le bon-homme ſe croioit
» déja delivrai du Purgatoire, par l'inter-
» ceſſion du bon Saint Timothée. A la par-
» fin je parvinmes à l'Hôpital de Boulogne
» ſur les dix heures du ſoüer. D'abord que
» le Chartier eut dit que c'étoit un bon Re-
» ligieux qui étoit bleſſai, & un Preitre qui
» l'accompagnoit, on nos ouvrit tout à l'heu-
» re. On fit promptement venit les Chi-
» rurgiens, qui lui firent l'operation parfai-
» tement bien. Aprés quoi on me fit un lit
» auprès de celui de mon Compagnon, le
» R. P. Timothée, où je me couchis, après
» avoüer ſplendidement ſoupai, & au R. Pe-
» re on li donnit de bon boüillon, & deux
» œufs freis. Mais il penſit mourir quand
» il entendit que les Chirurgiens deffendi-
» rent de li donnai du vin, & qu'on eût à li
» faire boüere force tiſanne. Enfin je demeu-
» rimes-là prés de cinq ſemaines. Mais une
» des bonnes Sœurs Claires qui avoient ſoin
» de mouai & du R. Pere, devint amoureu-
» ſe de li, ce qui mit quéque petit empêche-
» ment à ſa gueriſon, & li fit prendre pu de
» plaiſir à l'Hôpital, où rien ne nous man-
» quoit, par les ſoins de la bonne Sœur, qui
» me fit quéque petite part de ſes bonnes gra-
» ces, ſi bien qu'elle & nos j'avions tout à
» gogo.

» Quéque bien que je fuſſions, étant gras
» & rebondis comme des Moines, il en fal-
» lut ſortir au grand regret de la bonne ſœur
» Claire, qui ſe tuoit de dire au bon Frere
» Timothée, de faire tourjours ſemblant de
» boitai plus bas. Elle nous donnit en ſor-

» tant

» tant gentiment du linge, & un biau qua-
» truple d'or du bon Dieu, ou plûtôt de Sa-
» tan, car ce fut entre nous la pomme de
» diſcorde; le R. Pere le vouloit garder pour
» li tout ſeul, diſant qu'il l'avoait gagnai à
» la ſueur de ſen corps. Et mouai, quoai?
» li diſois je: je penſe m'être aſſez bien ac-
» quitai de men petit devoüer. J'en vimes
» es reproches. Je li dis, que j'étois bien
» malheureux d'avoüer quittai mes Etudes,
» & perdu ma fortune, après avoüer man-
» geai tout men petit fait, pour ſuivre un
» ingrat, & faire le vagabond & le Bandolier
» par Vaux & par Mons. Que j'étois com-
» me le poiſſon dans l'iau chez Mad. Plot
» de Bulliou, quand il m'en avoit tirai: que
» ſans li je ſerois de l'heure qu'il eſt Curai
» d'une bonne Parouaiſſe, à bouche que veux-
» tu, où fait, comme j'étois, je ſerois quaſi
» Maître de choiſir la pu belle de mes Oüail-
» les pour mes menus plaiſirs. Tu ne ſeras
» jamais qu'un ſot, reprit-il, dis mouai,
» tourjours chemin faiſant, de toutes nos
» bonnes Aventures qui nos ſont arrivées,
» en as tu procurai une ſeule à la commu-
» nautai? Non, li dis-je, mais ſi tu as pro-
» curai des bonnes, ta diable de teite nous
» a attirai toutes les mauvaiſes. Tais toi, con-
» tinua-t-il, ſi je te quittois, tu mourois de
» faim, comme un imbecile que tu es. Mais
» puiſque j'en ſommes aux reproches, dis
» mouai un peu, mon ami, qui eſt-ce qui
» m'a eſtropiai que ta brutalitai, & ta mal-
» adreſſe? ſans toi quel plaiſir? & qui te
» l'auroit procurai? c'eſt bien à touai à fai-
» re des comparaiſons avec un Gentil hom-

» me comme mouai ! Mordiere je ſuis
» dans les Ordres, reprin-je, & un Preitre,
» quéque petit qu'il ſoit, fût-ce le fils du
» Porchet du Village, a le pas devant ſon
» Seigneu de Parouaiſſe. Si tu le prends par
» là, mon ami, dit l'autre, je porte l'ha-
» bit de Recolet; à qui tu dois du reſpect, au-
» tant qu'à ma perſonne. A quel titre le
» porte-tu, li dis-je, & quand ce ſeroit légi-
» timement, depuis quand as-tu aprins que
» les Moines paſſent devant les Preitres ? de
» plaiſans frelampiers ! de bons pouillards !
» de biaux gredins, des Prélats bien relevez,
» pour prendre le pas ſu des gens comme
» mouai ! Je te prédis que cet habit que tu
» vantes tant, & qui t'a déja tant fait étrilli,
» te fera pendre un jour, ſi tu ne t'en deffais
» au pu vite. Cheval de Caroſſe, me dit-il,
» je ne peux pu ſouffrir tes impertinences;
» & en diſant cela il ſe ruit ſu mouai; &
» mouai de le reçevoüer les poings fermez
» de la bonne maniere. Le Combat fut ru-
» de, il étoit fort & mouai itout; & ſans des
» Chartiers qui nos ſéparirent; je nos ſerions
» entre arrachai les yeux de la teite. J'étion
» déja tout en ſang par le nez & par la bou-
» che : je li avois caſſai toutes les dents, &
» il m'avoit pochi un œil au beure noir. Les
» coups de pied & de poing trottoient dru &
» menu, que l'un n'attendoit pas l'autre. En-
» fin je nos ſéparimes, en nos diſant mille in-
» jures, & nos donnant autant de maledi-
» ctions. Il avoit pourtant le bon par devers
» li, le quatruple & le biſſac. Il fut de ſen
» cotai, & mouai du mien. La piece de qua-
» tre piſtolles me tenoit bien au cœur. Ce-

» pen-

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO..." NAPOLI

pag. 218

» pendant, comme je ſuis la bonta même
» de mon naturel, quand ma colere fut éva-
» potée, & ma bile refroidie, j'eu bien du
» regret de ce qui s'étoit paſſai, & l'amitié
» l'emportoit ſur la haine. Comment avouer
» rompu, diſois-je à par mouai, avec un hom-
» me de cette conſéquence, & avec qui j'é-
» tois conjoint par des liens ſi bien formez.
» Je me donni le tort. En effet, je li en
» avois trop dit. Pendant que j'étois en Ita-
» lie, je voulu encore voir quéques Villes
» des plus fameuſes, & comme on eſt pu
» charitable en ce Païs là cent fois qu'en
» France, car c'eſt le Païs de Cocagne pour
» les pauvres, ſans façon j'allois couchi dans
» les Hôpitaux, qui s'y rencontrent à chaque
» bout de champ, ou j'allois aux portes des
» Convens demandai la Meneiſtre, ſur tout
» à la porte des Benedictins; ce ſont de bra-
» ves Moines. Les Capucins itout, tout pau-
» vres qu'ils ſont, font les choſes genereuſe-
» ment, & les Cordeliers ne leur cedent en
» rien de ce cotai-là. Mais les Jeſuites ce ſont
» des gredins, qui ne valent pas plein leur
» trou du cu d'eau boüillante, des Pyrates &
» des cœurs de roches, qui laiſſeroient mou-
» rir un pauvre à leur porte, faute de li ten-
» dre un morciau de pain; ils ne donneroient
» pas liau, où ont cuit leurs œufs. Jamais je
» n'en ai pu arrachi une gueulée, & ſi je leur
» parlois Latin comme Ciceron.

» Un jour que je fus pour demandai la
» charitai à la porte des Capucins de Padouë,
» j'y trouvi l'Abbé de St. Martin men pauvre
» Compagnon, qui étoit là pour le même
» ſujet, dans ſen habit de Religieux. Le por-

» tier nous fit entrai tous deux dans une petite
» sale bien propre, toute tapissée de Senten-
» ces, & pendant qu'il fut querir un Pere
» pour nos tenir Compagnie, & que nos fu-
» mes seuls; le bon sang ne put mentir. Nos
» vela à nos sautai au cou l'un de l'autre, &
» à pleurai à qui mieux mieux. Le Pere qui
» arrivit & qui nos vit tous en larmes, nos
» en demandit le sujet. Nos li dimes que nos
» étions du même Païs, que nos nos con-
» noissions particulierement, & que l'état où
» nos nos voions réduits l'un l'autre, avoit
» provoquai nos larmes. Cela fit un fort bon
» effet; j'en fumes mieux traitez, & le P. Ca-
» pucin fut nos querir un petit billet, pour al-
» lai prendre cheux leur Agent, un ducat
» pour nos aidai à nos conduire.

» No vela rapatriez mieux que jamais:
» mais ce ne fut pas pour long temps. Je ne
» pouvois m'empêchai de li parlai du quatru-
» ple: il me reprochoit sa jambe démise. En-
» fin je nos entrebatimes encore une fouais, &
» je nos séparimes pour ne pu nos revouais
» en Italie. Je n'en avois point entendu par-
» lai, jusqu'au Mois de Mars de l'An 1700.
» qu'il me vint trouvai à Lery dans men Pre-
» bitaire en habit d'Abbé fort propre: ce n'é-
» toit pu Frere Timothée; c'étoit M. l'Ab-
» bé de St. Martin gros comme le bras. Il
» me parouaissoit bien posai & revenu de tou-
» tes ses folies. Il demeurit quinze jours ou
» trois semaines cheux mouai, où je li fis
» part de quatre o cinq de mes bonnes avan-
» tures, pour renouvelai la connoissance. Il
» me contit, qu'après nôtre séparation, quand
» il eut bien rodey par l'Italie & étai à Ro-
» me;

» me ; il s'étoit donnai à un bon homme
» d'Hermite proche de Savone, qui l'avoit
» prins en grande amitié : mais que li, s'en-
» nuiant de ce métier de coquin, avoit vo-
» lei l'Hermite, li avoit emportai tout ſen
» argent, & ayant montai ſur la mule quê-
» teuſe, s'en étoit allai tant que Terre l'a-
» voit pu portai. Qu'après quouai il s'étoit
» fait Preitre à Albani. Qu'en ſuite il étoit
» revenu chez li, où ſes Parens ravis de le
» voir ſi changeai, li avoient obtenu un bon
» Benefice, avec lequel il vivoit fort hono-
» rablement. Mais que malheureuſement
» ayant étai voir des Religieuſes de ſen voi-
» ſinage, une étoit devenuë amoureuſe de li,
» qu'ils avoient trouvai les moiens de ſe voir,
» & que par haſard elle étoit devenu groſſe,
» & qu'on diſoit qu'il n'avoit pas nui à ſa
» groſſeſſe. Qu'il avoit étai obligeai de dé-
» campai, juſqu'à ce que ſes Parens euſſent
» accommodai la choſe ; & qu'il en ſeroit
» quitte pour quéques Mois de Seminaire.
» Qu'à l'avenir il avoit jurai de renonçai à
» ſes fredaines, & de vivre en honnête hom-
» me.

» Pour mouai, je quiti l'Italie, & je revîn
» à Lion, en vicariant, c'eſt-à-dire en allant
» cheux tous les Curez, dont les pu charita-
» bles me donnoient la paſſade. Quand je
» paſſois par des Villes où il y avoit des Co-
» leges, j'alois pouſſai un argument & cela
» me valoit tourjours quéque choſe. En re-
» paſſant par Padouë, j'argumentis à mon
» ordinaire, & je plu tant au Régent & aux
» Ecoliers, qu'ils me firent une Queite qui
» montit à une piſtole. Je n'oubliois pas itout

» les Convens, & les Hôpitaux mes Auber-
» ges de refuge. En arrivant à Lion, je fus
» tout droit, sans façon, cheux Mad. Plot
» mon ancienne Maîtresse. Elle avoit prins
» un autre Precepteur, mais comme ce n'é-
» toit qu'un âne en comparaison de mouai,
» on le mit bien-tôt dehors, pour me faire
» rentrai. Ma Maitresse m'obtint de M. l'Ar-
» chevêque un *exeat* pour m'alai faire reça-
» voir Preitre à St. Paul-Trois-Châtiaux,
» parce que la chose pressoit, attendu que la
» Cure de Guerin, dans la Principauté de
» Dombes étoit vacante; & comme elle
» étoit à la nomination de Mad. Plot elle m'i
» nommit.

» Je ne peux passai sous silence quéque cho-
» se de bien drôle qui m'arivit, en revenant
» de me faire ordonnai Preitre. J'avions prins
» des masettes, d'autres jeunes Preitres &
» mouai pour nos en retournai à Lion. Pen-
» dant que je buvions chopinette à un caba-
» ret borgne qui étoit su nôtre chemin, des
» Courtauts de Boutique de Lion, qui
» avoient des fumelles avec qu'eux, voulu-
» rent prendre nos ânes, pour les montai
» dessus, disant qu'il falloit faire la courtoi-
» sie aux Dames. J'avions paiai nos maset-
» tes, & il m'étoit bien fachai de revenir à
» pied à Lion, pendant que ces Droleſſes se
» seroient pavanées sur nos ânes. Je leur
» dîmes que je n'en ferions rien; que j'é-
» tions fatiguez, & que si ils vouloient mon-
» tai leurs Dames, ils pouvoient leur louai
» des baudets, comme nous. Ils voulurent
» prendre nos montures de force; en nos
» apelans gredins, mal-aprins, & misera-
» bles.

» bles. Je nos entrebatimes : ils mirent l'é-
» pée à la main. Un de nos Preitres ſautit ſur
» un & li caſſit ſe n'épée, & du tronçon li
» en torchit vivement les oreilles. Cela me
» mit le ventre au cœur : j'en entre-prins un
» qui paroiſſoit le plus animai ; & du premier
» coup de bâton que je li porti, je li caſſi un
» bras, pour li aprendre à écoutai aux por-
» tes ; & je l'étandis au biau mitan du che-
» min, où il crioit comme un perdu ; & les
» fumelles étoient comme autant de bac-
» chantes, qui hurloient comme des mege-
» res. Je nos échapimes, en remontant ſur
» nos ânes. Les courtauts voulurent nos fai-
» re des affaires à Lion. Mais M. l'Archevê-
» que étant informai du fait & ſachant que
» c'étoit eux qui étoient les agreſſeux, il leur
» deffendit de paſſai outre ; & le courtaut eut
» le bras caſſai pour ſon compte. M. Linck
lui dit, que c'étoit la une bonne action de gra-
ces, pour benir Dieu d'avoir été introduit
dans le Sacerdoce ; que Samuel, en pareil cas,
n'en auroit pas fait moins. » Bien attaquai,
» bien deffendu reprit vitement l'Abbé. Je
» ſuis bien certain que ſi on avoit voulu dé-
» montai Aron même, & tirai l'épée ſus li,
» qu'il ne l'éroit pas ſouffert ſans montrai
» qu'il avoit du ſang aux ongles.

» Tantia je chanti ma premiere Meſſe à
» Guerin dont Mad. Plot fit tous les frais,
» & meublit mon Prébitaire, comme la mai-
» ſon d'une Mariée, & m'y donnit ſes En-
» fans en penſion ; en me fourniſſant toutes
» les Proviſions qui m'étoient neceſſaires,
» pour commençai un ménage. Mais ma
» mauvaiſe étoile ne m'en laiſſit pas joüir

» long-temps. C'eſt le plus biau Païs qu'il y
» ait ſous le Ciel, & où il croît les meilleux
» vins du monde. Le ſexe eſt tout des pu
» gracieux, mais il a une langue comme par
» tout ailleurs. Quéques femmes réveliren
» à leurs maris les propos que je leur avois
» tenus dans le Confeſſionnal. D'autres s'a-
» perçurent de la familiaritai que j'avois avec
» leurs fumelles; ſi bien qu'ils me firent une
» ſi cruelle guerre, juſqu'à m'aſſiégeai dans
» men Prébitaire, que je fus contraint de
» quittai le Benefice. Outre que Mad. Plot,
» rebuttée de mes fredaines, m'avoit retirai
» ſes enfans, & m'avoit abandonnai. Que
» ſai-je même ſi elle n'animoit pas mes Pa-
» rouaiſſiens contre mouai, ſur qui elle avoit
» toute autoritai, parce qu'ils étoient ſes
» Vaſſaux. Ce qui eſt de certain, c'eſt que
» bien loin de me protegeai auprès de M.
» l'Archevêque, elle me l'avoit mis à dos.
» Ajoutez à tout cela que mes Parens, brû-
» lant d'envie de me voir Preitre & d'enten-
» dre ma Meſſe, m'avoient obtenu de M. le
» Cardinal de Boüillon la Cure de Ledan à
» deux lieuës de Lery. Un biau matin donc
» je vendis tous mes meubles, que mes Pa-
» rouaiſſiens achetirent avec joïe, & ſans di-
» re adieu à perſonne, pas même à Mad.
» Plot ma bonne Maitreſſe, ſottement je quit-
» ti la Cure de Guerin, qui eſt une des plus
» grandes fautes que j'aie faite en ma vie;
» car ma Cure me valoit pu de ſix cens li-
» vres de revenu. J'étois logeai comme un
» Prince, avec un biau Jardin & toutes ſor-
» tes de bons fruits. Je dimois ſur tout; &
» ſi je n'avois pas voulu dixmai ſu les fu-
» melles,

» melles, j'érois étai le plus heureux Curai
» du Monde.

» Ce fut encore ce qui fit mon malheux
» à Ledan ; je mi adreſſi aux pu haut hup-
» pées. Ma bonne mine & le poſte où j'é-
» tois, me faiſoit tout entreprendre : mais
» quéques unes ne me garditent pas le ſe-
» cret. Monſeigneur l'Evêque d'Evreux me
» mandit : il fallut obéï ; après m'avouer bien
» lavai la tête ; il me dit que ſi je ne voulois
» eitre ſage, il me feroit enfermai entre qua-
» tre murailles.

» Enfin par bonheur pour mouai le Curai
» de Lery mourut : mon frere demandit la
» Cure pour mouai à M. le Cardinal de
» Boüillon & l'obtint. Comme j'étois en-
» fant du lieu, les femmes eurent pour mouai
» pu de condeſcendance. Mais enfin pu j'en
» avois & pu j'en voulois avouer. J'étois un
» autre Salomon. Je voulus itout careſſei
» les filles. Comme j'avouais toutes ſortes
» d'inſtrumens dans men Prebitaire, entr'au-
» tres un biau clavecin ; une Demoiſelle de
» grande qualitai, & qui en ſçavoit bien ſon-
» nai y vint : ſi elle me plut, je ne li plu pas
» moins : malheureuſement il y parut bien-
» tôt. Si ſes freres s'en étoient aperçûs ils
» m'éroient étripai. Que faire ? Je li con-
» ſeillis d'achetai des toilles, dont on fait
» quantitai à Louviers & cheux nous, & ſous
» pretexte d'allai les vendre à Paris, d'y met-
» tre ſen paquet bas. Comme elle étoit très-
» fine elle fit ſi bien que ſa biautai en donnit
» dans la vûë de M. d'Apoigni Capitaine de
» Dragons, qui étoit en quartier d'hyver
» cheux nos. Il eſt le fils de M. d'Apoi-

» gni, Fermier General. Apatemment qu'el-
» le li laisit allai le chat au fromage, pour
» li faire acroire qu'il étoit le Maître de mes
» œuvres : mais j'en entris dans une telle ja-
» louſre, que j'en penſi troublai. Mais ce
» fut bien pis quand j'aprins qu'il la vouloit
» épouzai. J'entri en fureur. Je fis un voyage
» exprès à Auxerre en Bourgogne, d'où
» j'aprins qu'étoit ſon pere ; & je déterri
» ſi bien ſa Généalogie, que je ſçû que ce
» Fermier Général étoit Fils d'un Maréchal
» Ferrant. Tout cela ni faiſoit rien, le Ca-
» pitaine étoit bien fait, étoit honnête hom-
» me, avoit du bien & étoit bien venu des fre-
» res & de la ſœur. Quand je m'avisi de li don-
» nai de la jalouſie, à li même, cela li donnit
» du refroidiſſement. Un jour que la De-
» moiſelle étoit venu ſonner du Clavecin
» cheux mouai. * Je li dis les ſept péchez mor-
» tels. Je la traitis d'effrontée, de vilaine,
» de proſtituée, d'abandonnée, pendant qu'el-
» le ſonnoit tourjours, ſans faire ſemblant de
» m'écoutai. Mais quand j'en vins aux in-
» jures les plus groſſieres, elle ſe levit tout
» d'un coup, & entrant en fureur. Oüi traî-
» tre, oüi lâche ; dis que je ſuis encore pis
» que tout cela, puiſque je ſuis la Concubi-
» ne d'un Preitre & de mon Confeſſeur. Je
» vais me jettai aux pieds de mes freres, leur
» demandai pardon de les avouai deshono-
» rez, & les conjurai d'en prendre vengean-
» ce ſu le pu méchant de tous les hommes,
» & leur contai toute ta vie. Comme elle
» étoit

* L'Auteur veut taire le nom de la Demoiſelle, que Sorel lui a repeté pluſieurs fois, par la conſidération qu'il a pour ſa famille.

» étoit Fumelle à le faire, tout comme elle
» le diſoit, je me mins au devant d'elle en
» tremblant pu menu que la feüille, & je
» voulu l'apaiſai ; mais elle étoit inexora-
» ble : c'étoit une Furie. Je l'embraſſi ſi ten-
» drement que je la fis pleurai. Quand je
» la vis attendrie, je jouis de mon reſte, &
» je refis la Paix de la Maiſon. *Amantium*
» *iræ ; amoris redintegratio eſt*, lui dis-je. Ju-
» ſtement, reprit-il, vos y vela. Deux am-
» braſſades en firent le rapatriage.

» J'en avois encore deux qui étoient en
» même point que la Demoiſelle Clavecineu-
» ſe, & quatre autres encloüées, qui me pe-
» ſoient bien pu ſur l'eſprit, dont la princi-
» pale étoit ma Couſine Babet de la Feuillée,
» qui ne pouvoit pu cachai ſa groſſeſſe. On
» commençoit à en murmurai, mais ſour-
» dement ; car qui ſe ſeroit perſuadai qu'une
» Fillette de quatorze à quinze ans ſeroit de-
» venu groſſe, quand on ne li voioit point
» de Galants ? Je m'aviſi d'en faire la confi-
» dence à ma Marine Madame de Vaudreuil
» qui étoit une Femme puiſſamment riche :
» elle m'aimoit bien, & même je m'aperçû
» bien, qu'il y avoit quéque petite choſe de
» pu que de l'amitié. Je convinmes qu'elle
» viendroit la prendre dans ſon Caroſſe un
» Dimanche à la ſortie de la Meſſe devant
» tous les Paroiſſiens, & qu'elle diroit haute
» ment, qu'elle la trouvoit aſſez jolie pour
» en faire ſa Fille de Chambre, & qu'elle la
» menetoit devant tout le Monde au Vau-
» dreuil, où je l'irois prendre, pour la me-
» nai accouchi chez un Savetier où j'avois de-
» meurai Ecolier à Roüen. La choſe fut

» executée à merveille. Je fis nommai l'En-
» fant au nom de men frere, à qui j'en fis
» l'honneur. Comme il étoit encore Garçon,
» cela faisoit un bon effet. Elle acouchit
» d'un Garçon qui fut nommé Pierrot, com-
» me men frere. Jamais on ne s'en seroit
» aperçu. Mais j'ai aprins, que depuis men
» départ le Careleux, n'étant pu payé de la
» pensiom de l'Enfant, fut le portai publi-
» quement à sa Mere à Lery; & que sem
» frere le Chapelier avoit étai contraint de
» le prendre, faute de quoai, il seroit mort
» de faim, car on ne vouloit pas le rece-
» vouer à l'Hôpital des Enfants trouvez de
» Roüen, car il n'étoit pas de la Ville. C'est
» dommage que cette pauvre Fille ait été des-
» honorée par ce malotru de Savetier, car
» c'est une des plus belles Créatures qu'on
» puisse voir; droitte comme un jonc, blon-
» de comme un Bassin, blanche comme un
» Lys, vermeille comme une Rose: des
» yeux bleus comme de l'Azur; une bouche
» de Corail tourjours riante, & les dents com-
» me des Perles; Vive comme une potée de
» Souris, & remuante comme une Anguil-
» le, & d'une taille de Diesse.

» L'autre étoit une Marchande de Den-
» terelle de Roüen, blonde comme un écu
» d'or, blanche comme un satin, & belle com-
» me un jour; & voicin comme le malheur
» li étoit arrivai. Comme ma Cure ne pou-
» voit pas subveni à toute la dépense que je
» faisois; car j'étois un panier perçai; je ne
» pouvois rien gardai. Je tranchois trop du
» grand Seigneur. Ma maison ne desamplis-
» soit pas; ce n'étoient que festins. Je me

» mins

» mins donc à faire des mariages contre les
» Ordonnances du Rouai. Il n'en fallut que
» deux o trois pour m'achalandai. Après
» cela ils y venoient de toutes parts, & com-
» me cette Fille la étoit de la Religion Re-
» formée, elle ſe trouvit à trois o quatre,
» entr'autres à celui de Mr. le Comte de
» Brederodes, que je mariai avec Mad. la
» Marquiſe de Bois Roger, & qui fut la ſour-
» ce de tous mes malheux. Cette belle Fil-
» le driie & faite au tour, qui n'en devoit
» rien à ma Couſine Babet de la Feüillée,
» me louit ſur la bonne grace que j'avois à
» mariai les Gents; que je faiſois tout com-
» me ſes Miniſtres, & qu'en me voyant fai-
» re elle croioit eitre encore à Quevilli, oü
» elle voioit Mr. Banage faire ſes fonctions.
» Je li dis, que quand elle voudroit je li
» rendrois ce bon office, & que je la mari-
» rois. Oüi, me dit-elle, celui que je vou-
» drois choiſir, quoiqu'il ſoit à mariai, ne
» voudroit pas, peut-eitre quiitai ſen poſte,
» pour m'épouſai. Je vis bien que c'étoit
» de mouai, qu'elle vouloit parlai. Je li
» demandis la permiſſion de l'allai voües.
» Elle me l'accordit, & me dit ſa demeure.
» J'y fus. J'entrimes en matiere. Elle me
» dit que ſi je voulois paſſai en Angleter-
» re avec elle, qu'elle avoit pu de vingt-
» mille francs en effets, qu'elle me donne-
» roit, & qu'elle avoit aſſez d'Amis pour
» me faire recevouer Miniſtre: & qu'avec la
» bonne grace que j'avois, je pourrois bien-
» tôt devenir Eveſque. Cela cadroit aſſez avec
» ma prédiction de l'Egyptienne: j'y con-
» ſentis. Je fimes le mariage à Jean des Vig-

» nes.

» nes. Elle fut bientôt encloüée ; & me
» preſſoit tourjours de li tenir ma parole, &
» de paſſai avec elle en Angleterre. Rien ne
» preſſoit encore. Elle choiſit un jour de
» Noël pour me venir ſommai de ma promeſ-
» ſe, juſque cheux mouai, ſans m'en aver-
» tir. Jamais je ne fus plus étonnai qu'en
» chantant ma grande Meſſe de dix heures,
» quand je vins à me retournai, pour dire
» mon *Dominus vobiſcum*, je vis ma Fumelle
» à genoux contre la Baluſtrade. Jamais
» elle ne m'avoit paru ſi belle. Elle étoit en
» habit de cheval, luſtrée comme une Tour-
» terelle ; rien n'y manquoit. J'avois bien
» préparai un joli petit Prône pour mes Pa-
» rouaiſſiens, à cauſe de la Feite ; mais quand
» je la vis, je ranguaini bien tôt men com-
» pliment : j'abregi bien-tôt ma Meſſe : en
» deux tours de broches & un petit feu clair
» cela fut bien-tôt rôty. Après je menis ma
» Fumelle au Prébitaire. J'ajoutis à la for-
» tune du pot une bonne éclanche & un bon
» chapon, & pendant que cela cuiſoit je li
» fis voües ma chambre, où je la regali de
» la bonne maniere. Je dinimes tous deux
» teite à teite. Entre la poire & le fromage
» autre viſite à la chambre, qui fut réitérée
» avant que de montai à Cheval : elle s'en
» retournit gaillardement à Roüen, & mouai
» je fus chantai mes Veipres à mes Parouaiſ-
» ſiens qui m'attendoient impatiemment, &
» entre Veipres & la Bénediction du St. Sa-
» crement, que j'avois expoſai, à cauſe de
» la Saintetai du jour pour les empeſchai
» de murmurai, je leur metamorphoſi mon
» Prône du matin, en un joli petit Sermon,

» dont

» dont ils furent très-contents, & pour abon-
» dance de droits, à la Benediction du St.
» Sacrement, que je leur donnois le ſoir,
» je leur fis encore une belle & jolie pe-
» tite exhortation. Mr. Linck l'interrompit,
pour lui dire, qu'il s'y étoit aſſez bien prépa-
ré, & témoigna qu'il vouloit s'aller coucher.
» Pour la préparation, dit-il, je m'en berne,
» je précherois, *ab abrupto*: mais attendez, je
» vos prie, car voici le pu biau: vos allez
» vouer, comme je perdis ma Cure. Je joi-
gnis mes priéres aux ſiennes: je fis faire glou
glou à ma boureille, ce que je faiſois de
temps en temps, pour lui faire reprendre
haleine: je mis du bois au feu, & il continua
ainſi.

» Ma Fumelle pour abregeai matiere fut
» accouchi à Paris, où elle portoit tous les
» ans quantité de dentereilles qu'elle van-
» doit à des Dames de qualitai, avec qui el-
» le étoit achalandée. Sçachant que ma Cla-
» vecineuſe y étoit allée pour le même ſujet,
» plûtôt que pour y vendre des toiles, pour
» montrer combien elle m'aimoit, elle fut
» aſſez génereuſe pour allai li offrir de l'ar-
» gent; mais l'autre la refuſit fiérement; ce
» qui me fit croire que Mr. Dapoigni le Ca-
» pitaine avoit là jouai du pouce, l'avoit fait
» acouchi, & s'étoit chargeai de l'Enfant.
» Je fus aux couches de ma Marchande de
» dentereilles, qui mit au Monde une Fille,
» que nos mimes aux Enfants trouvez, avec
» un billet & de l'argent pour ſa penſion,
» avec ordre de la nommai un tel nom, &
» de la redonnai à la perſonne qui aporte-
» roit un écrit pareil à celui qu'on leur en-

» voyoit

„ voyoit avec le cachet. Ils ont bien la mi-
„ ne de l'attendre long temps. Je vis itout
„ ma Clavecineuse, qui ne me demandit
„ pas seulement comment je voulois qu'on
„ nommit nôtre Enfant.

„ Voici le coup fatal. Le Diable qui ne
„ dort jamais, fit que Mad. la Comtesse de
„ Brederodes se dégoutit de Mr. son Mari.
„ Il lui avoit promis que L. H. P. L. E. G.
„ le mettroient en possession d'une partie de
„ ses héritages de la Maison de Brederodes.
„ La Marquise de Montpouillan sa Cousi-
„ ne, li avoit confirmai la chose : rien de
„ tout cela ne venoit. Elle l'envoyit en
„ Hollande, pour sollicitai du moins une
„ pension : il revint comme il étoit allai.
„ Elle li refusit sa Maison : il voulut y en-
„ trai comme cheux sa Femme, qu'elle étoit.
„ Grand bruit. Que fit elle ? Elle me vint
„ trouvai, & dit que j'eusse à décampai ; que
„ ma vie & mes mariages faisoient un très-
„ mauvais effet ; & que si la chose venoit à
„ éclater & que je fusse prins, que je serois
„ pendu. Elle eut l'adresse de me faire in-
„ timidai itout par des Amis qu'elle avoit à
„ l'Officialitai de Roüen. J'eu peux. Je ven-
„ dis mes meubles ; j'emprunti de l'argent,
„ & comme un étourdi j'abandonni ma Cu-
„ re, dont mes parens pensirent mourir de
„ déplaisir : quoiqu'ils se douroient bien que
„ la chose en viendroit là, par la vie que je
„ menouais. Je ne voulouais entendre remon-
„ trance ni de pere, ni de mere ; & deux o
„ trois fois je nos étions entrebattus mon
„ frere ainai & mouai en leur presence, par-
„ ce qu'il se messoit de me vouloir donnai
„ des corrections. „ L'af-

„ L'affaire de Mr. le Comte de Brederodes, & de Mad. la Marquiſe de Bois-Roger, ſa Femme, éclatit au Parlement, où „ ſen mariage fut déclarai nul, faute par li „ de produire une atteſtation & des preuves. „ Il ne pouvouait avouer men Certificat, puiſ„ que j'étouais paſſai en Angleterre. Les té„ moins n'étoient point connus de Mr. le „ Comte de Brederodes; c'étoient Gents à „ la diſcretion de Mad. de Bois-Roger, aux „ quels elle fermit la bouche. Le pauvre „ Comte au deſeſpoir, m'a cherchai par tout, „ comme je l'ai aprins depuis ſans m'avouer „ pu trouvai.

„ Ma Marchande de Denterelles ne vou„ lut pû que je l'aprochiſſe, depuis ſes cou„ ches; & pour m'en empeſchai & d'achevai „ de li mangeai ſen petit fait, que j'avouais „ déja terriblement égrenai, elle paſſit en An„ gleterre. Avant que de partir, elle me dit „ de l'allai trouvai. Je courus la gueule en„ farinée, croiant que c'étoit pour un bon „ effet, mais ce fut pour me reprochi mon „ infidelitai; me dire que devant Dieu j'étois „ ſen Mari, & que quand je voudrois joüir „ de ma Femme, j'irois la retrouvai en An„ gleterre. Après quoai elle ne voulut pu m'é„ coutai, & me mit dehors.

„ Mais combien fut-elle ravie, quand el„ le me vit en Angleterre, où je paſſi au „ commencement de l'année 1701. Je la „ fu trouvai chez ſen frere: rien ne li cou„ toit à me donnai; & à mouai encore moins „ à le prendre: quelle joie, quand elle vit „ que je voulois faire men abjuration, & que „ je la voulois épouſai tout de bon? Elle me

„ me-

» mènit au Consistoire, où l'on me promit » de me recevoir Proposant, quand on seroit » bien informai de ma Doctrine, & édifiai de » mes mœurs. Je fis bien-tôt men abjura- » tion. On mit dans la Gazette, que l'E- » vêque de Lery avoit abjurai les erreurs de » la Religion Romaine. Ne voilà-t-il pas l'accompliſſement de la prédiction, Mr l'Ab- bé, & ne paſſiez-vous pas, lui dis-je, déja pour un Evêque? » Ce n'en étoit encore » qu'un petit prélude, reprit-il du plus grand » ſerieux du monde. On me faiſoit des hon- » neurs à l'Egliſe tout à fait extraordinaires. » On ſe levoit pour me laiſſai paſſai; on m'in- » vitoit à dinai aux meilleures maiſons. Mais » au bout de quéque temps tout cela s'en al- » lit en fumée. Plus d'honneurs; plus de » repas; on ne me parloit pu de Penſion; à » peine me regardoit-on. Par malheux j'é- » tois mal avec ma Maitreſſe: avant que de » l'épouſai, je voulu éprouvai ſi elle m'avois » tourjours étai fidelle. Je li demandis, du » plus grand ſerieux du monde, ſi elle n'a- » voit jamais connu que mouai. Elle me le » jurit avec finceritai. Oh! bien, li dis-je, » pour éprouvai ſa contenance, je vais invo- » quai le diable, ſi ce que vos me dites » eſt vrai, il ne vous dira rien: mais ſi vous » m'accuſez faux, prenez garde à vous, je » n'en réponds pas au moins. Elle me re- » gardit avec indignation, & me dit. On » m'avoit bien dit, que vos étiez un mé- » chant homme: je n'en doute pus à pre- » ſent: je ſuis vôtre duppe, mais je ne la ſe- » rai plus de ma vie: retirez vos de mouai, » & que je ne vos voïe jamais. Je voulu » l'ar-

» l'arrêtai ; elle m'échapit ; ſen frere vint
» me dire de ſortir de ſa maiſon, & de ni
» revenir pu. Je fus trouvai de ce pas Mr
» Tallard nôtre Ambaſſadeux en Angletetre :
» je li confeſſi toutes mes fredaines, & les
» larmes aux yeux, je le priai de m'obtenir
» ma grace de nôtre bon Rouai, & je le con-
» juri de me faire rêntrai dans ma Cure. Il
» me le promit & me donnit une lettre pour
» le Pere la Chaiſe, Confeſſeux du Rouai, &
» cinquante francs pour revenir en France.
» Je revins en Hollande, où je fus trouvai
» nôtre Ambaſſadeux pour le même ſujet,
» qui me fit la même grace. J'étois pour-
» tant irréſolu : je diſois la Meſſe cheux l'Am-
» baſſadeux, & aux autres Egliſes, & je ne
» laiſſois pas d'allai aux Prêches chez les Re-
» formez. Enfin portant je me determinis,
» après avoir reçû de l'argent que m'en-
» voïrent mes parens, ſur l'aſſurance que
» je leur donnis de mieux vivre à l'avenir, &
» que j'avois un ordre des Ambaſſadeux d'An-
» gletterre & de Hollande pour rentrai dans
» ma Cure ; je m'embarquis pour Dieppe,
» d'où je me rendis cheux nous, & de la vi-
» tement à Paris, quand je vis qu'il y en a-
» voit un autre en ma place. Le tré R. P.
» la Chaiſe leut mes Lettres, & me donnit
» un billet pour allai à St. Lazare ; me pro-
» mettant, que ſi l'on étoit bien content de
» mouai, & que je fuſſe véritablement bien
» repentant de mes fautes, il me feroit ren-
» trai dans ma Cure, que pour ce ſujet il al-
» loit écrire à Mr le Cardinal de Boüillon,
» pour le priai de me la conſervai. Je fus à
» St. Lazare, où je fis ſi bien le Cagot pen-

dant

» dant six semaines, que tous les R. P. Castil-
» gans écrivirent en ma faveur au R. P. la
» Chaise, qui me dit, que ma Cure étant rem-
» placée, il n'y avoit pu moien d'y rentrai. Il
» me donnit un billet pour allai trouvai Mr
» l'Archevêque de Paris, pour me donnai
» permission de dire la Messe dans sen Dio-
» cese, me promettant que si je me com-
» portois bien, les Benefices ne me manque-
» roient pas pu que l'iau dans la Riviere.
» Mes Messes ne me valoient pas dequoi
» faire un repas très-succinct par jour, avec
» un petit demi-septier de vin, qui demeuroit
» encrouai dans ma gorge. Je fus revoir le
» R. P. la Chaise, & Mr l'Archevêque;
» c'étoit la Chanson de Ricochet. Je me
» depiti. Je fus à Cambrai trouvai Mr l'Ar-
» chevêque, l'illustre Chef des persecutez,
» qu'on m'avoit dit être un Prélat très-cha-
» ritable; mais après m'avouer écoutai deux
» ou trois fois, il ne me voulut pu voir. Je
» passai jusqu'à Bruxelles; je demandai de
» l'emploi à tous les Ambassadeux. Quand
» je vis qu'ils ne vouloient pas m'en donnai,
» je m'engagi avec Mr le P. de Leycester,
» Seigneur Allemand, en qualitai de Valet
» de Chambre, pour voiageai par toute l'Al-
» lemagne; mais auparavant, alons nous cou-
» chai; en vela raisonnablement pour la pre-
» miere sçeance. Bon soir & bonne nuit,
» c'est pour deux fois.

Il étoit assez tard pour le croire. Pour moi, je me faisois un vrai plaisir de l'entendre; mais je voiois bien qu'il fatiguoit Mr Linck. Je lui versai encore un verre de vin pour lui laver la bouche, & je lui dis que je me re-

ser-

ſervois à faire mes réflexions ſur ſa vie, qui, comme il me l'avoit fort bien dit, étoit plus pleine d'évenemens que toutes celles des Avanturiers dont j'avois lû l'Hiſtoire : mais qu'il étoit temps de prier Dieu, ſur tout de lui demander pardon de nos fautes, & de nous aller repoſer. Mr l'Abbé ne vous reſſouvenez jamais de vos avantures, ſur tout des ſcandaleuſes, que pour les déteſter, & non pour en titer gloire ; car celui qui ſe vante de ſes crimes ſemble exciter Dieu à en prendre vengeance. Je vous ſouhaite une bonne nuit.

Le lendemain au matin il étoit tout prêt à continuer le recit de ſes Avantures ; quand je le priai d'en remettre la Narration pour après le dîné. Mr l'Abbé, lui dis je, voici quelle eſt nôtre conduite, depuis que nous ſommes enſemble Mr Linck & moi. *A Jove principium.* Nous donnons à Dieu les premices de la journée, & après lui avoir demandé les ſecours de ſa grace, pour porter conſtamment, & ſans murmurer le poids de nos fers, & toutes les afflictions qu'il lui plaira nous envoier, & ſur tout l'aſſiſtance de ſon ſaint Eſprit pour ne le point offenſer, nous liſons quelques Chapitres du Nouveau Teſtament, & de quelques autres Livres de piété. Enſuite nous écrivons nos réflexions, & ce qu'il plaît à l'Eſprit Conſolateur de nous dicter pour nôtre commune & mutuelle édification. L'après midi nous liſons l'Hiſtoire, où nous faiſons quelques autres ouvrages innocens, qui puiſſent adoucir la dureté de nos fers ; nous nous les communiquons enſuite. Cette maniere de vivre paiſible & tranquille a ci-

menté

mentré entre Monsieur & moi une union très-parfaite. Je l'aime tendrement comme mon fils, & il me cherit comme son pere. Si vous voulez bien entrer d'un tiers avec nous, nous vous en faciliterons tous les moiens qui dépendront de nous. » Palsanguai je le » veux bien, dit il : je suis du bois dont on » fait des Vielles, je m'accorde à tout. Le » matin je vos chanterai la Messe, & l'après » midi mes Veipres, car je sçais mon plein-» chant, comme le Maître des Enfans de » Chœur de Nôtre-Dame. Mr l'Abbé, ce n'est pas cette Musique-là, qui est agréable à Dieu, dans la situation où vous êtes. Je croi, lui dis je, que les accords des soupirs de vôtre cœur, avec l'abondance de vos larmes lui seroient plus agreables, que tous vos *Dominus vobiscum*, & vos *Orate Fratres*. Pour qu'une Musique soit agreable, il faut que toutes les parties soient d'accord : c'est ce qui fait les charmes des ravissantes assemblées des Fidelles. Or quelles discordances ferions-nous, si vous, vous chantiez vôtre Messe en Latin ; Mr Linck, ses Pseaumes en Allemand ; & moi en François : cette harmonie seroit-elle bien agreable à Dieu ? La voix qui le touche d'avantage, est celle du cœur : celle des lévres seule, n'arrivera pas jusqu'à son trône. Et croiez-vous qu'il vous écoute, avant que d'avoir sincerement detesté vos crimes, & que vous ne lui en aiez demandé pardon du plus profond de vôtre cœur ? Combien vous faudra-t'il gemir, pour rallumer une étincelle de ce feu, que vous avez éteint sous des torrens de pechez, multipliez & accumulez les uns sur les autres. En qua-

lité

ſité de Paſteur, ce ſeroit à vous à me remontrer ces grandes veritez : mais comme vous ſemblez preſque les avoir oubliées, permettez moi, comme vôtre Ancien, que je vous en faſſe reſſouvenir. Et pour y travailler efficacement, & ſur un plan ſolide, oſerois-je vous demander, de quelle Religion vous faites profeſſion preſentement ? car en un an, je vous en ai vû changer tout au moins deux fois. » Dittes trois s'il vos plaît, Monſieur, » ſans crainte de mentir, reprit-il promptement : je me fis l'Etai de la même année Lutherien à quatre lieuës de Leipſic, » qui comme je l'aprens eſt la Ville de Mr » Linck. C'eſt ce que je vos conterai tantôt. Pour à cette heure, je ne ſuis pas » bien déterminai en fait de Religion; car » depuis que je ſuis à la Baſtille, j'ai étai » avec un Kouakre, qui m'a fait voir clair » comme le jour, que c'étoit la ſienne qui » étoit la meilleure, & que ſi je voulois l'embraſſai, il me donnetoit ſa fille en mariage, qui eſt belle comme le jour, & riche à » l'avenant. Pour la Meſſe j'ai penſai renverſai ma pauvre cervelle, pour comprendre comment avec cinq mots, je pouvois » faire deſcendre Jeſus Chriſt de la droite de » ſen Pere, où il aſſis pour toute l'éternitai, dans un petit pain à chantai, qui, » avant cette ceremonie, valoit moins qu'un » denier; & qui eſt ce qui m'a donnai ce pouvoir-là ? & c'eſt de ce manque Fouai, » qu'eſt venu la facilitai de dire ma Meſſe en » très mauvais état; & je m'en étois fait une » habitude, qui après cela a paſſai en coûtume. Mais depuis que je ſuis à la Baſtil-

» le, si vos sçaviez tout ce que j'ai fait pour » en demandai pardon à Dieu, vos en trem- » bleriez. Je me suis couchai tout nud su le » pavai. J'ai passai des jours tous entiers sans » mangai & sans boire. Un jour on m'a- » portit un ballai de boulio pour ballié ma » chambre ; comme il étoit tout verd, j'en » fis une bonne poignie de verges, dont je » m'étrillis dos & ventre. Mr le Curé, re- pris je, toutes ces macérations là sont immo- derées, & je doute fort que Dieu les approu- ve. Les Dervis, les Talapouins, les Bon- ses & les Prêtres des Idoles en font de plus grandes, & Dieu les a sans doute en horreur. Nous déplorons la superstition de ces pau- vres gens, que nous voyons se faire écraser sous les chars de leurs Idoles, ou s'assom- mer misérablement pour faire honneur à leurs Prophêtes. Si vous voulez retour- ner sincerement à Dieu, commencez par déteſter véritablement vos pechez, & lui pro- teſter sans feinte que vous aimeriez mieux mourir mille fois que de commettre un seul peché. Si vous n'avez cette intention, tout ce que vous ferez ne servira de rien. Ensui- te demandez lui dans une profonde humilité l'assistance de son divin Esprit pour connoî- tre ses saintes véritez. Parlez, Seigneur, car vôtre Serviteur écoute. Dites-moi une pa- role de paix, qui me reconcilie avec vous, pour ne plus jamais vous abandonner. Lisez humblement l'Ecriture avec attention, & dans l'esprit d'en tirer tout le fruit, qui est ren- fermé dans cette riche semence. Si quelqu'en- droit vous paroît obscur, ou douteux, met- tez vous à genoux pour obtenir les lumieres

du St. Eſprit, pour vous en donner l'intelligence : priez, preſſez, ſans vous en rebuter, juſqu'à ce qu'il vous ait écouté. Vous n'aurez pas pratiqué cela long-temps, que vous n'en retiriez de grands progrès & de douces conſolations. » En veritai, Monſieur, reprit il, » c'eſt domage que vos n'aiez pas étai Curai; » vos ériez prêchai à merveilles. Je n'en ai » pas entendu qui m'ait touchi d'avantage. » Dis mouai qui tu as frequentai, & je devi- » nerai qui tu es. Velà bien autre choſe que le » Kouakre; il ne faudroit pû que vos euſſiez » une gentille fille, & que vos vouluſſiez bien » me la donnai en mariage, pour que je li diſ- » ſe adieu & bon ſoir à jamais : je vos érois » bien-tôt fait grand pere, où elle ne me vou- » droit pas croire.

Toûjours des femmes, Mr l'Abbé, repris je, & vous me diſiez hier au ſoir que vous voudriez qu'il n'en fût pas plus que de Merles blancs. » Que voulez-vos ? dit-il, dans » la piau mourra le Renard, s'il n'eſt écor- » chai vif : mais je m'en vois tant priai le » bon Dieu, qu'il aura pitié de mouai. Nous voiant à genoux, il s'y mit auſſi. Puis tout d'un coup il ſe releva. » Velà qui eſt malhonnête, » continua-t-il de parlai à Dieu à jeun, l'ha- » leine en ſent pu mauvais; quand j'érai man- » geai un morciau, & bu un coup, il m'en » écoutera mieux. C'eſt ce qu'il fit, enſuite il ſe remit à genoux, & pria Dieu de meilleur courage. Enſuite, il dit ſon Breviaire, en faiſant des poſtures tout à fait riſibles. Il ſe renverſoit en arriere, la tête en haut, en roulant les yeux dans la tête, puis tout d'un coup il ſe courboit en devant, la tête en bas, en ſecouant

les oreilles, & ſe donnant des coups de poing dans l'eſtomach ; après il ſe relevoit tout droit bruſquement comme un cul de plomb.

Comme il me vit écrire, il ſe ſaiſit d'un de mes livres dans les interlignes duquel j'avois écrit un traitté des devoirs du fidelle Chrêtien dans tous les états de la vie, & après en avoir lû quelques pages. » Dame, » Dame en velà un ſtila ! Non, je ne croi » pas, dit-il, que jamais Grenade, Rodri- » guez, ni St. François de Sales aient rien fait » de plus biaû. Si vos aviez commençai à » écrire de meilleure heure, vos ériez étai » un autre St. Chriſoſtome, ou St. Auguſtin. Mais en feüilletant mes autres Livres, il en trouva un dans les interlignes duquel j'avois écrit mon Poëme de l'amour & de l'amitié, & un autre Poëme en Vers libres, qui étoit la Deſcription de Mont-Loüis, Maiſon de plaiſance du Pere la Chaiſe, Confeſſeur du Roi, il entra dans des extaſes toutes des plus ridicules. » Non, diſoit-il à Mr Linck, vos » avez là un treſor, que vos ne connoiſſez » pas : mouai qui m'y connois un petit, & » qui m'en mêle par fouais, je vous aſſûre & » proteſte, fouai de Preitre, que Corneille & » Racine ne l'y feroient pas la barbe. Je riois de tout mon cœur de cette affluence d'abſurditez, & j'éprouvois cette verité; que l'Admiration immoderée eſt fille de l'Ignorance.

Enfin on nous aporta nôtre dîné : nous l'expediâmes promptement, & après nôtre lecture, je lui dis : hé bien Mr l'Abbé, la continuation de vos Avantures nous tiendra lieu, ſi vous le voulez, de lecture divertiſſante. Mr Linck a ici quelques Romans : mais

mais il n'y en a pas un rempli d'évenemens ſi extraordinaires que les vôtres. » Je les en » défie tretous, dit-il, mordiere. » Si vos » qui avez une ſi grande facilitai à écrire, » vouliez bien mettre cela dans un joli petit » François, cela feroit bien rire le monde; » mais je ne voudrois pas que vos y miſſiez » men nom, car cela deshonoreroit ma Fa- » mille. Mr l'Abbé, ſi jamais je ſuis vôtre Hiſtoriographe, repris-je, tout ira bien, & je vous peindrai comme un Original inimitable. » Palſangouai, dit-il, Guſman d'Alva- » rache étoit un biau belitre en comparaiſon » de mouai; & ſi je ne ſuis pas encore au » mitan de ma courſe: écoutez mouai bien.

» J'en étions demeurez hier au ſoir à men » engagement avec S. A. S. Monſeigneur le » Prince de Leyceſter, le meilleur Seigneur » qui fut jamais: je fumes bien-tôt comme » deux freres. Jamais il ne s'étoit ſi bien ac- » commodai de ſerviteur, comme de mouai. » Je le faiſois piſſai à ſes chauſſes force de ri- » re; & j'avois des complaiſances pour li au » de la de toute imagination: car il y avoit de » certains temps où il n'entendoit pas raille- » rie. Il tenoit ſes gens dans le reſpect, » comme de raiſon, à tout Seigneur, tout » honneur, dit un des Sept-Sages de la Gre- » ce, n'importe pas lequel. Il me fit voir » toute l'Allemagne; une partie du Danne- » marck; un coin de la Pologne, & un pe- » tit bout de la Suede. J'allions de Cour en » Cour, & j'étions bien venus par tout. Il » ne ſe fioit qu'à mouai. Comme j'étions en » Saxe, il s'aviſit de me demandai de quelle » Religion j'étois: Après avoir un petit brin

» penſai à ce que j'avois à li répondre, je li
» dis que j'étois Calviniſte Réformai. Il me
» répondit qu'il vouloit que tous ſes gens
» fuſſent de ſa Religion ; & que ſi je ne vou-
» lois pas me faire Lutérien, j'euſſe à pren-
» dre men parti. Mouai qui me ſerois fait
» Juif, voire Mahommetan pour le ſuivre,
» je ne balançi pas à l'y accordai tout ce qu'il
» voulut. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Il fit
» venir le Miniſtre du Village où j'étions.
» Monſeigneur le Prince l'y expoſit la choſe :
» le Miniſtre en fut ravi de joie, & dans l'in-
» ſtant fit ſonnai toutes les cloches de l'Egli-
» ſe, où tout le monde s'aſſemblit. Mgr. le
» Prince fit cherchai par tout du gibier, &
» tout ce qu'il y avoit de pu biau & de meil-
» leur, & ordonnit à ſen cuiſinier de faire
» un dînai magnifique. Après Mgr. le Prin-
» ce ſortit de l'Auberge, ſuivi de tous ſes
» Domeſtiques, me faiſant marchai à côtai
» S. A. S. à ſa gauche. Quand je fûmes à
» l'Egliſe, le Miniſtre fit un biau Sermon en
» Allemand, où je n'entendois rien. Enſui-
» te, il me fit faire men Abjuration en La-
» tin & en François devant tous les Gentils-
» hommes, & les Principaux de ſa Parouaiſ-
» ſe, qu'il avoit vitement fait aſſemblai. Tou-
» tes les cloches vinrent encore à ſonnai ; &
» le Miniſtre, à qui S. A. S. Mgr. le Prince
» de Leyceſter donnit trente ducas d'or, no
» vint reconduire à nôtre Auberge, ſuivi de
» tous les Gentils-hommes de ſa Parouaiſſe :
» Mgr. le Prince retint le Miniſtre & lé pu
» Haut Hupés à dînai. Il me fit mettre à ſa
» table ; il étoit tout ſeul au haut-bout, le Mi-
» niſtre plus bas à ſa droite, & mouai à côtai

» du

pag · 244

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

Digitized by Google

» du Miniſtre, & tous les autres après. Je fin-
» mes bonne chere; & je bûmes tout comme
» des trous juſqu'à minuit. Mgr. le Prince but
» pluſieurs fois à la ſantai du nouveau Con-
» verti, & tous les autres, auſſi-bien que
» mouai li répondimes de bon cœur. Le Mi-
» niſtre me jurit en Latin, qu'en ſa vie il n'a-
» voit eu une ſi bonne journée. Après cela
» S. A. S. Mgr. m'en aimit davantage, &
» dit qu'il vouloit faire ma fortune. Comme
» il vit que j'étois homme d'eſprit, & intri-
» guant, il écrivit pour mouai à la Cour de
» Vienne. Je li avois avouai, que j'avois étai
» Preitre, & même que j'avois eu charge d'a-
» me dans une des bonnes Parouaiſſes de
» Normandie. Mordiere, dit-il, vela la
» Guerre qui va recommençai; n'y éroit il
» pas moien que vos entriiſſiez Aumônier
» dans quéque Régiment, & tâchai d'allai
» dans l'Armée d'Allemagne? Rien n'eſt pu
» facile, ce li répondis-je, pourvû que j'aie
» de l'argent pour allai poſtulai cet emploi.
» Je revinſmes enſemble à Bruxelles, où le
» propre jour de la Nôtre-Dame de Septem-
» bre 1701. je touchi douze cens florins. Ja-
» mais je ne m'étois vû ſi riche. Je fus à la
» Haye, où je me fis habillai en Preitre: je me
» fis faire le juſtaucorps & le mantiau que vos
» me voiez-là. Je fus à Amſterdam, où je
» mis la pu grande par de mon argent en Li-
» vres de contrebande, tous des pu drôles.
» Je fus ſans façon dire la Meſſe cheux les
» Ambaſſadeux de France & d'Eſpagne, qui
» me donnirent des Lettres de recommanda-
» tion pour Paris. J'avois prins un garçon
» Tailleux pour men Vallet, que j'avois fait

» habillei bien propre avec un chapiau bor-
» dai d'or. En ce bel équipage je fus cheux
» nous, ou ma famille fut bien aiſe de me
» revois, ſi glorieuſement au deſſus de mes
» affaires, malgrai mes envieux. Je juri à tous
» mes amis qu'ils ne me reverroient jamais
» que je ne fuſſe Evêque, & que j'en ſça-
» vois bien les moiens. C'étoit à qui me fe-
» roit careſſe, & ſi j'avois eu quatre corps,
» ils éroient été bien emploiez avec mes an-
» ciennes connoiſſances. Enfin j'arrivis à Pa-
» ris, où en vendant mes Livres je poſtulis
» de l'emploi. J'allois aux Tuilleries, au Pa-
» lais Roial, au Luxembourg mes poches
» pleines de Livres, & je les ramportois
» tourjours pleines d'argent. Un petit Livret
» qui ne m'avoit coutai que quatre ſols en
» Hollande, je le revendois juſques à trente
» & quarante ſols aux badauts de Paris. Je
» m'en fus bien tôt deffait. Je donnis un
» Catalogue de ceux que j'avois aux curieux,
» & j'envoiis mon Vallet leur portai mes
» Livres dans leur maiſon. Outre cela j'a-
» vois mes Meſſes qui alloient rondement
» leur petit train. Mr l'Abbé Manoury dans
» le Palais, & Mr l'Abbé de Tiſi s'emploii-
» rent pour mouai. Enfin je mis tant d'amis
» en Campagne, que Mr l'Abbé Coupar
» Aumônier des Gardes du Corps, me fit
» entrai Aumônier dans le Régiment de Ca-
» valerie de Marivaux qui s'en alloit en Alle-
» magne. Mr l'Abbé de Colibeaux qui demeu-
» roit cheux Mr le Curai de St. Paul, m'a-
» voit voulu faire entrai Aumônier cheux
» Mad. la Ducheſſe des Digueres ; mais j'a-
» vois mes raiſons pour n'en rien faire : ce

» n'é-

» n'étoit pas là le chemin de l'Evêché. Enfin
» je partis pour allai joindre le Régiment ſur
» le Rhin, qui étoit à Scheleſtad. Mais je priai
» Mr l'Abbé Rollet & mes autres amis ; qui
» ſeuls ſçavoient mes affaires, de les bien ca-
» chai à tout le monde, & ſur tout à men Val-
» let, que j'avois battu & jettai dehors ; par-
» ce qu'il faiſoit du pair à compagnon avec
» mouai. J'avois même priai Mr l'Abbé Rol-
» let qui li avoit promis de li faire donnai par
» Mr Brunet de Rancy fermier General, une
» Commiſſion d'Archer de Gabelles de n'en
» rien faire, parce qu'il avoit eu l'inſolence de
» me menaçai, même en ſa preſence de m'en
» faire repentir, & qu'il en ſçavoit bien les
» moiens. Quand je fus une fois reçû & an-
» crai dans le Regiment, la maniere familie-
» re avec laquelle je vivois avec les Officiers,
» m'eut bien-tôt attiral l'amitié de tretous,
» juſque du moindre Cavalier. Je leur don-
» nois l'abſolution tout d'acheval. C'étoit à
» qui me régaleroit. Quand un biau matin du
» 27. Janvier 1702. par un vendredi jour qui
» m'a étai tourjours funeſte, on me vint arrê-
» tai de la part du Rouai ; & après s'être ſaiſi
» de toutes mes hardes, ſur tout de mes Livres
» & de mes papiers, l'on me mit en priſon.

» Jamais je ne me ſuis cru ſi près de ma
» fin que çu jour-là, car ſi ils m'avoient ſaiſi
» deux heures putôt, ils méroient trouvai des
» Lettres qui n'étoient pas de paille, & dont
» heureuſement j'avois brulai les originaux un
» moment auparavant. L'on me mit tout au
» haut d'une Tour dans un petit trou, où
» pour tout meuble, il n'y avoit qu'une chai-
» ſe de paille ; j'avois là tout le temps de fai-

» re des reflexions. Sans doute, disois-je mes
» Lettres ont étai interceptées : adieu l'Evê-
» ché ; l'Egyptienne aura menti pour le coup.
» Mais ce qui me console, c'est que si je suis
» pendu, ma famille n'en sçaura rien. J'a-
» vois passai une bonne partie de la journée
» sans mangeai ; quand l'après-midi une pe-
» tite fille vint me demandai, si je voulois
» mangeai quéque chose, que j'eusse à li
» donnai de l'argent. J'avois encore pour tout
» bien vaillant un Loüis d'or, que je l'y don-
» nis, & je li demandis du lait boüilli, qu'el-
» le me fit paiei quinze sols. Je passis la nuit
» assis dans ma chaise, où il ne me tenoit de
» dormir, pour plusieurs raisons. Le lende-
» main au matin 28. Janvier, un samedi à la
» petite pointe du jour, on vint me dénichi,
» pour me faire montai à cheval. Il y avoit
» un des Gardes de Mr l'Intendant de Stras-
» bourg, qui donnit ordre à tout, qui gron-
» dit bien ; quand il sçût qu'on ne m'avoit
» pas donnai ni feu, ni lit. Il y avoit deux
» Compagnies de nôtre Régiment qui m'at-
» tendoient en haie à cheval à la porte de
» la prison. Quand les Officiers & Cavaliers
» me virent tout pâle & deffait, ils se mirent
» à bessai les yeux, & étoient tous tristes ; &
» mouai je me mins à pleurai, quand je vis
» qu'on m'amenoioit, & qu'on me lioit les
» jambes avec une chaine de fer par dessous
» le ventre du cheval ; & en ce bel équipage
» le Garde, & les deux Compagnies me me-
» nirent à Strasbourg, tout droit gitai à la
» prison, tout au haut d'une Tour, d'où je
» découvrois bien loin sur le Rhin. Le Gar-
» de de Mr l'Intendant me traitit bien par

» le

» le chemin, & me nourit à bouche que veux
» tu; mais il ne me laiſſoit parlai à perſon-
» ne, ce qui me fit croire que la meche étoit
» découverte. On me donnit un bon lit dans
» la priſon, & bien à mangeai, & à boire de
» bon vin du Rhin.

» Dès le lendemain au matin ſur les 8. heu-
» res l'Intendant de Straſbourg m'envoiit
» querir par le même Garde, & une Compa-
» gnie d'Infanterie qui marchoit en haie à
» côtai de mouai, & qui ne ſouffroit à per-
» ſonne de m'aprochai. Je trouvis l'Inten-
» dant dans une ſale devant biau feu, avec
» ſen Secretaire & trois ou quatre autres.
» D'abord qu'il me vit. He bien Mr l'Abbé
» me dit-il, n'êtes vous pas un honnête hom-
» me, un bon Sujet & un bon Preitre, de
» contrevenir, comme vos avez fait, aux
» ordonnances de vôtre Rouai, le meil-
» leur Prince & le plus Clément qui fut
» jamais pour ſes Sujets, qui ne dévroient le
» regardai qu'avec des yeux d'admiration? Je
» commençai à reſpirai, quand je vis que ce
» n'étoit que cela; car ſi il m'avoit laiſſai
» parlai le premier, j'allois me jettai à ge-
» noux, demandai pardon à nôtre bon Rouai,
» & me découvrit moi-même. Alors je li dis:
» Monſeigneur il eſt bien vrai, que j'ai grié-
» vement contrevenu aux ordonnances du
» Rouai; mais il me l'a pardonnai, & Mr
» Tallard, & le R. P. la Chaiſe en ſont de
» bons témoins. J'ai étai ſix ſemaines au Se-
» minaire de St. Lazare pour le fait, où j'en
» ai fait une rude penitence. Mr l'Abbé ex-
» pliquez vous mieux, dit-il, je ne vous en-
» tends pas. Je veux dire Monſeigneur, qu'é-

» donnances de Sa Majeſtai font aſſez con-
» noître que vos n'avez jamais étai qu'un
» très méchant & infidelle Sujet. Ah ! Mon-
» ſeigneur, dis-je, j'aime nôtre bon Rouai,
» pus que ma vie, & j'aimerois mieux mou-
» rir, que de li déplaire : mais vous même,
» qui etes de ſes Miniſtres, ſi vos vos
» étiez trouvai, comme mouai, en Hollan-
» de, auriez vos pu vos empeſchai d'ache-
» tai, & de lire de ſi drôles de Livres ? &
» tous les Miniſtres de France ne les ont-ils
» pas dans leurs cabinets, auſſi bien que le
» Chancelier, les Premiers Préſidens & au-
» tres Officiers de Sa Majeſtai ? Ne ſçavez
» vous pas, dit il, que vos biaux & drôles
» de Livres ſont la cauſe que l'Abbé Rollet,
» & la Saulais ſont à la Baſtille ? Non,
» Monſeigneur, li répondis-je, & je plains
» le pauvre Mr. de la Saulais, car jamais il
» n'en a eu que trois, & tous des pu médio-
» cres. Pour l'Abbé Rollet, il en a eu gen-
» timent & bien. Cependant reprit-il leur
» arrêt a étai mins ſur la Gazette ; ne l'avez
» vous pas leüe ? Non Monſeigneur, ſi je
» l'avois leüe, lui dis-je, vos ne me tien-
» driez pas dans vos pattes ; j'érois bientôt
» fait Jacques Déloge. Cependant il y a étai ſi
» bien mins, reprit-il, qu'en voilà l'article
» couchai tout du long ſur la Gazette ; tenez
» liſez-là. Et quand je l'u leu tout du long,
» je n'en douti pu. Après il me demandit,
» ſi je n'en avois pas donnai à d'autres ? Non
» Monſeigneur, li dis-je. Qu'elle impu-
» dence, reprit-il, comme ſi nos ne ſçavions
» pas bien, que vos en avez aportai une
» quantitai prodigieuſe d'Hollande, & que

» vos les débitiez aux Tuilleries, au Palais
» Royal, au Luxembourg, & que vos &
» vôtre Vallet les portiez vendre par les Mai-
» sons ! Quand il m'eut dit cela, je me jet-
» tis à genoux, & je li demandis pardon, en
» pleurant, & je le priai de m'obtenir ma
» grace de nôtre bon Rouai. Vos merite-
» riez, dit-il, que je vos fisse pendre tout
» à l'heure; mais remerciez Dieu de ce que
» vos avez affaire à un Rouai Clement, &
» qui n'aime pas à repandre le sang. Après
» cela il me fit passai dans une autre cham-
» bre, où je fus pu de trois heures avec ses
» Gardes, & d'autres Gents, qui me dirent
» que mes affaires alloient bien, puisque
» Monseigneur l'Intendant m'avoit parlai
» comme cela; que c'étoit un bon & hon-
» nête homme, qui ne tiroit pas les choses
» à la rigueur. Après cela Monseigneur
» l'Intendant me fit rentrai, pour me lire le
» procès verbal qu'il alloit enviai à la Cour;
» qu'il n'avoit pas manquai de commençai
» par l'indulgence qu'avoit eu pour mouai
» nôtre bon Rouai, de me pardonnai mes
» Mariages prohibez par ses Ordonnances;
» nonobstant quoai j'avois retombai à faire
» un Trafic scandaleux & étroittement def-
» fendu de Livres diaboliques, que j'avois
» débitez par tout Paris, & dont l'Abbé Rol-
» let, Chanoine d'Autun avoit achetai une
» quantitai considérable: que pour le Méde-
» cin la Saulais, il n'en avoit eu que trois,
» tous des plus simples; & il m'ordonnit
» de signai ça procès verbal. Ah! li dis je,
» Monseigneur, vos me perdez, en le com-
» mençant par renouvelai le pardon, que m'a
» accor-

» accordai le bon Rouai, dont ne falloit non
» pu parlai que de mes vieuilles matines, ou
» des nits d'entan. C'eſt, dit-il, pour mieux
» obtenir vôtre grâce ; qui vos a pardonnai
» une fois, vos pardonnera bien deux ; & ne
» voiez vos pas bien, que je finis par dire,
» que vos vos remettez à la Clemence du
» Rouai, dont vos implorez la miſéricorde.
» Après cela je ſignai, & il me renviit dans
» la priſon, où je reſti juſqu'au 26. Mars.
» Si j'avois ſçû que je devois venir à la Ba-
» ſtille, je me ſerois ſauvai vingt fouais pour
» une ; car la Geoliére étoit devenuë amou-
» reuſe de mouai, & venoit à cœur de jour-
» née cauſai dans ma chambre, & me con-
» toit, que quoiqu'elle fût très-gentille, & eût
» le plus biau corps de femme qui fut ja-
» mais, que ſen Mari ne l'aimoit pas ; qu'il
» n'avoit que du mépris pour elle, & me fit
» aſſez connoître, que ſi je voulois l'amenai
» avec mouai ; elle me faciliteroit les moïens
» de me ſauvai, & qu'elle emporteroit tout
» ce qu'elle avoit de meilleur. Que de l'au-
» tre côtai du Rhin je ſerions ſur les Terres
» de l'Empereur où ame qui vive ne nos
» diroit rien. Que de la maniere dont elle s'y
» prendroit je ne ſerions jamais découverts.
» Que toute ſa vie elle avoit eu volontai de
» ſe faire de la Religion Réformée, & que
» j'irions tenir Cabaret enſemble à Baſle, où
» en quéqu'autre bonne Ville. Il y avoit
» itout ſous ma chambre une jeune Troupe
» de Drôles condamnez d'allai aux Galeres,
» qui ne demandoient pas mieux que de ſe
» ſauvai. Le jour, la Geoliére me permet-
» toit de les allai voües dans leur chambre.

» Il y avoit entr'autres un grand Découplai » bien alerte nommé le Chevalier, qui étoit » de Granville, en attendant la chaine ils fai- » soient une vie desordonnée, & chantoient & » buvoient du matin jusqu'au soir. Il ne tenoit » qu'à mouai de me servir de leur ministere » pour mon évasion; mais il étoit écrit que je » devois venir à la Bastille; & ma mauvaise » Fortune me gardoit encore cette poire d'an- » goisse.

» Enfin l'heure fatale arrivit, qui fut un » Dimanche 26. Mars au matin, que qua- » tre Archers vinrent me prendre à la prison, » pour m'amenai dans ce detestable Colom- » bier grossir le nombre des Pigeonneaux de » Mr. le Gouverneux. La Geoliére étoit » toute éplorée, & me disoit tout bas qu'il » éioit bien emploiai, que j'aliſſe à la Ba- » stille, puisqu'il n'avoit tenu qu'à mouai de » me sauvai. Ils me montirent à cheval de- » vant tout le monde, justement comme on » sortoit de la grande Messe, & me garoti- » rent les mains, & me liirent les pieds par » dessous le ventre du Cheval. Mais le len- » demain ils me laissirent libre, quand je leur » eu promis, souai de Preitre, que je ne m'é- » chaperois pas. Cependant, en passant dans » un bois, la tentation me print, je sautis » du Cheval à bas, & je m'échapis dans le » bois. Ils courirent après mouai, & me » ratrapirent, & me reliirent mieux que ja- » mais. Ils me nourrissoient comme un Pa- » pe: tourjours à nos repas. Ros & Bouil- » ly, & du vin à gogo. Je les prii de ne » me pu liai; & je leur fis des sermens ter- » ribles, que je ne m'exquiverois pu; mais

» ils

» ils ne volurent pu s'y fiai. La nuit il y
» en avoit un qui couchoit tourjours avec
» mouai, & qui s'attachoit une chaîne à la
» jambe, qui tenoit à la mienne, fermée d'un
» Cadenas. Je fis le malade : je ne voulois
» pu mengeai ; ce qui fit qu'ils me promirent
» de me detachai, quand nous entrerions dans
» les Villes. Je n'attendois qu'à paſſai ſur
» un Pont, pour me jettai dans l'iau, & com-
» me je nage comme un poiſſon, je me ſe-
» rois bien-tôt ſauvai. Mais je croi qu'ils
» s'en doutoient ; car quand je paſſions par
» deſſus un Pont, ou quéqu'autre endroit pé-
» rilleux, ils me faiſoient marchai au mitan
» d'eux quatre. Enfin j'arrivimes à la Baſtil-
» le un Jeudi 6. Avril 1702 : où les Gardes
» me prirent de rendre un bon témoignage
» du bon traittement qu'ils m'avoient fait
» par le chemin ; ce que je fis éloquemment.
» En effet ils me donnoient tout ce que je
» voulois, & hors la libertai, rien ne me
» manquoit.

» D'abord en arrivant dans ce maudit gouf-
» fre, on me mit à la premiere chambre de
» la Tour du Treſor ; mais je n'y fus que
» deux jours. Après on me mit à la troiſiéme
» de la Chapelle, où je fis une penitence toute
» des plus rudes ; ce fut là que je m'étrillis
» de la bonne maniere, ainſi que je vos l'ai
» racontai. Comme en entrant ils ne m'a-
» voient pas fouillai, croiant aparemment que
» je l'avois étai à Straſbourg, j'avois biaucoup
» de papier blanc ſur mouai, & mon écritoi-
» re que je conſervai. J'écrivis ma Confeſſion
» generale d'un bout à l'autre bout : il y en
» avoit une belle ratelée. Je la cachi dans un
» trou,

» trou, en attendant le Confesseux, que je
» demandois tous les jours, sans pouvai
» l'obtenir. Et bien m'en print d'avoir mins
» ma Confession dans un trou; car au bout
» de quéque temps, on me vint visitai, &
» après avoir prins men papier, & men écri-
» toire, ils me tournirent toutes mes poches;
» me prinrent quarante sols que j'avois, que
» la Geoliére de Strasbourg avoit fourrai dans
» ma poche, en me disant adieu, & en m'em-
» brachant, & me reminrent dans la premie-
» re chambre, où j'avois étai en arrivant.
» Au bout de huit jours, ils m'en retirirent,
» pour me remettre dans la troisiéme de la
» Chapelle, où j'avois cachai ma Confession,
» qui me tenoit terriblement en cervelle: car
» enfin, si elle étoit tombée es mains des
» Officiers, j'étois perdu sans resource. Je
» trouvis dans cette chambre un Kouakre
» Anglois, qui s'apelloit Mr. de Brunsfields,
» un des pu biaux esprits du Monde. C'é-
» toit un Medecin de la Reine d'Angleterre,
» Femme du Rouai Jacques. Il l'avoit sui-
» vi en France, & c'étoit pour la troisiéme
» fouais qu'il étoit à la Bastille, pour avoir
» dit trop sincerement sa pensée; Il avoit as-
» sistai aux Couches de la Reine en Angle-
» terre, & à St. Germain; & il li tenoit
» une des mains, en qualitai de sen Médecin,
» pendant qu'elle acouchoit. Quand j'en-
» tri avec li, il avoit la teite liée d'une ser-
» viette toute ensanglantée. Ru l'avoit bat-
» tu, & li avoit cassai la teite d'une chaise.
» J'eumes bientôt fait connoissance: il me
» contit toutes ses avantures. Il avoit prêtai
» tout son argent au Roi Jacques, & à la

» Rei-

» Reine ſa Femme. Il a une belle Femme & » une belle petite fille de dix o douze ans, » qu'il ma promiſe en mariage. Je l'ai vûë » bien des fouais, car la mere & la fille ve- » noient le voir ſouvent à la Baſtille, & après » cela elles ſe promenoient ſu le Pont St. An- » toine, & dans la place, pour que je les viſſe. Nous l'interrompimes pour lui dire, que nous les avions vûës bien des fois auſſi; & que nous nous étions bien doutez, qu'elles avoient quelqu'un à la Baſtille, par l'attachement qu'elles avoient à la regarder. » Ce n'étoit » qu'à mouai qu'elles en vouloient, dit il; » car elles avoient déja parlai à Mr. Bruns- » fields quand elles venoient là. N'ai-je pas » une gentille petite Maitreſſe? Oui, lui dit Mr Linck, mais quand vous ſeriez en état & Maître de l'épouſer, vous ne le pour- riez, quand à preſent: ce n'eſt qu'un Enfant. Vous ſeriez bien ſon pere. » A vieux Chat, » tendre Souris, reprit il? on en croque de » pu vertes: pour être petite, elle n'en eſt » pas moins creuſe; & puis que je ne ſuis » pas dehors, je ne ſommes pas tous deux » en Angleterre; ni je ne ſçais en quoi conſi- » ſte ſen bien: je veux voir clair, & ne me » pas mariai comme un ſot. Et que devient l'Evêché Mr l'Abbé? repris-je. » Patien- » ce, tout aura ſon temps, répondit-il, il » eſt des Eveſchez en Angleterre, auſſi bien » qu'en Allemagne. Oui, dis-je, mais ce n'eſt pas pour les Kouakres; il en ſont ex- clus. » Monſieur, reprit-il le Rouai peut » tout; & ſi il rentre dans ſen Roïaume, » comme cela eſt indubitable, ainſi que le » Kouakre me l'a fait voir, comme un & » deux

» deux font trois ; la Mere du jeune Rouai, » pourra bien l'obligeai de donner un mé- » chant Evêché, pour récompensai un hom- » me qui leur a sacrifiai tout sen bien ; car » sans l'Evêché, adieu jusqu'au revoir : en- » core un coup je ne ferai rien sans voir bien » clair. Je comprins bien-tôt, par ces rai- sonnemens, qu'outre la bêtise naturelle & inherante, il y avoit bien du dérangement dans sa cervelle. » La premiere chose que » je fis après l'avouer embrassai, continua-t- » il ; & lui avouer offert mes petits servi- » ces, ce fut d'allai promptement vois en » men trou, si ma Confession y étoit en- » core : mais je fus bien ébahi & bien pe- » naut, quand je ne li trouvis plus. Que » cherchez vous, me dit il, Mr l'Abbe ? je » vos vois tout inquiet. Rien, li répondis- » je. Monsieur, dit-il, n'est-ce pas vôtre » Confession ? n'en soiez pas en peine ; c'est » mouai qui l'ai trouvée. En veritai où est » vôtre discretion ? n'est ce pas assez que de » demandai pardon à Dieu, sans declarai vos » pechez aux hommes ? Si cela éroit tom- » bai es mains des Officiers, où en étiez- » vos ? & si vos aviez lu cette belle Confes- » sion à l'Aumônier, ou au Jesuite, vos é- » tiez ici tout au moins pour le reste de vos » jours ; car c'est la même chose que si vos » l'aviez revelée à Mr d'Argençon. Ils n'o- » seroient, sur peine d'être brûlez vifs, li » dis-je. Ils ne sont pas brûlez vifs, reprint- » il, & ils le font tous les jours : j'en sçai » des exemples, continua-t-il si terribles, » que cela fait horreur. Après il me lavit » de la belle maniere la teite sur toutes mes

» exca-

» excapades, & mes menées. Penſez vos
» de bonne fouai, me diſoit-il avec une cha-
» ritai paternelle, allai jamais en Paradis à
» moins que de verſai une Mer de larmes?
» Après tout, au fond, li dis je, je n'ai fait
» tort qu'à mouai même, je n'ai tuai, vo-
» lai, ni brulai. Quouai! reprenoit-il ce
» n'eſt faire tort qu'à vos mêmes, que de
» corrompre quaſi toutes les femmes, & les
» filles d'une Paròuaiſſe? d'en prendre d'au-
» tres par violence, & d'emprunter, pour
» ne jamais rien rendre? Vos eites damné
» pauvre homme! ſi vos ne faites une pe-
» nirence proportionnée à vos crimes. C'eſt
» bien men intention, li dis je, comme
» vos l'avez pu vois par ma Confeſſion. Cette
» Confeſſion-là eſt un nouvieau crime, reprit-
» il; c'eſt ſur la duretai de vôtre cœur qu'il la
» faut gravai, avec des larmes de ſang. Enfin il
» me ſermonnit de la belle maniere. Quéques
» jours après que je fumes enſemble, ſa fem-
» me aportit un ordre de Mr de Pontchar-
» train, qui enjoignoit au Gouverneux de li
» faire vois ſen mari: il n'y avoit pas à balan-
» cai. Comment faire pour empêchai, qu'il ne
» li contît ſes griefs? Il avoit actuellement
» deux trous dans la teite, que Ru li avoit faits
» pour s'être plaint de ce qu'on le faiſoit mou-
» rir de faim. Enfin Corbé montit à nôtre
» chambre, pour li dire, qu'il alloit vois ſa
» femme, & ſa fille; mais que Mr le Gouver-
» neux le prioit, de ne pas dire ce qui s'étoit
» paſſé & que ſi il ne ſe plaignoit pas, il li ren-
» droit tous les bons ſervices qui dépendroient
» de li. Il avoit amenai avec li le Capitaine des
» Portes, le Chirurgien, & Bourgoüin qui a-

» ma-

» madouirent bien le bon Kouakre, pour » l'engageai à ne pas ſe plaindre. Ils firent » ce qu'ils purent pour li faire ôtai la ſer- » viette qu'il avoit à la teite, & prendre » ſa perruque, mais il ne voulut jamais. A- » près bien des allées & des venuës, ils le fi- » rent à la parfin deſcendre, ſur les trois » heures de relevée, dans la ſale, où ſa » femme l'attendoit depuis neuf heures du » matin : il eſt vrai que le Gouverneux l'a- » voit ſplendidement fait dînai avec li, elle » & ſa fille. D'abord que ſa femme le vit » en ſi bel équipage, elle ſe mit à pleurai, » & li dire : eh quoi ! men mari on me dit » que vos faites ici le mauvais. Et bon » Dieu ! qu'eſt devenu vôtre douceur ordi- » naire ? & vos impatientez-vos, parce » que Dieu vos afflige ? Nanni ma femme, » dit-il, l'on vos trompe : l'etat où vos » me voiez, eſt une preuve du contraire. » Allez trouver la Reine, je vos en con- » jure, & je vos l'ordonne, & dittes li, » que ſi elle ne me tire d'ici, c'eſt fait de » mouai : l'on m'y fait mourir de faim, & » quand je m'en plains, l'on m'aſſomme; » en deux mots voilà la veritai puis qu'on me » force à la dire. Aparamment que je vos » vois pour la derniere foües, & en diſant » cela il l'embraſſit, elle & ſa fille, qui fon- » doient toutes deux en larmes. Sa femme » s'évanouit, quand il ſortit de la ſale. Dès » le lendemain on nos mit tous deux dans » la premiere chambre de la Bertaudiere, qui » eſt un cachot clair. Voilà, dit-il, pour me » puni d'avoir dit la veritai : mais je ſuis cer- » tain de ne pas demeurai dans ce trou quin-

» ze

» ze jours, ou que j'y demeurerai toute ma
» vie. En effet, j'entrimes dans cette chambre
» le 27. Aouſt, & il eſt ſorti de la Baſtille le
» 20. Septembre de l'année derniere. C'eſt
» le plus bel eſprit du monde. Il a trouvai
» le ſecret de faire allai un Vaiſſeau de Guerre
» contre vent & marée : il en a fait l'épreu-
» ve au deſſus de Conflans, devant Mr de
» Pointis, qui a dit au Rouai, que c'étoit la
» pu belle découverte du Monde. Il ſçait
» toutes les particularitez de la Baſtille ſu le
» bout du doigt, & il ne tient qu'à ſi de faire
» pendre le Gouverneux & tous ſes Satel-
» lites. Il tenoit quaſi les Longitudes & le
» Mouvement perpetuel, quand on l'arrêtit.
» Il a trouvai le ſecret d'aveuglai toute une
» Armée. C'eſt le même dont ſe ſervit St.
» Paul devant le Proconſul Serge-Paul, pour
» aveuglai les deux Faux Prophêtes. Il fait
donc des miracles, lui dis je ? » Bon ! il fait
» tout, me dit il, hors la fauſſe monnoïe;
» encore la feroit-il bien, ſi il vouloit. C'eſt
» un homme incomparable.

» Après qu'il fut parti, je fus mins avec
» Mr le Baron de Pokenet de Vienne,
» homme de qualitai & très-bien fait, qui a
» étai au Service de l'Empereux, où il avoit
» étai Lieutenant Colonel d'un Régiment de
» Cavalerie; & après l'Empereux l'avoit don-
» nai au Rouai Guillaume pour commandai
» ſes Armées, comme un Officier bien en-
» tendu au métier de la Guerre. Et comme
» il aimoit paſſionnement la France, où il
» avoit ſervi étant jeune dans les Mouſque-
» taires, il y repaſſit après la Paix de Ryſwick,
» & il a étai arrêtai, comme Etranger il y a

» environ

» environ cinq o ſix Mois. Sen pu grand
» crime eſt qu'il étoit ſaiſi des Eſtampes que
» D*** L** F*** , Libraire à Amſterdam
» a fait gravai contre le Rouai, qui feroient
» crevai de rire , car je les ai vu tretoutes
» d'un bout à l'autre, auſſi bien que ſen Al-
» loſias. C'eſt de li que j'avois achetai la pu
» grande part de mes Livres : c'eſt le pu drôle
» de corps que la terre ait jamais portai. Je
» ne nos ſommes jamais pu accommodai Mr
» le Baron de Pokenet & mouai ; car il diſoit
» qu'il n'avoit jamais vu de François ſi mal-
» bâti que mouai, que je ne ſçavois pas vivre;
» que je n'étois qu'un Ruſtre & un Pitaut. Et
» mouai je li diſois qu'il n'étoit qu'un gre-
» din , un cocher , & un bâteleux ; il n'avoit
» qu'un liard ſu li, quand il fut arrêtai, par-
» ce qu'il avoit perdu tout ſen argent le ſouer
» précedent cheu des Dames , où il alloit
» jouai. Il eſt vrai qu'il a des habits magni-
» fiques, & les pu belles dentelles du mon-
» de , fines comme les cheveux. Il a un
» mantiau de velou rouge tout brodai d'or,
» qui a coutai cinq cens écus. Il n'étoit
» pourtant pas ſi bien norri que Mr Con-
» ſtantin, quoiqu'il fût à la groſſe bouteille;
» & il me faiſoit acroire , qu'il n'avoit pu
» voir ſen Valet de chambre, ni ſes Laquais
» depuis qu'il avoit étai arrêtai : mais je le
» crois bien, car il en avoit autant que Ti-
» tou , pas pu que ma grand mere. Il y a
» huit jours que Mr d'Argençon le fit de-
» cendre : il ſe jettit à genoux devant li, le
» conjurit d'avoir compaſſion d'un homme
» de qualitai très-innocent ; & que le ſeul
» plaiſir de demeurai dans Paris rendoit mal-
» heu-

» heureux. Hier au matin on le fit ſortir » d'avec mouai. Je le crois dehors de la » Baſtille, car on vint querir toutes ſes har- » des, qui étoient dans nôtre chambre, & » mouai trois heures après on m'amenit ici. » Et vela le gaillard ! Allons buvons un » coup ; j'ai aſſez parlai pour boire.

Aſſurément Mr l'Abbé, & vous nous avez raconté des choſes étranges, lui dis-je. Mais permettez moi de prendre vôtre parti contre vous-même. D'où nous connoiſſez-vous Monſieur & moi, pour nous faire des confidences telles que celles que vous venez de nous faire ? » Palſangouai, je vos ai déja dit, » que j'ai le cœur ſur le bord de mes levres, » dit-il en m'interrompant, & que je ſuis » franc comme l'oſier. Patience Mr l'Abbé, lui dis je, écoutez-moi, je vous prie avec autant de tranquilité & d'attention, que j'en ai eu pour vous. Un aveu indiſcret & téméraire ne ſe doit pas apeller ſincerité. Nous connoiſſez-vous encore un coup, aſſez, pour en moins de vingt-quatre heures qu'il y a que vous êtes avec nous, nous rendre les Arbitres de vôtre vie ? Car enfin, ſi nous étions auſſi indiſcrets que vous, pardonnez moi ce terme, où en ſeriez-vous ? » Que vos ai- » je donc dit, Meſſieurs ? reprit il. Aſſez, lui dit Mr Linck, pour vous envoier à la Greve, ſi nous n'étions pas Monſieur & moi d'auſſi honnêtes gens que nous le ſommes, Mr l'Abbé continuai-je, vous ne nous avez rien dit, & pour moi j'ai tout oublié, quand vous m'auriez caſſé un bras, je ne m'en ſouviendrois pas pour vous faire du mal : mais ſi jamais vous êtes mis avec quelques autres priſon-

prisonniers ; aiez un peu plus de discretion, & gardez-vous bien d'avoir la langue si legere. L'Evêché qu'on vous a promis, pourroit bien vous faire donner une Mytre de papier, plûtôt que celle en broderie, qui vous a fait tout hazarder pour l'obtenir, & après laquelle vous soupirez si ardemment & de si loin. Voilà pour ce qui regarde vôtre corps, & pour vôtre ame Mr l'Abbé, hélas ! pensez-vous sans trembler au funeste état ou vous êtes réduit ? Vos pechez accumulez & multipliez par dessus les cheveux de vôtre tête, ont éteint en vous jusqu'à la moindre étincelle de vôtre foi. Quelle vie a été la vôtre ? comment restituer l'honneur à tant de femmes & de filles que vous avez corrompuës ? Vous vous êtes servi de vôtre Ministere, non pas pour édifier, mais pour détruire; non pas pour retirer vos brebis du bourbier, mais pour les y plonger d'une maniere execrable. Leur confession vous a découvert leurs secrets, & leurs foiblesses, dont vous vous êtes servi, pour les livrer aux passions les plus scandaleuses & les plus criminelles. Quel Pasteur, qui devoroit ses Oüailles ! Comment restituer cet argent, que vous avez emprunté si legerement à vos Paroissiens pour fournir à vos débauches ? cette réputation que vous avez par malice ravie aux Récolets ? Car, quoique la plûpart de ces Moines ne valent guere mieux que vous, du moins ils ont soin de sauver les aparences. Et encore bien que vous aiez volé des Voleurs, puisqu'eux mêmes, en gueusant comme ils font, volent les véritables pauvres, je croi que vous êtes en obligation de leur restituer ce que vous leur

avez

avez volé ; comme eux mêmes ſont obligez de reſtituer aux pauvres ce qu'ils leur volent tous les jours. Vous avez empêché M. Dapoigni d'épouſer une Demoiſelle que vous aviez corrompuë, non pas, parce que l'honneur de ce Cavalier y étoit intereſſé ; mais par un principe de la jalouſie ; comment pourrez-vous jamais réparer le tort que vous avez fait à cette Demoiſelle ? comment réparer celui que vous avez fait à vôtre couſine Babeth de la Feuillée, à la Marchande de dentelles ? Au lieu de l'épouvanter par une feinte viſion du Diable, ſi vous euſſiez ratifié le mariage que devant Dieu vous aviez contracté avec elle, combien ſeriez-vous plus heureux que vous n'êtes aujourd'hui ? Vous n'avez fait vœu de renoncer au mariage, & de garder la continence que pour enfreindre les Loix les plus ſacrées du mariage, & vous plonger dans toutes ſortes de diſſolutions. Vous n'avez plus de Religion, parce que vous en avez ſapé tous les fondemens, rejetté la grace, & éteint dans le débordement de mille impuretez le Flambeau de vôtre Foi, que vous ne pouvez plus ralumer, qu'en tirant de ſinceres ſoupirs du plus profond de vôtre cœur. Dieu ne vous a mis dans cette priſon, que pour rentrer en vous même, & retourner à lui par une Penitence auſtere & conſtante. Mais l'eſſentiel de la Penitence, c'eſt une douleur parfaite, une horreur abſoluë du péché, & une réſolution ſincere de ne plus le commettre. Si ce ne ſont pas la vos ſentimens, M. l'Abbé, toutes ces macérations, ces jeûnes, ces flagellations ne ſont que de fauſſes aparences, & les préludes de l'affreuſe Penitence que l'Impe-

nitent fera pendant une éternité sans jamais fléchir la divine Miséricorde. Pardon, mon cher M. l'Abbé, si je vous parle avec tant de liberté, mais je vous trahirois, & moi aussi, si je vous déguisois mes véritables sentimens. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous benir par sa grace, & de vous rapeller des tenebres à sa véritable lumiere. „ Et „ la, la Monsieur, dit-il, si je peche, ce n'est pas „ par ignorance; j'ai deux bons yeux, Dieu „ merci, & je sçai men Catécime, comme „ men Paternoster : mais c'est ce diable d'ai„ guillon de la chair, qui regimbe, comme dit „ le grand St. Paul, & sans les Fumelles j'é„ rois étai un des grands Saints du Paradis. Le „ vice a prins nature en mouai, & il faut que „ j'aille à Ville-Dieu pour me faire refondre. Ah! mon cher Monsieur, croiez-moi, repris-je, vous ne trouverez jamais un meilleur creuset que la Bastille. Sans Alchimie, un cœur qui entre tout d'airain, de fer, & de plomb dans cette fournaise, sera bien-tôt changé en or très-pur, si il veut le plonger dans les eaux de la grace, & l'embraser du feu d'une ardente charité. Il n'a qu'à pleurer & prier : Dieu ne tardera pas à l'exaucer, & à lui faire sentir les effets de sa toute puissance.

Ru vint aporter nôtre soupé, qui interrompit nôtre morale, dont l'Abbé ne fut pas fâché. „ Avouez mouai le fait, dit il, Mon„ sieur, nos avons tous deux assez parlai „ pour faire une pause; & l'entracte que „ nos allons faire, est un bon vehicule à la „ contrition : car j'ai tourjours oüi dire aux „ plus anciens de ma Parouaisse, que ventre „ affamai n'a point d'oreilles. Mettons nos

„ à

», à table, & après je prions Dieu de nos par-
», donnai nos fautes ; & puis vivat.

Il ne ſejourna pas long-temps avec nous ſans nous donner des preuves infaillibles, que l'on nous avoit donné pour compagnon un des plus méchans hommes qui fût ſous le Ciel. Tout groſſier, fou, & brutal qu'il étoit, c'étoit un fourbe très pernicieux : il avoit des fineſſes diaboliques. M. Linck ne le pouvoit plus ſuporter. Il n'y avoit point de ſortes de ruſes qu'il ne pratiquât pour nous broüiller M. Linck & moi. Il me tiroit à part quand M. Linck étoit occupé à la priere ou à l'étude, pour me faire un faux raport de lui, & faiſoit le ſemblable contre moi auprès de M. Linck, quand il en trouvoit l'occaſion. Voiant qu'il n'y pouvoit réuſſir, il inventa tous les artifices que ſa malice pouvoit lui ſuggerer pour nous chagriner. Quand il nous voioit occupez à écrire, il ſe mettoit à chanter ou à faire quelque ſingerie groſſiere. Il s'aviſa de contrefaire le malade, pour ſe faire donner des Medecines. Ce fut le commencement outré de ſa folie déclarée. Il ſe mettoit à genoux devant nous, pour nous prier de demander M. Linck & moi chacun une Medecine, il en demandoit auſſi une, & prenoit malgré nous toutes les trois dans un même matin. S'il avoit été moins robuſte, il ſe ſeroit indubitablement fait crever. Un jour il en prit en ſi grande quantité, & qui malheureuſement étoient ſi violentes, que je crû qu'il en mouroit, par les efforts extraordinaires qu'il fit & par haut, & par bas. Cependant, ſelon lui, jamais ſa Medecine n'avoit bien operé : il ſe plaignoit de n'avoir fait que

cinq ou ſix pauvres petites ſelles. Tantôt il s'en prenoit à une lecture faite avec trop d'aplication; tantôt à une plume qu'il avoit tranchée, ce qui lui avoit échauffé le ſang; tantôt à ne s'être pas aſſez couvert, & toûjours à n'avoir pas pris aſſez de Medecine, ce qui lui faiſoit redoubler la doſe. Le péril où il s'étoit trouvé par l'excès des Medecines, ne le rendoit pas plus circonſpect. Quand il avoit pris une quantité prodigieuſe de drogues, ſur tout il étoit fort déclaré pour les Apoſemes: je lui en ai vû boire juſques à deux bouteilles de pinte chacune pour un matin; il ſe couvroit de toutes nos couvertures, & ſe faiſoit ſuer d'une maniere prodigieuſe. Il prenoit, pour faire évacuer tous ces remedes, tout le boüillon qui nous étoit aporté pour tous les trois: outre lequel, il faiſoit boüillir toute la viande qui nous reſtoit, & qu'il avoit amaſſée quelque-fois d'une ſemaine, dont il faiſoit encore d'autre boüillon, qu'il entonnoit dans ſon corps par deſſus l'autre. Je lui en ai vu le ventre ſi plein, qu'il étoit gros comme un tambour; & M. Linck regardoit comme un prodige de ne le pas voir crever. Ce n'eſt pas l'unique fou à qui j'ai vû faire ces mêmes extravagances, comme on le verra dans la ſuitte de cette Hiſtoire. Nous nous trouvâmes ſi fatiguez de ſes folies, de ſes puanteurs, de ſes impertinences, & de ſes malices, que nous fîmes tout ce que nous pumes auprès des Officiers pour nous délivrer de ce mauvais Prêtre. M. Linck offrit juſqu'à dix Loüis d'or à Ru, pour le faire mettre ailleurs; mais vainement. Il y a de l'aparence qu'ils s'opiniatroient à le laiſſer

avec

avec nous, dans l'eſperance de nous faire perdre l'eſprit auſſi-bien qu'à lui, pour nous garder tous les trois dans leur maudite caverne, juſqu'à la fin de nos jours. Sorel écrivoit très-ſouvent des billets aux Officiers, qui étoient bien aiſes aparemment de l'avoir pour leur eſpion dans nôtre chambre. C'eſt de quoi nous eumes de fortes indices; comme on le va voir. Ayant apris que nous avions fait un trou dans nôtre cheminée, pour parler aux priſonniers qui étoient au deſſous de nous, il ne nous porta point de repos, qu'il n'eût rouvert, malgré nous ce même trou. Il s'efforçoit de nous perſuader qu'il les feroit parler, ce qu'ils ne manqueroient pas de faire, quand ils ſçauroient qu'il étoit Prêtre, puiſqu'ils auroient du reſpect pour ſon caractere: il avoit ſes vûës malignes. Son deſſein executé, il eut beau ſe nommer, les prier, les conjurer, les aſſurer qu'il avoit des choſes de la derniere conſéquence à leur dire; il ne put jamais en tirer un ſeul mot. Il laiſſa le trou ouvert, aparemment par malice, ſans vouloir me permettre de le reboucher. Il écrivit un billet à ſon ordinaire, qu'il donna le ſoir à Ru. Dès le lendemain au matin, à la pointe du jour, le Major ne manqua pas de venir dans nôtre chambre, & d'aller droit au trou de la cheminée, qu'il trouva tout ouvert, & enſuite à une autre niche, où ce bon Prêtre avoit caché un ferrement, que le haſard nous avoit fait trouver, & dont il avoit ouvert le trou. Grand bruit de la part du Major, dont le Curé paroiſſoit tout joïeux, & rioit de tout ſon cœur, croiant qu'il nous alloit voir traîner dans le cachot. Ce que voïant M. Linck

tout indigné, il dit au Major : n'eſt il pas vrai, Monſieur, que l'avis vous en a été donné de nôtre chambre? eh bien je vous jure foi d'honnête homme, que le trou a été ouvert par le même qui vous en a averti. Sur quoi, mon fidelle Paſteur ne put s'empêcher de ſe découvrir. » En diſant ſouai de Preitre, com-» me j'ai la main ſur ça Breviaire, cela n'eſt » pas vrai; le trou étoit fait avant que j'entriſ-» ſe dans la chambre. Oüi fourbe impudent, reprit M. Linck, le trou étoit fait, & c'étoit moi qui l'avois fait, ſans en ſçavoir les conſéquences; mais n'en ayant fait aucun uſage, puiſque ces-Meſſieurs qui ſont là bas ne nous ont pas voulu parler, je l'avois parfaitement bien refermé : mais hier vous l'ouvrites, malgré nous, diſant que vous les forceriez à nous parler, par votre mérite perſonnel. Ils ne vous ont pas voulu répondre; & vous n'avez jamais voulu permettre à M. Conſtantin de reboucher le trou, ſous ombre qu'à la fin vous les feriez parler, mais pour en donner avis à M. le Major, par le billet que vous donnâtes hier au ſoir à Ru. Monſieur, continua-t-il, envoiez moi au cachot, j'y conſents, j'y ſerai cent fois plus content qu'avec ce méchant Prêtre. Le Curé faiſoit des ſermens execrables, pour proteſter, qu'il n'étoit rien de tout ce dont on l'accuſoit. Le Major, moins yvre qu'à ſon ordinaire, vint à mon lit, où j'étois encore tranquillement couché, ſans avoir ouvert la bouche, me demander gravement la vérité du fait, pendant que Ru rioit de tout ſon cœur. Je lui dis : Monſieur, ſi vous connoiſſiez bien M. Linck, vous rougiriez, ſans doute, de

douter un ſeul moment de ce qu'il vous dit : & je ſuis très-certain qu'il eſt incapable d'un menſonge premedité. Le bon Curé ſe prit à pleurer, diſant que nous lui ſuposions ce crime, pour le chaſſer de la chambre. Non, Monſieur le Major, reprís-je, je vous conjure de l'y laiſſer, mais ſeul, & de nous conduire M. Linck & moi dans un cachot, où nous nous eſtimerons plus heureux qu'avec M. l'Abbé. M. Sorel, lui dit le Major, tranquiliſez-vous, & ſi vous me faites remonter ici une autre fois, comptez que ce ſera pour vous conduire dans un lieu, où vous aurez tout le temps de vous repentir. Le Major alloit ſortir, lorſque prenant promptement ma robe de chambre, je courus à lui pour le conjurer d'executer nos demandes ; pour l'attendrir & le forcer à ne pas nous refuſer, pendant que M. Linck l'arrêtoit, je courus à une bouteille d'excellent Ratafia, dont je lui verſai pluſieurs raſades. Il ne put tenir contre, non plus que Ru. Ils nous jurerent tous les deux, qu'ils perdroient leur nom, ou qu'ils porteroient le Gouverneur à nous rendre tous trois ſatisfaits, avant la fin du jour : mais c'eſt à quoi ils ne penſerent plus, quand ils virent la bouteille bouchée, & qu'ils eurent refermé la porte. Le Curé fit des ſermens execrables, pour nous affirmer ſon innocence, & nous perſuader que nous le ſoupçonnions à tort ; ce qui redoubloit nôtre indignation & nôtre mépris.

Souvent après nous avoir dit mille injures, & nous avoir fait cent outrages, il ſe jettoit à genoux & nous demandoit pardon, & un moment après recommençoit ſur nouveaux frais.

Il avoit l'insolence de reprocher à Mr. Linck, qu'il étoit le Fils d'un Apothicaire, quoiqu'il sçût, qu'outre qu'il étoit Docteur en Medecine, il étoit puissamment riche, comme le sont la plûpart des Apothicaires d'Allemagne. Oüi, lui disoit Mr. Linck, je suis le Fils d'un Apothicaire, & j'en fais gloire; mais d'un Apothicaire qui a dix Garçons dans sa Boutique, dont le moindre ne voudroit pas s'abaisser à faire comparaison avec un miserable, comme vous. Qui êtes vous? un pauvre Païsan, qui a gagné une Cure à foüeter des Enfants, & faire peut-être encore pis, & qui l'a perduë en corrompant ses malheureuses Brebis, & en méritant le feu. Ce bon Prêtre me faisoit rire, quand il protestoit du plus grand serieux, que bien loin d'être Païsan, il étoit Fils d'un bon Bourgeois de Village, qui ne payoit la taille que pour son divertissement; que son Frere étoit Fermier d'un Prince de l'Eglise; & que pour lui, s'il avoit mieux pris ses mesures, il avoit le pié à l'Etrié pour être Prince de l'Eglise à son tour. Quel grand miracle! disoit-il. » Sixte V. qui » n'étoit qu'un Gardeux de Cochons, parvint » bien il n'y a pas long-temps à estre Pape: je » ne suis pas de si bas alouai que li; je suis de » chair & d'os tout comme li; & je n'ai pas » moins de talents que li, pour parvenir à cet- » te dignitai; ce qui me faisoit souvenir de Balsac, qui dit dans une de ses Lettres, qu'il n'y a si petit Prestolet de Village, qui ne Papai-je.

Ses manieres & sa bêtisse, qui nous avoient divertis dans les premiers jours, nous devinrent insuportables dans la suite, par les circon-

conſtances fâcheuſes qui en étoient inſéparables. Cent fois Mr. Linck auroit uſé de main miſe, pour châtier ſes inſolences, ſi je ne l'en avois pas empêché, en le priant de temporiſer. Il ſoutenoit les choſes du Monde les plus ridicules avec des entêtemens & des hauteurs inſuportables, & citoit les plus fameux Auteurs pour apuier ſes Abſurditez. Par exemple il maintenoit que St. Jean-Baptiſte avoit été préſervé de la tache originelle. Que Pharaon avoit abuſé de la Femme d'Abraham, Que Jacques Premier Roi d'Angletere étoit Frere de Jacques Second. Qu'un Fripier, dans la pureté de la Langue Françoiſe, s'apelloit un Chincherre; qu'il l'avoit lu dans les Dictionnaires de Vaugelas, de Moreri, & de Furetiére. Je lui paſſois tout; ce qui le faiſoit entrer dans des fougues terribles; car ſouvent il ne diſoit des pauvretez que pour me donner matiére de le reprendre; & ne me contrediſoit que pour avoir le plaiſir d'entrer en diſpute.

Dans le temps des Rogations, qu'il voioit affluer à Paris toutes les Proceſſions des Villages circonvoiſins de cette grande Ville; il entroit dans des extaſes qui le raviſſoient juſqu'au troiſiéme Ciel. Rien à ſon gré n'étoit plus majeſtueux qu'un Curé revêtu d'un Surplis, avec une étole au cou, un bonnet carré en tête, précedé de trois ou quatre autres Prêtres, & de quelques Enfants de Chœur, armez de Chandeliers d'argent, dont la peſanteur les faiſoit ſuer à groſſes goutes; entre deux deſquels étoit une jeune Fille, portant un Cierge preſqu'auſſi gros qu'elle, tout garni de rubans de toutes couleurs; le tout

précedé de trois Païsans revêtus de surplis par-dessus leurs houpelandes de revêche, dont l'un portoit la Croix, l'autre la Banniere, & l'autre deux petites cloches, qu'il accordoit au charivari du gros du corps, devant lequel courroient de jeunes Enfants. Après le Curé marchoient les hommes têtes nuës, & ensuite les femmes; & toute la marche étoit fermée d'une Calvacade d'Asnes & de Bouriques, sur lesquels étoient montez des Vieillards, des Matrônes, & les moins dispos du Village: tous souvent crotez jusqu'à l'échine hurloient les Litanies des Saints à se faire entendre d'une lieuë. Il nous faisoit tout quitter pour venir admirer avec lui cette Pompe rustique, & nous en faire remarquer toutes les beautez. Mais il ne se possedoit plus, quand il voyoit aller la Procession de St. Paul dans le Fauxbourg. „ Venez vouais Mr. Linck, s'é-„crioit-il, vos qui eites Etranger, la pu bel-„le chose qui soit au Monde, & faisoit des gestes, & tomboit dans des convulsions, qui ne se peuvent bien décrire.

Vouaïez, vouaïez la belle Baniere, qui d'ordinaire marchoit un quart d'heure devant la Procession, portée par deux hommes, précedée & suivie d'une multitude prodigieuse de canaille de toutes espeees, qui crioient de toute leur tête, comme des Bacchantes. „ Vouai-„ïez la bien cette Banniere; elle est toute d'or: „je sçai qu'elle a coutai pu de trente mille „écus: la Conversion de St. Paul y est brodée „dessus: vouaïiez, ne diroit-on pas que vela „sen Cheval qui s'échape? Un jour, par parenthése, le vent donna dans la Banniere, avec tant de violence qu'il la renversa par terre, aussi-

auſſi-bien que les deux hommes qui la portoient, l'un deſquels Ru nous aſſura en avoir été ſtropié pour le reſte de ſes jours. » Vou» aïiez, continuoit nôtre Adorateur, la Croix » qui eſt toute d'or maſſif, & les Chandeliers » tous dorez. Contemplez le bel ordre de ces » Preitres qui marchent deux à deux. Quelle » longue File ! il y a peut-éitre, parmi eux le » Fils de quéque Prince du ſang, tourjours je » ſuis bien perſuadai, qu'il y a au moins des » Fils de Dues & Pairs & des Maréchaux de » France, qui trembient devant le Curai; & » qui n'oſetoient avoir ſoufflai devant li. Vou» aïiez lai bien çu Curai; il a de la denterel» le de pu de deux pieds de hauteur à ſen ſur» plis : vouaïiez ſen Chaperon de Docteur » qu'il porte ſu ſon épaule : qu'elle gravitai ! » Dame, Dame çu Curai là ne ſe troqueroit » pas contre un Evêque ! ſa Cure li vaut pu de » quarante mil livres de rente : il a tout affer» mai, & n'a retenu que la perite oye pour ſes » menus plaiſirs. A tout cela M. Linck ne répondoit que par des éclats de rire ; & en tournant en ridicule ce qui faiſoit le raviſſement de mon Prêtre ; dont il entroit dans des fougues ſi furieuſes, qu'on eût dit qu'il étoit agité d'un malin eſprit.

Tous les jours il me faiſoit la grace de dire que j'avois mérité d'être brulé vif; que tout ce qu'il avoit fait, en comparaiſon de moi, ce n'étoit que des bagatelles; parce que, pour lui tenir la promeſſe que je lui avois faite de lui conter mes Avantures, après qu'il m'auroit fait un détail des ſiennes, je lui avois fait part de quelques tours d'Eſpiégle que j'avois faits, lorſque j'étois Ecolier.

Je lui avois raconté qu'un jour, pour faire peſter le Prefet du Collége des Jeſuites de Caën, le P. Gautruche, le plus emporté, quoiqu'un des plus ſçavants de l'Ordre; j'avois attaché à la porte de ſa Prefecture, où ce bon Vieillard étoit enfermé, l'Ane qui avoit aporté les proviſions du Convent, de leur Terre de l'Ebiſey, Maiſon de Campagne qu'ils ont à une lieuë de Caën, & que l'on avoit laiſſé paître dans la Cour du Collége, ſon baſt ſur le dos, après l'avoir déchargé de ſes panniers. J'avois lié l'Animal aux oreilles prolixes de ſi près à la porte, qui s'ouvroit en dedans, que c'étoit une choſe impoſſible au bon homme de ſortir, ſans faire entrer le Docteur Bâté. J'attendois dans la Cour, avec d'autres Eſcarbillards de ma trempe, quelle ſeroit la cataſtrophe de cette Scêne, lorſque l'on vint à ſonner la cloche qui apelloit le Prefet au Refectoir. Le Pere tiroit tout de ſa force en dedans, & la Bête indocile en dehors. Le bon homme crut que c'étoit quelqu'Ecolier, qui par malice l'empêchoit d'ouvrir ſa porte; & comme il parloit toûjours Latin, même aux femmes, il ſe prit à crier à voix enroüée: *Aperi Januam Inſolens: quare Præfectum tuum retrudis, dum campana ſonat? Verſor accerſe Correctorem, ut pœnas det pro meritis Petulans iſte.* A cela le pauvre Martin ne répondoit pas un ſeul mot. Enfin après que les deux Docteurs eurent tiré de part & d'autre, un charitable Ecolier, ému de compaſſion de voir tant ſouffrir le forain, pouſſa l'Ane qui entra dans la Préfecture. Il ſeroit bien difficile de décrire la colere du R. Pere. Il s'en prenoit à

la

la pauvre Bête, comme ſi elle en eût été la cauſe, & lui vomiſſoit cent injures en Latin, qu'elle ſuportoit patiemment. Il fallut faire ſortir le Baudet de la Prefecture, qui malgré toute la ſcience de ſon Antagoniſte, ne s'y trouvoit pas trop bien, & qui auroit préféré un chardon, à tous les volumes dont elle étoit remplie. Mais par ſimplicité j'avois fait tant de nœuds au licou, qu'il étoit impoſſible au R. Pere de les dénouer. Enfin perdant patience, il fut prendre un ganif ſur ſa table, qui coupa le nœud gordien, & renvoia la pauvre Bête brouter ſon herbe, pendant que le billieux Prefet couroit après nous, irrité de nous entendre rire à gorge déployée, & ſe doutant bien que quelqu'un de nous étoit cauſe qu'il mangeroit ſa ſoupe froide.

La choſe du Monde qui faiſoit le plus de peine à ce R. Pere, c'étoit d'entendre ſiffler : un coup de ſifflet le faiſoit entrer dans des fougues terribles. Comme il étoit des intimes Amis de mon pere, & qu'il venoit ſouvent chez nous, il nous en avoit dit la raiſon, qui étoit, qu'il avoit une dent creuſe, dans laquelle il lui ſembloit que l'éclat du ſifflet entroit avec tant de violence, qu'il lui perçoit la tête. J'apoſtai trois Enfants de mon âge, auſſi modeſtes que je l'étois, munis auſſi bien que moi d'un ſifflet bien perçant, & nous nous mimes aux quatre coins de la grande Cour du College. D'abord que le Prefet vint à paroître, le plus éloigné ſe prit à ſiffler de toute ſa force, & mon R. Pere à courir de toute la ſienne du côté où il avoit entendu le ſifflet. Avant qu'il fût arrivé au but, celui qui étoit à un des coins oppoſez

poſez, donna un autre coup de ſifflet, & le Prefet rétrogradant s'empreſſa d'y vôler. Le troiſiéme lui fit perdre la voïe; le quatriéme tout de même. Enfin après l'avoir bien fait courir en vain aux quatre coins de la Cour en criant qu'il donneroit une Image *ad omnem immunitatem*, à quiconque arrêteroit l'Inſolent, charitablement le plus conſciencieux des quatre ſaiſit le premier Gourdin qu'il rencontra, & le livra au pere furieux, qui malgré les proteſtations de ſon innocence, l'entraina dans ſa Prefecture, où il le fit fuſtiger de la bonne maniere, pour avoir eu la témérité de ſifflet, juſqu'à ce qu'il eût avoué ſon crime: autrement ſon derriére n'en auroit pas encore été quitte à ſi bon marché.

Comme j'allois ſouvent dans ſa Prefecture, où il ſe plaiſoit à me faire repeter mes amplifications, ou mes Vers; je m'aperçu, qu'avant que d'en ſortir, pour aller donner ſes ordres dans les Claſſes, comme il avoit la vûë très-baſſe, il ſe frotoit les yeux d'une eau, que pour cet effet, il conſervoit dans une bouteille de verre double. Un matin, qu'il en étoit ſorti pour quelques affaires, & qu'il m'avoit enjoint de l'y attendre, pour n'y pas reſter inutilement, je m'aviſai de vuider la bouteille où il mettoit ſon eau pour les yeux, & je la remplis d'encre, d'une groſſe bouteille qui en étoit pleine, en un coin de la Prefecture. Il revint après: je lui lû mon thême; il me careſſa, & je pris congé de lui. Mais ce fut pour l'aller guérer à la ſortie de la Prefecture; d'où, un moment après je le vis ſortir barbouillé, comme un

Arle-

Arlequin. J'avois bien de la peine à m'empêcher d'éclater. Je le ſuivis juſqu'à la porte de la premiere Claſſe, où d'abord qu'il fut entré, l'on entendit une huée terrible ; ce n'étoient qu'éclats. Le Régent lui-même ne pouvoit s'empêcher de rire, & encore moins en empêcher ſes Ecoliers. Le Préfet n'étoit guere en état d'impoſer du reſpect : il voulut s'informer de la cauſe de leur inſolence. Le Régent eut bien de la peine à reprendre ſon ſérieux, pour lui dire qu'il étoit tout barbouillé d'encre. Le bon homme ſortit pour aller ſe démaſquer. Apparemment qu'ils s'en prit à quelqu'un des R. P. de la Societé, car il ne m'en dit rien : auſſi il me connoiſſoit trop ſimple pour me ſoupçonner de lui avoir voulu faire une telle fingerie.

Voici deux autres tours qui paroîtront plus criminels aux Imaginaires, mais qui dans le fond ne ſont que des bagatelles. Il y avoit un grand Tableau dans la Chapelle des Jeſuites de Caën, dans lequel ces Réverends Peres avoient fait peindre leurs deux Apôtres, celui d'Eſpagne, & celui des Indes ; le Nom de Jeſus au milieu des deux, d'où ſortoient des flames, qui paroiſſoient pénétrer ces Patriarches. Au deſſous d'Ignace étoit écrit en gros caracteres d'or. *Amplius Domine ! amplius* : & au deſſous de Xavier, en pareils caracteres. *Satis eſt Domine ! ſatis eſt.* Pour abaiſſer un peu l'orgueil naturel de ces Réverends Peres, dont l'ambition démeſurée commençoit à être odieuſe à la Ville ; par le crédit deſquels Mr. Cally Recteur de l'Univerſité & Curé de St. Martin de Caën ; Mr. Malouin Curé de St. Etienne, & le Curé de St. Sau-

Sauveur de la même Ville avoient été envoiez en exil, pour n'avoir pas voulu ploïer ſous la ferule de ces R. Imperieux, qui les avoient accuſez de Janſeniſme, je fis la Paſquinade que l'on va voir. Comme je ſçavois aſſez bien deſſigner, un après midi qu'il n'y avoit perſonne, à l'ordinaire, dans la Chapelle, je mis dans la main du bien-heureux Loyola, une bouteille, & dans l'autre un verre, comme s'il eût voulu preſenter raſade à ſon Compagnon, & à côté de ſon *Amplius Domine ! amplius.* Je mis : Camarade encore un coup. Et à côté de ſon aſſocié, de la bouche duquel je faiſois ſortir quelque choſe, qui faiſoit croire qu'il en avoit trop pris ; j'écrivis ſous le *Satis eſt Domine ! ſatis eſt.* Et ne vois tu pas que je ſuis ſi ſou que je créve? Le lendemain au matin, ma Paſquinade qui ne parut qu'avec le jour, fut vûë de tous les Ecoliers, plus attentifs mille fois à en rire de tout leur cœur, qu'à entendre la Meſſe qu'on leur diſoit. Un des Régens pieuſement voulut effacer mon Ouvrage ; mais le Prefet l'en empêcha, diſant qu'il falloit que la Juſtice en fit informer. Le bruit que les Ecoliers en répandirent par toute la Ville, y attira une foule prodigieuſe de peuple, dont la plus grande partie fit bien voir la haine génerale, que l'on avoit contre cette pernicieuſe Société, qui fit bien du bruit, ſans pouvoir découvrir l'Auteur de leur chagrin ; car j'avois eu la prudence de n'en faire confidence à perſonne. A l'autre.

Les Régens des R. P. de la Société pour prouver leur grande piété dans les matieres importantes de la Religion, s'étoient aviſez de

de mettre auprès du Benitier, qui étoit à la porte de la Chapelle, des Contrôleurs, pour examiner ceux des Ecoliers, qui manquoient à ſe faire un grand ſigne de croix ſur le front, avec de l'eau benite, en entrant dans l'Egliſe. Ces Cenſeurs marquoient infailliblement ſur leur Catalogue, ceux qui avoient eu le malheur de leur déplaire, ou de s'attirer leur indignation, qui ne manquoient pas d'en être rigoureuſement punis, ſouvent contre toute juſtice. Je fus du nombre, ſans l'avoir mérité. Pour m'en venger voici ce que je fis. Un matin en Hyver, que l'on fait aller les Ecoliers à la Meſſe à ſix heures trois quarts, je fus vuider toute l'eau qui étoit dans le Benitier; & après l'avoir bien eſſuié avec un linge, je verſai dedans une groſſe bouteille d'encre double toute des plus noire. Il n'étoit pas beſoin d'eſpions, pour tenir Regiſtre de ceux qui s'étoient ſignez d'une croix; au contraire leur Catalogue fut témoin de leur infidelité, puiſqu'ils y avoient couché ceux qui étoient viſiblement innocens; car tous les Ecoliers étoient marquez comme des Moutons de Berry: je n'avois eu garde de ne me pas mettre du nombre. Après la Meſſe, quand les Ecoliers vinrent dans les Claſſes, où les chandelles étoient allumées, chacun rioit de tout ſon cœur de voir ſon Compagnon barboüillé, ne ſçachant pas qu'il avoit une pareille marque: mais quand on eut connu que le mal étoit univerſel, on ſe douta bien de la choſe. Pour la vérifier, les Régens envoierent voir au Benitier, où ſans miracle, on trouva l'eau convertie en encre. On fit d'exactes informations, qui n'eurent pas un

meilleur

meilleur succès, que celles qui avoient été faites pour les fondateurs de la Société. Et c'étoit pour ces crimes énormes, plus grands mille fois, que de corrompre la plus grande partie des femmes & des filles d'une Paroisse, de faire violence à d'autres, de piller toutes ses Oüailles, & de commettre des Sacriléges sans nombre, que suivant nôtre zélé & infaillible Casuiste, je méritois au moins le feu.

Corbé, pour nous faire souffrir nôtre mal en patience, disoit tous les jours à Mr Linck, que Mademoiselle Sexingre travailloit à sa liberté avec une activité incroiable. Qu'elle alloit souvent jusqu'à trois fois par semaine à Versailles auprès de Madame, pour la suplier d'interposer son autorité auprès du Roi. En effet, cette Princesse pouvoit bien lui remontrer l'injustice que l'on faisoit à des Etrangers, qui avoient reclamé sa protection, de les arrêter le lendemain que le Roi leur avoit fait donner, par Elle, sa parole Roïale, qu'ils pouvoient demeurer en sûreté dans son Roïaume, sans crainte qu'on leur fit le moindre outrage, & qu'on retenoit cependant depuis ce temps-là à la Bastille.

Le premier jour d'Avril 1703. on nous donna un terrible poisson d'Avril. Nous pensâmes être étouffez tout ce que nous étions de prisonniers dans la Tour. On avoit donné à quatre prisonniers qui étoient sous nous dans la seconde chambre, de la paille, pour mettre dans leurs lits, dont ils n'avoient point changé depuis un grand nombre d'années qu'ils étoient à la Bastille, entre autres un Gentilhomme Poitevin, nommé Mr le Poüil-

Poüilloux. Ils avoient vuidé leur vieille paille dans un cavot, où étoient leurs lieux communs, pour s'en ſervir, quand ils voudroient faire chauffer quelque choſe pour leur uſage. Le nommé Geſnoüin, Serrurier de Paris, dont le crime étoit d'avoir été en Hollande réformer ſa Religion, & être enſuite retourné à Paris par un zele immodéré, pour y réformer Mr l'Archevêque & tout ſon Clergé: ce pauvre homme, ſoit qu'il aimât mieux être étouffé, que de languir plus long temps dans ce lieu de déſolation; ſoit qu'il voulût ſe vanger d'un Pilote Irlandois nommé Mathias du Wal, qui le maltraitoit tous les jours; ſoit enfin par folie, ſimula après dîné d'aller aux lieux, & mit le feu dans la paille. Comme il n'y avoit aucun jour, ni aucune ouverture dans le Cavot, quand le feu eut pris dans la paille, la fumée en ſortit bien-tôt à gros torrens. Nôtre chambre, la premiere, la quatriéme & même la calotte, comme je l'ai apris depuis, en furent remplies en un inſtant, en ſorte que nous ne pouvions reſpirer. Je laiſſe à juger en quel état étoient les priſonniers de la ſeconde chambre. Vainement frapions nous à la porte, & apellions nous la Sentinelle: perſonne ne venoit à nôtre ſecours. A la fin on vint ouvrir aux priſonniers de la ſeconde chambre, dont Ru emporta Mr le Poüilloux, & un Vieillard nommé Mr Bonneau, Medecin, à moitié étouffez. Pour nous & les autres chambres, on nous laiſſa avaler de la fumée tant & plus. L'odeur en dura plus de trois jours dans toute la Tour, & plus de huit dans la ſeconde chambre, ce qui indubitablement avan-

avança la mort de Mr le Poüilloux, qui étoit un homme de mérite; car les Officiers eurent l'inhumanité de faire rentrer le même jour les quatre priſonniers dans leur chambre, quoiqu'elle fût toute pleine de fumée, & que le feu fût encore dans la paille du cavot qu'il leur fallut éteindre. Plus de ſeize mois après j'ai été dans la même chambre avec des priſonniers qui y étoient alors, & l'odeur de la fumée étoit encore dans le cavot quelque peine qu'ils euſſent pris à l'en purger, & la chambre en étoit reſtée toute noire. Quand le ſoir nous nous plaignimes aux Officiers de ce que l'on nous avoit laiſſé ſuffoquer juſqu'à vômir le ſang, & qu'ils virent nôtre chambre encore toute pleine de fumée; ils nous dirent que nous n'avions rien ſouffert en comparaiſon des autres; que Mr le Gouverneur vouloit abſolument qu'on laiſſât étouffer les quatre priſonniers de la ſeconde chambre, ce qu'il auroit infailliblement executé, ſans la conſideration qu'il avoit pour Mr le Poüilloux, qui étoit d'une douceur & d'une affabilité exemplaire.

Le Samedi ſuivant ſeptiéme du même mois d'Avril, veille de Pâques Mr d'Argençon fit deſcendre Mr Linck ſur les ſept heures du ſoir, pour l'interroger. D'abord qu'il entra dans la ſale, & qu'il eut ſalüé avec fraïeur l'ombre infernale, qu'il trouva revêtuë Magiſtralement, aſſiſtée de tous ſes Supots & Satellites, ce Minos lui demanda avec une fierté brutale & en lui parlant par toi, ce qu'il étoit venu faire à Paris, Mr Linck répondit qu'il étoit venu pour étudier en Medecine, & ſatisfaire à la curioſité qu'il avoit de voir la

plus

plus belle Ville de France. Mr d'Argençon lui dit qu'il ſçavoit bien le contraire, & qu'il avoit découvert les intrigues qu'il avoit avec les Ennemis de la France, & ſur tout avec le Roi de Pologne qui l'avoit envoié à Paris. Mr Linck lui dit qu'il n'avoit point d'autres relations avec les Ennemis du Roi, que ceux que lui donnoit ſa naiſſance; qu'étant Saxon il étoit Sujet du Roi de Pologne, comme Duc de Saxe; mais que ſon pere étoit aſſez puiſſant pour le faire voïager, ſans avoir recours à la médiation de ſon Souverain. Mr d'Argençon l'entendant répondre ſi judicieuſement, prit un ton plus radouci, & plus civil; & après lui avoir ordonné de prendre une chaiſe, il l'interrogea ſur toutes les babioles qu'on lui avoit ſaiſies, qui la plûpart regardoient ſa Profeſſion, avec autant de précaution, que ſi il y avoit eu un myſtere caché ſous ces ſimples, qui eût renfermé tout le boulleverſement de la France. Mr Linck lui expliqua les vertus & les propriétez de chaque racine, de chaque plante, de chaque graine, & de chaque ſimple avec une netteté, & une érudition qui le ſurprirent, & dont il parut charmé; mais il le fut encore davantage, quand les Officiers lui affirmerent qu'il ne ſçavoit pas un mot de François, lorſqu'il entra dans la Baſtille, & que c'étoit moi qui lui avois apris à le parler en ſi peu de temps. En le renvoiant dans nôtre chambre, il le pria de ſe tranquiliſer, & lui dit, qu'il pouvoit être aſſûré que ſes affaires prenoient un bon train: & en ſe tournant devers le Commiſſaire Camuſet. Mr lui dit il, il faut que vous veniez demain continuer l'Interrogatoire

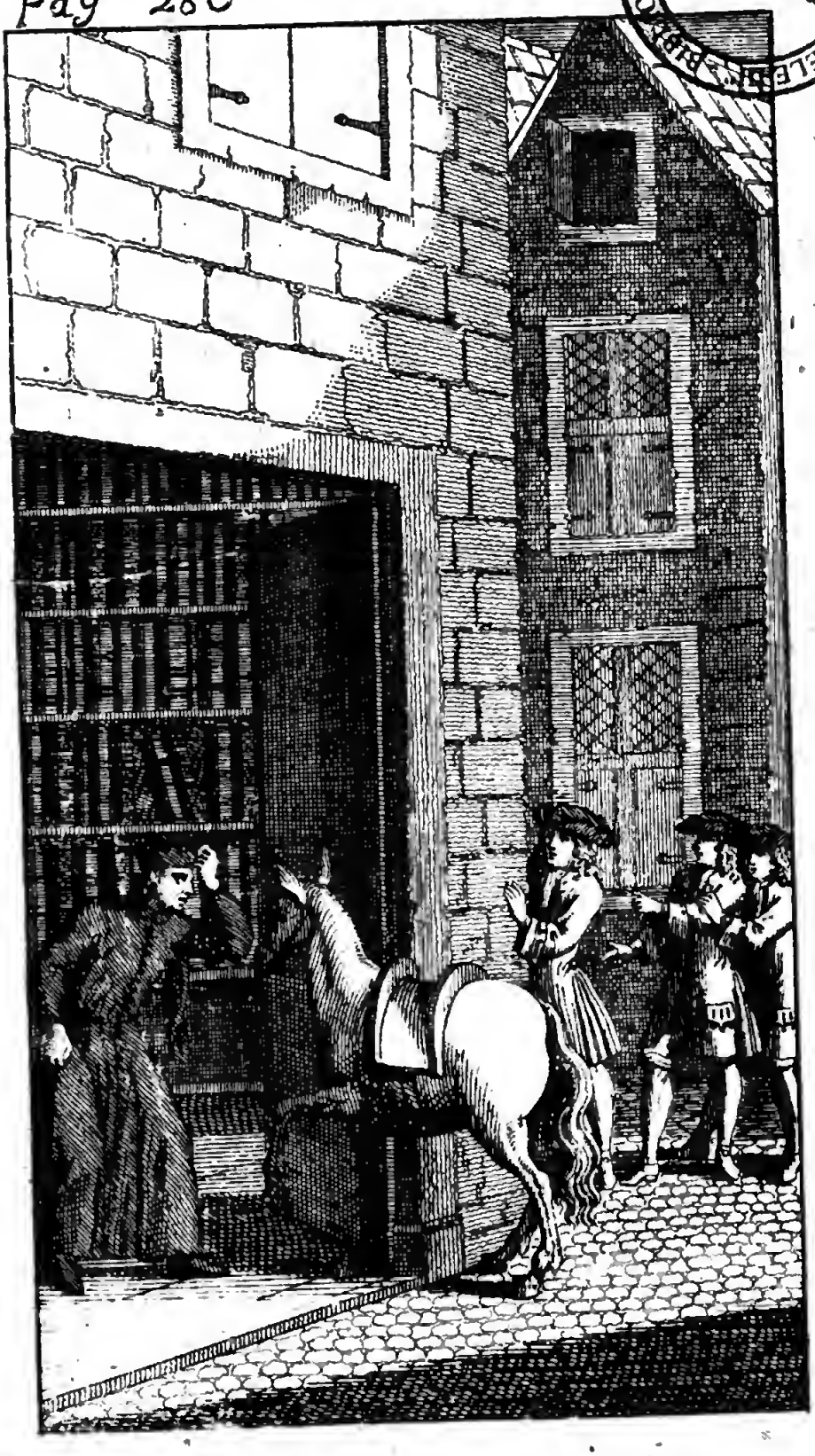
re de Mr Linck ; & sur ce que le Commissaire s'excusa sur la sainteté du jour de Pâques, auquel il vouloit satisfaire à ses devotions. Vous sçavez, lui repliqua-t-il, que cette affaire ne souffre point de remise, puisqu'il y a un ordre positif du Roi de l'expedier. Ne manquez donc pas d'y revenir Lundi prochain.

Lorsque Mr Linck de retour sur les neuf heures, m'eut fait une Relation exacte de ce qui s'étoit passé, j'en conclus que sa liberté prochaine étoit infaillible, & comme il n'y avoit nuls momens à perdre, je me pressai d'écrire à mon Epouse, à Mr le Marquis de Torcy, à Mr Chamillart & à mes Amis pour solliciter ma chere liberté. Le Curé ne manqua pas d'écrire à sa Famille pour le même sujet. Il fut trois ou quatre jours à composer une Lettre qui étoit impaiable. Si Mr Linck en avoit retenu une copie, comme il me l'avoit promis, j'en réjoüirois le public, car rien n'étoit plus risible. Pour les miennes, il les a renduës si exactement, qu'il est venu ici exprès à la Haye remettre celles que j'avois écrites à mon Epouse, à mon Fils & à mes Amis.

Le Lundi des Fêtes de Pâques le Commissaire ne manqua pas de faire encore descendre sur les sept heures du soir Mr Linck, qu'il interrogea seulement pour la forme, sur plusieurs questions fort inutiles. Il lui fit bien des civilitez ; le régala même d'une ample collation, où le bon vin de Bourgogne ne manquoit pas. Tout cela sentoit bien le branle de sortie ; dont je congratulai mon Ami à son retour, dans des termes qui partoient du fond

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Pag: 286



fond du cœur. Il n'y avoit que nôtre Prêtre qui en paroiſſoit chagrin ; car l'ombre de la proſperité de ſon prochain ſuffiſoit pour l'attriſter, tant il avoit l'ame belle ! outre qu'il penſoit bien, qu'il falloit dire adieu au gibier, au bon vin & à la bonne chere.

Le Jeudi douze d'Avril, on fit encore deſcendre Mr Linck, pour confronter toutes ſes drogues, & en faire des eſſais devant l'Apothicaire de la Baſtille, en preſence de Mr d'Argençon & du Commiſſaire : ceremonie fort myſterieuſe, mais très-inutile ; qui, à mon avis, ne ſervoit qu'à perſuader aux Etrangers, qu'en France tout ſe fait avec ordre & circonſpection. L'Apothicaire étoit ſi ignorant qu'il ne connoiſſoit ni la nature, ni les propriétez de pluſieurs ſimples qu'avoit Mr Linck, pas même ce que c'étoit que le ſouffre d'antimoine, & à quel uſage on pouvoit s'en ſervir.

Plus le terme de la ſortie de Mr Linck aprochoit, & plus les brutalitez de nôtre fougueux Curé ſembloient redoubler. Mr Linck avoit couſu toutes nos Lettres dans ſon juſtaucorps, dans l'intention de les rendre ponctuellement à leurs adreſſes. Un jour ce Prêtre, après une profonde rêverie, où il paroiſſoit enſeveli, ſe leva bruſquement, & vint dire à Mr Linck, qu'il eût à lui rendre ſes Lettres, & qu'il vouloit les brûler, puiſqu'il étoit très-perſuadé qu'il ne les rendroit pas. Mr Linck eut beau l'aſſurer du contraire : le Curé pouſſa ſa folie juſqu'à le menacer de fraper à la porte pour apeller des Officiers qui contraindroient Mr Linck de lui rendre ſes Lettres.

fond du cœur. Il n'y avoit que nôtre Prêtre qui en paroiſſoit chagrin ; car l'ombre de la proſperité de ſon prochain ſuffiſoit pour l'attriſter, tant il avoit l'ame belle ! outre qu'il penſoit bien, qu'il falloit dire adieu au gibier, au bon vin & à la bonne chere.

Le Jeudi douze d'Avril, on fit encore deſcendre Mr Linck, pour confronter toutes ſes drogues, & en faire des eſſais devant l'Apothicaire de la Baſtille, en preſence de Mr d'Argençon & du Commiſſaire : ceremonie fort myſterieuſe, mais très-inutile ; qui, à mon avis, ne ſervoit qu'à perſuader aux Etrangers, qu'en France tout ſe fait avec ordre & circonſpection. L'Apothicaire étoit ſi ignorant qu'il ne connoiſſoit ni la nature, ni les propriétez de pluſieurs ſimples qu'avoit Mr Linck, pas même ce que c'étoit que le ſouffre d'antimoine, & à quel uſage on pouvoit s'en ſervir.

Plus le terme de la ſortie de Mr Linck aprochoit, & plus les brutalitez de nôtre fougueux Curé ſembloient redoubler. Mr Linck avoit couſu toutes nos Lettres dans ſon juſtaucorps, dans l'intention de les rendre ponctuellement à leurs adreſſes. Un jour ce Prêtre, après une profonde rêverie, où il paroiſſoit enſeveli, ſe leva bruſquement, & vint dire à Mr Linck, qu'il eût à lui rendre ſes Lettres, & qu'il vouloit les brûler, puiſqu'il étoit très-perſuadé qu'il ne les rendroit pas. Mr Linck eut beau l'aſſurer du contraire : le Curé pouſſa ſa folie juſqu'à le menacer de fraper à la porte pour apeller des Officiers qui contraindroient Mr Linck de lui rendre ſes Lettres.

Il

Il fallut donc que Mr Linck eût la patience de découdre son justaucorps, pour lui obéïr. Le Curé les déchira & les jetta au feu. Il me rendit aussi les miennes : je simulai aussi de les déchirer, & je jettai dans le feu d'autres papiers, que j'avois promptement disposez pour ce sujet. Je rendis adroittement mes Lettres à Mr Linck, qui les remit dans son justaucorps, lorsqu'il le recousit, sans que le Prêtre s'en aperçût. Le lendemain au matin l'Abbé suppliant se jetta à genoux devant Mr Linck, pour le conjurer de lui permettre d'écrire d'autres Lettres, avoüant que c'étoit son démon malin qui l'avoit porté à faire le trait de folie du jour précedent. Mr Linck jura qu'il ne se chargeroit pas de ses Lettres, que l'Abbé ne m'eût engagé par ses prières à en écrire d'autres. Autres génuflexions sacerdotales devant moi : mais ce fut vainement qu'il m'en pria ; je protestai que je n'en ferois rien ; mais je priai sincerement Mr Linck de permettre à ce bon Concaptif d'écrire d'autres Lettres ; & je lui demandai très-instamment en grace de les rendre à leurs adresses. J'en usois ainsi, parce que je connoissois la jalousie de ce méchant homme, qui auroit mieux aimé que ses Lettres n'eussent pas été tenuës ; que de souffrir que Mr Linck eût emporté les miennes, qu'il croioit brûlées.

Enfin l'heureux moment de la sortie de Mr Linck arriva, qui fut un Dimanche 13. Mai de l'année 1703. Le matin on nous fit décendre le Prêtre & moi, & l'on nous interrogea tous deux séparément. Mr du Joncas me conjura de lui dire sincerement comme bon Serviteur du Roi, ce que je croiois

de

de M. Linck. Je lui proteſtai que je le croiois très-innocent, & que c'étoit un des plus honnêtes hommes, & plus craignant Dieu, que j'euſſe pratiqué en ma vie. Corbé vint nous reconduire dans nôtre chambre, qui fut ſurpris, auſſi-bien que nous, de n'y plus trouver M. Linck. Après avoir caché toutes ſes hardes ſous ſon lit, il s'étoit fouré dans la cheminée, où il étoit monté comme un ramonneur, pour nous faire croire qu'on l'étoit venu enlever pendant nôtre abſence. Lorſqu'il entendit l'agitation, où étoit Corbé de ne le pas trouver, il ſe laiſſa gliſſer de la cheminée dans la chambre, & courut embraſſer Corbé, en riant de tout ſon cœur; à qui il dit, ce qui l'avoit porté à nous faire cette plaiſanterie, dont Corbé ne fit que rire, & après nous avoir dit adieu referma la porte ſur nous. Nous en rions encore, lorſqu'un moment après le Major, paſſablement yvre à ſon ordinaire, entra ſuivi de Corbé & de Ru. Ils dirent à M. Linck de s'habiller; que ſa Lettre de cachet étoit venuë, que M. Charas l'attendoit dans la Cour avec un Caroſſe, & que M. le Gouverneur ne lui avoit pas envoyé ſon dîné, parce que M. Charas lui avoit affirmé que les amis de M. Linck l'attendoient avec un repas, qui lui feroit plus de plaiſir, que tous ceux qu'il avoit pris à la Baſtille. Ce cher enfant fit tout ce qu'il put pour m'obliger à accepter toutes ſes hardes, qu'il me vouloit donner: & voyant que je me contentois de ſes livres, & que je refuſois abſolument le reſte, il en fit preſent, en la preſence des deux Officiers, au Prêtre & à Ru. Il avoit donné il n'y avoit pas long-temps un

Manteau d'écatlate tout neuf à ce dernier ; pour l'engager à nous faire du bien, & à faire donner au Curé, tout méchant & insuportable qu'il étoit, la grosse bouteille à ses repas, au lieu de la petite où il étoit réduit, & un meilleur ordinaire. M. Linck sortit avec les seules hardes qu'il avoit sur son corps. Je l'arosois de mes larmes, en lui disant adieu : il dit au Major & à Corbé tout le bien qu'il put de moi, & les conjura d'en bien user à mon égard. Quoique je versasse incessamment rasade de vin au Major, dont M. Linck nous avoit abondamment pourvus, il ne cessoit de presser M. Linck de sortir ; lui remontrant que M. Charas l'atendoit dans la cour du Château, où il ne sçavoit pas qu'il avoit son propre frere enfermé depuis très-long temps, & qui y a été six ans, six Mois, sans que M. Charas, ni sa famille eussent peu découvrir ce qu'il étoit devenu, comme on le va voir un peu plus bas.

Rien n'a pû me consoler dans la suite de ma prison de l'absence de mon ami, que le plaisir de le sçavoir libre. Il m'a écrit depuis que Dieu m'a rendu ma chere liberté, pour m'aprendre, qu'en sortant de nôtre chambre, on le conduisit dans la sale, où on lui fit faire serment qu'il ne diroit rien de ce qui se passoit à la Bastille, & sur tout qu'il ne nommeroit jamais aucun de ceux qui de sa connoissance y étoient retenus. Ensuite on lui fit signer une reconnoissance, comme on lui avoit rendu tout ce qui lui apartenoit ; quoiqu'ils lui eussent retenu ses bijoux les plus précieux, sans compter son argent, & des sommes considérables que Corbé lui fit païer

deux

deux jours après ſa ſortie, dont M. Tourton avoit répondu, ſur leſquelles il avoit gagné tout au moins les trois quarts. Ru fut auſſi lui porter ſon déloyal mémoire : il nous dit que M. Linck l'avoit païe, ſans en rabattre un liard ; l'avoit bien régalé de Chocolat, Ratafias, pâtez, vins de toutes ſortes ; mais qu'il avoit eu l'inſolence de ne lui preſenter que trois miſérables Loüis, comme à un croquant, pour le récompenſer de toutes les peines qu'il avoit priſes pour lui ; mais qu'une autrefois il ne ſe feroit plus aux priſonniers. Comment, lui dis-je, Ru ne comptez-vous pour rien tout l'argent qu'il vous a donné dans la priſon, celui que vous avez gagné ſur ſes mémoires, le manteau d'écarlate, & toute ſa dépoüille ? Car dès le lendemain que M. Linck fut ſorti, Sorel, pour trois ou quatre onces de tabac, donna à Ru pour plus de dix écus de très beau linge, & de nipes, dont M. Linck lui avoit fait preſent en lui diſant adieu, & ce Curé ne ſe réſerva que quelques chemiſes de deſſous, & une robe de chambre qu'il ôtoit, & remetoit, au moins dix fois pour un matin : il me faiſoit ſouvenir du Gentilhomme Bourgeois. La robe de chambre étoit d'un ſatin rayé encore paſſablement belle, avec laquelle mon Prêtre ſe donnoit des airs tout des plus ridicules. Et qu'eſt-ce que cela ? me dit Ru, bagatelles ! Un priſonnier un peu raiſonnable, quand il ſort d'ici, nous donne, tout au moins trente Loüis ; & ce n'eſt rien en comparaiſon du regne de M. de Beſemaux. Quand on arrêta les empoiſonneurs, il y eut tel priſonnier qui donna juſqu'à dix mille-francs à un Porte-clefs pour

lui porter une ſimple Lettre, d'où dépendoit ſa vie, ou celle de quelqu'autre perſonne de qualité. Il y a eu un Porte-clefs qui en ſortant d'ici a acheté une Terre de quatre-vingt mille francs avec une bonne charge qui le fait vivre en grand Seigneur : mais le temps n'en eſt plus ; car le Gouverneur d'aujourd'hui eſt un Barbare dur, qui garde tout pour lui. Au temps dont je vous parle il y a eu tel Priſonnier qui eſt ſorti avec plus de mille écus de ſa priſon : ſi il vouloit changer ſon vin en argent, on le lui païoit à dix ſols par bouteille; car il n'entroit dans la Baſtille que du vin de Champagne & de Bourgogne : ce n'étoit pas du ripopé comme celui d'aujourd'hui ; du vin de Brequigny qui fait dancer les chevres : tous les repas dont un priſonnier vouloit ſe paſſer, lui étoient payez à quinze ſols chacun : en ce temps-là un ſeul repas en valoit mieux que dix de ceux que l'on vous donne, & ſuffiſoit pour nourrir fort graſſement un homme tout un jour, & même délicatement : L'or rouloit ici parmi les priſonniers, comme aujourd'hui fait la miſere : il y avoit des particuliers qui s'y faiſoient mettre exprès pour faire bonne chere & s'y bien divertir. Il eſt vrai que lorſque j'étois à la Cour, un Irlandois pria inſtamment la Reine d'Angleterre, de le faire mettre, pour trois ou quatre ans ſeulement à la Baſtille, pour racommoder ſes affaires : il ne tiendroit pas le même langage aujourd'hui, ſi il ſçavoit comment on y eſt traitté ; car très-ſincerement ſi l'on me donnoit le choix de la Baſtille, ou de la mort, je ne balançerois pas un ſeul moment à preferer la terrible des terribles, aux cruautez dont

dont les impitoïables Tyrans de la Baſtille accablent leurs malheureuſes victimes. Il eſt encore vrai que ce que me diſoit alors Ru, m'a été depuis confirmé par pluſieurs des Officiers, & par divers anciens priſonniers, avec leſquels j'ai été, qui étoient à la Baſtille dès le temps du Gouvernement de M. de Beſſemaux. Tous les Officiers, & les Porte-clefs ſur tout, faiſoient des coups conſidérables; l'or y étoit plus commun qu'aujourd'hui la paille ne l'eſt dans les cachots, puiſque j'y ai été juſqu'à quatorze jours ſans paille, couché ſur le limon & la bave des crapaux. Bien loin que les Porte-clefs y faſſent aujourd'hui fortune, j'ai vû, & tous les priſonniers avec moi l'ont ſçû, que le nommé le Mazurier Porte clefs, donné à Bernaville par ſa bonne Maîtreſſe Mad. la Maréchale de Bellefond a pourri dans un affreux cachot pour avoir pris vingt-cinq piſtoles d'un Comte, pour lui porter une lettre en Ville: tout ce que le pauvre homme avoit légitimement gagné fut confiſqué par Bernaville, qui après l'avoir tenu ſix Mois dans cet enfer au pain & à l'eau ſans paille, où j'ai été peu de temps après ce malheureux, & traitté encore plus cruellement que lui, l'a fait enfermer à Bicêtre pour le reſte de ſes jours. Michel Capitaine des Portes; l'ame damnée du Gouverneur & le cruel executeur de ſes Arrêts barbares, pour avoir trempé dans l'affaire de Maſurier, eut un ſort tout pareil, malgré mille crimes commis en faveur de Bernaville ſon bon Maître: ce Michel étoit Irlandois, mais un des plus méchans & des plus cruels bourreaux qui ait

jamais entré dans la Baſtille, ſi l'on en excepte celui qui lui commandoit les inhumanitez, dont il étoit l'infame executeur. C'étoit ce barbare, qui à l'aide de trois ou quatre autres ſatellites, dépoüilloit nuds les priſonniers; & après les avoir liez pieds & mains, leur déchargeoit à tour de bras autant de coups de nerfs de bœuf, qu'il plaiſoit à ſon bon Maître, qui étoit preſent à ce ſpectacle, & comptoit avec la tête d'un grand ſang froid, tous les coups qu'il faiſoit pluvoir ſur ces pauvres Victimes; & de la main, quand ſa rage étoit aſſouvie, faiſoit un ſignal ſans parler, pour marquer que c'étoit aſſez. Ce lâche Michel s'acharnoit avec plus de fureur ſur ſes Compatriotes, pour prouver au Gouverneur, dont il connoiſſoit parfaitement l'implacable fureur, que les Loix les plus ſacrées n'étoient pas capables de retenir ſa main ſanguinaire. Il a exercé pluſieurs fois ſur un Cordelier Irlandois ce châtiment rigoureux. Le Bourreau ne craignoit pas de mettre ſes mains ſacriléges ſur un Prêtre, & le Tyran ne craignoit pas de l'ordonner, quoiqu'ils fuſſent tous deux Catholiques Romains & que même Bernaville paſſât dans le monde pour un Saint; tant il ſçait bien déguiſer ſon cagotiſme. Ils ont fait devenir le pauvre Cordelier fou à force de le maltraitter, & l'ont après enfermé dans Bicêtre pour le reſte de ſes jours. Cependant j'ai apris depuis que ce Cordelier eſt d'une des meilleures familles d'Irlande. Il n'y a point de ſuplice ſi cruel, dans tout ce qui eſt raporté dans le Martyrologe, que ce que Bernaville & Michel ont fait ſouffrir

à M.

à M. Guery Capitaine Irlandois, pendant onze ans qu'il a été à la Baſtille. Choſe incroyable ! mais très-vraye, dont j'ai connoiſſance & que ce brave Officier m'a affirmée chez moi à la Haye, depuis qu'il a été mis en liberté, par les ſollicitations que j'en ai fait faire auprès de la Reine Anne de glorieuſe mémoire, & de L. H. P. M. L. E. G. De ſes onze années de priſon, il en a paſſé neuf dans les cachots, réduit au pain & à l'eau; très ſouvent ſans paille, & quelques fois dans l'eau juſqu'au cou. Je donnerai ſon Hiſtoire dans les Tomes ſuivans, écritte de ſa propre main. Quel étoit ſon crime ? il étoit fidelle Serviteur de Guillaume le Conquérant. Pigeon & Gringalet ſont ici actuellement à la Haye, qui tous deux m'ont affirmé depuis nôtre élargiſſement, que lorſque nous étions enfermez enſemble, ce Michel les avoit priez de ſe jetter ſur moi de ſang froid, & après de fraper à la porte, & de proteſter que j'étois l'agreſſeur, pour avoir le plaiſir de me traîner dans le cachot, pour ſatisfaire à la haine de ſon cher Maître ; qui ſans avoir égard à tant de bons offices, a été lui même le bourreau de ſon bourreau ; & lui fait trainer à Bicêtre une vie mille fois plus cruelle que la mort, qu'il a tant de fois méritée. Le nommé du May autre Porte-clefs, pour avoir donné des nouvelles à un priſonnier de la part de ſa femme, a eu un pareil ſort, & après avoir langui dans les cachots a été trainé à Bicêtre, d'où il n'eſt ſorti que par les inſtantes ſollicitations de ſa femme, qui alla ſe jetter aux pieds de M. le Comte de Pontchartrain, pour obtenir ſa

liberté. Ce n'eſt pas par-là que Bernaville facilitera les moyens à ſes Porte-clefs d'acheter des Terres Seigneuriales, comme ils ont fait ſous M. de Beſſemaux. Le Chirurgien qui étoit de ſon temps, & qui étoit auſſi Valet de Chambre du même M. de Beſſemaux, ne vouloit pas raſer les priſonniers à moins de trente ſols par chaque barbe. Auſſi les ſervoit-il avec un équipage tout des plus magnifiques : baſſin & cocquemar d'argent, ſavonnette parfumée, ſerviette à barbe garnie de dentelle, beau bonnet, rien n'y manquoit. Il portoit au doigt un Diamant de deux mille écus, qu'il en tiroit, lors qu'il raſoit quelqu'un. Un jour il l'oublia dans une chambre. Le nommé Van-der Burg qui s'en aperçut, s'en ſaiſit ſecretement. Le Chirurgien peu de temps après vint le redemander : ceux qu'il avoit raſez jurerent, comme il étoit vrai qu'ils ne l'avoient pas. Van-der Burg qui ne ſe ſeroit pas fait raſer, quand il ne lui en auroit coûté qu'un ſou, ne fit pas ſeulement ſemblant de l'entendre. Le Chirurgien bien deſolé, proteſta qu'il avoit laiſſé ſon Diamant dans la chambre, & les conjura de ne le point forcer d'en venir à des extremitez qui leur ſeroient à tous fâcheuſes. Rien n'ébranla le Détenteur. M. de Beſſemaux vint trouver les priſonniers dans leur chambre, pour les prier de rendre un bijoux qui mettoit ſon Valet de Chambre au deſeſpoir. Mais voyant que les deux Compagnons de Vander Burg, qu'il connoiſſoit pour des gens incapables d'une pareille friponnerie, lui juroient ſérieuſement qu'ils ne ſçavoient où étoit le Diamant, & que ſi il étoit abſolument

dans

dans leur chambre, il ſçavoit bien à qui ſe devoit adreſſer ; il les quitta. Lorſque le Gouverneur fut ſorti, les deux Compagnons de Van-der Burg eurent beau le conjurer de ne point leur faire d'affront, & de rendre la bague, ſi il l'avoit : il tint encore ferme, & fit des ſermens horribles, pour affirmer ſon innocence. Le Gouverneur peu de temps après le fit deſcendre, & lui dit : je ne veux pas en avoir le démenti. Je ſçai que vous avez le diamant ; ſi vous ne le rendez volontairement : voilà ſix Soldats qui vous vont dépoüiller nud, & vous fraper à coups de nerfs de bœuf, juſqu'à ce que vous l'aiez rendu. Il fit encore des ſermens execrables qu'il ne l'avoit pas ; mais quand le Gouverneur lui eut tourné le dos, en le regardant avec indignation, & que les Soldats ſe mirent en devoir de le dépoüiller, il fit rappeller Mr de Beſſemaux, tira le Diamant de ſon fondement, où il l'avoit caché enveloppé dans un linge, & le lui rendit, en diſant, qu'il n'avoit fait ce tour, que pour rire. Le Gouverneur l'envoia dans un cachot auſſi pour rire, où il le laiſſa pendant quinze jours au pain & à l'eau, en lui déclarant qu'il méritoit un plus rude châtiment, mais qu'il étoit ſon Gouverneur, & non pas ſon bourreau. Si il en avoit fait autant ſous Bernaville, il l'auroit fait écorcher vif en ſa preſence, puiſqu'il lui a fait ſouffrir des ſupplices très cruels, ſouvent pour lui avoir ſeulement reproché ſon avarice & ſes inhumanitez. Je n'ai fait cette diſgreſſion, qui n'eſt que trop longue, que parce que dans la ſuitte de cette Hiſtoire, j'aurai ſujet de parler de ce

Van der burg plus d'une fois, qui n'étoit connu à la Bastille que par la Seigneurie de Braillard ; ses extravagances outrées, & ses emportemens furieux lui ayant acquis ce beau surnom.

En quittant la Bastille, Mr. Linck fut chez Mr. Charas Apothicaire, ruë des Boucheries au Faux-bourg St. Germain, où Mr. Tourton Banquier & plusieurs autres de ses Amis l'attendoient à dîner ; d'où le lendemain Mr. d'Argençon le fit venir chez lui, pour lui ordonner de sortir dans trois jours de Paris, & incessamment du Royaume. Cet ordre lui fit prendre le parti d'aller à Versailles trouver Madame, pour lui remontrer l'impossibilité où il étoit d'executer l'ordre de Mr. d'Argençon, avant que d'avoir reçu de chez lui les secours qui lui étoient si nécessaires pour se rendre à Leipsik. Cette généreuse & obligeante Princesse fut trouver dans l'instant le Roi, & en obtint pour Mr. Linck un Passeport, avec permission de pouvoir encore rester huit semaines à Paris. Le troisiéme jour du mois de Juin, un Dimanche après midi, il vint nous dire adieu, comme il nous avoit promis. Il étoit dans un beau Carosse avec plusieurs Dames ; il le fit arrêter dans la place qui est devant la porte de St. Antoine ; & en étant descendu lui & sa Compagnie, il vint à pied jusques sur le Parapet du bord du fossé. Il nous salua plusieurs fois ; nous fit les signaux dont nous étions convenus ; après quoi il remonta en Carosse.

Il me seroit très-difficile de bien exprimer tout ce que j'ai eu à souffrir avec mon bon

Prêtre

Prêtre depuis le 13. Mai 1703. juſqu'au 27. Juin que je fus ſeul avec lui. A chaqu'inſtant c'étoit nouvelle impertinence, qui encheriſſoit ſur la précedente. Très-ſouvent il ſe levoit bruſquement du lieu où il faiſoit ſa priere, & où il ſembloit être ravi en extaſe, pour venir de ſang froid, me diſtraire de celle que je faiſois au pied de mon lit, & me chanter toutes les injures que ſa rage & ſa folie lui pouvoient inſpirer. Quelquefois il ſe mettoit à faire les mêmes actions, comme s'il m'eût traîné par les cheveux d'un bout de la chambre à l'autre; ſautant avec ſes deux énormes pieds, car il les avoit ſi larges, que, quand le Gouverneur fut forcé de lui faire faire des Souliers, il fallut que le Cordonnier fit faire exprès une forme, n'en aiant pas d'aſſez grande pour lui; faiſant dis je les mêmes poſtures, avec des grimaces furieuſes, comme s'il m'eût foullé ſous les pieds & m'eut danſé ſur le corps, en donnant des coups de poing en l'air comme s'il m'eût effectivement outragé. Je fus forcé de lui dire, que j'avois gagné ſur moi de ſouffrir avec patience toutes ſes extravagances, & que tant qu'il n'y avoit eu que des paroles, je les avois laiſſé paſſer; mais que ſi il avoit l'inſolence d'uſer de main miſe, je le mettrois en état de ne plus menacer perſonne. Je me cru obligé d'avertir les Officiers de ſes emportemens fougueux, & de leur déclarer que la patience infailliblement m'échaperoit, & qu'ils ſeroient cauſe des ſuites fâcheuſes qui en pourroient arriver, ſi ils ne m'ôtoient pas un furieux, qui avoit plus beſoin de menottes, que de ſon Breviaire. Loin de ſe rendre à de ſi juſtes raiſons,

lieux de l'Hôte de Gournai, où nous dînâmes, lorsque les Exempts du Roi nous conduisirent de la Bastille à l'Isle, homme dont Picot nous avoit raconté mille biens dans la prison, & qui me parut fort droit & fort judicieux. Il m'aprit la funeste catastrophe du pauvre Picot, qui avoit les Medecins pour partie : Gens implacables ; sur tout quand on va sur leurs brisées, qu'on découvre leur ignorance commune, & qu'on leur ôte leur pratique, en dévoilant la nature des simples qui peuvent nous soulager, sans leur Galimatias, & les termes barbares de leur Faculté. Picot guérissoit gratis, pendant que les autres assassinoient à grands frais : c'en étoit plus qu'il n'en faloit pour leur faire perdre leur crédit, & les mettre ainsi en fureur. Leur autorité donc fit mettre Picot à la Bastille, parce qu'il ne sçavoit pas servir la mort dans les formes ; qu'il guérissoit contre les formes, quoique pour cet effet il ne fût pas revêtu de la Robe de Rablais, ni honoré du Bonnet Doctoral. Mais le crédit de Mr. Amelôt de la Houssaye ; dont par bonheur Picot étoit Fermier, & Fermier droit & fidelle, *res miranda* ! le tira pour un temps d'un lieu, où selon toutes les aparences, il étoit renfermé pour toute sa vie. Car quand les Medecins ont fait transferer quelqu'un de leurs Antagonistes dans cette Caverne aux Lions, ils l'y font demeurer le reste de ses jours, par le crédit de Mr. Fagon Premier Medecin du Roi, qui ne manque pas d'en remontrer à Sa Majesté les justes & judicieuses conséquences. Picot de retour en son Païs, un An après que je lui eu parlé par nôtre cheminée,

née, fut encore Medecin charitable, comme je l'ai apris ſur les lieux, & ſa ſcience fit tant de bruit, que la Faculté ajouta à ſes accuſations contre lui, pour impoſer ſilence à Mr. Amelot de la Houſſaye, l'Art ſecret prétendu de faire de l'or. Ils gagnerent le Curé de Gournai, qui affirma avoir vû un Livre miraculeux entre les mains de Picot, par le moyen duquel, il avoit communication avec les intelligences ſupérieures. Le Livre ne s'eſt jamais trouvé : cependant ſur cette dépoſition autentique, & le credit des Docteurs de la Faculté, Picot fut remis à la Baſtille, où peu de temps après il mourut de déplaiſir ; & ſans doute de miſere, agravée à la recommandation de Mr. Freſquier Médecin de la Baſtille. Il laiſſa une Fille unique, ſi pauvre, malgré ſes ſecrets, capable d'enrichir tout un Royaume, que la malheureuſe étoit à travailler à journée à la Terre, lorſque nous paſſâmes au mois de Juillet de l'Année 1713. à Gournai. J'aurois été bien aiſe de la voir, & même l'Hôte voulut nous la faire apeller, mais comme les Officiers de la Baſtille m'avoient depoüillé de tout avant que de m'envoyer en exil, & que je n'avois rien a donner à cette pauvre Fille, puiſqu'ils ne m'avoient pas laiſſé un ſou, je fus privé de la ſatisfaction de la voir, & de m'informer plus particulierement des malheurs de ſon pere, à qui la jalouſie de la Faculté avoit donné la mort, mais une mort très-cruelle, & d'une maniere tout à fait inhumaine.

Philibert la ſalle étoit un jeune Garçon de dixhuit ans : il étoit au ſervice d'un nommé Mr.

Mr. le Fort lors qu'il fut arrêté. Son Maître avoit pris avec lui une Angloise très-bien faite, mais fort libertine, qu'il faisoit passer pour sa femme, & la tenoit en chambre garnie ; chez le nommé Collier, Maître Cordonnier ruë Trousse-vache. Un soir sur les huit heures le Fort & sa prétenduë femme furent arrêtez par des Exempts, & une nombreuse Kirielle de Hapechairs, qui les forcerent de monter en carosse. Philibert en qualité de Laquais monta derriere, comme s'il eût eu bien affaire à la Bastille. Lors qu'on fit entrer son Maître & sa Maitresse dans la caverne de Polyphême, il fit l'officieux & vint ouvrir la portiére du carosse. Qu'es-tu toi ? lui dit un des Exempts. Je suis, répondit-il, le Laquais de Mr. le Fort. Il n'en fallut pas davantage pour le faire entrer dans l'Antre redoutable, où après l'avoir gardé quelques années, sans sçavoir dequoi même on accusoit son Maître, d'Argençon le vendit au Roi pour en faire un Dragon. J'ai depuis apris que le Fort, sa Nimphe, & son Laquais n'avoient pas été arrêtez seuls ; que sept à huit personnes, qui quelques jours avant leur arrêt, avoient soupé avec eux, avoient pareillement été arrêtez : que Collier leur hôte & sa femme, malheureusement pour eux invitez à ce funeste soupé, avoient été emprisonnez, aussi-bien que leurs Enfans, quoique le plus âgé n'eût que huit ou neuf ans, pour avoir versé à boire pendant le repas. Tout avoit été amené au Colombier de d'Argençon, qui leur y avoit fait couver des pistoles à son benefice le plus long-temps qu'il avoit pu, après quoi il avoit laissé envoler

ses

ſes Pigeonneaux. Aparemment qu'une de ſes mouches avoit été du repas, où l'on avoit pû lâcher quelque parole contre ſes extorſions, ou contre le Gouverneur. Le raport vrai ou faux avoit ſuffi, pour faire arrêter tous ces pauvres Gens. Mais ce qu'il y avoit de funeſte pour Collier & ſa femme, c'eſt que d'Argençon avoit fait vendre les ſouliers, le cuir & toute la Boutique du pauvre homme. Le propriétaire de la maiſon de ſon côté avoit fait vendre les chambres garnies, dont avec ſa Boutique il faiſoit ſubſiſter ſa famille, qui en ſortant de la Baſtille ſe vit ſur le pavé, expoſée aux dernieres miſéres. O Juge barbare de Police infernale! comment réparer la deſolation de ſes funeſtes victimes de vôtre avarice ſans bornes, & d'un nombre infini d'autres malheureux, oprimez par vôtre autorité, & que vos exactions ont réduit à la mendicité? Pendant que vous regorgez de leur ſang, la voix en monte au Ciel pour y provoquer la juſtice d'un Dieu qui ne ſe ſert de vôtre Miniſtere, que pour châtier ſon Peuple: mais prenez garde qu'il ne jette les verges dans ce feu qui ne s'éteindra jamais.

Ce Philibert la ſalle avant que d'entrer dans la calotte, où il étoit actuellement, ſortoit de la premiere chambre de la Tour de la Comté, d'avec Nicodéme des Imbers, où il avoit été mis en la place de Farcy avec le Sieur Charas, qui y avoit été mis en la place de Mr. Jacob le Berthon. J'ai déja dit ce que je ſçavois de Mr. le Berthon, de Farcy, & de des Imbers; & voici ce que la ſalle m'aprit de Mr. Charas frere de celui qui le jour préce-

dent

dent étoit venu faire sortir Mr Linck de la Bastille, où il ne sçavoit pas qu'il avoit un frere depuis très-long temps.

Après la Paix de Ryswick, Mr Charas Chirurgien, qui étoit établi & marié à Londres depuis la persecution, eut envie de venir voir sa mere, son frere & ses autres parens; & aiant laissé sa femme & ses enfans chez lui, il vint à Paris, lieu de sa naissance, car il étoit fils du fameux Moyse Charas, celebre Medecin de la Faculté de Paris, celui dont les ouvrages font encore l'admiration de tous les Sçavans. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut enlevé & conduit à la Bastille. Sa mere & son frere vainement vinrent l'y chercher: on leur affirma qu'il n'y étoit pas. Ils crurent que quelque chagrin secret lui avoit fait quitter Londres, pour voyager à l'aide de son Art, où il étoit fort habille. Le pauvre prisonnier de son côté, ne se voïant pas reclamé, crut qu'il avoit été arrêté par le crédit de ses parens, qui par là se seroient exemptez de partager avec lui la succession de son pere. Mais c'étoit bien injustement, puisque sa mere & son frere étoient dans la derniere affliction de ne pouvoir aprendre ce qu'il étoit devenu. Ses barbares Tyrans, pour ôter toute connoissance de sa détention à ceux qui l'auroient pû reclamer l'avoient enfermé dans un cachot, où il a resté l'espace de près de cinq ans. Enfin réduit au desespoir, se voiant tout nud, ses habits étant usez, car il n'y a point de lieu où l'on en use plus que dans les cachots, je le sçai par experience, mal nourri, sans consolation, il résolut de terminer ses jours par ses

ſes propres mains. Pour cet effet il fit une pointe à ſon couteau, à force de l'éguiſer ſur une cruche de grais, dans laquelle on lui donnoit de l'eau pour boire, dont enſuite il ſe frapa, & tomba de ſa bleſſure privé de connoiſſance. Le Porte-clefs le trouva tout couvert de ſon ſang, lorſqu'à l'heure ordinaire il vint lui aporter du pain. Il apella promptement Reilhe le Chirurgien, qui heureuſement ſe trouva être des Parens de M. Charas, ſans que le priſonnier en aït rien ſçu qu'après ſa délivrance, ainſi que Reilhe lui même me l'a dit : Il ſonda ſa bleſſure, qui ne ſe trouva pas mortelle, car par bonheur le couteau avoit gliſſé ſur une côte. Lorſqu'il l'eut fait revenir de ſon évanouiſſement par ſes remedes, le Gouverneur deſcendit dans le cachot, & au lieu de le conſoler, en blaſphêmant le ſaint Nom de Dieu, d'une maniere execrable, il vomit contre lui tout ce que ſa rage lui put ſuggerer ; après quoi il l'envoia, pour mieux le guerir de ſes bleſſures, avec des Imbers, ce fou tout nud dont j'ai parlé, & lui donna pour troiſiéme Compagnon la ſalle, pour l'empêcher de continuer à ſe faire violence, & proteſta à la ſalle, qu'il en répondroit ſur ſa tête, en cas que M. Charas vint à s'outrager en ſa compagnie, comme ſi toute la prudence humaine pouvoit empêcher un homme d'attenter à ſa vie, quand il en a formé la réſolution. Il fut queſtion d'habiller ledit Sieur Charas, pour le faire comparoître devant M. d'Argençon. Le Roi païoit l'habit ; mais en en donnant un à M. Charas les Officiers n'en auroient pas mis l'argent dans leur poche.

Que

Que faire pour obvier à ce malheur ? L'avarice leur en ſuggera le moyen. Ils firent écrire une Lettre à Mr Charas, qu'il adreſſoit à ſa mere, dattée du Château de Hamspar laquelle il la prioit de lui envoïer dix piſtoles pour l'habiller, puiſqu'il étoit tout nud ; & qu'elle n'avoit qu'à donner les dix piſtoles à Mr du Joncas, Lieutenant de Roi de la Baſtille, qui les feroit tenir très-ſûrement à Mr le Gouverneur de Han. Mr Charas l'Apoticaire fut les porter lui même à Han, & conjura le Gouverneur, par tout ce que la tendreſſe peut inſpirer de plus touchant à un frere, pour émouvoir un cœur, de lui faire voir ſon frere. Le Gouverneur qui étoit honnête homme refuſa ſon argent, & l'aſſura dans des termes ſi forts, que ſon frere n'étoit pas dans ſon Château, & qu'infailliblement il étoit à la Baſtille, que Mr Charas le crut, & revint à Paris ſolliciter les Officiers de la Baſtille de lui avoüer ſi ſon frere étoit entre leurs mains. Ils lui firent des ſermens horribles, pour lui affirmer le contraire. Enfin la Salle étant ſorti pour ſervir dans les Dragons, il tint la promeſſe qu'il avoit faite à Mr Charas Priſonnier, & il écrivit à Mr Charas Aporicaire, pour lui confirmer que ſon frere étoit dans la Baſtille. Sa mere & lui emploïerent tant d'amis auprès du Roi, de Mr le Chancelier, & de Mr le Comte de Pontchartrain, qu'ils le firent ſortir de cette Spelonque infernale, après ſix ans ſix mois d'une priſon inhumaine, où j'ai apris que cet infortuné, qui eſt un très-honnête homme, a perdu ſa ſanté, auſſi bien que moi, d'une maniere à ne pouvoir jamais la rétablir.

Le

Le prétendu du Prey nous dit qu'il étoit ſorti depuis peu de la calote de la Comté, où il avoit eu communication avec des priſonniers qui étoient au deſſous de lui, dont l'un étoit l'Abbé Rollet, Chanoine d'Autun, Précepteur des enfans de Mr Brunet de Rancy. L'autre étoit un Gentilhomme de Hanover, de la Ville de Hameln, nommé Mr Schrader de Peck, Capitaine de Cavalerie dans les Troupes de S. M. Imperiale, & cidevant Capitaine d'Infanterie en France, dans le Regiment de Surlaube; & le troiſiéme, un nommé Jacques Maurice, Tailleur d'habits d'un Village aux environs de Valenciennes. Le Curé de Lery ſe mit à dreſſer les oreilles, comme un âne qui boit dans un ſeau, quand il entendit parler de l'Abbé Rollet, & pria l'Orateur du Prey, de lui en détailler poſitivement tout ce qu'il en ſçavoit; & voici ce que Gringalet nous en aprit, avec une voix pareille à celle d'un Taureau qui auroit mugi dans la cheminée.

L'Abbé Rollet étoit au College d'Harcourt avec les enfans de Mr Brunet de Rancy, Fermier General, lorſque les aïant conduit à la promenade au Jardin de Luxembourg, un jour de congé, il y trouva un Prêtre qui revenoit de Hollande, qui s'apelloit Sorel autrefois Curé de Lery, qui l'aïant abordé avoit fait connoiſſance avec lui, & lui avoit donné un ou deux petits Livres brochez qu'il avoit aportez de Hollande. Le lendemain ce Prêtre l'étant allé voir au College d'Harcourt, lui en avoit vendu quelques autres, & l'avoit prié de

de lui en faire vendre dans le College aux autres Gouverneurs & Précepteurs qu'il connoiſſoit. Le nommé la Saulais, Medecin s'étant trouvé chez lui, lorſque ledit Sorel y étoit, il lui en avoit pareillement vendu deux ou trois. Enſuite ledit Sorel l'avoit prié très-inſtamment de lui obtenir de Mr de Rancy une Commiſſion d'Archer de Gabelle pour ſon Valet auquel il devoit une récompenſe ; ce que ledit Sr Abbé Rollet lui avoit accordé. Mais enfin ledit Sr Sorel aïant querellé, battu & outragé ſon Valet, il l'avoit chaſſé ; après quoi l'aïant trouvé chez ledit Sr Abbé Rollet, qui ſollicitoit l'emploi qu'il lui avoit fait eſperer, ledit Sorel s'étoit encore brutalement emporté contre lui, & conjura ledit Sr Abbé de ne lui pas faire donner l'emploi qu'il lui avoit promis, puiſqu'il n'en auroit pas d'honneur, ſon Valet étant un Fripon. Ce Valet, nommé Guillain Gourgue dit Roquefort, Tailleur d'habits de ſa profeſſion, pour s'en venger fut trouver Mr d'Argençon, & lui déclara le commerce de Livres de ſon Maître, qui ne s'étant plus trouvé à la Garde-Roïale au haut de la ruë St Jacques, où il logeoit avant que de partir pour Scheleſtat, où il étoit allé à l'inſçû de ce Roquefort, auquel il avoit ſoigneuſement caché ſon emploi & ſon voïage, ledit Roquefort avoit dit à Mr d'Argençon, que le véritable moien de ſçavoir ce qu'étoit devenu Sorel, c'étoit de faire arrêter Mr l'Abbé Rollet, auquel il avoit vendu une quantité prodigieuſe de ſes Livres. Il en dit plus qu'il n'en falloit pour faire éclater le zéle toûjours actif de Mr d'Ar-

d'Argençon, alléché par l'eſpoir d'une bonne capture ; il fit inveſtir le College de Harcourt dans les formes par une multitude prodigieuſe d'Exempts, d'Archers, de Pouſſecus, & d'autres pareilles canailles, qui foüillerent exactement, non ſeulement l'apartement de Mr l'Abbé Rollet, mais generalement tout le College, où l'on ne trouva rien de ce que d'Argençon cherchoit. Il s'y étoit tranſporté Magiſtralement, pour inſpirer plus de terreur. Quoique Mr l'Abbé Rollet fût juſtifié de l'accuſation de Rochefort, ne s'étant pas trouvé de Livres deffendus chez lui, d'Argençon ne laiſſa pas de mettre cet Abbé, & la Saulais Medecin, chez qui on avoit été faire une pareille perquiſition, en arrêt chez un Exempt, où ils furent plus d'un mois, en attendant qu'on ſe fût ſaiſi de Sorel en Allemagne, où l'on aprit qu'il étoit Aumônier d'un Régiment de Cavalerie ; lequel en déclara plus qu'on n'en voulut ſçavoir. Il avoüa qu'il avoit vendu une quantité conſidérable de ſes Livres audit Sr Rollet, & quelques-uns audit Sr de la Saulais. C'en fut aſſez pour les faire enfermer tous les deux à la Baſtille, où ledit Sr Rollet, qui ſe ſeroit ſauvé vingt fois de chez l'Exempt, ſi il avoit voulu, étoit tombé dans un accablement & une langueur, qui avoient tellement miné ſa ſanté, qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'elle pût jamais ſe rétablir. Il avoit trouvé le ſecret de faire ſçavoir de ſes nouvelles à Madame de Rancy, d'une maniere très-ingenieuſe ; malgré la vigilance de ſes barbares Tyrans. Il aprit que les pains entiers que les priſonniers donnoient aux

aux Porte-clefs tournoient à leur benefice; que le pain qu'ils emportoient par morceaux, étoit emploié à faire la soupe des prisonniers, & que les Porte-clefs vendoient ces pains entiers aux Soldats de la Garnison du Château. Mr Rollet fit adroitement une ouverture à un de ses pains entiers, écrivit une Lettre à Madame de Rancy qu'il fourra dedans, & boucha le trou si adroitement, que l'ouverture étoit imperceptible. Le Soldat à qui le pain fut vendu, en le coupant, y trouva le billet, qui étoit à peu près conçû dans ces termes.

MADAME,

J'ai une si grande confiance en vos bontez, que je suis très-certain que vous ferez donner un bon emploi, ou de l'argent au porteur de ce billet, dans le moment qu'il vous le rendra. Si vous voulez me sauver la vie, sollicitez ma liberté auprès du Roi, de M. le Comte de Pontchartrain, & encore plus fortement auprès de M. d'Argençon, de qui elle dépend absolument: car si on me laisse encore un Mois ici, je suis mort, & c'est païer trop cher une fatale curiosité. Pour marque que vous avez reçu ce billet, aiez la bonté Madame de m'envoier mes hardes; & dans la manche gauche de ma Soutanelle de soye, entre la doublure & le dessus, vous y ferez mettre, s'il vous plaît une Réponse à ce billet. L'Abbé Rollet.

Et plus bas.

A Madame de Rancy à l'Hôtel de Carnavalet, Ruë de la Couture sainte Catherine.

Quatre

Quatre jours après Mr l'Abbé Rollet reçut un grand pannier plein de toutes ſortes de rafraichiſſemens, vins exquis, fruits, confitures, rien n'y manquoit; & un coffre plein de hardes, dont la plûpart étoient toutes neuves. On n'y avoit pas oublié la Soutanelle de ſoïe; dans la manche il y trouva un billet à peu près dans ces termes.

Monſieur de Rancy a donné dans le moment une Commiſſion de Brigadier à l'homme en queſtion, & de l'argent pour ſe conduire en ce poſte où il le conſervera en vôtre conſidération, Monſieur; Vous ſortirez inceſſamment, ou je n'aurois nul crédit. Sur tout ne vous impatientez pas. Je vous envoirai ſouvent des rafraichiſſemens pareils à ceux-ci, tant que vous ſerez à la Baſtille.

Depuis que ma liberté me fut anoncée, j'apris par un des Soldats qui nous eſcortoient ſur la plate-forme, où nous eûmes la liberté d'aller prendre l'air quatre ou cinq autres priſonniers & moi, que ce pauvre Abbé étoit, par les ſollicitations de Monſieur & de Madame de Rancy, aux conditions de faire une année de Seminaire à St. Lazare; à la ſortie duquel il s'étoit jetté dans les bons-hommes à Chaillot, pour y paſſer le reſte de ſes jours, maudiſſant, aparemment de tout ſon cœur, le moment qu'il avoit vû pour la premiere fois le Curé de Lery.

Gringalet nous raconta pareillement l'avanture de Mr Schrader de Peck, & celle de Jacques Maurice. Il nous dit que Mr Schra-

der étoit au Camp du Roi des Romains, où un soir il régala quelques Officiers de son Régiment, avec l'un desquels, étant en pointe de vin, il prit querelle, & que s'étant battu avec lui en duel, il le tua : ce qui l'auroit contraint de se sauver à Thionville, où sa femme, son frere, qui étoit Lieutenant dans le même Régiment où il étoit Capitaine, & le Sr. Wiperman leur cousin qui étoit Cornette dans la Compagnie de l'Aîné, l'avoient suivi. Ils étoient venus tous ensemble à Paris, où ledit Sieur Schrader s'étoit fait de puissans amis, pendant qu'il étoit Capitaine en Surlaube. Il écrivit dès le jour même qu'il y arriva, qui étoit un jeudi à Mr le Marquis de Racilly un de ses Patrons, qui lui avoit même nommé un de ses Enfans, lui détailla son avanture, & le pria de lui obtenir de l'emploi, pour lui, son frere & son cousin. Mr de Racilly lui fit réponse dès le lendemain, l'assura qu'il avoit donné son placet à Mr Chamillart, lui protestant qu'il l'apuiroit de tout son crédit, ne doutant pas d'une heureuse réussite. Cependant le lundi suivant, plusieurs Exempts suivis d'un peuple d'Archers de la Passion, vinrent les arrêter dès le matin, au Croissant où ils étoient logez aux fauxbourg St. Germain, & les amenerent tous quatre, avec deux Valets, & une fille de Chambre à la Bastille. J'aurai sujet de parler d'eux dans l'autre Tome de cette Histoire, & les suivans, car il leur est arrivé des choses tout à fait funestes.

Jacques Maurice étoit un pauvre Tailleur d'habits de sa profession, dans un Village aux environs de Valenciennes, sur le bord de l'Es-

l'Eſcaut, où il étoit paſſager ordinaire de pere en fils. Sa barque étoit une cuve, dans laquelle ce bon-homme Caron mettoit ſes paſſagers à l'autre bord. Quelqu'un de ſes ennemis eut la malice d'aller déclarer à l'Intendant, que parmi ceux que ce fameux Nautonnier avoit paſſé, il y en avoit pluſieurs de la Religion Réformée, qui ſe ſauvoient de France dans les Païs Etrangers. Comme ſi ce malheureux eût dû, ou pû les diſtinguer des autres. Sur cette belle dépoſition l'Intendant le fit arrêter & l'envoia à la Baſtille. Un ſeul homme l'y conduiſit; & Maurice étoit ſi ſimple, qu'il attendit ſon Guide un jour à St. Quentin, où il étoit tombé malade; le Nocher ayant la liberté d'aller en Ville querir ce dont ſon malade avoit beſoin. En entrant dans Paris, où lui ni ſon Guide n'avoient jamais été, ils demanderent pluſieurs fois le chemin de la Baſtille, où lorſque Maurice ſe vit enfermé, le pauvre homme devint fou, par une dévotion outrée. Sa folie conſiſtoit à aller en Pelerinage. Quatre ou cinq fois par jour, il alloit à Nôtre-Dame de Lieſſe, à St. Jacques en Galice, à Nôtre-Dame de Mont-Sara, à Nôtre-Dame de Laurette, &c. Il ſe mettoit pieds nuds, répandoit de l'eau dans la chambre, & après il affirmoit qu'il paſſoit ſur le Pont-qui tremble, hélas mon Dieu! ou bien il caſſoit ſa cruche, & en faiſoit une trace des teſts, ſur leſquels il marchoit nuds pieds, qu'il mettoit quelquesfois tout en ſang; après quoi il s'alloit coucher en rendant graces à Dieu, d'être enfin arrivé en un bon Hôpital, où il ſe repoſoit de toutes ſes fatigues. Il faiſoit le

Prophête, & proteſtoit, que Mr le Cardinal de Noailles, aſſiſté de ſon Clergé, marchant à la gauche du Roi, viendroient tous un cierge à la main, le faire ſortir de la Baſtille, pour le mener à l'Egliſe de Nôtre Dame, lui faire réparation d'honneur devant la Chapelle de la Vierge. Dix fois par jour il avoit des Viſions de la Vierge : il vouloit faire mettre à genoux ſes Compagnons, ou les Porte-clefs, en leur diſant : la voilà qui me tend les bras, qui me donne ſa benediction; & lorſqu'on lui faiſoit porter la main au lieu où il croioit la voir, il s'y trouvoit au lieu de la Vierge, une toille d'arragnée, un crachat, ou quelqu'autre immondice. Au reſte il étoit très officieux envers ſes Compagnons, racommodant toutes leurs guenilles avec une affection, qui montroit la bonté de ſon cœur, & ſa ſimplicité. Cependant, malgré ſon innocence, le malheureux ſeroit encore à la Baſtille, ſi comme je l'ai apris du Sr. Jean Boſtel, ſon Voiſin, un des Officiers qui vinrent en France pour enlever Mr de Beringhen Grand-Ecuyer de France, & dont je ferai l'Hiſtoire dans les Tomes ſuivans, qui connoiſſoit très particulierement le bon Maurice ; ſi, dis-je, la Femme dudit Maurice, quoique très-pauvre & chargée de ſix ou ſept Enfans, n'eût voulu ſe remarier. Elle avoit une petite chaumiere ſur le bord de l'Eſcaut ; c'en étoit aſſez pour donner dans la vûë d'un Païſan plus miſerable qu'elle. Elle preſſa ſon Curé de proclamer ſon mariage, avec proteſtation d'y proceder autrement, lui remontrant qu'il y avoit plus de ſept ans qu'elle étoit ſans mari, & que n'aiant pas entendu

ſeule-

ſeulement parler de lui, ſans doute il étoit mort. Le Curé en écrivit à Mr d'Argençon, & au Gouverneur de la Baſtille, leur remontrant quel ſcandale ce ſeroit, ſi cette femme ſe remarioit du vivant de ſon mari; mais ce n'étoit pas là le moien d'en avoir des nouvelles. Importuné par les ſollicitations réïterées de cette femme, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, être remariée, le Curé fut trouver Mr l'Intendant qui étant honnête-homme, lui conſeilla d'en écrire à Mr le Marquis de Torcy, & de lui expoſer le fait, l'aſſurant qu'il étoit certain que la probité de ce Miniſtre le tireroit de l'embaras où il étoit. Il ne fut pas trompé dans ſon eſperance. Mr le Marquis de Torcy eut la bonté d'en parler au Roi & au Pere de la Chaiſe. On donna un ordre poſitif à Mr d'Argençon de mettre dehors Mautice, qui alla guerir ſa femme de la rage de ſe remarier; & qui ſe remaria lui-même en ſecondes Nôces, après près de huit années de Veuvage.

Nous remerciâmes Mr du Prey de ſes bonnes nouvelles, nous lui fîmes part de ce que nous ſçavions de la Baſtille: nous lui demandâmes quand nous pourrions avoir une ſeconde conference avec lui. Il nous marqua chaſſe ſur les dix heures du ſoir, lorſque nos Tyrans & leurs ſatellites ſeroient retirez, afin d'avoir plus de liberté de nous parler ſans crainte. En prenant congé de lui, nous le priâmes de radoucir un peu ſa voix, qui pourroit être entenduë de deſſus la platte forme, & même de plus loin; & nous nous retirâmes pour faire nos réflexions ſur tout ce qu'il nous avoit dit.

Il n'y avoit pas d'aparence de raisonner avec un homme qui n'avoit plus de raison, & qui sur un oüi, ou un non entroit en fureur. Je lui avois dix fois fait remarquer la faute qu'il avoit faite d'outrager son Vallet, & d'empêcher Mr l'Abbé Rollet de lui faire donner de l'emploi, puisque c'étoit lui, sans doute qui les avoit dénoncez à Mr d'Argençon; ce que j'avois conjecturé du détail qu'il m'avoit fait de ses avantures. J'avois aussi beaucoup insisté sur l'imprudence qu'il avoit euë d'avouer qu'il eût vendu des Livres, puisqu'on ne l'avoit trouvé saisi d'aucun : mais c'étoit donner matiere aux emportemens du plus brutal de tous les hommes. Il se promenoit à grands pas dans la chambre, & frapoit si rudement des pieds sur le plancher qui étoit fort raboteux, que comme ses souliers étoient sans semelles, il l'eut bien-tôt tout ensanglanté; il fermoit ses poings; roidissoit ses bras, mordoit ses levres, & secoüoit sa tête sans dire un seul mot. Après avoir long-temps fait cette manœuvre, il rompit le silence, pour dire brusquement & avec les derniers emportemens, que si jamais il trouvoit son Vallet sous sa main, c'étoit fait de sa vie: qu'il lui arracheroit le cœur du ventre, & qu'il lui en frotteroit le visage. Vous reconnoissez donc, lui dis je, Mr l'Abbé que vôtre emportement contre ce miserable, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, est la source de vôtre malheur; & que l'avœu à contre-temps que vous avez fait, d'avoir vendu des Livres à Mr l'Abbé Rollet & à Mr de la Saulais Medecin sont cause de leur empriſonnement. Mais loin d'en tomber d'accord,

cord, il ſe prit à ſoûtenir le contraire avec des emportemens & des brutalitez qui me firent garder le ſilence.

Sur les dix heures du ſoir le ſignal ſe fit dans la cheminée, & nous allâmes à l'audience de nôtre Stentor. Il nous aprit qu'il avoit communication depuis quelque temps avec les priſonniers de la quatrieme chambre, qui deſiroient ardemment avoir relation avec nous. Nous le priâmes de les avertir de ſe donner bien de garde de percer leur plancher, puiſque nôtre chambre avoit un plafond ſi blanc & ſi uni, que le moindre trou qu'ils y feroient, ſeroit aperçu dès le même jour des Officiers, ou des Porteclefs, qui viendroient à leur ordinaire nous voir; mais que rien n'étoit plus aiſé, que de faire un trou dans nôtre cheminée, qui n'étoit que de briques. Nous lui demandâmes quels étoient ces Meſſieurs, & ſi il les connoiſſoit. Il nous dit qu'il leur parloit, ſans les voir: qu'ils étoient trois: que l'un étoit un Prince Etranger, qui jamais n'avoit voulu dire ſon nom; que l'autre étoit un Lord Anglois, & le troiſiéme un Bourgeois de Paris. Il fut leur parler; & un moment après, il vint nous demander, ſi nous n'avions pas quelque ferrement à leur prêter, parce qu'ils n'avoient rien pour percer nôtre cheminée. Il nous deſcendit un fil aſſez fort pour enlever une des branches des vieux ciſeaux, que Mr Linck nous avoit laiſſez, qu'il eut bien de la peine à faire paſſer par ſon trou. Enfin nous entendîmes nos Voiſins travailler à faire leur ouverture, & nous convinmes avec Mr du Prei, que nous nous irions coucher lui & nous, pendant

dant que les trois manœuvres feroient leur trou, & que le lendemain à trois heures du matin nous leur parlerions. Nous le priâmes de leur ſouhaiter de nôtre part une auſſi bonne nuit, que nous lui ſouhaitions à lui même, & à ſes Compagnons, & nous nous allâmes repoſer, en attendant nôtre audience.

Pendant que je faiſois ma priere, je fus ſurpris de voir mon Prêtre, qui vint ſe mettre à genoux devant moi, pour me prier de ne le pas faire connoître à nos Voiſins, parce qu'il lui étoit de la derniere conſequence, qu'on ne ſçût pas que c'étoit lui, qui étoit cauſe de l'empriſonnement de Mr l'Abbé Rollet & le Medecin la Saulais, ce qu'il venoit de nier, il n'y avoit qu'un moment. Je lui dis qu'il pouvoit dormir en repos, & que je prendrois bien garde de leur dire que j'euſſe aucune connoiſſance de ſes affaires. Il ſe mit à cabrioler de joie, & ſe donner du talon par les feſſes, comme ſi je lui euſſe annoncé ſa liberté.

Le lendemain au matin, dès les trois heures, moment marqué pour la conference, une voix très ſonore nous ſouhaita le bonjour par la cheminée. Je laiſſai aller le Curé le premier à l'audience, qui y courut tout nud en chemiſe, pour demander en très-mauvais Latin au Preſident, ſi ce n'étoit pas au Prince qu'il parloit, & ſi il entendoit cette langue? L'autre lui répondit dans des termes très élegans, qu'il l'entendoit un peu; & lui parla avec une facilité, & une pureté, qui me firent connoître qu'il poſſedoit parfaitement cette langue; ce qui embarraſſa beaucoup mon Curé, qui n'en ſçavoit pas tant à beaucoup

coup près. Le Curé continuant toûjours à parler ſon Latin de cuiſine, lui demanda, s'il connoiſſoit Mr l'Abbé Rollet ? L'autre lui répondit, qu'il ne le connoiſſoit que depuis qu'il étoit à la Baſtille, mais qu'il avoit eu relation avec lui pendant trois Mois qu'ils s'étoient communiquez aux travers du plancher ; & le pria de lui dire, pourquoi il lui faiſoit cette demande, & ſi lui même connoiſſoit cet Abbé ? Sorel qui commençoit toûjours ſa fraſe par, *Maxime Princeps ſciat Altitudo veſtra*, &c. quoi qu'il ne parlât qu'à un Capucin, comme on le verra dans la ſuite, après avoir exigé de S. A. S. qu'elle ne reveleroit jamais à perſonne le ſecret qu'il lui alloit dire, & l'avoir fait jurer pluſieurs fois pour confirmer ſa promeſſe, profera ce grand ſecret dans ces termes. *Ego ſum, & non alius, Antonius Sorel, Sacerdos & Epiſcopus Lery, Abbas de la Motte & Sancti Antonii*, &c. Nous demeurâmes, à ces mots, tout étonnez comme des fondeurs de cloches, dont le métal a coulé ; eux de connoître qu'ils parloient à l'Auteur des malheurs d'un fort honnête homme, qu'ils conſidéroient beaucoup, & moi de voir l'indiſcretion d'un Prêtre, qui le ſoir précedent me prioit à genoux de ne pas le découvrir. Il leur déclara comment il avoit été arrêté à Scheleſtat ; ce qu'il avoit avoué à l'Intendant de Straſbourg ſur le compte de l'Abbé Rollet, & de quelle maniere il avoit été conduit à la Baſtille. Après quoi le prétendu Prince le pria de me faire venir au Parloir.

Après les complimens faits de part & d'autre, je priai Mr l'Oïant de m'excuſer, ſi je

ne lui parlois pas en Latin; car outre que je ne le parlois pas auſſi élegamment que Mr. l'Abbé, n'ayant point de myſtere à lui reveler, j'étois bien aiſe de lui parler une Langue que tout le Monde pût aiſement entendre. Il me demanda qui j'étois. Je ſatisfis à ce qu'il exigeoit de moi, le plus ſuccinctement & ſincerement que je pû. Je le priai de me dire à ſon tour qui il étoit. Il me dit, que pour le moment il ne pouvoit pas ſatisfaire à ma curioſité; mais qu'il le feroit dans peu, & qu'il m'étonneroit beaucoup. Après je parlai au Lord Anglois qui me parut être un fort honnête homme, & d'un rare mérite. Il poſſedoit parfaitement les langues Latine, Grecque, Angloiſe, Italienne, Allemande, Eſpagnole & Françoiſe, avoit beaucoup & utilement lû & retenu, & faiſoit un très bon uſage de ſa lecture. Il me dit qu'il s'apelloit le Chevalier Thomas Burnet, Neveu du fameux Mylord Burnet, Evêque de Saliſbury. Enſuite j'eus une petite converſation avec le Troiſiéme qui étoit un Gaſcon, Bourgeois de Paris nommé Mr. Tozain. Ils me remîrent à la nuit prochaine à me conter leurs avantures, & exigerent de moi que je leur fiſſe un détail des miennes; ce que je fis le plus en abregé qu'il me fut poſſible. Ils en parurent très ſatisfaits, & prirent congé de nous, juſqu'à dix heures du ſoir, crainte que quelqu'un ne nous ſurprit dans nôtre entretien, qui tout innocent qu'il étoit, auroit été puni comme un grand crime. Il eſt à remarquer que Gringalet & ſes Compagnons avoient l'avantage de ne pas perdre un ſeul mot de tout ce que nous diſions; parce

parce que nos voix portoient au haut de la cheminée, où ils étoient fort attentifs.

Leur trou rebouché, le Curé ne manqua pas de me taxer d'incivilité, de traitter un Grand Prince, *& peut eitre le Fils de quéque Rouai*, de Monſieur. Je me contentai de lui dire que juſqu'à ce que j'euſſe l'honneur de le connoître plus particuliérement; je ne croiois pas lui devoir parler autrement, & qu'il n'y avoit que les Princes du ſang en France, qui puſſent être traittez dans la converſation de Monſeigneur. Il me fit entendre, que s'il étoit ſeulement jamais Evêque, qu'il garderoit ſi bien ſa dignité, qu'il ne répondroit à perſonne, pas même aux Princes, ſi ils ne le Monſignoriſoient pas. Je lui promis, que ſi-tôt qu'il ſeroit Evêque, alors je lui donnerois du Monſeigneur gros comme le bras: il en fut très content, & parut d'une gayeté Epiſcopale tout le reſte du jour.

Après ſoupé, ſur les dix heures nous nous trouvâmes au rendez-vous, c'eſt à dire qu'au ſignal qui nous fut fait, nous montâmes dans nôtre cheminée, comme des Ramonneurs, pour mieux écouter. Le Premier Orateur qui ſe mit ſur les rangs, ce fut le Prince, qui nous fit une Hiſtoire à plaiſir, remplie de mille incidents; où je connus fort bien que ſa langue faiſoit plus d'effort que ſa mémoire, mais avec bien du brillant. Le Curé en étoit ravi en extaſe; & quand il voioit le bel équipage que trainoit le Prince après lui; les Chézes de Poſte, les Caroſſes, les Littiéres, les Mulets, les Chevaux, & tous ſes Officiers, il penſoit en lui-même, qu'il en auroit du moins autant, quand il ſeroit

faires. Il nous affirma avoir beaucoup perdu à la mort de Mr. Boucherat; car s'étant lié d'amitié avec le Vallet de Chambre de ce Chancelier, il ne manquoit pas une grace. On s'adreſſoit à lui de toutes parts; & quand il y avoit quelques centaines de piſtoles à partager, le Vallet de Chambre en avoit la moitié & Tozain l'autre, moiennant quoi le ſceau étoit immanquable; ce qui pour lors le faiſoit vivre graſſement. Mais n'ayant pas trouvé les mêmes douceurs ſous Mr de Pontchartrain, il lui avoit fallu retrecir ſa marmitte; & du premier étage, où ils étoient fort au large, à l'Hôtel des Noyers, monter à un Quatriéme, où ils étoient fort à l'étroit. Un jour que ſa femme venoit de laver ſa vaiſſelle elle en jetta les lavûres ſur une de leurs Voiſines, avec laquelle elle n'étoit pas en bonne intelligence. Les injures réciproques ſuivirent la réprimande, d'abord un beau procès de Dieu de la part de la Voiſine, avec une bonne aſſignation dans les formes à la femme de Tozain, pour comparoître devant Mr d'Argençon Lieutenant de Police, pour ſe voir condamner & par corps, comme de matiere proviſoire, à payer l'habit de la Requerante, & à une Amende à la diſcretion du Juge, pour contravenſion en fait de Police, malicieuſement faite, de la part de ladite Tozain, & aux dépens. C'étoit grater ſon Mari par où il ſe demengeoit. Il aimoit la chicanne, c'étoit ſon métier; il en vivoit. Il ſe promettoit bien de traîner ſa Voiſine dans tous les Tribunaux de Paris, & de lui faire eſſuier tout au moins quatre ou cinq bons Arrêts, avant la fin du procès.

A l'écheance de l'aſſignation, Tozain comparut devant le redoutable Minos, qui après avoir entendu toutes les accuſations & repliques, de la Requerante & de l'Intimé, le condamna à payer l'habit de la plaintive, à l'eſtimation d'Arbitres, qui ſeroient nommez pour ce fait, & à vingt livres d'Amende, pour être contrevenuë la femme dudit Tozain aux ordonnances & réglements de Police, & aux dépens. Tozain voulut ſe récrier contre ce jugement. Sur quoi d'Argençon, pour lui impoſer ſilence, prononça Laconiquement d'un ton aigre à cinquante livres d'Amende. Tozain hauſſa ſa voix pour ſe plaindre. D'Argençon hauſſa la ſienne pour prononcer à cent livres d'Amende. Tozain fit éclater ſa plainte d'un ton plus haut. D'Argençon d'un ton plus haut prononça ; à cinquante écus d'Amende. Le Condamné s'écria : quel Juge bon Dieu ! le Condamnant prononça qu'il le condamne à cent écus d'Amende. Et ſur ce que Tozain lui dit : qu'il rendit juſtice à Dieu, de ce qu'il y avoit dans Paris des Juges au deſſus de lui, qui le jugeroient ſans paſſion ; d'Argençon l'envoia priſonnier au Châtelet : où voiant que Tozain barboüilloit trop de papier, à faire des plaintes, dreſſer des Requêtes pour ſe faire élargir, & demander Juſtice à des Tribunaux plus équitables, il le fit transferer à la Baſtille ; où après l'avoir laiſſé deux ans, ſans vouloir lui laiſſer avoir communication avec perſonne, il le fit comparoître devant lui, & lui reprocha tous les actes de ſa vie les plus ſecrets. Il falloit que ce Miniſtre eût trouvé l'original de la Confeſſion gé-

générale de Tozain, car le moindre trait de jeuneſſe, la plus petite fauſſe démarche, la moindre minutie, dont à peine Tozain pouvoit ſe reſſouvenir, n'étoient pas ſeulement échapez à ce Linx Antropophage. Enſuite il lui demanda ſi il pouvoit trouver quelqu'un dans Paris, qui voulût le cautionner d'être plus ſage à l'avenir; Nota que Tozain avoit près de ſoixante dix ans, après quoi, il tâcheroit de lui procurer ſa liberté, à la recommandation de Mr du Joncas qui comme ſon bon Voiſin avoit fortement ſollicité ſon élargiſſement. En effet ſans Mr du Joncas qui étoit du Païs, & de la porte de Tozain, ce pauvre homme ſeroit mort à la Baſtille; où, nonobſtant la protection de ce Lieutenant de Roi, il avoit ſouffert, tout ce qu'on peut ſoufftir ſans mourir. Ce pauvre Vieillard en arrivant à la Baſtille fut mis dans un cachot; & l'on peut juger, ſi, à la recommandation de d'Argenſon, ce fut dans le moins mauvais. Dans ce lieu de plaiſance, où il entra tout ſain & vigoureux pour ſon âge; il fut accablé de tous les fleaux dont la Vieilleſſe eſt ſouvent affligée, dans les lieux du Monde les plus agréables & les plus commodes. Pour ſurcroit de malheur; après avoir long-temps pourri dans ce cloaque, il lui vint un ulcére à l'épaule, cauſé aparemment par l'humidité du cachot, où il y avoit près de dixhuit mois qu'il étoit. Comme la playe augmentoit beaucoup, il la fit voir au Porte-clefs, lorſqu'il lui aportoit ſon pain. Celui ci en avertit le Chirurgien, qui avec la permiſſion du Gouverneur, deſcendit au cachot, & viſita le mal de nôtre

tre pauvre affligé. Il en fit son raport au Gouverneur, & dit que cette playe étoit dangereuse, & que si la cangréne s'y mettoit, comme il étoit à craindre, indubitablement cet homme en mourroit; & que pour le penser, il falloit le mettre dans une chambre, où il y eût du jour & de l'air. L'Officieuse avarice du Gouverneur qui lui fit craindre de perdre les profits qu'il faisoit sur ce vieux Pigeonneau, le fit monter à la quatriéme chambre de la Tour du Coin, une des plus belles, ou plûtôt une des moins affreuses de la Bastille, qui pour lors par bonheur étoit vuide, & où il étoit encore, lorsque je lui parlai. D'abord Rheilhe, qui par malheur pour Tozain, étoit tout nouveau venu à la Bastille, & en ce temps-là très-ignorant, comme plusieurs prisonniers l'ont éprouvé, malheureusement aux dépens de leurs vies, dit qu'il falloit faire incision cruciale. Il la fit si adroitement, qu'il lui coupa un artére. Corbé qui étoit present à cette operation, voyant ce pauvre homme qui perdoit tout son sang, en poussant les cris les plus douloureux, & Rheilhe si embaraſſé, qu'il ne sçavoit que faire pour étancher le sang qui sortoit à gros bouillons de la bleſſure qu'il venoit de faire à son Martyre, loin de le secourir, courut à la fenêtre; où il se mit à chanter; pour empêcher que l'on n'entendît les cris du bleſſé; pendant que Rheilhe fut chercher les instrumens, & l'apareil necessaire pour mettre le feu à la playe de ce malheureux Patient. Il le trouva évanoui, quand il revint, par l'épuisement de son sang, dont son lit étoit tout baigné; mais secondé de Ru,

il

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

pag 328

Digitized by Google

il le fit bien-tôt revenir, par une douleur plus cruelle que la premiere, mais neceſſaire alors pour lui ſauver la vie. Il mit donc le feu à la playe, pendant que Tozain faiſoit des cris que l'on entendoit de la Place de la Porte St. Antoine, & maudiſſoit d'Argençon de tout ſon cœur. Enfin après le mal fait, Mr du Joncas en étant averti fit venir le Medecin, qui voiant Tozain en péril, fit apeller un autre Chirurgien, qui répara le mal que l'ignorant avoit fait. Mais on eut la dureté de laiſſer ſe pauvre eſtropié quarante ſept jours couché ſur le côté, ſans qu'il pût ſe remuer, ni pouvoir obtenir du Porte clefs le charitable Ru, la grace de lui faire ſon lit une ſeule fois, ni même de lui hauſſer ſon chevet. Il n'eut pendant tout ce temps, pour toute nourriture, qu'un peu de bouillon, que Ru, une fois par jour, lui faiſoit laper comme à un chien, dans une caſſerole ſi ſale, que le ſeul aſpect lui faiſoit bondir le cœur; & Dieu ſçait quel bouillon! Le recit qu'il m'en faiſoit, me fit verſer des larmes; ne penſant pas alors, que dans la ſuite de ma priſon, je devois être beaucoup plus maltraitté; puiſque ſans parler des cachots, où j'ai été couché ſans paille, ſur le limon, & cinq jours entiers & cinq nuits; par deux fois differentes, ſans prendre la moindre nourriture, pas même une goutte d'eau: pendant plus de trois Mois, on ne m'a donné, pour toute ſubſiſtance, qu'un œuf par jour, avec un peu de priſenne, ſans pain, ſans vin, ſans quoi que ce ſoit qu'on puiſſe imaginer. Je laiſſe à penſer à tout homme raiſonnable, comment un homme puiſſant, dans la fleur de ſon âge, peut

peut ſe ſoutenir avec de tels alimens, dans un lieu ſans air, infect, & enfermé comme je l'étois alors avec trois fous. Cet infortuné Vieillard décharné ſi cruellement, que les os lui perçoient la peau de tous les côtez, croiant toucher à ſes derniers momens, demanda avec inſtance qu'on lui fit venir le Confeſſeur de la Baſtille, car il étoit de la Religion Romaine, ce qu'on lui refuſa, quoique l'Aumônier montât tous les jours deux ou trois fois dans la troiſiéme chambre de la même Tour, au deſſous de Tozain, pour y viſiter une jeune Marchande de Tournay, que depuis nous avons ſçu s'appeller Mad. du Bois. Par un bonheur extraordinaire, le Chirurgien étranger, qu'on avoit envoié querir pour ſupléer à l'ignorance de Rheilhe, étant venu penſer Mr Tozain, de qui la bleſſure avoit empiré, par l'inſomnie, le mauvais traittement qu'on lui faiſoit, & les cris continuels & perçants que ſes douleurs lui faiſoient pouſſer; Rheilhe de plus étant abſent, & pendant que l'autre penſoit le malade, Ru aïant été apellé fut contraint de laiſſer le Chirurgien ſeul avec Mr Tozain, qui, la larme à l'œil le conjura, par tout ce que la charité d'un Chrétien lui devoit inſpirer, d'avertir ſeulement Mr du Joncas de l'état déplorable où il étoit. Cet homme le lui promit, & lui tint ſa promeſſe. Mr du Joncas vint, qui trouvant ſon cher Compatriote dans ce pitoiable êtat ne put retenir ſes larmes. Il gronda Ru & le Chirurgien qu'il fit apeller. Ils lui dirent qu'il y avoit ordre du Gouverneur d'en uſer ainſi. Mr du Joncas, après avoir remontré à Mr Tozain le tort qu'il avoit eu d'irri-

d'irriter Mr d'Argençon, lui promit de l'appaiſer, & qu'il feroit de plus ſes efforts pour le faire mettre en liberté. Il ordonna à Rheilhe d'en avoir un ſoin tout particulier, & à Ru de le bien nourrir. Il envoia au malade ſix bouteilles de vin de Champagne, des Oranges, des confitures & d'autres rafraîchiſſemens. Il le venoit voir tous les jours pour le conſoler, & lui faire prendre courage. Quand la bonne nourriture eut un peu rétabli ſa ſanté, on lui donna Mr le Chevalier Burnet pour Compagnon, & peu de temps après le Prince. Enfin Mr du Joncas aïant demandé pardon à Mr d'Argençon pour ce pauvre outragé, obtint ſa liberté comme je le dirai dans la ſuite. Mais pour mettre le comble à la déſolation de Tozain, outre ſa famille déſolée, deshonorée & ruinée à ne s'en pouvoir jamais relever, ſon fils qui ſe faiſoit apeller Ste. More, & qui étoit Lieutenant des Grenadiers du Régiment de Limoges eut le même ſort; car étant venu ſolliciter la liberté de ſon pere, ſoit que d'Argençon le craignit, ſoit qu'il importunât ce Miniſtre, il fut envoyé par d'Argençon tenir compagnie à ſon pere à la Baſtille. Que dis je? ils ne s'y virent jamais. Ils ont été près de deux ans dans cet Enfer ſans que Tozain ait ſçû la déſolation de ſon fils. Ils étoient dans le même Colombier, étoient au même ordinaire, tourmentez par les mêmes bourreaux, ſans pouvoir ſe voir ni ſe communiquer. Mr de Ste. More Officier de mérite, petit fils de Mr de Jonſac, ſi je ne me trompe, qui comptoit une longue ſuite de Ducs & de Cordons bleus pour ſes aïeux, dont tout le

crime

crime étoit d'avoir eu de la tendreſſe pour ſon pere, fut traitté dans la Baſtille comme le dernier des ſcelerats. Il a paſſé deux hyvers ſans bas, ſans ſouliers & ſans feu. Il étoit à la petite portion, plus mal qu'un de ſes Soldats. Pouſſé au dernier deſeſpoir, il ſe ſeroit deffait lui-même, ſans le nommé Sandro du Village des Hayes de Fleury près d'Avênes, qui l'en empêcha, & lui ſauva la vie, comme ce même Sandro me l'a dit, ainſi que je le dirai dans la ſuite de cette Hiſtoire. Je laiſſe les réflexions que l'on peut faire ſur l'équité de ce Miniſtre, à la diſcretion de ceux qui voudront ſe donner la peine de lire ces faits, que la ſage Poſterité, & ceux qui ne connoiſſent pas la Baſtille, auront de la peine à croire; & dont Dieu ſeul, ſelon toutes les aparences, ſe reſervera la Juſtice, que les méchants ne peuvent éviter, que par une auſtere & ſincere penitence.

Nous témoignâmes à ce déplorable Martyre de l'ambition & de la tyrannie de d'Argençon, combien ſon triſte ſort nous étoit ſenſible; nous lui ſouhaitâmes & à ſes Compagnons une prompte & heureuſe délivrance, ainſi qu'une bonne nuit. Avant que de fermer leur trou, le Prince exigea de moi, de lui dire ſincerement le ſujet de ma priſon, en m'affirmant qu'il avoit de fortes raiſons de me le demander. J'en avois de plus fortes pour ne lui en rien dire; c'eſt que je ne les ſçavois pas. Je lui proteſtai que je les ignorois moi-même; mais que je préſumois que c'étoit pour avoir été en Hollande, où dans l'établiſſement que j'y prétendois faire, le Roi Guillaume d'immortelle

telle mémoire, & quelques Seigneurs d'entre L. H. P. L. E. G. m'avoient accordé l'honneur de leur protection. Il inſiſta, en diſant qu'il en vouloit ſçavoir d'avantage; qu'il ne m'en quittoit pas à ſi bon marché, qu'il voioit bien que je lui diſſimulois la véritable cauſe, & qu'il avoit plus d'interêt à le ſçavoir que je ne penſois. Pour me débaraſſer de ſon importunité, je lui promis que le lendemain à la pointe du jour je lui rendrois raiſon de ce qu'il exigeoit de moi. Il en parut fort content & nous nous dîmes reciproquement adieu.

J'eus de la peine à m'endormir : ce que le Prince m'avoit dit ne laiſſoit pas de m'inquiéter, quoique ce ne fût qu'un pur effet de ſa curioſité, tant il eſt vrai qu'il faut peu de choſe pour faire bâtir bien des châteaux en Eſpagne à un pauvre priſonnier. Réflechiſſant à la promeſſe que je lui avois faite, ne pouvant le ſatisfaire véritablement, je réſolus de le payer d'imagination, même monnoie dont il m'avoit ſervi dans ſa prétenduë Hiſtoire : mais pour ne me pas écarter de mon principe, j'y joignis la vérité en faiſant l'Epigramme qu'on va voir.

A peine trois heures du matin avoient ſonné, que le Prince étoit au trou pour me ſommer de ma promeſſe. Je me levai promptement en Robe de Chambre, & pour lui tenir ma parole, je lui répetai cette Epigramme.

Ami veux-tu ſçavoir pourquoi
On nous retient dans cet abime ?
Du Dieu de l'Interêt nous ſommes la victime,

Dont

Dont tu connois la bonne foi.
Pour moi je n'ai pas d'autre crime
Que l'argent que donne le Roi.

Il la trouva ſi juſte, qu'il voulut que je la la lui dictaſſe; & comme il falloit qu'il l'écrivît à ſa fenêtre, le jour n'étant pas encore aſſez grand dans ſa chambre, il me fit faire pluſieurs répetitions qui éveillerent ſes Compagnons. Il leur lût mon Epigramme. Mr le Chevalier Burnet vint m'en aplaudir dans des termes tout à fait obligeans, & qui me firent connoître qu'il aimoit la Poëſie. Il n'y eut pas juſqu'à Mr Tozain qui n'y donnât ſon aprobation : pas un de nous autres encore n'en avoit mieux éprouvé la verité que lui, & pas un encore ne ſouhaittoit en faire une plus longue & plus rude épreuve que lui. Les Docteurs de la calote voulurent que je la leur repetaſſe à haute voix, tant ils la trouverent à leur gré; & Gringalet prononça d'une voix à faire trembler tout le Parnaſſe: *Coronetur.* Il n'y avoit que mon Curé qui peſtoit de bon cœur, & qui ne pouvoit pas comprendre, comment des Gens bien ſencez pouvoient me prophaner tant d'encens pour une faribole, comme il l'apelloit. Le Prince me répondit qu'immédiatement à deux heures, il me donneroit des marques qu'il aimoit la Poëſie : & pour me payer de celle dont il vouloit me régaler, il exigea de moi, que je lui ferois un Sonnet, pour prouver que la Baſtille étoit le plus abominable lieu qui fût au monde. Je m'y engageai volontiers; & nous nous ſeparâmes pour aller ſonger à l'accompliſſement de nos promeſſes.

A deux

A deux heures juſtes il vint à la tribune tenebreuſe ; & d'une voix telle que Baron faiſoit éclater la ſienne ſur la Scene, lorſqu'il repreſentoit Agamemnon, il déclama les Vers ſuivans.

Qui modo lætus eram gaudens, & nomine Florens,
Triſtis, & abjectus nunc mea fata gemo.
Hiſpanica nuper excelſus verſabar in Aula,
Et Grandes manibus oſcula prona dabant.
Hic ego pœnarum fundo detrudor in imo ;
Vultum deformem quemque videre piget.
Et Cererem & Bacchum cuncti mihi ſponte ferebant :
Hic portant ſiliquas ; nec quis amicus adeſt.
Sic varians Fortuna vices alterna ſecundis
Subdit, & ambiguo nomine ludit atrox.

Après quoi il me demanda mon Sonnet. Mais en qualité de bon Normand je voulois me retracter, n'aïant pas de monnoie pour lui païer ſa piece. Le Curé juroit que c'étoit la plus belle choſe qui fût au monde : que jamais Horace, Ovide, Virgile, ni même ſes Régens, tous Jeſuites qu'ils étoient, n'avoient rien fait de plus ſublime. C'eſt ſans doute, me diſoit-il en confidence, du plus grand ſerieux du monde, le Prince de la Mirandole qui eſt reſſuſcité, ou tout au moins un de ſes fils. Dame, Dame, celui là n'eſt pas un Poëte de treize à la douzaine ! Après qu'on eut bien raſſaſié le Prince de loüanges, il voulut que je repetaſſe mon Sonnet, ce que je fis. Le voici.

SON-

SONNET

sur la Bastille.

De l'Antre, où la Famine, & la pâle indigence
Exercent leur fureur sur mille malheureux,
Sort un broüillard épais, un air bitumineux
D'où la Peste a puisé sa mortelle influence.

Là s'éléve un Rocher d'une grosseur immense,
Et dont le front chenu semble insulter les Cieux;
Un torrent fend son sein dont les bonds écumeux
Tombent dans un Abîme avecque violence.

Un tonnerre éternel y mêle ses éclats:
On y voit des Lutins, dans d'horribles combats,
S'entr'arracher les yeux sous une obscure grille.

Aucune herbe n'y croît, si ce n'est l'Aconit;
Tout Animal l'évite, & tout Astre le fuit:
Est-il lieu plus maudit? oüi; l'affreuse Bastille.

Ils me donnerent tous une aprobation qu'il ne méritoit pas; il n'y eut que le Curé qui lui rendoit justice sans le sçavoir, qui dit la vérité pour la premiere fois, & qui protesta qu'un seul pied des Vers du Prince, valoit une grosse, c'est à dire douze douzaines de Sonnets comme les miens. Ce que j'avoüai fort ingenûment. La Poësie nous amusa assez agréablement pendant tout le tems que nous pûmes joüir d'une conversation très innocente. Il n'y eut pas jusqu'au Curé de Lery qui ne voulût faire des Vers, il en fit de Grecs. Mais il fut bien surpris quand il vit que Mr le Che-

Chevalier Burnet lui en fit remarquer les deffauts, & lui fit connoître qu'il ſçavoit le fin de cette langue, que le Poëte Grec ignoroit parfaittement. Sorel voiant l'eſtime que nos voiſins faiſoient de ma complaiſance, voulut la détruire par un tour de ſon métier. Nous nous entrecommuniquions les petits ouvrages que nous faiſions tous les jours; & pour cet effet, nos Voiſins deſcendoient par la cheminée une ficelle, au bout de laquelle ils mettoient leurs productions & voituroient les nôtres dans leurs apartemens. Il y mit un jour un billet, par lequel il leur donnoit avis, qu'ils euſſent à ſe prendre garde de moi, comme d'un très-méchant homme; que j'étois l'eſpion du Gouverneur, & qu'infailliblement je les trahirois en découvrant nôtre commerce. Le billet redoubla le mépris du Prince & de ſes Compagnons pour le Curé de Lery, dont ils découvrirent facilement l'artifice groſſier, & me plaignirent du malheur que j'avois d'être avec un ſcélerat de cette trempe. Mais le Seigneur du Prey, homme à peu près du même caractere, & plus gripé d'un Karat, par la connexité & la ſimpatie qui eſt entre les fous, Gringaliſant ſur ce billet, comme il a fait ſur le galimatias, dont il a fait rire ici tout le monde, me condamna, comme un Petturbateur du repos public; & entrant dans l'idée de ſon conformiſte, conclut que Sorel étoit un homme de probité, dont il falloit ſuivre les avis, & que j'étois un Pernicieux qu'il falloit éviter comme la peſte. Principe dont il n'eſt jamais revenu, malgré tous les éclairciſſemens de ſes voiſins, & les triſtes effets qui

ſuivirent la malice de Sorel, qui nous envoia la plûpart dans les cachots. Cette tête plus mal timbrée & plus ridicule, que celle du mauvais Prêtre, & dont la vie n'eſt pas moins pleine d'incidens & de belles actions, m'a fait dans la ſuite de ma priſon reſſentir de terribles & de funeſtes contrecoups de ſa folie. Le Prince ſe contenta de me dire en Italien que j'euſſe à me prendre garde de Sorel, comme d'un fourbe dangereux. Nous continuâmes, malgré ſa malice, à faire des quolibets pour nous deſennuyer. Je reciterois au Prince quelques ouvrages de ceux que j'avois faits pendant, ou après mes Ecoles, auſquels il ſembloit prendre plaiſir. Il me communiquoit les ſiens. Il poſſedoit parfaitement bien la langue Latine, & faiſoit en cette langue de très-bons Vers : quoique ſouvent il voulût me donner le change, en me recitant des Vers qu'il m'affirmoit avoir faits, & que je ſçavois bien avoir vû ailleurs. Je lui marquois ſouvent la chaſſe dont il ne faiſoit que rire, auſſi bien que ſes compagnons, qui redoubloient leurs éclats, quand il brodoit ſes Avantures, & principalement ſur les équipages de ſa ſuite. Je ne ſçavois à quoi m'en tenir. Tozain me juroit qu'il étoit Prince. Mr le Chevalier Burnet gardoit le tacet là-deſſus, & tous les trois rioient de tout leur cœur des fictions du Prince, qui même n'avoit pas un ordinaire auſſi bon que le mien; car nous ne manquions pas de nous détailler tous les jours fidellement nos repas, qui en ce temps-là étoient paſſables.

Un jour il nous vint une belle matiere d'épanoüir nôtre rate à tous. Mr le Chevalier

valier Burnet avoit la permiſſion de faire venir des rafraîchiſſemens ; & comme ſes compagnons lui en excroquoient au moins la moitié, il lui falloit ſouvent retourner à la charge. Il avoit demandé des confitures au Porte-clefs, qui lui aporta un pot de marmelade environ de deux à trois livres, qu'on lui fit payer ſix francs. On avoit fort bien écrit ſur le papier qui le couvroit d'un beau caractere de femme : Marmelade d'Abricots 1702. Après qu'ils eurent levé ce premier papier qui couvroit le pot ; deſſus un autre qui couvroit les confitures, entre les deux papiers, ils trouverent une Lettre d'une Religieuſe, qui donnoit cette Marmelade à l'Abbé Giraut Aumônier de la Baſtille, qu'il ſembloit que l'amour avoit dictée. Rien de plus tendre, ni de plus paſſionné. La concluſion étoit qu'elle l'attendoit l'après midi, après la benediction du très-St. Sacrement, pour voir s'il ſçavoit pouſſer ſa paſſion auſſi loin que ſes fleurettes ; & qu'elle ſeroit Maîtreſſe ce jour là du Parloir myſterieux : ſa lettre étoit ſignée Sœur Dorothée de l'Incarnation. Nous pouſſâmes loin nos réflexions. L'Abbé, pour contenter ſon avarice, avoit manqué aparemment au rendez-vous. La Sœur de l'Incarnation en avoit bien peſté, & nous avoit donné matiere d'une Scene tout à fait divertiſſante, qui nous avoit fait rire juſqu'au fond des Enfers. Nous connûmes par ce billet que nôtre bon & tendre Aumônier ne ſe contentoit pas de ſes Nymphes de la Baſtille. Le Prince fut peu de temps après ſe confeſſer à l'Abbé, & nous proteſta qu'il s'étoit accuſé dans ſa Confeſſion, de s'être ſcandaliſé

d'un billet amoureux d'une Religieuſe à un Abbé, qu'il avoit trouvé ſur un pot de confitures : & encore plus d'avoir vû ſortir ce même Abbé, tout poudreux, du Colombier qui étoit dans le Jardin, avec la ſervante du Château, en ce temps-là fort jolie, qui lui ôta la pouſſiere de deſſus ſon habit, comme lui réciproquement avoit ſecoüé la pouſſiere de deſſus les jupes de la ſervante. Il déconcerta tellement l'Abbé, qu'oncques depuis, il ne voulut plus entendre ſa Confeſſion. Il ne faut pas que j'oublie que Mr le Chevalier Burnet fût celui qui mangea le moins de la marmelade. Le Prince & Tozain y mirent bon ordre. Tozain ſe plaignit des ſouris qui mangeoient ſon pain. La nuit il ſe leva ; fit un trou au papier qui couvroit le pot de confitures, de même qu'aux confitures, comme ſi la ſouris les avoit fait elle même. Mr le Chevalier étoit trop délicat, pour en manger après la ſouris ; mais le Prince & Tozain qui n'y regardoient pas de ſi près, s'en accommoderent fort bien. Ces deux Peſtes, l'un alerte & fin comme un Renard, l'autre malicieux & ruſé comme un vieux Singe, lui faiſoient tous les jours de nouveaux tours, que la bonté du Chevalier lui faiſoit diſſimuler & pardonner volontiers ; même il étoit le premier à m'en divertir. Le Prince me donnoit tous les jours nouvelle matiere pour exercer ma veine. Il me pria de faire une deſcription de Mont-Loüis, Maiſon du Confeſſeur du Roi, qui étoit en perſpective, devant nos fenêtres. Je fis un Poëme en Vers libres, ſur le lieu de plaiſance, que mon ami Corbé me ravit, où il y avoit des penſées & des

des deſcriptions aſſez vives, & aſſez naturelles : & quoique j'en aïe fait un autre depuis ſur des Vers Latins du P. Florent de Brandebourg, qu'on verra peut-être dans les autres Tomes : j'avoûrai cependant, qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'aproche de la force du premier. La Baſtille & ſes cachots ne m'avoient pas encore énervé. Voici quelques pieces que le Prince exigea de moi. Il a fait pluſieurs Recüeils de nos entretiens & de mes Ouvrages : mais comme depuis que nous ſommes en Liberté, il n'a pas voulu m'en faire part, comme cent fois il me l'avoit promis, il faut que je me contente des fragmens que le hazard m'a conſervez.

Mr Tozain nous avoit dit qu'il avoit ſollicité la grace d'un jeune homme de Famille, qui avoit été condamné par Arrêt du Parlement de Bretagne à être fait mourir, pour avoir fait un Enfant à une Pupille, auſſi de Famille, & que ne l'ayant pû obtenir, par l'opoſition des parens de la fille, qui la vouloient enfermer dans un Convent, pour joüir de ſon bien, l'Amante après la mort de ſon Amant ſe poignarda. Le Prince me pria de faire un Sonnet régulier ſur ce ſujet, en imitation de celui qu'on attribuë à Mad. de la Suſe, qui tout beau qu'il eſt, cependant eſt très-irrégulier. Le voici.

SONNET

Attribué à Madame de la Suze, sur Mademoiselle de Guerchy Damoiselle de la Reine.

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du néant;
Triste avorton, informe Enfant,
Rebut du neant & de l'Etre.

Toi que l'Amour fit par un crime,
Et que l'Honneur deffait par un crime à son tour;
Funeste ouvrage de l'Amour;
De l'Honneur funeste victime,

Donne fin aux remords, par qui tu t'es vengé,
Et du fond du neant, où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux Tyrans opposez ont décidé ton sort.
L'Amour, malgré l'Honneur, te fit donner la vie;
L'Honneur, malgré l'Amour, te fit donner la mort.

Et voici le mien, que je ne mets ici que pour servir d'ombre à l'autre.

SONNET.

* *Themis toi qui goutâs les charmes que tu blâmes,*
Peux-tu de mon Amant faire étouffer les feux?

Leve

* Themis eut trois enfans de Jupiter : la Justice, la Loi, & la Paix. *Euseb. liv. 3. præ. Evang.*

Leve un peu ſon bandeau, ton cœur moins rigoureux
L'enleveta ſans doute à ſes tourmens infames.

La Mort malgré l'Amour, veut éteindre nos flâ-
mes;
L'Amour, malgré la Mort, nous rejoindra tous deux,
Aveugles vôtre fer ne peut couper nos nœuds;
Qui peut tout ſur nos corps, ne peut rien ſur nos ames.

Et toi funeſte fruit de mes ſeconds tranſports,
Vien peupler avec nous l'Empire affreux des Morts:
L'Honneur veut que ma main t'arrache à l'infamie.

Premice de mon feu, ſois victime à ton tour,
Une injuſte douceur t'avoit donné la vie;
Une juſte douleur te va priver du jour.

Il me dit un jour qu'il avoit fait cette Epigramme ſur un homme que je connoiſſois fort bien. Je lui dis que je connoiſſois fort bien l'homme, & encore mieux l'Epigramme: il ne fit que rire de ſe voir découvert, ſe doutant bien que je l'avois vûë ailleurs.

Si quid benefatias, levior plumâ eſt gratia: ſi quid peccatum ſit, plumbeas iras gerit.

EPIGRAMME.

On ne ſe ſouvient que du mal;
L'Ingratitude régne au Monde:
L'Injure ſe grave en métal.
Et le bienfait s'écrit ſur l'onde.

Et voici la Réponce que je fis ſur le champ, en Bouts-rimez.

Réponce en Bouts-rimez

EPIGRAMME.

Le moindre bien me fait oublier un grand . . mal ;
Mon cœur reconnoissant veut plaire à tout le . Monde,
Un bienfait, tel qu'il soit, je le . . grave en métal,
Et l'injure est pour moi le coup frapé dans . . l'onde.

Voici une Epigramme Latine qu'il avoit faite sur un Aveugle qui portoit un Boiteux, sur celle-ci d'Osone.

Quo caret alter uter, sumit ab alter utro.

EPIGRAMME.

Fert humeris Claudum Cœcus ; sic sorte negata,
Ille oculos Socio commodat, ille pedes.

Et voici comme je la retournai.

EPIGRAMME.

A qui nous tend la main, il faut tendre la nôtre :
L'Aveugle officieux
Porte l'Estropié qui lui prête ses yeux.
L'Amour est réciproque ; un Barbier rase l'autre.

Voici encore une Epigramme qu'il me donna à traduire en François, parce que nous la trouvions tous deux fort belle.

Lumine Achon dextro, capta eſt Leonilla ſiniſtro,
Et potis eſt forma vincere uterque Deos.
Parve Puer, lumen quod habes, concede Parenti;
Sic tu cœcus Amor; ſic erit illa Venus.

VERSION que j'en fis.

Leonille & ſon Fils, charmans comme le jour,
Etoient borgnes tous deux, au reſte faits pour plaire,
Si le Fils eût donné ſon œil gauche à ſa Mere,
Elle eût été Vénus; il eût été l'Amour.

En voici une de Sidonius Hoſchius ſur la mort d'un Medecin ignorant, dont il me pria encore de faire une Imitation.

Mors ſpolium de te nullum, niſi corpus habebit;
Civibus hoc tantum ſubſtrahet illa tuis.

IMITATION.

La mort que tu ſervois aux dépens des Malades,
Sans trouver ton eſprit, n'emporta que ton corps.
Le Bourgeois qui ſouvent eſſuioit tes boutades,
Au lieu d'un Medecin, n'en perd que les dehors.

Le Prince ne me laiſſoit pas ſans occupation: ma tâche faite il m'en donnoit une autre: il m'envoia les Vers ſuivans, & me pria de faire répondre la femme en Bouts-rimez.

MADRIGAL.

Sur la Femme d'un Partisan qui se fardoit & étoit Coquette.

Il ne vous est pas difficile
De tant bâtir aux Champs, aussi bien qu'en la Ville;
Tout rit au gré de vos desirs.
Vous vivez de nos déplaisirs.
La Fortune vous idolâtre:
Qui pourroit mieux bâtir que vous?
Le bois croît sur le chef de Monsieur vôtre Epoux,
Et vous ne manquez pas de plâtre.

Voici comme je fis répondre la Femme.

MADRIGAL.

Réponce de l'Epouse en Bouts-rimez.

Je fais plaisir aux Gens sans être . . . . difficile:
Chez moi l'on peut coucher aux Champs, comme en . . . . la Ville.
Et mon Epoux & moi nous suivons nos . . . desirs;
Car si son avarice a fait vos . . . . déplaisirs,
Ma prodigalité fait que l'on m' . . . . idolâtre.
Voiez jusques où va ma charité pour . . . vous:
Pour vous donner mon cœur, je l'ôte à mon . Epoux;
Quand vous l'avez piqué l'Epoux en est l'om- plâtre.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois raporter ici toutes les pieces, dont le Prince m'imposoit la tâche. Mais pendant que nous sommes

mes ſur les Bouts-rimez, je veux encore mettre ici ceux qu'il exigea de moi, ſur les beaux Vers ſuivans, traduits du Paſtor Fido. Il me pria de faire répondre Mirtil à Amarillis. Ce que je fis. Perſonne, je croi, ne ſera aſſez injuſte, pour me taxer de vanité, ſi je les mets ici, puiſque je ſçai parfaittement, combien il eſt dangereux de mettre ſes ouvrages auprès de ceux qui ont une aprobation generale. *Cattivo Viccino.* Si l'on ne rencherit pas ſur la penſée qu'on imite, on tombe. J'avoûrai que je ſuis tombé de bien haut, & que ma chute ſeroit inexcuſable, ſi elle n'étoit pas faite dans un lieu auſſi ténebreux que la Baſtille, où ſi je prétendois mettre mes Vers en patalelle avec leurs voiſins; auſquels je le répette encore une fois, ils ne doivent ſervir que d'ombre; & ce ſera beaucoup, ſi l'ombre eſt tolérable auprès de la vivacité des couleurs qui ont fait l'admiration de tout le monde.

FRAGMENT.

De la Traduction du Paſtor Fido.

Unique ſujet de ma flâme
Mirtil, ſi tu pouvois ſçavoir
Ce qui ſe paſſe dans mon ame,
Sans doute on te verroit avoir
Pour cette Amarillis que tu nommes cruelle.
Cette même pitié que tu demandes d'elle.
Quoique tous deux Amans, quoique tous deux aimez,
Et d'un même feu conſumez,
De nôtre amour pourtant le malheur eſt extrême:

Car enfin aimable Berger,
De quoi te ſert-il que je t'aime,
Si je ne puis te ſoulager?
Ou de quoi me ſert-il, qu'un Amant ſi fidelle
Brûle aujourd'hui pour moi d'une flame ſi belle?

Deſtin pour nous trop rigoureux,
Par quel ordre injuſte & barbare
Faut-il que le Ciel nous ſépare,
Si l'Amour nous unit tous deux de mêmes nœuds?
Ou par quel étrange caprice
Faut il que le Ciel nous uniſſe,
Si le Ciel plus puiſſant nous ſépare tous deux?

Que vôtre bonheur eſt extrême
Cruels Lions, ſauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos Amours
D'autre regle que l'Amour même!
Que j'envie un ſemblable ſort!
Et que nous ſommes malheureuſes
Nous, de qui les Loix rigoureuſes
Puniſſent l'Amour par la mort!

Si l'Inſtinct & la Loi, par des effets contraires,
Ont également attaché,
L'un tant de plaiſirs au peché,
L'autre des peines ſi ſeveres;
Sans doute ou la Nature eſt imparfaitte en ſoi
Qui nous donne un penchant que condamne la Loi;
Ou la Loi doit paſſer pour une Loi trop dure
Qui condamne un penchant que donne la Nature.

Mais que l'on aime peu, quand on craint de mourir!
Ah! Mirtil, plût au Ciel qu'une mort inhumaine
Fût du péché la ſeule peine!
Je ferois gloire d'y courir.

Seule

Seule regle d'une belle ame,
Et le premier Dieu de mon cœur,
Honneur, vois que je fais à ta ſainte rigueur
Un ſacrifice de ma flâme.

Et toi cher & parfait Amant
Pardonne à cette malheureuſe
Qui te maltraitte aparemment;
Et qui doit être rigoureuſe
Par neceſſité ſeulement,
Mais ſi tu veux tirer vengeance
De tes feux mal récompenſez,
Sçache que ta propre ſouffrance
Me punit, & te venge aſſez.

Car enfin s'il eſt véritable
Que tu ſois mon ame & mon cœur,
Comme tu l'es, quelque rigueur
Qu'exerce contre toi le Ciel impitoiable;
Toutes les fois que tes douleurs
Te font ou ſoupirer, ou répandre des pleurs;
Ces pleurs que tu répands, c'eſt mon ſang que tu verſes.
Par ces cruels ſoupirs qui te perſent le ſein,
C'eſt mon propre ſein que tu perces.
Et ces douleurs enfin
Ces cruautez diverſes
Que le Ciel & l'Amour te font ſouffrir pour moi,
Je le reſſens encor plus vivement que toi.

Réponce en Bouts-rimez.

de MIRTIL à AMARILLIS.

Si ton cœur répond à . . . . ma flâme,
Hé! que me ſert de le . . . . ſçavoir?

Je

Je poſſede ton cœur, tu poſſedes ton . . . ame;
C'eſt trop avoir ſans rien . . . avoir.
Ah! belle Amarillis tu ſerois moins . . cruelle!
Si Mirtil moins aimé, te croioit moins fi . . delle.

Eſt-il tourment plus dur à deux Amans . . aimez,
Et d'un même feu . . . conſumez,
Que de ſouffrir ſans fin une rigueur . . extrême?
Nous pouvons profiter de l'heure du . . Berger:
Tu m'aimes autant . . . . que je t'aime.
L'Amour, qui veut nous . . . ſoulager,
Te jure par tes yeux que je te ſuis . . . . fidelle:
Pourquoi donc amuſer . . . . . une flâme ſi belle?

Pourquoi d'un tendre amour, en faire un . rigoureux?
Qui te force à t'être . . . . barbare?
Une chimere . . . . . nous ſépare
Une fauſſe pudeur s'opoſe aux plus beaux . . nœuds.
Le Ciel n'eut jamais de . . caprice:
Pourquoi vouloir qu'il des . . . uniſſe
Deux cœurs que pour s'aimer il a formé . tous deux.

Par une barbarie . . . . extrême,
Cent fois plus cruels que les . . . Ours,
Nous voulons régler nos . . . amours
Sur une affreuſe Loi contraire à . . . l'amour même.
Ah! puiſqu'aucun tourment n'égale nôtre . . ſort,
Ne rendons plus nos flâmes . . malheureuſes
Plus forts que ces . . . Loix rigoureuſes,
Pour joüir de l'amour, oſons braver . . . la mort.

Opoſons nôtre inſtinc à des Loix ſi . . . contraires,
Goûtons le plaiſir . . . . . attaché
Aux douceurs dont ces Loix nous ont fait un . péché,
L'Amour doit triompher de leurs peines . . ſéveres.
Montrons que la Nature eſt Maîtreſſe de . . . ſoi;

Que

Que des cœurs amoureux c'eſt la premiere . . . Loi ;
Qu'elle ne peut ramper ſous une Loi ſi . . . . dure ;
Et que ſuivre la Loi c'eſt forcer . . . . la Nature.

Quand on meurt pour l'amour, qu'il eſt beau . .
de mourir !
Car quand on vit ſans lui la vie eſt . . inhumaine.
Mais mourir de langueur c'eſt une affreuſe . . peine.
A cette dure mort, qui nous force à . . . . courir ?
Tu veux qu'un vieux Tyran ſoit maître de ton . ame ;
Quand l'Amour regne dans ton . . cœur.
Pudeur ! chimere ingrate, as tu tant de . rigueur ?
Que ta ſéverité veüille étouffer ſa . . . flâme !

Cruelle Amarillis écoute un tendre . . Amant ;
Briſe une chaîne . . . malheureuſe ;
Dont le frivole éclat t'honore . . . aparemment ;
Mais dont la peſanteur eſt toute . . rigoureuſe ;
Et ne ſert qu'à garder les dehors . . ſeulement.
Oüi ſur cette pudeur je veux prendre . vengeance.
Qui rend mes feux ſi . . mal récompenſez ;
En vrais plaiſirs changeons nôtre . . ſouffrance ;
L'Amour l'ordonne & c'eſt . . aſſez.

Car enfin s'il eſt . . . . véritable
Que je ſois ton ame, & ton . . cœur ;
Par quelle Loi, quelle . . . rigueur
Veux-tu qu'une Chimere injuſte . . . impitoiable
Mette le comble à nos . . . douleurs ?
Quoi ! n'aimons nous, que pour nous fondre en . .
pleurs ?
Quelle eſt l'utilité des larmes . . . que tu verſes ?
Tes pleurs Amarillis me déchirent . . . . le ſein ;
En pouſſant des ſoupirs c'eſt mon . ſein que tu perces.
Changeons de batterie . . . enfin.
Il eſt temps que l'Amour couronne nos tra . . verſes.

Meurs

Meurs de joïe aujourd'hui, s'il faut mourir
pour moi;
Et que je meure heureux, s'il faut mourir pour toi.

Sorel au deſeſpoir de voir la bonne intelligence qui régnoit entre nos voiſins & moi, malgré ſes artifices, dit ouvertement qu'il vouloit que le trou fût bouché, pour me priver de la communication que j'avois conjointement avec lui, avec ces Meſſieurs, & du plaiſir que nous retirions d'une converſation très innocente, dans laquelle je ne parlois jamais de Sorel, pour ne pas donner matiere à ſes extravagances, dont il avoit un fond inépuiſable. Toutes mes remontrances ne ſervirent de rien: il dit que ſi je ne rompois ce commerce volontairement, il alloit fraper à la porte, pour apeller des Officiers, qui nous y contraindroient d'une autre maniere; & il ſe mit en devoir de le faire. Je lui dis, qu'il falloit donc prendre congé de ces Meſſieurs auparavant, & les en avertir, puiſque c'étoit à eux, & non pas à nous à refermer leur trou. Il ne ſe rendit qu'à peine à ces juſtes raiſons. Je donnai le ſignal contre le plancher, pour avertir nos voiſins que je ſouhaitois de leur parler. Le Prince vint à la Tribune: il fut fort étonné quand je pris congé de lui du plus grand ſérieux du monde, en lui témoignant que je lui diſois adieu avec regret. Il en voulut ſçavoir la raiſon. Je lui dis que Mr. l'Abbé alloit la lui dire. Sorel vint qui effrontément lui ſoutint que nous le tournions en ridicule dans nos converſations, & que je le déchirois ſecrettement d'une maniere impitoiable. Comme cela

cela étoit très-faux, le Prince lui jura le contraire ; ſur tout ce qu'il avoit de plus ſacré : Mr le Chevalier Burnet, en la probité duquel ce bon Prêtre avoit une entiere confiance, proteſta que je n'avois jamais parlé de lui dans mes écrits. Tozain & ceux de la calotte affirmerent la même choſe. Quand le Prince vit que ce Prêtre ne vouloit pas ſe rendre à la raiſon : écoutez-moi bien Mr l'Abbé, lui dit-il : frapez & dites que c'eſt moi qui ai fait un trou dans vôtre cheminée : je l'avoûrai, & je montrerai le fer au Gouverneur que vous nous avez donné pour le faire, & toutes les Lettres que vous nous avez écrittes, qui feront connoître la bonté de vôtre cœur, & je ne lui cacherai rien de tout ce que vous nous avez dit. Je vous tiendrai ma promeſſe ; & ſi cela vous fait plaiſir, je vous donne juſqu'à ce ſoir à y penſer : adieu. Je ne dis pas un ſeul mot à ce bon Prêtre de tout le reſte du jour, qui écrivit des billets, qu'immédiatement après il déchiroit : puis il ſe promenoit à grands pas, en geſticulant dans la chambre. Enfin le ſoir, après bien des agitations, il frapa au plancher pour demander audience. Le Prince vint préſider à la noire Tribune, où Sorel ſe mit à genoux au pied de ſon trône, pour lui demander pardon de ſes emportemens. Le Prince lui témoigna que tout le Conſeil ſuperieur étoit ravi de le voir revenu dans ſon bon ſens, & lui proteſta qu'eux & moi ne chercherions qu'à lui faire plaiſir, tant qu'il ſeroit raiſonnable : ce qui le fit pleurer de joïe ; & la Scêne finit par ſes larmes, & une priere ardente qu'il leur fit d'oublier le paſſé.

Nous

Nous continuons à faire ronger nôtre chagrin, par quantité de Vers Latins & François, lors que la fortune voulut mettre la derniere couche aux Avantures bizares de Sorel, par un effet de ſon caprice tout-à-fait extraordinaire, & qui aproche plus de la fiction, que de la vérité, que je vais cependant expoſer ici toute nuë.

Le 27. Juin ſur les ſept heures du matin, lorſque je liſois quelques Chapitres de mon Nouveau Teſtament, nous entendimes ouvrir les portes de nôtre Tour; après quoi on vint droit à celle de nôtre chambre, où Ru introduiſit un homme de très-bonne mine, mais très-pâle, & qui ſembloit tout égaré. Ru prenant la parole, nous dit, que c'étoit un Officier de qualité, que le Gouverneur nous envoioit pour Compagnon, & avec lequel il nous prioit de bien vivre: après quoi il referma la porte ſur nous. Je ſaluai fort civilement nôtre nouvel Aſſocié & je lui demandai ſi il étoit malade, que je le voiois tout deffait. Non Monſieur, me dit-il, mais je fais tout ce que je puis pour l'être, & mourir aſſez vite, pour m'arracher à la barbare tyrannie de nos Bourreaux. L'état où vous me voiez, vient de ce que je n'ai mangé ni bu, depuis plus de cinq jours; puiſque c'eſt aujourd'hui le ſixiéme qu'il ne m'eſt rien entré dans le corps que l'air abominable que je reſpire. Comme Ru en le conduiſant dans nôtre chambre, nous avoit aporté nôtre pain & nôtre vin, je lui en offris de fort bonne grace, & je courus à mon reſervoir, qui étoit dans une petite armoire bâtie à côté de la chemi-

née,

née, lui querir un morceau de veau rôti, froid, mais de très-bonne mine, dont je le priai de manger. Il le refuſa d'une façon fort civile, & dit qu'il beniſſoit Dieu, de ce qu'il lui faiſoit rencontrer dans l'extremité où il étoit un homme raiſonnable, qui pût recevoir les dernieres paroles du Comte de Brederodes, & publier un jour dans le Monde l'injuſtice que la France lui faiſoit, après ſoixante ans d'un ſervice fidelle & aſſidu, qui lui avoit fait dépenſer ſon bien, verſer ſon ſang & ruiner ſa ſanté. Au nom du Comte de Brederodes ma ſurpriſe fut extrême. Sorel, qui l'avoit regardé avec une avidité incroyable, depuis que le Comte étoit entré dans nôtre chambre, ſans détourner la vûë de deſſus lui, & ſans dire un ſeul mot, lorſqu'il profera le nom de Brederodes, le reconnut, devint rouge comme de l'écarlate, & mettant le doigt ſur la bouche, me fit ſigne de ne dire mot de ce que je ſçavois de ſes Avantures. Pour lui faire connoître que je l'entendois parfaitement bien. Quoi! lui dis-je Mr le Comte de Brederodes, eſt-il poſſible que j'embraſſe un homme qu'il y a ſi long-temps que j'ai envie de voir, & que je connois plus qu'il ne croit; faut-il que ce ſoit dans une Baſtille que nous nous rencontrions enſemble; oſerois je vous demander comment ſe porte Madame vôtre chere Epouze. Ah! Monſieur, reprit-il tout tranſporté, connoiſſez-vous cette cruelle femme? Comment cruelle! continuai-je; expliquez moi je vous prie Monſieur cette Enigme, & me dites comment Madame la Marquiſe de Bois Roger, qui a aimé ſi paſſion-

ſionnément Mr le Comte de Brederodes, qu'elle a voulu être ſa chere Epouſe lui eſt devenuë cruelle. Je ſatisferai à vôtre curioſité, me dit-il, quand vous aurez ſatisfait à la mienne : dites moi, s'il vous plaît, d'où vous nous connoiſſez tous les deux ! Je vous le dirai très-volontiers, ſi-tôt que vous m'aurez accordé la grace de manger un morceau. Allons Mr l'Abbé de la Motte, dis je à Sorel, que je vis bien que le Comte ne reconnoiſſoit pas, aidez-moi à engager Mr le Comte à prendre quelque nourriture, & à lui faire changer le funeſte deſſein où il eſt de mourir en celui de vivre en ſi bonne Compagnie : car continuai je Mr le Comte, voilà un galant Abbé, qui eſt de Lion, qui fera auſſi-bien que moi tous ſes efforts, pour adoucir les aigreurs de vôtre priſon. Oſerois-je vous demander, reprit-il, Mr qui vous êtes, qui me parlez ſi obligemment, & qui me témoignez tant de pitié dans ma diſgrace ? Je m'apelle, lui dis-je, Conſtantin de Renneville, dont le ſort n'eſt pas moins funeſte que le vôtre : nos malheurs..... Il ne me donna pas le temps d'achever, & en m'embraſſant tendrement, eſt-il poſſible, me dit-il, que je me trouve dans un lieu auſſi abominable que celui-ci, avec le frere de Mr de Maubuiſſon mon Ami & mon Capitaine, chez qui j'ai paſſé un quartier d'hyver tout entier ! N'étoit-ce pas vous qui étiez il y a quelque temps, dans la ſeconde de la Bertaudiére, d'où je ſors dans le moment, lors que j'étois dans la troiſiéme avec Mr. Stinkſon Banquier Anglois, & un Abbé Italien ; qui trouvâtes le moien de nous faire com-

comprendre qui vous étiez, en frapant contre la muraille, ce que nôtre Abbé penetra, & à quoi il répondit ? Oui Monſieur, repris-je, & je ſatisferai à toutes vos demandes, ſi-tôt que vous aurez pris un doigt de vin ; comme je vous en conjure. Dieu vous a mis avec un de vos Amis, dans la moins mauvaiſe chambre de la Baſtille. Venez admirer cette belle vûë, lui dis-je, en le conduiſant à la fenêtre, qui vous invite à ne pas vous laiſſer mourir ſi-tôt, & d'un genre de mort ſi cruel. Ah ! Monſieur, me dit-il, quand vous ſcaurez mes malheurs, vous trouverez que j'ai raiſon de vouloir ſortir de la vie ; & ſi je ne craignois pas les jugemens de Dieu, il y a long-temps que j'aurois percé le cœur du plus malheureux homme qui ſoit ſous le Ciel, pour mettre fin aux plus biſares & plus terribles avantures, dont jamais vous aiez entendu parler. Je lui fis comprendre que mourir de faim, & ſe percer le cœur, c'étoit la même choſe devant Dieu ; qu'il n'étoit pas permis à un Chrétien de mettre fin à ſes jours pour quelque cauſe que ce pût être, que par les voies que la Nature lui a preſcrites ; & qu'il y avoit même de la foibleſſe à un brave homme, comme lui de deſirer la mort, pour ſe délivrer des afflictions, qu'il n'avoit pas le courage de ſuporter. Enfin je fis ſi bien, que je le contraignis de manger ; mais les conduits ordinaires étoient tellement retrecis, que la nourriture eut bien de la peine à y paſſer.

Quand il fut un peu revenu à lui : dites moi un peu je vous prie, Monſieur, me dit-il, d'où vous me connoiſſez & Madame la Com-

Comteſſe de Brederodes ? N'eſt-il pas vrai, lui dis-je, qu'elle a été l'adjudicatrice de la Terre de Lyeville, qu'elle faiſoit decreter dans le Cottentin ; & comme Mr de Chambe, porte-manteau du Roi, mon beau-pere, avoit cent livres de rente à prendre ſur cette Terre, je fus un des créanciers portez ſur ce decret ; & je vous ai vû pluſieurs fois vous & Madame la Marquiſe de Bois-Roger à Carentan, où j'etois Directeur des Aydes & Domaines, lorſque cette Terre lui fut adjugée, & rebanie à ſes frais, faute par elle d'en avoir fait le payement. Juſtement, reprit-il, je vous remets à preſent, & j'ai même mangé pluſieurs fois avec vous chez Mr le Comte d'Auxais, où j'allois ſouvent, & chez Mr de Bois-Grimot, Lieutenant Général : Mais je vous connois encore de plus de vingt ans auparavant. J'ai été chez vous, où j'ai paſſé un quartier d'hyver ; & je vous dirai tant de circonſtances de vôtre maiſon, que vous connoîtrez facilement que j'y ai été, puiſque vous étiez trop jeune alors, pour vous remettre aujourd'hui mon viſage, outre que j'ai beaucoup changé depuis ce temps là. J'étois Enſeigne de la Compagnie de Mr de Maubuiſſon vôtre frere, Capitaine dans le Régiment de Champagne, dont Mr le Marquis de Bellefond, depuis Maréchal de France, étoit Colonel. Mr de Maubuiſſon étant allé en recruë, comme il m'aimoit beaucoup, il m'amena avec lui à Caën. Vôtre maiſon qui eſt très-antique, mais très-belle, eſt tout proche le Château, & fait face à l'Egliſe de St. Pierre, n'y ayant qu'une grande place quarrée entre les deux. Vous

aviez

aviez un très beau Jardin dans un des Faux-Bourgs de la Ville, & une belle Terre qui n'en eſt pas bien éloignée, où nous allions fort ſouvent chaſſer. Vos maiſons de la Ville, de vôtre Jardin & de la Campagne étoient remplies d'une quantité prodigieuſe de très-beaux tableaux, dont Monſieur vôtre pere étoit très curieux. Il paroiſſoit encore tout jeune; il étoit dans la Magiſtrature, quoiqu'il ne fût pas originaire de la Ville; il me ſemble même qu'il étoit d'une Famille d'Anjou. Il avoit grand nombre d'Enfans, dont tous les aînez étoient dans le ſervice, auſſi bien que Mr de Maubuiſſon mon Capitaine, un ſeul excepté qui avoit une Charge au Bureau des Treſoriers de France; c'étoit un des plus beaux garçons que j'aye vû de ma vie. J'en ai connu très-particuliérement un autre, qui commandoit le Régiment de Coëſlin, qui portoit vôtre même Seigneurie de Renneville, qui étoit un très brave Officier, & qui dans la ſuite a été un de mes intimes Amis. Vous aviez de vos freres aînez dans la Marine, entr'autres un nommé du Clos très-bien fait, qui fut envoié dans les Indes avec Mr Caron dans le temps que le Roi l'y envoya Directeur; & un autre qui s'apelloit Pierreville qui commandoit la Fregatte la Scéne dans le Combat qui fut donné ſous le commandement du Roi Jacques, lorſqu'il n'étoit encore que Duc d'York. Lorſque j'étois chez vous vôtre frere étoit encore eſtropié des bleſſures qu'il avoit reçûës dans ce Combat, où il fit fort bien ſon devoir. Vous aviez d'autres freres Officiers dans le Régiment de Picardie, &

des

des ſœurs fort belles, entr'autres l'aînée, mais on les voioit rarement, parce que Madame vôtre Mere les couvoit toûjours ſous ſes aîles dans un apartement fort retiré, d'où elles ne ſortoient jamais qu'avec elle. Vous voiez Monſieur que je vous connois fort bien & que j'ai la mémoire très-heureuſe.

Caën eſt une des plus belles & des plus agréables Villes que j'aïe vûë, & la mieux ſcituée, où il y a de très-beau Monde & fort ſociable. Les Réformez y avoient un fort beau Temple, où s'aſſembloit un concours prodigieux de Peuple, car il y avoit près d'un tiers de la Ville de la Religion Reformée: j'y ai vû une file magnifique de Caroſſes. Il n'y a pas juſqu'au menu Peuple qui n'ait de l'eſprit, & j'en ai retenu des Hiſtoires qui ſont tout-à-fait réjouiſſantes. Il m'y eſt arrivé à moi qui vous parle une aventure, depuis que j'ai épouſé Mad. de Bois Roger, qui eſt impayable; je vous en ferai quelque jour le recit. Mais dites moi auparavant ce que ſont devenus Mrs. vos freres, & par quel hazard vous êtes ici?

Mes freres ſont tous morts, lui dis je, je reſte ſeul de douze fils que mon pere eut de ſon mariage avec ma mere, & de ſix qu'il eut avec ſa premiere femme, qui étoit une d'Aligre. Ceux du premier lit ſont preſque tous morts au ſervice des Venitiens, dont la plus grande partie a péri au Siége de Candie. Mon aîné du ſecond lit fut tué au Siége de Thionville, qui fut la premiere Campagne du Roi, Six autres de mes freres ont été tuez dans diverſes occaſions.

ſions. La ſeule Bataille de Senef en fit périr deux, Officiers dans le Régiment de Picardie; & peu de temps auparavant j'en avois perdu un qui étoit Capitaine dans le même Régiment; il fut tué devant Hardembourg à la déroute de Mr de Nancrai. Vôtre Capitaine a été le dernier, qui fut tué à la Hougue, & les quatre autres ſont auſſi morts dans le Service, mais de leur mort naturelle. Voilà pour ce qui regarde mes freres. Et pour l'avanture qui me fait être vôtre Compagnon de miſere, la voici. J'étois allé en Hollande pour m'y établir, où je croi même vous avoir vû chez Mad. la Marquiſe de Montpouillan vôtre parente; lorſque Mr Chamillart, à force de promeſſes me fit revenir à la Cour, & dans le temps que je m'y croiois dans une parfaite ſécurité ſous la foi & la protection de ce Miniſtre, au bout de quatre mois, je fus arrêté par ordre de Mr le Marquis de Torcy, & enfermé dans ce Cloaque deteſtable, où voici la deuxiéme année que je gemis, ſans avoir vû perſonne qui m'en ait voulu dire la cauſe, & ſans avoir pû obtenir un Commiſſaire pour m'examiner. O ſejour diabolique, s'écria-t-il, gouverné par les plus cruels Tirans qui ſoient au monde! Je ſuis dans le même cas, mon cher Monſieur, il y a près d'un an qu'ils me retiennent, ſans m'en avoir encore voulu dire la raiſon. J'aidois à Mr de Murat Gentilhomme du Dauphiné à faire ſon Régiment, dont il m'avoit donné la Majorité, lorſqu'on me vint enlever de mon Auberge, comme un corps-ſaint, pour me plonger dans cet Antre infernal, où je croi que c'eſt par le credit

de ma chere épouſe que je ſuis enfermé. Car je l'aime, toute perfide, toute cruelle, toute ingratte qu'elle eſt, & quoiqu'elle me donne ici la mort, l'amour que j'ai pour elle, & que malgré toutes ſes infidélitez, je ne puis arracher de mon cœur, me peſe plus mille fois que la Baſtille. Je fis fort l'étonné, & je le priai de me conter ſes Avantures, comme ſi je ne les ſçavois pas. Très-volontiers, me dit-il; mais permettez-moi auparavant de demander à Mr l'Abbé qui ne dit mot, & qui me paroît ſi rêveur, ce qu'il fait ici, & quel ſujet l'y a amené. Monſieur dit Sorel, que nous apellerons à preſent l'Abbé de la Motte, & pour cauſe, nous ſommes tous les trois auſſi ſçavans ſur le ſujet de nôtre empriſonnement les uns que les autres: je ne ſçai ſi c'eſt pour avoir déjeuné deux fois, ou manqué à dire mon Breviaire; tant y-a que j'y ſuis depuis il y eut un an ce Carême, & j'en reſſortirai quand il plaira à Dieu, ou plûtôt quand les Officiers de la Baſtille n'aimeront plus l'argent. Le Comte & l'Abbé recommencerent leurs Apoſtrophes contre la Baſtille & ſes Adminiſtrateurs, & après avoir ſuffiſamment évaporé leur bile, le Comte commença ſon Hiſtoire de cette maniere.

Mon pere s'apelloit le Comte de la Garde, qui ayant ſuivi le Prince de Condé aux Païs bas pendant les troubles, épouſa ma mere en Hollande. Elle étoit couſine de Mad. la Marquiſe de Montpouillan, & ſans contredit Héritiere des grands biens de la Maiſon de Brederodes. Quand le Prince de Condé eut fait la Paix avec le Roi, mon pere

re qui revint en France y ramena ma mere groſſe de moi : elle accoucha à Vernon ſur Seine. Mr le Cardinal, à la ſollicitation de Mr le Prince de Condé, donna à mon Pere la Majorité de Perpignan, avec une penſion, pour le récompenſer de ſon Régiment qu'il avoit perdu ; peu après qu'il fut arrivé, il mourut, & me laiſſa fort jeune, ſous la tutelle de Mr de Tilly de Caën, Commandant de Perpignan, qui prit ſoin de moi, comme de ſon propre fils. Ma mere qu'on apelloit à la Cour la belle Hollandoiſe, ſe remaria à un Gentil-homme du Cottentin. Mr de Tilly, après m'avoir fait aprendre mes exercices dès l'Enfance, à l'âge de dix ans me donna un drapeau dans ſon Régiment ; enſuite ſon Régiment fut incorporé dans celui de Champagne, où je fus Enſeigne de la Compagnie de Mr vôtre frere, & depuis ce temps-là j'ai toûjours ſervi. Etant Capitaine dans un Régiment Etranger, je me mariai à Xaintes, où j'épouſai une Héritiere parfaitement belle, dont j'eus pluſieurs enfans qui ſont tous morts, auſſi bien qu'elle. Etant allé ſolliciter le bien de ma mere en Hollande, j'y fis connoiſſance avec Mad. la Marquiſe de Bois-Roger, qui y étoit allée pour un pareil ſujet, ſon pere & ſa mere étant Hollandois. Si j'en fus charmé, j'eus le bonheur auſſi de ne lui pas déplaire. Elle étoit Veuve, & j'étois Veuf. De retour tous deux en France, je la fus voir à ſa Terre de Bois-Roger. Je lui découvris ma paſſion, & elle l'aprouva : mais comme nous étions tous deux de la Religion Réformée, nous ne pouvions pas

nous marier en France contre les Ordonnances du Roi. Elle me leva ces difficultez, & me dit qu'elle connoiſſoit un certain Curé de Lery qui étoit dans ſon voiſinage, qui ne ſe faiſoit pas le moindre ſcrupule de contrevenir à ces Ordonnances, & qui feroit la ceremonie de nôtre Mariage dès que nous le voudrions. Elle le fit venir à Roüen, & la choſe ſe paſſa un ſoir en la maiſon d'une amie de la Marquiſe, devant les Témoins qu'elle voulut y apeller, & que je ne connoiſſois pas. Enſuite de quoi nous retournâmes au Bois-Roger, où pendant plus de dixhuit mois je vécus avec mon épouſe de la plus grande union du monde. J'avois vendu quelque partie du bien que j'avois de ma premiere femme en Xaintonge, dont tant que l'argent dura Mad. la Comteſſe de Brederodes m'accabla de careſſes; mais quand les eaux vinrent à baiſſer, elle me dit qu'il falloit abſolument que j'allaſſe en Hollande me faire rendre juſtice du bien de ma mere, ou tout au moins ſolliciter une Penſion de L. H. P. L. E. G. qui s'étoient emparez du bien de nôtre maiſon. J'y fus ſix mois entiers, ſans pouvoir obtenir aucune choſe qu'une legere Proviſion, par le credit de la Marquiſe de Montpoüillan, qui ſeule avoit connoiſſance de la juſtice de ma cauſe. J'étois ſans titre, & il n'y avoit qu'elle qui m'en pût indiquer. Enfin L. H. P. me renvoierent chercher l'Extrait de mon Batême, & le Certificat de la mort de ma mere; car j'avois recouvert ſon Contrat de Mariage avec mon pere, par les ſoins de la Marquiſe de Montpoüillan; moiennant quoi ils

me

me promirent de me donner une Penſion proportionnée à ma Naiſſance, & à peu près à mon bien. Je revins en France ſur ces aſſurances ; mais je fus fort étonné, quand je voulus entrer chez moi, de voir que ma femme me fit fermer les portes du Château, & lever les Ponts-levis. J'eus beau peſter, prier, inſiſter ; jamais elle ne voulut me voir, encore moins me faire ouvrir. Pendant mon abſence, on avoit pourvû à une Compagnie que j'avois dans Surlaube, pour achever de me pouſſer à bout. Je fus trouver quelques amis que j'avois aux environs du Bois-Roger, entr'autres le Marquis de St. Hillaire, Gentil-homme fort honnête & d'une rare probité, qui fut voir mon épouſe au Bois-Roger, pour lui remontrer de quelle conſequence étoit l'éclat qu'elle alloit faire : mais il ne fut pas moins étonné que moi, quand elle eut le front de lui ſoutenir, qu'elle n'étoit pas ma femme. Je fus conſulter un Avocat à Roüen, qui me dit qu'en lui aportant l'extrait de mon Contrat de Mariage, & un Certificat du Curé qui en avoit fait la ceremonie, il l'a forceroit bien à me reconnoître, & à me donner une proviſion ſur ſon bien. La Demoiſelle chez qui nous nous étions mariez à Roüen, qui étoit Marchande de Dentelle, avoit paſſé en Angleterre. Je courus à Lery pour obtenir un Certificat du Curé ; mais j'y apris qu'il avoit abandonné ſa Cure, pour ſuivre en Angleterre la Marchande de Dentelle. Le Notaire qui avoit paſſé nôtre Contrat au Bois-Roger étoit un Vieillard plus que ſeptuagenaire : il étoit mort pendant mon abſcence, &

j'eus un chagrin mortel d'aprendre, que la Comteſſe de Brederodes s'étoit emparée de tous ſes papiers après ſa mort. Je retournai à Lery, pour voir ſi je ne pourois pas découvrir ce qu'étoient devenus les Regiſtres du Curé. Je parlai à un bon Vieillard qui me dit être ſon pere, & à un Laboureur qui me dit être ſon frere. Quand ils ſçûrent le ſujet qui m'amenoit; ils m'aprirent, en fondant en larmes, que le Curé étoit un débauché, qui après les avoir ruinez & deshonorez, s'étoit enfui chargé de dettes, pour courir en Angleterre après une Marchande de Dentelle de la R. R. Que c'étoit la Marquiſe de Bois Roger, qui après l'avoir fait intimider par les Juges de l'Officialité de Roüen, lui avoit conſeillé de quitter ſa Cure; & qu'elle n'avoit eu aucun repos qu'elle ne lui eût perſuadé la choſe: ce qu'il avoit executé après avoir vendu ſes meubles ſourdement, & par ſa mauvaiſe conduite leur avoit à tous porté un coup mortel. Qu'ils ne doutoient pas que ce miſerable n'eût donné ſes Regiſtres à la Marquiſe, ou qu'il ne les eût brûlez. Ces triſtes nouvelles me percerent le cœur: j'aimois paſſionnément la Comteſſe, malgré ſa cruauté. Je lui écrivis les lettres les plus tendres: je lui fis parler par ceux que je ſçavois qu'elle conſidéroit davantage; & voiant qu'elle étoit inébranlable, j'entrai dans une fureur que je ne puis vous exprimer. Je pris la réſolution de courir après le Curé de Lery, qui ſeul pouvoit me tirer de la peine où j'étois, en me donnant le Certificat dont j'avois beſoin, déterminé de le tuer s'il me refuſoit. Pour cet effet, abandonnant entierement le ſoin de mes

mes affaires d'Hollande, je fus promptement en Xaintonge, où je vendis quelques arpens de vignes, & quelques aires de marais ſallans, & je pris avec moi deux Vallets qui avoient été mes Soldats, & dont je connoiſſois le courage. Je les menai avec moi en Angleterre pour me ſeconder dans mon entrepriſe. J'appris que le Curé, après y avoir fait ſon abjuration, en étoit parti, ſans avoir épouſé ſa Marchande de Dentelle, qui avoit apris de lui des choſes terribles qui l'avoient rebuttée. Je le ſuivis en Hollande, où il avoit paſſé. Je ſçu qu'il avoit obtenu ſon pardon de l'Ambaſſadeur de France, & qu'il étoit retourné à Paris, où je le fus chercher. Long-temps après je découvris qu'il étoit paſſé en Flandres, où je courus après lui. Enfin je l'ai pourſuivi à la piſte dans toutes les Cours d'Allemagne, où il voiageoit à la ſuitte d'un Seigneur Allemand, en Dannemark, en Suede & en Pologne. Je ſuis enſuite revenu ſur mes pas à Bruxelles où je l'ai perdu. J'ai fait pour le trouver près de mille lieuës: & après m'être entierement conſommé, je retournai à Roüen, où j'emploiai toutes ſortes de moïens pour regagner le cœur de ma femme. N'en pouvant venir à bout par la douceur, je plaidai contre elle, où je ne gagnai pas plus qu'à courir après mon fripon de Curé. La Guerre étoit alors allumée par tout; je pris la réſolution d'aller m'y faire brûler le cœur pour en chaſſer entierement la paſſion violente, dont il étoit, & dont il eſt encore pénetré pour ma cruelle épouſe. Pour cet effet je retournai en Xaintonge vendre tout ce que j'y avois de reſte du bien de ma

au hazard de s'égorger, & à quelles riſques ils m'expoſoient. Le Curé lui demanda bruſquement s'il ſçavoit le Latin. Je vous ai déjà dit, Mr l'Abbé, lui répondit le Comte, que j'avois été fait Enſeigne à l'âge de dix ans, & que depuis ce temps là je n'avois pas quitté le ſervice: il auroit donc fallu que l'Aumônier du Régiment eût été mon Precepteur; qu'il eût eu l'inclination & la ſcience neceſſaire pour m'inſtruire, & que j'euſſe eu autant d'amour pour l'étude, que j'en avois pour la Guerre. Non Mr l'Abbé, je ne ſçai ni Grec, ni Latin; mais en récompenſe je parle très bon Eſpagnol, & j'entends un peu l'Italien. J'ai été élevé avec des Eſpagnols; j'ai fait long-temps la Guerre en Eſpagne, où j'ai été deux fois priſonnier de Guerre; & mes premieres Amourettes furent conſacrées à une Eſpagnolette, qui m'a penſé faire perdre la vie; car il n'y a pas à railler avec cette Nation.

Quand l'Abbé de la Motte ſçut que le Comte ne ſçavoit pas de Latin; il fit ſemblant de lire ſon Breviaire: il nous demanda la permiſſion de chanter une Hymne avec une ſoumiſſion qui me ſurprit; mais je le fus bien d'avantage, quand au lieu de l'Hymne, je lui entendis chanter une priere très inſtante, qu'il me faiſoit de ne le pas découvrir. Je lui dis tout haut: Mr. l'Abbé ne ſçavez vous pas cette autre Hymne, qui me paroit plus belle & plus juſte? & dans l'inſtant, en forme d'Hymne, je lui chantai l'aſſurance où il pouvoit être de ma fidelité & de ma précaution; & je lui dis en même temps qu'il falloit prévenir le Prince & Tozain. Car

pour Mr le Chevalier Burnet, comme je l'ai déja dit, il étoit ſorti le 22. du même Mois. On l'apella, ſous ombre de le faire parler à Mr d'Argençon, mais une heure après le Major vint faire enlever toutes ſes hardes, & dit à ſes Compagnons, que ſa Liberté étoit venuë, & qu'il étoit échangé contre un priſonnier François, homme de diſtinction, qui étoit arrêté en Angleterre. Je dis à l'Abbé de la Motte qu'il n'eût aucun trouble, ni pas la moindre inquiétude; & que je me chargerois du ſoin de faire les choſes ſi bien, qu'il auroit ſujet d'en être tout-à-fait content. L'Abbé me proteſta, que de ſa vie il n'avoit entendu une ſi bonne Hymne. En effet elle le raſſura beaucoup, & il ne parut plus ſi triſte, qu'il l'étoit, avant que je l'euſſe chantée, ce que je fis ſur l'air de: *Te lucis ante terminum.*

Je dis au Comte de Brederodes que nous avions communication avec les priſonniers qui étoient au deſſus de nous, un deſquels étoit un Prince qui paroiſſoit avoir beaucoup d'eſprit; qu'il falloit les avertir de ſon arrivée dans nôtre chambre: que je le priois de m'excuſer ſi je leur parlois en Latin; mais qu'il étoit à craindre que je ne fuſſe entendu des Porte clefs, qui ſouvent alloient écouter ſur la Plate-Forme. Le Comte aprouva la choſe, ſans y faire de réflexion, & encore moins ſans en pénétrer la cauſe; il n'avoit garde. Je fis le ſignal au plancher. Le Prince vint à la Tribune. Jamais homme ne fut plus étonné que lui, lorſque je lui apris que le Comte de Brederodes étoit avec nous. Il ſçavoit l'Hiſtoire du Curé de Le-

ry,

ry. Il crut que je voulois lui faire un conte à plaiſir : mais je lui affirmai la choſe ſi ſérieurement, qu'il ne pouvoit aſſez admirer la bizarerie, & le caprice de la Fortune ſur la deſtinée du Comte & du Curé. Je le priai de prendre de juſtes meſures avec ſon Compagnon, pour ne pas faire de, *qui prò quo* dans la converſation, dont les ſuites ſeroient très-funeſtes. Il me promit une grande circonſpection : apres quoi lui & ſon Compagnon ſaluerent nôtre nouveau Concaptif, qui leur fit bien des civilitez : puis ils refermerent leur trou, crainte de ſurpriſe ; après nous avoir promis qu'ils avertiroient les priſonniers de la calote de leur devoir, & nous avoir marqué l'audience à dix heures du ſoir.

Lorſque nous nous fumes un peu tranquiliſez par les meſures que j'avois priſes, & qui rendirent l'Abbé tout joyeux, je priai le Comte de débuter par me dire d'où il ſortoit ; & d'avec quels Compagnons. Je ſors, dit-il de la ſeconde de la Bertaudiére, où vous avez été, & où j'ai encore vû des Vers écrits contre le mur, que j'ai cru être de vôtre main ; & je quitte des Compagnons que je n'ai pas eu le temps de connoître, puiſque je n'ai bu ni mangé avec eux. Mais je veux vous dire tout ce qui m'eſt arrivé depuis que je ſuis arrivé à la Baſtille, où la Fortune a voulu me faire voir, qu'elle ſçavoit me fournir des Avantures juſqu'au fond des Enfers. Plus ſurprenantes que vous ne penſez, Mr le Comte, lui dis-je, & toutes des plus extraordinaires. Sans comprendre le ſens de mon Enigme, qui lui é-

toit impénétrable, il continua son discours ainsi.

Après que ces canailles ici m'eurent fouillé jusqu'aux endroits les plus secrets, & eurent retourné toutes mes poches, ils me mirent dans une chambre, où je restai seul près de deux Mois. J'eus tout le temps d'y faire des réflexions, qui toutes aboutirent à me convaincre, que c'étoit mon Epouse qui m'avoit fait arrêter. On me tira de ma solitude pour me mettre dans la Troisiéme chambre de la Bertaudière avec un apellé Mr Stinkson, Banquier Anglois, fort honnête homme, & un Abbé Italien qui n'a jamais voulu dire son Nom, ni pour quel sujet il est ici; mais qui a de l'esprit infiniment: ce fut lui qui comprit ce que vous nous vouliez dire, en frapant contre le mur. Stinkson a eu le malheur de s'associer dans une manufacture de Draps, avec des Fripons, qui pressez par lui de lui rendre leurs comptes, ont gagné d'Argençon, qui a fait mettre ce pauvre Banquier à la Bastille, d'où il ne veut pas le laisser sortir, qu'il ne se soit accordé avec ses Créanciers. Sa femme a fait remontrer au Roi l'injustice que l'on faisoit à son Mari, & le préjudice que sa cruelle prison aportoit à sa Banque. Le Roi l'a renvoyée à Mr le Comte de Pontchartrain, qui pour toute grace, lui accorda celle de voir trois fois par semaine son Mari. Une Friponnerie que lui a faite Corbé mérite bien que je vous en fasse part. Mad. Stinkson dans le commencement de la prison de son Mari obtint de Mr d'Argençon la liberté de lui envoier un lit & des hardes. Elle lui envoia

voit un grand coffre bien garni. Mr Stinkſon en prit ce qu'il crut lui pouvoir ſervir dans ſa priſon, & remit le reſte à Corbé, le priant de le faire rendre à ſa femme, ne voulant pas ſe parer dans la priſon d'habits ſi magnifiques, car il y avoit une Robe de Chambre de Damas à fleurs d'or, toute des plus ſomptueuſes; un habit galonné très-propre, avec une veſte de drap d'or parfaitement belle: tout cela n'avoit encore été porté qu'une ou deux fois, & de très-beau linge. Corbé lui dit qu'il avoit fait rendre le tout à Mad. Stinkſon, qui ſix Mois après eut la liberté de venir voir ſon Mari. Corbé n'en fut point averti, qui étoit en Ville, où une partie de plaiſir l'avoit fait trotter, lorſqu'elle arriva à la Baſtille. Mr Stinkſon ne manqua pas de demander à ſa femme, ſi on ne lui avoit pas rendu ſon habit, ſon Linge, ſa Robe de Chambre &c. Elle lui dit qu'elle n'en avoit rien vû. Elle demanda dans l'inſtant à parler à Corbé, pour s'éclaircir de la choſe. On lui dit où il étoit: elle avoit ſon Caroſſe à la porte, elle l'y fut trouver. C'étoit une Maiſon où elle étoit connuë: on la fit monter au lieu où étoit Corbé, ſans qu'il en fût averti. Elle le trouva au milieu d'une grande aſſemblée de Meſſieurs & de Dames, paré de l'habit, de la veſte, & de la plus belle garniture des dentelles de ſon Mari, avec leſquels Mr de Baſſe-Mine ſe donnoit des airs tout des plus ridicules.

Simia ſemper Simia, etiam ſi aurea geſtat inſignia.

Jugez de la ſurpriſe de tous les deux. Mad. Stink-

dépouille, pour le récompenſer de ſa bonne nouvelle. Rien moins que cela. On avoit arrêté un Officier : ſon Vallet de Chambre vint pour lui parler, il s'adreſſa au Major, qui ayant ſçu que c'étoit pour donner à ſon Maître un habit qui ſortoit de chez le Tailleur, prit l'habit, promit qu'il l'alloit rendre à l'Officier priſonnier, & après avoir renvoié le Valet s'en para, comme Jodelet Prince d'Armenie. Un An après, quand le priſonnier eut la liberté de voir du Monde, le Major qui en fut prévenu, fit tourner l'habit & le Galon, & après le donna à l'Officier, qui proteſta n'avoir jamais porté d'habit retourné. La choſe éclata. Le Major, pour apaiſer l'Officier, lui dit qu'il eût à faire eſtimer ſon habit, & qu'il lui feroit un billet payable quand il auroit de l'argent. L'Officier aima mieux reprendre ſon habit tout retourné qu'il étoit, & le donner à ſon Vallet de Chambre, que de le laiſſer plus long-temps ſur le dos de cet indigne Fripon ; ſe reſervant à rabattre les coutures du juſtaucorps du Major, quand il ſeroit en liberté. Quand on eut ôté les Rèliques de deſſus l'Ane, Martin n'eut plus que ſon bas & ſes oreilles. On dit que le Major eut l'impudence de demander à l'Officier l'argent qu'il lui avoit couté pour faire retourner ſon habit ; c'eſt ce que je ne ſçai pas poſitivement ; mais ce que je ſçai de très certain, c'eſt qu'il n'en toucha pas de mauvaiſe monnoie, & ne fut pas payé comme il le méritoit.

Mr. le Comte de Brederodes continua, & nous dit. On me retira d'avec Mr Stinxſon, & l'Abbé Italien, pour me mettre dans la

il n'a pû obtenir la grace de ſçavoir ce qu'on lui veut, ni de quoi on l'accuſe.

D'Argençon cependant le fit un jour deſcendre, pendant que nous étions enſemble, & voyant que l'Abbé ne le qualifioit que de Monſieur, & non pas de Monſeigneur, comme il l'exigeoit inſolemment de la plus grande partie des priſonniers. D'Argençon l'en reprit; diſant qu'il devoit reſpecter en lui le Miniſtre du Roi. L'Abbé lui dit qu'il reſpectoit tout ce qui apartenoit au Roi; mais qu'un Comte de l'Empire étoit diſpenſé de donner au Lieutenant de Police de Sa Majeſté, le titre de Monſeigneur : que pour lui il ne connoiſſoit point d'autres Seigneurs que Sa Majeſté Impériale & le Roi des Romains, ſes légitimes Seigneurs. D'Argençon s'emporta juſqu'à lui parler par toi, en lui diſant, mon Ami n'es tu pas un plaiſant Comte de l'Empire ! le Fils d'un Notaire ! Monſieur, reprit l'Abbé, je vous connois mieux que vous ne penſez, & je ſçai que vous n'avez pas toûjours été Lieutenant de Police; non plus que Tamerlan n'avoit pas toûjours été Empereur, quoi qu'il fût un des plus grands Princes de ſon Siècle. Enfin, que j'aye été autrefois tout ce qu'il vous plaira; l'Empereur m'a jugé digne d'être fait Comte de l'Empire, & j'en ſoutiendrai la dignité juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Ta qualité, dit d'Argençon, ne m'empêchera pas de te faire pendre, quand je t'aurai fait ton procès. Monſieur, je ſuis en vôtre pouvoir, vous pouvez me faire mourir, quoiqu'Innocent, de tel genre de mort qu'il vous plaira : mais je ſuis perſuadé que vous ne le ferez pas ſans re-

flé-

flechir, que l'Empereur eſt juſte, & aſſez puiſſant pour venger l'injuſtice que vous ferez envers moi, ſur dix Comtes François. Ce n'eſt pas de ce que vous ſçavez faire que je ſuis en peine, je ne le ſçai que trop; mais je deſirerois ſçavoir de quoi vous m'accuſez: faites moi la grace de me le dire, & je vous jure ſur tout ce que j'ai de plus ſacré, que je vous l'avoüerai, ſi j'en ſuis coupable. Tu n'auras pas le plaiſir de le ſçavoir ſi tôt, lui dit ce loyal Juge: je t'accuſe d'être un Inſolent, que je vais envoier au cachot, tout nud avec les fers aux pieds & aux mains. Je ſuis Prêtre, Monſieur, dit l'Abbé, & Dieu m'aprend que là j'y dois le prier pour vous. Puiſque tu es Prêtre, dit d'Argençon, retourne en ta chambre, où je te donnerai du temps ſuffiſamment pour prier Dieu pour moi. Adieu: qu'on l'ôte de devant moi, dit il à ſes Satellites, qui le ramenerent dans nôtre chambre, où il me fit le recit de la ferocité barbare de ſon Juge. Nous vivions fort unis enſemble, & nous avions facilement fait amitié par la conformité de nos mœurs & de nôtre deſtinée; lorſque ſix ſemaines après nôtre union, on me fit ſortir d'avec lui, pour me mettre avec ſon frere dans la ſeconde chambre de la Bertaudiere. C'eſt auſſi un Abbé, mais laid & mal-fait, autant que ſon frere eſt beau & a d'eſprit. Je fus fort longtemps avec lui, ſans qu'il voulut me dire ſon nom, quoiqu'il ſçût fort bien que je ſortois d'avec ſon frere, dont il ne daignoit pas ſeulement s'informer. Mais un jour que je liſois dans ſon Breviaire, j'y vis ſon nom qui y étoit écrit. Quoi! lui dis je, Monſieur, êtes

êtes vous le frere de Mr l'Abbé Gonzelle, avec lequel j'étois il y a peu de temps ? Oüi, Monſieur, dit-il, mais je n'ai oſé me faire connoître à vous, crainte que vous ne fuſſiez une Perſonne miſe de la part du Gouverneur pour me tirer les vers du nez. Je lui fis ſi bien connoître ſon erreur, & il vit que j'avois tant d'averſion pour nos Bourreaux, qu'il me fit part de ſes Avantures, à peu près dans ces termes.

Je ſuis fils d'un Notaire de Dole : mon pere nous laiſſa après ſa mort un grand nombre d'Enfans avec un bien fort médiocre. Ma mere, qui lui ſurvêcut, eut ſoin de faire étudier tous ſes garçons, perſuadé que la plus grande richeſſe qu'on puiſſe laiſſer à des enfans, c'eſt l'éducation & la ſcience. Mon frere aîné, que vous venez de quitter fut à la Cour de Vienne, où il fit une fortune conſiderable. Le bruit en vint juſques à nous, & même qu'il étoit Comte de l'Empire. J'y courus, pour y avoir quelque part. J'arrivai dans le temps qu'il venoit de ſe faire recevoir Prêtre, & un peu après qu'il eut donné de grands biens à une Dame, dont l'infidelité le mit au deſeſpoir. Il me mit en état de paroître à la Cour de l'Empereur, ſans lui faire de honte. Je connus bien-tôt que toute ſa fortune rouloit ſur le hazard, & que les cartes & les dez faiſoient tout ſon fond. Aujourd'hui il avoit mille piſtoles, deux jours après il n'avoit pas un ſou. Jamais de tranquilité, roûjours dans l'inquiétude & l'agitation. Un jour qu'il avoit exceſſivement gagné, je le priai de me faire un petit fond, dont je ſerois meilleur ménager, qu'il ne l'étoit

toit de ſes grandes richeſſes : mais il fut auſſi avare pour moi, qu'il avoit été liberal pour ſa Dame. Il me conſeilla de me faire ordonner Prêtre comme lui, & il m'en facilita les moïens : après quoi il me donna de quoi me reconduire chez nous, où par le moyen de mes amis j'obtins un petit Benefice. C'étoit une Cure, où pour tout revenu j'avois cent écus, mes Meſſes, & logé paſſablement bien. Il y avoit derriere ma maiſon une Riviere fort poiſſonneuſe. J'avois fait faire une petite barque & des filets, & là j'exerçois les deux profeſſions de St. Pierre, de pauvre Pêcheur, & de vigilant Paſteur : vivant ſans ambition & dans un dégagement du monde, qui me donnoit une tranquilité, dont le ſouvenir fait ici ma plus grande peine. J'avois pris avec moi une de mes ſœurs, fille fort ſimple & fort ſage, qui gouvernoit mon ménage. Lorſqu'au commencement de l'année 1701. je fus tout ſurpris de voir mon frere le Comte arriver chez moi avec un équipage de Prince. Toute ma Paroiſſe n'étoit pas aſſez grande pour loger ſa ſuite. Je le conjurai en frere ſage, de vendre ſon Caroſſe à ſix chevaux, de congedier tous ſes gens, & de ſe faire un fond chez nous, de l'argent qu'il avoit, avec lequel il pouvoit paſſer ſes jours dans la même tranquilité, que celle où il m'avoit trouvé. Mais c'étoit prêcher l'abſtinence & la modération à un Prélat de Cour. Il prétendoit briller à la Cour de France, & y tenir tout un autre rang que celui où il me voioit réduit, qui lui faiſoit pitié & dont il étoit confus. Il m'entraîna malgré moi à Dole

avec

avec lui. Là un de mes freres qui a fait profeſſion dans les Carmes, ſe joignit avec moi pour le ſolliciter, & l'engager à s'établir dans nôtre Païs : mais ce fut vainement. Il étoit arrêté dans le Conſeil éternel, qu'il viendroit à la Baſtille, & que ſa diſgrace nous y entraineroit avec lui. En effet, il pourſuivit ſon chemin vers la Cour, malgré nos remontrances, rempli de ſes grandes idées. En me quittant il me donna cent écus, pour m'indemniſer de la dépenſe qu'il m'avoit fait faire ; parce qu'en trois jours lui & ſes gens m'avoient conſommé mes proviſions, faites pour toute une année. Environ un mois après ſon départ, jamais je ne fus plus ſurpris que lors qu'un Exempt & ſix Archers entrerent dans ma maiſon, où à peine ils me donnerent le temps de prendre mes hardes & du linge, & ſans me permettre de dire ſeulement adieu à ma chere ſœur, ils me forcerent de monter à cheval ; & ſans dire où ils me vouloient conduire, ni pour quel ſujet ils m'arrêtoient, ils me firent marcher au milieu d'eux garroté, comme un criminel. Quand nous fûmes à deux lieuës en deça de Dole ; j'y trouvai mon frere le Carme, qu'un autre Exempt, & ſix Archers avoient mis au même état où j'étois ; & ſans vouloir ſeulement nous accorder la ſatisfaction de nous embraſſer mon frere & moi, ils nous ont conduit tous deux dans ce cruel Labyrinthe, ſans qu'il m'ait été permis de parler à mon frere par les chemins, ni de prendre mes repas avec lui dans les Auberges où nous arrivions ; ni que j'aie pû obtenir la conſolation de le voir une ſeule fois depuis que je

ſuis

ſuis ici. Voilà la bonne fortune que nous a procuré Mr le Comte de l'Empire. Mon Benefice, où j'étois plus heureux que le Roi ne l'eſt à Verſailles, & dont je faiſois les fonctions en bon & zelé Paſteur, eſt perdu pour moi ; je n'y retournerai de ma vie : je ne reverrai plus mes ſimples Brebis ; & ma ſœur qui m'aimoit autant que je l'aimois, eſt morte de douleur de ma diſgrace. O ma chere Patrie pourquoi es-tu tombée ſous la Domination des François ! ou que peut craindre le Roi d'un miſerable Curé, qui ne liſoit que ſon Breviaire, & à qui ſa ſolitude tenoit lieu de toute la Terre ?

Après ce triſte recit, il entra dans une rêverie ſi profonde & ſi mélancolique, que toutes mes conſolations ne purent l'en faire revenir. Il ne m'écoutoit ſeulement pas, & les yeux attachez contre Terre, il ſembloit pétrifié. Il demeura dans ce pitoïable état plus de deux heures, en pouſſant de temps en temps des ſoupirs, qui ſembloit devoir amolir nôtre cachot, plus ſenſible que le cœur de nos barbares Tyrans. Tous les jours il entroit deux ou trois fois dans ces profondes rêveries, dont je ne pouvois le retirer, pas même quand on aportoit nôtre dîné, que ſouvent il laiſſoit retourner, auſſi bien que moi, ſans y toucher : car comme nous mangions enſemble, j'aimois mieux me paſſer de dîner, ou de ſouper, que de prendre mes repas ſans lui. Quand il étoit revenu de ſa Létargie, il m'en demandoit pardon, & me grondoit de n'avoir pas voulu manger ſans lui. Il étoit fort exact à lire ſon Breviaire, prioit avec ferveur, dormoit peu, & jeûnoit beaucoup.

coup. Ce qui lui altéra ſi fort le cerveau, que ce pauvre malheureux Prêtre pouſſa ſa folie juſqu'à ſe vouloir faire mourir. Ce fut au commencement du Carême dernier. On nous avoit aporté de la moruë pour nôtre dîné, que je ſçavois qu'il aimoit paſſionnement. Je mis le plat de moruë dans l'endroit où il ſembloit avoir fixé ſon point de vûë : mais le pauvre homme la regardoit, ſans la voir. Revenu de ſon extaſe, il me demanda pardon à ſon ordinaire. Puis tout d'un coup, en ſe jettant ſur mon lit, où je m'étois couché, parce que je me trouvois indiſpoſé : ah ! Mr le Comte, me dit-il, priez Dieu pour moi. Je le conſolai encore de mon mieux, & je lui fis connoître le danger où il ſe mettoit de perdre l'eſprit, en ſe plongeant dans ces abîmes de rêveries. Que voulez-vous, dit-il, je ne ſuis pas le Maître de ma raiſon, & il n'y a que la mort qui puiſſe mettre fin à ma profonde douleur. Il ſe mit en priere, & pria fort long-temps ; enſuite de quoi il alluma de la chandelle, & lût juſqu'à ce que le Porte-clefs nous aportât la collation. L'Abbé Gonzelle n'avoit point mangé de tout le jour. Il ſoupa fort bien, mangea la moruë qu'on nous avoit donné pour nôtre dîné. Pour moi je me contentai d'un peu de ſalade, que j'aime beaucoup, qu'on nous avoit aporté pour nôtre ſoupé. Il reſta fort long-temps après ſon repas à préparer l'apareil du funeſte & terrible projet qu'il avoit formé. Pendant ce temps-là je m'endormis, ne me doutant pas qu'il voulût attenter à ſa vie. Environ minuit je me reveillai au bruit qu'il fit en tombant par terre, & en caſſant un de nos

nos pots de chambre. Je lui demandai, s'il se trouvoit mal ? Ce n'eſt rien, me dit-il, d'une voix mourante. Je me levai promptement & je courus vers l'endroit où je l'avois entendu tomber. Je le trouvai étendu par terre, nageant dans ſon ſang, & le viſage froid comme celui d'un homme morr. Ah! miſerable, m'écriai-je, qu'avez-vous fait! mais il étoit ſans ſentiment. Je voulus battre le fuſil, mais il l'avoit caché, auſſi-bien que mon couteau & la chandelle. Je frapai promptement à la porte ; j'apellai la Sentinelle ; je criai de toute ma force au Corps de Garde, qu'on eût à venir ſecourir un homme qui perdoit tout ſon ſang. Plus d'une heure après le Capitaine des Portes vint avec Ru. Nous trouvâmes le malheureux Abbé tout couvert de ſon ſang, dont il avoit perdu une quantité ſi prodigieuſe, qu'il y en avoit la hauteur de trois doigts ſur le plancher. Eh ! bien, dit le Capitaine des Portes, c'eſt un homme de moins au monde ; puiſqu'il s'eſt deffait nous le jetterons à la voirie. Il alluma nôtre chandelle que l'Abbé avoit cachée dans le fond d'un creneau, pour m'ôter les moïens de le ſecourir. Il courut chercher le Chirurgien ; pendant que Ru & moi nous viſitâmes le bleſſé. Je trouvai que ſon cœur palpitoit encore, ce qui me fit chercher l'endroit de ſa bleſſure, que nous eumes de la peine à trouver ; car il étoit tout couvert de ſang depuis la tête juſqu'aux pieds. Nous vîmes qu'il s'étoit fait une ligature au bras gauche auſſi adroitement qu'un Chirurgien, qui l'auroit voulu ſeigner, l'auroit pû faire. Dans ce temps-là Rheilhe entra preſque tout nud.

Il

Il viſita l'Abbé & trouva que le froid exceſſif qu'il faiſoit l'avoit empêché de mourir, comme il devoit faire naturellement : car le ſang étoit figé ſur la playe, qui avoit arrêté le reſte du ſang qui s'étoit preſenté pour en ſortir. Le malheureux Abbé s'étoit coupé la veine cephalique; & Rheilhe l'a ſi bien penſé, qu'il eſt demeuré eſtropié du bras gauche, auſſi-bien que de ſon eſprit pour le reſte de ſa déplorable vie. On eut bien de la peine à faire revenir ce miſerable Abbé qui fut très-long-temps ſans donner aucun ſigne de vie; & le premier qu'il donna fut une extravagance la plus outrée. Il fit apeller le Major ſur les huit heures du matin; & lorſqu'après avoir eu de la peine à le tirer du cabaret à eau de vie, où il tenoit ſes plaids, on l'eut fait venir devant l'Abbé ; ce mourant prit ſa culotte, & ſans prononcer un ſeul mot fit ſigne au Major d'en découdre la ceinture. D'abord que le Major ſentit au travers de la doublure les piſtoles qui y étoient enfermées ; non je ne ſçaurois pas aſſez vivement vous exprimer dans quelles convulſions il entra : l'agitation, l'empreſſement où il étoit, d'en faire ſortir le treſor du pauvre imbécile. Et vite, crioit-il, un couteau ! des ciſeaux ! quelle pitié ! quoi perſonne n'a rien pour m'aſſiſter ! A la fin Bouronniere lui prêta des ciſeaux, avec leſquels de ſes mains tremblantes, il coupa les culottes ; doubleure, & deſſus, d'où il tira huit Loüis d'or, qu'il laiſſa tomber dans une poche plus creuſe qu'un ſac à bled, & après avoir viſité la culotte de tous les côtez, avec une exactitude qui faiſoit bien voir l'envie qu'il avoit

d'y trouver une pareille niche, il la rendit gravement au pauvre fou. Après quoi, tirant un écu de ſa poche; tenez Ru, dit-il, qu'on achette un pot de terre tout neuf à Mr l'Abbé, & qu'on lui faſſe un bon boüillon, car il en a bien beſoin; & ſur tout ménagez bien cet écu du reſte duquel vous me rendrez compte: & oncques depuis il n'eſt plus revenu voir le pauvre extravagué, qui n'avoit plus de Loüis à lui donner. Il a gueri de ſa bleſſure, dont il eſt toutefois eſtropié, mais il ne guerira jamais de ſa folie, que par un eſ[illegible] de miracle. Il me faiſoit tous les jours des extravagances qui me pouſſoient à bout. Tantôt il diſoit que j'étois l'Eſpion du Gouverneur, ou que c'étoit moi qui lui avoit conſeillé de ſe tuer. Tantôt il me forçoit de regarder ſous ſon lit, pour en retirer un Soldat qui venoit de s'y gliſſer, ou bien que j'avois trouvé ſa Confeſſion & que je l'avois révelée. Il ne me laiſſoit repoſer ni la nuit, ni le jour. Je demandai abſolument à parler à un Officier. Après bien des ſollicitations le Capitaine des Portes vint à la fin. Je le priai de bien retenir ce que j'allois lui dire, pour en faire ſon raport à Mr le Gouverneur. Tant que j'ai pû ſoulager ce pauvre homme que voilà, je l'ai fait avec une charité véritablement chrétienne; mais preſentement que l'état où il eſt réduit m'empêche de demeurer avec lui, & me fait aprehender un ſort pareil au ſien; pendant qu'il me reſte encore aſſez de jugement pour prevenir ce malheur, je vous ai fait venir pour vous proteſter, que ſi dans vingt-quatre heures vous ne le retirez pas d'avec moi, ou que vous ne me retiriez

pas

pas d'avec lui, au choix de vos Officiers ; après lui avoir ſauvé la vie, je jure que je le tuërai, & moi après : ce ſeront deux hommes que perdra Mr le Gouverneur, & de la mort deſquels je le charge devant Dieu. Je prononçai ces paroles, que j'étois dans le deſſein d'executer, d'un ton ſi ferme, que deux heures après l'on vint enlever ce pauvre homme & m'en délivrer.

Le Lecteur voudra bien que j'interrompe Mr de Brederodes dans ſa narration ; pour lui aprendre quel a été le ſort de ces trois pauvres Fran-Comtois. L'Aîné étoit dans la chambre de la Tour du Puits, où Mr de Brederodes l'avoit laiſſé, lorſqu'un jour, ſe trouvant l'eſtomac trop chargé de la mauvaiſe nourriture qu'on nous donnoit, il envoia prier Rheilhe de lui envoier un vomitif. Rheilhe lui fit porter, par le Porte-clefs, une priſe d'Emetique, que l'Abbé Gonzelle prit ſur les deux heures après midi. L'Abbé frapa pour faire avertir Rheilhe que ſon remede n'avoit fait aucun effet, que de lui cauſer de grandes douleurs d'eſtomac : ſur les cinq heures du ſoir Rheilhe lui envoia une pareille doze d'Emetique, qui loin de le ſoulager, lui cauſa des douleurs exceſſives : ce qui étant raporté à Rheilhe, il lui en envoia une troiſiéme priſe ſur les ſept heures, qui firent crever le pauvre Abbé ſur les onze heures du ſoir, dans des douleurs qui le faiſoient rugir comme un Lion, & qui ne ceſſerent qu'avec ſa vie. Je n'ai garde de taxer Mr d'Argençon de récrimination, ni d'accuſer les Officiers de la mort de ce pauvre homme, quoi que dans la ſuite de cette

Hiſtoire, on leur verra commettre des crimes ſi énormes, qu'on les jugera aiſément capables de tout, & que moi-même j'aïe été dans un très grand danger, par des pillules empoiſonnées, qui ſans doute m'auroient fait mourir, ſi le nommé du Val ne m'avoit pas ſecouru avec du Theriaque que par bonheur il avoit, j'aime mieux croire que l'Antimoine étoit mal préparé; mais ce qu'il y a de prodigieux, c'eſt que Rheilhe ce bon Chirurgien, ne voulut jamais monter dans la chambre de ſon malade pour le ſoulager. Il mourut entre les bras de Pierre Berttand de Juigny en Beauſſe, Clerc de Procureur, ſon Concaptif, qui m'en a fait le recit. Le ſecond des Gonzelles qui eſt celui qui s'étoit coupé la veine, & dont Mr le Comte de Brederodes nous avoit conté la manie, étoit revenu dans ſon bon ſens, par les ſoins qu'en avoit pris le nommé Fontaine de Tournay, un fort bon & brave enfant, que Bernaville a fait crever d'une maniere très cruelle, & dont j'aurai ſujet de parler encore plus d'une fois. Mais cet Abbé infortuné s'étant donné la licence de reprendre Bernaville en face de ſon avarice inſatiable, de ſon hypocriſie outrée, & de ſa cruauté ſans bornes, ce barbare Gouverneur le fit plonger dans d'affreux cachots, où il le fit jeûner d'une maniere ſi cruelle, que la machine ſe démonta, pour jamais ne ſe remettre, que par un miracle de la divine Providence. Le pauvre homme devint fou à lier; & comme il chantoit tous les jours les éloges de Bernaville, duquel il recitoit toutes les cruautez d'une voix éclatante, qui ſe faiſoit entendre de tous les voiſins,

ſins, malgré toutes les précautions de ce rafiné Tyran; d'Argençon & lui ont envoyé ce pauvre homme à Bicêtre, le plus cruel lieu qui ſoit au monde. Meſſieurs de la Religion Réformée prouvent qu'il n'y a point de Purgatoire, mais ceux qui ont été à la Baſtille, ſont en droit de leur ſoutenir le contraire. Car la Baſtille eſt le Purgatoire de la France, dont toutes les Meſſes qui ſe diſent en cent ans ne peuvent pas délivrer un malheureux; & Bicêtre en eſt l'Enfer : c'eſt à ce lieu maudit qu'on peut bien apliquer ce Diſtique.

Hic Labirintus adeſt; quod ſi delabſeris intus;
Non Labirintus erit, ſed labor intus erit.

Bertrand m'a aſſuré que le troiſiéme des Gonzelles, celui qui étoit Carme, & qu'on arrêta à Dole, s'étoit étranglé dans un des cachots de la Baſtille. Mais comme ce Bertrand eſt un Impoſteur outré, malgré toutes les circonſtances qu'il m'a dittes de cette mort tragique, j'aime mieux croire ce que m'en ont dit d'autres priſonniers; qui m'ont affirmé que ſon Ordre l'a reclamé, & s'eſt obligé de le garder, ſans le laiſſer parler à perſonne, & de le repreſenter toutes les fois que ſes Superieurs en ſeront requis de la part du Roi.

Mr le Comte de Brederodes alloit nous continuer ſes avantures, lorſque Ru nous aporta nôtre dîné. Je fus fort ſurpris de voir un homme du mérite du Comte réduit à la petite bouteille, & au petit ordinaire. Mais de quoi l'avarice des Officiers de la Baſtil-

le n'eſt-elle pas capable ! Ils ne pouvoient pas nier que Mr de Brederodes ne fût un homme de qualité; ſa perſonne, ſon air, ſes manieres, tout découvroit en lui une grandeur qu'il ne pouvoit pas cacher, quand même il l'auroit voulu. Mr du Joncas m'a dit pluſieurs fois qu'il le connoiſſoit particulierement, & qu'il eût bien voulu lui rendre ſervice, comme à un Officier qui s'étoit diſtingué. Il étoit fort bel homme, & quoi qu'il fût preſque ſeptuagenaire, il n'avoit pas une ride. Il avoit de beaux traits, le teint vif, les yeux bleux, & les cheveux d'un beau blond cendré, dont il n'y en avoit pas encore preſque de blancs. Il étoit de moienne taille, mais bien priſe, & qui commençoit cependant à groſſir ; n'aiant aucune incommodité que celles que lui cauſoient ſes bleſſures. Il étoit genereux, bon, franc, & parce que j'en ai pû juger & aprendre depuis de gens qui le connoiſſoient, il avoit toûjours paſſé pour brave Soldat & bon Officier. Enfin il méritoit une autre deſtinée que la Baſtille, ſous le poids aſſommant de laquelle il a été accablé, comme le dernier des malheureux, ainſi que je le dirai après avoir raporté ce qui lui arriva avec nous. On lui aporta ſon ordinaire conjointement avec celui de l'Abbé de la Motte, auquel malgré toutes ſes impertinences je faiſois toûjours part du mien, qui étoit encore en ce temps-là paſſable : mais je redoublai la doze en conſidération du Comte, quoi qu'il s'en deffendît d'une maniere tout à fait honnête ; & comme il aimoit beaucoup le vin, je lui donnai la plus grande partie du mien, ce que j'ai toûjours fait pendant

dant que nous avons été enſemble. Nous liâmes une amitié très-étroite : & je proteſte que ſa mort, dont nôtre ſeparation fut en quelque ſorte la cauſe, m'a ſenſiblement touché.

Après nôtre dîné, qui fut fort ſuccint pour le Comte, car la viande & le pain avoient beaucoup de peine à paſſer ; ce qui me fit lui donner une ſoupe de croutes mitonnées qu'il mangea ; & il but du vin pur, il reprit ainſi le fil de ſa narration. Après que l'Abbé Gonzelle fut ſorti de ma chambre, j'y demeurai ſeul, où quoiqu'elle ſoit fort obſcure, comme vous le ſçavez, puiſque vous y avez demeuré, je me trouvois fort en repos. Le 21. de ce mois, à quatre heures du matin, dans le moment que je dormois profondement, on amena dans ma chambre deux hommes, pour être mes Compagnons, dont l'un eſt un Evaporé, qui paſſeroit plûtôt pour le dernier de tous les coupe-jarets, que pour un Eccleſiaſtique, ſi il n'avoit pas une Soutanelle. Ce Prêtre qui ſe dit tantôt Sicilien, tantôt Napolitain, ſe fait apeller l'Abbé Papaſaredo. C'eſt le plus corrompu de tous les hommes, le plus diſſolu, le plus ſale en paroles, le plus malotru, le plus hideux, le plus ſalop dans ſes habits, ſa perſonne & ſa maniere de manger que j'aïe vû de mes jours. On le prendroit plûtôt pour un Huron, que pour un Européen. Son Collegue eſt un très-bon homme, Païſan, nommé Nicolas Sandro, du Village de Fleury des Hayes d'Avênes dans le Hainaut. Ce pauvre infortuné eſt ſimple, & tout à fait bon Humain. Il étoit venu à Paris vendre des fuſeaux de buis, & d'autres ſemblables babioles, dont on fait une quantité conſi-

dérable dans ſon Village ; lorſque malheureuſement il y rencontra le nommé Pierre Pigeon, homme de ſa connoiſſance, qui lui demanda, ſi il vouloit lui loüer ſa cavale ; pour aider à tirer une chaiſe juſqu'à Bruxelles, qu'il y vouloit conduire. Sandro qui étoit prêt à s'en retourner à vuide chez lui, ne demanda pas mieux que de profiter d'une occaſion qu'il croioit ſi favorable. Il convint de prix, & ſe mit en chemin avec Pigeon. Celui-ci conduiſoit dans ſa chaiſe quatre femmes ; & un homme qui étoit à cheval auſſi bien que Pigeon ; lorſqu'à dix lieuës de Paris, des Exempts accompagnez de quantité d'Archers, ſe jetterent ſur les Cavaliers, la chaiſe, les femmes qui étoient dedans, & ceux qui les conduiſoient, & les ramenerent tous à Paris. Il ſe trouva que c'étoient gens de la Religion Réformée, que Pigeon paſſoit dans les Païs Etrangers. Sandro jura qu'il lui avoit loüé ſa cavale, ſans avoir connoiſſance de ſon négoce ; & quoique Pigeon affirmât que ce pauvre homme étoit très-innocent, d'Argençon fit vendre ſa cavalle, lui fit prendre le peu d'argent qu'il avoit, & le fit mettre à la Baſtille, ou malgré ſon innocence reconnuë on l'a retenu pluſieurs années (j'aurai ſujet de parler de lui dans la ſuite de cette Hiſtoire, & je dirai une partie de ce qu'on a fait ſouffrir à ce pauvre oprimé, & à Pigeon, qu'on a retenu plus de treize ans à la Baſtille.) Sitôt que ces deux perſonnages furent entrez dans ma chambre : allons Sandro, dit l'Abbé, qu'on faſſe la viſite ; & dans l'inſtant le pauvre homme ſe foura ſous mon lit, pour voir ſi il n'y avoit pas quelques ferremens.

Sandro

Sandro lui fit ſon raport, qu'il y avoit trouvé une cheville de fer, qui tenoit les bois de mon lit de Camp croiſez. L'Abbé ſans compliment vint dans l'inſtant à moi, & me dit. Debout, Monſieur, levez vous : je veux avoir une cheville de fer qui eſt ſous vôtre lit, dont j'ai beſoin pour travailler à élargir ces fenêtres qui ſont trop étroittes, & donner du jour dans la chambre qui me paroît trop obſcure. Mr l'Abbé, lui dis je, laiſſez moi en paix : je ſuis peu d'humeur de rire; & ſi vous cherchez à vous divertir, que ce ne ſoit pas à mes dépens. Debout encore un coup reprit-il, & que je ne vous le diſe pas deux fois. Abbé étourdi, repris-je tout furieux, ſi tu me donnes la peine de me lever, ce ſera pour t'étriller d'une maniere, que tu auras tout ſujet de te repentir de ta folie. Sandro, dit-il, cet homme me paroît peu ſociable ; je vois bien que nous ne mangerons pas un boiſſeau de ſel enſemble. Après cela il s'enfonça dans un des Créneaux de nôtre chambre, & ſe prit à apeller de toute ſa force des femmes ! Haye ! Marton ! Bondy, la Fleury, quelqu'une des plus jolies, qu'on me parle. Une femme lui répondit, à laquelle il dit plus de ſottiſes, que le plus corrompu des Soldats aux Gardes n'en auroit voulu dire dans le plus infame lieu de débauche, dont ces femmes rioient à gorge déployée. Le pauvre Sandro paroiſſoit en être bien chagrin, auſſi-bien que moi : cependant au moindre ſigne de l'Abbé, il executoit ſes commandemens. Je ſouffris tout, en attendant que le Porte-clefs nous aportât à dîner. Quand il eut ouvert la porte, je me

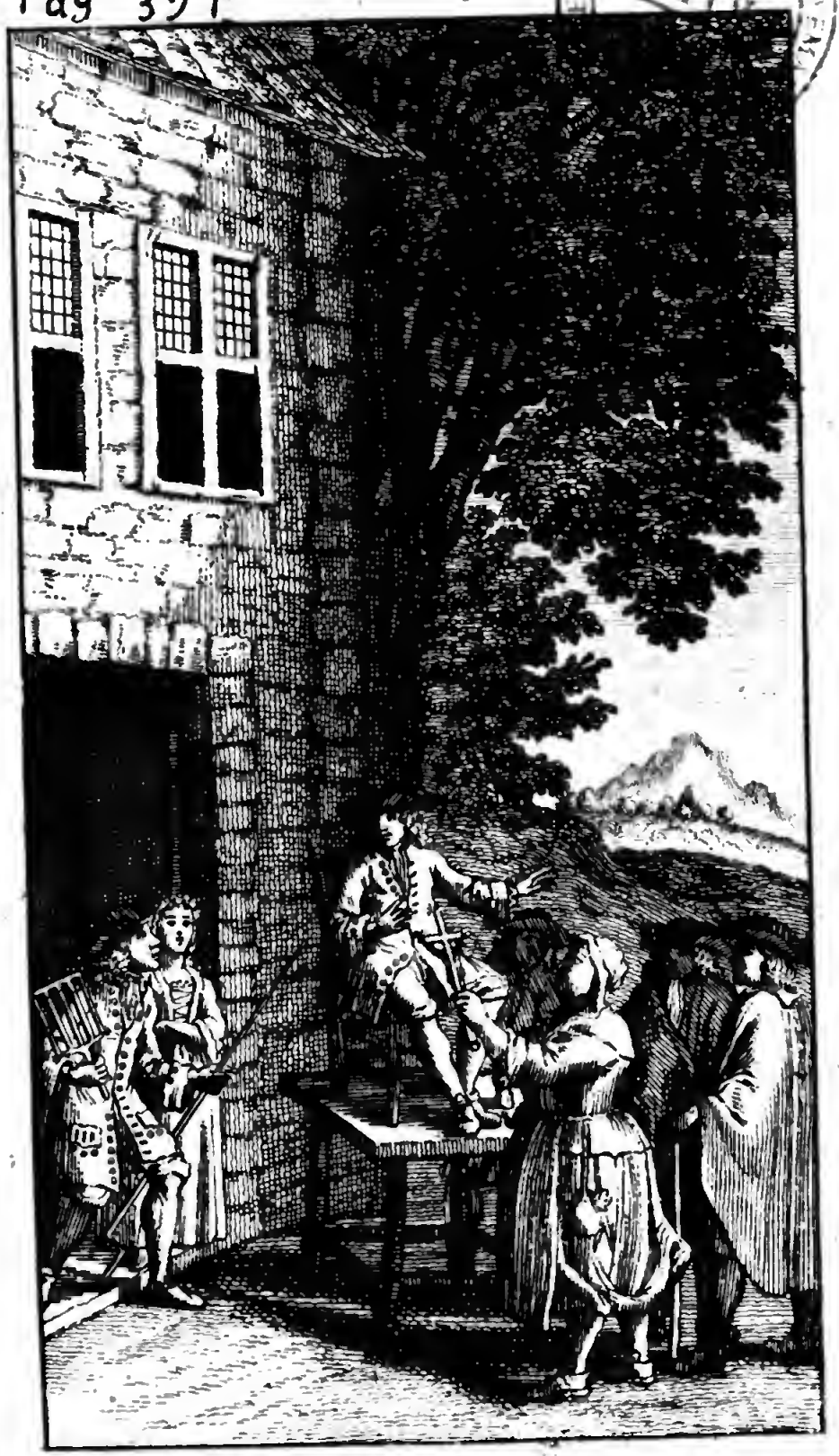
levai en chemiſe, & prenant tous les plats, je les jettai dans la montée, en apoſtrophant les Officiers de la belle maniere. Comment donc, lui dis-je, eſt-ce que le Gouverneur me prend pour un Beliſtre, de me mettre à l'épreuve de tout ce qu'il a de Fous dans la Baſtille? Si je ſuis coupable de la moindre choſe qu'on me faſſe couper la tête, ſans tant me faire languir, ſi non je ſçaurai bien m'affranchir moi même du funeſte eſclavage où m'ont réduit mes barbares Tyrans. C'étoit Boutonniere qui nous avoit aporté à manger: le pauvre homme étoit tout tremblant, & tâchoit de m'apaiſer, en me diſant: Mon cher Mr le Comte, ayez patience, je vais faire monter un Officier. L'Abbé & Sandro étoient fort étonnez du carillon que je faiſois, & l'Abbé ſur tout peſtoit fort de voir ſon dîné répandu ſur les montées. Boutonniére fit venir Corbé, qui fit tout ce qu'il put pour m'apaiſer, & me jura que ſi-tôt qu'il y auroit une chambre vuide, on m'y mettroit. Je m'étois remis au Lit & j'étois encore couché quand il entra. Après lui avoir déduit toutes mes raiſons, qu'il écouta avec une eſpece d'attention, je lui dis: Vous voyez bien Monſieur où je ſuis, je vous promets foi d'homme d'honneur, que j'y reſterai, ſans boire ni manger, & que je ne m'en leverai mort ou vif, que pour ſortir de cette chambre, & me delivrer de la Compagnie de ce galant homme, en lui montrant le Prêtre. Mr l'Abbé, lui dit Corbé, vous ſçavez d'où vous ſortez, ſi vous ne voulez pas être plus ſage, on vous y remettra pour le reſte de vos jours. Corbé mon Ami, reprit

reprit l'Abbé, vous faites l'homme de conſéquence, & vous n'êtes qu'un Faquin. Ne vous ai-je pas dit, petit bout d'homme, que je ne me tranquiliſerai, que quand vous m'aurez mis de chambre avec quelque priſonniere. Donnez moi la Marton, la Fleury, la Bondy, la du Bois; enfin une de vos reſtes, ou de l'Abbé Giraut; & après cela laiſſez-moi dans vôtre diable de Caverne, rognez y mon ordinaire avec vos ongles affilez juſques aux coudes, tant que vous voudrez, je ne dirai plus mot. Je ne puis pas me paſſer de femme plus que vous, petit Godenot, ou l'Aumônier Ribaut vôtre Aſſocié en galanteries. Sont ce là les diſcours d'un Prêtre, reprit Corbé, & ne devriez vous pas rougir de vos impudicitez? Pardi, dit l'Abbé, voici Martin qui veut remontrer à ſon Curé! Et vous Officier Diabolique ne devriez vous pas être brulé vif, pour avoir corrompu toutes nos priſonnieres? & ſi quelqu'une vous réſiſte, vous la plongez dans d'affreux cachots, où vous la faites jeûner, juſqu'à ce qu'elle ait aſſouvi vôtre fureur brutale, aux dépens de ce qu'elle a de plus cher, dont l'Abbé lui donne l'abſolution, aux charges de lui accorder la même grace; après quoi, les cailles, les perdrix, le gibier le plus exquis, les meilleurs vins, les confitures, & les choſes les plus délicieuſes de la vie ne lui manquent pas; & vous faites tous les jours ripaille enſemble, pendant que vous faites mourir de faim les pauvres priſonniers. Mon petit bouc enfumé, vous ſçavez que je ne mens pas & que je parle *de viſu*. Il en alloit dire davantage, lorſque Corbé ſortit, & ferma

la porte, en m'aſſurant qu'il alloit me retirer d'avec cet infame. L'Abbé retourna à ſon Creneau informer ces Voiſines des véritez qu'il venoit de dire à Corbé, & leur aprendre qu'il ne dîneroit pas de la journée, qu'il étoit avec un Comte avec lequel il voioit bien qu'il ne feroit pas ſon compte, qui n'aimoit pas les contes pour rire, & qui avoit debuté par lui jetter ſon dîné dans l'Eſcalier, & que lui & ſon fidelle Sandro dîneroient ce jour-là d'un ſigne de croix. Enfin pendant cinq jours que j'ai été avec cet Antropophage (car il mangeoit tout ce qu'on donnoit à Sandro, qui mange à part, car un Cochon, pour peu qu'il eût eu le cœur bien placé, ne voudroit pas manger avec ce mauſade d'Abbé (n'a ceſſé de vomir des impertinences avec un débordement prodigieux. Hier au ſoir Boutonniére voyant que tout ce qu'il m'avoit aporté depuis cinq jours étoit encore ſur ma table, m'a conjuré de manger, diſant que je ſerois cauſe de ma mort, & que j'en répondrois devant Dieu. Comment, a repris l'Italien, eſt ce que cet homme-là mange? C'eſt un Comte pétrifié, il n'ouvre pas ſeulement la bouche & ne parle qu'à Dieu. Depuis cinq jours entiers il ne lui a pas entré une goute d'eau dans le corps. C'eſt un Cameleon; il ne vit que de l'air. Boutonniere me dit en ſoupirant, car c'eſt un Serviteur très tendre & très bon, voyant que je ne voulois pas lui répondre, qu'il en alloit faire ſon raport au Gouverneur: & ce matin ils m'ont retiré d'avec ce fou importun, pour m'amener ici, où ſans vous j'étois réſolu de mourir de faim. Je croi ce

genre

Pag. 397



genre de mort aſſez doux, puiſque depuis cinq jours que je jeûne, je n'ai pas ſenti d'autre douleur que de la foibleſſe. Ne vous trompez pas Mr le Comte, lui dis-je, j'ai entendu dire que ce n'eſt qu'au ſeptiéme jour qu'on ſent les grandes douleurs de la faim; mais j'ai lû quelque part, qu'elles ſont ſi cruelles, que de tous les genres de morts, c'eſt le plus terrible. Je ne ſçavois pas alors que dans la ſuite de ma priſon, je ferois par deux fois cinq jours & cinq nuits ſans prendre la moindre nourriture, mais ce n'étoit pas volontairement comme le Comte de Brederodes; j'y étois bien forcé par la barbarie de mes Tyrans.

Quand nous eumes un peu repris nos eſprits, & que j'eus remis le cœur du Comte, en lui faiſant boire une des bouteilles de vin de Champagne que j'avois encore de reſte des libéralitez de Mr Linck, je le priai de me tenir ſa parole, & de me faire le recit de quelques-unes des Hiſtoires de Caën, qu'il m'avoit promiſes, qui nous tiendroient lieu de lectures pour aujourd'hui. Très-volontiers dit le Comte, aux charges que vous uſerez de repreſailles, & quand je vous aurai raconté mon Hiſtoire, que vous me payerez en la même monnoie. J'y conſentis avec plaiſir, & voici comme il commença.

Je m'arrêtai un jour, pour voir une adjudication des meubles, qu'on faiſoit de quelque particulier, qui s'étoit laiſſé mourir. Le Juré Crieur étoit monté ſur une table, ſur laquelle il étoit aſſis dans une chaiſe pour ſe mieux faire entendre. C'étoit un petit bout d'hom-

d'homme d'aſſez mauvaiſe mine, & qui entr'autres perfections avoit les cheveux fort rouges. Il avoit le don de faire le Sot-plaiſant de fort mauvaiſe grace. Après pluſieurs piéces qu'il adjugea à diverſes perſonnes, il fit la venduë d'un Crucifix d'yvoire monté ſur une Croix d'ébéne. Il ſe trouva là une Matrône qui en eut envie. Cette femme qui paroiſſoit être du plus commun peuple, avoit cependant l'air fort grave, un bandeau ſur le front, une bavolette pour mouchoir, une groſſe ceinture d'argent ſur les reins, d'où pendoient un gros paquet de clefs, une bourſe, pluſieurs pelottons & un étui ; elle étoit trouſſée comme un Cordelier qui va à la quête. Le juré cria à trente ſols le Crucifix, & fit un mauvais détail de ſes perfections, pour en relever le prix à ſes Spectateurs. La Matrône prédire, d'un air grave, & en faiſant un grand ſigne de croix & une réverence, prononça poſément, à quarante ſol mon bon Sauveur. A peine eut-elle proferé la parole, que le crieur proclama le Crucifix à cinquante ſols. A ſoixante ſols ce bon Dieu, repliqua la femme, d'une voix ferme, mais fort modeſtement. A quatre francs, dit promptement le crieur. A cent ſols mon divin Jeſus-Chriſt reprit la Matrône. A ſix francs dit le Juré. Cette femme ſans faire paroître la moindre émotion, prit le Crucifix de la main droite, & le faiſant baiſer au crieur. Là dit-elle baiſe le encore une fois, & puis le livre : j'ai déja dit, que celui qui vendoit Jeſus-Chriſt étoit du poil du deffunt. Tout le Monde ſe prit à rire de la penſée de la Matrône ; il n'y eut que le Judas qui s'en mit en colere,

lere, mais pas aſſez pour s'aller pendre, après l'avoir livré. Je trouvai la Paſquinade ſi bonne, que je voulus ſçavoir le nom & les qualitez de la femme. Elle s'apelloit la Tibrie, quolibet, qui ſignifie petit bruit, nom qu'on lui avoit donné par ironie, parce qu'elle avoit la voix hommace & faiſoit un bruit épouventable en parlant. Elle étoit Marchande d'herbes & de fruit de ſa profeſſion, & tenoit ſes plaids devant la Boucherie, où elle catechiſſoit tous les Ecoliers, qui la faiſoient enrager, malgré une chopine d'eau de vie, qu'elle prenoit tous les matins, pour lui donner le courage de repouſſer verbalement leurs inſultes: & l'on m'affirma que le jour qu'elle démonta le crieur, que j'apris s'apeller Rougeval, elle avoit redoublé la doze.

Vous venez de conter une Hiſtoire Mr. le Comte, lui dis je que je ſçavois déja; mais que vous m'avez rendu nouvelle, par les agrémens dont vous l'avez ornée. J'ai connu les deux Acteurs en queſtion; & j'ai été en qualité d'Ecolier très peſte, un des Perturbateurs du repos de la Matrône Tibrie; qui toûjours en hyver avoit entre ſes jambes une marmite pleine de charbon, dans laquelle j'ai jetté maints petards & maints marons, en marchandant ſon fruit: & Dieu ſçait les benedictions qu'elle me donnoit, quand le petard avoit mis le feu à ſa chemiſe, ou que le maron lui avoit bombardé les cuiſſes.

Pour ſatisfaire à ma promeſſe, pendant que nous ſommes ſur les Crucifix, je vous dirai ce qui eſt arrivé à Ville Dieu, petite Ville, où

où je me retirai pour éviter le bombardement de Granville, lieu de ma réſidence, lorſque les Anglois & les Hollandois vinrent bombarder St. Malo & Granville, pendant la Guerre terminée par la Paix de Ryſwick, & dont j'ai été informé ſur les lieux. Cette Hiſtoire vous fera connoître la ſimplicité des Bourgeois qui ſeroient les meilleures Gens du Monde, ſi la Chicanne, cette furie inſatiable ne s'étoit pas foutrée chez eux, pour ſe regorger de leur ſubſtance. Ils ſont preſque tous Chaudronniers, mais riches, actifs, laborieux, & dévots à la ſuperſtition. Leur Curé, avare & luxurieux au ſuprême degré, & qui avoit, tout Septuagenaire qu'il étoit & blanc comme un poireau, un don tout particulier pour croquer les plus tendres poulettes de ſa Paroiſſe; & ſur tout pour tirer la Quinteſſence de la bourſe de ces ſimples Chrêtiens, & les engager à ornet ſon Egliſe, que leur dévotion à renduë magnifique, à la perſuaſion de cet artificieux Renard. Il leur prêcha un jour, que leur Crucifix étant trop vieux, Dieu nẽ beniroit pas leur travail, s'ils n'en mettoient pas un tout neuf en la place. Immédiatement après ſon ſermon on ſonna la groſſe cloche de l'Egliſe. Leſ Principaux des Cyclopes s'aſſemblerent, & reconnurent viſiblement, que le dernier orage qui avoit fait tomber leurs pommes, procédoit de la vetuſté de leur Crucifix, & que le moyen d'apaiſer la colere de Dieu, c'étoit d'en acheter un tout des plus magnifiques. L'on députa pour cet effet les trois plus intelligens de leur Corps pour l'aller choiſir, avec ordre de n'y rien épagner. Leur Curé indiqua un habile Scul-

Sculpteur en la Ville de Conſtance, qui faiſoit des Crucifix, auſquels il ne manquoit que la parole, deffaut ordinaire du Païs. Les trois députez quitterent leurs forges d'où l'on entend retentir les marteaux de plus d'une lieuë aux environs de la Ville, avec un bruit accompagné d'une fumée épouventable, & ſe mirent en chemin avec une bonne ſomme d'argent, pour faire leur achapt, & une charette pour voiturer le Chriſt, mais bien garnie de paille, pour ne point bleſſer leur Crucifix. Arrivez chez le Sculpteur, il leur montra des Crucifix de toutes les façons. C'étoit un charme que d'entendre raiſonner ces trois Expers ſur l'Ouvrage de l'Artiſte. Un Crucifix avoit la bouche torſe; l'autre avoit les yeux de travers; celui-là faiſoit des grimaces, & feroit peur aux Enfants du Compere Oblin. Le Compere Engerrant diſoit que cet autre pleuroit trop laidement, & qu'il ſeroit fâché que ſa femme qui étoit groſſe lui adreſſât ſa priere. Compere Bataille diſoit que cet autre étoit trop beau & trop friſgant, & que cela pourroit donner de mauvaiſes penſées à ſes Filles, qui d'ailleurs n'avoient que trop la puce à l'oreille. A la fin cependant, après avoir bien gloſé, ils ſe déterminerent en faveur de deux, dont l'un repreſentoit un Jeſus mourant, & l'autre un Jeſus mort. Le Sculpteur leur demanda lequel des deux ils vouloient, ou du vif, ou du mort. Pardi, diſoient-ils, Mr le Curé, lui qui ſçait tout, ne ſçavoit il nous dire ſi il vouloit J. C. vif ou mort! voilà bien de la peine qu'il nous donne; car ſans doute il faut le conſulter là deſſus, & retourner à Ville Dieu pour avoir

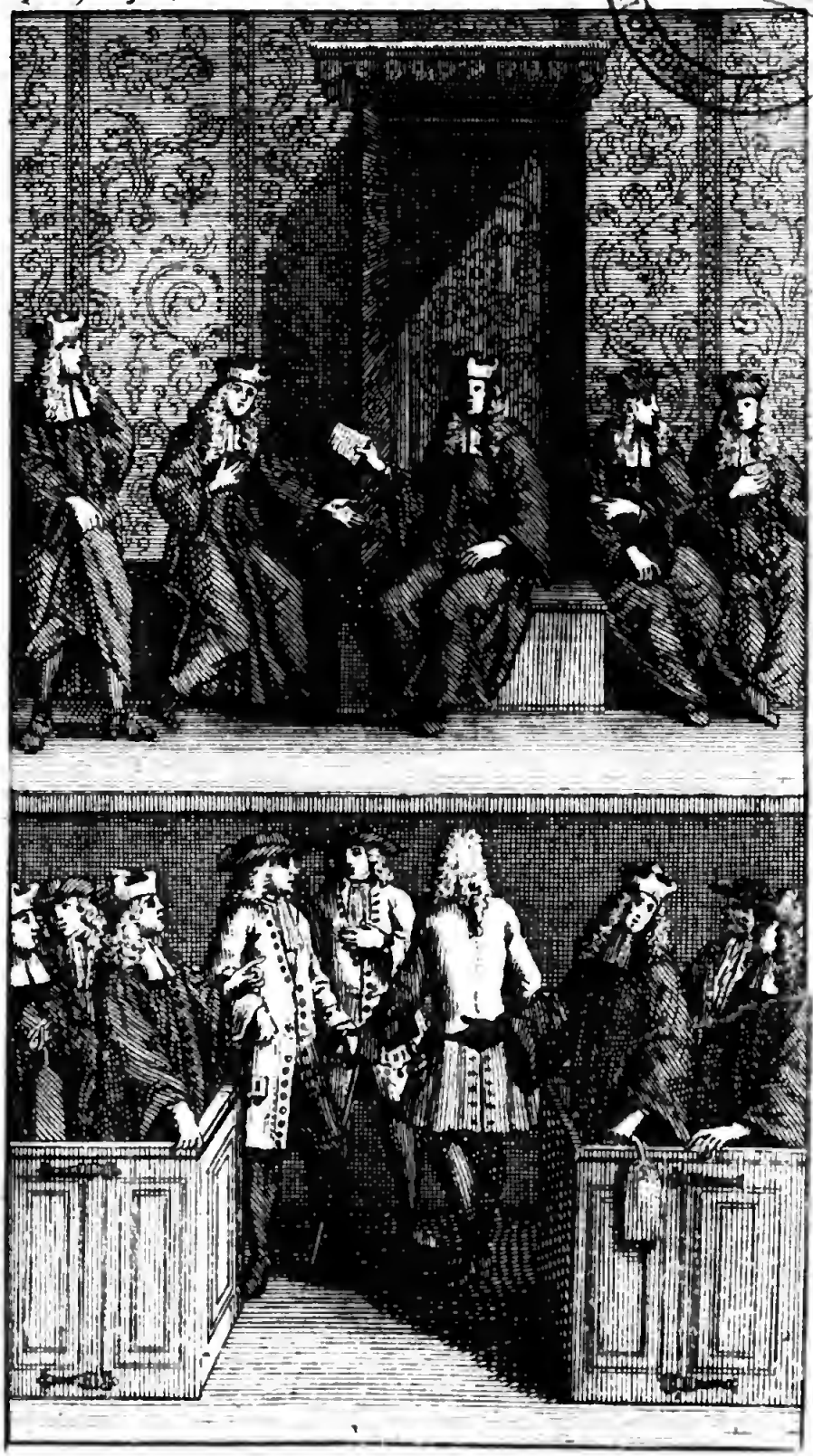
ſa

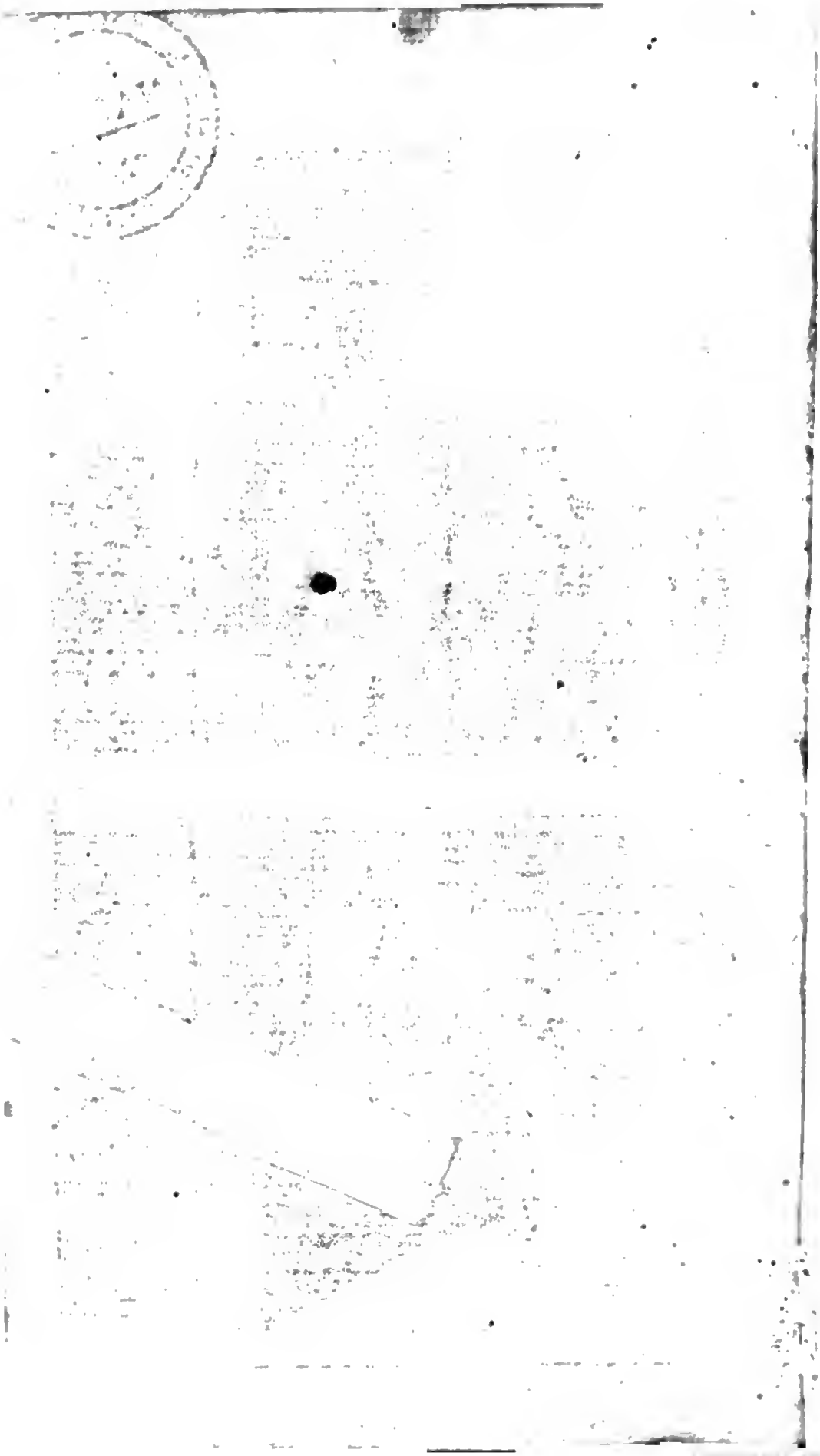
ſa réſolution. Ils ſe mirent en chemin tous triſtes de n'avoir pas mieux pris leurs meſures, & peſtant fort contre leur Curé, qui ne les avoit pas mieux informez. Oblin, & Compere Bataille marchoient devant, raiſonnant ſur l'atitude des Crucifix qu'ils venoient de voir; lorſque le Compere Engerrant, le plus prudent des trois, qui marchoit derriere, raiſonnablement éloigné des deux autres, ſe mit à les apeller de toute ſa force. Haye! haye! Comperes, revenez, revenez. Palſanguouai, dit-il, nous ſommes de grands fots, & de pauvres étourdis : Et mordi prenons nôtre Crucifix vivant, & portons le tel à nôtre Curé, & ſi il le veut mort qu'il le tuë.

Ville-Dieu eſt une Commanderie qui depend des Chevaliers de Malte, dont Mr le Chevalier Marquis de Roche-Choüart, couſin de Mad. de Monteſpan, étoit Commandeur, auquel Mr le Chevalier de Bellefontaine a ſuccedé. Lorſque j'y étois Mr de Roche-Choüart y fit ſa premiere entrée. Les Bourgeois réſolurent de faire pêcher, pour lui preſenter avec le vin de leur Ville des Truites qui ſont parfaitement bonnes & dont leur Riviere abonde. Les trois Comperes mentionnez dans l'Hiſtoire précedente furent déleguez pour préſider à cette pêche, & ſe mirent auſſi à l'eau pour pêcher eux-mêmes. La premiere choſe qui tomba dans leur filet, fut une âne, que des Menniers, après ſa mort, avoient jetté dans la Riviere. Nos Pêcheurs crurent, par ſa peſanteur, que c'étoit un poiſſon énorme. L'un affirmoit que c'étoit une Baleine. L'autre ſoûtenoit que c'étoit une choſe impoſſible, puiſqu'une Baleine

étoit

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI





BIBLIOTECA NAZIONALE - VITTORIO EMA
NAPOLI

étoit plus grande que tout Ville-Dieu. Le troiſiéme conclut que c'étoit un Dauphin, & que comme c'étoit un poiſſon Royal, il ne leur étoit pas permis de le tirer de l'eau qu'en preſence d'un Juge. L'avis étoit trop juſte, pour n'être pas ſuivi. Pour cet effet Compere Engerrant ſortit de l'eau, & ſans avoir le temps de mettre ſa chemiſe, il ne prit que ſa culote pour aller apeller Mr le Baillif, & lui enjoindre de venir ſur les lieux être le témoin de leur pêche. Pendant qu'il alla faire ſa députation, en habit à la verité qui n'étoit pas trop de cérémonie, mais qui fit bien rire Madame la Baillive & ſes fils : la curioſité prit à Compere Oblin de voir de quelle couleur étoit un Dauphin. Pour cet effet il ſouleva le filet. La premiere choſe que le Dauphin montra, ce fut l'oreille. Pardi, dit le Compere Bataille j'avois bien raiſon de dire que c'étoit une Baleine, puiſqu'en voilà les nageoires. Oblin leva le filet encore un peu plus haut, découvrit le muſeau du Baudet, qui ſembloit rire de leur étonnement, en montrant les dents ; & enfin toute la tête, qui leur fit connoître diſtinctement que leur Baleine & leur Dauphin s'étoient métamorphoſez en âne. Oblin cria promptement à ſon Compere Engerrant, qui avoit déja été chez le Bailly, qui ne s'étoit arrêté que pour prendre ſa Robe & ſon Bonnet, afin de faire la choſe plus décemment, & qui commençoit déja à paroître Magiſtralement dans la prairie, pour ſe rendre ſur les lieux. Haye ! haye ! Compere Engerrant, retourne dire à Mr le Bailly qu'il ne vienne pas ; ce n'eſt qu'un âne ; ce n'eſt qu'un âne.

Nota

Nota que ce Bailly qui s'apelloit Henry Maurice, & qui ſe croioit un Docteur en Droit tout des plus ſubtils, auroit parfaitement bien tenu ſa partie dans la Societé des Martins. J'en fis rire Mr le Marquis de Roche-Choüart de tout ſon cœur, auquel je tins compagnie pendant le ſejour qu'il fit dans ſa Commanderie.

Vous voiez bien Mr le Comte qu'en voilà deux pour la vôtre. Je vous entends, me dit-il, je vous en dois une; & je vais m'acquiter, en vous diſant une choſe véritable, qui m'eſt arrivée, il n'y a pas long-temps, & dont peut-être vous connoîtrez les perſonnages.

Peu de temps après que je fus l'Epoux de Mad. la Marquiſe de Bois-Roger, je l'accompagnai dans un voyage qu'elle fit en Baſſe-Normandie: s'étant trouvée indiſpoſée à Caën, elle y reſta, & me pria d'aller à Vire pour y recevoir quelque argent de ſes Créanciers. J'étois ſeul dans une chaiſe avec mon Cocher & un Laquais, quand à une lieuë hors de la Ville, j'aperçûs de loin un homme qui marchoit à pied devant moi. Il s'arrêta pour me demander fort civilement ſi j'allois à Vire: lui ayant répondu que j'y allois, il me pria de ſi bonne grace de lui donner place dans ma chaiſe, que malgré ſa mauvaiſe mine je ne voulus pas le refuſer. Je trouvai qu'il avoit de l'eſprit; mais c'étoit du méchant: auſſi me dit-il qu'il étoit Avocat à Cerance, & qu'il s'apelloit Antoine Folain Sieur de la Pilleveſſiere. Comme Cerance étoit un Païs perdu pour moi, pour me le faire connoître, il fallut qu'il prît la peine de m'ex-

m'expliquer ce que c'étoit. C'eſt, me dit-il, une Vicomté dont Mr le Comte de Montgommeri-Chantelou eſt le Seigneur. C'eſt un Bourg à trois lieuës de Conſtance, Ville Epiſcopale en Baſſe-Normandie; mais il y a une ſi grande antipatie entre ſes habitans & les nôtres, que nous ne pouvions nous ſouffrir. Nous ſommes continuellement en procès les uns avec les autres; & ſi un Cerançois avoit mangé avec un Conſtançois, il n'oſeroit jamais rentrer dans le Bourg, ſans courir riſque d'y être lapidé: & pareillement, ſi un Conſtançois avoit ſeulement parlé à un Creançois, ce ſeroit aſſez pour le faire regarder de ſes Compatriotes comme un peſtiferé. Nous n'allons jamais à Conſtance que pour y plaider, quoique nous ſoions très-certains d'y perdre nôtre cauſe: mais auſſitôt, apel au Parlement de Roüen, où on nous regarde comme les Piliers de la Grande-Chambre, où nous les chicanons à outrance, & juſqu'à la derniere maille. Les haines & les procès ſe perpetuent de pere en fils chez nous; & j'en connois de ſi enracinez dans une famille, qu'il y en a aujourd'hui, qui ont été intentez par le biſayeul du Chef de la maiſon, & qui ne ſeront peut-être terminez que par les petits fils de celui qui procede actuellement; tant nous ſçavons bien multiplier les êtres! Bien attaqué, bien deffendu. Quand nous n'avons pas de procès avec eux, nous trouvons bien les moïens de leur en ſuſciter, & nous les chicanons malgré eux juſqu'à la mort. Je ne vois pas, lui dis-je, comment on peut chicaner un homme malgré lui: pour moi je défierois l'hom-

l'homme du monde le plus proceſſif, de trouver moïen de me faire un procès dans les formes. Ah ! Monſieur, reprit-il, ſi vous étiez de Conſtance, je vous ferois bien changer de langage ; mais vous êtes trop honnête homme pour être de cette Ville ; outre que je ne voudrois pas païer d'ingratitude le plaiſir que vous me faites de me voiturer dans vôtre Chaiſe. Mais ſi vous vouliez faire un petit pary avec moi, je mettrois le double contre le ſimple avec vous, que dès demain au matin, je vous ferois un bon procès dont vous auriez bien de la peine à vous débaraſſer. Je ne doute nullement Mr de vôtre ſçavoir faire, lui dis je ; mais je ne vois pas par où vous pourriez m'attaquer ; à moins que vous ne vouluſſiez me reprendre, de vous avoir donné la gauche au lieu de la droite dans ma chaiſe. Et fy, Monſieur ! reprit-il ; je m'arrête bien à ces minuties : je vais au réel, à l'eſſentiel, & au ſolide, au ſolide, au ſolide, morbleu ! Et ſi vous voulez ſeulement me dire vôtre nom, je vous ferai voir demain un petit tour du métier. Je m'apelle, lui dis je, le Comte de Broderodes. C'eſt aſſez, Monſieur, reprit-il, où avez-vous logé la nuit derniere à Caën, & où logerez vous cette nuit à Vire ? J'ai logé à Caën, lui répondis je, au Signe de la Croix ; & je logerai à la meilleure Auberge de Vire, ſi vous voulez bien me l'enſeigner. Monſieur, la meilleure n'en vaut rien, dit il, mais la moins mauvaiſe c'eſt le Cheval blanc, où j'aurai l'honneur de vous conduire ; ce que j'acceptai, & où nous arrivâmes, après qu'il m'eut bien fatigué de chicane tout du long

long du chemin : Si-tôt que nous fûmes décendus dans la cour de l'Auberge, il diſparut, après avoir prié le Valet de l'Ecurie de ſe reſſouvenir, qu'il nous avoit vû arriver enſemble : ce que mon Laquais me dit le lendemain. L'Hôte me voyant ſeul, & ayant ſçû de mes gens qui j'étois, me demanda ſi je voulois ſouper en Compagnie. Je ne demandai pas mieux. Il me fit entrer dans une ſale, où il y avoit huit ou dix couverts ſur une table : on y en mit encore un pour moi, & l'on ſervit. Nous fimes bonne chere, & ceux avec qui je mangeois, me firent honneur, comme à un Etranger nouveau venu, & de bonne humeur. C'étoient tous Citadins gens de plume, qui s'étoient là aſſemblez, pour devorer quelque Gentilshommes Campagnards de la Troupe, qui étoient venus plaider à la Ville. Sur le cercle des Cliens de Themis ſembloit préſider un certain de l'Iſle Chapedelaine. J'apris que c'étoit le plus expert de tous les Avocats de dix lieuës à la ronde, qui ſçavoit toutes les rubriques de la chicane, & qui auroit pû gloſer Godeffroi & Banage, s'il n'avoit pas tant aimé la bouteille, car il étoit plus ſouvent au Cheval-blanc, qu'en ſa maiſon, où ſa femme ſe gardoit bien de tenir ordinaire, vivant des gratifications des Pratiques de ſon mary : encore en revendoit-elle les trois quarts. Ce Chapedelaine paſſoit pour un diable en procès : il citoit le Code & la Coûtume avec une facilité qui faiſoit bien voir qu'il les avoit plus étudiez que l'Oraiſon Dominicale ou le Symbole des Apôtres. Il s'écoutoit parler, & comme il parloit aſſez bien,

il

il ſe faiſoit volontiers écouter : auſſi étoit-ce l'Oracle du Païs, & ce n'eſt pas peu dire; car la ville de Vire paſſe pour être feconde en beaux eſprits. Il me demanda ce que j'étois venu faire en leur Ville ; ſi c'étoit pour plaider, qu'il m'offroit volontiers ſes petits ſervices. Je le remerciai ; comme je le devois, de ſes offres obligeantes, & je lui proteſtai qu'en ma vie je n'avois eu de procès. Et de quel Païs êtes vous bon Dieu ! où la Sainte Themis eſt ſi peu reſpectée, s'écria t il, & où l'ignorance des Loix tient aparemment lieu de mérite. Je dis que j'étois Hollandois; & j'entrepris de faire voir les prérogatives que Mercure avoit ſur une aveugle Divinité dont les Adorateurs vivoient ſi malheureux, & mouroient pour l'ordinaire à l'Hôpital. J'avois affaire à un terrible adverſaire : cependant je deffendis ſi bien ma cauſe, que quoique mes Juges fuſſent tous mes parties, ils voulurent bien par condeſcendance, me donner gain de cauſe. On fit venir du vin après le ſoupé, & nous pouſſâmes la converſation bien avant dans la nuit : nous fîmes des Hiſtoires toutes des plus réjoüiſſantes. Ils me proteſterent qu'ils me trouvoient tout à fait à leur gré, & que je ſerois un homme impayable ſi j'avois fréquenté le Barreau. Ma Compagnie & moi nous nous ſeparâmes ſi contens les uns des autres, que nous nous promîmes de nous raſſembler au même lieu pour dîner le lendemain enſemble. Je me couchai fort ſatisfait de mes nouvelles connoiſſances, & je dormois profondement, lorſque le lendemain je fus réveillé par un Mr Loyal qui vint me demander la permiſſion de me ſignifier

fier un petit exploit, un petit exploit parlant à ma perſonne; & après avoir écrit trois ou quatre mots dans un broüillon de papier, il le mit ſur ma table, & faiſant deux ou trois profondes réverences, il ſortit de ma chambre. Après avoir frotté mes yeux & connu certainement que je ne rêvois pas, je demandai à mon laquais qui avoit fermé la porte ſur ce Meſſager de mauvaiſes nouvelles, ce que vouloit cet homme. C'eſt dit-il Monſieur un petit Exploit, un petit Exploit qu'il vous donne, & m'ayant aporté dans mon lit le broüillon de ce Déloyal, j'y déchifrai, comme je pû, ce que dans la ſuite je voulus apprendre par cœur, tant je le trouvai riſible; & que je n'oublirai jamais: c'étoit une aſſignation conçûë en ces termes, mot pour mot.

Je ſous ſigné, Yves Griffon Sergeant à Verge immatriculé au Préſidial, Bailliage & Vicomté de Vire, y demeurant Ruë du Pilori, exploitant dans tout le reſſort de la Juriſdiction du dit Vire, aſſiſté de mes deux Records ordinaires, certifie que ce Jeudi tantiéme d'un tel mois, & d'un tel an, ſur les neuf heures du matin. A la Requête de Maître Antoine Folain Sieur de la Pilleveſſiere Avocat en la Vicomté de Cerance y réſidant, & de preſent en cette Ville de Vire, où il a nommé pour ſon Procureur Maître Jean Monlien, Procureur ordinaire de ce lieu, en la Maiſon duquel il a fait Election de Domicile, pour vingt-quatre heures ſeulement; je me ſuis tranſporté en l'Hôtellerie, où pend pour enſeigne le Cheval blanc, où là j'ai fait & donné aſſignation à Mr le Comte de Brederodes, ainſi qu'il m'a dit ſe nommer, en parlant à ſa perſonne, à être

& comparoître demain ſur les dix heures du matin ; comme de matiere proviſoire, heure préfixe par devant Mr le Lieutenant General au dit Préſidial, ou Mr ſon Lieutenant, pour ſe voir condamner, & par corps, à païer au dit Sieur Requerant la ſomme de quatre-vingt-dix-neuf livres, dix-neuf ſols, ſix deniers tournois, qu'il auroit prêtée, en boune & loïale monnoie aiant cours, il y a quelques jours au dit Seigneur Comte de Brederodes, en ſon urgente neceſſité, en la Ville de Cden, en ſon Auberge, où pend pour enſeigne le ſigne de la Croix, où le dit Seigneur Comte étoit logé : le tout offert prouver & verifier par bons & valables témoins, en cas de meconnoiſſance. Proteſtant ledit Sieur Requerant de ſéjourner en cette Ville, aux dépends dudit Seigneur Comte de Brederodes, juſqu'au païement actuel de la ditte ſomme ; ſans préjudice des dépens interêts, & autres demandes du dit Sieur Requérant ; & proceder en outre qu'il ſe trouvera apartenir. Relation baillée ; & délaiſſée, parlant comme deſſus, ſuivant l'Ordonnance. Signé Folain Avocat, Griffon, Briſemiche, & Friſecorde avec leurs paraphes.

Je ne pus d'abord m'empêcher de rire du tour de mon fripon ; mais réflechiſſant enſuite qu'il étoit trop effronté pour en demeurer là, & qu'à l'aide de ſes bons & valables témoins il me feroit payer dix piſtoles, pour l'avoir introduit dans ma chaiſe, je réſolu de décamper dès le ſoir même, pour éviter la perſecution de ce Fauſſaire. A midi Chapedelaine & ſes amis ne manquerent pas de ſe trouver à l'Auberge. Je leur fis part de mon Avanture, dont ils rirent de tout leur cœur, & m'affirmerent que

que c'étoit là un des moindres tours de ce galant homme, qu'ils connoiſſoient parfaitement bien. Je leur dis que je lui donnerois la peine de venir chercher les dix piſtoles qu'il me demandoit, au Bois-Roger, où là on ne manquoit pas de bois pour le payer avec interêt. Gardez vous en bien, me dit Chapedelaine: il ne demanderoit pas mieux que vous vous laiſſaſſiez condamner ici par deffaut, pour multiplier les frais, qu'il trouveroit bien moyen de vous faire païer, ſans s'expoſer à vôtre colere. Comment ferai je donc? donnerai-je, dis-je, dix piſtoles à un coquin, pour être ſa dupe, qui en ſera quite pour s'en rire, & s'en faire loüer par ſes fideles compatriotes? Vous voilà bien embarraſſé en beau chemin, Mr le Comte, dit Chapedelaine; mais je m'oblige de vous garantir de l'évenement de cette affaire, ſi vous voulez vous engager de donner une bouteille de vin coëffee à toute la compagnie demain l'après midi, après que vous aurez eu gain de cauſe. La propoſition étoit trop juſte, pour n'y pas conſentir: je l'acceptai volontiers. Aux charges reprit il, que vous me laiſſerez parler, ſans dire mot: & quoique je puiſſe avancer que vous n'interromprez pas mon Plaidoyer. C'eſt de quoi je demeurai encore d'accord. Le lendemain je me rendis au Parquet, avec mon Avocat Chapedelaine ſuivi de ſa ſequelle, où je trouvai Folain, qui me ſalua d'un air riant, comme ſi j'euſſe été obligé d'être un de ſes meilleurs amis. Mais je le regardai d'un œil menaçant, qui lui fit prendre la réſolution d'interpoſer la protection de ſes Juges contre

les emportemens d'un ingrat débiteur. On apelle nôtre cauſe, & mon adverſe partie, après avoir demandé au Lieutenant Géneral la permiſſion de parler, plaida ainſi ſa cauſe. Meſſieurs il n'eſt pas beſoin de longs diſcours, pour vous dire, que m'étant trouvé il y a quatre jours avec Mr le Comte de Brederodes à Caën en l'Hôtellerie, où pend pour Enſeigne le Signe de la Croix, il me témoigna l'embaras où il étoit d'en ſortir, puiſqu'il étoit ſans argent; & ſçachant d'ailleurs qu'il venoit ici pour en reçevoir de quelques Créanciers, je lui prêtai quatre-vingt dix-neuf livres, dix-neuf ſols ſix deniers, pour le retirer de la peine où je le voiois. Pour me remercier de mon honnêteté, de Caën il m'a voituré ici dans ſa Chaiſe. Mais ma ſurpriſe a eté extrême, lorſqu'avant hier au ſoir, l'ayant prié de me tenir ſa parole, & de me rendre mon argent, il a été aſſez témeraire, pour me dire qu'il ne me devoit rien: & comme par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'ai des témoins de la choſe, je demande à en faire la preuve, en cas de deſaveu de la part du dit Seigneur Comte: c'eſt à quoi je conclus, & aux fins de mon exploit: *dixi.* Chapedelaine ayant ſalué les Juges, dit: Meſſieurs je parle pour Mr le Comte de Brederodes mon Clien, ici preſent, qui convient que ledit Folain lui prêta à Caën le plus obligemment du monde, non ſeulement les Quatre-vingt dix-neuf livres, dix-neuf ſols ſix deniers, mais la ſomme entiere de dix piſtoles, que l'ordonnance empêche à Maître Folain de redemander audit Seigneur Comte en ſon integrité. Quand je l'entendis débuter ainſi,

ainſi, je crus qu'il s'entendoit avec mon fi-lou : j'avois beau le pouſſer, & lui dire. Mordi Mr vous me perdez ; il ne m'a jamais prêté un ſou. Taiſez-vous, me dit-il fiérement, puis reprenant ſon diſcours. Mais Meſſieurs je ſuis bien plus ſurpris de Maître Folain, qui veut tirer d'un ſac deux moutures : car j'offre prouver & vérifier par bons & valables témoins, que je ſuis prêt de produire, qu'avant-hier au ſoir, un peu après que le dit Seigneur Comte fut arrivé en cette Ville, il rendit audit ſieur Folain ſon argent, en même monnoie qu'il lui avoit prêtée à Caën ; avec gratification d'une bouteille de vin qu'il lui donna ici en l'Auberge où pend pour enſeigne le cheval-blanc, & dont moi même, qui vous parle, je bû ma part. Après ce beau plaidoyer Chapedelaine & ceux de ſa Compagnie ſe prirent à rire de tout leur cœur, en voiant Folain tout en fureur, qui ne put répondre autre choſe à Chapedelaine, que de lui dire : & ſi donc Maître Chapedelaine vous gâtez le métier, & ſortit tout en colere du Parquet : Chapedelaine lui proteſtant que la charité & ſon devoir l'obligeoient de ſecourir les Etrangers. Je revins à l'Hôtellerie avec mon Avocat & ſes admirateurs ; je m'acquittai avec ſcrupule promptement de ma promeſſe ; je les fis boire tant qu'ils voulurent : je fis enſuite mes affaires, après quoi je remontai promptement dans ma chaiſe, pour fuir de Vire & n'y rentrer de ma vie.

Après que le Comte eut achevé ſon Hiſtoire, je lui dis que je connoiſſois parfaitement ces deux Avocats, & que je ſçavois plus d'un de leurs tours : que ces hommes ne valoient

pas mieux l'un que l'autre. Que Chapedelaine étant Avocat de Mr le Baron de Montbray, & d'intelligence avec le Procureur de ce Seigneur, ils avoient trouvé le ſecret de dépoüiller ce pauvre Baron de ſes Terres & de le mettre à retour de leurs procédures. Chapedelaine a eu pour ſa part la Baronnie de Montbrai, & le Procureur la Terre de l'Acherie, dont ils ſont actuellement en poſſeſſion. Moi même qui vous parle, j'ai prêté de l'argent à un particulier de St. Vigor des Monts, Couſin de Chapedelaine. Mon debiteur me fit une fauſſeté, dont je me plaignis à Chapedelaine; & je lui fis voir clairement qu'il ne tenoit qu'à moi de faire punir honteuſement & même corporellement ſon parent, ce que j'aurois fait ſans ſa conſidération. Chapedelaine me remercia avec des témoignages de reconnoiſſance les plus aparens; proteſta qu'il vouloit me faire payer, ou qu'il me payeroit lui même pour ſon parent: & quand il eut mes papiers, il me fit perdre ma dette; & jamais je n'ai pu tirer de raiſon de ce bon Médiateur, qui a ruiné plus de trente familles. Il eſt animé encore par ſa femme, qui ſemble être l'Original & non une copie parfaite de l'avarice. Une Mégere dont les ongles acérez & crochus trouveroient à tondre ſur un œuf, & qui porte une poche de fer blanc ſous ſes jupes, comme portoit Tardieu la Lieutenante criminelle de Paris, pour y fourrer toutes les bribes, qu'elle peut attraper dans les Banquets; où elle eſt invitée par la crainte que l'on a de ſon Mari. Ces ſortes de gens ſont des peſtes dans une République, quand ils emploient à

la

la deſoler les ſciences qu'ils n'ont apriſes que pour y maintenir les Loix. Montlien, dont vous avez fait mention dans vôtre Aſſignation, étoit autre-fois un évacueur de Peſte, & il eſt couché comme tel dans les Regiſtres de la Maiſon de Ville de Vire, qui lui donnoit cinquante livres de gages pour cet honorable emploi : & pour l'exercer on lui avoit permis de bâtir un petit apenti haut de douze pieds proche de la maiſon de ſanté, pour s'y loger. Après avoir exercé pluſieurs métiers, tous des plus bas, il trouva moyen de ſe faire Procureur, & dans cette élevation il a ſi bien vollé avec la plume qu'il a acquis des biens immenſes. Enfin le Roi l'a anobli, lui & un écorcheur de chevaux de la même Ville, qui étoit parvenu à pareille fortune, par mêmes degrez, moyennant deux mille écus qu'il leur en a coûté à chacun, pour obtenir ces titres d'honneur. Et d'Argençon s'étonne que l'Empereur ait fait un fils de Notaire Comte de l'Empire ! *Odor lucri ex re qualibet optimus.* Il y a peu de peuples, dont l'eſprit ſoit plus ſubtil, que celui des habitans de Vire, ce qui a donné lieu à ce diſtique.

Viria Viripotens varia virtute vireſcit ;
A magniſque Viris Viria nomen habet.

Mais par malheur depuis qu'ils ont reconnu la chicanne pour leur Divinité favorite, animez de ſon génie ils ſont devenus pour la plûpart fourbes & méchans. Nous avions un très-beau Domaine ſur cette Ville, qui nous raportoit juſqu'à deux mille livres de rente.

Un de mes freres qui entendoit mieux l'Art de la Guerre, que la Coutume de Normandie, fut pour en paſſer un bail à un Fermier, qui ſous ombre de lui faire ſigner un Bail à Ferme, eut la ſubtilité de lui en faire ſigner un Contrat de venduë, dont jamais nous n'avons pu nous relever; quoique la fauſſeté fût tout évidente, nous avons perdu nôtre Domaine; après bien des frais, & du temps emploié à en pourſuivre le recouvrement en Juſtice. Chapedelaine eſt un gros mauſſade qui mâche continuellement du tabac.

L'Avocat Pilleveſſiere eſt tout d'une couleur, qui eſt de cidre doux; ſon chapeau, ſa perruque, ſes yeux, ſon viſage, ſa cravatte, ſon habit, tout eſt de la même couleur: il n'y a pas juſqu'à ſes manieres qui ne ſemblent toutes doucereuſes. Mais dans le fond c'eſt un vinaigre tout des plus acides: il n'y a point d'eau forte qui ſoit plus cauſtique. Quand il tombe ſur quelqu'un, il y paroît. J'ai connu très-particulierement un nommé Mr Lucas Négociant de Granville, fort joli homme, qui raconta une Hiſtoire de Folain Pilleveſſiere devant lui, ſans le connoître. Parlant de l'averſion que les Habitans de Conſtance avoient pour ceux de Cerance, il dit qu'un jour cet Avocat étant entré pour déjûner avec un de ſes Cliens chez un Traiteur de Conſtance, où s'aſſembloient tous les enfans de joye de la Ville. Ce Traiteur qui ne connoiſſoit pas Pilleveſſiere ni ſon Clien pour être de Cerance, leur ſervit à déjûné ſur une petite table auprès de ſon feu. Dans ce moment un des enfants de la Jubilation, qui

qui viſitoit ce Traiteur plus que l'Egliſe Cathedrale, ayant aperçû Pilleveſſiere déjûnant auprès du feu. Ah ! malheureux qu'as-tu fait, dit il au Traiteur ? Comment tu as le front de donner à manger à Pilleveſſiere Avocat Cerançois, & tu crois qu'aucun enfant de la Ville puiſſe revenir chez toi ? Va, continua-t-il, tu es excommunié *ipſo facto*. Le Traiteur bien étonné, mit promptement Folain hors de chez lui ſans vouloir prendre de ſon argent : nonobſtant quoi tous les enfans de la joye ne voulurent plus aprocher de ſa maiſon. Le Traiteur pour les y rapeller, ſe ſoumit à la purifier lui-même, & à païer une amende, pour avoir reçu innocemment Pilleveſſiere & ſon Clien à ſa table, ſans les connoître. On fit fumer du geniévre dans ſa maiſon : on fit paſſer trois fois le Traiteur par deſſus la fumée en déteſtant Pilleveſſiere & tous les Cerançois. Le Traiteur régala après tous les bons enfans, & cette eſpece d'amende honorable, ou ſatisfaction volontaire, fit la fortune de cet homme, par le concours des Citoiens de Coutance, gens de bonne chere, qui alloient en foulle ſe régaler. On fait une remarque ſur Coutance qu'il y a vingt Traiteurs tous riches, & un ſeul Fourbiſſeur d'épée très-pauvre, marque que ces peuples aiment plus Comus que Mars. Pilleveſſiere, qui avoit tranquillement laiſſé raconter ſon Hiſtoire à Mr Lucas, quand il eut fini, prit à témoin ceux à qui il venoit d'en faire le recit, & fit un ſi cruel procès au pauvre Hiſtorien, qu'il a penſé le ruiner, malgré les preuves qu'il fut facile à Mr. Lucas de faire de la vérité d'un fait, qui s'étoit paſ-

ſe à la face de tout le peuple d'une grande Ville. Il a fallu même que les Cerançois aïent envoié à Coutance un de leurs Habitans, tenir exprès Auberge pour eux, ne trouvant perſonne en la Ville qui voulût les recevoir; & nul propriétaire ne voulant ni n'oſant loüer ſa Maiſon à cet Aubergiſte, ils ont été contraints d'en acheter une, où il ne loge que des Cerançois. L'Aubergiſte deputé du Corps, a pris un acte, comme il n'alloit s'établir à Coutance, que pour l'utilité de la Communauté, ce qui ne lui préjudiciroit en rien, ſi lui ou ſes enfans vouloient, retourner à Cerance, où ils ne ſeroient pas affligez de leurs Compatriotes, pour avoir demeuré à Coutance, puiſque ce n'étoit qu'à bonne intention; & qu'au contraire on les y recevroit comme gens qui s'étoient ſacrifiez pour la Patrie.

Tout le menu Peuple de Cerance vit de témoignage: ils vont en juſtice, ſe preſentent audacieuſement devant le Tribunal, & pour une modique ſomme ils dépoſent ce qu'on leur fait dire, après avoir bien apris leur leçon. Il eſt vrai que ſi quelqu'un y manque, on n'a pas aſſez d'eſprit pour ſoutenir ſa dépoſition ſans tergiverſer, il reçoit de certaines flêtriſures fort affligeantes & fort deshonorables; mais comme c'eſt un mal preſqu'univerſel dans le Bourg de Cerance, on ne s'en fait plus une affaire.

Ce Folain Pilleveſſiere s'eſt trouvé à la fin ſi ſubtil en procès que chicanant juſqu'aux Cerançois même, ils l'ont chaſſé de leur Sanctuaire; ce qui l'a obligé de s'aller établir à Granville, malheureuſement pour cet agréable

ble ſejour, Ville Franche d'impots, dont les Citoyens, le meilleur Peuple qui fut ſous le Ciel, vivoit dans la plus grande ſimplicité du Monde; mais depuis que ce Folain, les nommez Champion, le Hoguais, Queſnel, le Parc-Couroys, Ynor, l'Anglois, une troupe nombreuſe de Cerançois, & d'autres Canailles s'y ſont jettez, ils ont ſoufflé leur eſprit de chicane dans le ſein de ces bonnes gens, du menu Peuple s'entend, ſi cruellement qu'il eſt à craindre qu'ils n'en faſſent des Citoyens auſſi corrompus que les Cerançois mêmes; ce qui ſeroit déja arrivé, ſi ils n'étoient retenus par la crainte & l'exemple de pluſieurs perſonnes d'un mérite diſtingué, comme Mr de la Ferriere leur Gouverneur, Mrs. Piquelin Lieutenant General; le Sauvage Lieutenant de l'Amirauté, Baubriant, l'Evêque Capitaines de Vaiſſeaux, St. Pair Procureur du Roi, le Coq, Loiſeliere, & pluſieurs autres. Je les cite ici pour rendre juſtice à leurs vertus, qui m'ont beaucoup édifié; pendant que j'avois en horreur des miſerables qui faiſoient gloire de paſſer pour les Perturbateurs du repos public. J'y ai vû intenter un procès par le nommé Simon, pour avoir pris une poulle dans une haye le long du chemin, qu'incontinent après il laiſſa envôler, qui avoit déja coûté plus de dix mille écus. On avoit entendu plus de cent témoins de part & d'autre. Priſes de Juges à parties; inſcriptions en faux; recuſations de témoins; aucun des tours de la chicane n'avoit été oublié: on y avoit impliqué juſqu'aux Curez & leurs Vicaires, qui avoient été forcez de fulminer des cenſures, & qui ne pouvoient

s'empêcher cependant de crier contre ces abus : & ſans doute cette affaire ne ſe terminera point, qu'il n'en coute la vie à pluſieurs qui ſeront pendus pour leurs fauſſetez, & d'autres qui ſeront envoiez aux Galeres, & qui pourront bien maudire la poulle à Simon.

Il faut que je vous diſe un tour des Cerançois, qui vous fera connoître le Génie de cette diabolique Nation. Mr Piquelin Lieutenant Général de Granville, qui eſt un fort honnête homme & très-Riche, a pluſieurs Terres aux environs de Cerance, & même une qui par malheur ſe trouve enclavée dans le territoire de Cerance. Les habitans de ce repaire à Scelerats avoient caſſé la cloche de leur Egliſe. Il s'agiſſoit de la faire refondre, ſans qu'il leur en coutât rien. Voicir comme ils s'y prirent. Un jour que le pere de Mr Piquelin paſſoit au travers de Cerance, pour aller à une de ſes Terres, ils l'arrêterent, ſimulant de lui vouloir faire honneur : ils le forcerent de deſcendre de ſon cheval, qu'ils mirent chez le Sindic, ſous ombre de lui vouloir donner de l'avoine. La femme de ce Sindic étoit nouvellement acouchée. Ils priérent ce vénerable vieillard de nommer l'Enfant, & pour lui faire en aparence plus d'honneur, ils lui demanderent en grace de ſe choiſir une Commere la plus belle & la plus qualifiée du lieu, pour tenir l'Enfant avec lui. Le bon homme ſe rendit à leurs importunitez. Après la cérémonie du Baptême, c'eſt la coutume du Païs, & de preſque toute la France, que le Parain & la Maraine vont eux mêmes ſonner les

les cloches de l'Egliſe, & donnent de l'argent pour les faire ſonner. Car c'eſt une tradition conſtante, & dont la preuve a été verifiée par toutes les vieilles qui ſe ſont luſtrées de plus d'un ſeau d'eau benite, que plus on les ſonne, & plus l'Enfant aura la voix belle. A peine le bon homme eut-il mis la corde en ſa main, pour ébranler la cloche, qu'ils accuſerent le nouveau Compere d'avoir caſſé leur cloche. Le Sindic, malgré l'alliance qu'il venoit de contracter avec lui, fut le premier à dépoſer le fait contre ſon Compere. Ils l'arrêterent, & proteſterent qu'ils ne lui rendroient pas ſon cheval, qu'il n'eût payé leur cloche. Enfin pour ſe débaraſſer de ces Harpies, Mr Piquelin fut contraint de leur donner cinquante écus; bien réſolu de ne repaſſer de ſa vie au travers de Cerance, crainte d'une plus funeſte Avanture.

Ces bons Cerançois, corrupteurs du menu Peuple de Granville, ont deſolé un des Curez de cette Ville. C'eſt un homme qui eſt de naiſſance, qui a de la piété, du zele, & du mérite, & qui n'eſt pas loin du Royaume de Dieu. Il s'apelle du Hommet d'une très-ancienne Nobleſſe. Ce bon Prelat las de les catechiſer, ſans pouvoir les faire rentrer en eux-mêmes, s'aviſa de faire graver un Crucifix, autour du quel il fit repreſenter ſes Loups raviſſans, plûtôt que ſes Brebis dans diverſes atitudes. Champion perçoit le côté de Jeſus-Chriſt, & au deſſous étoit écrit. *Ah ! malheureux Champion tu perces le juſte.* Le Hoguais, Parcouroys, & Ynot joüoient au pied de la Croix aux dez, à qui auroit la Robe du Seigneur; à côté d'eux on

voioit

voioit ces mots : Hazard , pourvû que j'en aye la dépouille. Folain étoit monté ſur une Bourique avec ſa Robe magiſtrale , qui diſoit : *Scriptum eſt unum mori pro Populo.* Queſnel,& l'Anglois preſentoient à J. C. une éponge trempée de vinaigre , & à côté étoit écrit. Voyons ſi quelqu'un viendra le délivrer de nos mains. Et divers autres habitans de Cerance étoient autour de la Croix qui blaſphêmoient contre le Fils de Dieu , ſous la Croix du quel on voioit ces mots gravez en gros caractéres. O Ame Cerançoiſe ! comprends l'excès des maux que j'endure , par l'excès de ta malice , plus cruelle que la Lance qui m'ouvre le côté , que les clous qui me perçent les pieds & les mains , & que l'épine dont ma tête eſt côuronnée pour ton amour. Il croioit qu'une Image ſi touchante les feroit rentrer en eux-mêmes , pour leur faire déteſter leurs péchez & ſe convertir ; mais elle ne ſervit qu'à leur donner matiere de chicaner leur zelé Paſteur ; & reunis tous enſemble , ils l'ont pourſuivi à outrance , dont le Colégue de ce bon Curé a été ravi. Il s'apelle Gautier , & comme il a lui-même l'Ame toute Cerançoiſe , il attiſoit le feu de ces furies , pour leur faire tourmenter ſon Adjoint ; car l'Egliſe de Granville eſt deſſervie par deux Curez , mais qui reſſemblent aux Chapons de rente : un bon & un mauvais.

Lorſque j'achevois l'Eloge de ces illuſtres Perſonnages , Rû entra avec nôtre ſoupé , qui nous fit changer de diſcours. Nous ſoupâmes aſſez legerement , pour pluſieurs raiſons,dont la premiere étoit que nous n'avions rien de bon , & la ſeconde l'indiſpoſition du Com-

Comte ; après quoi nous fûmes à l'audience du Prince & de nos autres voiſins, devant leſquels le Comte fit briller ſon eſprit. Le Prince nous dit que le lendemain il devoit comparoître devant les Officiers, & que ſi nous le voulions voir par des fentes que nous avions pratiquées pour cet effet dans la muraille, qu'il s'arrêteroit long-temps devant nous. Je lui demandai comment il ſeroit habillé, pour le mieux diſtinguer. Il nous dit qu'il prendroit ce jour là un habit de Pinchina, avec un paſſepoil d'or, & qu'il mettroit une plume blanche à ſon chapeau ; ce qui faiſoit faire des éclats de rire à Tozain ſon Compagnon, dont je ne pouvois deviner la cauſe, mais que l'on verra dans la ſuite.

Enfin nous continuâmes nos converſations, dont les agrémens, & ſur tout de celle du Comte, ſervoient beaucoup à adoucir l'amertume que m'avoit cauſé l'Abbé de la Motte ; qui cependant s'étoit fort humaniſé depuis l'entrée du Comte dans nôtre chambre. Je me donnois tous les jours des Scênes toutes des plus réjoüiſſantes. Je faiſois conter au Comte les endroits de ſa vie qui les regardoient tous deux reſpectivement. Je demandois au Comte ce qu'il auroit fait au Curé de Lery, ſi il l'avoit rencontré. J'avois deſſein, diſoit le Comte, de débutter par lui faire donner le Certificat de mon mariage avec mon épouſe en bonne forme ; à ſon refus, je l'aurois tué ſans quartier : & s'il me l'avoit accordé, pour lui faire payer la peine qu'il m'avoit donnée de courir après lui, & le récompenſer ſelon qu'il le méritoit ; j'avois réſolu de le mettre en état de pouvoir à l'avenir

venir être un bon Curé : car comme j'avois apris que c'étoit un Ribaut tout des plus diſſolus, je lui aurois fait couper les nœuds de ſes galanteries, avec le nez & les oreilles. Pendant ce recit l'Abbé de la Motte ſüoit à groſſes gouttes, & faiſoit des contorſions de poſſedé. Je prenois le parti du Curé de Lery, contre le Comte, pour le mieux faire cauſer. Je lui remontrois quel crime il auroit commis de mutiler un Prêtre ; & tantôt l'impoſſibilité où il auroit été d'executer ſon deſſein : qu'outre que le Curé étoit fort & puiſſant, qui ſe ſeroit bien deffendu, il lui auroit été impoſſible d'en faire un Eunuque dans un Païs étranger où ce Prêtre auroit trouvé du ſecours. S'il s'étoit bien deffendu, reprenoit le Comte, j'aurois pris le parti de lui ôter la vie, pour le mieux mettre en ma diſpoſition, & pouvoir plus facilement executer mon deſſein. Et pour n'être point ſurpris en faiſant mon coup, je l'aurois fait attirer par une Fille de joye dans un lieu écarté, où il auroit été à ma diſcretion, ſans que j'euſſe couru le moindre hazard. Tantôt je demandois au Comte ce que c'étoit que le Curé de Lery. Je lui diſois, que l'on m'avoit voulu perſuader, que c'étoit un Prélat de conſéquence ; que même ſon bénéfice alloit du pair avec les Evêchez : qu'il me ſouvenoit d'avoir lu dans la Gazette, lorſque cet Abbé avoit fait abjuration de la Religion Romaine à Londres, que l'Evêque de Lery avoit renoncé à ſes erreurs ; & que j'avois toûjours entendu dire, que ſa Famille étoit des plus diſtinguées du Païs, & tout à fait honorable. Il n'y a pas d'homme qui puiſſe vous en parler plus

plus certainement que moi, reprenoit le Comte : j'ai été ſur les lieux, où j'ai ſçu que la Cure de Lery ne valloit pas plus de quatre cens livres de revenu, & dans les meilleures années cinq cens livres tout au plus. Quand à ſa Famille, j'ai vû ſon pere & ſa mere ; je les ai interrogez pluſieurs fois ; ce ſont de bonnes & pauvres gens, qui ſortoient réduits à l'aumône, ſans leur Fils aîné, qui eſt un ſimple Laboureur, qui les fait ſubſiſter des Terres qu'il tient à ferme de Mr le Cardinal de Boüillon. La derniere fois que je l'ai vû, après l'avoir long temps attendu chez lui, je l'y vis arriver, avec ſa charuë, venant de labourer la terre, couvert d'un Sarot de toile, qu'il avoit mis par deſſus un gros habit de revêche, pour ſe garantir de la bouë, ayant plus de deux livres de clous ſous ſes ſouliers, avec des bas de toille à ſes jambes. Pendant tout ce recit le Curé de Lery étoit dans des convulſions épouventables, & faiſant ſemblant de chanter une Antienne de ſon Breviaire, il diſoit en plainchant. *Imponit certe, mentitur impune, impune, impune : Alleluia.* Pour éprouver la ſincerité du Comte, je lui démandois des faits poſitifs que je ſçavois du Curé : par exemple : combien il avoit donné au Curé pour faire la cérémonie de ſon mariage ? ce que c'étoit que le Château du Bois-Roger ? A quoi il me répondit conformement à ce que m'en avoit dit le Prêtre ; qu'il lui avoit donné dix Loüis d'or, pour être venu de Lery à Roüen célebrer ſon mariage. Que le Bois-Roger avoit autrefois été une fort belle Terre, & très Seigneuriale, mais qui étoit toute délabrée & s'en alloit

en

en ruine par la negligence de ſa femme : que les murs du Château étoient à moitié renverſez ; & qu'il n'y avoit ni ordre, ni œconomie dans cette Maiſon. Ainſi je conjecturois de là, & de tout ce que m'en avoit dit Sorel lui même, que le raport du Comte étoit ſincere.

Il fit cette année des chaleurs exceſſives; elles furent cauſe que le Comte & l'Abbé ſe promenoient dans la chambre, mais en chemiſe, l'Abbé voulut pouſſer la galanterie plus loin, & quitter ſa chemiſe ; mais je proteſtai que je ne le ſouffritois abſolument pas ; & je lui affirmi, que je demanderois avec empreſſement à être ſeparé s'il vouloit pouſſer ſon impudence à l'excès. Il en fut ſi outré que dès le ſoir ; c'étoit le premier jour de Juillet, il donna un billet au Porte-clefs. Les ſuites nous firent juger ce qu'il contenoit ; car dès le lendemain au matin on fut viſiter les priſonniers de la calote : mais ils avoient ſi bien rebouché leur trou, que quoique les Officiers leur proteſtaſſent, qu'ils ſçavoient bien qu'ils avoient communication avec ceux de la quatriéme chambre, & avec nous, il ne le leur purent faire avoüer, & indubitablement ſi nos Voiſins de la quatriéme avoient uſé de la même précaution, les Officiers ne trouvant rien, auroient pû accuſer l'Abbé d'impoſture & de calomnie. Mais étant venu viſiter les deux priſonniers de la quatriéme, ils trouverent leur trou encore tout ouvert, qu'ils avoient eu tout le temps de fermer. Les Officiers parlerent dans le trou, pour découvrir où il avoit communication, & l'Abbé de la Motte courut promptement

tement ſous la cheminée leur répondre. Ils vinrent enſuite dans nôtre chambre, où ils firent grand bruit : ce que le Comte & moi nous reçûmes d'un ſi grand ſang froid, pendant que l'Abbé en témoignoit une joye exceſſive, qu'ils doutoient encore de la choſe. Cependant dès le lendemain on fit ſortir le Prince & Tozain de leur chambre : nous ne doutâmes pas que ce ne fût pour les mettre au cachot, & nous nous attendions bien à la même deſtinée. Voyant bien d'où nous partoient ces coups, le Comte en vouloit récompenſer l'Auteur, ce qu'il auroit fait ſans moi qui l'en empêchai, en lui en faiſant voir les conſequences. Deux jours après, le 6. Juillet les priſonniers de la calote, eurent la même déſtinée & furent enfermez dans le cachot de la même Tour, qui eſt très puant & très affreux, mais que Bernaville a rendu execrable, en bouchant tous les ſoupiraux de ce ſouterrain tenebreux ; en ſorte qu'il n'y entre à preſent d'autre air, que celui qui paſſe au travers des Latrines. C'eſt dans cet agréable ſejour où Gringalet fut près de ſept mois, & où il auroit été plus long-temps, ſi je n'avois pas été prendre ſa place. Ce fut-là qu'il acheva de ſe perſuader qu'il avoit reçû du Ciel la Philoſophie par infuſion, comme Salomon, quoiqu'il ait fait ſon Cours de Philoſophie à Genéve dans la Boutique d'un Relieur de Livres, dont il ne put aprendre le métier ; & dans cet Antre de la Sybile Cumée. Il forma aparemment le deſſein de ſes Réflexions ſur quatre Queſtions. Qui ſuis je ? Où ſuis je ? Qui m'y a mis ? Et pourquoi ? dont il ne donne pas une ſeule raiſon dans tout le

corps

corps de ſon Livre, & ſes Eſſais Philoſophiques & Theologiques, ſi ſublimes que je ne ſçache encore perſonne qui en ait pû pénetrer le ſens : & ſi riſibles qu'on dit en proverbe aujourd'hui, qu'un homme Gringaliſe, quand il donne dans le Galimatias outré. Nous demeurâmes donc privez de ſocieté le Comte & moi outre que celle de l'Abbé de la Motte, dont nous nous ſerions paſſez avec plaiſir. Nous nous entretenions tous deux fort agréablement, ce qui faiſoit enrager l'Abbé, croiant toûjours que c'étoit de lui que nous parlions, quoique tous deux nous euſſions voulu de tout nôtre cœur n'y penſer de la vie.

Il y avoit près d'un mois que le Comte étoit avec nous, lorſque le Major vint le 24. de Juillet de l'année 1703. lui dire de s'habiller, ſans jamais vouloir lui en aprendre le ſujet ; il permit même que je l'embraſſaſſe pour lui dire adieu, ſans daigner nous dire, il va revenir dans peu. Trois heures après le Major ramena le Comte de Brederodes dans nôtre chambre, qui ne faiſoit que ſoupirer, ſans pouvoir dire un ſeul mot. A la fin revenu de ſa ſurpriſe : ô Dieu, dit-il, les cruelles gens que les Adminiſtrateurs de la Baſtille ! Sçavez vous bien pourquoi l'on me fait gemir dans cette caverne diabolique ? pourquoi l'on m'y traite comme un Bandit ? pourquoi l'on m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes ? C'eſt, continua-t'il, pour avoir eu la curioſité de voir lever un treſor ; ou plûtôt pour avoir voulu voir, juſqu'où une jeune fille de dix-ſept ans pouſſeroit ſa témerité. Après il me tira à part proche de la fenê-

fenêtre, pour ne pas être entendu de l'Abbé de la Motte. Ecoutez, me dit il, une choſe des plus prodigieuſes que vous ayez entendu en vôtre vie. Voici le fait.

Je traverſois un jour la Gréve, lorſqu'un Prieûr qui eſt de Caën, qui s'apelle Pinel, que je connoiſſois depuis quelque temps, m'apella, d'un cabaret où il étoit à boire avec un Turc nommé Acmet. Après m'avoir prié de boire avec eux, il dit qu'il vouloit faire ma fortune; & me demanda ſi je n'aurois pas de peur du diable? Je fus curieux de ſçavoir ce qu'il me vouloit dire, & à quoi aboutiroient ſes queſtions. Il me dit, qu'ils devoient lever un treſor qui étoit dans une caverne à Arcüeil: que tout étoit préparé pour faire réüſſir la choſe, & que dès le ſoir même je n'en douterois pas, ſi j'avois l'aſſurance d'en être le témoin; & que je partagerois avec eux les ſommes immenſes qui compoſoient ce treſor. Je voulus tourner la choſe en ridicule. Il y a long-temps, lui dis-je, que j'ai entendu dire, qu'il y a un treſor dans la caverne d'Arcüeil; mais je ne puis comprendre comment, ni pourquoi le diable s'en met en poſſeſſion; & encore moins, comment après s'en être mis en poſſeſſion, il eſt aſſez ſot pour le livrer au commandement d'un Prêtre, ou d'un Magicien. Abus que tout cela, & j'y ajoûte ſi peu de foi, que loin d'avoir peur de ces prétendus exorciſmes, je vous verrois faire toutes vos momeries ſans la moindre émotion. Car croyez vous de bonne foi, que la vertu d'une étole, d'un peu d'eau, d'un ſigne de Croix, ou de quelques

ques grains de sel, soit capable de forcer le diable à vous enrichir à plaisir ? Mon cher Comte, reprit le Prieur, venez avec nous seulement, soiez ferme & résolu, & vous ne douterez plus de vôtre bonheur & du nôtre. Quel est le Magicien & le Prêtre, dis-je, qui doivent faire la céremonie ? Le Prêtre, c'est moi, dit le Prieur, & le Magicien vous surprendra bien, quand vous le verrez ici, où il se doit rendre dans une heure. En effet, devant que l'heure fût écoulée, je vis arriver plusieurs personnes, dont je connoissois déja la plûpart. L'un se nommoit le Chevalier, c'etoit un bossu, Breteur de Paris déterminé; un autre nommé Divaux Sergeant dans le Régiment de la Châtre ; Un Berger nommé Picot, du Village de Vau-Girard aux environs de Paris : c'étoit lui qui avoit indiqué le tresor, & gagné le Jardinier de Mad. d'Arcüeil, qui leur devoit ouvrir la porte du Jardin, & les introduire dans la caverne ; Mad. Daligni femme d'un Capitaine du Régiment Royal ; c'etoit elle qui fourniſſoit le Grimoire ou Livre Ceremoniel pour invoquer le diable. Je voulus l'ouvrir, mais on ne me donna pas le temps d'y lire, c'étoit un vieux Bouquin écrit en lettres Gothiques, que Mad. Daligny toute tremblante m'arracha des mains. Ils avoient encore avec eux une petite fille de seize à dix-sept ans ; c'étoit une brune fort jolie & fort éveillée, qui s'apelloit Marianne ; elle étoit de Bordeaux, ou des environs. Le Chevalier après m'avoir salué en entrant, demanda au Prieur s'il avoit eu soin de leur faire faire à souper. Tout est prêt, dit-il, & l'on

l'on ſervira quand vous voudrez. Faites vite, dit le Chevalier, car on ne peut pas être moins de deux heures à table, & il y a une bonne courſe d'ici à Arcüeil, où il nous faut arriver préciſément avant minuit. Ceux qui ne me connoiſſoient pas, demanderent qui j'étois. C'eſt un brave homme dit le Chevalier, & de la fermeté duquel je réponds. D'abord je crus que le Berger étoit le Magicien; car d'ordinaire on attribuë beaucoup de vertus à ces Ruſtres fainéans: mais je fus bien étonné, quand le Prieur embraſſant la petite Gaſconne, & la mettant ſur ſes genoux. Cette belle enfant, me dit-il, n'eſt-elle pas bien propre à donner de la terreur? Elle me donneroit plûtôt de l'amour, que de la crainte, lui répondis-je. Elle fait pourtant trembler le diable, reprit-il, & lui commande à la baguette, comme vous le verrez tantôt. C'eſt donc là vôtre Magicien? continuai-je; & où en avez-vous tant apris la belle enfant? C'eſt une ſcience dit elle, qui nous vient de pere en fils; & mon pere étoit un des plus habiles hommes des environs des Landes de Bourdeaux, quoique ce fût un Berger, cent fois il a fait deſcendre la Lune, comme je l'ai vû moi même, & dancer le Soleil, auſſi bien que les filles qui lui plaiſoient les plus, toutes nuës. Il avoit un don tout particulier pour trouver des treſors, des ſources, & des choſes perduës. Aparemment, repris-je, qu'il quitta bien-tôt ſa profeſſion de Berger, & qu'il eſt mort, tout au moins Préſident au Parlement de Guyenne. Patience, me dit-elle, vous faites le railleur à preſent; mais quand vous verrez

rez tantôt ce que je ſçai faire, vous changerez bien de langage & de ſentimens. On ſervit fort bien à ſouper, où tout le monde fit très-bien ſon devoir ; ſur tout la petite Magicienne. Le Prieur que je connus bien tôt pour être le Renaut de ſon Armide, tout des plus enchantez, avoit ſoin de lui garnir ſon aſſiette ; & elle celui de la dégarnir d'une viteſſe incroyable. Si elle mangeoit bien, elle buvoit encore mieux, & ſans ceſſe baiſoit effrontément le Prieur, qui en étoit idolâtre. Le Chevalier en contoit à Mad. Daligny, & moi je gardois les manteaux. Quand nous fûmes prêts à partir dans des Fiacres, qu'on fit venir pour cet effet, j'envoiai le garçon de l'Auberge m'acheter un fuzil, de la méche, des alumettes, & une bougie : j'en fis l'épreuve ; après nous nous mîmes en chemin. Nous arrivâmes à Arcüeil : le Jardinier nous ouvrit la porte du Jardin, & nous conduiſit dans l'Antre de la Sibile. C'étoit une caverne très-obſcure & profonde : où étant entré, je fis du feu, j'allumai ma bougie ; je tirai mon épée du fourreau, & je viſitai tous les recoins de la caverne, pendant que Marianne ſe deshabilloit. Elle y entra nuë en chemiſe, les cheveux épars, une bougie de poix raiſine noircie en une main, & le Livre myſterieux en l'autre. Je voulus l'y ſuivre. Arrête temeraire, me dit-elle d'un air furieux, & garde toi bien d'y entrer que je ne t'apelle ; il t'en couteroit cher. Elle apella le Chevalier, & lui ordonna de me retenir. Nous reſtâmes tous deux à l'entrée de la caverne ; dont nôtre compagnie s'éloigna par reſpect, ou par crainte. Un

quart

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

quart d'heure après qu'elle fut dans la caverne nous l'entendîmes diſtinctement parler à quelqu'un, & lui commander d'un ton impératif, ferme & réſolu. Je diſtinguai fort bien qu'elle lui diſoit. Voilà bien des fois que tu me remets; je veux, j'entends, & j'ordonne que tu me le livres preſentement. Tu ne gagneras rien ſur moi, cette nuit, reprit le diable prétendu, ne m'importune plus, il y a trop de monde avec toi, & ſi ton Prieur entre, ou qui que ce ſoit, je lui torderai le cou devant toi. Je t'en empêcherai bien lui dit-elle. Tremble pour toi-même, reprit-il, vâ careſſer ton Prieur, ſors, & ne m'importune plus. Elle voulut repliquer: nous entendîmes qu'il la frapoit à outrance; ce qui la faiſoit crier de toute ſa force. Je voulus m'avancer dans la caverne l'épée à la main pour la ſecourir: mais le Chevalier m'en empêcha, il me retint en me diſant, que j'étois un homme perdu, ſi j'avançois quatre pas. Va, dit la voix qui parloit à Marianne, dis à ton Fanfaron qu'il entre; & ſur tout ne reviens pas ici que je ne t'en donne la permiſſion. Elle ſortit toute furieuſe, en diſant. Va trompeur, va méchant, je ne me fierai plus jamais en toi. Sa chandelle étoit éteinte; ce qui fit, que je voulus allumer ma bougie; mais elle me pria de n'en rien faire, diſant qu'elle étoit toute nûë, que ſa chemiſe étoit reſtée dans la caverne. Je voulus voir, ſi c'étoit la vérité; mais elle s'échapa dans l'obſcurité, d'une viteſſe qui me la déroba bien-tôt. Elle courut vers ſon Prieur, & ayant pris ſon

jupon, elle nous apella, & me dit d'allumer ma bougie, pour voir ſes bleſſures. Nous vimes ſur le plus beau corps de femme qu'il ſoit poſſible de voir, des meurtriſſures terribles : elle ſeignoit au nez, par la bouche, & avoit les yeux tous étincellans ; & après avoir repris ſa Cimare, elle eut le courage de rentrer dans la caverne, & d'y reprendre ſa chemiſe, ſon Livre & ſa chandelle diabolique. Le Prieur en pleurant lui frotta ſes playes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie. Ce qu'il y a de prodigieux, c'eſt qu'elle ne répandit pas une larme, & ne pouſſa pas un ſoupir, hors les cris que nous lui entendîmes faire. Nous remontâmes en caroſſe, & nous retournâmes à Paris. Le Prieur amena la Magicienne chez-lui, aparemment pour mieux lui frotter ſes playes. A nôtre ſeparation, nous nous donnâmes rendez-vous dans trois jours.

Je fus me coucher dans mon Auberge, ſans pouvoir rien conclure de ce que je venois de voir & d'entendre. Au jour marqué je ne manquai pas de me trouver au rendez vous. Tous nos gens y étoient, Marianne ſur tout éveillée comme une Caille, qui ne ſe ſouvenoit plus que le diable l'avoit battuë, & deux autres viſages à moi inconnus. Après avoir bien dîné, nous montâmes en caroſſe, environ à midi, pour nous rendre dans un Parc, qui apartenoit à uu des Inconnus, qui, ſi je ne me trompe s'apelloit des Marets, ſcitué à trois lieuës de Paris, où ſe devoit paſſer la Sçéne. Après que Marianne eut fait jurer au

Pro-

Propriétaire qu'il n'y avoit que nous dans le Parc, dont en outre elle nous fit faire exactement la revûë; elle nous posta tous à diverſes inſtances les uns des autres, avec des céremonies toutes ridicules; faiſant des cercles autour de nous, avec deffenſes d'en ſortir pour quelque ſujet que ce pût être. Comme l'Acte ſe paſſa à trois heures après midi, que le jour étoit fort beau, je n'en perdis aucune circonſtance. Nôtre Medée ſe mit au milieu de nous, ſur un lieu éminent, d'où nous la voyons tous très diſtinctement. Elle débutta par ſe décoëffer, & peigner ſes cheveux; après elle ſe mit toute nuë; prit ſon Livre, lut dedans avec des agitations terribles. Elle ſe piqua au bras avec un ganif, & écrivit avec ſon ſang ſur une feüille de papier. Nous vîmes alors paroître de loin des Cavaliers vêtus de rouge, de verd & de bleu qui ſembloient voltiger. Alors elle ſe leva debout à deux pieds ſur ſon Livre, toute nuë; les cheveux, qu'elle avoit aſſez beaux, & en aſſez grande quantité; épars ſur les épaules, tenant le papier, dans lequel elle avoit écrit en ſa main. Nous la vîmes s'élever pluſieurs fois de la hauteur de quatre à cinq pieds au deſſus de ſon Livre, & demeurer quelque temps ſuſpenduë en l'air, & agittée, comme ſi quelque vent l'avoit voulu emporter, & qui faiſoit flotter ſes cheveux avec violence, ſans qu'elle fit aucun mouvement de ſon corps. A la fin elle fut élevée plus haut, & tout d'un coup un tourbillon l'emporta en l'air, & dans un inſtant elle diſparut. C'étoit ſur les quatre

heures dans les beaux jours. Nous fumes près d'une heure, ſans la voir. Je commençois à perdre patience, auſſi-bien que le Chevalier & mes autres Compagnons enchantez, lorſque le Prieur Pinel ſe mit à nous crier, auſſi bien que le Berger, que ſur les yeux de nôtre tête, nous n'euſſions pas à branler de nôtre place. Nous peſtions de tout nôtre cœur contre Marianne, lorſque nous aperçûmes encore voltiger de loin, les mêmes Cavaliers verds, rouges & bleus, que nous avions vû; & tout d'un coup un tourbillon raporta Marianne, qui tomba ſur ſon Livre en nous apellant à ſon ſecours. Nous y courumes: elle n'étoit pas reconnoiſſable. Elle avoit le viſage & le corps tout meurtri: elle avoit deux boſſes au front au deſſus des yeux, groſſes chacune comme la moitié d'un œuf. Elle ſeignoit en diyers endroits de ſon corps; & ſes épaules & ſes cuiſſes ſembloient avoir été flagellées. Il fallut l'emporter dans la Maiſon du Parc pour la ſoulager. Le Prieur étoit inconſolable. Nous laiſſâmes nôtre Compagnie lui donner les ſecours dont elle avoit beſoin, & nous prîmes congé d'eux. En ſortant du Parc à plus de cinq cens pas du lieu où s'étoit paſſé l'action, je trouvai la plume, de laquelle Marianne s'étoit ſervie pour écrire, encore toute teinte de ſon ſang. Le Chevalier & moi nous montâmes en caroſſe, pour nous en retourner à Paris. A peine pouvions nous croire ce que nous avions vû; & nous ne pouvions aſſez admirer l'effronterie & la témérité d'une jeune fille ſi tendre & ſi belle. Mais nous

ne

ne pûmes jamais pénetrer, à quel deſſein elle avoit fait cette Sçêne tragique & ſanglante ; quoique le Chevalier m'affirmât, que Pinel lui avoit dit en confidence, que le diable lui devoit termer le jour, & l'heure qu'il lui devoit livrer ſon Treſor ; poſſibilité à laquelle nos raiſonnemens nous fourniſſoient une infinité d'obſtacles.

Je me trouvai encore à une pareille momerie qui ſe fit à la Salpêtriere, & à une autre qui ſe tint au deſſous de Montmartre : mais je n'y voulus plus retourner, quand je vis que tous ces ſpectacles n'aboutiſſoient qu'à des dénouëmens affreux, où la pauvre Armide ſembloit ſe faire battre, pour avoir la triſte conſolation de voir pleurer ſon Régnaut ſacré.

Ce qu'il y eut de plus funeſte dans cette Tragedie, c'eſt qu'il en coûta la vie au miſérable le Chevalier. J'apris que ce déterminé avoit mis pinte ſur chopine, une nuit qu'ils furent à Arcüeil, dans l'eſperance de lever le Treſor. Le Chevalier voulut entrer dans la caverne, malgré Marianne & ſes aſſociez, pour forcer le diable à lui livrer ſon Treſor, mais la Fable ou l'Hiſtoire dit, que le diable l'étrangla. La verité eſt que le Jardinier s'enfuit après avoir averti Madame d'Arcüeil du malheur qui étoit arrivé la nuit précedente dans ſon Jardin : elle fit avertir la Juſtice, qui vint lever le corps mort, & faire condamner la caverne.

Je vis encore Pinel pluſieurs fois qui voulut m'entraîner avec lui, mais je ne le voulus pas ſeulement écouter.

Et c'eſt pour cela que je gémis dans cet enfer ! D'Argençon vient de m'interroger & m'a voulu faire dire ce que je ſçavois de cette affaire ; mais je ſuis trop habile homme pour m'embaraſſer dans des récolemens & confrontations, qui me feroient reſter ici tant que cette affaire durera. D'Argençon m'a dit que nous ſommes ici dix huit priſonniers pour ce ſujet ; que le Prieur Pinel, Marianne, Acmet, Mad. Daligny, Divaux, Picot, & tous les autres me chargeoient. Je lui ai répondu : ils peuvent me charger tant qu'ils voudront, Monſieur, mais je n'ai garde de charger perſonne, car je n'ai voulu rien voir de leurs folies. J'ai ſeulement vû une petite fille fort jolie, mais bien effrontée faire des ſingeries pour amuſer un Prieur qui en étoit fou ; cela me fit plus de compaſſion que d'envie d'être un des Acteurs de la Comédie, où je n'ai plus voulu retourner depuis le premier Acte. Dites Tragedie, m'a t-il dit ; puiſque la Sçêne a été enſanglantée : il m'a voulu forcer à dire ce que je ſçavois des circonſtances de la mort du Chevalier : m'a fait lire pluſieurs dépoſitions, & nommé ceux qui me chargeoient le plus. J'ai fait fort l'étonné, comme ne ſçachant pas la mort de ce miſérable. A toutes ſes interrogations j'ai proteſtai ignorer ce qu'il me vouloit faire confeſſer : & lui a proteſté de ſon côté qu'il me feroit pourrir ici, ſi je ne lui avouois le fait. Il a eu même l'inſolence de me menacer de me faire mettre au cachot. Surquoi j'ai monté ſur mes grands chevaux, pour lui reprocher l'injuſtice des Mini-

Miniſtres de France, d'arrêter, pour une bagatelle, un vieil Officier qui porte les armes pour le Roi depuis ſoixante ans, & qui s'eſt ruiné & a blanchi à ſon ſervice, & que l'on plonge tout couvert de playes, que je lui ai voulu montrer dans un enfer abominable. Mordi, Monſieur, ſi ce n'eſt pas aſſez, que de me mettre dans un cachot, faites moi écorcher vif: vous aurez mon ſang & ma peau. Quand il m'a vû en colere, il s'eſt adouci, & m'a proteſté que puiſque j'étois innocent, il me feroit rendre juſtice par le Roi, & que je ne ſortirois pas d'ici ſans avoir une bonne Penſion.

J'en felicitai ce pauvre Comte, & je le loüai beaucoup ſur la prudence qu'il avoit eûë de ne rien avouer de ce qu'il avoit vû, qui n'auroit ſervi qu'à alonger la procedure, & le faire paſſer en quelque façon pour criminel; & de ce que pour m'en faire le recit, il s'étoit caché de l'Abbé de la Motte, qui étoit un eſprit dangereux, qui l'auroit pû trahir, comme en effet il n'y auroit pas manqué. Je jugeai qu'il alloit bien-tôt ſortir, & je pris de juſtes meſures avec lui pour faire ſçavoir de mes nouvelles dans le monde: ce qu'il auroit fait indubitablement, s'il étoit ſorti de la Baſtille en état de pouvoir écrire.

Le Comte deſcendit pluſieurs fois pour être interrogé par Mr d'Argençon: mais il nia toûjours d'avoir aucune connoiſſance du fait.

J'ai balancé long-temps, ſi je devois raporter cette Hiſtoire, où il y a des faits qui

paroiſſent incroyables, & que j'avouë que je ne croi pas moi-même; mais enfin je ne ſuis garant que d'expoſer un fait, dont un homme de qualité mon Concaptif m'a fait le recit, & pour lequel il étoit priſonnier, avec dix-ſept autres perſonnes. Quelque temps après je fus mis dans la ſeconde chambre de la Tour du Puits avec les nommez Jean Alexandre Van-der Burg, Hollandois, & Henry Francillon, Medecin, d'avec leſquels, le Prieur Pinel venoit de ſortir & dont je prenois la place qui me raconterent la choſe, telle que Mr le Comte de Brederodes me l'avoit déduite, avec d'autres circonſtances qui me ſemblent ſi fabuleuſes, que je ne veux pas les coucher dans cette Hiſtoire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Marianne a été condamnée par d'Argençon, & les Conſeillers du Châtelet qu'il avoit choiſi pour juger cette affaire avec lui, à être renfermée le reſte de ſes jours entre quatre murailles, après avoir été raſée, & revêtuë d'une tunique griſe, pour tout habillement, & réduite au pain & à l'eau pour toute nouriture. Le Prieur Pinel dégradé de ſon Benefice, qui étoit un très-beau Prieuré près de Fontainebleau; déclaré incapable de poſſeder à l'avenir aucun Benefice, & renvoyé à l'Evêque de Bayeux ſon Juge naturel, pour être condamné à telle peine afflictive, que lui & ſon Officialité jugeroient à propos. Un autre Prêtre qui avoit trempé dans cette affaire, fut condamné à ſubir deux années de Seminaire à St. Lazare. Mad. Daligny & le Berget Picot à reſter encore deux années à la Baſtille; les Officiers

ciers & Soldats qui étoient de la partie, à ſervir le Roi le reſte de leurs jours. D'autres à un an de Baſtille, outre le temps qu'ils y avoient déja été ; & le Comte de Brederodes & un autre qui n'avoient rien avoué furent élargis, comme on le verra un peu plus bas en la concluſion qui regarde ce Comte. Ce jugement m'a été atteſté par divers priſonniers ; par Mr du Joncas même, auſſi-bien que par le Major, Corbé, le Capitaine des Portes, & tous les Porte-clefs, qui en ce temps là ne ſe faiſoient pas un miſtere de nous dire ces ſortes de choſes, comme ils ont fait dans la ſuite. Bernaville à chaſſé des Porte-clefs, pour avoir communiqué à des priſonniers des bagatelles de moindre conſéquence que celle-là. J'ai apris depuis par les mêmes Officiers, que le Prêtre Pinel avoit été condamné par l'Evêque de Bayeux, & ſes autres Juges à la même peine, que ſa chere Marianne, avec laquelle il avoit commis des crimes abominables, dont je ne veux pas ſalir cette Hiſtoire. Peu de temps après, lorſque j'étois dans la premiere chambre de la Tour du Puits, avec Mrs. Hugues d'Hamilton, Gentilhomme Ecoſſois, & Jean Chrétien Schrader de Peck, Gentilhomme de Hanover, comme Mr Schrader étoit tout nud, au fort de l'hyver, ſans habit, ſans culottes, ſans bas, ni ſouliers, Bourgouin lui aporta une vieille Robe de chambre de toille raïée, pour le couvrir, & nous affirma que c'étoit la Robe de Marianne, qui avoit été raſee & revêtuë d'un bonnet & d'une Houpelande de Revêche gri-

ſe; que le Bourreau lui avoit coupée au deſſous des genoux; & nuds pieds, nuës jambes, l'avoit conduite à Bicêtre pour y ſubir les rigueurs de ſon Arrêt.

Pendant tout le temps que nous reſtâmes enſemble le Comte de Brederodes, l'Abbé de la Motte & moi, ſans avoir communication avec d'autres priſonniers, ce mauvais Prêtre ne pouvoit s'empêcher de nous témoigner la rage que lui cauſoit l'union qui étoit entre le Comte & moi. Ce Comte me fit confidence qu'il avoit déja été deux ans enfermé dans Vincennes, accuſé de travailler à la recherche de l'œuvre magnetique, où Berneville lui avoit fait ſouffrir des peines inoüies, par l'Hypocriſie de ce barbare qui lui vouloit faire changer de Religion, & par ſon avarice qui le faiſoit mourir de faim. Le Comte en effet avoit de très-beaux ſecrets, & n'en ſçavoit peut être pas moins que le Comte de Gabalis, que tout le Monde ſçait être l'Abbé de Vilarceaux: il poſſedoit admirablement bien ſon Raymon Lulle, ſon Albert le Grand, le Comte de la Myrandole, & tous les autres Acteurs de leur Secte. Tout priſonnier qu'il étoit, il me fit voir des choſes prodigieuſes; & il m'avoit promis de me donner de très-beaux ſecrets, auſſi bien que Mr Linck, ſi nôtre liberté commune nous en avoit facilité les moiens.

L'Abbé de la Motte mettoit tout en pratique pour nous faire ſéparer le Comte & moi. Sur le recit que le Comte lui avoit fait de la malice qu'avoit l'Abbé Papaſſaredo de percer toutes les bouteilles dans leſquelles on lui apor-

aportoit ſon vin, ſi adroittement par le fond, que les Porte-clefs ne s'en aperçevoient pas, & quand le Sommelier venoit à les remplir, tout le vin ſe répandoit, il ne ceſſa de prier le Comte de lui faire voir comment il faiſoit pour les percer. Le Comte, pour ſe débaraſſer de ſes importunitez, lui dit qu'il avoit beſoin d'un clou pour les percer. L'Abbé lui en eut bien-tôt arraché un de la muraille, avec lequel le Comte perça un matin nos trois bouteilles.

Le bon Prêtre ne manqua pas cette occaſion pour joüer un mauvais tour au Comte. Il écrivit un billet à ſon ordinaire, & lorſque l'après midi Ru vint déſervir, il le lui mit adroittement dans la main; mais j'entendis fort diſtinctement, quelque bas qu'il crût le prononcer, qu'il lui dit: liſez le dans la montée. En effet un moment après Ru rentra avec les trois bouteilles à la main, & nous demanda qui de nous les avoit percées? Pas un ne vouloit répondre, & Ru voyant que j'affectois de lire, ſans vouloir ſeulement lever les yeux, crut que c'étoit moi, & commençoit à m'apoſtropher comme coupable, ce que je ſuportois très-patiemment, malgré mon innocence. Quand l'Abbé ſe levant bruſquement, & courant promptement à ſon Breviaire, mit la main deſſus en jurant. » *Fouai de Preitre, comme i'ai la main ſur ſu* » *Breviaire, Ru ce n'eſt pas mouai.* Eh bien Ru puiſque Mr l'Abbé jure foi de Prêtre que ce n'eſt pas lui; je proteſte dis je auſſi que ce n'eſt pas moi; mais je veux vous dire comment la choſe s'eſt faite... Alors le Com-

te m'interrompant, & prenant la parole dit. Ru foi d'honnête homme, c'eſt moi qui les ai percées ; mais ça été à la ſollicitation de cet honnête & bon Abbé, qui m'en importune depuis pluſieurs jours. Oui ſi je n'avois pas plus de reſpect pour vôtre caractere, que pour vous, mauvais Prêtre, je me jetterois dans l'inſtant ſur les bouteilles, & je vous en caſſerois la tête, comme à un Fripon, qui vient de donner avis par un billet à Ru que les trois bouteilles étoient percées. Le bon Prêtre ſe prit à pleurer, & à faire des ſermens execrables, qu'il n'avoit pas écrit le billet, que Ru tira de ſa poche, & nous fit lire : il étoit à peu près conçu dans ces termes. *Si vous trouvez aujourd'hui vos trois bouteilles percées, Ru ne m'en accuſez pas ; vous ſçavez à qui vous devez vous en prendre.* Ru lui dit : vous êtes un ſcelerat, qui mériteriez d'aller tout à l'heure dans le cachot ; mais je ne ferai pas mon raport aux Officiers, par le reſpect que j'ai pour Mr le Comte, & pour vôtre caractere que vous deshonorez ſi indignement. Meſſieurs, nous dit-il, nos priſonniers les plus méchants, ſont les Prêtres : mais ſuportez celui-ci par charité, & je vous promets que je vous ferai à tous les deux tout le bien que je pourrai.

L'Abbé rougit, pour la premiere fois, & chargé de confuſion, il ſe retira dans un coin de la chambre, en s'écriant à qui ſe fier à l'avenir bon Dieu ! il ſe mit à genoux, & répandant des larmes de Crocodile, il ſe mît à prier Dieu, ou à en faire les grimaces. Je dis qu'il répandoit des larmes trompeuſes ; car quelques

jours

jours après il nous trahit encore plus cruellement, ce qui me plongea pour la premiere fois dans un affreux cachot, & fit perdre la vie au pauvre Comte de Brederodes. Ce fut le 20. Septembre 1703, Corbé nous étant venu voir, comme il ſortoit après ſa viſite, nous aperçumes très-diſtinctement, que nôtre bon Abbé lui gliſſa un billet. Un moment après Corbé ouvrit une ſeconde fois nôtre porte, fit ſortir nôtre fidelle Compagnon, & lui parla long-temps ſur l'eſcalier; après quoi il fit rentrer le venerable Prêtre dans nôtre chambre, qui parut tout joyeux le reſte du jour. Le lendemain ſur les huit heures du matin, Ru vint lui dire de s'habiller, & enſuite le fit ſortir de nôtre chambre, où deux heures après, lui & un autre Porte-clefs vinrent querir le lit & le reſte du petit bagage de l'Abbé, en nous proteſtant que nous ne le verrions de la vie, & qu'ils nous en félicitoient, car c'étoit un méchant homme. Je priai Ru de m'affirmer, s'il m'accuſoit juſte, d'autant que les conſéquences en étoient plus grandes qu'il ne penſoit. Je vous jure reprit Ru, que de l'heure que je vous parle, il eſt enfermé dans une chambre d'où il ne ſortira pas ſi tôt, & où il aura tout le temps de regreter celle-ci. Après que Ru eut refermé la porte, & qu'ils nous eurent laiſſez ſeuls le Comte & moi.

He bien, mon cher Comte, lui dis-je en l'embraſſant, ſçavez-vous qui eſt l'homme qui ſort d'avec nous? C'eſt dit il le plus grand Fripon, & le plus grand ſcélerat qui fut jamais. Vous avez raiſon, lui dis-je, mais vous en ſerez encore mieux convaincu, quand vous aurez

rez apris que c'eſt Sorel, Curé de Lery. Quoi le Curé de Lery ! reprit-il avec étonnement. Oui dis-je c'eſt Antoine Sorel, Curé de Lery, qui vous a marié avec la Marquiſe de Bois-Roger, après lequel vous avez tant couru, & qui nous avoit conté ſon Hiſtoire & la vôtre à Mr. Linck & à moi, avant que nous euſſions connoiſſance que vous étiez dans ce maudit Gouffre: & c'eſt pour cela que je vous ai dit dix fois que vôtre derniere Avanture étoit beaucoup plus extraordinaire que les autres, & qu'elle vous étoit incompréhenſible à vous même. Ah ! Monſieur, reprit le Comte, pourquoi ne me l'avez vous pas dit, pendant qu'il étoit avec nous ? je ne vous le pardonnerai jamais ; & me quittant bruſquement il alla rêver contre la fenêtre. Je l'y laiſſai quelques momens, pour lui donner le temps d'évaporer ſa bile ; après quoi je lui dis, J'aurois donc mieux fait, mon cher Comte, de vous faire connoître vôtre Ennemi, pendant qu'il étoit avec nous, pour avoir le cruel plaiſir de vous voir entr'arracher les yeux, que de vous le cacher avec une gêne extraordinaire, pour maintenir la paix, & vous empêcher de faire un mauvais coup, dont ſans doute vous auriez été puni ? Car enfin vous êtes ici enfermé dans un lieu terrible, où l'on oprime l'Innocent, bien loin de faire grace au Coupable. Le Comte ſortant de ſa rêverie, vint ſe jetter à mon cou. Non, mon cher Ami, me dit-il, & vôtre Sageſſe m'a empêché de pouſſer ma folie à l'extrémité : car ſans doute j'aurois tout mis en uſage pour ôter la vie à un perfide, qui

qui eſt cauſe de tous les malheurs dont je ſuis accablé. Sçavez vous ce que vous avez affaire, lui dis-je, pendant que vous le tenez dans un lieu où il ne peut plus vous faire faire tant de chemin pour l'atteindre! Mr. du Joncas me paroît être un fort honnête homme, & il m'a témoigné qu'il ne cherchoit qu'à vous faire plaiſir. Il faut le prier d'engager Sorel à vous donner un certificat de vôtre mariage. C'eſt ce que nous avons tenté tous les deux, depuis nôtre ſéparation; mais vainement. Sorel a refuſé la choſe à Mr du Joncas, comme cet Officier, me l'a dit lui même, qui mit tout en œuvre pour engager ce méchant Prêtre à rendre cette juſtice à ce Comte, qu'il lui affirma devoir être dans peu remis en liberté. Mais ni prieres, ni menaces ne purent rien ſur le cœur de ce barbare, qui perſiſta dans ſon opiniâtreté.

Ru nous aporta nôtre dîné, qui fut tout des plus magnifiques. On faiſoit maigre ce jour-là, & depuis que j'étois à la Baſtille nous n'avions pas été ſi bien ſervis, & nous n'avons jamais rien vû depuis, pendant nôtre priſon, qui en aprochât; car quand nous fûmes ſous l'avare direction de Corbé, & après ſous l'extrême & ſordide leſine de Bernaville, ils nous ont laiſſé ſept jours de la ſemaine à charge à la Providence. Le Comte eut trois plats de poiſſon, & j'en avois ſix: je n'ai jamais pû deviner par quel caprice. Le Comte avoit une ſoupe de moules, & j'en avois une d'écreviſſes, mais admirables: parmi mon poiſſon, il y avoit une vive fort belle, une grande ſolle fritte, & une perche, le

tout

tout très-bien aſſaiſonné, avec trois autres plats. Nous dînâmes le Comte & moi tout à nôtre aiſe, ne nous doutant pas que ce ſeroit le dernier repas que nous ferions de nôtre vie enſemble. Nous nous jurâmes une amitié mutuelle, & nous étions encore dans ces agréables tranſports, lorſque Ru vint me dire de deſcendre dans la ſale, où Mr d'Argençon m'attendoit; & ſans me donner le temps de quitter ma Robe de chambre, & de m'habiller, ne me permettant qu'à peine d'embraſſer le Comte, il me conduiſit dans une ſale où je trouvai Corbé accompagné des Porte-clefs & de ſix Soldats, qui après m'avoir reproché des crimes ſupoſez, que m'avoit impoſé Sorel, & dont il ne voulut jamais écouter la juſtification, il me commanda de me dépoüiler tout nud avec une ferocité, dont il ſe ſeroit bien dépouillé, ſi nous avions été tête à tête. Je lui dis que je n'en ferois rien; que je voulois parler à Mr le Gouverneur, ou à Mr du Joncas, qui ſeuls avoient droit de me commander. Mettez vite, me dit-il vos habits à bas; vous en épargnerez la peine à ces Gaillards, montrant ſes Soldats, qui ne demandent pas mieux que de vous rendre ce ſervice, & qui ne le feront pas ſi doucement que vous. Je conſultois ſi je ne pourrois pas me jetter ſur une de leurs épées, pour la paſſer au travers du corps de mon Tyran, que je croiois me devoir faire outrager; lorſque Bourguin s'aprochant de moi, me dit tout bas: obéiſſez à ce Maraut, plûtôt que de vous faire déchirer; car pour lui plaire les Soldats ne demande-

deroient pas mieux que d'executer ſes ordres cruels. Je pris le parti de me deshabiller moi même. Je m'aſſis pour cet effet dans un fauteuil, & Ru donnoit tout piéce à piéce à Corbé à meſure que je m'en dépoüillois. Je lui diſois, dans la douleur outrée dont j'étois pénetré. * *Conclusit me Deus apud iniquum, & manibus impiorum me tradidit.* Peut-être qu'un jour Dieu me mettra en état de me plaindre hautement, ou de me venger de vos injuſtices. *Barbara forſan & hæc olim meminiſſe juvabit.* A tout cela il ne faiſoit que branler la tête, en faiſant les grimaces d'une guenuche qui avorte. Pendant que je me deshabillois, on lui aporta toutes mes hardes, mes papiers & mes Livres. Quand il me vit nud en chemiſe : laiſſez lui ſa chemiſe, dit il, & le conduiſez où je vous ai dit. Ru après avoir porté ſes mains profanes ſous mes aiſelles, & en des endroits qui le devoient faire rougir, s'il avoit été ſuſceptible de pudeur, me fit traverſer la Cour tout nud en chemiſe, & deſcendre dans le cachot de la Tour du Puits; où je trouvai que la Juſtice étoit fort mal meublée, car il n'y avoit pas une pierre ſur laquelle j'euſſe pû me repoſer. C'étoit le 21. Septembre, jour de l'Equinoxe, où l'on commence à ſe reſſentir de l'éloignement du Soleil. J'entrai dans ce Cloaque, où jamais il n'a ſali ſes rayons, ſur les quatre heures après midi, & je reſtai dans ce lieu de plaiſance, nud en chemiſe juſqu'à ſept heures du ſoir. Mes pieds tous nuds enfoncez dans le limon du Cachot, qui eſt un ſoûterrain

* Job. Cap. 16, V. 10, 11, & 12.

rain voûté, commençoient à se glaçer; aussi bien que mon corps; & le cœur m'alloit manquer, lorsque Ru m'aporta ma Robe de chambre, mes pantoufles, & mon lit qui me sauva la vie. Je m'y couchai promptement en consacrant à Dieu cette cruelle mortification. Je dirai ce qui m'arriva dans ce lieu de desespoir, quand & comment j'en sortis, dans le second Tome de cette Histoire. Avant que de finir celui ci, je croi devoir dire au Lecteur ce que devinrent le Comte de Brederodes & Sorel.

Si-tôt que je fus sorti d'avec le Comte on le fit descendre dans la seconde chambre de la Tour du coin, avec le nommé Jean Bonneau, Medecin d'Aubusson en Auvergne, vieillard plus que septuagenaire, dont l'esprit étoit tout à fait depauperé, Mr Samuel le Poüilloux, Gentilhomme de la Province de Poitou, qui avoit de très bonnes qualitez, & étoit un fidelle bien craignant Dieu, ils étoient tous de la Religion Réformée; & le nommé Mathias du Wal Pilote Irlandois Catholique Romain des plus Bigots. Il devenoit devot à vûë d'œil, il prioit Dieu quand on le regardoit; homme aussi subtil & ruse que j'en aye connu en ma vie: car je fus mis quelque-temps après avec eux, & ils m'ont apris ce qui étoit arrivé à Mr le Comte de Brederodes après nôtre separation; dont il eut tant de deplaisir, qu'il voulut se laisser mourir de faim. Il fut cinq ou six jours sans bôire ni manger, malgré toutes les remontrances de ses nouveaux compagnons, ce qui lui donna une rétention d'urine très-cruelle.

le. Il fallut le ſonder, ce qui lui cauſa des douleurs très-aiguës: aparemment que le Chirurgien le bleſſa; quoique dans la ſuite on en fit venir un de la Ville, Rheilhe avoüant que cela paſſoit ſa connoiſſance. Il ſe fit un ulcere dans un endroit très-dangereux, qui cauſa la mort au pauvre Comte. Pendant qu'il étoit dans la force de ſes douleurs, ſa Lettre de Cachet arriva. Le Gouverneur lui fit anoncer ſa liberté, & lui donna le choix de reſter à la Baſtille, où il s'offroit d'avoir un ſoin tout particulier de lui; (car il faut rendre juſtice à St. Mars & à Joncas, que pendant la maladie du Comte ils le traiterent parfaittement bien: des Medecins & des Chirurgiens de la Ville le venoient viſiter tous les jours: ces Officiers lui envoioient abondamment de leur table les viandes les plus délicieuſes, gibier, confitures, vins de liqueur rien ne lui manquoit; pendant que Bernaville laiſſeroit mourrir tous les Comtes du Monde, faute de leur donner une aîle de poulet pour leur ſauver la vie) ou bien s'il vouloit aller à la Charité du Fauxbourg de St. Germain où un priſonnier qui étoit mort à la Baſtille, avoit fondé quatre Lits en faveur des pauvres priſonniers, où on le traitteroit avec diſtinction, & ſuivant ſa qualité. Je dois dire, je crois, ce que c'eſt que cette fondation. Un Etranger dont je n'ai pû ſçavoir le nom, ni le Païs, fut accuſé de travailler dans Paris à la transmutation des métaux & de faire de l'or. Il fut mis à la Baſtille où il eſt mort, un peu avant que j'y entraſſe. Se voyant à l'extrémitté, il fit apeller le Gouverneur, & lui dit,

dit, qu'il avoit caché une ſomme conſiderable d'or, dans une cave qu'il indiqua. Mr d'Argençon fut la faire lever en preſence de Mrs de St. Mars & de Joncas. Le Major me dit qu'il y avoit cent mille écus; le Capitaine des Portes diſoit qu'il n'y avoit que cent mille frans; & Ru m'a proteſté qu'il y avoit deux cens mille écus. Leſquels croire? quoiqu'ils fuſſent tous trois témoins oculaires, ils s'accordoient peu, comme on le voit ſur la ſomme, que d'Argençon & les Officiers partagerent. Pour faire croire que le Deffunt en avoit fait l'emploi, en cas de recherche, ils lui permirent de fonder quatre Lits à la Charité en faveur des priſonniers malades; mais en la place des priſonniers, Bernaville, qui met tout à profit, fait occuper ces Lits, d'ordinaire par ſes Serviteurs, quand ils ſont malades, ou par les Soldats de ſa Garniſon, dont il garde la paye. Le mourant fonda auſſi une Bibliothéque en la Baſtille, en faveur des priſonniers: ces Filoux acheterent quelques méchans bouquins, & garderent l'argent du Fondateur; & jamais un priſonnier ne peut obtenir de ces Tyrans, depuis que Bernaville eſt Gouverneur, un Livre, dont la lecture pourroit adoucir ſes chagrins & ſes ennuis. Mr le Comte de Brederodes ne balança pas un moment; & il aima mieux aller mourir à l'Hôpital, que de finir ſes jours dans une eſpece d'Enfer. Le Gouverneur lui prêta ſon Caroſſe, pour le conduire à la Charité du Fauxbourg S. Germain. Mr le Poüilloux ſçachant que Corbé ne vouloit pas lui rendre l'argent qu'il avoit ſaiſi au Comte, quand il entra dans la Baſtille, lui donna

donna quatre loüis d'or. Huit jours après qu'il fut à la Charité, malgré tous les ſoins qu'on prit de lui, il y mourut dans des ſentimens très Chrétiens; pardonnant à ſes cruels Ennemis, & ſur tout à ſa chere Epouſe qu'il aima, toute infidelle qu'elle étoit, juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie. Ainſi mourut miſerablement Mr le Comte de Brederodes, victime de l'avarice des Directeurs de la Baſtille, & des caprices de la Fortune: Homme qui certainement méritoit une autre deſtinée, & dont les jours ſans doute furent abregez par la malice d'Antoine Sorel, *alias* Curé de Lery.

Pour ce qui eſt de ce vénerable Prêtre, en ſortant d'avec nous on le mit avec le Prince mentionné en cette Hiſtoire, qui n'étoit autre que le P. Florent de Brandebourg Capucin, de qui j'ai apris le reſte de ſon Hiſtoire. Les fous d'ordinaire ſont long temps à balancer ſur le genre de folie qu'ils embraſſeront: ils font diverſes extravagances avant que de ſe fixer à une: le Curé de Lery, de degrez en degrez, devint fou pommé.

Il ne pouſſa pas tout d'un coup ſa folie à ſa perfection: il en fit voir auparavant divers échantillons. Enfin il ſe détermina à croire qu'on l'alloit pendre, parce qu'il étoit certain qu'il l'avoit cent fois mérité. Tous les jours il s'y préparoit du plus grand ſerieux du Monde. Il prioit ſes Compagnons d'eſſaier, s'il auroit bonne grace à faire un ſaut ſur rien. Il ſe paſſoit une corde au cou, que lui prêtoit charitablement le P. Florent, ſe mettoit à genoux devant lui, & il ne leur donnoit aucun

aucun repos, qu'un deux acceptant religieuſement l'Office de Bourreau, ne fit ſemblant de le prendre avec les formalitez acoutumées. Il chantoit lui-même le *Salve* fort métodiquement, faiſoit ſa Confeſſion monſtrueuſe & une Exortation toute des plus riſibles à ſes Spectateurs: & quand il voïoit ſes Compagnons ne pouvoir contenir leurs éclats de rire, il entroit tout de bon en colere, & leur demandoit, s'il étoit de la bien ſeance de rire, quand on alloit pendre les gens? Quelquefois, quand il voïoit un dîné un peu moins muavais qu'à l'ordinaire, il ſe metoit à pleurer à chaudes larmes; & diſoit adieu à ſes Compagnons, comme s'il alloit faire le voyage de l'autre monde; & quand ils lui en demandoient la cauſe: hé! ne voiez vous pas bien, diſoit-il, que l'on me va pendre après midi & que voilà le dîné du Roi que l'on me donne? parce qu'il avoit entendu dire, qu'en de certains pays, comme en celui ci d'Hollande, on régale les Criminels avant que de les faire mourir. Tantôt il ſe levoit de grand matin, & alloit nud en chemiſe, ſe confeſſer à genoux, auprès du lit de ſes concaptifs; & ne les quittoit pas qu'ils n'euſſent ſimulé lui donner l'abſolution. Je ſçai cela d'un de ſes Compagnons, qui me la conté pluſieurs fois, & qui étoit un des principaux Acteurs de ce badinage. Enfin Mr d'Argençon touché de compaſſion pour la premiere fois, feignit de lui donner ſa grace, & lui jura qu'il ne ſeroit pas pendu; ce qui lui remit un peu l'eſprit. Mais la confiance qu'il eut en la parole de Mr d'Argençon, le jet-

ta

ta dans une autre extrémité. Prévenu qu'il ne ſeroit pas pendu, il ſe lança furieux ſur un de ſes Compagnons nommé Luſtik de Maïence, & l'outragea ſi fort qu'il lui fit trente deux bleſſures, dont il y en avoit juſqu'à treize eſtimées mortelles par les Chirurgiens qui le penſerent. Cependant, contre toute eſperance, le bleſſé n'en mourut pas: mais le malheureux Curé, qui n'attendoit que la corde, qui lui étoit infaillible, ſi ſon Adverſaire fût mort, fut enchaîné dans un affreux cachot pendant dix-huit mois; pendant huit deſquels il fut réduit au pain & à l'eau, ce qui acheva de lui démonter la cervelle. Quand je ſuis ſorti de la Baſtille, j'ai apris qu'il étoit dans la Tour de la Comté, avec un nommé du Pleſſis, qui ſe diſoit Marquis Daremberg de Bruxelles, priſonnier qui eſt devenu aveugle depuis ſept à huit ans, par les mauvais traitemens qu'on lui a faits, & ſur tout par les humiditez des cachots: cependant cette infirmité, qui le met hors d'état de nuire à perſonne, ne lui a pas fait rendre ſa liberté. Je l'ai vû dans un déplorable état, & plus enguenillé que les gueux qui demandent l'aumône; quoique l'on m'ait affirmé que c'eſt un homme de qualité & de mérite. Je ne ſçai comment il a attrapé un Clavecin: je croi que c'eſt S. A. S. Mr le Prince de la Riccia, qui ſe faiſoit un plaiſir d'obliger tous ceux qu'il pouvoit, qui le lui a donné. On m'a dit qu'il en jouë aſſez bien; & il a la patience de montrer à Sorel à le diſcorder pour engager ce Curé fou, à avoir ſoin de ce déplorable aveugle. Quelques-uns m'ont dit auſſi que Sorel étoit un peu

peu revenu de ſes extravagances outrées, & que ſa folie étoit beaucoup diminuée. Je prie Dieu par ſa grace de lui accorder une bonne & ſincere converſion, & à tous les méchans.

Vous aprendrez, mon cher Lecteur dans le ſecond Tome de cette Hiſtoire & les ſuivans, le reſte de mes Avantures, & celles de pluſieurs autres infortunez, auſquels St Mars, Corbé, Bernaville, St. Sauveur, & de l'Aunay, ont fait ſouffrir des tourmens, capables de faire rougir les Nérons & les Denix. J'eſpere de vous y donner des faits plus variez, & tout au moins auſſi intéreſſans que ceux qui ſont contenus dans ce premier Tome. Je commencerai le ſecond par les ſouffrances de ma premiere deſcente au cachot, où j'avois raiſon de dire de mon barbare Tyran, avec Jeremie. *In tenebris collocavit me, quaſi mortuos ſempiternos. Lament. Jerem. cap. 3.*

FIN.

TABLE.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

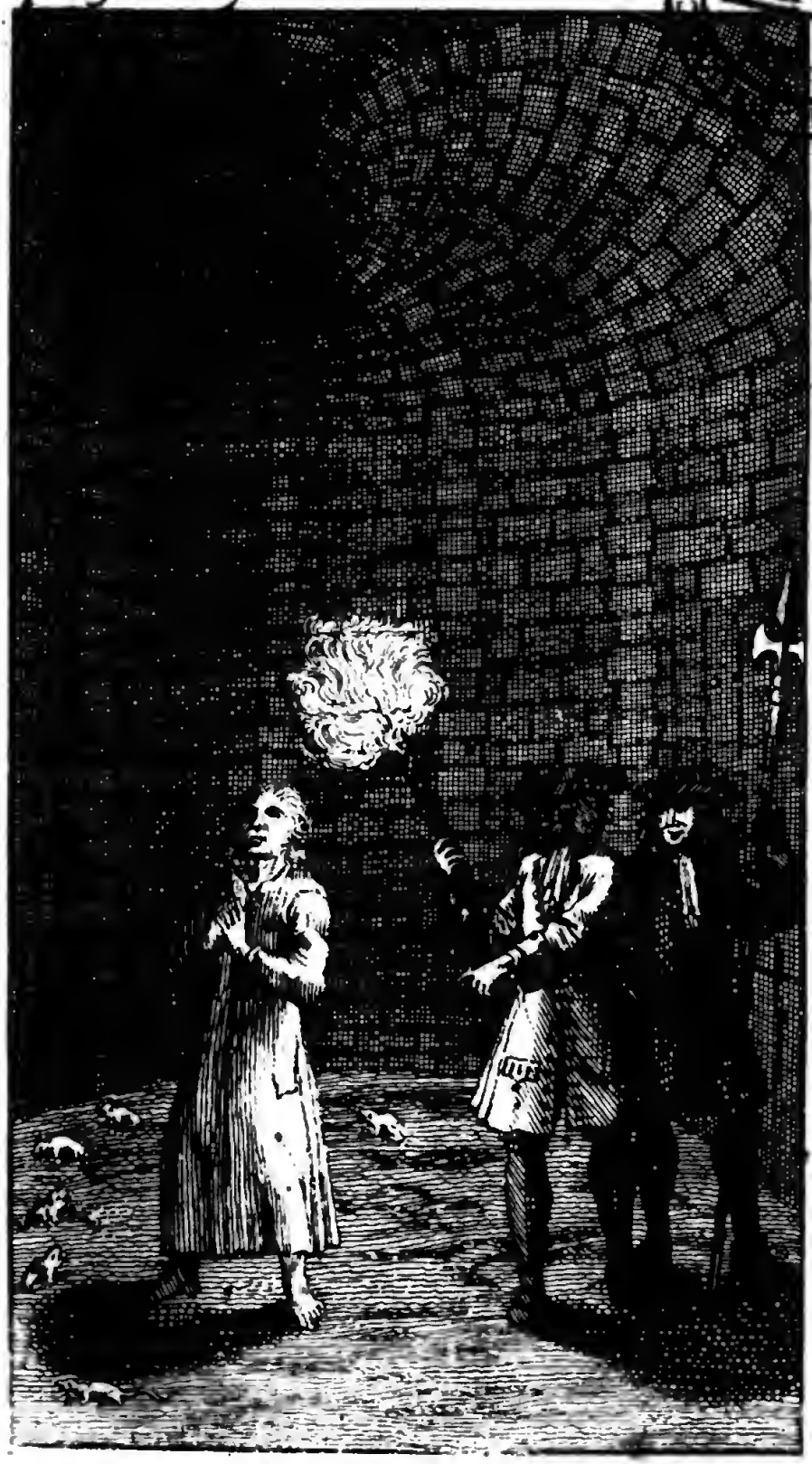


TABLE DES MATIERES

Contenuës

dans ce Premier Volume.

A

ACmet, Turc. Pag. 429
Aplication des Paſſages du IV. Chapitre de l'Eccleſiaſte aux cruautez de la Baſtille, page premiere & ſuivantes.
Mad. de St. George d'Aunay. 122
Mr Anchits, Saxon. 145
L'Anglois. 419
De l'Aunay, cruel Tyran. XXVI
Mr d'Avignon. XXVII

B

Le Marquis de la Baldonniere. 128
Baſtille, ſa deſcription. 106
Mrs. Baubriant l'Evêque. 419
Vincent Beguin. LII
Bernaville, Chevalier de la Mandille, ſon Apotheoſe. XVIII & 5
Fait profiter la Gargotte & la Chaſſe de Vincennes. 6
Par quelles voies il entre en la Baſtille. 7
Par quels artifices il en obtient le Gouvernement. *ibid.*
Ses cruautez. 8 & ſuivantes.
Sa Tyrannie depuis la page premiere juſqu'à la derniere.

Mr Jacob le Berthon, ſon Hiſtoire. 162
Mr le Maréchal de Bellefond, Auteur de la Fortune de Bernaville. 6
Pierre Bertran, Clerc de Procureur, inſigne impoſteur. 78
Pierre Bont. 11
Jean Boſtel, Officier Flamand. 316
Bourgouin. 79
Mr du Boulay, Capitaine dans le Régiment Dauphin. 24
Boutonniere. 79
Bouts-rimez. 14, 16, 49, 349
Le P. Florent de Brandebourg, Capucin, ſe diſant Prince. 321. Ses Vers. 335
Mr le Comte de Brederodes. 116. Son Hiſtoire prodigieuſe. 354. Epouſe la Marquiſe de Bois-Roger. 355
Le Chevalier Velzer de Broch. xxxviii
Mr de Brunsfields Kouakre. 87. ſon Hiſtoire. 256
Mr le Comte du Bucquoir. xx
Mr le Chevalier Thomas Burnet. 324

C

Mr Jean Cardel de Tours. xlv
Cerence & les Cerançois. 404
Champion. 419
Mr Chamillart rapelle Mr Conſtantin en France. 10
Mr de la Chapelle Secretaire de Mr le Comte de Pontchartrain. 12
Mr Charas, ſes Avantures. 306
Auguſtin le Charbonnier. xxx
Mr Cherberg, Lieutenant Géneral du Canton de Zurig. xii
Le Chevalier. 430
Mr Conſtantin de Renneville, cruautez inoüies

inoüies dont il eſt accablé par Bernaville. xxi
Eſt arrêté. 26
Son entrée dans la Baſtille. 31
Eſt introduit dans la ſeconde chambre de la Chapelle. 33
On le foüille. 35
Il eſt transferé dans la ſeconde chambre de la Tour de la Bertaudiere, dont il fait la deſcription. 100
On le laiſſe plus de ſix mois ſans changer de chemiſe, pendant que Corbé ſe paroit de ſon linge. 104
Il eſt mis dans la calotte de la Bertaudiere avec Mr Linck de Leipſick. 143
Il eſt transferé avec Mr Linck de la calotte de la Bertaudiere dans la troiſiéme chambre de la Tour du coin. 156
Reſte par deux differentes fois cinq jours & cinq nuits ſans prendre la moindre nourriture, & pendant plus de trois mois il a vécu d'un œuf & d'un peu de ptiſane. 329
Il eſt mis pour la premiere fois au cachot. 449
Un Conſeiller du Parlement de Paris reſte. 33
priſonnier. xlix
Collier, Cordonnier de Paris, ſa femme & ſes enfans priſonniers. 304
Mr le Coq. 419
Corbé, Neveu du Gouverneur St. Mars. Son Portrait. 34. & 74.
Roſarge fait l'éloge de Corbé. 45
Inſigne friponnerie de Corbé. 60
Autre friponnerie de Corbé & du Major. 65
Autre friponnerie éclatante de Corbé. 372
Crime épouventable de Corbé. lx

Mr le Baron de Corneberg, ſes Avantures. 25
Jean Crônier, Auteur de la Gazette Burleſque, ſes Avantures. 40

D

Mad. Daligny. 430
Mr d'Argençon ſon Portrait, 68. Son orgüeil outré. 377
Mr le Comte Davaux preſente Mr Conſtantin à Mr le Marquis de Torcy. 11
Mr Delfino. L.
Nicodême Dezimberg de Grenoble, ſon Hiſtoire terrible. 171
Mr Diodati. LI
Divaux. 430
Diverſité des priſonniers qui entrent dans la Baſtille. 5

E

Ecolier priſonnier pendant 31. an, pour avoir fait deux Vers contre les Jeſuites. XLVII
Epigrammes. 58, 93, 333, 343, & ſuivantes.

F

Charles Farcy, Soldat aux Gardes, ſon Hiſtoire. 165
Mr Farie, de Garlin en Bearn. XLVIII. & 125
Mr de la Ferriere. 419
Marguerite Filandriet. 130
Fontaine de Tournay. XXXVIII. & 388
Mr le Fort & une Angloiſe. 304
Antoine Folain Pillevefſiere. 404
Henri Francillon, de St. Maximin près de Grenoble. XLIX

G

Jean Felix Gautier d'Heniſſart. 130
Gautier, Curé de Granville. 422
Le P. Gautriche, Jeſuite. 276

L'Abbé

L'Abbé Giraut, Aumônier de la Baſtille. 79
L'Abbé Gonzelle, l'Aîné, ſon Hiſtoire. 376
L'Abbé Gonzelle, le Jeune, ſon Hiſtoire. 379
Samuel, ou plûtôt Germain Gringalet, ſe faiſant apeller du Prey, du nom de Judith du Prey ſa mere, du Village de Verny, au Païs de Gex & ſe diſant de Geneve. 300, & 427
Pierre Guenon. LI
Mr Guery, Capitaine Irlandois. XXXIX
Mad. Guyon fameuſe Quiétiſte ſon Confeſſeur. 129. & 155

H

Mr d'Hamilton, Ecoſſois. LIII
Le Hoguais. 419
Mr du Hommet, Curé de Granville, 421

J

Mr Janiçon de Montdevis. LI
Jeſuites, leur Ambition & leur Hypocriſie, deux tours d'Ecolier pour les en punir. 279
De l'Iſle Chapedelaine, Avocat à Vire. 407
Mr du Joncas, Lieutenant de la Baſtille. 75
Paralelle de l'Inquiſition Françoiſe à celle de Goa. XLIV

L

La Veuve Lailly & ſa fille, Irlandoiſes. LXI
Mr le Duc de Lauzun, Hiſtoire terrible. 71
L'Ecuyer, Capitaine des Portes de la Baſtille. 51
Mr Chriſtien Henri Linck, de Leipſick, ſon Avanture. 143. Sa ſortie. 288. Nous dit adieu. 298
Mr Linck, Capitaine Irlandois. XXXVIII
Mr de Loiſeliere. 419
Jean-Baptiſte de L'Ormeau, Eſ. Sr. de Falourder, Officier de Dragons. 118

Mr

Mr Lucas, ſon Hiſtoire. 406
Mr Luſtick. 455

M

Madrigaux. 346
Marianne, Magicienne. 430. Sa condamnation. 440
Le Fils du Roi de Maroc. xii
Mr de Maupertuis, Couſin de Mr Chamillart. 25
L'Abbé de St. Martin, de St. Etienne en Forêt, ſon Hiſtoire. 193
La Mas. xlviii
St. Mars, Gouverneur de la Baſtille. Son Portrait. 31. & 71. Ses Gaſconades. 33. Terrible emportement de ce décrepit. 62. Il queſtionne l'Auteur ſur ſon ſéjour en Hollande. 64
Jacques Maurice, Tailleur d'habits, près de Valenciennes. 314
Henri Maurice, Bailly de Ville-Dieu. 404
Montlien, Procureur de Vire. 415
Mr de St. More, Lieutenant de Grenadiers, Fils de Mr Tozain. 330
Eloge de la Nobleſſe des environs de Mortain. 41

N

Mr Nitſtwitz. xvi

O

Odriſcot, Irlandois, ſon Hiſtoire funeſte. lxii

P

St. Pair, Procureur du Roi de l'Amirauté de Granville. 419
Papaſſaredo, Prêtre Italien. 83. & 391
Le Parc-Couroys. 419
Mr Pequet, Secretaire de Mr le Marquis de Torcy.

Torcy. 12
Maturin Picot, de Gournay, ſes Avantures. 301
Picot Berger: 430
Pigeon. LVII. & 3
Pinel, Prieur. 429
Mr Piquelin. 419. L'Hiſtoire de ſon Pere. 420
Du Pleſſis, Marquis Daremberg. 455
Le Baron de Pokenet. 261

Q

Queſnel. 419

R

Abraham Reilhe, Chirurgien de la Baſtille. 76
Mr le Prince de la Riccia. XII & 125
Le P. Riquelet, Jeſuite, Confeſſeur de la Baſtille. 84
L'Abbé Rollet, Chanoine d'Autun., Precepteur des Enfans de Mr Brunet de Rancy. 309
Roſarge, Major de la Baſtille. 42, 52, & 76
Inſigne friponnerie de ce Major. 374
Ru Porte-clefs 42, & 78

S

Philibert de la ſalle, de St. Etienne en Forêt. 303
Nicolas Sandro, des Hayes d'Aveſne en Hainaut. 82. & 391
Mr le Baron de Saſſinet. XV. & 109
Mr de la Saulais, Medecin, 331
Mr le Sauvage. 419
St. Sauveur Neveu de Bernaville. XXV
Mrs. Schrader de Peck, Gentil-homme de Hanover. XLI. & 309
Simon Plaideur. 419
Sonnets Chrétiens, 89. & ſuivantes. Sur la Baſtille,

Fille. 336. Et ſur une fille qui ſe poignarda. 342
Antoine Sorel, Curé de Lery, ſes Avantures. 188
Mr Stinkſon, Banquier Anglois, ſon Hiſtoire. 372

T

La Tibrie, ſon Hiſtoire. 399
Mr le Marquis de Torcy, Trait très-touchant de ſa generoſité. 19
Tozain de Bordeaux, Bourgeois de Paris, ſon Hiſtoire. 324

V

Vander-burg, Hollandois. 298
Varin de Rennes. 130. & 149
Mr Antoine Vidal, de Toulouze. 130
Ville-Dieu, Hiſtoires de la ſimplicité des Habitans. 400. & 403
Wiserman, Gentil-Homme de Hanover. 314

Y

Ynor, Avocat de Granville. 415

Fin de la Table.

Aol 4470152